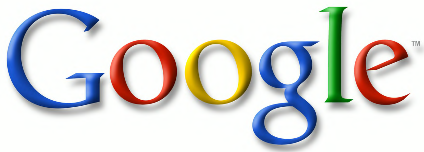
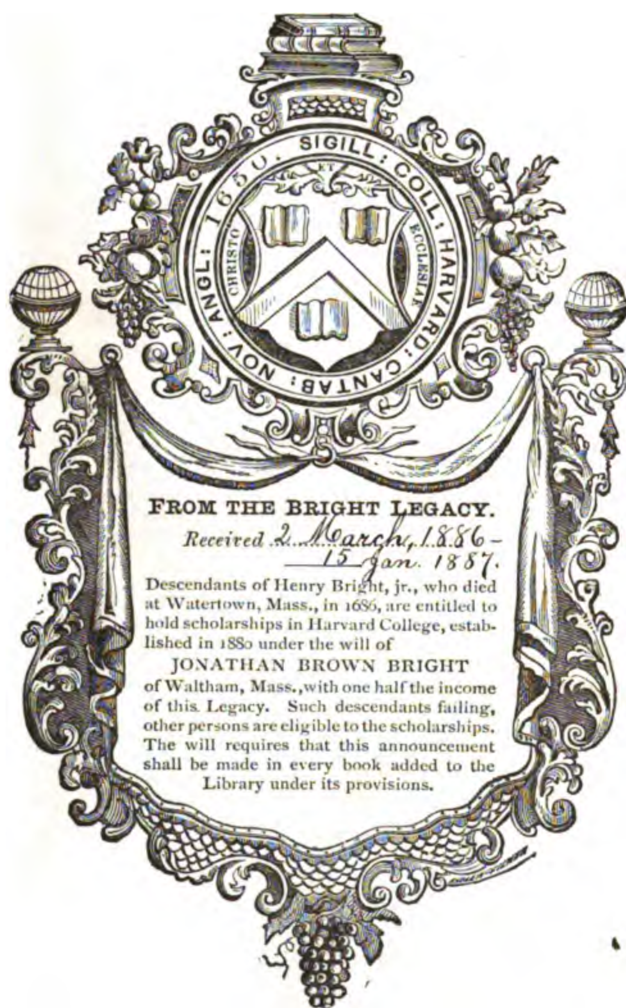



SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
FROM THE BRIGHT LEGACY.
Received 2 March, 1886 - 15 Jan. 1887.
Descendants of Henry Bright, jr., who died at Watertown, Mass., in 1686, are entitled to hold scholarships in Harvard College, established in 1880 under the will of
JONATHAN BROWN BRIGHT
of Waltham, Mass., with one half the income of this Legacy. Such descendants failing, other persons are eligible to the scholarships. The will requires that this announcement shall be made in every book added to the Library under its provisions.




# Le Livre

## REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

*Archives des Écrits de ce Temps*

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

**ABONNEMENTS :**

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

*La livraison vendue séparément, 5 fr.*



# LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

## SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JANVIER 1886




## AVIS

*Les Abonnements ne sont faits que pour une Année.*

| | |
|---|---|
| Paris. . . . . . . . . . . . . . . . . | 40 fr. |
| Province. . . . . . . . . . . . . . . | 42 fr. |
| Étranger (union postale). . . . . . . . | 46 fr. |

On s'abonne aux bureaux de la Revue, 7, **rue Saint-Benoît, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin,** éditeur-gérant.

**AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr.**

# Le Livre

BIBLIOGRAPHIE RÉTROSPECTIVE

SEPTIÈME ANNÉE

# Le
# Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

— *Archives des Ecrits de ce temps* —

BIBLIOGRAPHIE RÉTROSPECTIVE

---

**SEPTIÈME ANNÉE**




PARIS

A. QUANTIN | OCTAVE UZANNE
**Imprimeur-Éditeur** | **Rédacteur en Chef**

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1886

1886, March 2 – 1887, Jan. 15.
Bright journal.

# CHARLES DICKENS

## A PARIS

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE ET DES DOCUMENTS INÉDITS

*Premier séjour*

—

## LA RUE DE COURCELLES
1846-1847.

—

PARMI tant d'illustres écrivains qui dorment leur dernier sommeil dans le « Coin des Poètes » (Poet's corner) sous les voûtes glorieuses de la vieille abbaye de Westminster, il n'en est pas, croyons-nous, dont le génie ait été aussi complètement anglais que celui de Charles Dickens. Et d'abord, plus qu'aucun de ses prédécesseurs ou de ses contemporains, il a possédé cette qualité maîtresse, apanage des races germaniques, étrange, complexe, indéfinissable et indéfinie, — l'Humour. — L'Humour qui, comme une harpe magique, rit, soupire, chante, pleure, vibre, sensible à tous les souffles, à toutes les inspirations : Dickens est roi du Rire et des Larmes : il sait être tour à tour et à la fois tendre et grotesque, ironique et passionné, gai comme Fielding, sombre comme Ossian, tendre comme Goldsmith, réaliste comme Swift, brillant comme Addison. Il donne à tous les objets inanimés qu'il effleure de sa plume enchanteresse une vie factice d'une intensité extraordinaire — une sorte d'âme ! Dans son œuvre si variée, si touffue, si intraduisible

(nous dirons tout à l'heure pourquoi), les cloches s'entretiennent avec le vent, les théières disent leurs douces chansons à l'industrieuse ménagère, la voix de la mer qui monte et qui descend parle au petit Dombey agonisant, le berce et l'endort, et le bon grillon du foyer console par son bavardage le chef de famille malheureux. — En second lieu, il ne connaît, il ne décrit, il n'aime que la vie anglaise. S'il s'indigne contre un vice, soyez certain que ce vice d'un genre universel prendra sous ses pinceaux une couleur essentiellement anglaise. Une de ses créations les plus magistrales — l'architecte Pecksniff dans *Martin Chuzzlewit* — est un admirable hypocrite anglais : qu'il traverse les sept lieues de mer qui le séparent de notre société et — s'il ne change entièrement de procédés, de costume et de langage — il sera grotesque, absurde, impossible : au contraire, le Tartuffe de Molière restera dans tous les pays du monde la vivante personnification de l'Hypocrisie. Pareillement lorsque Dickens exalte une vertu, cette vertu a le teint rose et blanc, les cheveux blonds, les yeux bleus, la robe chaste ; elle fait du pouding, elle boit du thé : c'est une miss. Pareillement encore, prenez ces caricatures qu'il trace avec tant de verve, avec une exubérance si prodigieuse. Est-il un de ces masques qu'on puisse appliquer, en ayant quelque égard pour le bon sens et la vraisemblance, sur d'autres visages que sur des visages anglais ?

Aussi, pour bien apprécier l'ensemble de son œuvre, est-il nécessaire d'être entré assez avant dans l'intimité de la vie anglaise. De là le peu de goût manifesté jusqu'ici par le gros du public français pour le grand humoriste. Il n'a vu de son génie que les côtés heurtés, que les exagérations encore outrées par les traducteurs, car un des résultats de l'*Albionisme* de Dickens est de le rendre intraduisible. Lui si léger, si brillant, si franc d'allures dans son costume original lorsqu'il revêt un habillement étranger (quels que soient d'ailleurs les talents de son habilleur), le voilà soudain devenu terne, lourd, rampant, mal à l'aise : c'est un oiseau de Paradis auquel on aurait écourté les ailes ! — Nous oserons même insinuer que la critique française n'a pas rendu justice à Charles Dickens ; que ce que M. Scherer a pris pour « l'amour du cruel et du trivial », que ce que M. Taine a appelé les « Rêveries d'un monomane », est tout simplement la manifestation très vivante et très complète de l'esprit artistique anglais, esprit capricieux s'il en fut, résultat d'un mélange de races, idéal et positif tour à tour, — aimant tantôt à s'endormir au sein des réalités les plus confortables et les plus vulgaires de l'existence, tantôt à prendre son téméraire essor vers le pays bleu des impossibles fantaisies.

Mais notre but n'est pas de lasser la patience du lecteur en nous livrant ici à une dissertation stérile sur les qualités et les défauts du maître humoriste anglais, et si nous avons tant insisté au début sur ce point particulier du génie de Dickens, l'*Albionisme*, c'est que c'est à ce trait

distinctif que notre travail va devoir son principal intérêt. Le groupe de lettrés curieux et délicats qui forme la clientèle du *Livre* trouvera, nous n'en doutons pas, une saveur originale à cette histoire détaillée et inédite du séjour à Paris de cet « Anglais anglaisant » qui était en même temps un mordant observateur et un satirique de premier ordre. Je sais bien que nous sommes décrits et surtout décriés bon an mal an une dizaine de fois par un tas d'étrangers venus des quatre coins du monde. Mais ces voyageurs, outre qu'ils semblent se copier les uns les autres, sont en somme des voyageurs, c'est-à-dire des *citizen of the world*, des individualités émoussées au contact des nations diverses. Dickens, au contraire, garde toujours son individualité. Il est tellement imprégné du goût de terroir, qu'il ne peut s'en débarrasser même vivant au milieu de nous, en rapports quotidiens d'amitié, d'intérêts, de plaisirs; avec les plus illustres de nos artistes, les plus brillants de nos causeurs, les plus charmantes de nos femmes. C'est là, nous le répétons, ce qui rend si curieuse la lecture de ses lettres et de ses notes sur Paris. Des lettres surtout, car, différent en cela de Balzac, à la mort duquel on trouva, pour citer les expressions de M. Baschet, « des petits papiers plein des chambres, plein des maisons », Dickens notait peu ses impressions. Il avait une telle mémoire des lieux, qu'il lui suffisait de voir un paysage ou d'assister à une scène une seule fois pour les retracer longtemps après dans leurs plus infimes détails; aussi eût-on pu dire de lui ce qu'on a dit du plus puissant des dessinateurs modernes, Gustave Doré : qu'il avait du collodion dans l'œil.

Ce qui va suivre est donc le journal de Charles Dickens depuis son départ de Lausanne en novembre 1846, jusqu'à son départ de Paris en mars 1847 : ce journal n'a pas été rédigé tel quel par Dickens, et cependant j'ose dire qu'il ne s'y trouve pas une seule phrase ayant quelque importance qui ne soit sortie de la plume du grand écrivain. En effet, je me suis exclusivement servi pour cette compilation des nombreuses lettres écrites de Suisse et de Paris par Dickens à différents amis, principalement à M. J. Forster, son futur biographe; à Savage Landor, le poète; à la belle lady Blessington et au fameux comte d'Orsay qui occupait à cette époque le poste d'ambassadeur à Londres. Bien que disposant ici d'un espace assez restreint, je crois n'avoir omis aucun passage important ou seulement curieux des lettres qui m'ont passé sous les yeux. Si j'ai donné à ce travail la forme du journal, c'est qu'il m'a semblé que lorsqu'un homme de la valeur de Dickens parle, il vaut mieux le laisser parler sans l'interrompre ; or, si j'avais simplement publié ses lettres ou les fragments de ses lettres, je me serais vu contraint de les relier par quelques lignes de commentaire, et ma prose eût été un cadre beaucoup trop lourd pour une peinture si légère et si vive. Je devais cette explica-

tion au lecteur : à lui de juger si je mérite le seul éloge que j'ambitionne pour ce jeu de patience, celui d'avoir donné de l'ensemble et de la cohésion à ces nombreux fragments épars à travers une volumineuse correspondance, écrits à l'envolée, sans arrière-pensée de publication, au jour le jour et selon le caprice et l'humeur du moment.

Et maintenant la parole est à Dickens :

Villa Rosemont, Lausanne, novembre 1846.

Je serai très ému en disant adieu à Lausanne : nulle part je n'ai aussi bien travaillé ; il me faudra une forte dose de courage pour m'arracher à toutes ces bonnes amitiés qui m'enveloppent d'une atmosphère d'affection. C'est ici, je m'en souviendrai toujours, en face de ce lac tranquille, sous la garde de ces pics neigeux que l'inspiration me venait si facile, fraîche et vivifiante comme la brise qui me frappait le visage; c'est ici que mon cerveau a donné naissance au *Petit Paul Dombey* [1] et c'est en me promenant le soir à travers les vallées mystérieuses que j'ai vu surgir les uns après les autres tous les personnages de la *Bataille de la vie* [2]. Et pourtant il faut que je parle. Ma nature physique est la proie d'un besoin singulier, mais impérieux : lorsque je suis à l'œuvre, possédé d'une idée littéraire, il me faut de temps à autre de brusques changements d'endroit et de milieu; sans cela je m'endormirai, je m'abêtirai... D'ailleurs si jamais je reviens habiter la Suisse, ce que j'espère, je m'établirai sur les hauteurs. L'air des vallées est trop lourd pour moi et parfois je sens mon intelligence comme envahie par l'influence du goîtreux et du crétin [3].

Ainsi donc c'est décidé : dans quelques jours nous nous mettrons en route pour ce Paris que notre imagination doue à l'avance de toutes les splendeurs des *Mille et une nuits*... Y arriverons-nous seulement? C'est affaire à la Providence, car les routes sont mauvaises, les voitures sont rares et les voituriers difficiles. Je compte me procurer à Genève ces deux derniers articles. En attendant, la villa Rosemont est sens dessus dessous. Au rez-de-chaussée, Mme la cuisinière, Roche, mon courrier, et les autres domestiques emballent l'argenterie et la vaisselle avec un fracas horrible. En haut, ma pauvre Kate, aidée de la nourrice, entourée de Georgey, Mamey, Katy, Charley, Waller, Chicken Stalker et du baby, qui veut toujours boire, empile désespérément d'énormes quantités de linge dans un nombre prodigieux de boîtes immenses [4].

1. *Dombey and son,* commencé à Lausanne en 1846, terminé en 1847, achevé de publier en avril 1848, Bradbury and Evans, London.

2. *The Battle of life*, *A Love Story*, avec cette dédicace : « A mes amis anglais en Suisse. » Bradbury and Evans (pour l'auteur), 1846.

3. Extraits de deux lettres de C. Dickens à M. J. Forster (datées octobre 1846).

4. Noms de la femme, de la belle-sœur et des enfants de Dickens. Chicken Stalker est un surnom; l'humoriste avait l'habitude d'affubler ses enfants des appellations les plus grotesques; de plus, il les changeait continuellement. Aussi l'infortuné Chicken Stalker s'est successivement appelé Brass Sampson et Skittles. Chicken Stalker veut dire : qui marche comme un poulet; Brass Sampson est un géant de contes de fées et Skittes peut se rendre par : « abatteur de quilles ». Au cœur de ce récit, Dickens nous dira pourquoi il l'avait ainsi baptisé. Extrait d'une lettre à lady Blessington, Lausanne, novembre 1846.



CHARLES DICKENS
a 18 ans (Dessin d'un anonyme)

Théodore Joyeuse sc — LE LIVRE — VIII^e Année — Imp A. Quantin

Pour moi, je ne travaille plus du tout et je passe des heures entières à ma fenêtre observant mes voisines. Mes voisines sont deux vieilles demoiselles anglaises; jadis elles étaient quatre : quatre sœurs. Deux sont mortes et dorment paisiblement dans le petit cimetière de Lausanne à côté de John Kemble. Les deux qui vivent sont très petites, très ratatinées, très branlantes; elles portent chacune une perruque dont les frisons de devant tombent si bas que le front disparaît entièrement. Au-dessus des sourcils il y a une grande ride unique, horizontale et profonde, et immédiatement ensuite les petits tire-bouchons de la perruque très régulièrement alignés. Elles vivent d'un modeste viager qui leur suffit très amplement et voilà treize ans que ces deux excellentes vieilles brûlent du désir d'aller finir leurs jours en Italie, là-bas de l'autre côté des montagnes. La plus âgée dit que la Suisse ne lui convient pas, que l'humidité la fera certainement mourir. Et cependant toutes deux restent là, fidèles, résignées... Elles restent là à cause « des Livres ». — Vous comprenez, monsieur, il serait impossible de déménager « les Livres », de faire passer « les Livres » par-dessus les cimes couvertes de neige!... Cette immense bibliothèque appartenait autrefois au père des quatre vieilles demoiselles et se compose en tout d'une cinquantaine de volumes. Je n'ai jamais pu les examiner de près, car une des deux sœurs est toujours assise devant comme pour les défendre, mais extérieurement et de loin ils ont l'air d'anciennes boîtes de tric-trac. Les deux défuntes sont mortes dans la ferme conviction que, pour transporter par delà les monts un trésor aussi précieux, il faudrait un effort gigantesque, dont elles se sentaient incapables; les deux autres vivent et mourront sans doute dans la même croyance... Hier, j'ai rencontré la plus âgée, toussotant et se traînant, plus pâle et plus courbée que d'habitude, et je lui ai conseillé d'aller à Gênes : elle n'a rien dit d'abord, mais a jeté sur les hauts sommets, couverts de neige, un regard attentif et soupçonneux; puis, de sa voix toute faible qui semble déjà appartenir à l'autre monde : « Merci, monsieur Dickens..., je ne dis pas non,... oui, oui certes, quand le printemps sera bien établi, qu'il n'y aura plus d'avalanches, que les sentiers seront bien libres; oui certes, nous essayerons alors d'aller là-bas, si toutefois nous trouvons d'ici là un moyen d'emporter « les Livres[1]! »

Genève, hôtel de l'Écu, novembre 1846.

... Nous voici arrivés à la première étape de notre long voyage. Je cours à travers la ville à la recherche de véhicules capables de me transporter moi, ma femme, mes sept enfants et mes cinq domestiques jusqu'à Paris, par-dessus le Jura, à travers la neige, à travers la glace, à travers l'hiver sans nous casser bras et jambes. Roche, mon courrier, que j'ai justement surnommé « le Brave », cherche de son côté et nous avons presque arrêté quelque chose de passable. Rien de comparable, par exemple, à l'extraordinaire berline de lord Vernon[2],

1. Extrait d'une lettre à John Forster, septembre 1846, Lausanne.

2. Ce lord Vernon était un grand seigneur anglais excentrique qui passait sa vie à courir les concours de tirs de toute l'Europe. Il arrivait généralement à l'heure même de la réunion dans sa fameuse voiture, gagnait tous les prix, repartait en emportant ce qu'il avait gagné et recommençait ailleurs le lendemain.

qu'il m'a été donné d'examiner en détail. Une fois dans cette voiture, vous touchez un bouton, vlan, c'est un fauteuil qui paraît; un autre bouton, vlan, c'est un lit qui se déroule; un troisième bouton, vlan, c'est un garde-manger qui s'ouvre; dans cette maison roulante il y a tout, depuis le flacon de pickles jusqu'à la bouteille de Champagne[1].

Et maintenant il faut que je relate, dans des termes aussi décents que possible, certaine scène de haute société cosmopolite, scène à faire dresser les cheveux sur la tête de tout gentleman anglais ayant quelque idée du « proper... » Il y a en ce moment-ci, à l'*Hôtel de l'Écu*, une certaine lady A. et une certaine lady B., la mère et la fille; ces dames nous ont vus, paraît-il, en Italie, et se sont prises d'une belle admiration pour votre serviteur « l'inimitable Boz »... Donc ayant rencontré ledit Boz sur le palier, elles n'ont fait grâce aux boutons de sa redingote contre lesquels elles s'acharnaient de façon très alarmante, qu'à l'expresse condition qu'il viendrait, accompagné de sa meilleure moitié, dîner le lendemain soir en leur compagnie. C'est pourquoi hier vendredi, sur les sept heures de relevée, Kate et moi sonnions à la porte de ces nobles dames. J'ai oublié de dire qu'elles sont toutes deux charmantes, la plus jeune très jolie et toutes deux d'une excentricité qui côtoie la folie : connaissant d'avance ce dernier détail, je fus médiocrement surpris de certains grands écarts de conversation auxquels lady B. se livra pendant le dîner. Mais ma pauvre Kate devenait cramoisie et faisait ses yeux ronds... Cependant le repas se termina et nous passons au salon.

« Vous fumez, n'est-pas? me dit lady B. que j'avais reconduite.

— Oh! quelquefois après dîner et quand je suis seul, un cigare.

— Parfait... Je vais vous en donner un fameux tout à l'heure. »

Et elle me quitte en sautillant pour aller au-devant d'une dame américaine qui faisait son entrée : cette dame américaine avait une figure duvetée et peinte, des seins en offrande, un œil au grog, une robe très décolletée en satin bleu, des souliers pareils, et une fille pareille..., pardon, je veux dire une fille également décolletée, également en satin bleu, l'œil pas encore au grog, mais sur le point de le devenir... — Bref, on nous présente. Lady B. s'éloigne et revient avec une boîte à cigares qu'elle m'offre en disant : « Des têtes de nègres, cher auteur, capables d'abattre un éléphant en six bouffées. » Bien! j'allume mon cigare, lady B. en prend un, me demande du feu à la française, l'allume, va vers le foyer, tourne le dos au feu, écarte les jambes, croise les bras, avance la poitrine et, dans une ravissante grimace, fait sortir de sa jolie bouche des spirales de fumée à rendre jalouse la plus haute cheminée d'usine de Manchester. Très bien! Aussitôt la dame américaine et la demoiselle américaine prennent chacune leur cigare et l'allument. De mieux en mieux! Aussitôt entrent deux messieurs français qui se dirigent rapidement vers la boîte, prennent chacun leur cigare et l'allument. Complet!!! Et nous voilà tous les sept, quatre femmes, trois hommes, gravement occupés à remplir le salon de nuages impénétrables. Ma pauvre Kate tousse, mais on n'y prend pas garde, rougit, mais on ne peut la voir, gagne la porte, mais personne ne s'aperçoit de sa disparition. Notez que ceci se passait dans un grand hôtel, au milieu d'un va-et-vient continuel

1. Lettre à John Forster (novembre 1846) à Savage Landor (Lausanne, septembre 1846).

de domestiques, et jugez à la fois de ma stupeur et de ma force de caractère, car je n'ai pas bronché et pourtant c'était la première fois de ma vie que je voyais un cigare entre les lèvres d'une femme [1]. . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nos moyens de transport sont enfin découverts. Ils se composent de trois véhicules :

1° Une sorte de charrette pour les bagages avec un devant en forme de cabriolet;

2° Une horrible escarpolette sur quatre roues, mais qui a l'avantage d'être couverte et d'être assez grande pour contenir tous les marmots, la nourrice et les bonnes;

3° Enfin pour Kate, Georgy et moi une berline de voyage qu'un citoyen de la nouvelle République [2] m'a louée à la dure condition que je m'engagerais d'honneur à la vendre en arrivant à Paris... Les chevaux sont commandés, les relais préparés... Lundi nous dirons un long adieu à la Suisse.

Paris, hôtel Brighton, 22 novembre 1846.

Nous sommes ici depuis hier au soir. La procession de nos trois voitures à travers la capitale de la France a créé une certaine sensation et nous avons été reçus dans la cour intérieure de l'hôtel par le personnel en tenue de gala et au grand complet... C'est le cœur rempli de tristesse que nous avons vu la Suisse disparaître dans les brouillards de l'horizon et j'avoue pour ma part que lorsque Cerjat, après nous avoir fait la conduite, m'a serré une dernière fois la main, j'ai été tenté de prendre une des bouteilles de punch qui se trouvaient dans le coffre et de la vider jusqu'à la dernière goutte pour me donner du courage... Notre voyage s'est d'ailleurs passé de façon assez gaie et sans beaucoup d'ennuis... Les routes étaient mauvaises, pas trop pour la France,... les auberges tolérables et les repas satisfaisants. Les enfants ont été gentils comme d'habitude et Skittles (l'abatteur de quilles) lui-même n'a pas trop pleurniché. Abatteur de quilles est le nouveau nom de Sampson Brass. Je trouve que cette expression va bien à sa physionomie de pilier d'auberge [3].

Le premier soir nous nous sommes arrêtés dans un gros bourg dont le nom m'échappe. Le second soir à Auxonne, où il y a une grande coquine d'auberge pleine d'interminables corridors, rendez-vous de tous les vents des quatre points cardinaux... Puis à Monbars, puis à Sens, puis ici, soit un total de cinq jours francs. En passant le Jura, il faisait un froid terrible; mais après Pontarlier la température s'est beaucoup adoucie. Quand nous sommes arrivés à la frontière, le jour commençait à poindre et la brume était intense : tout à coup, surgissant des profondeurs du brouillard, des hommes aux costumes étranges ont entouré nos voitures; réveillé en sursaut, j'ai mis la main sur mes

1. Extrait d'une lettre à John Forster, datée de Genève, août 18.6.

2. Genève venait de faire sa pacifique révolution. Extrait d'une lettre à M. Cerjat de Lausanne publiée dans *la Correspondance*, t. IV. Tauchnitz.

3. Il avait un an ! Lettre à M. Cerjat, publiée dans *la Correspondance;* t IV. Tauchnitz.

pistolets, croyant avoir affaire à des brigands : ah! c'était bien pire; c'étaient des douaniers. Ces gentlemen nous ont fait descendre, malgré le froid, la pluie et la brume ; en dépit des protestations indignées de Kate, des jurons énergiques du courrier, de mon air à la fois digne et courroucé, ils ont déchargé nos innombrables colis, ils ont ouvert toutes nos malles, ils ont compté et pesé pièce par pièce tout le service d'argenterie, ils ont feuilleté l'un après l'autre tous mes livres, ils ont questionné, fourragé, bousculé, grommelé pendant que le capitaine de la bande nous dévisageait, l'air important, le front plissé, l'œil soupçonneux. Enfin après trois mortelles heures ils ont consenti à nous laisser repartir[1].

Ici au débotté, j'ai été accroché par Bruffum[2], plus original, plus négligé que jamais; il y a toujours, comme par le passé, solution de continuité entre son gilet et son pantalon; trois ou quatre boutons manquaient à son paletot, et les plis dudit paletot étaient remplis d'une couche de poussière tellement épaisse qu'on aurait pu y faire pousser du cresson. Du reste, il ne soupçonne même pas l'excentricité de sa mise et se promène par les rues avec un dandinement vainqueur . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quand je voyage seul, j'aime assez la vie d'hôtel; mais avec le nombre d'enfants, de domestiques et de bagages qui m'entoure, elle devient impossible. C'est pourquoi dès demain je me mets à la recherche d'un appartement.

Paris, décembre 1846.

Je suis en pleine chasse aux appartements..., du soir au matin je chasse : Oh! ces Parisiens, ils sont furieusement polis et terriblement voleurs : ils vous caressent d'une main et fouillent votre poche de l'autre. Ici aucune bassesse ne coûte au propriétaire qui veut louer son immeuble; il y en a un qui m'a juré qu'il aimait le duc de Wellington comme un frère[3].

Aujourd'hui, en rentrant, j'ai vu le roi Louis-Philippe traverser les Champs-Élysées. Il y avait deux voitures : celle du roi était entourée des gardes du corps à cheval, elle allait très vite et le roi se dissimulait autant que possible dans une encoignure; de la part des passants, très nombreux, aucune manifestation, pas de saluts, pas de hourras, une curiosité indifférente, un silence morne. C'est toujours un spectacle étrange pour un Anglais que la vue du préfet de police, à cheval, à cent mètres en avant de la voiture du roi, tournant continuellement la tête, tantôt à droite, tantôt à gauche, pareil aux automates des horloges de Hollande, scrutant du regard tous les passants, et paraissant soupçonner un conspirateur derrière chacun des arbres de la longue avenue. Pauvre peuple! le plus intelligent, le plus spirituel, le plus généreux des peuples, le plus incapable de se conduire ou d'être conduit! Le gouverne-

1. Extraits de deux lettres, l'une à lady Blessington, l'autre à Savage Landor, datées : Hôtel Brighton, Paris, 22 et 23 novembre 1846.

2. Bruffum était le surnom de lord Brougham. Lettre à lady Blessington. Paris, novembre 1846.

3. Lettre à Savage Landor. Paris, décembre 1846.




CHARLES DICKENS

Reproduction d'un dessin à la plume fait par le Comte d'Orsay en 1845

Théodore Joyeuse sc — LE LIVRE _ VII^e Année — Imp. A Quantin

ment actuel tombe sous le mépris général : les républicains s'agitent, les bonapartistes aussi; la fortune sourirait-elle enfin à mon ami le prince Taciturne [1]?

Paris, 48, rue de Courcelles, décembre 1846.

Nous habitons depuis huit jours, 48, rue de Courcelles, faubourg Saint-Honoré, la maison la plus ridicule, la plus extraordinaire, la plus absurdement construite du monde entier. Par le ciel, il est impossible à l'imagination la plus délirante de se figurer quelque chose de pareil à cette maison. C'est tout à la fois une maison de poupée, une cave, un château fort, un théâtre et une église. Une des chambres est une tente, une autre chambre une tonnelle, une autre un décor d'opéra, une autre une sacristie. Les pièces d'en haut ressemblent à ces jours de souffrance qu'on pratique au-dessus des portes cochères; quant à l'appartement des enfants, impossible de le décrire. Cette habitation a cinquante pieds de long et dix-huit pieds de haut. Les chambres à coucher sont exactement de la dimension d'une loge de théâtre. Il y a une petite cour devant, un petit jardin derrière, il y a une petite niche de concierge, un petit cordon, une petite porte, etc.; enfin c'est ce que les Parisiens appellent un petit hôtel... Le tout appartient à un certain marquis castellan... J'ai pu cependant installer ma table de travail dans le salon, la seule pièce possible de cette étrange demeure et je me suis remis à *Dombey*, en attendant la visite de Forster qui s'annonce. Grands dieux! j'allais oublier la perle de l'édifice..., la salle à manger : elle est d'invention anglaise, elle doit le jour à mon prédécesseur, au nommé Henry Bulwer! Ledit Bulwer, après avoir fait exécuter ce chef-d'œuvre de son imagination, en a été tellement épouvanté qu'il s'est enfui sur l'heure et que depuis on ne l'a jamais revu. Le temps est épouvantable, il neige à verse. Notez qu'il n'y a pas dans toute la maison et je crois qu'il n'y a pas dans tout Paris une porte ou une fenêtre qui ferme d'une façon convenable [2].

Paris, 48, rue de Courcelles, décembre 1846.

J'ai dîné l'autre soir à l'ambassade d'Angleterre, chez lord Normanby. Il est toujours aussi charmant, aussi accueillant, aussi peu formel; mais je lui ai trouvé l'air soucieux et il ne m'a pas caché que les relations entre l'Angleterre et la France étaient extrêmement tendues et qu'il commençait à s'effrayer de la responsabilité qui lui incombe. Ce pays est rongé par une lèpre secrète, il y a dans l'air du peuple ce je ne sais quoi, impossible à rendre, qui annonce une révolution... La misère est horrible et le froid excessif l'augmente encore. Pour ma part, je suis littéralement assiégé par la bande des mendiants et des solliciteurs. On m'attend à ma porte, on me suit par les rues; on m'écrit des lettres navrantes adressées dans un but de flatterie : « A monsieur Dickens, le

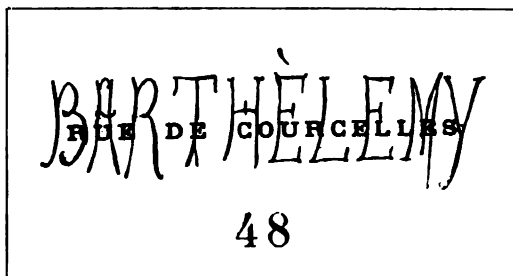
1. Le prince Louis Napoléon, qui habitait Londres à cette époque, fut l'ami particulier de Dickens qui ne cessa de lui prédire le succès. Le prince et le romancier se rencontraient souvent à la table hospitalière de la belle lady Blessington. Extrait d'une lettre à lady Blessington. Paris, décembre 1846.

2. Extraits d'une lettre à M. Cerjat, et d'une lettre à M. Forster. Paris, décembre 1846.

romancier célèbre. » Beaucoup de ces pétitions sont signées par des gens qui se qualifient « Chevaliers de la garde impériale de Sa Majesté Napoléon le Grand ». Il y a de ces lettres qui sont revêtues de cachets énormes et d'armoiries aussi larges qu'une pièce de cinq shillings [1].

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

J'ai pour voisin un brave homme avec lequel je suis en correspondance. Son nom est Barthélemy : il s'enveloppe d'une cape espagnole prodigieuse et se couvre la tête d'un chapeau mou aux gigantesques bords; sa barbe est immense et ses longues boucles noires flottent sur ses épaules. Il est poète. Il s'est présenté chez moi et y a laissé une carte dont voici le fac-similé [2].




Mon domestique lui ayant répondu que je n'étais pas visible, j'ai reçu de mon voisin une lettre m'informant que lui aussi était littérateur : « En me « présentant chez vous, ajoutait-il, j'ai voulu rendre hommage à votre réputa- « tion distinguée : je n'ai pas été reçu et je ne suis pas habitué à cette sorte de « procédé. Je prie donc M. Dickens d'oublier mon nom, ma mémoire, ma « carte et ma visite et de considérer qu'elle n'a pas été rendue. » J'ai répondu à cet irascible poète le plus poliment du monde, protestant de mon estime pour lui et m'excusant sur ce qu'il y avait toujours deux semaines au commencement de chaque mois où M. Dickens ne pouvait rendre visite à personne. « Réplique immédiate et apologétique du voisin barbu : Il se déclarait plus que satisfait de mon excuse; son cas était identique au mien; seulement, ajoutait-il, moi, c'est à la fin du mois que je ne puis voir personne. A cette époque, je tombe généralement aussi dans des humeurs noires qui approchent de l'anthropophagie [3] ».

Paris, janvier 1847.

... J'ai eu l'idée singulière de terminer l'année par une visite à la Morgue... J'y suis entré le soir; il n'y avait personne; dans sa loge, le gardien, un homme en uniforme, à la figure paternelle, fumait sa pipe et donnait à manger à des linottes qui chantaient dans leur cage. Sur les dalles, il n'y avait qu'un mort, un vieillard qu'on avait trouvé étranglé la veille, et cela m'a paru étrange que quelqu'un se soit donné la peine d'arrêter les faibles battements d'un cœur aussi vieux, aussi fatigué. La nuit tombait, la grande salle de la mort était vide,

1. Extrait d'une lettre à John Forster. Paris, décembre 1846.
2. S'agirait-il du collaborateur de Méry, de l'auteur de *la Némésis* ?
3. Lettre à J. Forster. Paris, décembre 1846.

et ainsi étendu, tout seul, avec ses longs cheveux gris, tombant sur ses maigres épaules, ce vieux m'est apparu comme le cadavre de cette triste et froide année 1846...

Mais je sens que je deviens inimitable et je m'arrête [1] ?

Paris, janvier 1847.

*Recommandations à Forster.*

... Vous n'ignorez pas qu'en débarquant vous serez assailli par les horribles hurlements de tous les gamins de Boulogne. Vous passerez à travers leur double rangée, raide, imperturbable, digne, semblable à la princesse qui gravissait la montagne à la recherche de l'oiseau parlant. Mais n'oubliez pas de faire un léger signe au commissionnaire de l'hôtel des Bains, que je vous envoie moi-même. Voici alors ce qui aura lieu. Laissez-moi me servir de la forme dramatique. On introduit le voyageur dans un petit bureau où il y a des soldats et un monsieur à barbe noire qui écrit [2] :

*Barbe noire :* Monsieur, votre passeport? — *Monsieur :* Monsieur, le voici! — *Barbe noire :* Où allez-vous, monsieur? — *Monsieur :* Monsieur, je vais à Paris! — *Barbe noire :* Quand allez-vous partir, monsieur? — *Monsieur :* Monsieur, je vais partir aujourd'hui avec la malle-poste! — *Barbe noire :* C'est bien. (Au gendarme.) Laissez sortir monsieur! *Gendarme :* Par ici, monsieur, s'il vous plaît. Le gendarme ouvre une très petite porte; Monsieur se trouve subitement entouré de tous les gamins, agents, commissionnaires et polissons, en général, de Boulogne, qui s'élancent sur lui, en poussant des cris épouvantables. Monsieur est, pour le moment, tout à fait effrayé et bouleversé. Mais monsieur reprend ses forces et dit à haute voix : « Le commissionnaire de l'hôtel des Bains! » — *Un petit homme* (s'avançant rapidement et en souriant doucement). Me voici, monsieur, monsieur *Fors Tair,* n'est-ce pas ?..... Alors..... alors monsieur se promène à l'hôtel des Bains, où monsieur trouvera qu'un petit salon particulier, en haut, est déjà préparé pour sa réception et que son dîner est déjà commandé, aux soins du brave Courier, à midi et demi... Monsieur mangera son dîner près du feu, avec beaucoup de plaisir, et boira du vin rouge à la santé de M. de Boze et de sa famille intéressante et aimable. La malle-poste arrivera au bureau de la poste aux lettres à deux heures ou peut-être un peu plus tard. Mais monsieur chargera le commissionnaire de l'y accompagner de bonne heure, car c'est beaucoup mieux de l'attendre que de la perdre. La malle-poste arrivée, monsieur s'assoira, aussi confortablement qu'il le peut, et il y restera jusqu'à son arrivée au bureau de la poste aux lettres à Paris. Parce que le convoi (train) n'est pas l'affaire de monsieur, qui continuera s'asseoir dans la malle-poste; sur le chemin de fer, et après le chemin de fer, jusqu'à ce qu'il se trouve à la basse-cour du bureau de la poste aux lettres à Paris, où il trouvera une voiture qui a été dépêchée de la rue de Courcelles, n° 48. Mais monsieur aura la bonté d'observer — si le convoi arrivait à Amiens après le départ du convoi à minuit, il y faudra rester jusqu'à l'arrivée d'un autre convoi

1. Lettre à Savage Landor. Paris, janvier 1847.

2. A partir de cet endroit jusqu'à la fin de la lettre, le texte original est en français. Lettre à Forster. Paris, janvier 1847.

à trois heures moins un quart. En attendant, monsieur peut rester au buffet (refreshment room) où l'on peut toujours trouver un bon feu et du café chaud, et de très bonnes choses à boire et à manger pendant toute la nuit. — Est-ce que monsieur comprend parfaitement toutes ces règles pour sa guidance? — Vive le Roi des Français! Roi de la nation la plus grande, et la plus noble, et la plus extraordinairement merveilleuse du monde! à bas ces Anglais!

Charles DICKENS,
Français naturalisé et citoyen de Paris.

Paris, janvier 1847.

Depuis que Forster est ici, nous entassons visites sur visites, excursions sur excursions, promenades sur promenades. Nous sommes un jour à Versailles, un autre jour dans les prisons, un soir à l'Opéra, un autre soir au Conservatoire, tantôt dans les hôpitaux, tantôt à l'Académie, tantôt à la Morgue, souvent, très souvent, le plus souvent possible au théâtre.

Ma passion pour les planches augmente dans ce pays où l'art théâtral est véritablement arrivé à la perfection. Nous sommes guidés sur la scène et à travers les méandres des coulisses par notre excellent ami Regnier : il nous a donné grandes et petites entrées à sa Comédie française et c'est ainsi que nous avons pu assister à la reprise très fructueuse du *Don Juan* de Molière. L'interprétation en est admirable et il est curieux d'observer combien le don Juan français et son valet diffèrent de l'idée que nous nous formons, nous autres Anglais, des relations qui doivent exister entre maître et serviteur. Nous sommes également allés voir *Gentil Bernard* aux Variétés. Là encore les acteurs sont tout bonnement parfaits. Du commencement à la fin vous diriez d'un joli petit tableau de Watteau dont les personnages s'animeraient sous la baguette d'un magicien. Quant à la *Revue* annuelle du Palais-Royal, elle me semble assez médiocre; il y a cependant une scène vraiment comique : c'est celle qui représente Alexandre Dumas assis dans son cabinet de travail, ayant à côté de lui une pile d'in-quarto haute de cinq pieds. — « Ceci, dit-il en la touchant du doigt, contient le premier tableau, du premier acte, de la première pièce qui sera jouée à la première soirée de mon nouveau théâtre [1]. » — A propos d'Alexandre Dumas, j'ai soupé dans sa compagnie l'autre soir : quel débordement de force physique et intellectuelle, quelle puissance, quelle verve intarissable dans cet excellent colosse! Corporellement et spirituellement E. Sue et A. Karr, qui soupaient avec nous, m'ont semblé des nains par comparaison [2].

Au Cirque, on donne en ce moment une pièce à grand spectacle, qui a pour titre la *Révolution française*. Un des tableaux représente avec une réalité saisissante, une séance de la Convention nationale; un autre, une série de combats : il y a en scène cinq cents figurants si bien manœuvrés que vous jureriez qu'ils sont cinq mille. Mais jusqu'à présent, de tout ce que j'ai vu au théâtre, ce qui m'a frappé le plus, ce qui m'a surtout émotionné, c'est la façon de jouer de ce joli bouton de Rose qui s'appelle Rose Chéri. Je l'ai vue l'autre

1. Le fameux *Théâtre Historique*.
2. Lettre à lady Blessington. Paris, janvier 1847.

soir dans *Clarisse Harlowe*, et je déclare ne rien connaître sur aucune scène de comparable à son jeu. C'est charmant, intelligent, pathétique, original et rempli de fraîcheur. Il n'y a qu'un acteur au monde qui sache mourir comme elle; c'est Macready, dans le *Roi Lear*[1].

Paris, février 1847.

Hier nous avons clos nos pérégrinations de la journée par une visite à Victor Hugo. Il nous a reçu avec une grâce et une courtoisie extrêmes. L'admirable écrivain occupe le premier étage d'une maison qui forme un des angles de la place Royale; cette maison a été habitée jadis par Ninon de Lenclos; les magnifiques tapisseries, les fresques des plafonds et des murs, les vieux meubles solennels dorés et sculptés, tout, jusqu'à un trône échappé à quelque palais du moyen âge, nous rappelait la splendeur des siècles évanouis; mais ce que j'ai le plus admiré chez Victor Hugo, c'est Victor Hugo lui-même. Quelle tranquillité, quelle gravité simple, que de forces latentes sous ce maintien paisible! Louis-Philippe vient de l'anoblir, mais sa noblesse éclate sur son front. D'une taille au-dessous de la moyenne, carré, compact et vigoureux, il porte de cheveux longs et noirs qui encadrent une figure massive et rasée de près. Je n'ai jamais vu de physionomie aussi profondément intellectuelle, aussi douce, aussi aristocratique; jamais je n'ai entendu parler le français d'une façon aussi pure et aussi pittoresque. Il nous a dit les souvenirs de son enfance en Espagne, il nous a entretenus de son père, qui fut gouverneur du Tage pendant les guerres de Napoléon; il s'est exprimé avec chaleur sur le compte des Anglais et de leur littérature; il a déclaré qu'il préférait la mélodie et la simplicité à la musique savante qu'on veut mettre à la mode au Conservatoire; il a eu quelques mots élogieux pour Ponsard en se moquant des acteurs qui viennent de massacrer sa tragédie[2] à l'Odéon, et il ne nous a pas caché toute sa sympathie pour la nouvelle entreprise dramatique[3] de Dumas. A moi personnellement il a adressé des flatteries si charmantes, si délicates que je les ai presque prises pour des vérités. Hugo est un vrai génie et toute sa personne le proclame; il respire le génie des pieds à la tête... Sa femme, à laquelle il nous a présentés, est très jolie; elle a de beaux yeux noirs pleins de tendresse et d'éclat. Il a aussi une fille charmante, âgée de quinze à seize ans, et qui a hérité du doux regard maternel. Cette famille, paisiblement assise au milieu de ces vieilles armures, de ces vieux coffres, de ces vieux sièges aux formes fantastiques, de ces vieux lions dorés, tenant sous une de leurs pattes avancées de vieilles boules d'or, comme s'ils se préparaient à jouer aux quilles, avait quelque chose de profondément romantique. Le décor et les personnages semblaient être sortis tout entiers d'un des livres du Maître merveilleux[4].

Paris, mars 1847.

..... Paris est corrompu jusque dans sa moelle. Depuis quelques jours, toutes les questions politiques, artistiques, commerciales sont délaissées par les jour-

1. Lettre au comte d'Orsay, même date. Voir aussi *la Vie*, par Forster.
2. *Lucrèce*.
3. Toujours le fameux *Théâtre Historique*.
4. Lettre à lady Blessington, Paris, février 1847.

naux; tout s'efface devant un événement d'une bien plus haute importance, la mort romanesque d'une des gloires du demi-monde, la belle, la célèbre Marie Duplessis. Je suis allé hier à sa vente. Tout ce que la capitale de la France compte d'illustrations était là..., les femmes du plus grand monde s'y trouvaient en foule et cette élite de la société attendait, curieuse, émue, pleine de sympathie et de jolis attendrissements pour le sort d'une fille. Cette Marie Duplessis, qui a mené l'existence la plus brillante, la plus perverse et la plus folle, laisse derrière elle un mobilier exquis, tout un attirail de somptueux bijoux et de parures voluptueuses. On raconte qu'elle est morte d'un cœur brisé, on fait circuler sur son compte des légendes où le romanesque le dispute à l'absurde. Pour ma part, en brave Anglais, doué d'un peu de sens commun, j'incline à penser qu'elle est morte d'ennui et de satiété. La satiété peut tuer aussi bien que la faim. Le premier des praticiens de Paris, appelé à son chevet, n'a pu découvrir le nom du mal mystérieux auquel elle succombé. « Que désirez-vous ? » lui a-t-il demandé, quand il a vu qu'elle était perdue. Elle a répondu : « Voir ma mère ! » et sa mère est accourue, une simple paysanne de Bretagne, portant le costume pittoresque de son pays ; elle s'est agenouillée au pied du lit de sa fille, s'est prise à prier et n'a plus bougé que Marie ne fût morte .. — J'étais donc à cette vente. A voir l'admiration et la tristesse générales, on eût pu croire qu'il s'agissait de la perte d'un héros ou d'une Jeanne d'Arc ; mais l'enthousiasme n'a plus connu de bornes, lorsque Eugène Sue a acheté le livre de prières de la courtisane [1].

La lettre d'où ce fragment est tiré est la dernière qui ait été écrite par Dickens, de la rue de Courcelles ; le projet qu'il avait formé d'un long séjour à Paris se trouva mis à néant par un événement très imprévu : son fils aîné, qui venait d'entrer à King's College, fut brusquement atteint de la fièvre scarlatine. Dickens et sa femme accoururent aussitôt à Londres : le régiment des marmots, sous le commandement de « Tante Georgy », suivit quelques jours après. Mais le célèbre humoriste était entré assez avant dans notre vie parisienne pour y prendre goût, et, dans un prochain article, nous le montrerons en compagnie de son ami Wilkie Collins qui est devenu le nôtre, habitant, en garçon cette fois, un appartement dans les Champs-Élysées, se plongeant entièrement dans notre mouvement artistique et littéraire, courant les théâtres et les coulisses, vivant dans l'intimité de Girardin et de sa charmante femme, dînant chez Scribe avec M^me^ Dudevant, et chez Amédée Pichot avec Lamartine, posant pour Ary Scheffer, amoureux platonique des charmes de M^me^ Viardot et enthousiaste du talent de Frédérick Lemaître.

Nous ne voulons pas déposer la plume sans fixer ici par quelques traits le portrait du sympathique génie dans l'intimité duquel la construction de ce travail vient de nous faire vivre pendant quelques mois. — En 1847, Dickens était physiquement et intellectuellement dans tout

1. Lettre au comte d'Orsay. Paris, mars 1847.

l'éclat de sa force ; de taille moyenne (5 pieds 8 pouces anglais), vigoureux et serré dans sa stature, bien découplé, il possédait une activité et un besoin de mouvement extraordinaires. Il avait le front massif, le nez fin d'une grande mobilité, la bouche spirituelle et bonne, le teint mat, pas un atome de barbe ou de moustaches, de longs cheveux bruns et bouclés ; quant aux yeux, ils étaient tellement larges, tellement lumineux, ils changeaient si vivement de nuance et d'expression qu'il eût été difficile d'en déterminer la couleur. Il était dans sa mise d'une élégance recherchée et avait une passion particulière pour les beaux gilets bien voyants. Enfin il y avait dans le regard, dans le sourire, dans le maintien de cet homme célèbre une puissance de bonté si attirante que du premier coup les indifférents demeuraient sous le charme. Une très aimable correspondante qui fut sa voisine à Paris, alors qu'elle n'était qu'une toute jeune fille, m'écrit : « Il me suffisait de le rencontrer par hasard, le matin sur le palier, de le voir me saluer et me sourire, pour me sentir plus heureuse et meilleure pendant le reste de la journée. » Dickens a été un des plus admirables et des plus gais causeurs de son époque. Ses reparties, dont on remplirait des volumes, rivalisent avec celles de Brummel et du comte d'Orsay dont il fut un des joyeux compagnons. Mais parfois, sur cette physionomie si ouverte, si riante, on voyait passer tout à coup une ombre tragique et terrible. Le regard s'assombrissait, le sourire s'éteignait sur ses lèvres, une désespérante tristesse l'envahissait tout entier. Dans un fragment inédit de *Mémoires*, publié par son éminent biographe M. John Forster, il a expliqué lui-même ces mélancolies sombres et soudaines. — « Ma nature humaine tout entière, dit-il, a été tellement imprégnée de souffrances et d'humiliations pendant mes jeunes années que, même à cette heure où je suis heureux, célèbre, caressé, j'oublie souvent et tout à coup toutes les félicités du présent ; j'oublie que je suis le mari d'une chère femme, le père de charmants enfants ; j'oublie que je suis un homme et je remonte, morne et désolé, vers les atroces journées de mon enfance ! » — Enfance bien atroce, en effet, que celle du célèbre écrivain : à neuf ans, tout petit et très chétif, le futur auteur de *David Copperfield*, plus misérable encore que son héros, pour quelques shillings par semaine, passait ses journées dans une cave au-dessous de la Tamise, occupé à coller des étiquettes sur des bouteilles de cirage, entouré de petits vagabonds sortis de l'écume du peuple, pendant que son père, vieux et presque en enfance, s'éteignait dans une prison pour dettes et que sa mère, pauvre créature affaiblie, souffrait du froid et de la faim dans une mansarde solitaire. O puissance du génie et de la volonté humaine ! cet enfant abandonné, en haillons, chétif et tout seul, perdu au sein de cette solitude navrante de l'immense cité, condamné à une tâche ignoble au fond d'un sous-sol humide où descendent, s'unissant dans un grondement sinistre, les mille bruits confus de l'implacable mêlée qui, sans

fin et sans trêve, se livre là-haut dans la brume et sous le soleil ; — ce pâle et chétif enfant, aidé seulement de son indomptable énergie, de sa foi, de la conscience de sa vocation, surgira radieux de ces bas-fonds obscurs, s'élèvera jusqu'aux plus hauts sommets de la gloire, dominera, charmera, consolera, rendra meilleure cette grande foule indifférente qui s'écoule au-dessus de sa tête ! — Et cette orgueilleuse abbaye devant laquelle il passe chaque matin, se rendant à sa tâche quotidienne, frissonnant de froid et de faim, si petit qu'il disparaît presque dans l'ombre des énormes murailles, — Westminster ouvrira toutes grandes ses portes devant les amis qui viendront lui confier les glorieuses dépouilles de celui qui fut jadis le petit vagabond Charley ! — Ils le coucheront aux pieds du mélodieux Hændel, à côté de son ami et de son premier maître William Makepeace Thackeray, au-dessous du buste souriant du divin Shakespeare, et, pendant que l'assemblée croira voir pour un instant voltiger dans la pénombre sa figure familière, si douce, si intelligente, si bonne, — du haut de la chaire sacrée, la voix éloquente et émue du Dr Jowet s'écriera :

« Charles Dickens n'est plus ! Il n'est plus, lui, le très bon, le très doux, le très fort ; — lui, le protecteur de tous les abandonnés, le consolateur de toutes les tristesses, le défenseur des opprimés, l'ami de toutes les souffrances ! Il n'est plus ! et il nous semble qu'une grande lumière saine et joyeuse vient de s'éteindre et que soudain le monde est devenu plus sombre ! »

R. du Pontavice de Heussey.

Rennes, décembre 1885.





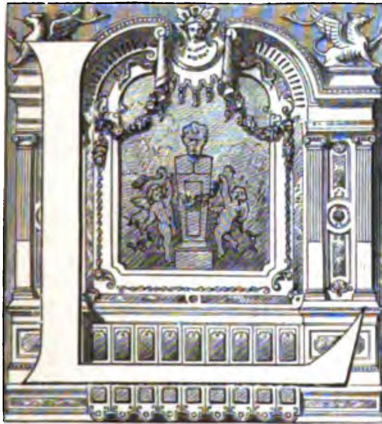

# *LA TOUR DE NESLES*

DRAME EN CINQ ACTES

PAR ALEXANDRE DUMAS ET GAILLARDET

(1832)

---



LA *Tour de Nesles !*

Il revient de droit au romantique flamboyant, ce drame d'orgies sanglantes, de passions monstrueuses, l'effroi et le scandale des bourgeois de Pétrus Borel !

Après avoir conquis Paris où il tint l'affiche près de huit cents fois, il conquit la province où il resta la pièce de résistance des spectacles plantureux offerts au public du dimanche.

Il appartient bien à son époque, à son milieu, ce drame qui fit tant de fracas à sa naissance et eut pour épilogue la rencontre d'Alexandre Dumas et de Gaillardet.

Ces souvenirs d'un autre âge feront un peu sourire les *naturalistes* d'aujourd'hui. La bannière et les défenseurs de la Tour semblent déjà bien surannés. La vieille Tour elle-même n'a pas été épargnée par les injures du temps.

Et pourtant malgré ses défauts, en dépit de son *maquillage* romantique, il y a là une œuvre de maître, et du plus grand maître qu'ait eu le drame moderne. Sous le strass terni étincelle le diamant aux feux éblouissants.

Le premier tableau, le tableau de la taverne, est une merveille d'exposition dramatique. Jamais, peut-être, Dumas n'a été plus heureusement inspiré ; les scènes se déroulent dans un ordre lumineux ; le dialogue est précis, rapide, coloré, et, lorsque le rideau tombe sur ces mots d'Orsini :

« Et nous, enfants, à la Tour de Nesles, » les personnages sont connus, les péripéties préparées ; l'action est irrévocablement engagée.

Le tableau de la Tour est à la fois poétique et terrible. Dumas, en utilisant l'ébauche de Gaillardet et en respectant quelques touches de M. J. Janin, entre autres la tirade des *grandes Dames*, a donné à ce tableau une fermeté de lignes, une vigueur et une teinte d'épouvante dramatique dont il a lui-même, dans ses mémoires, retracé les effets :

« Quand après cette orgie, — cette fuite, — cet assassinat, — ces rires éteints dans les gémissements, — cet homme précipité dans le fleuve, — cet amant d'une nuit assassiné par sa royale maîtresse, on entendit la voix insouciante et monotone de l'avertisseur de nuit qui criait : « Il est trois heures ; tout « est tranquille ; Parisiens, dormez ! », la salle éclata en applaudissements. »

Le premier acte composé de ces deux tableaux est un chef-d'œuvre.

Que faut-il penser des autres ? Dumas nous l'a dit lui-même avec la franchise que lui imposait la conscience de son génie, lorsque, à l'époque de sa maturité, il est revenu sur la *Tour de Nesles*.

« La *Tour de Nesles* est un drame d'improvisation. » (Préface de *Caligula*, 1838.)

Et plus tard, dans ses mémoires :

« Le troisième tableau est mauvais et fait de chic. »

« Le quatrième tableau ne valait guère mieux que le troisième. »

A propos du fameux acte de la prison :

« Un jour, mon fils me demandait — il n'avait pas encore fait de pièces à cette époque :

« Quels sont les premiers principes du drame ? »

« Que le premier acte soit clair ; que le dernier soit court ; et surtout pas de prison au troisième !... »

« Après le tableau de la prison, les autres pouvaient être indifféremment bons ou mauvais ; le succès était assuré. »

« Ce n'était pas malheureux ! Le septième tableau, avec le troisième, était le plus faible de l'ouvrage... »

Cependant le cinquième acte trouve grâce devant la sévérité du juge.

« Le huitième tableau d'un comique terrible ; le neuvième qui pouvait, comme épouvante dramatique, être comparé au second. »

Comme on voit, le maître ne se ménage pas dans l'appréciation de son œuvre.

Si le drame, dépouillé de l'éclat d'emprunt que lui donnaient les idées de



ALEXANDRE DUMAS

D'APRÈS LA LITHOGRAPHIE DE DÉVERIA

— Vers 1832 —

l'époque, le jeu de Bocage et la plastique de Georges, paraîtd éteint et démodé dans les parties que Dumas a livrées lui-même à la critique, il demeure impérissable par la valeur de son premier acte, un des plus superbes joyaux de notre littérature dramatique.

Parlons maintenant du livre.

On connaît l'excessive rareté de l'édition originale dont il n'existe peut-être pas dix exemplaires en bel état ou dans leur condition d'origine. Malgré l'absence de toute vignette, malgré la qualité médiocre du papier et des caractères, elle est toujours cotée, quand elle passe dans les librairies ou dans les ventes, à des prix très élevés.

En voici la description :

LA TOUR DE NESLES,
drame en cinq actes et en neuf tableaux,
Par MM. Gaillardet et ***,
Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin,
le 29 mai 1832.

Paris, J.-N. Barba, libraire. Palais-Royal, grande cour; derrière le Théâtre-Français (1832) (Impr. de E. Duverger). 1 vol. in-8° de 4 f. lim. pour le faux titre, le titre, la distribution des rôles et la notice historique, et de 98 p. chiff. pour la pièce. Le dernier feuillet, qui fait partie du dernier cahier du volume, contient un catalogue des pièces nouvelles publiées par Barba.

Le faux-titre porte au recto : *la Tour de Nesles,* drame.
Et au verso : Prix : 3 fr. 50 c.

La couverture reproduit exactement le titre; au verso se trouve le catalogue des ouvrages dramatiques de M. Alexandre Dumas.

Nous avons sous la main deux exemplaires intéressants de cette édition originale.

L'un d'eux est broché et absolument conforme à la description ci-dessus.

Il porte sur le faux titre la dédicace suivante :

*A mon bon camarade Verteuil.*

A. Dumas.

C'est l'exemplaire offert par l'auteur à Verteuil, alors secrétaire de Harel, directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Nous avons eu la surprise d'y trouver, oubliée sans doute, et jaunie par le temps, une fiche volante où se trouve écrite de la main de Dumas, croyons-nous, une variante de la réplique de Philippe à la page 18 (tableau de la Tour).

La voici :

PHILIPPE.

Eh bien, ni ton nom, ni ta demeure. Rien d'écrit, pas de preuves.... Mais ton visage! Ote ce masque un instant. Sois confiante et bonne, puisque j'ai été confiant et docile. Ton visage, quelque malheur qui puisse en résulter pour moi. Que je vous voie et que je meure! — Où allez-vous? où allez-vous?

MARGUERITE.

Je vais appeler quelqu'un pour vous faire reconduire.

Cette variante semble avoir été substituée pour la scène au texte imprimé de l'édition originale maintenu d'ailleurs dans les éditions suivantes, car elle porte des renvois qui se retrouvent à la page 18; elle a l'avantage de mieux préparer l'entrée de Marguerite à la fin du tableau :

Voir ton visage et puis mourir, disais-tu? Qu'il soit donc fait ainsi que tu le désires.... Regarde et meurs!

Les rapports journaliers que Verteuil eut avec Dumas, alors que celui-ci écrivait la *Tour de Nesles,* les souvenirs qui se rattachent à l'apparition de ce drame célèbre, ajoutent quelque prix à cet exemplaire, épave du vieux théâtre où se livrèrent les batailles d'*Antony* et de *Lucrèce Borgia*.

L'autre exemplaire provient de la vente des livres de J. Janin qui fut, lui aussi, intimement mêlé à la genèse du drame. Adjugé lors de la vente au prix de 180 francs, sans les frais, cet exemplaire est dans une condition exceptionnelle (maroquin violet, fil. et comp. avec le chiffre J. J. sur les plats, tr. dor., reliure de Thouvenin), et le seul tiré sur grand papier vélin, ainsi que le prouve la dédicace suivante inscrite au faux titre :

*A mon ami J. Janin.*

FRÉD. GAILLARDET.

(Seul exemplaire, tiré sur vélin pour lui et relié par Thouvenin.)

Le titre de cet exemplaire diffère de celui qui a été reproduit plus haut; au lieu de :

Par MM. Gaillardet et ***,

il porte :

Par M. Frédéric Gaillardet.

Gaillardet a fait évidemment tirer un titre spécial pour l'exemplaire de J. Janin, et probablement aussi pour d'autres exemplaires de cadeau.

Il serait intéressant de savoir si cette particularité a été relevée sur d'autres exemplaires mis en circulation.

C. PARRAN.





# A PROPOS

D'UN

# MANUSCRIT AUX ARMES DE CATHERINE DE MÉDICIS

---



IS-MOI qui tu hantes, je te dirai qui tu es. » Ce dicton, d'une application assez juste au point de vue général, sauf une exception presque absolue pour les hommes politiques, pourrait s'appliquer, non certes aux bibliophiles, car leur tolérance en matière de livres est à peu près sans limites, mais aux possesseurs de certaines bibliothèques formées en dehors de toute préoccupation de rareté ou de reliure.

Les bibliothèques de femmes seraient surtout intéressantes à étudier de ce côté, si même elles se trouvaient dans des mains princières, la femme restant plus fidèle que l'homme à ses sentiments et à ses préférences. J'ai lu quelque part que la bibliothèque ou plutôt la librairie, comme on disait alors, de Clémence, la seconde femme, si pieuse et si humble, de Louis le Hutin, se composait d'une quarantaine de volumes. Si l'on avait pu arriver à découvrir l'inventaire de cette librairie, nul doute que le dicton cité plus haut n'eût trouvé là son application rigoureuse.

M. Joannis Guigard, dans son docte Armorial du bibliophile, a effleuré ce sujet des bibliothèques féminines. Nous-mêmes nous ne dirons ici que peu de mots de la librairie de Catherine de Médicis. La plus grande partie en venait de la succession du maréchal Strozzi, dont la collection, estimée, selon Brantôme, plus de quinze mille écus, fut littéralement enlevée par Catherine au fils du maréchal, sous le prétexte gratuit que cette collection avait appartenu à la bibliothèque des Médicis et sous promesse, plus fallacieuse encore, de la payer

un jour au jeune héritier. « Mais jamais il n'en a eu un sol », ajoute l'amusant conteur.

Les livres imprimés composaient un peu plus du tiers de la librairie de Catherine. Dans l'inventaire qui en fut dressé sous la direction de François Pithou, après la mort de cette princesse, on trouve tout naturellement portés les plus remarquables ouvrages de la littérature italienne; mais la plus large place y appartient aux ouvrages français, manuscrits ou imprimés, particulièrement aux romans de chevalerie, contes, nouvelles, mystères. Il en est de même des livres qui se rapportent à l'histoire. Le plus grand nombre — et ce ne sont pas les moins précieux — appartiennent à la France.

Sans doute, le mariage de la fille de Laurent de Médicis avec le second fils de François Ier avait dû influencer l'esprit de Catherine dans le choix de ses livres; mais il ne faut point oublier que, si elle était de sang italien par son père, elle était de sang français par sa mère, Madeleine de la Tour d'Auvergne, dite de Bologne.

On trouve aussi dans l'inventaire que nous venons de citer — et on aurait été surpris de ne les y point trouver, — des traités d'astrologie, de pronostication, de cabale. On y trouve enfin, à côté des ouvrages de Vitruve, de Serlio et d'Alberti, l'architecture de Philibert de Lorme qui lui bâtit Chenonceaux et les Tuileries.

Ces rapides indications suffisent à donner quelques traits des goûts particuliers et des prédilections de Catherine.

La description d'un manuscrit qui fait partie de la collection génovéfaine (Hr in-fo 10) complètera cette note.

En voici le titre :

*Histoire des prouesses et vaillantises de noble seigneur messire Simon, comte de Montfort, faites par luy pour la foy catholique et l'église de Dieu contre les Albigeois hérétiques, depuis l'an de grâce 1206 jusques à 1218, premièrement composée en latin par frère Pierre, religieux des Vaulx de Sarnay, de l'ordre de Cistaux; puis traduite en françois, l'an du Saulveur 1565, par révérend père en Dieu messire Guillaume Pellicier, évesque de Mompellier, le tout au nom du Créateur auquel soit gloire et honneur és siècles des siècles.*

Cette traduction n'a pas été publiée et on ne peut décider si elle a précédé celle d'Arnaud Sorbin dit de Saincte-Foy, qui fut publiée à Toulouse en 1568. Cette dernière traduction, faite par un homme qui appartenait aussi à l'église et qui fut un des instigateurs et des apologistes de la Saint-Barthélemy, ne figure pas dans l'inventaire de la librairie de Catherine.

La reliure de ce manuscrit est aux armes de cette princesse et remonte à l'époque de son veuvage. Elle est en veau fauve. Le dos et les plats en sont semés de larmes dorées que le temps a presque tout à fait effacées. Des cordelières de veuve, plus dédorées encore, ont été frappées à froid sur les bandes. Les écoinçons des plats sont ornés de rinceaux qui se développent sur un fond d'or, traité à l'aide de fers dits azurés. Cette dernière expression, employée jadis par les relieurs et tombée aujourd'hui en désuétude, est empruntée au vocabulaire du blason, où l'azur, comme on sait, se traduit par des filets horizontaux, en d'autres termes, par des hachures, gravées en fasce d'un flanc de l'écu à

l'autre. Les fers azurés remplacèrent à cette époque les fers pleins qui donnaient des masses d'or trop grandes et par suite un peu lourdes.

Les armes de Catherine, peintes dans un médaillon ovale, au milieu d'une cordelière, occupent le centre de l'un des plats. On y voit un parti de France et de Médicis, au 1 et 4, ce dernier écartelé de La Tour, parti d'Auvergne au 2 et 3. Il y manque les trois tourteaux de gueules de Bologne, qui devraient brocher sur le tout.

Le centre de l'autre plat est occupé par une composition symbolique représentant un amas de pierres calcinées sur lesquelles pleuvent des larmes qui les mettent en ébullition et en dégagent des tourbillons de vapeur. Autour du médaillon se lit cette devise :

Ardorem extincta testanctur (*sic*) vivere flamma; (ces pierres) attestent que l'ardeur survit à la flamme éteinte.

Cette allusion éloquente atteste, en effet, la sincérité de la douleur éprouvée par Catherine à la mort tragique de Henri II; et, d'autre part, le sujet, comme aussi la date du manuscrit, permet d'entrevoir, dans le choix qui en a été fait par l'artificieuse Florentine, quelque vague annonce de la prochaine Saint-Barthélemy.

Un dernier détail ajoute à l'importance du manuscrit génovéfain, c'est qu'il existe très peu de reliures aux armes de Catherine. Pour soustraire la précieuse collection de cette princesse aux revendications fort légitimes de ses très nombreux créanciers, l'historien Auguste de Thou, ardent bibliophile lui-même, nommé grand maître de la librairie du roi, après la mort d'Amyot, obtint qu'un arrêt du parlement (1599) fit réunir les livres et manuscrits de la reine défunte à ceux du roi.

On prétend même que, pour plus grande sûreté, les livres de Catherine furent dépouillés de leur reliure d'origine pour être habillés de la reliure royale. Il est toutefois certain que plusieurs d'entre eux échappèrent à cette rafle un peu bien autoritaire. Le manuscrit de la bibliothèque Sainte-Geneviève est de ce nombre.

HENRY TRIANON.





# CHRONIQUE DU LIVRE

## RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

---

### FRANCE

LIVRES AUX ENCHÈRES. — Les ventes qui ont eu lieu ces temps derniers soit à l'Hôtel Drouot, soit à la salle Sylvestre, n'ont présenté qu'un médiocre intérêt.

On en jugera d'ailleurs par le compte rendu de celles que nous donnons ici par ordre de date ; encore choisissons-nous les plus importantes.

VENTE DES 27 ET 28 NOVEMBRE à l'Hôtel Drouot ; M. Durel, expert. — Beaumarchais : *la Folle Journée,* 1785, in-8°, exempl. en grand papier vélin ; double suite des figures de Saint-Quentin : 188 fr. ; — Béranger : *Chansons morales et autres.* Paris, Alexis Eymery, 1816, in-12 ; édition originale, reliure de Thibaron-Joly : 200 fr. ; — Brillat-Savarin : *Physiologie du goût,* édition Jouaust, exempl. sur grand papier de Hollande, relié par Reymann : 120 fr. ; — *Chants et chansons populaires de la France.* Paris, Delloye, 1843, 3 vol. : 257 fr. ; — Daudet : *Contes choisis,* édition Jouaust, 1883, exempl. sur papier du Japon : 71 fr. ; — Dumas fils : *Péchés de jeunesse.* Paris, Fellens et Dufour, 1847, édition originale reliée par Marius Michel : 79 fr. ; — Érasme : *l'Éloge de la folie;* s. l., 1751, in-4° ; exempl. en grand papier, reliure de Cuzin : 200 fr. ; — Grandville : *les Fleurs animées.* Paris, de Gosset, 1847 ; exempl. de premier tirage : 132 fr. ; — Grandville : *Un autre monde.* Paris, Fournier, 1844 : 51 fr. ; — Hugo : *Notre-Dame de Paris.* Paris, Perrotin, 1844, édition illustrée, reliure de Marius Michel, pièces ajoutées : 502 fr. ; — J. Janin : *l'Amour des livres.* Paris, Miard, 1866, in-16 : 50 fr. ; — Labarte : *Histoire des arts industriels.* Paris, Morel, 1864-1874, 4 vol. in-8° de texte et 2 vol. in-4° de planches :

322 fr.; — Mérimée : *Colomba*. Paris, Magen et Comon, 1841, édition originale : 70 fr.; — Musset : *Œuvres complètes*. Paris, Charpentier, 1866, 10 vol. grand in-8°, dessins de Bida, exempl. en grand papier de Hollande : 325 fr.; — Perrault : *les Contes des fées*. Lyon, Perrin, 1865; exempl. sur papier de Chine : 117 fr.; — B. de Saint-Pierre : *Paul et Virginie*. Paris, Curmer, 1838, reliure de Chambolle : 226 fr.; — Sainte-Beuve : *Vie de Joseph Delorme*. Paris, Delangle frères, 1829, in-12, reliure de Marius Michel : 95 fr.; — Sterne : *Voyage sentimental*, illustrations de M. Leloir. Paris, Launette, 1884; exempl. sur papier Whatman : 21 fr.; — Uzanne : *l'Ombrelle*. Paris, Quantin, 1883, in-8°, exempl. sur papier du Japon avec la suite des illustrations; reliure de Reymann : 176 fr.

Vente du 28 novembre à la salle Sylvestre; veuve Labitte, expert. — *Collection des poètes français*, par Coustellier. Paris, 1723-1724, 10 vol. in-12 : 51 fr.; — Dutramblay : *Apologues*. Paris, 1822, in-8° : 42 fr.; — La Fontaine, *Contes et nouvelles*, édition des Fermiers généraux, reliure ancienne : 650 fr.; — Cl. Marot : *Œuvres*. La Haye, Moetjens, 1700, 2 vol. in-12, reliure ancienne : 75 fr.; — Molière : *Monsieur de Pourceaugnac*. Paris, Ribou, 1770, édition originale : 151 fr.; — Nodier : *Contes*, eaux-fortes, par T. Johannot. Paris, Hetzel, 1846, broché, 1re édition : 34 fr.; — Rabelais : *Œuvres*, édition Le Duchat. Amsterdam, Bernard, 1741, 3 vol. in-4° : 100 fr.; — *le Parnasse satyrique*, s. l., 1627, in-12; exempl. de Ch. Nodier : 83 fr.

Vente des 1er et 2 décembre, Hôtel Drouot; veuve Labitte, expert. — Massillon : *Petit Carême*. Paris, veuve Estienne, 1745, in-12, édition originale, reliure de Cuzin : 51 fr.; — *la Honte de Babilon*, par D. C., imprimé à Sedan, 1612, in-8°, satire protestante très rare, visant l'Église catholique, reliure de Chambolle-Duru : 58 fr.; — *Collection des moralistes anciens*. Paris, Didot l'aîné et de Bure, 1782-1795, 25 vol. in-18, reliure de Bozérian : 125 fr.; — Montaigne : *les Essais*. Amsterdam, Michiels, 1659, 3 vol. in-12, reliure de Trautz-Bauzonnet : 230 fr.; — La Rochefoucauld : *Réflexions ou sentences et maximes morales*. Paris, Cl. Barbin, 1665, in-12, édition originale, reliure de Trautz-Bauzonnet : 220 fr.; — Basan : *Dictionnaire des graveurs anciens et modernes*. Paris, Cuchet, 1789, 2 vol. in-8°, pièces ajoutées : 215 fr.; — La Fontaine : *Contes et nouvelles en vers*, édition des Fermiers généraux, reliure ancienne : 878 fr.; — *Œuvres poissardes de Vadé et de l'Écluse*. Paris, Josse, l'an IV (1796), in-18, fig. de Mousian, reliure de Courteval : 100 fr.; — *Chants et chansons populaires de la France*. Paris, Delloye, librairie Garnier, 1843, 3 vol.; exempl. de premier tirage : 249 fr.; — Racine : *Œuvres*. Paris, Barbin, 1697, 2 vol. in-12, reliure de Hardy; dernière édition donnée par l'auteur : 145 fr.; — Beaumarchais : *la Folle Journée*. Paris, Ruault, 1785, in-8°, fig. de Saint-Quentin, reliure de Marius Michel, exempl. en papier vélin : 100 fr.; — *les Amours de Daphnis et Chloé*, s. l., 1745, in-8° tiré in-4°; réimpression de l'édition de 1718, avec les figures du Régent; exempl. réglé dans une reliure ancienne : 155 fr.; — Rabelais : *Œuvres*. Paris, Desoer, 3 tomes en 1 vol. in-18, reliure de Ginain, exempl. de Ch. Nodier : 200 fr.; — *Contes et nouvelles de la reine de Navarre*. Amsterdam, Gallet, 1698, 2 vol. petit in-8°,

1re édition, avec les figures de Romain de Hooghe, reliure de Lortic : 115 fr. ; — *les Aventures de Télémaque*. Paris, imprimerie Didot, l'an IV de la République (1796), 4 vol. in-18, figures de Lefebvre ; exempl. en grand papier vélin, fig. avant la lettre ; reliure de Marius Michel : 225 fr. ; — *les Amours du chevalier de Faublas*. Paris, Tardieu, 1821, 4 vol. in-8°, fig. de Colin ; pièces ajoutées, reliure de Dupré : 199 fr. ; — *Monsieur Nicolas*, par Restif de la Bretonne, 1794-1797, 8 tomes en 1 vol. in-12, reliure de David : 199 fr. ; — Plutarque : *Vies des hommes illustres*. Paris, Vascosan, 1567, 6 vol. ; — Plutarque : *Œuvres morales et meslées*. Paris, Vascosan, 1574, 7 vol., ensemble, 13 vol. pet. in-8°, reliure de Derôme ; exempl. de la collection Double : 300 fr. ; — *Collection des auteurs classiques françois*. Paris, de l'imprimerie de Didot l'aîné, 1783-1788, 18 vol. in-12, reliure de Bozérian : 360 fr. ; *Histoire de la vie, mœurs, doctrine et déportements de Théodore de Bèze*. Paris, Chaudière, 1582, pet. in-8°, reliure de Chambolle-Duru : 30 fr. ; — *Mémoires de messire Philippe de Commines ;* à Leyde, chez les Elzevier, 1648, pet. in-12 ; exempl. relié par Duru et provenant de la collection Quentin-Bauchart : 267 fr. ; — *la Constitution françoise* proclamée le 18 septembre 1792. Strasbourg, Treuttel, 1792, in-18, fig., exempl. sur peau de vélin : 252 fr. ; — *Revue rétrospective*. Paris, Fournier, 1833-1838, 20 vol. in-8° : 153 fr.

Vente des 3 et 4 décembre, Hôtel Drouot ; M. Ferroud, expert. — Boccace : *Il Decamerone*. Londres, 1757, fig. de Gravelot, texte français, 5 vol. in-8°, reliure de Chambolle-Duru : 450 fr. ; — *Oraison funèbre du grand Condé*. Paris, Morgand et Fatout, 1879, 1 vol. in-f° ; exempl. sur papier de Hollande : 90 fr. ; — *Costumes français, depuis Clovis jusqu'à nos jours*, publiés par Milliez. Paris, 1839, 4 vol. gr. in-8° : 60 fr. ; — *Notre-Dame de Paris*. Paris, Perrotin, 1844, 1 vol. gr. in-8°, figures de Beaumont, Boulanger, Johannot, etc. : 43 fr. ; — Musset : *Œuvres complètes*, ornées des gravures d'après les dessins de Bida. Paris, Charpentier, 1879, 10 vol. in-8° : 102 fr. ; — Racine : *Œuvres*. Paris, de l'imprimerie Belin, 1813, 5 vol. in-8°, pièces ajoutées, reliure de Thouvenin : 330 fr.

Vente des 7, 8 et 9 décembre, Hôtel Drouot ; experts : MM. Porquet et Sapin. — Cette vente était celle de la bibliothèque théâtrale de M. Paul Siraudin. Cet auteur dramatique, dont nous avons annoncé le décès, avait réuni près de 15,000 pièces de théâtre. Voici les ouvrages qui nous ont semblé mériter le plus d'attention : *Ballets, opéras et autres ouvrages lyriques*, par ordre chronologique depuis leur origine, avec une table alphabétique des ouvrages et des auteurs. Paris, 1760 ; reliure aux armes de Choiseul ; exempl. de la collection Soleinne : 99 fr. ; — *Tragédies sainctes ; David combattant, David triomphant, David fugitif*, etc. (Genève), par Gabriel Cartice, pour Claude d'Augy, 1583, in-8° ; exempl. Soleinne : 30 fr. ; — Rotrou : *Théâtre*, 27 pièces in-4° et in-12 : 129 fr. ; — Corneille : *Clitandre*. Paris, Targa, 1632 ; *la Vefve*. Paris, Targa, 1634, 2 pièces en 1 vol. in-12, éditions originales reliées aux armes du duc d'Aumont : 80 fr. ; — Chappuzeau : *Théâtre*, 5 vol. in-12 : 41 fr. ; — *le Festin de Pierre*, par le sieur de Villiers. Paris, Sercy, 1660, in-12 ; *Responce à l'impromptu de Versailles*, par le même. Paris, Qui-

net, 1664, in-12; ensemble 2 vol. : 33 fr. ; — *Théâtre de Duménil*, dit Rosimond, 7 pièces in-12 : 26 fr. ; — *les Frayeurs de Crispin*, comédie par le sieur C... (Crosnier). Leyde, Lopez, 1682, in-12 : 27 fr. ; — V. Hugo : *Lucrèce Borgia*, 2e édition. Paris, Renduel, in-8°, eau-forte de Célestin Nanteuil : 39 fr. ; — Collège de Louis-le-Grand : Programmes de pièces jouées par les écoliers au XVIIIe siècle, 12 brochures in-12 : 31 fr. ; — *l'Autrichienne en goguette ou l'orgie royale*, opéra-proverbe composé par un garde du corps (Mayeur de Saint-Paul), s. l., 1789, in-8° : 30 fr. ; — Revues de fin d'année représentées sur différents théâtres de Paris, de 1798 à 1879, 107 pièces : 81 fr. ; — Théâtre de la Révolution, 1789 à 1800, 320 pièces in-8° : 130 fr.

A propos de cette vente, citons, à titre de renseignements, les principaux collectionneurs qui se sont, à Paris, cantonnés dans cette spécialité des livres ayant trait au théâtre : M. Douay, qui a 25,000 pièces de comédie; M. Péricaud, qui est propriétaire de 6,000 volumes; M. Courtès, de l'Ambigu, qui en possède 5,000;enfin M. Boulenger, qui a entassé tous les almanachs de spectacle depuis 1751 jusqu'à nos jours.

VENTE DU 8 DÉCEMBRE, Hôtel Drouot, veuve Labitte, expert. — Aicard: *la Chanson de l'Enfant*, Paris, Chamerot, 1884; exempl. sur papier du Japon : 86 fr.; — Balzac : *Eugénie Grandet*. Paris, imprimé pour les *Amis des Livres*, 1883, gr. in-8 : 235 fr.; — Beyle : *la Chartreuse de Parme*. Paris, Conquet, 1883, 2 vol. in-8°; exempl. sur papier du Japon : 199 fr.; — Ch. Blanc : *Histoire des Peintres*. Paris, Renouard, 1865-1876, 14 vol. in-4° : 535 fr.; Chevigné : *les Contes rémois*. Paris, Michel Lévy, 1858, in-12; 1re édition avec les figures de Meissonier : 61 fr.; — Diderot : *Jacques le Fataliste*. Paris, imprimé pour les *Amis des Livres*, par Chamerot, 1884, gr. in-8° : 200 fr.; — Dumas fils : *l'Affaire Clémenceau*. Paris, Lévy frères, 1867, gr. in-8°, un des cent exempl. sur papier de Hollande : 158 fr.; — de Goncourt : *la Lorette*, Paris, Charpentier, 1883, in-16; exempl. sur papier du Japon : 31 fr.; — V. Hugo; Œuvres, Drames, VI : *Marie Tudor*, Paris, Renduel, 1833, in-8°, frontispice de Célestin Nanteuil, édition originale, reliée par Reymann : 59 fr.; — Hugo : *les Orientales*. Paris, imprimé pour les *Amis des Livres*, par G. Chamerot, 1882, in-4° : 192 fr.; — Jaime : *Musée de la Caricature*. Paris, Delloye, 1838, 2 vol. in-4° : 160 fr.; — de Laborde : *Choix de chansons*, Rouen, Lemonnyer, 1881, 4 vol. gr. in-8° : 76 fr.; — *Monument du Costume*, les vingt-quatre estampes dessinées par Moreau le Jeune de 1776 à 1783. Paris, Conquet, 1880-1881, in-4° : *Monument du Costume*, les douze estampes dessinées par Frendenberg en 1774. Paris, Conquet, 1883, in-4° : 300 fr.; — Soulary : *Œuvres poétiques*. Paris, Lemerre, 1872-1883, 3 vol. in-12, exempl. sur papier de Hollande, 35 fr.

AUTOGRAPHES. — Les livres ne doivent point nous faire négliger les autographes; il s'en est vendu d'intéressants à la fin du mois de novembre. Voici quels étaient les plus curieux : H. de Balzac, *le Corse*, manuscrit autographe, 19 p. 1/4. C'est l'acte premier d'une comédie que probablement Balzac n'acheva jamais. La scène est à Paris, en 1809 et le personnage principal est le colonel Sampietro; ce manuscrit a été vendu 300 fr. ; —de Balzac : Lettre au sujet de la destruction projetée du monument élevé au duc de Berry; cette

lettre contient une curieuse appréciation sur le talent de Balzac; la note est de la main de Silvio Pellico : « M. de Balzac est devenu depuis peu d'années un des écrivains les plus féconds de la France. Son genre est le roman. Malheureusement la morale y est rarement respectée. » Cette lettre a été achetée 20 fr.; — Pétrus Borel: Lettre à Anténor Joly, 11 août 1845. Il accepte avec empressement de collaborer au journal l'*Époque*. Il serait heureux de passer un traité avec lui. Il est en pourparlers avec M. de Girardin pour un roman en deux volumes, intitulé : *Mon ami Panturier*, mais il le lui donnerait volontiers. Il a aussi un autre livre, *Hélène*, dont le premier volume est presque achevé. Cette lettre a trouvé acquéreur à 51 fr.; — Louis Bouilhet: seize lettres adressées à Ch. de la Rounat: 110 fr. Cette correspondance est relative à son drame *Hélène Peyron*. M. Bouilhet y explique ses craintes de rivalité avec le *Fils naturel* d'Alex. Dumas; — Chateaubriand : Lettre à Mme Récamier, 26 juin 1831 : 77 fr.; — Henri Conscience: Manuscrit autographe de 161 p. in-fo comprenant plusieurs nouvelles du romancier flamand : 200 fr.; — Alexandre Dumas fils : Album contenant 10 pièces de vers autographes, 10 p. in-4o : 400 fr.; — Flaubert : Lettre à un ami au sujet des *Dernières chansons* de Louis Bouilhet: 20 fr.; — V. Hugo : Lettre à Anténor Joly, 16 février 1845; il lui parle en excellents termes de Paul Féval : 15 fr.; — Lamartine: *Harmonie*, 16me, *la perte de l'Anio*, au marquis de Barol, pièce de vers autographe, signée L.; Florence, 10 décembre 1826; 5 p. 1/2. La pièce commence par ces vers :

J'avais rêvé jadis, au bruit de ses cascades,
Couché sur le gazon qu'Horace avait foulé,
A l'ombre des vieilles arcades
Où la Sibylle dort sous son temple écroulé.

Cette pièce a été achetée 250 fr.; — A. de Musset : *le Comte d'Essex*, manuscrit autographe avec ratures et corrections; 5 p. in-4o; c'est le plan d'une comédie que Musset n'écrivit jamais : 140 fr.; — Silvio Pellico: Lettre à la marquise de Barol, 22 août 1838. Il a appris qu'on avait essayé d'obtenir qu'on mît *le Mie Prigioni* à l'index : « Le livre n'ayant pas été trouvé mauvais, on a rejeté sans aucun égard les instances qui en demandaient la condamnation. Cela s'est passé avant la publication des *Poésies inédites*... » Vendu 60 fr. — Veuillot (Louis) : Pièce autographe signée, 13 p. 1/2 in-4o. Veuillot raconte l'histoire d'Albert de la Ferronnays, marié à l'âge de vingt ans à Alexandrine d'Alopens, jeune protestante, et mort de la poitrine à vingt-trois ans. C'est, dit-il, l'histoire de Paul et Virginie ou de Werther et Charlotte mariés. Vendu 100 fr.

C'est la famille de M. Paul Lacroix qui s'est rendue adjudicataire de la proprieté littéraire des œuvres du regretté bibliophile. Elle a eu la généreuse pensée de l'offrir à la Société des gens de lettres avec l'espoir qu'elle pourrait en tirer profit pour sa caisse de pensions et de secours et pour l'honneur littéraire du vieux savant.

*Le Curieux* de Charles Nauroy, qui tend de plus en plus à devenir un supplément mensuel à l'excellent *Dictionnaire* de A. Jal, nous apporte dans son dernier numéro plusieurs actes d'état civil d'un réel intérêt.

Voici, par exemple, l'acte de mariage du baron Pichon, bibliophile.

*Extrait du registre des actes de mariage (1841).* Du huit mai mil huit cent quarante et un à onze heures du matin.

Acte de mariage de Jérôme-Frédéric Pichon, auditeur au Conseil d'État, âgé de vingt-huit ans, né à Paris sur cet arrondissement le trois décembre mil huit cent douze, demeurant rue Blanche, 5, fils de Louis-André, baron Pichon, conseiller d'État, et Alexandrine-Émilie Brongniard, son épouse, dit domicile, présents et consentant,

Et de Rosalie-Nanine-Amélie Clarmont, sans état, née à Paris sur cet arrondissement le neuf avril mil huit cent huit, âgée de trente-trois ans, demeurant chez sa mère, rue Blanche, 5, fille de Jean-Charles Clarmont, décédé à Limeil-Brevannes (Seine-et-Oise) le 8 avril 1839, et de Edme-Rosalie Favrin, sa veuve, propriétaire, présente et consentante;

Nous, Louis-Lucien Nolleval, adjoint au maire du II[e] arrondissement de Paris, vu les actes de naissance des futurs, l'acte de décès du père de la future, actes de publication en cette mairie des 25 avril dernier et 2 mai courant sans opposition, après lecture de ces actes et du chapitre 6 du titre du Code civil du mariage, avons reçu la déclaration de Jérôme-Frédéric Pichon qu'il prend pour épouse Rosalie-Nanine-Amélie Clarmont et celle de Rosalie-Nanine-Amélie Clarmont qu'elle prend pour époux Jérôme-Frédéric Pichon.

En conséquence, nous avons prononcé au nom de la loi que Jérôme-Frédéric Pichon et Rosalie-Nanine-Amélie Clarmont sont unis en mariage.

Le tout en présence de Claude-Servais-Mathias Pouillet, député, etc., âgé de 50 ans, beau-frère de l'époux, rue Saint-Martin; Pierre-Arsène-Denis Husson, propriétaire, âgé de 75 ans, rue Laffitte, 39, cousin de l'époux; Gabriel de Rogier, capitaine de cavalerie, âgé de 49 ans, demeurant rue de la Chaussée-d'Antin, beau-frère de l'épouse; et Charles-Constantin Gondouin, notaire à Paris, demeurant rue de Choiseul, 8, beau-frère de l'épouse, âgé de 52 ans, qui ont signé avec les époux, parents et nous après lecture.

De ce mariage sont issus un fils et deux filles. Le fils, Jean-Séverin-Charles-Étienne, né le 17 avril 1846, avocat, a épousé à Paris le 18 avril 1868 Marie-Philomène-Geneviève-Béatrix de Cassagne de Beaufort de Miramon. Une des filles, Émilie, a épousé à Paris le 27 janvier 1869 Victor Gennecart, lieutenant de vaisseau; je ne sais rien de l'autre fille.

D'autre part, *le Curieux* publie l'acte de mariage de Paul de Kock.

*Extrait du registre des actes de mariage de l'an 1831, 5[e] arrondissement.*

L'an mil huit cent trente et un le vingt-cinq avril à midi.

Acte de mariage de Charles-Paul de Kock, homme de lettres, né à Pacy (*sic*) près Paris le vingt et un mai mil sept cent quatre-vingt-treize, demeurant à Paris boulevard Saint-Martin, n° 8, fils majeur de Jean Conrad de Kock, décédé à Paris le vingt-quatre mars mil sept cent quatre-vingt-quatorze, et de Anne-Barbe Kosseler de Fontaine, son épouse, rentière, demeurant à Paris susdit boulevard Saint-Martin n° 51, consentant au présent mariage par acte passé devant M[e] Cottenet et son collègue, notaires y résidans, le vingt-deux avril courant, d'une part;

Et de Marguerite Souhaut, sans profession, née à Danvillers, département de la Meuse, le onze mars mil sept cent quatre-vingt-dix-sept, demeurant à Paris, susdit boulevard Saint-Martin, même n° 8, fille majeure de Claude Souhaut, décédé à Champneuville, susdit département, le onze décembre mil sept cent quatre-vingt-dix-sept, ainsi que le constate un procès-verbal dressé par M. le juge de paix de ladite commune de Champneuville en date du douze dudit mois de décembre mil sept cent quatre-vingt-dix-sept, et de Marie-Catherine Prudhomme, son épouse, décédée à Paris le huit février mil huit cent dix-sept, d'autre part.

La contractante nous a déclaré qu'elle ignore le lieu du décès et celui du dernier domicile de ses ayeux et ayeules, ce que la même et les témoins ci-après nommés nous ont attesté par serment.

Les actes déposés sont ceux des publications de mariage faites à cette mairie les dimanches dix et dix-sept avril courant, affichées sans qu'il soit survenu d'opposition, les actes de naissance des époux, celui de décès du père de l'époux, le consentement de sa mère, et les actes de décès des père et mère de l'épouse, desquels actes nous avons donné lecture ainsi que du chapitre six du code civil intitulé : Du mariage.

Les contractans présens nous ont déclaré prendre pour époux, l'un Marguerite Souhaut, l'autre Charles-Paul de Kock, et que d'eux sont nés à Paris deux enfants, le premier du sexe masculin le vingt-cinq avril mil huit cent dix-neuf, enregistré le lendemain à cette mairie, sous les prénoms de Paul-Henri comme fils de Marguerite Souhait, le second du sexe féminin le vingt-huit septembre mil huit cent vingt-sept, enregistré le lendemain à cette mairie sous les prénoms de Amélie-Caroline comme fille de Charles-Paul de Kock et de Marguerite Souhait, lesquels enfans ils reconnaissent et légitiment par le présent mariage.

En présence de : 1° Jacques-Philippe d'Huc, négociant, âgé de soixante et un ans, demeurant à Paris, rue Ribouté, 2; 2° Alexandre-Edme Bourbonne, parfumeur, âgé de trente et un ans, demeurant à Paris, rue de la Verrerie, 95; 3° Auguste-Charles-Marie Bourbonne, avocat, âgé de vingt-neuf ans, demeurant à Paris, rue Montmartre, 15; 4° Théodore Colliez, marchand de nouveautés, âgé de trente-trois ans, demeurant à Paris, rue Montmartre, 110, tous quatre non parents des époux.

Et de suite, nous, Éléonore-Germer Bourgeois, maire, officier de l'état civil du Ve arrondissement de Paris, avons prononcé, au nom de la loi, que lesdits époux sont unis en mariage, et nous avons signé avec eux et les témoins, le tout après lecture faite. Ainsi signé : C. Paul de Kock, M. Souhaut, Ph. d'Huc, Bourbonne, Th. Colliez, Bourbonne, A.-G. Bourgeois.

Enfin, nous emprunterons encore au journal de M. Nauroy l'acte de naissance de M. Émile Zola.

*Extrait du registre des actes de naissance de l'an 1840.*

L'an mil huit cent quarante, le quatre avril, à deux heures un quart de relevée, par-devant nous Barthélemy-Benoît Decan, chevalier de la Légion d'honneur, maire du IIIe arrondissement de Paris, faisant fonctions d'officier d'état civil, a comparu le sieur François-Antoine-Joseph-Marie Zola ingénieur civil, âgé de quarante-quatre ans, demeurant à Paris, rue Saint-Joseph, 10 *bis*, lequel nous a présenté un enfant masculin, né avant-hier à onze heures du soir en sa demeure, fils de lui, comparant, et de Françoise-Émélie-Orélie Aubert, son épouse, mariés à Paris en la mairie du Ier arrondissement le seize mars mil huit cent trente-neuf, auquel enfant il a donné les prénoms Émile-Édouard-Charles-Antoine, ce fait en présence des sieurs Norbert Lecerf, marchand épicier, âgé de cinquante-deux ans, demeurant à Paris, rue Saint-Joseph, 18, et Louis-Étienne-Auguste Aubert, rentier, âgé de cinquante-six ans, demeurant à Paris rue de Cléry, 106, aïeul maternel de l'enfant. Et ont le père et les témoins signé ave, nous après lecture. Signé Zola, Lecerf, Aubert et Decan, maire.

---

## ÉTRANGER

Vente des livres provenant de la bibliothèque de M. Ellis, 29, New Bond Street. — Au mois de novembre dernier a eu lieu l'adjudication de la remarquable collection de M. Ellis, ancien éditeur de Bond Street.

Ce sont, comme d'ordinaire, MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, les habiles experts de Londres, qui ont procédé à la vente de la bibliothèque Ellis, qui se recommandait aux bibliophiles en raison du grand nombre d'impressions rares qui la composaient.

La vente Ellis a produit près de 400,000 francs et a été une des plus belles de l'année. Nous croyons devoir indiquer ci-après les imprimés et manuscrits qui ont été adjugés aux prix les plus élevés :

| | francs. |
|---|---|
| *Tables d'Ésope*, texte espagnol, Valence, 1520 . . . . . . . . . . . . . . | 763 |
| C. Colden, *History of the five Indian nations depending on the province of New-York* (1727) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1,300 |
| Cortes, *Narratione della nuova Hispagna*, 1524 . . . . . . . . . . . . . . | 513 |
| M. Lescarbot, *Histoire de la nouvelle France*, 1649 . . . . . . . . . . . . | 850 |
| *Id.*, édition de 1618 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 715 |
| *Leyes y Ordonencas nuevamente hechas para la Gouernacion de las Indias*, 1543 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1,000 |
| Carte de la Nouvelle-Néerlande, 1661 . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 775 |
| Oviedo y Valdès, *Coronica de las Indias*, 1547 . . . . . . . . . . . . . . | 1,650 |
| *Relations of the Jesuits in Canada*, a serie of 21 vol. (1637-1664) . . . . . . . | 1,650 |
| W. Smith : *History of New-York*. Ce livre a été vendu 1,125 francs à la vente de Beckford. Grand papier . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1,375 |
| R. Arnold, *Chronicle*, car. goth., Anvers, 1502 . . . . . . . . . . . . . . | 2,250 |
| *Holy Bible*, 1549 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1,375 |
| Les fables de Bidpai, 1485 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1,075 |
| V. Carloisi, *Mémoires de la vie de François de Scepeaux*, 1757, exempl. provenant de la bibl. de Mme de Pompadour. . . . . . . . . . . . . . . . . | 836 |
| Heures présentées à Madame la Dauphine, belle reliure . . . . . . . . . . . | 800 |
| P. Heyns, *le Miroir du monde*, belle reliure, xvie siècle . . . . . . . . . . . | 1,200 |
| Justini, *Historiarum, libri XLIV*, 1640, reliure de Le Gascon . . . . . . . . | 2,500 |
| Lastanosa de Figueruelas, *Museo de las Medallas desconocidas Espanolas*, rel. de Derôme . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1,275 |
| *Tratado de la Moneda Jaquesa*, 1681 . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1,125 |
| G. Rondelet, *Histoire entière des poissons*, belle reliure . . . . . . . . . . | 1,000 |
| *Brevarium romanum*, manusc. sur vélin, exécuté en France au xive siècle . . | 825 |
| De Cervantes, *Hystory of don Quixote* (1612-20) . . . . . . . . . . . . . . | 750 |
| Columna, *Hypnerotamachia Poliphili*, Venise, 1499 . . . . . . . . . . . . . | 1,875 |
| Dibdin, *Bibliomania*, 1811 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 987 |
| Dugdale, *Monasticon Anglicanum*, 3 vol. (1655-73) . . . . . . . . . . . . . | 1,125 |
| Dupont, les *Controverses des sexes masculin et féminin*, in-fol., car. goth. avec 21 bois; Toulouse (1534) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 763 |
| J. Gould, *Birds of Great Britain* (1862-73) . . . . . . . . . . . . . . . . | 1,125 |
| *Memoirs of Joseph Grimaldi*, par Boz, avec illustr. . . . . . . . . . . . . | 1,275 |
| J. Guillim, *Display of Heraldry* (1724). . . . . . . . . . . . . . . . . . | 875 |
| *Heures à l'usage de Rome*, exempl. sur vélin (1498). . . . . . . . . . . . | 1,125 |
| *Id.* imprimé en 1503 . . . . . . . . . . . . . . . . . | 625 |
| *Higden's polycronycon*, caract. goth. (1527). . . . . . . . . . . . . . . . | 1,175 |
| *L'Iliade* d'Homère, traduictz par H. Salel, première traduction française de l'Iliade (1545). . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 750 |
| *Horæ beatæ Mariæ Virginis*, manusc. sur vélin avec miniat. du xve siècle, pet. in-4°. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 2,600 |
| *Horæ*, manuscr. du xve siècle.. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 3,650 |
| *Horæ*, manuscr. avec miniat., exécuté pour un prince de la maison de Bourbon du xve siècle . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 3,025 |
| *Id.*. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 272 |

francs.

*Horæ* [illegible] *Virginis Mariæ* [illegible] sur [illegible] . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1,400
*Horæ* [illegible] *Virginis Mariæ*, [illegible] sur [illegible] . . . 1,275
*Horæ beatæ Virginis Mariæ*, [illegible] sur vélin avec [illegible] . . . 1,862
[illegible] sur vélin . . . . . . . . . 800
La Fontaine. *Fables choisies*, [illegible] en grand papier avec [illegible] . . 2,525
*The Works of sir Thomas More*, [illegible] . . . . . . . . . . . . . . . 538
[illegible]. *Sphere of* [illegible] en grand papier [illegible] . . . . . . . . . . . . . . 938
[illegible] en grand papier [illegible] . . . . . . . 1,250
[illegible] à Paris en [illegible] à Rouen en [illegible] et à Lyon en [illegible] 11,000
*Pro* [illegible] . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1,150
[illegible] *Naturæ Historia*, en grand [illegible] . . . 2,375
*Psalterium* [illegible] *cum calendario*, manuscrit sur vélin, avec [illegible] de [illegible] . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2,775
*Shakespeare's Works*, première édition [illegible] par Roger Payne . 11,125
*Id.* [illegible] . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . [illegible]
*Id.* [illegible] . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 538
*The Newe Testament*, par W. Tyndale, avec fac-similés. Anvers, [illegible] . . . 2,900
[illegible]. *Quarante tableaux touchant les guerres, massacres et troubles advenus en France* [illegible] . . . . . . . . . 1,525
Turner. *Views of England and Wales*, [illegible] grand papier [illegible] . . . . . . . 2,175
*Gravures de* [illegible] . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1,000
*Horæ beatæ Mariæ Virginis*, manuscrit exécuté en France vers le XVe siècle . 2,025

La vente a produit en tout [illegible] francs.

1886

7e ANNÉE
SECONDE LIVRAISON
10 FÉVRIER
N° 74

# Le Livre

## REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

*Archives des Écrits de ce Temps*

**— Paraît le 10 de chaque mois —**



PARIS

A. QUANTIN — Imprimeur-Éditeur | Octave UZANNE — Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

**ABONNEMENTS :**

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

*La livraison vendue séparément, 5 fr.*

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

# LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

## SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 FÉVRIER 1886

### BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE



### BIBLIOGRAPHIE MODERNE





Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin,** éditeur-gérant.

**AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr.**



LA

# PREMIÈRE REVUE DE PARIS

---



UAND on fera l'inventaire des entreprises littéraires du siècle, et l'heure est proche, car le siècle est mort, quoique non parvenu à son terme, la *Revue de Paris* comptera parmi celles non pas qui ont remué le plus d'idées, mais mis en évidence le plus de talents en herbe et contribué davantage à l'éclosion de cette littérature romantique qui fait pendant à celle du xvii$^{e}$ siècle et constituera la seconde de nos époques littéraires. Le docteur Véron, qui a fondé la *Revue de Paris,* ne paraissait guère propre à intervenir avec autant d'efficacité dans l'histoire des lettres. Né en 1798, étudiant en médecine, interne des hôpitaux en 1821, docteur en 1823, son aptitude spécifique se manifeste tout de suite : il tourne vers la ***pâte Regnault.*** C'était une affaire. Le docteur était un homme d'affaires, mais distinct du vulgaire de ceux qui réussissent. Comme Émile de Girardin, c'était un homme d'affaires qui avait pris les arts, les lettres et jusqu'à la politique comme objet de ses opérations. Il a donc exploité les arts, les lettres et la politique plus qu'il n'a eu l'intention de les servir. Il les a servis tout de même, non sans recueillir en passant cette réputation équivoque par laquelle on se venge de la fortune d'un homme plus habile à exploiter le talent d'autrui qu'à en montrer lui-même. Au point de vue industriel, il avait un flair exquis :

« homme de goût qui sent la littérature », disait de lui Sainte-Beuve. Il la sentait en effet comme certains animaux sentent les truffes cachées sous la terre. A vingt-six ans, on le trouve médecin des musées royaux, fonction qui consistait, au dire des mauvais plaisants, à couper les cors aux pieds des statues du Louvre. Il collaborait dès lors à la *Quotidienne* et au *Messager des Chambres*. En 1828, une saignée manquée le décida à quitter sa clientèle, mais non la *pâte Regnault*, plus lucrative que des visites. L'année suivante (1829), il crée la *Revue de Paris*, qu'il devait abandonner au bout de trois ans (1831), afin de prendre la direction de l'Opéra. Rossini et Meyerbeer ont illustré sa direction de l'Opéra. On dira que ce fut un hasard. Non; il sentait l'art comme la littérature. Fut-ce un hasard aussi qui fit sur-le-champ de la *Revue de Paris* une puissance? Le docteur possédait à un haut degré, avec le sens de l'actualité et le don de plaire à l'opinion, l'initiative, l'activité, une indifférence superbe des moyens de parvenir. Il l'a montré depuis sur deux terrains différents, en 1838, quand il prit la gérance du *Constitutionnel* — cette fois, il s'agissait d'exploiter la veine découverte par Girardin à la *Presse* et Dutacq au *Siècle*, de faire entrer le roman-feuilleton dans les mœurs — et en 1849, quand il fut question de préparer ce qu'il appelait une *Solution*. Ceci est hors de notre sujet.

Dans l'histoire des lettres au XIX[e] siècle, l'année 1829 est un moment solennel. C'est l'année des *Odes et Ballades;* on était au lendemain de la préface de *Cromwell* et à la veille d'*Hernani*. Comme le chef de l'école romantique, car il ne découvre pas, il moissonne sur le terrain qu'on vient de découvrir, le docteur Véron crie à la jeunesse :

Nous tiendrons pour lutter dans l'arène lyrique
Toi, la lance; moi, les coursiers.

Son coursier devait être la *Revue de Paris*, tribune offerte à la jeunesse, aux idées nouvelles, et à côté aux littératures étrangères, qui étaient un appoint considérable au mouvement, car elles étaient en train de renouveler le goût et l'imagination.

Dans une sorte de manifeste placé en tête du premier numéro de la *Revue de Paris*, le docteur assigne trois objets à son œuvre : 1° provoquer un nouvel examen critique de l'ancien répertoire littéraire depuis Homère jusqu'à nos jours. C'est la partie dite de *littérature ancienne* et c'était Sainte-Beuve qui allait commencer le feu; 2° sous le titre de *littérature étrangère*, laisser fraterniser dans les colonnes de la *Revue* les productions récentes des lettres anglaises, allemandes, sans exclure celles de la Russie, de l'Espagne et de l'Italie. On en publierait des traductions et des résumés; 3° sous celui de *littérature moderne*, le docteur a l'intention d'aider à la guerre romantique. Néanmoins, il évite d'arborer le drapeau romantique, mais il est persuadé qu'on est au com-

mencement d'une ère. Il prévoit un nouveau siècle littéraire. Il n'y fallait déjà plus de lunettes. Il est vrai qu'on allait à l'inconnu, à un inconnu difficile à deviner. Il y avait pourtant quelque courage et quelque perspicacité à le reconnaître dans le chaos des contradictions qui s'échangeaient.

Le monde classique, encore maître des académies, de l'enseignement public, de la science, ayant des tenants partout, des traditions très vivaces, une autorité acquise, niait avec violence qu'il y eût à sortir de l'ornière consacrée.

On sort d'une crise immense, conclut le docteur Véron : « L'histoire ne nous montre-t-elle pas le Dante, Pétrarque et Boccace succédant à des révolutions en Italie, Shakespeare et Milton succédant à des révolutions en Angleterre, Corneille et Molière succédant en France aux comédies sanglantes de la Fronde, — qui n'étaient que l'épilogue des guerres de religion du XVI^e^ siècle — et quelle grande idée relative ne doit-on pas concevoir de l'ère littéraire qui se prépare, si on la mesure à l'avance sur les proportions gigantesques des drames politiques dont le dénouement ne date que d'hier ! » Il annonce « des tableaux de mœurs de notre nouvelle et de notre ancienne société » par M. Scribe à l'aurore de sa gloire, des compositions inédites de Rossini. L'art alternera avec les lettres dans son Recueil. Il y a, en effet, des morceaux de Rossini dans les premiers numéros et des proverbes de Scribe. Ce ne seront pas les fantaisies de Scribe qui feront beaucoup avancer la révolution littéraire qui s'élabore. Mais il y a du Scribe dans le docteur Véron. Il n'est pas étonnant de le voir conspirer dans le même dessein. Ils ont des affinités secrètes. Le talent que déploie déjà Scribe à décrire les mœurs bourgeoises du jour et à amuser la bourgeoisie, ce qui lui fera plus de rentes qu'on n'en fit à Shakespeare, Véron le goûte, l'envie, en est encore plus le complice que l'exploiteur. Il ne dit pas un mot de l'assaut qu'il médite contre les classiques. Il est inutile d'avertir le lecteur. L'article de début du premier numéro de la *Revue de Paris*[1] est significatif. Il est signé de Sainte-Beuve et peut être considéré comme un programme. Boileau en fait les frais. On attaque au cœur. Sainte-Beuve n'a pas mis de zèle à réimprimer cet article. On le chercherait en vain dans les soixante volumes de *Lundis* recueillis de son vivant. Il estimait sans doute que celui-ci était un dimanche, c'est-à-dire un jour où l'on s'amuse. Il était en 1829, dans toute la ferveur de sa conversion romantique. Il n'a encore acquis ni la prudence ni le style renfermé qu'il aura bientôt. Il met donc les pieds dans le plat. Il le regrettera ensuite et fera plusieurs fois allusion à cette équipée comme à une peccadille de jeunesse. Ce n'en est pas moins curieux à examiner. L'article est important comme le sommaire

1. *Revue de Paris*, 1829, t. I^er^, p. 11.

des griefs de l'école romantique contre la renommée de Boileau. A un autre égard, il est comme la genèse et la théorie de la méthode critique de Sainte-Beuve.

Après un coup d'œil rapide sur le passé de l'influence de Boileau dans la formation du goût, il expose les principes auxquels il doit lui-même le crédit qu'il n'avait pas alors et qui a fait de lui un Boileau bien autrement durable que l'autre. Il n'a pas inventé la méthode qu'il expose; il l'emprunte à l'école historique créée sous les auspices de Chateaubriand et que représentent en 1829 avec tant d'autorité Augustin Thierry, Guizot et de Barante. Sainte-Beuve aspire à l'introduire dans la critique littéraire, et il en énumère les données : « Quand, dit-il, il s'agit de juger la vie, les actions, les écrits d'un homme célèbre, on commence par étudier l'époque qui précéda sa venue, la société qui le reçut dans son sein, le mouvement général imprimé aux esprits; on reconnaît et l'on dispose par avance la grande scène où le personnage doit jouer son rôle, et lorsqu'il intervient, tous les développements de sa force, tous les obstacles, tous les contre-coups sont prévus, expliqués, justifiés; et de ce spectacle harmonieux, il résulte par degrés dans l'âme du lecteur une satisfaction pacifique où se repose l'intelligence. Cette méthode ne triomphe jamais avec une évidence plus entière et plus éclatante que lorsqu'elle ressuscite les hommes d'État, les conquérants, les théologiens, les philosophes; mais quand elle s'applique aux poètes et aux artistes qui sont souvent des gens de retraite et de solitude, les exceptions deviennent plus fréquentes et il est besoin de prendre garde. Tandis que dans les ordres d'idées différents, en politique, en religion, en philosophie, chaque homme, chaque œuvre tient son rang, et que tout fait bruit et nombre, le médiocre à côté du passable et le passable à côté de l'excellent, dans l'art il n'y a que l'excellent qui compte; et notez que l'excellent ici peut toujours être une exception, un jeu de la nature. » Sainte-Beuve applique avec une rigueur extrême cette doctrine à la vie de Boileau. C'est une vie maigre, mesquine, bornée, sans horizon. Boileau est le fils d'un greffier au Parlement, élevé dans une guérite au grenier, maladif, taciturne, morose. Un accident physique a tari en lui les sources du sentiment; de plus, il a grandi dans la gêne, séquestré au fond d'une rue noire. Il n'a vu ni la campagne ni la nature extérieure. Il a bien Notre-Dame et la Sainte-Chapelle sous les yeux; il n'y aperçoit que des chanoines et un lutrin. Lui et Malherbe sont des gens à férule, étroits et rigides. Malherbe démolit ce qui précède, c'est-à-dire Ronsard et Desportes; lui aussi démolit ce qui précède, et ce qui précède, ce sont les beaux esprits, le monde athée et viveur du *Parnasse satyrique*. Chacun d'eux — Boileau et Malherbe — y met un bon sens vulgaire « sans portée, sans principes, avec des vues incomplètes, insuffisantes ». Ils ignorent à fond le moyen âge français, le moyen âge italien, Dante,

Pétrarque, jusqu'au Tasse. Ils ignorent encore plus les races germaniques et anglo-saxonnes. Ils reculent jusqu'aux Anciens, et comme parmi les anciens, la civilisation grecque leur est à peu près inconnue, ils s'attachent aux Latins, c'est-à-dire aux imitateurs des Grecs. En outre, Boileau n'est pas fécond. Après quarante et un ans, il ne produit plus. Retiré à Auteuil, où il n'y a pas les paysages d'Orient et le ciel de l'Inde, il aurait pu néanmoins y trouver ce qui suffisait à Horace : *et paulum sylvæ superbis fores.* La Fontaine, dans le voisinage de Boileau, s'attarde sous un chêne, voit les prés, les bois, les eaux, les lapins qui broutent l'herbe et la rosée. Tout cela chante sous le crâne du bonhomme. Boileau ne voit rien. A Auteuil, il joue aux quilles. Une fois par aventure, il écrit à Racine qu'il compose une ode et qu'il « y hasarde des choses fort neuves jusqu'à parler de la plume que le roi a sur son chapeau ». Quelle hardiesse, mon Dieu! une autre fois il écrit à *Antoine.* Qui est-ce? Son jardinier; non, c'est le *gouverneur* de son jardin, l'homme qui *dirige* l'if et le chèvrefeuille et *exerce* sur les espaliers « l'art de la Quintinie ». Il a vécu trente ans à Auteuil. Or, à la veille de mourir, il vend sa maison d'Auteuil et vient mourir à Paris chez un chanoine. Qu'on vante à Sainte-Beuve l'idéal de Boileau! L'homme du *Lutrin* écrit à Racine, à propos de la *Satire sur les femmes*, sur laquelle il rumine durant des années entières : « C'est un ouvrage qui me tue par la multitude des transitions, qui sont, à mon sens, le plus difficile chef-d'œuvre de la poésie. » Bref, c'est un professeur de huitième. Dans une lettre à Maucroix, il dit de sa *dixième épître :* « Croiriez-vous qu'un des endroits où tous ceux à qui je l'ai récitée se récrient le plus, c'est un endroit qui ne dit autre chose sinon qu'aujourd'hui que j'ai cinquante-sept ans, je ne dois plus prétendre à l'approbation du public! Cela est dit en quatre vers que je veux bien vous écrire ici, afin que vous me mandiez si vous les approuvez :

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
A jeté sur ma tête avec ses doigts pesants
Onze lustres complets surchargés de deux ans.

Il me semble que la perruque est assez heureusement frondée dans ces vers. » Sainte-Beuve sourit, cite, recite, le tout afin de faire toucher du doigt la petitesse du génie de Boileau. Hélas! oui, Boileau est un pédant. Sa supériorité, outre qu'elle est une vertu d'occasion, consiste surtout dans le soin d'avoir raison et dans la ciselure du détail, marqueté avec une patience opiniâtre. Ce n'est pas un homme de génie; il en est plutôt le secrétaire et le maître d'hôtel. Il n'y a pas un mot dans son œuvre qu'il n'ait pesé, retourné de cent manières. Il n'a ni hauteur ni abondance; mais il sent la littérature comme le docteur Véron, et ce que le

docteur ne sait pas, il enseigne à la sentir, met le précepte du travail en honneur, vérifie le proverbe que

Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui.

Il jappe de plus contre la sottise. Le temps, qui est l'outil dont Boileau s'est le mieux servi, l'a épargné. Il lui tient lieu d'inspiration, de grandeur, d'imagination. Ce n'est pas un poète : telle est la leçon de Sainte-Beuve, qui se plaît à montrer que, même dans le menu de l'exécution, de l'exactitude minutieuse qu'il recherchait, Boileau s'embourbe quelquefois. Sainte-Beuve cite :

Le Français, né malin, créa le vaudeville,
Agréable indiscret qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche et s'accroît en marchant.

Qu'est-ce qu'un indiscret qui passe de bouche en bouche et s'accroît en marchant? Qu'on analyse le vers suivant :

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Des ressorts n'attachent pas ; on n'appelle pas non plus Alexandre ce fougueux « l'Angeli » ; Alexandre n'a rien de commun avec la marotte d'un fou ou, si l'on veut, d'un pitre de cour. Boileau est dépourvu de magnanimité. Il ne l'entend pas ; il lui arrive même de se brouiller avec le sens des mots abstraits. Il fait monter sur des patins « la trop courte beauté ». La beauté n'est ni longue ni courte. Enfin Boileau est « le correct, l'élégant, l'ingénieux rédacteur d'un code poétique abrogé ». Il n'a pas de quoi tenir en échec la trompette lyrique de l'école romantique. Sainte-Beuve ne le dit pas, mais c'est là qu'il veut en venir.

Tout cela est vrai, mais Sainte-Beuve a jeté depuis un voile discret sur la sortie de 1829 contre Boileau. Une fois par hasard, il avait été le ministère public, lui qui se flattait d'être le tribunal.

Tout à l'heure Balzac, Alexandre Dumas, Latouche, Eugène Suë, Alphonse Karr, Léon Gozlan, Janin, Lœwe-Weimars, le lieutenant privilégié du docteur Véron, qui en fit faire un baron et un consul général par M. Thiers ; Lamartine, Scribe, Casimir Delavigne, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Mérimée et même Saint-Marc Girardin et Cuvillier-Fleury, Eugène Delacroix, commettront d'autres incartades dans les colonnes de la *Revue de Paris,* sous le regard d'un public ébahi, qui ne le serait plus maintenant qu'il n'est ébahi de rien ; mais, en 1829, la littérature foraine n'avait pas encore dépouillé le lecteur de tout préjugé. Le tome Ier de la *Revue de Paris* contient, entre autres morceaux émanant des chefs de l'école romantique, sous le nom de *Stances écrites à l'abbaye de Valombreuse en Toscane,* avec la date d'août 1828, la première édition de la onzième harmonie de Lamartine. Dans les *Harmonies* qui parurent à la fin de cette année, la onzième n'est point datée.

Le tome II de la *Revue de Paris* accentue sa tendance. Sainte-Beuve y continue, sur le nom de Mme de Sévigné, sa théorie des milieux en littérature. Ce n'est pas encore le Sainte-Beuve du *National*, de la *Revue des deux Mondes*, de *Port-Royal* et du *Constitutionnel*. Il ne possède pas encore l'équilibre moral qu'il aura prochainement. Il est jeune, passionné, sans les circonvolutions compliquées de sa manière définitive. Comme on le connaît surtout maintenant tel qu'il est devenu par la suite, ce Sainte-Beuve primitif a presque l'air d'un autre homme. Le *Matteo Falcone* de Mérimée inaugure à la *Revue* l'introduction dans la presse périodique du roman qui va l'envahir. Amédée Pichot, le futur successeur du docteur Véron dans la direction de la *Revue de Paris*, provoque à son tour à l'invasion du recueil par la littérature étrangère. Il ne s'occupe que de littérature anglaise. Les faits et gestes de Walter Scott dominent son imagination; Lœwe-Weimars traduit des fragments d'Hoffmann dont il était en train d'éditer une vingtaine de volumes chez Renduel. Ce fut lui, en effet, qui mit chez nous Hoffmann en circulation avec l'aide de Saint-Marc Girardin qui débutait et entre à la *Revue* avec une traduction du *Pot d'or*. Charles Nodier inondait déjà chaque numéro de ses *Souvenirs et portraits de la Révolution*, qui sont des impressions personnelles plutôt que de l'histoire, et n'en sont que plus intéressants, car ils ont l'attrait du roman historique. Le docteur Véron était entouré d'un essaim d'amis destinés à émigrer dans des carrières fort diverses : Lœwe-Weimars dans la politique et les consulats, Romieu dans une préfecture, Malitourne dans la chronique théâtrale. Romieu n'a pas l'air du personnage jovial qui devait amuser deux générations. Il se présente au public avec des études de mœurs qui feraient croire qu'on a affaire à Épictète; Malitourne examine « l'influence du gouvernement représentatif sur la santé », ce qui est bien digne de l'homme qui répondait dans un salon à quelqu'un qui s'étonnait de l'entendre médire d'une pièce qu'il avait louée dans son feuilleton : « *L'Union* me donne cinq cents francs par mois pour fournir une opinion à ses abonnés; il n'est pas nécessaire que ce soit la mienne. » Enfin, Eugène Delacroix, qui menait de front la peinture et la critique, contesté, encore dans la lutte, mais animé d'une conviction âpre et aussi bien doué comme écrivain que dans son art, rompt des lances à la *Revue de Paris*, dans les *Annales romantiques*, avec autant d'ardeur qu'il combat à *Hernani* et dans les cercles romantiques. Sa plume belliqueuse n'en perd rien. La paix s'est faite depuis longtemps sur son nom. Mais si l'on veut s'expliquer les haines qui l'ont poursuivi durant de si longues années, il n'y a qu'à relire dans la *Revue de Paris* l'article que sous ce titre : *Des critiques en matière d'art*[1], il décoche à une puissance que ses confrères ont l'habitude de craindre, sinon

1. T. II (1829), p. 170.

d'aimer. La critique d'art, observe Delacroix, a le double privilège d'ennuyer les gens du monde, qui n'entendent rien à la technique du métier, et d'irriter les artistes sans leur être d'aucune utilité : « Les gens du métier contestent aux faiseurs de théories le droit de s'escrimer ainsi sur leur terrain et à leurs dépens. Ils prétendent que rien n'est si facile que d'aligner des mots à propos de choses; de refaire dans un texte long ou court ce qui a été dûment imaginé, pesé et par-dessus tout exécuté et mené à fin. Le pauvre artiste, exposé tout nu avec son ouvrage, attend donc avec une vive anxiété les arrêts de ce peuple qui a la fureur de le juger. » Ceci n'est pas seulement vrai; il y a pis. Outre que les trois quarts du temps le juge n'entend rien à la cause, il ne se soucie pas d'y entendre quelque chose. Il ne va pas jusqu'à pratiquer la doctrine de Fiorentino, à qui on attribue — est-ce vrai? — le métier de faire chanter les actrices, et le jour du début de l'une d'elles qui était pauvre et l'avait prié d'attendre : « M^lle^ de... promet beaucoup; nous verrons si elle tiendra. » Le critique d'art, sauf exception et il y a de nombreuses exceptions, écrit sur le Salon ou sur une exposition de tableaux, comme il écrirait sur les *Mille et une Nuits,* à l'aventure. Il entasse une image sur l'autre au hasard. Le but est de procurer au lecteur une lecture agréable. Le lecteur veut avoir une opinion; on lui en fournit une comme Malitourne. Le lecteur veut être mis au courant; on le met au courant, de façon qu'il puisse causer de l'objet de sa lecture sans être ridicule, sans déshonorer ses pruneaux. Ce qui provoque l'indignation d'Eugène Delacroix, c'est que la critique d'art est une exploitation des arts; que les artistes vivent dans une inquiétude mortelle de son jugement, non qu'ils apprécient ce jugement, mais parce que ce jugement a du crédit sur le public; que dans ses arrêts sont contenus d'une part la réputation et l'avenir des artistes, de l'autre la ruine de leurs espérances. De sorte que les artistes deviennent des hôtes que la critique gouverne à discrétion. L'essentiel du jugement prononcé par la critique n'est par ce qu'il vaut; c'est la publicité bonne ou mauvaise qu'il fait aux œuvres d'art. Presque toujours, il se compose de lieux communs ou de fantaisie, selon l'humeur actuelle de celui qui tient la plume. Le mal est que les artistes ne peuvent pas discuter avec leurs critiques : tout de suite le public interviendrait et les renverrait dos à dos. Delacroix n'a pas une meilleure idée du public que de la critique, mais il l'exprime avec précaution : « On consent bien, dit-il, à sortir de ses affaires pour sentir un quart d'heure; mais les études indispensables pour distinguer le vrai du faux, le beau du passable, on ne s'en soucie pas. » Delacroix garderait le silence, si l'idéal romantique qu'il s'agit de réaliser ne lui inspirait une passion de prosélyte : « Ce nouveau soleil qui se lève offusque à l'excès des yeux habitués à une autre lumière. Tournant vers le passé des regards pleins de tendresse, il — le critique de l'école classique — ne voit pour lui dans

l'avenir qu'un sort tout semblable à celui de l'objet de ses adorations. Que faire de tant d'aperçus ingénieux? A qui porter ses doléances sur le torrent qui déborde et sur les types sacrés qu'on abandonne sans pudeur? De revenir tout de suite sur ses pas et de changer de religion avec la foule, il y en a peu qui aient ce courage, et c'est un véritable suicide que ce changement de peau subit. Ils meurent presque tous dans une impénitence fâcheuse, se cramponnant avec fureur aux débris du temple qui croule, et périssent sous les ruines, victimes d'un principe. » Les peintres et les statuaires classiques peuvent prendre leur part des objurgations de Delacroix. Il aurait pitié d'eux si on l'en priait; il n'a aucune pitié de la critique arriérée qui lui barre le chemin. Il prévoit que les préjugés qui lui font obstacle seront longs à extirper. La critique classique n'est pas près de déposer les armes. Ses champions ont de beaux jours à espérer. « On les laissera longtemps encore se promener dans ce champ qu'ils regardent comme à eux, se complaire dans des théories qu'ils imaginent eux-mêmes, se présenter des objections auxquelles ils ont des réponses pleines d'éloquence. » Eh bien! qu'ils aillent; le domaine des arts est une maison dont ils ont la clef dans leur poche; ils disposent des lunettes de tout le monde. Il ne baisera pas la main de ces visirs, de ces eunuques qui veillent le sabre nu à la porte du sérail classique.

Prenez Sainte-Beuve, Victor Hugo ou Eugène Delacroix; comparez les discussions qu'ils ouvrent, ce qu'ils agitent de problèmes au grand jour, la conviction et le talent qu'ils apportent au jeu. Prenez en même temps le verbiage inutile qui s'étale aujourd'hui à la place où ils causaient devant le public et comparez. A cette vie intense, à ces vastes horizons qu'on découvre à l'aurore de cette bataille romantique qui s'étend à tout l'objet de nos connaissances, de nos sentiments, de nos croyances, à l'outillage entier de notre destinée, a succédé l'aplatissement sans remords des querelles actuelles. Il y a le document humain et les *Soirées de Médan.* Avant de partir, Victor Hugo a mis courir *l'Ane*, ce qui fut de sa part le trait du Parthe. Jusqu'à nouvel ordre, *l'Ane* est considéré comme non avenu. Attendez un peu. Victor Hugo était vieux; il a mal équipé son quadrupède. On peut néanmoins prédire sans être prophète que *l'Ane* fournira une carrière.

Revenons à la *Revue de Paris.* Les deux plus belles fleurs écloses dans le tome III sont *le Carrosse du Saint Sacrement*, de Mérimée, et un fragment de Victor Hugo reproduit dans *Histoire et philosophie mêlées* [1], à propos duquel quelques remarques ne seront pas inutiles. On lit dans une note au texte de la *Revue de Paris :* « M. Victor Hugo, qui ne fait point partie de nos collaborateurs habituels, a consenti à ce que

1. Paris, Renduel, 1834. 2 vol. in-8°, t. II, p. 109-127.

ce morceau soit communiqué à la *Revue de Paris*. Ce fragment fait partie d'un ouvrage étendu auquel il travaille depuis longtemps et dont la publication se fera encore longtemps attendre. » On l'attend toujours, en effet. C'était de la philosophie de l'histoire. Il convient sans doute de voir dans l'extrait suivant les motifs qui l'ont empêché de continuer : « Chez les anciens, dit-il, l'occupation d'écrire l'histoire était le délassement des grands hommes historiques; c'était Xénophon, chef des dix mille; c'était Tacite, prince du Sénat. Chez les modernes, comme les grands hommes historiques ne savaient pas écrire l'histoire, il fallut que l'histoire se laissât écrire par des lettrés et des savants, gens qui n'étaient lettrés et savants que parce qu'ils étaient restés toute leur vie étrangers aux intérêts de ce bas monde, c'est-à-dire à l'histoire. » Victor Hugo, toute réflexion faite, a voulu faire comme les anciens et laisser à ceux qui font de l'histoire le soin de l'écrire. Il a eu raison du reste ; quoique les lettrés et les savants, qui sont étrangers à l'histoire, se soient mis à l'écrire chez les modernes, il n'y a vraiment que ceux qui ont fait de l'histoire qui l'ont écrite avec autorité : Guichardin et Machiavel en Italie, Villehardouin et Commines en France, lord Clarendon en Angleterre.

Charles Nodier, Mérimée et Sainte-Beuve étaient trois piliers de la *Revue de Paris* à ses origines. On y peut ajouter Philarète Chasles; mais, tandis que les trois autres restaient confinés dans leur spécialité, Philarète Chasles aimait à mettre dans ses travaux d'écrivain le désordre qu'il y avait dans sa vie privée. Sa collaboration très active est fort décousue. Il écrit sur des sujets historiques, comme la moitié des écrivains de la *Revue*, y compris Mérimée. Lorsqu'on parcourt les tables, on s'aperçoit que les deux tiers des articles sont des articles d'histoire. Si on sortait de la *Revue de Paris*, on constaterait le même phénomène dans les recueils analogues. C'est un signe du temps. Depuis le XVIe siècle, on n'a pas autant fait d'histoire en France que durant les cinquante ans qui vont de 1815 à 1865. L'école historique, qui est une branche, la branche la plus considérable de l'école romantique, venait de naître. Elle envahit la publicité avec le récit de voyage. Il y en a un dans le tome V de la *Revue de Paris* qui nous ramène encore à Victor Hugo. C'est un *Récit de voyage aux Alpes* qui est tout un roman.

Charles Nodier avait trouvé le *moyen* en 1825 de faire sans frais ce voyage aux Alpes. Le jour où il l'avait annoncé à Victor Hugo, celui-ci avait demandé: « Quel moyen? — Nous raconterons, répondit Nodier, ce que nous aurons vu. Si ça vous ennuie, je m'en charge. Vous me donnerez seulement quelques vers; Lamartine aussi, s'il veut en être. Nous trouverons bien quelqu'un pour nous faire des dessins. Et ce sera l'estimable éditeur Urbain Canel qui payera notre voyage. — Accepté », dirent les deux poètes. M. Urbain Canel accepta avec le même empressement.

Un traité fut signé d'après lequel MM. Victor Hugo, Lamartine, Charles Nodier et Taylor se réunissaient pour publier un ouvrage intitulé provisoirement: *Voyage pittoresque au mont Blanc et à la vallée de Chamonix* [1]. Urbain Canel offrait deux mille francs à Lamartine pour quatre *Méditations* et deux mille à Victor Hugo pour quatre *Odes*.Victor Hugo avait en outre promis deux feuilles — trente-deux pages — de prose, à condition de pouvoir reprendre ses quatre *Odes* et de les insérer dans les *Odes et Ballades*. Sur les lieux, on doutait que le livre se fît, quoique Urbain Canel eût payé d'avance. Pour qu'on ne doutât plus du livre, dit le *témoin*, M. Victor Hugo se mit dès le lendemain aux deux feuilles qu'il devait et les fit précisément sur le trajet de Sallenches à Chamonix. Les lecteurs... me sauront gré de leur donner ces notes de voyage, dont la déconfiture imprévue de M. Urbain Canel empêcha la publication et que M. Victor Hugo n'a pas encore réunies à ses œuvres. Le témoin de la vie de Victor Hugo — c'est lui-même — les reproduit et laisse croire qu'elles sont inédites. Eh bien, elles avaient paru en 1829 dans la *Revue de Paris* (t. V, p. 289 et suiv.). Quant au livre, il ne parut pas ; mais en 1829 on se proposait encore de le publier, car il y a dans une note au texte de la *Revue de Paris :* « Au mois d'août 1825, M. Victor Hugo fit, de compagnie avec M. Charles Nodier, un voyage de plaisir à la célèbre vallée de Chamonix. Chemin faisant, les deux amis jetèrent chacun de leur côté, sur leur album de voyage, les impressions qu'éveillait en eux la riche nature des Alpes. Cela fit un livre que M. Taylor, qui avait déjà visité les mêmes lieux, se plut à enrichir de huit dessins,et dont la publication promise d'année en année va enfin avoir lieu sous le titre d'*Album de trois voyageurs à la vallée de Chamonix*. L'*Album de trois voyageurs*, orné de huit gravures faites en Angleterre sur les dessins de M. Taylor, sera publié avec le plus grand luxe par les libraires Levavasseur et Canel, — deux éditeurs romantiques. — Le fragment qu'on va lire en est extrait. » Ce sont des détails de ménage ; s'ils concernaient un inconnu, à soixante ans d'intervalle, ils n'auraient plus d'intérêt ; mais ils concernent Victor Hugo et méritent d'entrer dans la biographie du poète.

Dans le tome VI de la *Revue de Paris*, Sainte-Beuve s'escrime avec une ardeur croissante au profit des idées romantiques, cette fois au sujet de La Fontaine, sinon sur son dos. Il n'avance pas qu'il veuille monter à l'assaut du XVIIe siècle dans un intérêt d'école. Cependant, lorsqu'il fut détaché des liens qui l'enchaînaient à la fortune de celui qui était alors son maître avoué, il essaya d'atténuer la vivacité de son attitude et mit de l'insistance à répudier le ton passionné de sa polémique d'alors. «Dans ces rapides essais, écrit-il en 1829, par lesquels nous tâchons de ramener l'attention de nos lecteurs et la nôtre, à des souvenirs pacifiques de litté-

1. Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie (2 vol. in-8°, Bruxelles, 1863), t. Ier, p. 96.

rature et de poésie, nous ne nous sommes nullement imposé la loi, comme certaines gens peu charitables ou mal instruits voudraient le faire croire, de mettre en avant à toute force des idées soi-disant nouvelles, de contrarier sans relâche les opinions reçues, de réformer, de casser les jugements consacrés, d'exhumer coup sur coup des réputations et d'en démolir... Nous avons quelques principes d'art et de critique littéraire que nous essayons d'appliquer, sans violence toutefois et à l'amiable, aux auteurs illustres des deux siècles précédents. » A l'amiable, on l'a vu par ce qu'il dit de Boileau, est un euphémisme. Il a néanmoins un mot sur La Fontaine qui vaut un livre: La Fontaine est « le dernier et le plus grand des poètes du XVI$^e$ siècle ». Il veut dire des poètes issus de l'esprit humaniste, étrangers au christianisme, qui sert d'encadrement et quelquefois d'inspiration à la littérature du siècle de Louis XIV. La Fontaine n'en est pas: il descend de Rabelais par Montaigne.

A mesure qu'on avance dans cette année initiale de la *Revue de Paris,* on sent de plus en plus l'action du docteur Véron et les dispositions qui l'amèneront bientôt à prendre le gouvernement de l'Opéra. Ce n'est pas le romantisme qui le préoccupe. Il lui offre une tribune ; il n'est pas fâché du bruit qu'il fait. L'attention du docteur est ailleurs. Elle est à l'exploitation des jeux et des plaisirs publics, ce qui fut toujours l'idéal du docteur Véron. Il est donc tout naturel qu'il ait accueilli Castil-Blaze, qui publie dans la *Revue de Paris* de 1829 à 1831 une série d'études, réunies ensuite en volume (1832, 1 vol. in-18) sur *la Danse et les ballets depuis Bacchus jusqu'à M$^{lle}$ Taglioni.* La danse et les ballets depuis Bacchus jusqu'à M$^{lle}$ Taglioni, voilà le romantisme du docteur, sa muse à lui, et cette muse va lui faire des rentes. C'est bien celle de Castil-Blaze aussi. Les deux augures ont cherché et trouvé de compagnie une philosophie très profonde à la danse et au ballet. On ne savait pas que Bacchus avait fait la conquête de l'Inde, afin d'apprendre à danser aux Hindoues. C'est ce que Castil-Blaze et le docteur Véron démontrent de concert avec un luxe d'érudition et de critique à désespérer un membre de l'Académie des inscriptions. Ce n'est pas dans les *Aventures du docteur Véron sur terre, sur mer et en chemin de fer*, qu'on est avisé de ces grandes découvertes. Il savait déjà cela en 1829. Ce n'est pourtant pas lui qui invoque l'autorité de Platon en faveur de la danse et du ballet. Castil-Blaze a pris cela sur lui. Écoutez un peu : « Platon veut que l'on donne les premiers soins à régler le corps avant de former l'esprit. Il considère la danse comme une discipline qui doit conduire à la vertu, puisque cet art modère la joie, la colère, la crainte, la mélancolie, qui, selon ce philosophe, sont les passions les plus dangereuses. Il ajoute que les législateurs se servirent des fêtes, des spectacles, des jeux, pour retenir les peuples dans la soumission en les amusant et pour délasser les princes et les magistrats de leurs occupations sérieuses. » De

façon qu'un directeur de l'Opéra est à la fois un moraliste et un homme d'État investi d'une haute fonction sociale. La danse est même un acte essentiel de la vie politique. Oyez encore: « On dansait dans l'Aréopage, et les membres de cette grave assemblée s'avançaient en cadence vers le fauteuil du président, observaient la mesure en déposant la boule ou la coquille dans l'urne et revenaient à leur place en faisant des ronds de jambe, des demi-tours et quelquefois même des pirouettes. » Cette alliance naturelle de la danse et de la politique avait suggéré au docteur Véron la pensée facétieuse de briguer la sous-préfecture de Sceaux, bien qu'au dernier moment il ait jugé à propos d'y renoncer. On proposait de lui adjoindre son corps de ballet comme conseil d'arrondissement, et l'opinion était si peu avancée qu'elle en aurait pu être scandalisée. Plus tard, du reste, le désintéressement du docteur fut récompensé par la députation.

Ces premières années de la *Revue de Paris* doivent aux circonstances et à la personnalité du docteur Véron d'être aujourd'hui une collection rare que les curieux se disputent. A part la fantaisie dont elles sont un répertoire extraordinaire, il y a là une moisson d'*essais*, de *fragments* signés de noms déjà illustres ou qui le sont devenus depuis. Cela dort depuis cinquante ans dans un recueil ignoré de la génération actuelle et sert d'ébattement à quelques-uns. Plusieurs qui ont acquis ensuite une notoriété grave se sont gardés avec soin de rééditer ces premiers fruits de leur talent. En dehors du texte, on rencontre çà et là une page de musique notée de Rossini, un dessin de Tony Johannot. Sans être un écrivain proprement dit, le docteur Véron avait su se créer un public qui l'a suivi jusqu'à la fin, où qu'il lui ait plu de planter sa tente. Ce public date de la *Revue de Paris*. Au bout de la troisième année de son existence, lorsqu'elle passe des mains du docteur Véron dans celles d'Amédée Pichot qui devait la diriger jusqu'en 1834, elle jette avec orgueil un regard de satisfaction sur son passé et constate en ces termes qu'elle a réussi : « La *Revue de Paris* est venue remplir un vide qui existait dans notre littérature périodique. C'est le premier essai, le premier essai heureux du moins, d'une feuille littéraire sur le plan des *Revues* et des *Magazines* de la Grande-Bretagne. La *Revue de Paris* n'est pas restée en arrière des promesses de ses fondateurs. Trois années d'existence et de popularité lui ont permis d'élargir son cadre, de multiplier ses relations littéraires et ses moyens d'influence. » Cette dernière assertion est de trop; elle ne tardera pas à s'en apercevoir. Elle renouvelle la déclaration qu'elle veut rester un terrain neutre où les écrivains de toute provenance puissent se rencontrer. Est-ce bien exact? Non, car, de fait, il n'y a que l'école romantique et la littérature étrangère qui se soient donné rendez-vous chez elle. Elle a été une tribune offerte à la jeunesse et aux novateurs dans les lettres et dans les arts. Il n'y a qu'à consulter là-dessus

la liste de ses collaborateurs, qu'elle publie. Armand Carrel y coudoie Chateaubriand; ce ne sont pas des jeunes, si ce sont des novateurs. Mais, à côté d'eux, Victor Hugo donne la main à Stendhal, Sainte-Beuve à Balzac, celui-ci à une cohorte de romanciers, de poètes, de fantaisistes, la plupart inconnus et que la *Revue de Paris* a mis sur le chandelier de la renommée. On découvrit tout de suite ce que valaient la facilité accueillante et l'habileté goguenarde du docteur Véron. Il n'a pas quitté la direction de la *Revue* depuis six mois, qu'elle tombe en léthargie. Le mérite personnel d'Amédée Pichot fut insuffisant. C'était un homme à systèmes; son arrivée fut le signal d'une invasion de la littérature anglaise. C'était bon dans la *Revue britannique*. La *Revue de Paris* avait une autre clientèle. Les abonnés s'en allèrent. Il fallut que M. Buloz la prît à la remorque et en fît une annexe de la *Revue des Deux Mondes* (1834). Celle-ci n'avait pas tardé à éclipser le recueil abandonné par le docteur Véron. M. Buloz réserva la *Revue de Paris* aux *Dii minores* de son propre recueil. Il avait voulu se débarrasser de sa concurrence encore plus que l'acquérir. D'autre part, il avait une nouvelle combinaison à essayer. Il en fit un magasin de romans. C'était une tentative qu'on n'avait pas faite jusque-là et qui réussit provisoirement.

Mais, en 1836, la fondation de la *Presse* par Émile de Girardin et du *Siècle* par Dutacq fut un coup funeste à la combinaison imaginée par M. Buloz. Émile de Girardin et Dutacq venaient à leur tour avec une invention. C'était le roman-feuilleton. C'était la mort de la *Revue de Paris* à courte échéance. Avant de succomber, elle fit de la résistance. Elle déclara la guerre aux romanciers à la toise dont la production hâtive encombrait désormais le rez-de-chaussée des feuilles quotidiennes qui toutes avaient suivi l'exemple donné par la *Presse* et par le *Siècle*. Cette guerre, soutenue en même temps dans la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue de Paris* dépendant de la même direction, ne fut ni sans gloire ni sans utilité. Elle n'enraya pas le mouvement, mais elle fut une occasion de faire sur la littérature en vogue une enquête dont les résultats furent acquis. Sainte-Beuve y dépensa le meilleur de lui-même. On voudrait, dans l'intérêt de sa mémoire, que son article célèbre intitulé: *De la littérature industrielle* (1839), eût été un article spontané; plus tard, lorsqu'il le réimprima dans ses *Portraits contemporains*, il écrivit dans une note qu'il avait voulu « répondre à des besoins ou parer à des dangers du moment ». L'aveu n'est pas complet. On l'a chargé d'une mission; il l'a acceptée. Il s'en est bien acquitté. Cette mission était une mission utile à la cause des lettres, à leur indépendance et à leur honneur. Il n'y a qu'un point faible: dans l'espèce, elle n'était pas tout à fait désintéressée. De plus, elle échoua par le fait. Sainte-Beuve n'a pas empêché Eugène Suë d'écrire les *Mystères de Paris*, dont l'insertion au *Constitutionnel*, dirigé en ce moment par le docteur Véron, valut à l'auteur cent mille francs;

il n'a pas empêché le même Eugène Suë de recommencer aussitôt dans les *Débats* au même prix et avec le même succès (*le Juif errant*) ; il n'a pas empêché Alexandre Dumas d'écrire *Monte-Cristo* et les *Mousquetaires*, George Sand de faire *Consuelo*, toujours dans les mêmes conditions, ni Balzac les *Parents pauvres*. Alexandre Dumas, George Sand et Balzac étaient des hôtes de la *Revue des Deux Mondes* qui passaient à l'ennemi. Il est vrai que Sainte-Beuve de sa personne ne capitule pas et qu'en outre ses arguments portent.

Les écrivains, dit-il, vont aux écus sonnants. La littérature va devenir un métier comme un autre. La langue et les lettres n'ont qu'à y perdre. Jadis les gens de lettres mendiaient au roi, aux grands. Ils n'ont plus affaire maintenant qu'au public. Ils n'en sont plus réduits aux placets : ce sont des ouvriers dont le lecteur paye l'ouvrage, ce qui est légitime. Est-ce si légitime que cela ? demande Sainte-Beuve : « Ce champ — celui des lettres — a été de tout temps infesté par des bandes ; mais jamais il ne lui arriva d'être envahi, exploité, réclamé à titre de juste possession par une bande si nombreuse, si disparate et presque organisée, comme nous le voyons aujourd'hui, et avec cette seule devise écrite au drapeau : *vivre en écrivant*. Dédain ou intimidation, on se tait et cela gagne. » Depuis 1839, on a fait du chemin dans ce sens et cela continue de gagner. Ce sont là des préjugés. De même que le prêtre vit de l'autel, l'écrivain a le droit de vivre de sa plume. On allègue en vain que Boileau donnait ses vers à Barbin, et La Bruyère ses *Caractères* à Michallet. La civilisation a changé. A une démocratie comme la nôtre, d'autres moyens sont nécessaires. Est-ce que Shakespeare ne vivait point de son génie ? Et il en vivait mal. Cela n'empêchera de naître ni Dante ni Montaigne, si tant est qu'ils doivent venir. L'homélie de Sainte-Beuve n'eut pas d'effet. La *Revue de Paris* mourut en 1845 avec neuf cents abonnés. Sa collection depuis 1829 se composait de cent quatre-vingt-un volumes.

Il y eut une seconde *Revue de Paris* qui n'a été que l'ombre de l'ancienne. MM. Laurent Pichat et Louis de Cormenin ont essayé en 1852 de la ressusciter. Ce fut même dans cette seconde *Revue de Paris* que Gustave Flaubert publia *Madame Bovary*. Quelques autres aubaines, quoique moindres, ne parvinrent pas à rendre la vie à l'œuvre du docteur Véron. Elle se fit supprimer en 1858, afin de n'avoir pas l'air de mourir étique.

L. Derôme.





## NOS PRÉDÉCESSEURS

# LE PREMIER JOURNAL BIBLIOGRAPHIQUE



EPUIS l'énumération des vaisseaux grecs devant Troie, où Homère nous donne un des plus antiques exemples de catalogue raisonné, le procédé a été appliqué, avec modifications et perfectionnements, à des objets bien divers. Toutes les sciences qui sont fondées sur la nomenclature, et elles sont nombreuses, ont, si je puis dire, un catalogue pour squelette. Sans catalogue, la science bibliographique notamment, la seule qui nous occupe ici, n'existerait pas.

Il serait curieux de faire l'historique des listes de livres composant les bibliothèques, ou en magasin chez les éditeurs, ou exposés publiquement aux enchères, depuis qu'il y a des livres et qu'on les collectionne. Mon ambition se borne aujourd'hui à donner quelques notes sur une publication que M. Hatin considère comme le premier journal bibliographique qui ait paru en France. Il ne s'agit pas de ce qu'on appelait autrefois une *Bibliothèque*, c'est-à-dire une collection d'études critiques sur un certain nombre d'ouvrages choisis plus ou moins arbitrairement par les rédacteurs. Il ne s'agit pas davantage d'un catalogue sec et sans appréciations motivées, de tous les livres parus dans un pays, tels que la *Bibliographia parisina* du père Jacob et la *Bibliotheca gallica universalis,* où l'on trouve, classés par ordre de matières, tous les ouvrages publiés soit Paris, soit dans le reste de la France de 1643 à 1653. Les renseignements offerts dans ces compilations sont encore précieux aujourd'hui, et ils l'étaient bien plus alors; mais on en sentait déjà l'insuffisance.

Burtin et l'abbé Ladvocat essayèrent de combler les lacunes dont se plaignaient tous ceux qui ne limitaient pas à la France leur horizon littéraire et scientifique, en publiant, de 1751 à 1753, une *Bibliothèque annuelle et universelle*, contenant le catalogue des livres imprimés en Europe pendant les années 1748 et 1750. Les auteurs s'attachent à suivre un classement judicieux, à rappeler les meilleures éditions des ouvrages qu'ils annoncent, à signaler exactement les différentes pièces contenues dans les recueils, et enfin à indiquer en peu de mots l'objet et le mérite du livre lorsqu'il en vaut la peine et que le titre n'est pas assez clair. C'est plutôt à ces trois tomes que je donnerais volontiers le nom de premier journal bibliographique. Mais la publication en fut bientôt suspendue, et nous ne trouvons plus rien jusqu'au moment où Morin d'Hérouville fit enfin paraître chez Michel Lambert, près de la Comédie-Française, ses *Annales typographiques, ou Notice du progrès des Connoissances humaines*.

Elles se proposaient, comme l'apprenait un prospectus répandu au préalable dans le public, « d'annoncer tous les ouvrages qui se publiaient en Europe, en quelque langue qu'ils fussent ou de quelque matière qu'ils traitassent », et d'en donner, chaque fois qu'il en serait besoin, une analyse que remplace assez souvent un jugement brièvement formulé. Elles paraissaient chaque samedi, par feuille in-quarto, du prix de « quatre sols ». Ainsi s'exprime un avis imprimé au verso du titre général, où on lit encore que le prix « de la souscription pour les soixante et dix feuilles ne sera que de douze livres ». Les souscripteurs de Paris étaient servis à domicile; mais ceux de province avaient à payer, pour les frais de port par la poste, un supplément « d'un sol la feuille ».

Cette première année, publiée sous la date de 1759, ne donne que les livres parus en 1757. Les articles, disposés sur deux colonnes, se suivent sans classement méthodique. Cependant le rédacteur a soin de grouper ensemble, autant que le courant de sa compilation le permet, les ouvrages traitant d'un même sujet ou se rapportant à la même question. Le prospectus promettait deux tables alphabétiques, l'une des matières, et l'autre des auteurs; mais la promesse est restée lettre morte, ce qui rend les recherches assez difficiles.

Cette particularité a induit en erreur M. Hatin lorsqu'il se plaint d'une façon générale de l'absence de tables dans les *Annales typographiques*. Le premier volume in-quarto est le seul qui en soit dépourvu. Après la réorganisation du journal, dont il va être question tout à l'heure, les tables existent, telles qu'elles ont été promises, à la fin de chaque année.

Dans ce premier format, les *Annales typographiques* présentent déjà les traits essentiels qu'elles conserveront jusqu'à la fin. Les titres des ouvrages étrangers y sont d'abord donnés dans la langue originale, puis traduits en français, non sans contresens de ci et de là. C'est ainsi que *The History of two modern Adventurers* devient l'*Histoire de deux Aventures modernes*, et que *The Sedan, a Novel,* c'est-à-dire *la Chaise à porteurs, roman,* est plaisamment traduit par *la Sedan nouvelle*.

Les notices, spirituelles de temps en temps, sont d'ordinaire assez superficielles. Elles acquerront plus de solidité à mesure que la collaboration du rédacteur en second, le docteur Roux, prendra de l'importance. En voici un spécimen, à propos des *Égarements de Julie,* roman en trois parties, à Paris,

chez Hochereau, 1757 : « Ce sont les aventures d'une fille de joie, écrites par elle-même, et dont le récit ne dément pas l'état. C'est l'école du vice, et l'on y expose assez naïvement les tours du métier. L'ouvrage, rempli de traits communs, d'expressions plus indécentes que spirituelles et de situations plus sensuelles qu'intéressantes, révoltent (*sic*) plus qu'il ne pique le lecteur. »

Je donnerai aussi cette phrase à propos de Gessner, non pas pour le jugement qu'elle exprime, mais à cause d'un détail de langue qui sera nouveau pour quelques lecteurs comme pour moi, bien qu'il n'ait sans doute pas échappé à nos lexicographes et grammairiens : « L'auteur s'est déjà fait connoître par des ouvrages pastorals (*sic*), qui respirent le sentiment et la naïveté. » L'écrivain applique à sa manière l'arrêt de l'Académie qui déclarait que *pastoraux* au pluriel n'était pas usité.

Le libraire Michel Lambert ne paraît pas avoir mis grand zèle à la publication du journal de Morin. A la fin de la première année il était en retard de plusieurs feuilles, et, comme je l'ai dit, les tables, si nécessaires dans tout travail de ce genre, ne furent jamais distribuées aux souscripteurs. Que se passa-t-il entre le libraire et l'auteur ? Je n'en ai pas trouvé trace. Toujours est-il que dès 1760 Morin prend des arrangements nouveaux et fait paraître chez Vincent, imprimeur-libraire de Monseigneur le duc de Bourgogne, rue Saint-Séverin, le premier tome de nouvelles « *Annales typographiques, ou Notice des Connoissances humaines ;* dédiées à Monseigneur le duc de Bourgogne. Par une Société de gens de lettres », en format petit in-octavo.

L'épître dédicatoire au duc de Bourgogne est signée du libraire Vincent, et suivie de cet avis qui, malgré son français douteux, n'est pas à dédaigner par ceux qu'intéresse l'histoire de la réclame : « Le nouveau caractère employé dans cette Épître est un de ceux destinés pour l'imprimerie de Monseigneur le duc de Bourgogne. »

Plus tard, le premier protecteur étant mort, on dédiera les *Annales* au comte de Provence.

Une autre réclame ou annonce commerciale, imprimée au verso du titre, mérite d'être rapportée, parce qu'elle fournit quelques indications sur la manière dont se faisait la vente des livres étrangers il y a cent vingt ans. On y avertit le public que l'on pourra se procurer tous les livres étrangers mentionnés dans les *Annales* chez M. Briassou, libraire, rue Saint-Jacques, à la Science ; puis, pour guider les acheteurs, on établit une sorte d'échelle du prix moyen de ces ouvrages en feuilles, abstraction faite de la plus-value donnée par les planches, quand il y en a.

L'in-folio revient environ à 20 livres ;
L'in-quarto à 12 livres ;
L'in-octavo à 6 livres ;
L'in-douze à 2 livres 10 sols.

Cette fois la publication est mensuelle et coûte seize sols par cahier, ou « neuf livres douze sols pour les douze cahiers qui forment l'année entière ». Le privilège accordé au sieur Morin est daté du 20 août 1758, et la cession qu'en fait Morin au libraire Vincent, du 26 décembre 1759, qui est aussi la date de l'approbation, signée Floncel.

Dans l'Avertissement le lecteur est informé que Morin d'Hérouville conti-

nue son entreprise de l'année précédente, mais sous une autre forme et dans d'autres conditions. Le docteur Roux, qui avait déjà pris part à la rédaction des *Annales* in-quarto, devient le collaborateur en titre, l'associé de Morin; il prend pour lui les sciences médicales, physiques et naturelles, et, comme il était versé dans la connaissance de plusieurs langues de l'Europe, il participa largement aussi à la rédaction des articles sur les productions des littératures étrangères.

Ce docteur Roux était venu de Bordeaux, recommandé par Montesquieu, qui lui avait fait obtenir la place de précepteur du jeune d'Héricourt, plus tard en conseiller au Parlement. Je rencontre à ce sujet, dans l'*Almanach littéraire, ou Étrennes d'Apollon* de 1778, une anecdote que je donne pour ce qu'elle vaut. Malgré la recommandation de Montesquieu, le père, paraît-il, « objecta d'abord l'inexpérience du jeune homme, qui, récemment sorti de la province, n'avoit encore pris soin d'aucune éducation. — Je le crois bien, répondit l'auteur de l'*Esprit des Lois,* M. Roux n'est pas un homme qui doive faire deux fois ce métier. » — Il ne tarda pas, en effet, à prendre une place distinguée dans le monde savant parisien, où on le voit, successivement et à la fois, directeur du *Journal de médecine,* chimiste attaché à la manufacture de Saint-Gobain, collaborateur du baron d'Holbach et professeur de chimie à la Faculté de médecine, inaugurant ainsi une chaire expressément créée pour lui.

Morin et Roux ne formaient pas à eux deux toute la « Société des gens de lettres », dont le titre des *Annales typographiques* fait mention. Ils avaient des correspondants de qui ils recevaient des renseignements et des notices; mais quand ils inséraient celles-ci, ils en prenaient la responsabilité. Les signatures M. et R. distinguent les articles des deux collaborateurs.

On ne peut pas les accuser de n'avoir pas eu foi dans leur œuvre. Ils lui attribuaient une utilité et des vertus auxquelles nous n'aurions guère songé si l'Avertissement ne nous y faisait prendre garde. « On ne verra plus, dit cette pièce remarquable, tant d'ouvrages nouveaux qui ne sont pas neufs, tant de plagiats dont on est quelquefois innocent et plus souvent coupable. » Touchante illusion que les bibliographes ont perdue depuis longtemps!

Il se publiait depuis 1754 une feuille littéraire sous le titre de *Journal étranger*, à laquelle collaboraient l'abbé Prévost, Grimm, Toussaint, Fréron, etc., et qui devint plus tard, avec Armand et Suard, la *Gazette littéraire de l'Europe,* où ne dédaignèrent pas d'écrire Saint-Lambert, Voltaire et Diderot. Ce journal, fort intéressant, et qui — chose rare à l'époque — faisait une part à l'illustration, pouvait être un danger pour le succès des *Annales typographiques*. Aussi l'Avertissement a-t-il soin de faire remarquer que les *Annales* seront infiniment plus complètes et qu'elles donnent des notices originales, au lieu d'extraits comme le *Journal étranger*.

Les livres sont désormais rangés par ordre de matières; chaque mois les souscripteurs reçoivent un cahier de 6 feuilles, soit 72 à la fin de l'année, et les tables en supplément.

La division adoptée est celle-ci : théologie; jurisprudence; sciences et arts; belles-lettres; histoire; mélanges.

La plupart des cahiers se terminent par des *Nouvelles littéraires,* plus ou moins étendues. Celles du cahier de janvier contiennent les prix proposés

en 1759 par les différentes Académies de l'Europe, les livres récemment mis à l'index, parmi lesquels l'*Encyclopédie*, les *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant, l'Esprit*, etc.; « quelques découvertes faites en chymie dans le cours de l'année 1759 »; enfin l'annonce du *Virgile* d'Annibal Caro, avec figures de Zocchi, et des *Saisons* de Thompson, avec figures gravées par Baquois.

Ces *Nouvelles littéraires* sont fréquemment consacrées aux nouvelles scientifiques. Elles s'occupent des académies de province, comme en juillet 1760, où l'on a la liste des « Dissertations lues pendant l'année 1758, dans l'académie de l'histoire ecclésiastique de Boulogne »; ou des corps savants de l'étranger : ainsi le cahier d'août contient les « objets de prix annuels distribués par la société de Dublin, pour l'encouragement du commerce, des manufactures et de l'agriculture », et celui de septembre les sujets des thèses soutenues à l'Université de Berlin en 1758. Elles ne sont, d'ailleurs, qu'un élément complémentaire et irrégulier dans le journal, et, vers les derniers temps, elles deviennent de plus en plus rares.

L'une de ces nouvelles me fournit l'occasion de faire amende honorable à la mémoire d'un charmant et vaillant écrivain anglais qui, avec le *Vicar of Wakefield*, a gagné ses lettres de naturalisation dans tous les pays et est devenu citoyen du monde. Jeté en Hollande par un de ces coups de tête dont l'histoire de sa jeunesse est faite, Goldsmith demandait, dans des lettres persuasives, de l'argent à son oncle Contarine, pour pouvoir étudier à Leyde sous les illustres professeurs Albinus et Gaubius. Après bien d'autres, j'ai cru que ces noms doctes sortaient tout brandis de la forge du jeune Oliver, et qu'ils n'avaient servi qu'à extraire quelques carottes de plus à un parent aveuglé par la faiblesse et l'affection. Je l'ai dit comme je le croyais. Mais voici que je vois, dans les *Annales* d'avril 1760, que l'Université de Leyde proposait à cette époque pour le prix de morale cette question : « Combien la morale a-t-elle été rendue plus parfaite dans ses principes, dans ses motifs, et dans ses fins par la révélation divine ? » Les dissertations devaient être écrites en hollandais ou en latin, et « parvenir franches de port, avant le 1er juillet 1761, à M. H.-D. Gaubius, docteur et professeur en médecine, et secrétaire actuel de M. Stolp, à Leyde. » Que les mânes de Goldsmith me pardonnent, à moi et à ceux qui ont péché avant moi !

Les *Annales typographiques*, qui, dit M. Hatin, « donnent en peu de mots, par des analyses aussi savantes qu'instructives, une idée nette des ouvrages qu'elles annoncent », négligent d'une façon presque absolue la typographie pure, le côté matériel, la fabrication et l'ornementation du livre. Les remarques sur la qualité du papier, de l'impression et des figures sont excessivement clairsemées. J'ai noté celle-ci entre cinq ou six autres. Il s'agit d'un poème anglais intitulé *Avon*, sorti des presses de Baskerville : « Ce poème est imprimé par l'habile artiste, à qui l'on doit la belle édition de *Virgile* qui parut il y a quelques années; on trouve moins de perfection dans cette dernière production, ce qui n'empêche pas qu'on n'attende avec la plus grande impatience son *Milton*, pour lequel il promet de faire les plus grands efforts. »

Au point de vue philosophique, les *Annales typographiques* se tiennent dans une nuance neutre qui leur permet de faire des vœux réservés pour l'*En-*

*cyclopédie* et de recevoir les éloges de Fréron. Voici l'appréciation prudente qu'elles portent sur la grande entreprise de Diderot et de d'Alembert :

« Ce dictionnaire, l'ouvrage sans contredit le plus vaste et le mieux conçu, auroit aussi été le plus utile et le plus généralement goûté, si les sçavans éditeurs s'en fussent tenus simplement aux arts et aux sciences purement humaines, qu'ils eussent eu moins de facilité à insérer certaines pièces par complaisance pour leurs auteurs, et qu'à la fin de chaque article ils eussent indiqué les sources où ils avoient puisé, et les ouvrages qui y avoient rapport. Ce travail, comme chacun sçait, a été interrompu; mais on doit espérer qu'une entreprise qui fait tant d'honneur à notre nation et à notre siècle ne demeurera pas imparfaite; que lorsqu'on aura trouvé le moyen de prévenir pour l'avenir ce qui a déplu pour le passé, ce bel édifice des connoissances humaines sera sagement conduit à son terme par les mains habiles qui en ont posé les fondemens. »

Lorsqu'il faut prendre nettement parti, les auteurs n'hésitent pas. C'est ainsi qu'en annonçant *De l'esprit* (Paris, Durand, 1758, in-4°), ils insèrent le désaveu d'Helvétius et déclarent le livre « dangereux et condamnable à tous égards ».

Une ligne ferait croire que le docteur Roux, en sa qualité de chimiste, n'ignorait pas ce que sa science devait à l'alchimie et n'était pas persuadé que les adeptes du grand œuvre eussent dit leur dernier mot. En rendant compte de l'*Essai d'une histoire de la paroisse de Saint-Jacques de la Boucherie*, par M. L** V** (l'abbé Étienne-François Villain), où il est parlé assez au long de Nicolas Flamel et de Pernelle, sa femme, le critique fait remarquer que l'auteur traite de fable la transmutation des métaux, « vraisemblablement sans en avoir jamais examiné la possibilité ».

Le ton, généralement bienveillant et mesuré, s'anime quelquefois et s'aiguise d'une pointe de satire. L'annonce des *Œuvres de théâtre de M. de Boissy, de l'Académie françoise*, nouvelle édition, augmentée de trois pièces, à Paris, chez Duchesne, 1758, 9 vol. in-12, est suivie de cette réflexion qui n'a rien perdu de son actualité : « Il y a des libraires qui, pour se défaire des livres qui sont restés dans leurs magasins, donnent des nouvelles éditions qui ne leur coûtent qu'un frontispice. » A propos du livre d'un auteur obscur et qui méritait de l'être, Roux écrit : « Son ouvrage pourra être utile aux beurrières et aux épiciers. » Cette appréciation flatteuse revient plusieurs fois.

L'esprit patriotique de nos auteurs se manifeste en maints endroits, et quelquefois par des assertions qui nous surprennent, tant nous sommes habitués à nous attribuer à nous-mêmes des défauts ou des vices que nos ancêtres reconnaissaient chez leurs voisins. « Les têtes anglaises sont rarement assez froides pour porter un jugement impartial », lit-on à la page 510 du Ier volume des *Annales*. Ailleurs, en enregistrant un ouvrage politique intitulé : *National spirit considered as a source of political liberty* (l'Esprit national considéré comme source de la liberté politique; London, Cooper, 1758, in-8°), le docteur Roux ajoute cette brève analyse : « L'auteur de cette brochure s'est proposé de démontrer que c'est plutôt le génie particulier de chaque nation qui la détermine à embrasser un système particulier de gouvernement qu'aucun principe de spéculation. Il en prend occasion pour tourner en ridicule l'instabilité de sa nation. »

D'autres critiques pourraient être, pour le fond, sinon pour la forme, datées d'hier. Telle la suivante, que l'on trouve sous la signature M. dans le cahier d'août 1760 : « Ce qu'il y a de singulier est que, tandis que les Anglais s'emparent visiblement de l'empire des mers, ils ne cessent de répéter que ce sont les François qui visent à la monarchie universelle. » Morin signe encore un article que je transcris d'autant plus volontiers que l'ouvrage dont il s'agit n'est pas mentionné par Barbier, et que je n'en ai trouvé trace nulle part :

*Frédéric Victorieux, poème héroïque en trois chants, dédié à Son Excellence milord duc de Marlborough, à Londres, chez Seyfert.*

« Si notre auteur n'est pas inspiré de ce feu divin qui anime les grands poètes, il paroît être un citoyen fort zélé pour les intérêts de la Grande-Bretagne. La vivacité avec laquelle il s'élève contre ces François, qui, quoique établis en Angleterre, ne laissent pas de prendre quelquefois le parti de leur nation, en servira d'échantillon et donnera une idée de son langage poétique :

Partiaux trop outrés de vos gens despotiques,
Soyez moins violens et plus fins politiques.
Sçachez que *Frédéric* et *George* sont unis,
Et qu'il est dangereux d'être leurs ennemis.
Foibles gens exilés, respectez leur puissance,
Apprenez à vous taire ou retournez en France.

« L'auteur n'est pas ami de M. *de Voltaire,* il se déchaîne contre lui avec fureur; seroit-ce jalousie de métier? Elle seroit mal placée; car, en tant que poètes, ces deux messieurs n'ont assurément rien de commun. »

C'est dans le même esprit que le collaborateur de Morin écrit, à propos de deux odes en anglais dédiées au roi de Prusse dont elles célèbrent les récentes victoires : « Ces deux odes ont été accueillies bien diversement en Angleterre. On a admiré la première, parce qu'on y trouve beaucoup d'invectives contre les François. La seconde n'a pas eu le même succès; l'auteur ignoroit sans doute le moyen de réussir. »

Pendant que je parle des ouvrages anglais annoncés dans les *Annales typographiques,* j'en signalerai un omis par Lowndes, et auquel Allibone n'accorde qu'une mention insuffisante et inexacte. Le nom de Henry Fielding suffirait à le rendre intéressant, quand même le sujet dont il traite ne serait pas de ceux qui ont toujours excité la curiosité du moraliste et du bibliophile. En voici le titre : « An Account of the origin and effects of a police, set on foot by His Grace the Duke of Newcastle, in the year 1753, upon a plan presented to His Grace by the late Henry Fielding, esq., to which is added a plan for preserving those deserted girls in this town, who become prostitutes by necessity, by John Fielding, esq.; London, printed for Miller, 1758, in-8°[1]. » — « L'objet de cette police, dit Roux, est de purger la ville de Londres du grand nombre de filous et d'intrigants qui y abondent de toute part, et de mettre un frein à la dé-

1. Exposé de l'origine et des effets d'un règlement de police établi par Sa Grâce le duc de Newcastle, en l'année 1753, d'après un plan présenté à Sa Grâce par feu Henry Fielding, écuyer; auquel est ajouté un plan pour préserver les filles abandonnées de cette ville, que la nécessité pousse à la prostitution, par John Fielding, écuyer, etc.

bauche des filles prostituées, qui n'y sont pas moins nombreuses. » Filous et prostituées ont continué et continuent de fourmiller à Londres, bien entendu. Les plans des deux Fielding ne furent pas d'ailleurs goûtés de tout le monde et suscitèrent une polémique assez vive. Parmi les brochures et pamphlets qui se publièrent à cette occasion, il faut distinguer : « A Congratulatory Epistle from a reformed Rake to John F.-G., esq., upon the new scheme of reclaiming prostitutes; London, printed for Burnet, 1758, in-8°[1]. »

Tout n'est pas parfait dans les *Annales typographiques,* nous l'avons déjà vu. Les fautes d'impression sont fréquentes, surtout dans les titres en langue étrangère, et il arrive que le critique risque des jugements téméraires ou s'embourbe dans une bévue. Je n'en donnerai que deux exemples. Thomas venait d'être couronné par l'Académie française pour son ode sur le *Temps* (1762). Les *Annales,* d'accord, du reste, avec les immortels d'alors, déclarent l'ode « sublime, pittoresque et remplie de sentiment ». A la même page (70, année 1763, juillet), l'*Histoire critique des Coqueluchons*, du bénédictin Dom J. Cajot (Cologne, 1762, in-12), s'attire une rebuffade que rien ne justifie dans cette monographie du capuchon monacal : « Cette satyre grossière et mal écrite, contre les moines, ne mérite pas qu'on perde du temps à la lire. » Assurément le critique a mis en pratique le conseil qu'il donne aux autres et n'a point perdu son temps ; en revanche, il perd le nôtre en nous faisant lire deux lignes inexactes que rien ne le forçait à écrire.

Mais le soleil même a des taches, et la publication de Morin et de Roux, si elle avait la prétention d'apporter de la lumière dans le domaine de la bibliographie, n'eut jamais celle d'être un astre.

Avec leurs défauts et leurs qualités, les *Annales typographiques* ne passèrent pas inaperçues parmi les lettrés du temps. Les journaux littéraires les annoncèrent. Plusieurs leur consacrent des comptes rendus plus ou moins flatteurs. *L'Observateur littéraire* de l'abbé de la Porte, année 1760, tome Ier, p. 286, en parle en ces termes :

« Parmi cette foule d'écrits périodiques, qui naissent et meurent chaque jour à Paris, les *Annales typographiques, ou Notice des connoissances humaines,* en changeant de forme et de libraire, semblent avoir repris une nouvelle vie. L'objet de ce journal est toujours le même ; l'exécution, la manière de le distribuer et le prix sont différens. Ce n'est plus un homme seul qui préside à ce travail ; M. *Morin* s'est associé avec M. *Roux*, versé dans la connoissance des langues étrangères, et qui, depuis vingt ans, s'occupe d'histoire naturelle, de physique, de chymie, de médecine, etc. Chacun d'eux se charge de la partie qui lui est la plus familière ; chacun met son nom à ce qu'il fait, et répond de ses propres articles. C'est ainsi qu'en usoient, au commencement de leur association, l'abbé *Granet* et l'abbé *Desfontaines*[2]; c'est ainsi, surtout, que devroient en user certains Périodistes, qui mettent, avec emphase, leurs noms et leurs qualités littéraires à des Écrits qui leur sont fournis par toutes sortes de mains, et dont ils ne sont, tout au plus, que les éditeurs.... »

1. *Épître de félicitations adressée par un libertin réformé à John F..., esq., sur la nouvelle méthode pour ramener au bien les prostituées*, etc.

2. Dans les *Observations sur les écrits modernes.*

L'année précédente, la même feuille disait (t. Ier, p. 288) : « La notice qu'il donne de chaque ouvrage m'a paru claire, nette, juste et précise. »

Mais le morceau le plus considérable et le plus intéressant, à ma connaissance, est celui qui est inséré dans *l'Année littéraire*, de Fréron (1759, t. II, p. 302), et que, malgré sa longueur, je crois devoir reproduire presque en entier :

« Sur l'annonce que je vous ai faite, monsieur, de l'objet qu'embrassoit et du plan que s'étoit formé l'auteur des *Annales typographiques ou Notice du progrès des connoissances humaines*, vous avez pris une idée avantageuse de ce nouvel écrit périodique. Mais comme les prospectus ressemblent, pour l'ordinaire, à la montagne qui accouche, j'ai attendu, pour vous garantir la bonté de l'ouvrage, qu'il fût mis au jour... Je lis les feuilles à mesure, et je vous avoue, monsieur, que ces indications si variées d'une infinité de livres étrangers et françois, avec les petits extraits ou les analyses plus étendues, et les jugemens qui les accompagnent, me procurent un délassement agréable et instructif. Imaginez-vous un catalogue de bibliothèque fait avec soin par un homme de lettres, qui dit en peu de mots ce qu'il pense sur chaque ouvrage dont il présente fidellement le titre, et qui pense juste, en général. Quelles seroient notre curiosité, monsieur, et nos richesses littéraires, si les Égyptiens, les Grecs, les Romains et les Arabes nous avoient seulement laissé des notices pareilles de leurs productions en tout genre de sciences, d'arts et de littérature !

« M. *Morin* (c'est le nom de l'auteur des *Annales typographiques*) a certainement beaucoup d'érudition. Il rapproche les ouvrages publiés sur la même matière, et dans les vingt feuilles qu'il nous a données, il y a déjà bon nombre de plagiats découverts[1]. Plusieurs de ses articles sont piquans par leur singularité, et même neufs pour la plupart des lecteurs françois. Peut-être ignoriez-vous, par exemple, qu'au commencement de l'année 1756, le président d'un bourg de Moravie rendit un arrêt contre des cadavres, qui, en vertu de la sentence, furent brûlés par la main du bourreau, comme perturbateurs du repos public. Dès que l'Impératrice-Reine eut appris cette étrange exécution, elle envoya deux médecins sur les lieux pour examiner la nature des faits qu'on racontoit. Sur leur rapport, l'illustre baron *Gérard Van Switen,* médecin et bibliothécaire de leurs Majestés Impériales, présenta au Directoire suprême de Vienne des *Réflexions sur la prétendue magie posthume*. Ce petit traité, écrit originairement en françois, a été publié en Italie et enrichi de notes par le Chevalier *Vannetti*.

« Il m'a paru assez plaisant de voir un prêtre irlandois, un docteur en théologie, non seulement prêcher dans une église de Dublin sur l'amour et le devoir conjugal, mais faire imprimer son sermon avec une épître dédicatoire à une jolie milady, dans laquelle épître il établit les prérogatives de la beauté et défend les privilèges du beau sexe d'un style léger, badin et même indécent.

« Un autre prêtre, et ce qu'il y a plus surprenant, un prêtre ultramontain, un curé, a fait un gros livre intitulé : *le Païsan guidé au ciel par la voie de son travail*. Le bon curé ne prêche pas la voie étroite. Les paroles oiseuses, selon lui, sont seulement les calomnies, les mensonges, les discours obscènes. Il trouve bon que les époux se permettent tout ce qui peut leur procurer le plus

1. Il ne s'agit ici que de l'in-quarto.



Héliog Dujardin | Imp. A. Quantin

BETHSABÉE AU BAIN.

*(N° 16. Heures. Ms. du XV^e s. Bibl. A. Firmin-Didot.)*

de plaisir en remplissant les devoirs de leur état. Il conseille d'avoir des amis gais, facétieux, de rire, de chanter, de se divertir, d'autant que cela excite la chaleur naturelle, purifie la masse du sang et entretient la santé...

« Les *Dissertations sur les Eunuques*, par Philippe Withof, doivent être curieuses. On prétend qu'une femme peut distinguer un eunuque par le simple odorat. Les eunuques deviennent, pour l'ordinaire, plus grands et plus gros que les autres hommes. « Car le sexe féminin, dont ils participent beaucoup, « abonde plus en matières huileuses; de sorte que les Anciens, qui brûloient « leurs morts, n'avoient, selon Macrobe, qu'à jeter le corps d'une femme sur le bû- « cher, pour mettre ce bûcher en état de consumer les corps de dix hommes. »

« Le mauvais goût dans les titres de livres paroît encore de temps en temps. Il dépend de vous, monsieur, de faire venir de Middelbourg un ouvrage de spiritualité qui s'appelle : *Confitures de Sion pour l'âme.*

« La critique de M. Morin est quelquefois d'une naïveté ingénieuse. En parlant des *Chevaliers dupés*, historiettes angloises, il dit : « De tous les « mauvais romans, c'est le plus fade et le plus insipide. Nous avouons cependant « qu'il ne nous a pas été possible de le lire en entier. »

« J'ai voulu, monsieur, sur ce petit nombre d'articles, vous donner une idée de la manière dont M. Morin exécutoit son projet, et vous faire souhaiter avec moi qu'il continue ce travail utile et amusant. »

Malgré tant de mérites proclamés hautement dans la république des lettres, comme on disait alors, *les Annales typographiques* ne vécurent pas au delà de 1763. Elles furent suivies, nous apprend Quérard « du *Catalogue hebdomadaire,* rédigé d'abord par Belle-Pierre de Neuve-Église, et ensuite par le libraire Pierre. Ce journal, ne contenant l'indication que d'une faible partie des publications de l'époque et rédigé d'ailleurs avec beaucoup de négligence, se soutint pourtant de 1763 à 1789 ; sa collection forme 27 volumes in-8°. » La révolution interrompit les publications de ce genre. Mais dès 1797, Roux, qu'il ne faut pas confondre avec le docteur Roux des *Annales,* lequel était mort en 1776, « commença un *Journal typographique et bibliographique*, continué, après sa mort, jusqu'en 1809, par Dujardin-Sailly » et qui forme 13 volumes in-8°. C'est un recueil peu estimé. Quérard lui reproche le défaut de sagacité dans la critique et une banalité d'éloges qui s'explique lorsqu'on sait que la plupart n'étaient que des réclames achetées par les libraires.

Je ne voudrais pas terminer cette étude, que je puis appeler pieuse puisqu'elle a pour objet nos origines et nos aïeux, sans dire un mot d'un recueil qui n'eut que deux années d'existence (1769, 1 vol. ; et 1770, 6 vol. in-8°), mais qui est bien curieux en ce qu'il donne, comme en un coup d'œil synthétique, les opinions des principales feuilles littéraires du temps sur les ouvrages nouvellement parus. Il a pour titre : « *Bibliographie parisienne* ou Catalogue d'ouvrages de sciences, de littérature et de tout ce qui concerne les beaux-arts, tels que la musique, la gravure, etc., imprimés ou vendus à Paris, avec les jugements qui en ont été portés dans les écrits périodiques, ensemble l'énoncé des édits, arrêts et déclarations du Roi, etc., etc., par une Société de gens de lettres. »

Dissociat locis concordi pace ligavit.

Ovide, *Métam.*, l. I.

Il se publiait chez Desnos, avec une disposition typographique singulière qui lui donne l'aspect d'un livre de comptabilité. Les deux tiers de la page, à gauche, contiennent le titre de l'ouvrage annoncé et les critiques auxquelles il a donné lieu ; l'autre tiers est divisé en trois colonnes, les deux premières pour le prix en livres et en sous, et la troisième pour le nom du libraire. En prenant un volume au hasard on trouve cités : *le Journal des beaux-arts*, *les Affiches, Annonces*, etc., *le Journal encyclopédique*, *le Journal de l'agriculture et du commerce*, *la Gazette d'agriculture*, *le Journal œconomique*, *le Journal de médecine*, *la Gazette salutaire*, *le Journal ecclésiastique*, *le Journal historique de Verdun*, *le Journal des sçavans*, *l'Avant-coureur*, *le Portefeuille hebdomadaire*, *l'Année littéraire*, *le Mercure de France*, *la Gazette universelle de littérature*, etc. Il est facile de concevoir l'intérêt d'une telle feuille. Elle a été déjà signalée à l'attention par M. Hatin dans son *Histoire de la presse*, t. III, p. 192.

B.-H. G. de Saint-Heraye.





# CHRONIQUE DU LIVRE

### RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES.

---

LIVRES AUX ENCHÈRES. — Notre courrier des ventes n'offre encore ce mois-ci qu'un bien faible intérêt.

— Dans les premiers jours de décembre le libraire Martin a vendu la bibliothèque de M. Verteuil, l'ancien secrétaire général de la Comédie-Française. Le catalogue, intéressant surtout au point de vue théâtral, comprenait, entre autres ouvrages, les suivants dont nous donnons le titre avec l'indication des prix auxquels ils ont été achetés :

*Œuvres complètes de Ponsard.* Paris, Lévy, 1865, 3 vol. in-8° : 23 fr. ; — *Hernani ou l'honneur castillan*, par V. Hugo. Paris, Barba, 1830, in-8°, 3e édition : 15 fr. ; — *Ruy Blas.* Paris, Lévy, 1872, in-8° : 12 fr. ; — *Ruy Blas.* Paris, Lévy, 1879, in-12, exempl. sur Whatman, envoi d'auteur signé : 17 fr. ; — *Angelo, tyran de Padoue.* Paris, Renduel, 1835, in-8°, exempl. avec additions et corrections de V. Hugo faites pour la mise en scène de la première représentation : 20 fr. ; — *les Burgraves.* Paris, Michaud, 1843, 1re édition, envoi d'auteur : 34 fr. ; *la Légende des siècles.* Paris, Lévy, 1859-1877, 4 vol. in-8° : 25 fr. ; — A. Dumas : *le Comte de Monte-Cristo.* Paris, 2 vol. gr. in-8°, fig. : 32 fr. ; — *la Dame aux camélias.* Paris, Cadot, 1851, in-12 : 30 fr. ; — *Affaire Clémenceau ; Mémoire de l'accusé,* par A. Dumas fils. Paris, Lévy, 1866, in-8°, 1re édition : 10 fr. ; — *Voyage à ma fenêtre*, par A. Houssaye Paris, Lecou, s. d., gr. in-8° : 17 fr. ; — Rabelais : *Œuvres,* édition Chéron. Paris, 1876, 5 vol. in-12, eaux-fortes de Boilvin : 36 fr. ; — Monselet : *les Vignes du seigneur.* Paris, 1854, in-18, envoi d'auteur : 24 fr. ; — Monselet : *Restif de la Bretonne.* Paris, Alvarès, 1854, in-12, envoi d'auteur : 15 fr. ; — Monselet : *les Oubliés et les Dédaignés*, 1857, 2 vol. in-12, papier de Hollande : 49 fr. ; — Monselet : *la Lorgnette littéraire,* 1857, in-12 : 32 fr. ; — Champfleury : *les Chats.* Paris, 1869, in-12, exempl. sur papier de Hollande : 25 fr. ; le même ouvrage. Paris, Rothschild, 1870 : 7 fr.

La bibliothèque de M. Léon Renier, membre de l'Institut et professeur au Collège de France, a été dispersée à la salle Sylvestre du 14 au 23 décembre.

Cette collection était riche en ouvrages ayant trait à la philologie, à l'archéologie, à l'épigraphie, à la numismatique ainsi qu'aux sciences historiques et géographiques. C'étaient tous des livres de travail ; en donner l'énumération serait fastidieux ; nous nous bornerons à mentionner les grandes collections : *Archives des missions scientifiques et littéraires*. Paris, 1850-1885, 26 vol. in-8° : 167 fr. ; — *Bibliothèque de l'École des hautes études* (sciences philologiques et historiques). Paris, 1869 à 1885 : 270 fr. ; — *Bibliothèque de l'École des hautes études*, (sciences naturelles), 1869 à 1881 : 195 fr. ; — *Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fascicules 1 à 42 : 136 fr. ; — *Bulletin de la correspondance hellénique*, 1877 à 1885, 8 vol. in-8° : 205 fr. ; — *Institut de correspondance archéologique de Rome :* 2,450 fr. ; *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 41 vol. in-4° : 140 fr. ; — *Corpus inscriptionum latinarum*, par Mommsen. Berlin, 1863-1883, 10 tomes en 15 vol. in-f° ; *Priscæ latinitatis monumenta epigraphica*. Berlin, 1862, 1 vol. gr. in-folio, ensemble 16 vol. : 1,045 fr. ; — *Collection de documents inédits sur l'histoire de France*, 29 vol. in-4° : 106 fr. ; — *Recueil des historiens des Croisades*, publié par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 7 vol. in-f° : 110 fr.

---

La deuxième partie de la vente de la bibliothèque de M. Paul Lacroix a eu lieu le 22 décembre ; les bibliophiles ont dû éprouver en lisant ce second catalogue les mêmes déceptions qu'ils avaient eues lors de l'apparition du premier.

---

Dans deux ventes à l'hôtel Drouot, la première par M. Féchoz, la seconde par M. Martin, nous avons plus particulièrement remarqué les ouvrages suivants : Brunet : *Manuel du libraire*, dernière édition, exemplaire de souscription en grand papier de Hollande : 340 fr. ; — *Mémoires* de Commynes. Paris, Didot, 1881, exempl. sur grand papier : 59 fr. ; — La Fontaine : *Contes*, édition Lemonnyer, 1883, 2 vol. exempl. sur papier vergé : 96 fr. ; — Mercuri et Lechevallier-Chevignard : *Costumes historiques du* XII° *au* XVIII° *siècle*. Paris, 1867, 5 vol- in-4° : 191 fr. ; — *Petits poètes du* XVIII° *siècle*. Paris, Quantin, 1882, 10 vol., exempl. sur papier de Chine avec les eaux-fortes : 122 fr. ; — Janin : *l'Amour des livres*. Paris, Miard, 1866, in-18 : 30 fr. ; — Uzanne : *l'Éventail*. Paris, Quantin, 1882, exempl. ordinaire : 82 fr.

---

AUTOGRAPHES. — *Lady Craven :* 18 lettres autographes signées, en français, au banquier Perregaux. Londres, Paris et Morlaix, 2 janvier 1802 au 16 décembre 1807, 28 pages in-4° : 305 fr. ; — *Beaumarchais :* Lettre au tragédien anglais Garrick : 175 fr. ; — *Bourdaloue :* Lettre à M. de Lamoignon : 110 fr. ; — *Du Guesclin :* Lettre sur vélin écrite et signée en son nom par un secrétaire (1362) : 100 fr. ; — *Florian :* Lettre à un ami ; curieux détails sur sa situation de fortune, son genre de vie, ses travaux, etc. : 180 fr. ; — *Gérard de Nerval :* Lettre à Anténor Joly pour lui recommander plusieurs écrivains, Hip. Lucas, Forgues. Jules Sandeau, etc. : 30 fr. ; — *Herschell :* Lettre à Arago au sujet d'une station magnétique à établir à Alger (30 octobre 1839) :

155 fr. ; — *V. Hugo :* Lettre à Eugène de Mirecourt pour le remercier d'une notice que celui-ci lui a consacrée : 51 fr. ; — *Jacques II*, roi d'Angleterre ; lettre au comte de Lauzun (9 octobre 1689) : 245 fr. ; — *Louis XVIII,* important document historique dans lequel le roi, alors en exil, donne des instructions sur la manière de traiter avec les divers partis qui existent en France (vers 1800) : 300 fr. ; — *Mazzini :* Lettre autographe à M. Benelli (8 octobre 1831) ; lettre politique écrite en son nom et en celui de son ami le comte Bianco. C'est un exposé des principes qui ont été depuis la règle des promoteurs de l'indépendance italienne : 125 fr. ; — *Napoléon Ier :* Annotations autographes faites par Napoléon à Sainte-Hélène en marge d'une pièce écrite par le général Bertrand. C'est un fragment de l'historique de la campagne d'Italie qui fut imprimé dans le *Mémorial de Sainte-Hélène :* 200 fr. ; — *Jean-Jacques Rousseau :* Lettre à Mme de La Tour du Pin (Motiers, 26 août 1764) : 200 fr. ; — *Jean-Jacques Rousseau :* Lettre à Richard Davenport (Spalding, 11 mai 1767) : 210 fr. ; — *Walter Scott :* Lettre à Jeffrey (28 octobre 1817) : 81 fr. ; — *Washington :* Lettre à Franklin (11 février 1787) : 305 fr.

---

*Autographes d'Alfred de Musset et de Frédérick Lemaître.* — Le vendredi 29 janvier dernier a eu lieu, à la salle de la rue Drouot, une vente d'autographes par les soins de Me Delestre assisté de M. Étienne Charavay. La collection comprenait des autographes d'Alfred de Musset et de Frédérick Lemaître.

Parmi les premiers, une lettre, adressée à un journaliste qui avait attaqué Musset à propos d'un article sur Rachel, témoigne de l'irritabilité du poète :

Monsieur,

Je vous ai cherché hier soir au Théâtre-Français et à l'Opéra, espérant vous y rencontrer, au foyer, afin de vous dire en public ce que je pense de votre article de lundi dernier. Ne vous ayant pas trouvé, je suis obligé de vous écrire.

Il est reçu, je le sais, que, du moment qu'on écrit, on appartient à la critique; je n'ignore pas non plus le ridicule qui s'attache à la vanité blessée. Mais si vous avez, comme journaliste, le droit de me juger, j'ai celui de vous dire, de vous à moi, ma façon de penser. J'avais écrit, dans la *Revue des Deux Mondes,* poliment et sincèrement mon opinion sur Mlle Rachel. Je ne vous désignais point. Vous m'avez fait une réponse qui n'a ni mesure ni convenance. Votre article est grossier. Littérairement, vous êtes un enfant à qui il faudrait mettre un bourrelet et, personnellement, vous êtes un drôle à qui on devrait interdire l'entrée du Théâtre-Français.

Voilà, monsieur, ce que je vous aurais dit hier si je vous avais rencontré et ce que je vous répèterai la première fois que je vous verrai. Vengez-vous de cette lettre, si vous voulez, par quelques nouvelles injures, je m'y attends et je ne m'en soucie pas le moins du monde.

ALFRED DE MUSSET.

C'est apparemment au même critique qu'il adressait, quelques jours après, le quatrain suivant :

Par propreté, laissez à l'aise
Mordre cet animal rampant.
En croyant frapper un serpent,
N'écrasez pas une punaise.

Citons encore ces vers écrits au bas d'un dessin représentant une femme nue auprès de laquelle repose un jeune homme.

Qui que tu sois, je t'en conjure,
Mets ton lit de l'autre côté,
Ne traîne pas ta couverture
Sur le sein déjà maltraité
De cette douce créature.
Un crayon plein d'habileté
Créa son aimable figure,
Qui respire la volupté!
Elle est belle; laisse-la pure.

Suivent diverses lettres, dont une adressée au procureur impérial, dénonçant ce fait qu'un individu se permet d'écrire des lettres en son nom. Mais la plupart de ces autographes sont des vers écrits, raturés, corrigés de la main de l'auteur. Signalons une pièce tout entière qui pourrait s'intituler : *Ennui* et que nous croyons inédite :

Ah! si je ressemblais à ces âmes de pierre
Qui, cherchant l'ombre amie et fuyant la lumière,
Ont trouvé dans le vice un facile plaisir!
Ceux-là vivent heureux! Mais celui qui, dans l'âme
Garde quelque lueur d'une plus noble flamme,
Celui-là doit mourir!

L'ennui, vautour affreux, l'a marqué pour sa proie.
Il trouve ses tourments dans la commune joie,
Respire dans le ciel tous les feux de l'enfer.
Le bonheur n'est pour lui qu'un horrible mélange,
Car le miel le plus doux sur ses lèvres se change
En un breuvage amer.

Jusqu'au jour où d'ennuis son âme déchirée
Trouve pour reposer quelque tombe ignorée
Et retourne au néant dont l'homme était venu;
Comme un poison brûlant renfermé dans l'argile
Fermente et brise enfin le vase trop fragile
Qui l'avait contenu.

Voici des strophes également inédites :

D'où viens-tu, beau navire ? A quelle heureuse plage,
Léviathan superbe, as-tu lavé tes flancs ?
Quels rameurs dégourdis sont courbés sur tes bancs ?
Es-tu blessé, guerrier ? Viens-tu d'un long voyage ?
Es-tu parti d'hier, ou si ton équipage,
Monté jeune à la mer, revient en cheveux blancs ?
Es-tu riche navire et ta quille pesante ?
As-tu pendant dix ans, devant ton gouvernail,
Couvé d'un œil hagard ta boussole tremblante,
Pour qu'une Européenne, une pâle indolente,
Puisse embaumer son bain des parfums du sérail,
Et froisser dans la valse un collier de corail ?

Terminons par un article en prose sur les poètes de l'Italie moderne. Citons ce passage :

Nous ne connaissons guère en France les poètes de l'Italie moderne. Les motifs en sont assez simples : on nous en parle à peine, on ne nous les traduit pas. Or, nous autres Français, nous ne demandons pas mieux que d'admirer ce que fait le voisin, quelquefois même trop vite et trop aisément; mais encore faut-il qu'on nous avertisse. Si l'on nous apporte de Naples un opéra de Donizetti ou une chansonnette de Cottreau, nous applaudissons de tout cœur; mais nous ne faisons pas le voyage pour les aller chercher.

Une autre raison de notre ignorance, ou, pour mieux dire, de notre indifférence à cet égard, c'est que les Italiens eux-mêmes ne s'accordent pas entre eux sur le mérite des gens qui honorent leur pays. Comme il n'y a pas de centre chez eux, comme l'Italie n'a pas de capitale (ce n'est pas sa faute assurément), presque chaque ville devient un centre à part. Pour un Vénitien, pour un Florentin, il n'y a de chefs-d'œuvre qu'à Venise ou à Florence. Il n'est pas rare de voir les esprits les plus distingués être d'avis opposés sur ce qu'on fait chez eux; en parlant d'un livre contemporain, l'un vous dit : C'est un patois informe; l'autre : C'est la plus belle chose du monde; depuis Dante, rien de pareil, etc., etc. — L'étranger, pendant ce temps-là, ouvre les yeux et les oreilles et ne sait plus trop à quoi s'en tenir. L'esprit de clocher démolit les temples.

Nous autres Français, du moins, nous nous disputons, en famille, il est vrai, au café ou dans les salons; mais, quand nous voyageons et qu'un étranger nous demande dans un voiturin ou sur un bateau à vapeur si Victor Hugo est un grand poète, nous répondons : Oui, monsieur. — Et M. Casimir Delavigne est aussi un grand poète? — Oui, monsieur. Il ne s'agit pas de savoir si l'un est né à Montrouge et l'autre à Pontoise.

Un troisième motif qui nous éloigne encore de la littérature italienne moderne, c'est qu'il est extrêmement difficile de la traduire, de manière à en donner une idée juste, et que peu de personnes en France savent passablement l'italien. La mode des *bonnes anglaises* met un enfant de dix à douze ans en état de lire lord Byron, mais parmi tant de jeunes personnes si charmantes et si bien élevées à qui Bordogni ou Géraldi apprennent à roucouler devant un piano, combien peu comprennent ce qu'elles disent !

Nous n'avons pas ici la prétention de mettre le lecteur au courant de cette littérature qui compte pourtant dans plusieurs points de l'Italie des talents si divers et si originaux. Il ne nous appartient pas, à nous barbares, de trancher à Paris des questions qui se discutent au delà des Alpes. Nous évitons même de citer des noms qui nous sont bien connus et que nous aurions grand plaisir à faire mieux connaître, s'il nous était possible. Nous ne voulons parler que d'un seul écrivain qui vécut pauvre, infirme, et qui est mort, il y a peu d'années, en laissant un petit volume de 180 pages qui sera immortel en Italie.

Le reste de l'article, qui ne paraît pas terminé, est consacré à Jacques Léopardi.

Aux autographes d'Alfred de Musset sont jointes quelques pièces non moins curieuses : le manuscrit, écrit par Émile Augier, d'une pièce faite en collaboration avec Alfred de Musset; la signification au poète du jugement du conseil de discipline du 3e bataillon de la 10e légion de la garde nationale de Paris le condamnant à trois jours de prison « pour avoir manqué à la garde du 9 juin dernier »; une lettre de Victor Hugo, ainsi conçue :

Je suis vôtre de la tête aux pieds. Je voterai effrontément pour vous à la face de tous les Falloux et de tous les Montalembert possibles. Vous n'avez pas besoin de me faire de visite. Mais vous savez que je serai heureux de vous serrer la main. Je rentre tous les soirs à neuf heures de la pension où je dîne tous les jours.

VICTOR HUGO.

Un autre billet, de Mérimée celui-là, relatif à la même circonstance, est ainsi conçu :

Comment va votre rhume ? J'ai vu un de nos confrères qui a bien voté, mais qui est susceptible et m'a dit, d'un ton entre l'aigre et le doux, qu'il n'avait pas reçu votre carte. Envoyez-en aux 39, sans en excepter M. Berryer, et surtout à ceux qui ont voté contre vous. L'usage académique est de croire qu'on a été nommé à l'unanimité.

Voici enfin une lettre de Rachel :

Cher poète,

Vous évitez si adroitement les gens qui se permettent de réciter vos vers que je veux deux fois vous en féliciter. Hier, vous n'êtes point venu au Louvre ; ce matin, vous m'avez fait remettre votre carte sans vouloir m'entendre davantage. Que veut dire cela ? Quelque ami sincère à moi vous aurait-il dit que ma voix manque d'harmonie à chanter votre douce musique poétique et en auriez-vous conclu que j'allais compromettre vos petits chefs-d'œuvre ? Ah ! mon cher de Musset, s'il en est ainsi, croyez que je dévorerai toujours des yeux et du cœur vos poésies adorables, mais qu'à l'avenir je ne les déflorerai plus de par le monde.

Rachel.

Les documents relatifs à Frédérick Lemaître sont moins importants. Ce sont pour la plupart des autographes, des traités — notamment celui par lequel Frédérick Lemaître s'engage à jouer à l'Ambigu le rôle de Vautrin dans la pièce de Balzac. M. Faille, le directeur, « s'engage à ne pas interrompre ladite pièce de *Vautrin* que dans le cas où *sept représentations consécutives* produiraient une somme au-dessous de 14,000 francs ».

Ces autographes étaient suivis de dédicaces adressées par les auteurs au comédien, le plus souvent sur des livres.

---

*Le Curieux,* qui ne ment pas à son titre, nous apporte dans son dernier numéro l'acte de mariage de Le Sage, auteur du *Gil Blas.*

*Extrait des registres de Saint-Sulpice de Paris, 28 septembre 1694.*

Mariage de René Le Sage, avocat, fils de Claude Le Sage, avocat, et de Jeanne Brenugat, demeurant rue du Vieux-Colombier, âgé de vingt-six ans, avec Marie-Élisabeth Hujard, fille d'André, bourgeois de Paris, et de Marie Carlos, demeurant même rue.
Le Sage, Marie-Élisabeth Hujard.

Le même journal nous fournit l'acte de naissance de Henri Rivière, le littérateur-guerrier tué au Tonkin.

*Extrait du registre des actes de naissance de l'an 1827 (IIe Mairie).*

Du vendredi treize juillet mil huit cent vingt-sept, dix heures du matin. Acte de naissance de Henri-Laurent que nous avons reconnu être du sexe masculin, né le jour d'hier, à dix heures du soir, au domicile de ses père et mère, rue Bleue, n° 29, fils de M. Jérôme Rivière, propriétaire, âgé de quarante-neuf ans, et de Mme Marie-Philippe-Thomas Dumont, son épouse, âgée de trente-deux ans. Les témoins sont MM. Archinard, négociant, âgé de trente ans, demeurant à Paris, rue Montmartre, n° 13, et Benoist-Marie-Joseph Aycard, banquier, âgé de cinquante-cinq ans, demeurant à Paris, rue Basse-d'Orléans, n° 18, porte Saint-Denis, sur la déclaration à nous faite par le père qui a signé avec les témoins et avec nous Louis Duchanoy, chevalier de la Légion d'honneur, maire-adjoint du second arrondissement de Paris, après lecture faite. *Signé :* Rivière, Henri Archinard, Joseph Aycard et Duchanoy.

# LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

**SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 MARS 1886**




## AVIS

*Les Abonnements ne sont faits que pour une Année.*

| | |
|---|---|
| Paris | 40 fr. |
| Province | 42 fr. |
| Étranger (union postale) | 46 fr. |

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoît, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin,** éditeur-gérant.

AVIS. — **Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr.**

LA

# COLOMBINE

ET

## CLÉMENT MAROT

Le lecteur sera probablement surpris d'apprendre que le commerce des livres rares, précieux et détournés de leur destination première s'épanouit encore dans nos murs[1].

Sur le quai Voltaire et, là-bas, sous la tonnelle, au milieu des bosquets naguère fleuris, le dimanche, avant

1. Voir *Grandeur et décadence de la Colombine ;* Paris, chez tous les marchands de nouveautés, 1885, in-8° de 52 pp. et *le Livre,* n° du 10 juillet 1885.

vêpres, on achète, revend et exporte avec entrain de rarissimes plaquettes gothiques venues en ligne directe du pillage de la Bibliothèque colombine de Séville. Cette façon de battre monnaie paraît être, dans certains milieux, chose saine et naturelle. Aussi n'est-il rien d'édifiant comme ces réunions champêtres où des esprits d'élite, exempts de vulgaires préjugés, devisent du beau, du bien et des mystères insondables de l'hôtel Drouot.

Le fait est qu'on a tant de peine à suivre les progrès accomplis journellement dans les mœurs et dans la librairie, que nous pourrions bien être un critique arriéré, incapable de rendre justice pleine et entière à cette nouvelle variété de Mécènes. C'est sous l'empire de ce doute que, revenus de nos premiers errements, loin de vouloir gêner les amateurs dans leur petit négoce, nous chercherons désormais à répandre des torrents de lumière sur les livres qu'ils débitent d'ailleurs avec une sûreté de main incomparable.

On a peut-être remarqué dans notre brochure sur les peccadilles commises récemment à la Colombine, combien nous regrettions de ne pouvoir décrire en détail les opuscules uniques et précieux dont l'existence venait d'être révélée aux bibliographes. Les lettrés qui se délectent à l'histoire de la vieille littérature française partageaient notre tristesse. Malheureusement nous ne pouvions y porter remède, car livres et plaquettes restaient cachés aux yeux indiscrets. Ce n'est pas qu'on rougît de leur origine : ces scrupules sont le fait de bourgeois timides; mais pour certains amateurs montrer un volume rare à qui ne peut l'acheter, c'est en amoindrir la valeur d'au moins dix pour cent. Ce serait aussi courir le risque d'éveiller les susceptibilités du corrégidor et des alguazils.

Un hasard providentiel nous permet aujourd'hui de percer le mystère dont on entoure toutes ces raretés. Que leurs généreux possesseurs se rassurent : nos indiscrétions, loin de diminuer l'importance des livres qu'ils caressent le doux espoir de vendre à un prix rémunérateur, en élèveront au contraire la cote dans les passages. Quant aux bibliophiles convaincus et faméliques, qui rêvent de fabliaux, de noëls, de romans de chevalerie ou de vieille poésie, non pour en faire le commerce, mais afin de les lire, de les étudier, d'en extraire le naïf langage et l'aimable fantaisie, nous ne pouvons, hélas! que les plaindre.

Un bibliographe aussi zélé qu'instruit explora autrefois la bibliothèque du chapitre de Séville. Avec le coup d'œil du véritable chercheur, ce furent d'abord les volumes de *varios* ou recueils factices qu'il examina. De cette façon, la plupart des plaquettes gothiques qui restaient dans les lots achetés par Fernand Colomb à Lyon, à Montpellier, à Avignon, ainsi qu'en Italie, de 1515 à 1539, passèrent sous ses yeux. Il eut la précaution de les décrire sur place, avec une remarquable exactitude, en

ayant soin surtout de n'omettre ni les notes manuscrites de don Fernand ni les renvois au catalogue usuel de la bibliothèque.

Lorsque cet intelligent explorateur vint à mourir, les renseignements bibliographiques recueillis au cours de sa laborieuse investigation devinrent la propriété d'un savant de nos amis. Touché de compassion au récit de notre infortune, il vient de nous faire tenir toutes ces fiches révélatrices. Nous pourrions donc donner d'ores et déjà les titres exacts d'un bon nombre d'opuscules précieux vendus à Paris l'hiver dernier, et en faire connaître beaucoup d'autres qui, appartenant aux mêmes recueils, ont également servi de cales et de tampons dans les ballots de tapisseries envoyés pour être débités dans notre ville, de la manière que l'on sait. Il nous serait non moins facile de rétablir les notes et les rubriques arrachées par d'insignes pillards qui continuent à jouir de la considération de leurs voisins. Que dire? Ne les voit-on pas faire encore briller aux yeux de nos amateurs la perspective alléchante de prochains envois[1]? Mais il ne faut pas abuser des bonnes choses, dit un vieux proverbe; d'ailleurs l'espace nous manque. Ce n'est donc pas maintenant que nous produirons nos richesses[2]. Clément Marot seul ne saurait attendre, surtout lorsqu'il s'agit de faire connaître l'édition princeps, jusqu'ici inconnue, d'une de ses œuvres les plus curieuses. C'est de sa version du psaume VI, de David, que nous entendons parler[3]. En voici la description exacte :

*Le. VI. Pſeaulme || de Dauid qui eſt le premier Pſeaulme des || ſept Pſeaulmes & tranſlate en francoys par || Clement Marot Varlet de*

1. En effet, nous venons d'apprendre que plusieurs lots de pièces gothiques, italiennes pour la plupart, et provenant de la Colombine de Séville, sont arrivés récemment à Paris. Un de ces lots, composé de quarante-cinq plaquettes, a été immédiatement vendu (toujours par les mêmes intermédiaires) à raison de un louis chacune : somme qui ne paraîtra pas exorbitante si l'on songe qu'un seul de ces opuscules, le voyage de Cabral, décrivant la découverte du Brésil (Rome, Besicken, 1505; — B. A. V., *Additamenta*, n° 18), a été adjugé dernièrement en vente publique au prix de 830 francs sans les frais.

2. Excerpta colombiniana : *Bibliographie de quatre cents pièces gothiques françaises, italiennes et latines du* xvi*e siècle (1500-1539) non décrites jusqu'ici, soit comme texte, soit comme édition.* 1 fort vol. in-8° enrichi de fac-similés. (Sous presse.)

3. Parmi les livres volés à la Bibliothèque colombine et vendus à vil prix sur le quai Voltaire, il faut citer en première ligne une édition collective des œuvres de Marot, antérieure à l'*Adolescence Clémentine,* et non décrite jusqu'ici. En voici le titre, pris, non sur le volume même, — et pour cause, — mais d'après notre fiche, d'ailleurs parfaitement exacte :

*Les Opuscules et petitz Traictez de Clement Marot de Quahors. Valet de chambre du Roy Contenens Chantz royaulx Ballades Rondeaulx Epistres Elegies, auec le Temple de Cupido, & aultres choses ioyeuses & recreatiues, redigees en vng & nouuellement Imprimees a Lyon par Oliuier Arnoullet.* Petit in-8° gothique de 40 ff. n. c. Sur le titre, bois représentant Clément Marot occupé à écrire, le papier sur les genoux.

Ce précieux volume faisait partie du recueil factice porté sur le catalogue de la Bibliothèque colombine sous la rubrique F. 31-20. Nous comptons en faire l'objet d'un travail spécial dans nos *Excerpta.*

*chambre du Roy* || *noſtre ſire au pl 9 pres de la verite Ebraicque.* || Sans lieu ni date.

Petit in-8, gothique, de 4 ff. Lettre initiale gravée portant saint Marc et le lion. Au titre, bois représentant le roi David à genoux, la harpe au côté; dans les nues, un ange tenant une palme et une flèche. Au verso du titre, figure qui représente un évêque devant un lutrin. Au verso du dernier feuillet, bois assez bien gravé : Marot, assis à sa table, médite, la tête appuyée sur la paume de la main. Le frontispice porte, de l'écriture de Fernand Colomb, les rubriques 11421, 5251 et la notule : *Este libro costo medio dinero en leon por agosto de. 1525.* [?] *y el ducado vale. 570. dineros*[1].

On n'ignorait pas que Clément Marot avait préludé à sa traduction versifiée des Psaumes de David en traduisant séparément le sixième psaume, plusieurs années avant la publication de son premier psautier, faite en 1539, et non en 1541, comme on l'a cru pendant longtemps. Cet essai fut inséré dans l'édition du *Miroir de la princesse Marguerite* donnée à Paris par Augereau en 1533, et dans la *Suite de l'Adolescence Clémentine*, publiée l'année suivante par la veuve de Pierre Roffet. Cependant les bibliographes étaient loin de se douter que le sixième psaume eût été l'objet d'une publication séparée, surtout du vivant de Marot et antérieurement à l'édition de 1533 du livre de la reine de Navarre. Le titre que nous venons de reproduire est donc aussi inattendu que curieux.

Nous devons maintenant déterminer l'époque à laquelle cet opuscule fut imprimé. L'annotation de Fernand Colomb sera d'un grand secours dans l'enquête; mais la date de 1525, portée sur la notule, est tellement imprévue, que nous croyons nécessaire de l'examiner d'assez près.

Sur le titre de cette précieuse et unique plaquette, Clément Marot est qualifié de « Varlet de chambre du Roy nostre sire ». Fut-il en possession de cet emploi dès l'été de 1525 ? C'est la première question à résoudre, et elle se double ici d'un petit problème de biographie. Mais comme aucun document ne précise l'époque où François Ier admit Clément Marot au nombre de ses serviteurs, c'est seulement par induction que le critique arrive à déterminer la date de la nomination, date plus importante qu'on ne croirait à première vue. En réalité, elle permet de classer correctement certains écrits du poète, et répand quelque lumière sur un point obscur de sa vie.

Nous savons qu'après la mort de Jehan Marot, qui fut à la fois valet de garde-robe et valet de chambre de François Ier, le roi nomma Clément Marot à ce dernier emploi.

Il vous a pleu, Syre, de pleine grace,
Bien commander qu'on me mist en la place
Du pere mien, vostre serf humble, mort[2].

1. Cette pièce fait partie du recueil G. 37-28, qui est encore en place à la Biblioteca colombina. Avis aux amateurs.

2. Nous prenons toutes nos citations de Marot dans l'édition de ses œuvres, revue par lui et publiée par Dolet, à Lyon, en 1538.

La nomination suivit sans retard le décès du vieux serviteur :

Tresorier, on entend
Que vous payez content
Marot, n'y faillez pas,
*Des le jour du trespas*
*De Jean Marot, son pere* [1].

Pour fixer l'époque où Clément Marot put prendre le titre de valet de chambre du roi, on doit donc préciser la date de la mort de son père, puisqu'il lui succéda immédiatement.

Lenglet-Dufresnoy, voulant contredire l'assertion de Sallengre que Jehan Marot mourut en 1517, dit :

« Cette date est fausse, par l'examen qui a été fait des Etats de la maison du Roi François I, qui sont à la Chambre des Comptes de Paris. Jean Marot s'y trouve employé aux années 1522. et 1523. en qualité, non de Valet de Chambre, mais de Valet de Garde-Robbe, et il n'est plus sur les Etats de l'an 1524. Et comme les Etats s'envoyent à la Chambre au commencement de chaque année, il y a lieu de croire que Jean Marot mourut dans le cours de l'année 1523[2]. »

Cette supposition mérite d'être discutée, car Lenglet-Dufresnoy s'appuie sur un document.

Les états de la maison du roi échappèrent à l'incendie qui détruisit la Chambre des comptes en 1737; mais ils furent anéantis au nombre de plusieurs milliers de registres en 1790. Parmi les quelques volumes conservés à titre de spécimens se trouve justement un des registres cités par Lenglet. C'est le compte des dépenses royales pour l'année 1523. Il corrobore le dire du savant abbé, car au chapitre des *Valletz de Garderobbe* on lit :

Maistre Jehan marot...... II^c xl. L.

Mais nous y relevons aussi l'extrait suivant, qui a échappé à Lenglet et aux autres biographes :

A maistre Jehan marot, aussi varlet de chambre du Roy nostre sire, la somme de deux cens quarente livres tournois a luy ordonnee par ledit seigneur et sondit estat pour ses gaiges de l'annee eschevee le dernier jour de decembre mil V^c vingt troys[3], pour ce cy par vertu d'icellui estat et de sa quictance, signee a sa requeste du seing manuel de m^e Jehan bochetel, notaire et secretaire du Roy nostre sire, le *premier iour de feurier lan mil V^c vingt troys* [1524 n. s.] cy rendue la ditte somme de II^c xl. L.

C'est-à-dire qu'au 1^er février 1524, Jehan Marot vivait encore. D'autre part, comme il conserva toute sa vie l'emploi de valet de

1. Les *italiques* sont de nous.

2. *Œuvres de Marot*, La Haye, 1734, in-4°., t. IV, p. xviii. Niceron, *Mémoires*, t. XVI, p. 100, rapporte le même fait ; mais, bien que le volume où on le relève soit daté du 1^er août 1731, Niceron a seulement pillé Lenglet-Dufresnoy, tandis que Niceron, à son tour, a été copié par Goujet, *Bibliot. françoise*, t. XI, p. 3.

3. *Copie du Rolle et estat des officiers de lhostel du Roy pour l'année commencant le premier iour de ianuier mil V^c vingt deux Et finissant le dernier jour de decembre en suyuant mil V^c vingt troys*. Archives nation. K K 98, f. ix, v° et IIII^xx v, r°. (Les *italiques* sont de nous.)

chambre du roi, et qu'il était de ce monde en février 1524, on ne s'explique pas comment son nom se trouverait omis dans les états de 1524, si ces registres s'envoyaient à la Chambre au commencement de chaque année. Ici Lenglet s'est encore trompé. On voit par les quittances formant partie intégrante des registres que ces livres restaient aux mains du trésorier pendant un an ou deux.

La conclusion de Lenglet que Jehan Marot mourut en 1523 est donc contestable, et comme le docte abbé ne semble pas avoir lui-même compulsé les états, on peut croire que son mandataire s'est imparfaitement acquitté de ce travail.

M. Guiffrey dit que Jehan Marot décéda « dans le courant de l'année 1527[1] ». Si cette assertion est exacte, il va de soi que Fernand Colomb n'a pas acheté la plaquette en 1525, puisque Clément Marot n'eût pu être qualifié de valet de chambre de François Ier du vivant de Jehan Marot, lequel serait mort deux ans après 1525. Mais la date de 1527 est erronée. M. Guiffrey cite un billet adressé par François Ier à « son cousin le grant maystre ». Cette pièce ne porte que le quantième du mois : le 25 mars[2]. De quelle année ? L'an 1528 n. s., dit l'érudit commentateur de Marot. Admettons provisoirement sa date du 25 mars 1528 n. s., et voyons les conséquences que le critique doit en tirer.

Dans ce billet, nous remarquons d'abord le passage suivant : « Pour ce que Clément Marot *lung de mes valetz de chambre fut oublyé en Lestat de l'année passée.* » Le fait que Marot est qualifié de valet de chambre du roi dans un écrit qui serait du commencement de 1528 n. s., et où il est dit qu'on avait oublié de l'inscrire sur les états l'année précédente (c'est-à-dire l'autoriser à toucher ses appointements directement du trésorier et non d'être payé avec de simples mandats), montre que notre poète était titulaire de l'emploi au moins dès les premiers mois de 1527 n. s.

Notons ensuite la phrase : « Je veulx et entendz qu'il y soyt mis aux gages contenus en son *acquict de lannée passée.* » Qu'il s'agisse de l'année commençant à Pâques ou de celle qui, selon les traditions restées en vigueur, datait du 1er janvier, lorsque François Ier dit, au 25 mars 1528 n. s., que Marot reçut un acquit « l'année passée », il vise un payement effectué en 1527, et, selon nous, pour des gages échus à la fin de l'année précédente; car on ne payait pas d'avance les officiers de la maison royale, tant s'en faut[3] ! Clément Marot était donc déjà valet de chambre du roi en 1526. Or, comme il n'obtint pas cet emploi du vivant de son père, ce dernier n'a pu mourir « dans le courant de l'année 1527 ».

1. *Œuvres de Clément Marot*, t. III, p. 89, n.
2. Bibliot. nation., fr. 3012, f. 47, et Guiffrey, *loc. cit.*, p. 88, n.
3. Voir les quittances dans les deux registres de l'époque qui nous restent.

Quelle est donc l'époque de la mort de Jehan Marot et quand son fils lui succéda-t-il comme valet de chambre du roi ?

Dans l'*Enfer* de Clément Marot, on relève les vers suivants :

> C'est du franc Lys l'issuë Marguerite
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> Et d'elle suis l'humble valet de chambre...

Le titre de ce poème porte qu'il a été « composé en la prison de l'Aigle de Chartres ». Or la *Gallia Christiana*[1] contient l'ordre en vertu duquel Marot fut écroué dans cette bénigne maison d'arrêt. Il est daté du 13 mars 1525 (1526 n. s.). Clément Marot était donc, au printemps de 1526, toujours valet de chambre de Marguerite d'Angoulême, et, conséquemment, Jehan Marot vivait encore à cette époque, puisque ce fut son fils qui lui succéda dans la place de-valet de chambre du roi, et Clément n'a certainement pas cumulé les deux emplois.

La pièce citée dans la *Gallia* précise l'époque après laquelle Marot fut nommé. Un autre document donne celle où il exerçait déjà ses fonctions. C'est une lettre de Marguerite adressée à « son nepveu le grant maistre », où se lit la phrase suivante : « Auant mon partement de Compiegne pour aller en beart, je vous priay de ne vouloir oblyer marot aux prouchains estatz[2]. » La princesse fait allusion à son voyage, lorsque mariée avec Henri d'Albret, elle l'accompagna dans son royaume. Fiancée à ce prince le 26 décembre 1526, Marguerite l'épousa le 31 janvier suivant, à Saint-Germain, ville qu'elle quitta sans nul doute, immédiatement après les huit jours de joûtes et de tournois donnés à l'intention de ses noces[3]. Elle n'eût pu adressser une semblable requête du vivant de Jehan Marot, et sa lettre ne pouvait être motivée que par un retard apporté non dans la nomination de Clément Marot, mais bien dans son inscription sur les états ou listes d'émargements. Ceci implique un délai qu'on peut fixer à deux ou trois mois, et qui nous reporte à novembre ou décembre 1526, comme époque approximative de la nomination du poète à l'emploi de valet de chambre du roi, vacante par la mort de Jehan Marot, son père.

D'autre part, cette faveur était subordonnée au retour de captivité de François I^er^ et à la propre sortie de prison de Clément Marot. Le roi arriva à Saint-Jean-de-Luz le 22 mars, mais il ne vint à Saint-Germain que vers le 19 novembre, après des séjours plus ou moins prolongés à Bordeaux, où il resta deux mois, à Cognac, à Tours, à Amboise. Quant à Marot, il fut élargi le 1^er^ mai[4]. Rien n'empêche que notre poète soit allé solliciter la place lorsque le roi se trouvait dans une des villes de province, ou qu'il l'ait obtenue à la suite d'une pétition envoyée de Paris

1. Tome VIII, *instr.* col. 408.
2. Bibliot. nat., fr. 3026, f. 18, et Génin, *Lettres de Marguerite*, n° 66, p. 238.
3. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 302.
4. *Rondeau parfaict... le premier iour de May.*

après être sorti de la prison de Chartres. Comme les documents ne permettent pas de donner la préférence à l'une de ces deux hypothèses, on en est réduit à dire que Clément Marot obtint la place de valet de chambre du roi entre mai et novembre 1526, et que la mort de son père se produisit pendant cette période même.

Selon nous, les faits se sont succédé dans l'ordre suivant :

Jehan Marot meurt, alors que François Ier était revenu de captivité, entre mars et mai ou juin 1526.

Clément Marot est nommé valet de chambre du roi vers mai ou juin 1526 et entre en fonctions immédiatement. Cependant on néglige de le porter sur les états. Ne recevant même pas ses premiers gages, il compose l'épigramme *Au Roy pour commander un acquict*. Sa demande est accueillie et, dans les premiers mois de 1527, le roi lui fait tenir un mandat sur le trésorier pour régler l'arriéré à partir, ce semble, de la mort de Jehan Marot. C'est l'acquit que François Ier rappelle dans le billet adressé au grand maître.

Au commencement de février 1527, Marguerite de Navarre prie Montmorency de porter Marot sur les états, et elle part pour le Béarn sans que sa requête ait été accordée.

Clément Marot ne recevait que des acquits de comptant, et ces espèces de mandats à vue n'étaient pas toujours en règle. De là, vers la fin de janvier 1528, l'*Epistre a Monseigneur le chancelier du Prat, nouuellement Cardinal, enuoyee par le dict Marot oublye en Lestat du Roy*, non pour être porté sur les listes d'émargement de 1528, comme ce titre porterait à le croire, mais seulement afin que le chancelier apposât le sceau indispensable sur un acquit que Marot venait de recevoir :

Ie vous supply (tresnoble Pre), scellez
Le mien acquict...

Du Prat y consent, mais le poète, plus ou moins famélique[1], n'est pas encore payé. Il compose le *Dixain pour se plaindre de Monseigneur le Tresorier Preudhomme, faisant difficulte dobeir a laquict despeche.*

Marot veut aussi s'assurer des payements plus réguliers. A cet effet, il s'adresse au cardinal de Lorraine et à Marguerite d'Angoulême. La bonne princesse, sans tarder, écrit au grand maître la lettre du 25 mars, année non inscrite, mais qui doit être 1528, alors que la reine de Navarre se trouvait à Saint-Germain où, quelques mois auparavant, elle était venue accoucher de Jeanne d'Albret. En même temps, frappant à toutes les portes, le poète infatigable supplie de nouveau le roi. François Ier écrit immédiatement le billet du 25 mars (*sine anno sed 1528,*

1. Il y a peut-être à rabattre de sa pauvreté légendaire; car nous voyons Marot porté depuis 1524 sur les états du duc d'Alençon et de Marguerite d'Angoulême pour une pension de 155 livres tournois. Bib. nat. fr. 7853, f. 411.

ainsi que le dit M. Guiffrey). Nous ne savons si cette fois Montmorency s'exécuta, car le registre pour 1528 a disparu. En tout cas, Marot se trouve porté sur les états de l'année suivante; mais il eut à subir des délais avant de toucher ses appointements. On lui donna bien, le 16 août 1529, une gratification de vingt livres dix sols[1]; cependant ses gages pour cette année ne lui furent payés que le 22 décembre 1530, ainsi que le prouve la quittance suivante[2] :

A Clement marot aussi vallet de chambre ordinaire du Roy nostredit seigneur la somme de deux cens liures tournoys a luy semblablement par icelluy seigneur et sondit estat ordonnee pour sesdiz gaiges et estat de vallet de chambre ordinaire d'icelluy seigneur de ladicte annee [1529] dont ce present compte faict mencion icelle somme a luy par cedit present commis payee par vertu dudict estat & comme appert par sa quictance signee a sa requeste de maistre anthoine macault notaire et secretaire du Roy le *vingt ungiesme jour de decembre lan mil cinq cens trente* cy rendue pour ceci II^c l.

Il résulte de cette analyse que Clément Marot ne possédait pas en 1525 le titre de valet de chambre du roi; conséquemment que la notule ajoutée par Fernand Colomb à son exemplaire de l'édition séparée du VI^e psaume porte une date fautive, et qu'on doit lire 1535[3] au lieu de 1525.

Le bibliographe est néanmoins en droit d'affirmer que cet opuscule sortit des presses avant 1535 et qu'il a même précédé l'édition de 1533 du *Miroir de l'Ame pécheresse.* L'antériorité se prouve en comparant le texte du premier verset du psaume, tel qu'il est inséré dans le livre de Marguerite d'Angoulême, avec le texte de la publication séparée.

Dans le *Miroir*, les six premiers vers du psaume VI sont ainsi :

Ie te svpplie o sire,
Ne reprendre en ton ire
Moy qui t'ay irrité :
N'en ta fureur terrible
Me punir de l'horrible
Tourment qu'ay mérité.

Ce texte est aussi celui de la *Suite de l'Adolescence Clémentine*, dt 1534, des *Trente Pseaulmes* publiés en 1541 par Étienne Roffet, et

1. A Clemant marot, varlet de chambre dudit seigneur, la somme de vingt livres dix solz tournois pour la valleur de dix escuz d'or solleil, a XLI s. piece. A luy donnée par le dit seigneur pour subvenir a ses necessitez et affaires, oultre ses gaiges ordinaires et autres dons et bienfaictz qu'il a euz, cy deuant eux, et pourra cy apres auoir dudit seigneur pour semblable cause. De laquelle somme de XX L. X s. ledict present tresorier a faict payement comptant audit Clemant Marot, en vertu dudict roolle cy deuant rendu, comme par sa quictance signee a sa requeste du seing manuel de maistre Hamelin, notaire et secrétaire du Roy notre sire, le seiziesme jour d'Aoust, lan mil cinq cens vingt neuf, cy rendue appert. Pour cecy : XX L. X s. (*Menuz plaisirs du Roy pour xiii moys commençans le premier jour de Decembre* M. V^c. XVIII *et finissans le dernier jour de Decembre ensuivant.* Arch. nat., K K 100, f. IIII^xx iij, v^o.)

2. *Coppie du Roolle.* Arch. nat. K K 99, f. 100, v^o.

3. Notons que Fernand Colomb a acheté un certain nombre de pièces gothiques semblables, justement à Lyon, en août 1535. (*Excerpta Colombiniana*, n^os 98—115 et 140.)

de toutes les impressions subséquentes, sauf une légère variante omise dans la plupart des psautiers huguenots, et que nous relevons pour la première fois dans l'édition des œuvres de Marot donnée à Lyon par Dolet, en 1543 :

Ne *ueuilles* pas, ô Sire,
*Me* reprendre en ton ire.

Or le psaume VI de la Colombine présente un texte qui diffère notablement, au moins dans les premiers vers[1], de toutes les éditions publiées depuis. Voici le premier verset :

Je te supplie o sire
Ne reprendre en ton ire
Moy qui tay irrite
Nen ta fureur *doublable*
*Chastier moy coupable*
*Qui pis ay merite.*

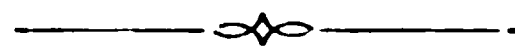
Nous avons ici une version évidemment de premier jet, que Marot n'a pas voulu conserver.

Le fait principal qui ressort de notre analyse, c'est que Clément Marot préluda à sa traduction des *Psaumes de David* avant l'année 1533, et que ce premier essai fut, à l'époque même de sa composition, l'objet d'une publication séparée, absolument inconnue jusqu'ici des bibliographes et des marotistes. Ainsi tombe la légende que notre poète commença à traduire les *Psaumes* à son retour de Ferrare[2]. On voit aussi dans les pages qui précèdent que Jehan Marot ne mourut pas en 1517 ou en 1527, mais pendant l'été de 1526; qu'enfin Clément Marot, succédant à son père, devint valet de chambre de François Ier à cette époque même, et non en 1527, comme le rapporte son biographe le plus autorisé.

Henry Harrisse.

1. Nous ne possédons que ces vers-là. Malgré de grands efforts et une correspondance dont l'étendue et l'éloquence auraient certainement suffi pour régler la difficulté des Iles Carolines, nous n'avons pu nous procurer le reste du psaume.

2. C'est Florimond de Remond qui, le premier, avança ce dire, lequel est certainement inexact en ce qui concerne un psaume au moins. Le fait, qu'on trouve le psaume VI, en son premier jet, intercalé dans *le Miroir*, de Marguerite d'Angoulême, imprimé en 1533, nous porte à supposer que c'est sous l'influence de cette princesse que Marot commença sa traduction, et il se peut que l'idée en remonte à 1526, époque à laquelle notre poète appartenait encore à la sœur de François Ier.





# UN ORIGINAL DU JOURNALISME

## AMABLE ESCANDE



Il vient de mourir à Albi un homme qui fut le type du journaliste et qui fut un type. A ce double titre, bien que son âge et sa retraite en province depuis la Commune l'eussent un peu relégué dans l'ombre, il a droit à un souvenir dans *le Livre.*

Si l'Académie française a quelquefois, par exception, ou plutôt par extension, donné l'un de ses fauteuils à un journaliste, pourquoi, toutes proportions gardées, *le Livre* n'en ferait-il pas autant ? Durant un demi-siècle, et même un peu davantage, Escande a écrit plus qu'Émile de Girardin et à peu près autant que Voltaire, sans jamais songer à recueillir une ligne de sa prose, qui n'était pourtant point méprisable. S'il existe quelque part un bibliographe qui ait beaucoup de temps devant lui et qui recherche les sujets laborieux, je lui suggère celui-ci : dresser la liste complète des articles d'Escande.

Résumons d'abord sa vie en quelques lignes.

Escande, pur Méridional, comme son nom l'indique et comme l'indiquait mieux encore l'accent qu'il garda toute sa vie, était né à Castres en 1810. Il s'appelait Amable, ni plus ni moins que le maréchal Pélissier, et méritait tout juste autant que lui ce gracieux surnom. Après avoir fait à Toulouse d'excellentes études, où il eut pour camarade Granier de Cassagnac, il vint à Paris à l'âge de vingt-quatre ans, poussé par le démon du journalisme. Légitimiste intransigeant, ses croyances s'exprimaient avec une ardeur toute

méridionale et il ajoutait son tempérament à sa conviction. En 1815, à l'âge de cinq ans, il avait dû être un *verdet;* il le resta invariablement jusqu'à sa mort : jamais il n'a écrit un mot ailleurs que dans la presse de droite. Il débuta donc dans *la Mode* et dans *la Quotidienne*, mais par des chroniques théâtrales : c'était un lettré, tout plein de passion et de parti pris, mais sachant parfaitement sa langue, au style alerte, à la mémoire prodigieuse, toujours prêt et jamais ennuyeux.

Après la révolution de février, Escande fut rappelé en province. Il alla prendre à Montpellier la rédaction en chef de *l'Écho du Midi.* Batailleur jusqu'au bout des griffes, polémiste à la dent très aiguë et très dure, à la riposte prompte et sanglante, il ne tarda pas à engager avec la feuille républicaine locale, le *Suffrage universel*, rédigée par le frère d'Émile Ollivier, une guerre dont la conclusion devait être tragique. Ce fut un article d'Escande qui amena la rencontre fatale où Aristide Ollivier tomba mortellement frappé par M. de Ginestous. Pourquoi ne s'était-il pas battu lui-même et avait-il laissé à l'un de ses collaborateurs le soin de venger son injure ? Il n'était certainement pas homme à reculer, et personne n'a pu mettre sa bravoure personnelle en doute. On assure même qu'il s'est battu plusieurs fois, malgré son infirmité. Mais ce fut probablement cette infirmité qui lui fit imposer par le parti l'obligation de céder sa place à un champion mieux taillé pour le combat et d'ailleurs engagé lui-même dans la polémique qui avait servi de préface à ce lamentable duel.

Car voici le moment d'ajouter au portrait moral de l'homme son portrait physique, sans lequel il ne serait pas complet. Escande était contrefait ; plus que contrefait, difforme de la tête aux pieds. Jamais gnome fantastique, racine de buis ou de mandragore ne furent contournés comme l'avait été par la nature ce pauvre corps qui faisait songer les romantiques à Quasimodo et les réalistes à M. Mayeux. Il offrait dans toute sa personne l'idéal complet du bossu : gibbosité devant et derrière, crâne aigu et allongé, tête dans les épaules, oreilles pointues du faune, bras longs et noueux, forts comme ceux d'un gorille, doigts poilus, voix aigre et criarde. Sur ce corps en zigzag, une tête intelligente et un œil qui clouait le lazzi, même aux lèvres du gamin le plus gouailleur et le plus effronté. Si bizarre qu'elle fût, la vue d'Escande n'était pas de celles qui inspirent la plaisanterie et appellent le rire. Un railleur n'aurait pas eu le beau rôle avec lui, mais on n'avait pas plus envie de le railler que de le plaindre.

Revenu à Paris en 1851, il reprit d'abord sa plume de feuilletoniste à *l'Union*, puis il passa comme rédacteur politique à *la Gazette de France*, non sans donner encore, tantôt sous son nom, tantôt sous un pseudonyme, à *la Mode nouvelle*, à *la Revue à la mode*, au *Souvenir*, — transformations de la même revue, — des articles d'un genre mitoyen, qui avaient la prétention d'être entièrement littéraires, mais où la politique trouvait moyen de se fourrer. J'ai particulièrement mémoire d'y avoir lu certain *éreintement* de M. Ernest Legouvé, exécuté d'une main vigoureuse et brutale par un homme qui dédaignait les coups d'épingle élégants.

Il resta près de dix ans à *la Gazette*, et c'est là que je l'ai vu de près. Pendant une grande partie de ces dix années, il en fut, pour ainsi dire, le seul rédacteur politique en dehors de son rédacteur en chef. Escande était un être absorbant : partout où il passait, il n'y avait de place que pour lui. Son activité

et sa fécondité extraordinaires, ses étonnantes facultés d'assimilation, sa puissance de travail, en faisaient un collaborateur précieux, bien que peu commode. Il avait la sobriété du chameau : arrivé le premier, dès le matin, lesté d'une tasse de chocolat, il restait jusqu'au soir sans manger et ne partait que le dernier. Aucune question ne le déconcertait : la plume à la main, il improvisait à volonté des colonnes entières, et il eût disserté *de omni re scibili et quibusdam aliis* de façon à étonner Pic de la Mirandole. Il se vantait volontiers de pouvoir au besoin pondre un article de fond sur la question d'Orient ou sur la question des allumettes, indifféremment.

Et cela était vrai. Et pas un de ces articles ne trahissait l'incompétence. A la table de rédaction, la plume à la main, assis sur ses jambes repliées, Escande était capable d'aller pendant vingt-quatre heures sans s'arrêter. Si, au dernier moment, un remaniement quelconque faisait dans le journal un trou de trois colonnes, Escande s'attablait à côté du correcteur et se mettait à écrire. On emportait ses feuillets un à un, et quand le metteur en pages lui criait : « J'en ai assez maintenant, monsieur Escande », il tournait court, en trouvant aussitôt la phrase finale.

Parfois il geignait, se plaignant qu'on le laissât tout faire ; mais c'étaient là des doléances d'amoureux. Dès qu'on essayait de lui adjoindre un collaborateur, il n'avait pas de cesse qu'il ne l'eût découragé et écarté. Il lui fallait les coudées libres, et il voulait ne se sentir gêné par rien ni par personne. Il accaparait toute la besogne, comme d'autres accaparent tous les profits. Était-ce égoïsme ? caractère difficile, tracassier, impérieux et dominateur ? C'était surtout amour de son métier. Escande appartenait à la race de ces journalistes sans ambition, absolument désintéressés, ne demandant à leur profession d'autre récompense qu'elle-même, qui ne voulaient pas et qui n'auraient pu être autre chose, qui n'y cherchaient ni la célébrité ni la fortune, mais le contentement d'une passion aussi tyrannique que celle du jeu ; de ceux que grise l'odeur de l'encre d'imprimerie et qui tenteraient vainement de s'arracher à ce doux supplice. Il faut qu'ils y vivent, il faut qu'ils y meurent. S'ils s'en éloignent un moment, ils ont la nostalgie du bureau de rédaction et de la mise en pages, et ressemblent à des âmes en peine jusqu'à ce qu'ils y soient revenus. A la suite de la loi Tinguy, Escande avait pris l'habitude de signer ses articles, mais j'imagine qu'il n'y tenait guère, et que, comme les journalistes de la vieille roche, il eût volontiers absorbé sa personnalité, qui pourtant ne s'effaçait pas facilement, dans l'œuvre collective.

Le soir venu, exténué et n'en pouvant plus, il s'apostrophait lui-même avec cet accent qui ajoutait tant de saveur à ses moindres mots : « Allons, Escande, f... le camp ! » Et il s'en allait en bougonnant : « Chien de métier ! J'y laisserai mes os. » Mais il emportait une liasse énorme de journaux, qu'il passait tout le soir à dépouiller, et le lendemain, dès avant neuf heures, on le retrouvait à son poste.

Il professait une théorie que tous les hommes de conviction et de propagande comprendront et qui renferme une large part de vérité sous son apparence paradoxale : à savoir que les journaux ne sont pas faits pour leurs abonnés, mais les abonnés pour leurs journaux. Seulement, ce principe le conduisait à des conséquences peut-être excessives. Vers la fin de l'Empire, il avait adopté,

avec toute l'ardeur de son tempérament méridional, la cause du Paraguay et du président Lopez. Pendant des mois et des mois, les colonnes de *la Gazette* furent envahies par cette question, qui laissait froids bon nombre de lecteurs. Chaque jour, Escande les écrasait sans pitié sous trois colonnes de Paraguay. Parfois l'écho d'une plainte douce et lointaine arrivait jusqu'à lui ; il n'écoutait rien. J'ai entendu un jour la conversation suivante :

« Monsieur Escande, dit le caissier, M. de X... vient de renouveler son abonnement.

— Eh bien, je l'en félicite.

— Oui, mais il ne l'a renouvelé que pour trois mois.

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Il s'est plaint qu'il y avait trop de Paraguay, et il a dit qu'il cesserait son abonnement si cela continuait.

— Ah ! il s'est plaint ? Ah ! il s'est plaint, l'animal ? fit Escande exaspéré. A-t-on vu un imbécile pareil ! Il se figure que le journal est écrit pour lui. Rappelez-le ! »

Il se précipita lui-même sur le palier et se mit à héler en se penchant pardessus la rampe :

« Hé ! monsieur, hé ! remontez ! »

L'abonné, heureusement pour lui, était probablement déjà dans la rue; il ne remonta pas. Escande revint furieux à son fauteuil, replia ses jambes sous son ventre, mit son chapeau et cria au garçon :

« Faites-moi venir Sincère. »

Sincère était le prote. Il accourut :

« Sincère, vous n'avez pas assez de copie pour le numéro, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui vous manque ?

— Pardon, monsieur Escande...

— Qu'est-ce qui vous manque ? Deux colonnes ? Trois colonnes ?

— Il ne me manque rien; j'ai même trente lignes de trop.

— Eh bien, retranchez deux colonnes de faits divers : je vais faire un article sur le Paraguay... Ah ! il se désabonnera, le crétin ! (Mettez l'accent.) Demain je vous en donnerai un autre, et après-demain aussi..., afin que tu te désabonnes, imbécile ! »

Ce généreux mépris de l'abonné, — du *gueux de payant* qui, pour ses 60 francs, avait l'outrecuidance de vouloir des articles à sa guise, était l'un des traits caractéristiques d'Escande. Du reste, pour le dire en parenthèse, il ne se montrait pas toujours beaucoup plus facile avec son rédacteur en chef, qui n'a jamais passé lui-même pour un homme d'une douceur suave, et quelquefois il s'élevait entre eux des discussions où l'avantage n'était pas toujours du côté du maître, et où l'intrépide Escande tenait tête au patron, sans aucun esprit de courtisanerie. On entendait parfois alors des dialogues comme celui-ci :

« Ne criez pas si fort. On croirait que vous allez me manger.

— Je me nourris mieux. » (Mettez l'accent.)

Aimable comme un boule-dogue, tantôt grondant, hérissé, tout crépitant de brusques saillies, tantôt d'une bonne humeur formidable, il avait des boutades qui partaient comme des boîtes à mitraille en vous cassant bras et

jambes. Son esprit, très réel, était d'assez gros calibre. Cousin d'Avallon, s'il l'avait connu, n'aurait pas manqué d'écrire un *Escandiana*.

J'ai assisté à une entrevue orageuse entre Escande et un abonné de province, timide et naïf, que je ne manquerais pas de vous présenter comme un vidame, si j'étais aussi spirituel que le *Charivari*. Les garçons étaient absents. On frappe un coup discret à la porte de la salle de rédaction :

« Entrez ! cria Escande, qui se tenait assis à sa place ordinaire, toujours sur ses jambes croisées et le chapeau vissé sur la tête.

— Pardon, fait le visiteur d'une voix melliflue, en ouvrant la porte et en se glissant dans la salle... M. Aubry-Foucault, s'il vous plaît ? »

Aubry-Foucault était un ancien valet de chambre de M. de Genoude, gérant responsable du journal, et prêtant le masque banal de son nom aux rédacteurs qui voulaient garder l'anonyme. Le père Aubry-Foucault, qui avait un talent particulier pour cirer les bottes, vivait dans une maisonnette des environs de Paris, où il s'occupait de jardinage, et ne paraissait jamais au journal que lorsqu'il avait un procès sur les bras. Il faisait bonne contenance devant les juges et déclarait sans broncher que *cette petite* article était bien de lui. Beaucoup de braves gens, peu au courant des coulisses de la presse, prenaient Aubry-Foucault au sérieux, le regardaient comme le rédacteur le plus remarquable de la *Gazette*, comme le plus ferme soutien des bons principes, et l'entouraient d'un vrai culte. Il en était sûrement ainsi du visiteur :

« Il n'y est pas, monsieur, répondit Escande sans soulever son chapeau. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

— C'est à M. Aubry-Foucault lui-même que je désirais parler. Pourriez-vous me dire, monsieur, à quelle heure il a l'habitude de venir aux bureaux ?

— Il ne vient jamais.

— Pardon, monsieur, si je me permets d'insister. Je suis un vieil et fidèle abonné de la *Gazette*.

— Je vous en adresse mes sincères compliments.

— M. le baron de C..., mon parent, m'a garanti qu'en me présentant de sa part, je serais bien reçu..

— Je fais de mon *mieuxx*, mon cher monsieur.

— Il s'agit d'un article excellent sur le reboisement des montagnes, sujet capital, publié mardi dernier sous la signature de M. Aubry-Foucault et dont je désirais causer sérieusement avec lui.

— Eh bien, monsieur, vous m'avez l'air d'un brave homme : M. Aubry-Foucault n'existe pas.

— Il est mort ! fit le visiteur avec consternation.

— Il n'a jamais vécu. C'est un faux nez. Tout le monde sait cela, même à Carpentras.

— Ah ! fit-il tout déconcerté. »

Il y eut un moment de silence. Puis il reprit avec hésitation :

« Oserais-je vous demander, monsieur, le nom du véritable auteur de l'article ?

— Non, monsieur.

— J'avais quelques idées à lui soumettre...

— Sacrebleu ! monsieur, fit Escande, à qui la moutarde commençait à

monter au nez, il est pourtant bien facile de comprendre que si l'auteur de l'article avait voulu être connu, il eût mis son nom, et que, s'il ne l'a pas mis, c'est qu'il ne voulait pas être connu. Est-ce clair ? »

Le visiteur, épouvanté, rétrogradait à petits pas vers la porte. Évidemment, toutes ses idées étaient confondues. Et tout en reculant, il balbutiait :

« Je ne m'attendais pas à un pareil accueil... Je suis le parent de M. le baron de C...

— Eh ! f..., monsieur, rugit Escande, perdant tout à fait patience et se précipitant de son fauteuil, vous seriez le parent du diable, vous seriez le parent du Grand Turc, vous seriez le parent de M. le comte de Chambord, je ne pourrais vous dire que ce que je vous dis. »

La vue de ce *phénomène*, jusque-là caché aux trois quarts derrière la table, mais qui se déployait tout à coup dans toute l'ampleur de sa difformité, acheva l'effet commencé par ses paroles, et le visiteur, terrifié, disparut vivement derrière la porte.

La *Gazette de France* dut perdre un abonné ce jour-là.

Escande n'avait pas grandi pour rien sur les bords de la Garonne. Comme le personnage légendaire de Traviès, qu'on aurait dit calqué sur lui, — sauf, bien entendu, les opinions politiques, — il aimait à se vanter d'exploits bachiques et autres, et, pour peu qu'on le poussât, il entamait volontiers le chapitre de ses bonnes fortunes. Dans ses moments d'expansion, il vous confiait qu'il avait attrapé « ce petit dérangement d'épaules » à la suite d'un rhumatisme.

En 1871, Escande était retourné en province, pour diriger à Toulouse la *Gazette du Languedoc*. Quand cet organe important disparut, il fut appelé dans son département natal, où il rédigea jusqu'à sa mort le *Nouvelliste d'Albi*, toujours infatigable, se prodiguant en articles de tout genre, ardent à la lutte, prompt à la réplique, ne laissant jamais le dernier mot à l'adversaire, portant jusqu'au bout une âme indomptable dans son corps contrefait.

Ce batailleur est mort en plein combat, et il lui était bien impossible de mourir autrement. Il n'a jamais varié dans ses haines ni dans ses amours. L'âge n'avait refroidi ni sa verve ni la chaleur de son sang. A soixante-quinze ans, il déchargeait encore, d'estoc et de taille, de rudes coups d'estramaçon dont ses ennemis portaient longtemps les marques. S'il était possible de réunir bout à bout tous les articles qu'il a écrits, ils feraient le tour de la France. L'originale physionomie de ce Quasimodo royaliste méritait d'être esquissée dans sa pittoresque saveur.

*Ici repose...* Jamais l'inscription tumulaire n'aura été mieux justifiée. Il était nécessaire qu'il mourût pour se reposer, et il est mort subitement, pour ne pas même enlever une heure à sa tâche journalière. On pourrait écrire sur sa tombe la devise des Jacobites : *Semper fidelis*.

VICTOR FOURNEL.





A Lynch inv. LE LIVRE — VII^e Année J Torné sc.

UN TRAVAIL DE BÉNÉDICTIN



# CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES.

## VENTES AUX ENCHÈRES

M. Jules Brivois (des Amis des Livres), auteur de la *Bibliographie des Ouvrages illustrés du XIXe siècle*, a bien voulu, à propos des ventes curieuses de ces derniers mois, relever pour *le Livre* les principales enchères sur les ouvrages les plus connus de ce siècle. Ce n'est pas une nomenclature aride que nos lecteurs trouveront ici, mais une classification raisonnée, égayée par des notes et des observations judicieuses qui en feront tout le succès.

### Vente de M. R. J., a l'hôtel Drouot, le 4 février.
(Émile Paul, expert.)

Béranger : *Œuvres complètes.* Paris, Perrotin, 1856, 2 tomes en 4 vol. : *Dernières Chansons* et *Musique*, 1860-65, 2 ouvrages en 1 vol. ; *Ma Biographie*, 1858, 1 vol. ; *Correspondance* (sur papier de Hollande), 4 vol. ; *Supplément*, 1866 (sur papier carton), 1 vol. ; ensemble 11 vol. in-8°, demi-rel. mar. r. (Hardy-Mennil), contenant 775 pièces, la plupart de mauvais tirage, 1,320 fr. La collection d'eaux-fortes de la suite dite de Tony Johannot, quoique incomplète et remontée (il y en avait 100, dont quelques-unes de mauvais aloi), vaut plus que le prix. Cet exemplaire, assez mal relié, avait été payé 1,000 fr. à la vente Capron, faite à Bruxelles en 1875 ; — Blanc (Charles) : *L'Œuvre de Rembrandt.* Paris, A. Lévy, 1873, 2 vol. in-4°, br., 52 fr. ; — Boccace : *Les Dix journées.* Paris, Jouaust, 1873, 4 tomes in-8°, br., papier de Hollande, 84 fr. ; — Boileau : *Œuvres.* Paris, Didot, 1819, 2 tomes en 1 vol. in-fol., papier vélin, fig., mar. r. (Capé) ; avec fig. ajoutées, 120 fr. ; — Brillat-Savarin : *Physiologie du goût*, eaux-fortes de Lalauze. Paris, Jouaust, 1879 ; 2 vol. in-8°, br., l'un des 20 exemplaires sur papier de Chine, 113 fr. On préfère généralement le papier de Hollande, sur lequel les épreuves sont plus nettes.

Choderlos de Laclos : *Les Liaisons dangereuses.* Londres, 1796, 2 vol. in-8°, papier vélin, fig. avant la lettre, demi-rel. chag. bleu, 380 fr. Bonne occasion.

Fénelon : *Les Aventures de Télémaque.* Paris, Didot, 1785, 2 vol. in-4° ; demi-rel., papier vélin, avec 139 fig., 145 fr. ; — Fromentin (Eugène) : *Sahara et Sahel.* Paris, Plon, 1879 ; 2 vol. in-4°, papier de Hollande, br., 81 fr.

Gessner (Salomon) : *Œuvres*. Paris, Hérissant et Barrois, s. d., 3 tomes en 4 vol. in-4°, portraits et fig.; demi-rel., contenant 86 pièces, la plupart remontées, 425 fr.; — Gœthe : *Werther*, 10 eaux-fortes, par Tony Johannot. Paris, Hetzel, 1845, 1 vol. gr. in-8°, mar. r., grav. ajoutées, 66 fr.; — Gresset : *Œuvres*. Paris, Renouard, 1811, 2 vol, in-8°, mar. r., fil. dos orné, reliure de Thibaron-Joly, 232 fr.

*Histoire des quatre fils Aymon*. Paris, Launette, 1883, in-4° en feuilles, sur papier du Japon, 161 fr.

Lacroix (Paul) : *XVII° et XVIII° siècles*. Institutions, usages et costumes. Lettres, sciences et arts. Paris, Firmin-Didot, 1875-82, 4 vol. gr. in-8°, sur papier de Chine, 178 fr. *Directoire, Consulat et Empire*. Paris, Firmin-Didot, 1884; 1 vol. sur papier de Chine, 43 fr. Chaque volume avait été publié à 100 fr.; — Lafenestre : *Le Livre d'or du Salon*. Paris, Jouaust, 1879-81, 1883-84; 5 vol. in-8°, br., papier Whatman, 85 fr.; — La Fontaine : *Contes et Nouvelles en vers*. Paris, Barraud, 1874, 2 tomes en 4 vol. in-8°, portr. et fig., rel. mar. citron, papier Whatman, avec quantité de gravures, 392 fr. Voici un de ces exemplaires vieux jeu, complètement démodés, et que les libraires n'achètent plus que pour les casser et en extraire les bonnes gravures s'il y en a. Mettre des gravures de Romyn de Hooghe à côté des figures de Tony Johannot, entre de mauvaises épreuves du tirage Barraud, le tout noyé dans des suites plus ou moins incomplètes de toute époque et de tout genre, est un manque absolu de goût. S'il y a des livres dans lesquels on peut *ajouter* des suites de figures (et il y en a bien peu), encore faut-il qu'il n'y ait pas deux cents ans et plus d'écart entre elles; — La Fontaine : *Contes et Nouvelles en vers*. Paris, Barraud, 1874, 2 vol. in-8° en feuilles, sur papier de Chine, 98 fr.; — La Fontaine : *Fables*. Paris, Didot l'aîné, 1802; 2 tomes en 1 vol. in-fol., papier vélin, mar. r. doublé, avec étui (Capé), contenant 12 gr. de Percier, 120 fr. C'est donné. Il est vrai que les compositions de Percier ne sont pas amusantes et que les in-folio sont trop encombrants pour nos appartements si exigus; mais enfin, c'est donné; — La Fontaine : *Fables*. Paris, Jouaust, 1873, 2 vol. gr. in-8°, mar. r. (Masson-Debonnelle). Edition dite des douze peintres. L'un des 25 exemplaires sur papier de Chine, fig. avant la lettre, 96 fr.; — La Fontaine : *Fables*, édition illustrée de 75 eaux-fortes, par A. Delierre. Paris, Quantin, 1883, gr. in-8°, br., sur papier Whatman, 121 fr.; — La Fontaine : *Œuvres*. Paris, Lefèvre, 1814, 6 vol. in-8°, demi-rel., papier vélin, fig. avant la lettre, 180 fr. Bonne occasion; — Lamartine : *Œuvres poétiques*. Paris, Furne-Pagnerre-Hachette, 1875-79, 6 vol. in-8°, br., papier de Chine, 129 fr.; — Le Sage : *Histoire de Gil Blas de Santillane*, vignettes par Jean Gigoux. Paris, Dubochet, 1838, gr. in-8°, relié en 5 vol. par Claessens, contenant 450 fig. Texte et fig. montés sur onglets, 399 fr. Voilà encore un exemplaire-salade, où on se heurte à droite, à gauche, partout : à Bornet, à Saint-Aubin, à Deserne, à Odieuvre, à Gavarni; le tout remonté dans un exemplaire de troisième tirage!

*Mille et une Nuits (Les). Contes arabes*. Paris, Jouaust, 1881, 10 vol. in-8°, br.; l'un des 10 exemplaires sur papier du Japon avec triple état des eaux-fortes de Lalauze, 209 fr. Livre vendu bon marché; on le classe pourtant

parmi les quelques ouvrages réussis par l'éditeur; — MOLIÈRE : *Théâtre complet*. Paris, Jouaust, 1876-82, 8 vol. gr. in-8°, br.; l'un des 25 exemplaires sur papier de Chine, fig. avant la lettre de L. Leloir, gravées par Flameng, 235 fr.; — MUSSET (Alfred de) : *Illustrations pour les Œuvres,* aquarelles par E. Lamy, gravées à l'eau-forte par Lalauze. Paris, Morgand, 1883, 60 pl. sur papier du Japon avec la lettre gravée, 156 fr.

*Parnasse satyrique* (*Le*) *du* XIX<sup></sup>e *siècle,* et *le Nouveau Parnasse satyrique.* (Bruxelles), s. d., 3 vol. in-8°, br., 82 fr. Ouvrage qu'il faut avoir... sous clef; — PERROT et CHIPIEZ : *Histoire de l'art dans l'antiquité*. Paris, Hachette, 1882-84, 2 vol. in-4° en feuilles, papier Whatman, 76 fr.; — PETIT (Léonce) : *La Conversion de M. Gervais,* texte et dessins par Léonce Petit. Paris, Charpentier, 1881, 1 vol. in-8°, br. papier de Hollande, 58 fr.; — *Petits Conteurs du* XVIIIe *siècle,* publiés par Octave Uzanne. Paris, Quantin, 1878-82, 10 vol. in-8°, papier de Hollande, br., 94 fr.; — PLON (Eugène) : *Benvenuto Cellini,* eaux-fortes par Le Rat. *Nouvel appendice*. Paris, E. Plon, 1883-84, 2 vol. in-4° en feuilles, avec trois états de grav., 60 fr.

QUATRELLES : *Légendes de la vierge de Münster*. Illustrat. par Eug. Courboin. Paris, Charpentier, s. d. (1882), in-4°, br., sur papier de Chine, 54 fr.

RACINE (Jean) : *Œuvres*. Paris, Pierre Didot l'aîné, 1801, 3 vol. in-fol., papier vélin, fig. mar. r. doublé, dans des étuis (Marius Michel), 345 fr.; — RACINE (Jean) : *Théâtre,* vignettes à l'eau-forte, par Ernest et F. Hillemacher. Paris, Jouaust, 1873-74; 4 vol. gr. in-8°, br., papier de Hollande, 56 fr.; — *Recueil des meilleurs Contes en vers* (par La Fontaine, Voltaire, Vergier, Senecé, etc.). Londres, 1878, 4 vol, in-18, reliés par Claessens, 170 fr. Il faut avoir ce livre dans son ancienne reliure ou bien s'en passer, à moins d'avoir le précieux exemplaire si bien décrit dans la « Bibliothèque d'un bibliophile ». Autrefois, il y a quinze ou vingt ans, — un siècle! — aussitôt qu'un libraire — il y en a jusqu'à trois que je pourrais nommer — achetait un *Molière* de 1682 ; un *Rabelais,* de Le Duchat, de 1741 ; *Les Contes* de La Fontaine, édition dite des *Fermiers généraux; Les Baisers et les Fables* de Dorat, etc., etc., dans leur ancienne reliure, si la reliure n'était pas en maroquin ou était un peu défraîchie, vite, vite, à peine l'ouvrage était-il entré dans la boutique du libraire, qu'on prenait un canif, et là, sans barguigner, on coupait les ficelles qui retetenaient la reliure, on *la cassait* en un mot; et vite, vite, chez David, chez Lortic, chez Thibaron, chez Brany, chez Trautz... Mais tout se paye ici bas, a dit un grand homme de guerre, qui, de simple sous-lieutenant d'artillerie, devint empereur et roi. Oui, tout se paye, car aujourd'hui lorsqu'on vous offre un livre ainsi rhabillé, vous commencez par le flairer pour savoir s'il n'a pas été lavé, lavassé; vous le compulsez pour découvrir si des feuillets plus courts n'ont pas été ajoutés, soit pour compléter, soit pour remplacer des pages déchirées; vous le refeuilletez pour y trouver quelque maquillage; et si, malgré une auscultation sérieuse, vous ne découvrez rien de suspect, vous dites au libraire, qui n'en peut mais et qui vous regarde du coin de l'œil... « Non, décidément, je le préfère dans sa vieille reliure, *en maroquin;* trouvez m'en un exemplaire bien frais. » Le libraire sait ce que cela veut dire, car vous lui

demandez presqu'un mouton à cinq pattes. N'ai-je pas entendu un bibliophile des plus délicats dire il y a peu de temps : « Je préfère un *Molière* de 1682 dans sa vieille reliure en veau, tranche rouge, à tout autre, fût-il relié par Trautz! » Il ne faut pas être aussi absolu, mais cette théorie a du bon; — REGNARD : *Œuvres complètes.* Paris, Crapelet, 1822, 6 vol. in-8°, port. gr., papier vélin, demi-rel., 122 fr.; — REYBAUD : *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale,* ill. par Grandville. Paris, Dubochet, 1846, 1 vol. gr. in-8°, demi-rel., 1re édition, 57 fr.

THIERRY (Augustin) : *Cinq récits des temps mérovingiens,* avec dessins de J.-P. Laurens, reproduits par le procédé Goupil: 5 fascicules in-fol. en feuilles; l'un des 30 exemplaires sur papier du Japon, 147 fr.

VOLTAIRE : *Œuvres,* édition Beuchot. Paris, Lefèvre, 1834; 72 vol. in-8°, demi-rel. Exemplaire en gr. papier cavalier vélin, de la collection des classiques, contenant la suite des figures et portraits, par Desenne, sur chine, avant la lettre et les eaux-fortes; la suite de l'édition de Kehl; la seconde suite donnée par Renouard; deux suites pour *La Pucelle* et une trentaine de portraits, 411 fr. Le *Voltaire* est un ouvrage dans lequel il est encore admis que l'on peut entasser gravures sur portraits et portraits sur gravures, pour éviter d'avoir plusieurs éditions. Vous voyez-vous à la tête de quatre ou cinq *Voltaire* en 72 et même 96 volumes!

BRUNET : *Manuel du libraire et de l'amateur de livres,* 6 vol. demi-rel.; *Supplément,* par Deschamps et G. Brunet, 2 vol. br. Paris, Firmin-Didot, 1860-65 et 1878-80, 250 fr. Ouvrage auquel Brunet a travaillé toute sa vie, qui fut longue, comme chacun sait. Comme renseignements, il a un peu vieilli; les prix qu'il indique ne sont plus ceux d'aujourd'hui; mais c'est un modèle de rédaction que ses successeurs s'efforceront toujours d'imiter.

*Catalogue d'une très riche* mais peu nombreuse collection de livres, provenant de la bibliothèque de M. le comte de Fortsas. Mons, Hoyois, s. d., in-8° de 16 p., demi-rel. chag. vert. Réimpression sur papier vert de ce curieux catalogue imaginaire dû à M. René Châlon, 9 fr. Une mystification de ce genre serait-elle possible aujourd'hui? On me permettra d'en douter.

MOLIÈRE : *Dépit amoureux.* Paris, Claude Barbin, 1663, in-12, mar. r. (Cuzin). Édition originale, 50 fr. Il n'y a pas longtemps qu'il aurait fallu mettre davantage pour avoir cet exemplaire; mais voilà, il est court de marges, *rhabillé...*

PORTALIS et BÉRALDI : *Les Dessinateurs et les Graveurs d'illustrations au* XVIIIe *siècle.* Paris, Morgand et Fatout, 1877-82, 5 tomes br., papier de Hollande, 131 fr. Excellent ouvrage, fruit de la collaboration de deux bibliophiles émérites.

---

VENTE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE M. E. COLLIN, HÔTEL DROUOT, DU 8 AU 13 FÉVRIER.
(Ch. Porquet, expert.)

Depuis que les romantiques et les ouvrages illustrés du XIXe siècle sont passionnément recherchés, c'est-à-dire depuis une dizaine d'années, aucune bibliothèque importante composée uniquement de ces sortes de livres n'avait

passé en vente publique. Aussi, lorsque le bruit se répandit que M. Collin, bibliophile bien connu, était décidé à se séparer de ses livres, l'attention des amateurs fut éveillée et le catalogue fut attendu avec une vive impatience. M. Collin avait réuni un choix de beaux livres, dont un certain nombre, sur papier de Chine, très rares; la plupart étaient reliés par Cuzin ou simplement cartonnés. La vente a produit environ 66,000 fr.; c'est à peu près ce qu'avaient coûté les livres, *avant la reliure*. Voici l'indication des principaux articles :

Adam (Mme Juliette Lamber) : *La Chanson des nouveaux époux*, édition ornée d'un portrait et de 10 eaux-fortes. Paris, Conquet, 1882, gr. in-4°, demi-rel., non rogné; l'un des 100 exemplaires sur papier du Japon, avec double état des gravures, 100 fr.; — Amicis (Edmondo de) : *Le Maroc*, ouvrage illustré de 174 gravures sur bois d'après E. Bayard et autres. Paris, Hachette, 1882, in-fol., dem.-rel., non rogné; exempl. sur papier de Chine, 60 fr.; — Augier (Émile) : Les pièces de théâtre d'Émile Augier, toutes en édition originale, exemplaires reliés ou cartonnés, non rognés, se sont vendues pour la plupart de 6 à 14 fr.; quelques-unes ont atteint des chiffres plus élevés : *Le Gendre de M. Poirier*, 17 fr.; *La Ceinture dorée*, avec envoi autographe à Alfred de Musset, 28 fr. L'édition collective publiée à Bruxelles et à Paris, 1856-57, 6 vol. in-32, demi-rel., 35 fr.

Balzac (H. de) : *Œuvres complètes*. Paris, Houssiaux, 1865-66, 20 vol. in-8°, br., fig., 67 fr. — *Physiologie du mariage*. Paris, Levavasseur et Urbain Canel, 1830, 2 vol. in-8°, mar. vert (Cuzin); édition originale, 80 fr.; — *La Peau de chagrin*. Paris, Ch. Gosselin, 1831, 2 vol. in-8°, frontispices sur chine de Tony Johannot, mar. vert (Cuzin); édition originale, 110 fr.; — *La Peau de chagrin*. Paris, Delloye et Lecou, 1838, gr. in-8°, vignettes d'après Gavarni, Baron, Janet-Lange, etc.; dem.-rel., non rogné; exemplaire de 1er tirage, contenant les deux portraits de *Pauline* et *Fœdora*, tirés à part sur papier de Chine, 110 fr.; — *Les Cent contes drôlatiques*. Paris, Gosselin et Werdet, 1832-33-37, 3 vol. in-8°, dem.-rel., non rognés; édition originale, 182 fr.; — *Les Contes drôlatiques*, cinquiesme édition, illustrée de 425 dessins par Gustave Doré. A Paris, ez-bureaux de la Société générale de Librairie, 1855, petit in-8° dans le cartonnage de l'éditeur, 40 fr. 1er tirage; — *Petites Misères de la vie conjugale*, illustrées par Bertall. Paris, Chlendowski, s. d. (1845), gr. in-8°, dem.-rel., non rogné, 49 fr.; — *Le même*, dem.-rel., non rogné, plus frais, 66 fr. — *Eugénie Grandet*, ouvrage orné de 8 sujets dessinés par Dagnan-Bouveret et gravés à l'eau-forte par Le Rat. Paris, imprimé pour les *Amis des livres*, par Motteroz, 1883, gr. in-8°, mar. bleu, janséniste, tr. dor. (Cuzin); tiré à 120 exemplaires, contenant les gravures en double état, eaux-fortes pures sur papier blanc et épreuve avant la lettre sur chine, 265 fr. Cet ouvrage, publié à 130 fr., est le quatrième édité par la Société. Les trois premiers sont : *Chroniques du règne de Charles IX*, par Mérimée, illustrées de 32 compositions, dessinées et gravées à l'eau-forte par Edmond Morin. Paris, 1876, 2 vol. in-8°; *Scènes de la vie de Bohème*, par Henry Mürger, avec un frontispice et 12 gravures à l'eau-forte par Adolphe Bichard. Paris, Jouaust, 1879, 1 vol. in-8°; *L'Eldorado ou Fortunio*, par Théophile Gautier, illustré de 12 gravures à l'eau-forte de Milius et de 81 dessins d'Avril. Paris, Motteroz, 1880, 1 vol. in-8°;

et les trois derniers : *Les Orientales,* par Victor Hugo, illustrées de 8 compositions de MM. Gérôme et Benjamin Constant, gravées à l'eau-forte par de Los Rios. Paris, Chamerot, 1882, 1 vol. in-4°; *Jacques le Fataliste et son maître,* par Diderot, orné de 12 dessins de Maurice Leloir, gravés à l'eau-forte par divers artistes. Paris, Chamerot, 1884, 1 vol. in-8°; *Servitude et grandeur militaires,* par Alfred de Vigny, avec des dessins de H. Dupray, gravés à l'eau-forte par Daniel Mordant. Paris, Lahure, 1885, 1 vol. in-8°. Cette édition d'*Eugénie Grandet* serait *presque* parfaite, si l'artiste qui a fait les dessins avait eu le loisir d'abord de jeter sur le papier, avant de les terminer, l'ensemble de ses compositions; ce qui lui aurait évité de nous peindre Eugénie Grandet tantôt en svelte jeune fille, tantôt en taille épaisse; ensuite, s'il avait été pénétré de cette idée qu'un dessin pour l'illustration d'un livre doit toujours être en hauteur et jamais, *au grand jamais,* en largeur. Quant au graveur, il a exécuté les eaux-fortes avec beaucoup de talent. Sous une trentaine de numéros, on a vendu la plupart des éditions orginales. Quelques exemplaires provenant de la bibliothèque de Balzac étaient en demi-reliure veau rouge, les autres cartonnés non rognés. Voici les divers prix qu'ils ont atteints : *Le Médecin de campagne.* Paris, Mame-Delaunay, 1833, 2 vol. in-8°, 60 fr.; — *Histoire intellectuelle de Louis Lambert.* Paris, Gosselin, 1833, in-12, 9 fr.; — *Les Chouans.* Paris, Vimont, 1834, 2 vol. in-8°, 9 fr.; — *Scènes de la vie de province.* Paris, Ch. Béchet, 1834, 4 vol. in-8°, 49 fr. C'est dans le tome Ier que se trouve l'édition originale d'*Eugénie Grandet.* La *véritable* (car il y a deux éditions sous la même date) se reconnaît aux mots coupés qui terminent les quatre premières lignes du roman; — *Le Père Goriot.* Paris, Werdet, 1835, 2 vol. in-8°, 39 fr; — *Le Lys dans la vallée.* Paris, Werdet, 1836, 2 vol. in-8, 8 fr.; — *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau.* Paris, 1838, 2 vol. in-8°, 36 fr.; — *Un grand homme de province à Paris.* Paris, Souverain, 1839, 2 vol. in-8°, 19 fr.; — *Béatrix.* Paris, Souverain, 1839, 2 vol. in-8°, 9 fr.; — *Pierrette,* Paris, Souverain, 1840, 2 vol. in-8°, 9 fr.; — *Vautrin,* drame en prose. Paris, Delloye, 1840, in-8°, avec un envoi de l'auteur à Mme Desbordes-Valmore, 37 fr.; — *Les Deux frères.* Paris, Souverain, 1842, 2 vol. in-8°, 9 fr.; — *Ursule Mirouët.* Paris, Souverain, 1842, 2 vol. in-8°, 32 fr.; — *Histoire de l'Empereur,* vignettes par Lorentz, gravées sur bois par Bréviaire et Novion. Paris, Dubochet, 1842, in-32, 16 fr.; — *David Séchard.* Paris, Dumont, 1843, 2 vol. in-8°, br., 5 fr.; — *Une ténébreuse affaire.* Paris, Souverain, 1843, 3 vol. in-8°, 14 fr.; — *Un Début dans la vie.* Paris, Dumont, 1844, 2 vol. in-8°, 5 fr. — *Splendeurs et misères des courtisanes, Échantillon de causerie française.* Paris, L. de Potter, 1845, 3 vol. in-8°, 45 fr.; — *Honorine.* Paris, L. de Potter, 1845, 2 vol. in-8°, 12 fr.; — *Paris marié.* Paris, Hetzel, 1846, in-8°, 18 fr.; — *Un Drame dans les prisons.* Paris, Souverain, 1847, 2 vol. in-8°, 3 fr.; — *Les Parents pauvres.* Paris, Chlendowski et Pétion, 1847-48, 12 vol. in-8°, 32 fr.; — *La Dernière incarnation de Vautrin.* Paris, Chlendowski, 1848, 3 vol. in-8°, 26 fr.; — *Mercadet,* comédie. Paris, Librairie théâtrale, 1851, in-12, 3 fr.; — *Traité de la vie élégante.* Paris, Librairie nouvelle, 1853, in-16, 7 fr.; — *Le Député d'Arcis.* Paris, de Potter, s. d. (1854), 4 vol. in-8°, 9 fr.; — *L'Initié.* Paris, de Potter, s. d. (1854), 2 vol. in-8°, 2 fr.; — *Mme de la Chanterie.* Paris. de Potter, s. d. (1854), in-8°, 2 fr.; — *Code*

*des gens honnêtes.* Paris, Librairie nouvelle, 1854, in-16, 7 fr.; — *Les Petits Bourgeois, Les Parvenus.* Paris, de Potter, s. d. (1856-57), 8 vol. in-8°, 11 fr.; — Banville (Théodore de) : *Poésies, 1841-54.* Paris, Poulet-Malassis, 1857, in-12, demi-rel., non rogné; exemplaire sur papier de Hollande, avec envoi de l'auteur à Jules Janin et une lettre autographe ajoutée, 49 fr.; — *Odes funambulesques,* avec frontispice par Braquemond. Alençon, Poulet-Malassis et de Broise, 1857, in-12, demi-rel., non rogné; édition originale, 28 fr.; — *Camées parisiens,* frontispice, avec portraits à l'eau-forte par Ulm. Paris, Pincebourde, 1866-73, 3 vol. petit in-12, dem.-rel., non rogné; édition originale, avec envoi d'auteur à Asselineau, 30 fr.; — *Nouvelles Odes funambulesques.* Paris, Lemerre, 1869, in-12, frontispice de L. Flameng, br.; édition originale, sur papier de Chine, 16 fr.; — *Trente-six ballades joyeuses.* Paris, Lemerre, 1883, in-12, frontispice gravé, mar. bleu, non rogné; édition originale, contenant le dessin original du frontispice et une pièce autographe de dix vers du poète, 71 fr.; — *Même édition,* demi-rel., non rogné, avec les portraits de Banville et d'Asselineau et l'eau-forte du frontispice, 37 fr.; — Barbey d'Aurevilly : *L'Amour impossible.* Paris, Delanchy, 1841, in-8°, mar. bleu, tr. dor. (Belz-Niédrée); édition originale, 40 fr.; — *Une vieille maîtresse.* Paris, Cadot, 1851, 3 vol. in-8°, mar. bleu, tr. dor. (Belz-Niédrée); édition originale, lettre de l'auteur ajoutée, 92 fr.; — *L'Ensorcelée.* Paris, Cadot, 1856, 2 vol. in-8°, mar. bleu, tr. dor. (Belz-Niédrée); édition originale, 72 fr.; — Barbier (Auguste) : *Iambes.* Paris, A. Cassel, 1832, in-8°, mar. rouge, non rogné (Cuzin); édition originale, 90 fr.; — Barthélemy et Méry. *Napoléon en Égypte,* édition illustrée par Horace Vernet et H. Bellangé. Paris, Bourdin, s. d. (1842), gr. in-8°, dem.-rel., non rogné; exemplaire sur papier de Chine, 200 fr.; — Baudelaire (Charles) : *Les Fleurs du mal.* Paris, Poulet-Malassis, 1857, in-12, mar., La Vallière, tr. dor. (Thibaron-Joly); édition originale, 80 fr.; — *Les Fleurs du mal.* Paris, Poulet-Malassis, 1857, in-12, carton., non rogné; édition originale, 30 fr.; — Beaumarchais : *La Folle Journée, ou le Mariage de Figaro.* Paris, Ruault, 1785, gr. in-8°, papier vélin, mar. rouge doublé de mar. bleu, tr. dor. (Cuzin); édition originale à laquelle on a ajouté les deux suites de figures d'après Saint-Quentin, l'une gravée par Liénard et Lingé, l'autre par Malapeau, 272 fr.; — *Le Mariage de Figaro, Le Barbier de Séville.* Paris, Jouaust, 1882, 2 vol. in-8°, ornés de dessins de S. Arcos, gravés par Monziès, dem.-rel. mar. vert, non rogné (Cuzin); l'un des 20 exemplaires sur papier de Chine, avec double état des figures, 54 fr.; — *Les Beautés de l'Opéra,* ou chefs-d'œuvre lyriques illustrés, texte par Théophile Gautier, etc. Paris, Soulié, 1845, gr. in-8°, texte encadré, cart. non rogné, 38 fr. Livre rare, vendu bon marché; — Béranger (P.-J. de) : *Chansons morales et autres.* Paris, Alexis Eymery, 1816, in-18, frontispice et titre gravés, mar. rouge doublé de mar. bleu, dorure à petits fers, tr. dor. (Cuzin); 1re édition originale. Exempl. relié sur brochure, 319 fr. La boucle du haut du titre n'est pas intacte. On sait que les exemplaires dont le titre est absolument irréprochable sont fort rares et sont cotés un haut prix; — *Chansons.* Paris, chez les marchands de nouveautés, 1821, 2 vol. petit in-12, mar. bleu, fil. dent. int., tr. dorée (Cuzin); 2e édition originale, 99 fr.; — *Chansons nouvelles.* Paris, chez les marchands de nouveautés, 1825, in-18, même reliure (Cuzin); 3e édition originale, 65 fr.; —

*Chansons inédites*. Paris, Baudouin frères, 1828, in-18, même reliure (Cuzin); 4e édition originale, 65 fr.; — *Chansons nouvelles et dernières*. Paris, Perrotin, 1833, in-18, même reliure (Cuzin); 5e édition originale, 60 fr.; — *Chansons anciennes, nouvelles et inédites*, avec des vignettes de Devéria et des dessins coloriés d'Henry Monnier. Paris, Baudoin frères, 1828, 2 vol. in-8°; *Chansons nouvelles et dernières*. Paris, Perrotin, 1833, 1 vol. in-8°, dans lequel on a inséré un fragment (Chansons politiques) du supplément de 1829. Ensemble 3 vol. in-8°, mar. bleu, compartiments de filets sur le dos et sur les plats, dent. int., tr. dor. (Cuzin). Exemplaire relié sur brochure, contenant la suite de 40 vignettes coloriées d'Henry Monnier appartenant à l'édition; la suite de 103 vignettes sur acier, dite de Tony Johannot, publiée en 1829-33, premières épreuves avant la lettre; plus la seconde planche des *Gaulois et Francs*, d'après Raffet; le *Fils du pape*, en épreuve d'artiste, et quelques autres pièces, 975 fr. En mettant ce livre sur table, l'expert a annoncé que, dans la suite de Tony Johannot, *vingt-six* pièces étaient chinées (*échinées*, a répondu malicieusement *mezzo voce* un jeune commis libraire bécarre), c'est-à-dire que ces pièces, tirées sur papier blanc, avaient été dédoublées, teintées de la couleur du papier de Chine, puis collées sur papier blanc, pour les appareiller avec la suite, qui, comme on le sait, est fort rare sur chine. Le travail a été habilement exécuté; mais enfin ces pièces ne sont pas sur papier de Chine, comme l'indique le catalogue. Et supposez que, le jour même de la vente, un amateur étranger envoie à un libraire une commission par dépêche. Que fera le libraire? Achètera-t-il, malgré l'annonce de la dernière heure, dont l'importance peut lui échapper et lui échappera certainement s'il envoie un commis à sa place? S'il achète et que son client, qui est au delà des mers et n'aura l'ouvrage en main qu'au bout d'un certain temps, refuse l'acquisition, que fera-t-il? Et si c'est l'expert lui-même qui reçoit une commission?... Demander à l'expert d'indiquer dans le catalogue les tares d'un livre, c'est lui demander presque l'impossible; le demander au vendeur, ah!... Et pourtant... Je plaide là une question de principe, et pas autre chose; — *Œuvres complètes*. Paris, Perrotin, 1847, 2 vol. in-8°; *Dernières chansons*. Paris, Perrotin, 1857, in-8°. *Ma Biographie*. Perrotin, 1860, in-8°. Ensemble 4 vol. in-8°, mar, bleu, fil., riche reliure à petits fers, dos orné et coins dorés, dent. intér., tr. dor. (Cuzin). Exemplaire relié sur brochure, contenant: 1° la suite de 120 fig. sur bois de Grandville et Raffet, publiée par Fournier en 1836, premières épreuves sur chine volant; 2° la suite de 53 gravures sur acier (dite de Lemud), en double état, sur blanc avec lettre et sur papier de Chine avant la lettre; plus le portrait de Béranger (dit à l'ovale) et celui gravé par Massart; le deuxième frontispice gravé par Pelée et la deuxième planche du Juif-Errant gravée par Wilmann, sur papier de Chine; 3° la suite de Lemud pour les *Dernières chansons*, 14 pièces en double état sur papier blanc et sur papier de Chine avant la lettre; 4° la suite de 8 pièces, d'après Sandoz et Ém. Wattier, pour *Ma Biographie*, épreuves en triple état, avec la lettre sur blanc, avant la lettre et en épreuves d'artiste sur papier de Chine; 5° portrait en pied et photographie de Béranger, etc. Ensemble 280 pièces, 1,606 fr. Très bel exemplaire. Il avait coûté 1,600 fr. en blanc, c'est-à-dire sans la reliure. Cette reliure, qui a coûté 800 fr., est parfaitement exécutée, sauf que le dos est un peu serré et que le livre ne

s'ouvre pas facilement, ou plutôt ne reste pas ouvert comme une reliure à dos brisé, qui est la seule avec laquelle *on doit* habiller un livre où il y a beaucoup de gravures. Bonne occasion néanmoins pour l'amateur qui veut avoir un livre tout fait, sans avoir à subir les angoisses de l'attente; — BÉRAT (Frédéric) : *Chansons,* illustrations par T. Johannot, etc. Paris, A. Curmer, 1853, in-8°, dem.-rel., non rogné, 28 fr.; — BERNARD et COUAILHAC : *Le Jardin des plantes.* Paris, L. Curmer, 1842, 2 vol. gr. in-8°, fig., br., 27 fr. Ce livre vaut une centaine de francs; — BERTALL : *La Comédie de notre temps.* Paris, Plon, 1874-1875, 2 vol. gr. in-8°. *La Vie hors de chez soi.* Paris, Plon, 1876, 1 vol. in-8°. *La Vigne.* Paris, Plon, 1878, 1 vol. in-8°. Ensemble 4 vol., dem.-rel., non rognés, 116 fr; — *Bibliothèque rose illustrée.* Paris, Hachette, s. d., 62 vol. in-12, br., sur papier de Chine, 160 fr.; — BLANC (Ch.) : *Histoire des peintres de toutes les écoles.* Paris, Ve Renouard, 1861-77, 14 vol. in-4°, dem.-rel., non rognés, 491 fr.; — *L'Œuvre de Rembrandt,* orné de bois gravés, de 40 eaux-fortes de Flameng et de 35 héliogravures. Paris, A. Lévy, 1873, 2 vol. in-4°, br., 85 fr.; — BOCCACE : *Le Décaméron,* vignettes par Tony Johannot, Nanteuil, etc. Paris, Barbier, 1846, gr. in-8°, dem.-rel., non rogné, 41 fr.; — *Les Dix Journées,* avec 11 eaux-fortes de L. Flameng. Paris, Jouaust, 1873, 4 vol. in-8°, dem.-rel., non rognés (Cuzin); l'un des 15 exempl. sur papier de Chine, 115 fr.; — BOILEAU : *Œuvres poétiques,* eaux-fortes de V. Foulquier. Tours, Mame, 1870, gr. in-8°, dem.-rel., non rogné, papier vergé, avec le tirage à part des eaux-fortes, 56 fr.; — BOREL (Pétrus) : *Rapsodies.* Paris, Levavasseur, 1832, pet. in-8°, frontispice et 2 lithographies, dem.-rel., non rogné; édition originale, 69 fr.; — BRANTÔME : *Les Sept discours touchant les dames galantes,* dessins d'Édouard de Beaumont, gravés par Boilvin. Paris, Jouaust, 1882, 3 vol. in-8°, dem.-rel., non rognés (Cuzin); l'un des 20 exempl. sur papier de Chine, avec les figures en triple état, 182 fr.; — BRILLAT-SAVARIN : *Physiologie du goût,* eaux-fortes par Ad. Lalauze. Paris, Jouaust, 1879, 2 vol. in-8°, dem.-rel., non rognés (Cuzin); l'un des 20 exempl. sur papier de Chine, 137 fr.

*Caricature (La) politique, morale, littéraire et scénique :* Journal fondé et dirigé par Ch. Philipon, de l'origine 4 novembre 1830 au 27 août 1835, 251 numéros. Paris, Aubert, 10 tomes en 5 vol. gr. in-4°, demi-rel., non rognés, avec les 24 pl. de la lithographie mensuelle, par Daumier, Traviès, Grandville, etc., 999 fr. Ouvrage des plus intéressants, *le triomphe de la lithographie;* — CAZOTTE (J.) : *Le Diable amoureux,* illustré de 200 dessins, par Édouard de Beaumont. Paris, Ganivet, 1845, in-8°, demi-rel., non rogné, 52 fr.; — *Cent Nouvelles nouvelles (Les),* dessins de Jules Garnier. Paris, Jouaust, 1874, 4 vol. in-8°, demi-rel., non rognés (Cuzin); l'un des 15 exempl. sur papier de Chine, avec les grav. en double état, 94 fr.; — CERVANTÈS : *L'Ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche,* vignettes de Tony Johannot. Paris, Dubochet et Cie, 1836, 2 vol. in-8°, mar. noir tête dorée, non rognés. Exempl. sur papier de Chine, 285 fr. Très rare sur ce papier; — *L'Ingénieux chevalier Don Quichotte de la Manche,* illustré par Grandville. Tours, Mame, 1848, 2 vol. in-8, demi-rel., non rognés, avec les couvertures, 85 fr.; — CHAMPFLEURY : *Le Violon de faïence;* dessins en couleur par E. Renard, eaux-fortes par Jules Adeline. Paris, Dentu, 1877, in-8°, mar. bleu, tr. dor. (Marius Michel), exempl. sur papier

fort, fig. coloriées, 70 fr.; — *Le Violon de faïence,* nouvelle édition avec 34 eaux-fortes de Jules Adeline. Paris, Conquet, 1885, in-8° br. Exempl. sur papier du Japon, épreuves en double état, 82 fr.; — *Chants et Chansons populaires de la France.* Paris, Delloye, 1843, 3 vol. gr. in-8°, cartonnés, non rognés; première édition avec les couvertures, 345 fr. *Avec les couvertures...* Cette indication revient à chaque page et presque à chaque article du catalogue. S'est-on assez gaussé des amateurs d'ouvrages illustrés du XIX° siècle, qui voulaient et veulent encore avoir des exemplaires *avec les couvertures,* quand elles sont intéressantes, surtout quand elles représentent des sujets qui ne sont pas dans le livre, ce qui est fréquent. Ce dédain, cette gausserie, comme on voudra l'appeler, sentait son faux nez d'une lieue; car j'ai ouï dire que... certains libraires... les plus réfractaires à reconnaître l'intérêt évident — aveugle qui ne le voit pas! — qui s'attache aux livres illustrés du XIX° siècle, *avec les couvertures,* mais marchands avant tout, savaient fort bien, à l'occasion, coter au maximum de leur valeur des exemplaires *avec les couvertures;* que dis-je? les très intéressantes couvertures des 3 volumes des *Chansons populaires,* n'ai-je pas vu ces mêmes libraires les faire payer — les couvertures seules — trois ou quatre louis! — *Chefs-d'œuvre d'art (Les) au Luxembourg.* Paris, Baschet, 1881, in-f°, demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier du Japon avec les pl. avant la lettre, 84 fr.; — Chénier (André de) : *Œuvres complètes.* Paris, Baudoin, 1819, in-8°, mar. r., tr. dor. (Cuzin). Édition originale, 121 fr.; — *Le même,* mar. bleu, tr. dor. (Cuzin), 66 fr.; — Chevigné (comte de) : *La chasse et la pêche suivies de poésies diverses.* Rheims, 1832, pet. in-12, mar. viol., tr. dor.; édition originale de quelques-uns des *Contes rémois*, avec envoi autographe signé, 50 fr.; — *Les Contes rémois,* dessins de Meissonier. Paris, Michel Lévy, 1858, gr. in-8, demi-rel., non rogné; l'un des 40 exempl. sur papier de Hollande, avec les vignettes sur papier de Chine, 590 fr.; 1re édition avec les vign. de Meissonnier; — *Les Contes rémois*, dessins de Meissonnier. Paris, Michel Lévy, 1858, in-12, demi-rel. non rogné, 47 fr.; — *Les Contes rémois,* dessins de Jules Worms, gravés à l'eau-forte par Paul Rajon. Paris, Jouaust, 1877, in-8, demi-rel. non rogné (Cuzin); l'un des 20 exempl. sur papier de Chine, 40 fr.; — *Classiques (Les) de la Table.* Paris, Dentu, 1843, in-8, fig., br., 96 fr.; — *Comic almanak pour 1842 et 1843,* ornés de 12 grav. à l'eau-forte et de dessins dans le texte. Paris, Aubert, 2 vol. in-12, cart., tr. dor., 56 fr.; — Coppée (François) : *Poésies.* Paris, Lemerre, 1883, in-4°, mar. bleu, tr. dor. (Cuzin). Exempl. sur papier de Chine, orné de la suite des eaux-fortes, de Boilvin, en double état, épreuves avant la lettre sur papier de Chine et sur papier du Japon, avec 48 épr. d'essai ajoutées, 380 fr.; — *Correctionnelle (La): Petites causes célèbres,* avec 100 dessins, par Gavarni. Paris, Martinon, 1840, in-4°, non rogné, 80 fr.; — Cuendias et de Féréal : *L'Espagne pittoresque.* Paris, Librairie ethnographique, s. d. (1848), gr. in-8°, fig. noires et coloriées, mar. bleu, non rogné, 32 fr.

Dante Alighieri : *L'Enfer,* avec les dessins de Gustave Doré. Paris, Hachette, 1861, in-fol. mar. r., tr. dor. Exempl. avec les pl. sur papier de Chine, 105 fr.; — Daudet (Alphonse) : *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon.* Paris, Dentu, 1872, in-12 br., édition originale, avec envoi autographe de

l'auteur à E. Bergerat, 58 fr. Les autres éditions originales se sont vendues moins cher : *Les Contes du lundi*, 17 fr.; *Robert Kelmont*, 9 fr.; *Fromont jeune et Risler aîné*, 27 fr.; *Les Rois en exil* (sur papier de Hollande), 16 fr.; *Numa Roumestan*, 4 fr.; *L'Évangéliste*, 1 fr. 50.; — *Fromont jeune et Risler aîné*, orné de 12 compositions de E. Bayard, gravées à l'eau-forte par J. Massard. Paris, Conquet, 1885, 2 vol. in-8° br.; l'un des 150 exempl. sur grand papier du Japon, avec les fig. en triple état, 100 fr.; — Davillier (Ch.) : *L'Espagne*, illustrée de 300 grav., par Gustave Doré. Paris, Hachette, 1874, in-4°, demi-rel., non rogné, 103 fr.; — De Foe (Daniel) : *Aventures de Robinson Crusoé*, édition illustrée par Grandville. Paris, Fournier, 1840, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, 95 fr.; — *Vie et aventures de Robinson Crusoé*, traduction de Pétrus Borel, 8 eaux-fortes de Mouilleron et portrait. Paris, Jouaust, 1878, 4 vol. in-8°, demi-rel., non rogné (Cuzin); l'un des 20 exempl. sur papier de Chine, avec les fig. en double état, 82 fr.; — Delapalme : *Le Livre de mes petits enfants*, dessins par H. Giacomelli. Paris, Hachette, 1866, gr. in-8°, demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier de Chine, 162 fr. Très rare sur ce papier et très recherché d'ailleurs sur papier ordinaire, vendu 35 fr. non rogné; — Delvau (Alfred) : *Histoire anecdotique des cafés et cabarets de Paris*, avec dessins et eaux-fortes de Courbet, L. Flameng et Rops. Paris, Dentu, 1862, in-12 cart. non rogné, 29 fr.; — *Les Cythères parisiennes*, avec 24 eaux-fortes et un frontispice de Rops et E. Thérond. Paris, Dentu, 1864, in-12, demi-rel., non rogné, 27 fr.; — *Les Heures parisiennes*, 25 eaux-fortes d'Émile Benassit. Paris, Librairie centrale, 1886, in-12, demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier de Hollande, fig. de *Minuit* découverte, 43 fr.; — *Le même*, même papier, br., 54 fr.; — Demidoff (prince) : *Esquisse d'un voyage en Russie*. Paris, Houdaille, 1838, gr. in-8°, ch. r., tr. dor., fig. d'après Raffet. Exempl. sur papier de Chine, avec envoi autographe de l'auteur à Jules Janin, 90 fr.; — Désaugiers : *Chansons et poésies diverses*. Paris, Ladvocat, 1827, 4 vol. pet. in-12, portr. et vig., mar. vert, tr. dor. (Cuzin), 170 fr.; — Desnoyers (Louis) : *Les Aventures de Jean-Paul Choppart*, illustrées par Gérard Séguin et Frédéric Goupil. Paris, Dubochet, 1843, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, avec la couverture, 80 fr. Cette couverture est intéressante avec le dos surtout. Ah! voilà encore un raffinement des *Brivoisiens*, comme les appelle mon confrère Béraldi dans la *Bibliothèque d'un bibliophile*. Oui, *avec le dos*, quand il est orné comme le Jean-Paul Chappart, comme *Les Animaux* de Grandville, et surtout comme les *Contes drôlatiques* de Balzac, édition de 1855, illustrée par Gustave Doré. Sur le dôs de la couverture des *Contes drôlatiques*, il y a une vignette qui est indiquée à la fin de la table des gravures et qui n'est pas dans le texte; — *Diable à Paris (Le)*. Paris, Hetzel, 1845, 2 vol. gr. in-8, demi-rel., non rognés avec les couvertures, 110 fr.; — Diderot : *Jacques le fataliste et son maître*, 12 dessins de Maurice Leloir, gravés à l'eau-forte par Courtry, de Los Rios, Mongin et Teyssonnières. Paris, imprimé pour les amis des livres, par G. Chamerot, 1884, gr. in-8°, mar. noir, jans. dent. int. tr. dor., non rogné (Cuzin). Tiré à 138 exempl., eaux-fortes en double état. Papier du Japon. Ce livre a été publié par les soins de mon confrère Béraldi, auquel j'ai demandé ce qu'il en pensait. Il m'a répondu que l'impression était parfaite (c'est aussi mon avis), mais qu'il regrettait d'avoir employé le papier du Japon. Il a peut-être raison; en effet, le papier du Japon

ne peut supporter ni cassure, ni marque de doigt, ni tache d'aucune sorte; si vous y passez la gomme, aussi légèrement que ce soit, il peluche; ensuite, s'il vient à se piquer, comment le laver?... Pour les dessins (que je trouve dans quelques compositions un peu hors de proportion avec le cadre), il m'a fait remarquer qu'il avait voulu réagir contre certaines illustrations où les personnages paraissent lilliputiens à côté des accessoires qui les entourent; soit. Quant à la gravure, qu'il était satisfait de l'exécution de la plupart des planches: celles gravées par Teysonnières et Mongin, et l'une des deux gravées par Courtry. Somme toute, c'est un beau livre, qui fait honneur à celui qui a dirigé l'exécution; — Droz (Gustave) : *Monsieur, Madame et Bébé,* illustration par Edmond Morin, portrait par Flameng. Paris, Victor Havard, 1878, gr. in-8° br., 14 fr.; — *Le même,* l'un des 30 exempl. sur papier Whatman, demi-rel., non rogné, 78 fr.; — Dumas (Alexandre) : *Nouvelles contemporaines.* Paris, Sanson, 1826, in-12, demi-rel., non rogné (Capé); édition originale, 90 fr.; — *Impressions de voyage.* Paris, Guyot et Charpentier, 1834, 2 vol. in-8° br., frontispice par Célestin Nanteuil; édition originale, 112 fr.; — *Les Trois Mousquetaires.* Paris, Fellens et Dufour, 1846, gr. in-8°, fig. avec 21 pièces ajoutées; *Vingt ans après.* Paris, Fellens et Dufour, 1846, gr. in-8°, fig. avec 24 pièces ajoutées; *Le Vicomte de Bragelonne.* Paris, Dufour, 1853, 2 vol. gr. in-8°, fig. avec 2 dessins et 37 portraits ajoutés; ensemble 4 vol. demi-rel. mar. r. (Hardy-Mennil), 175 fr.; — *Œuvres complètes, Théâtre.* Paris, Charpentier et Passard, 1834-46, 10 vol. in-8°, frontispice par Célestin Nanteuil, demi-rel., non rognés; première édition collective, 250 fr.; — *Antony,* drame en cinq actes. Paris, Auffray, 1831, in-8°, demi-rel. non rogné; édition originale, 125 fr.; — *La Tour de Nesles,* drame en cinq actes et neuf tableaux, par MM. Gaillardet et ***. Paris, Barba, 1832, in-8°, demi-rel., non rogné; édition originale, 135 fr.; — Dumas fils : *Péchés de jeunesse.* Paris, Fellens et Dufour, 1847, in-8°, demi-rel., non rogné, 68 fr.; — *La Dame aux Camélias.* Paris, Michel Lévy, 1872, gr. in-8°, portrait, demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier de Chine (tiré à 25), 37 fr. Les pièces de théâtre se sont vendues assez cher; elles étaient toutes en éditions originales, et la plupart cartonnées non rognées: *Atala, la Dame aux Camélias, la Question d'argent, le Fils naturel, l'Ami des femmes,* ensemble, 26 fr.; — *Diane de Lys* et *Diane de Lys et de Camélias* parodie), 14 fr.; *Un Cas de rupture,* 21 fr.; *Le Demi-Monde* et *le Demi-Monde falsifié* (parodie), ensemble, 13 fr.; *Un Père prodigue,* 20 fr.; *L'Ami des femmes* et *les Idées de Mme Aubray,* 16 fr.; *Une Visite de noces,* exempl. sur papier de Hollande, avec envoi, 30 fr.; *La Princesse Georges* et *la Femme de Claude,* 16 fr.; *Monsieur Alphonse* et *La Princesse de Badgad,* 17 fr.; *l'Étrangère;* l'un des 40 exemplaires sur papier de Hollande, avec envoi, 28 fr.; — Dupont (Pierre) : *Chants et chansons,* ornés de gravures d'après Tony Johannot, Gavarni, etc. Paris, 1851-59, 4 vol. in-8°, cartonnés, non rognés, 40 fr.

Ébers (George) : *L'Égypte, Alexandrie et le Caire. Du Caire à Philæ.* Paris, Hachette, 1880-81, 2 vol. in-fol., fig., demi-rel., non rognés, 79 fr.; — Énault : *Londres,* illustré de 274 gravures sur bois par Gustave Doré. Paris, Hachette, 1876, gr. in-4°, demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier de Chine,

88 fr. ; — ÉPHRUSSI (Ch.) : *Albert Durer et ses dessins.* Paris, Quantin, 1882, gr. in-8°, demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier de Hollande, 56 fr.

FÉNELON : *Les Aventures de Télémaque,* suivies des *Aventures d'Arestonoüs,* édition illustrée par Tony Johannot, Émile Signol, G. Séguin, etc. Paris, Bourdin, s. d. (1840), gr. in-8°, demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier de Chine, 150 fr. ; — FEUILLET (Octave) : *Polichinelle,* vignettes par Bertall. Paris, Hetzel, 1846, petit in-8°, br., 40 fr. ; — *Julia de Trécœur.* Paris, Lévy, 1885, in-8°, avec 15 eaux-fortes d'après Henriot, br. ; l'un des 50 exempl. sur Japon avec les vig. en double état, 61 fr. ; — FEYDEAU (Ernest) : *Fanny,* préface par Jules Janin. Paris, Amyot, 1858, gr. in-8°, demi-rel., non rogné ; l'un des 100 exempl. sur papier de Hollande, 51 fr. ; — FLAUBERT (Gustave) : *Madame Bovary.* Paris, Michel Lévy, 1857, in-12, demi-rel., non rogné (Lortic) ; édition originale en 1 seul vol. sur papier vélin fort, 181 fr. ; — *Français (Les) peints par eux-mêmes.* Paris, Curmer, 1840-42, 8 tomes en 4 vol. gr. in-8°, fig. mar. ch. violet, tr. dor. Exempl. tiré sur papier de Chine. Quelques pl. (7) sont sur papier teinté. On y ajouté un article autographe de Frédéric Soulié « l'Ame méconnue » et deux lettres autographes, l'une de Grandville et l'autre d'Eug. Lami. Exempl. de Curmer, portant ses initiales sur chaque vol., 1,000 fr. Sur beaucoup de pl., il y a des légendes au crayo ninédites ; — FROMENTIN (Eugène) : *Sahara et Sahel.* Paris, Plon, 1879, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, 45 fr.

*Galerie de la presse, de la littérature et des beaux-arts,* 147 portraits lithographiés. Paris, 1839-41, 3 vol. in-4°, demi-rel., non rognés, 160 fr. ; — GALIBERT (Léon) : *Histoire de l'Algérie.* Paris, Furne, 1843, gr. in-8°, fig. d'après Raffet, etc., cart., non rogné, 46 fr. ; — GALLAND : *Les Mille et une Nuits,* 21 eaux-fortes par A. Lalauze, 10 vol. in-8°, demi-rel., non rognés (Cuzin) ; l'un des 20 exempl. sur papier de Chine, 150 fr. ; — GAUTIER (Théophile) : *La Comédie de la mort.* Paris, Desessart, 1838, gr. in-8°, frontispice de Louis Boulanger, mar. bleu, tr. dor. (Cuzin) ; édition originale, 99 fr. ; — *Émaux et Camées.* Paris, Eug. Didier, 1852, in-16, demi-rel., mar. vert, non rogné ; édition originale, 16 fr. ; — *Émaux et Camées,* seconde édition augmentée. Paris, Poulet-Malassis, 1858, in-12, frontispice, papier de Hollande, demi-rel., non rogné (Lortic). On a relié à la suite les feuilles d'essai d'impression en rouge et noir et l'autographe de la pièce : *l'Aveugle,* 76 fr. Voici ce que Théophile Gautier écrivait à E. Feydeau en février 1859, de Saint-Pétersbourg, à propos de cette édition : « Cet étourdi de Poulet-Malassis a copié, pour *Émaux et Camées,* la première édition, de façon qu'il a sauté deux pièces qui sont ajoutées à la seconde : *Les Accroche-Cœur* et *les Néréides.* C'est adroit pour un recueil complet. Il n'a pas mis non plus la pièce intitulée *l'Art* à la place indiquée : elle devait venir après *Bûchers et Tombeaux.* » La deuxième édition, à laquelle Théophile Gautier fait allusion, est du même format que la première ; elle a été publiée par M. Eug. Didier sous la date de 1853. Celle de Malassis est donc la troisième ; — *Les Jeunes-France.* Paris, Eug. Renduel, 1833, in-8°, eau-forte de Célestin Nanteuil, demi-rel., non rogné ; édition originale, 122 fr. ; — *Mademoiselle de Maupin.* Paris, Eug. Renduel, 1835-36, 2 vol. in-8°, mar. r., dos orné, fil. dentelle intér., tr. dor. (Trautz-Bauzon-

net); édition originale, exempl. relié sur brochure et non rogné. D'après le catalogue, Trautz-Bauzonnet n'aurait relié que deux exempl. du livre, l'un pour le baron James de Rothschild et celui-ci, 1,085 fr. M. E. C. avait payé cet exempl. 1,200 fr.; il y a fait mettre une reliure de 2 à 300 fr., total 1,500 fr. Ce livre était, il y a sept ou huit ans, introuvable en bonne condition; — *Mademoiselle de Maupin,* réimpression textuelle de l'édition originale, notice bibliographique par Ch. de Lovenjoul. Paris, L. Conquet et Charpentier, 1883, 2 vol. gr. in-8°, port. mar. r., dent. intér., tr. dor. (Cuzin). Exempl. tiré sur papier du Japon et contenant la suite des fig. dessinées par Toudouze et gravées par Champollion; épr. en *triple* état, auquel on a ajouté les deux portraits et les deux fig. refusés, 508 fr.; — *Le même,* exempl. sur papier vélin, avec les mêmes fig., 2 vol. gr. in-8°, br., 145 fr.; — *L'Eldorado ou Fortunio.* Paris, imprimé pour les Amis des Livres, par Motteroz, 1880, gr. in-8°, eaux-fortes de Milius, vignettes d'Avril, mar. vert, janséniste, tr. dor. (Cuzin); l'un des 115 exempl., 345 fr. (Publié à 100 fr.). Papier vélin; — *Tra los montes.* Paris, Victor Magen, 1843, 2 vol. in-8°, mar. bleu jans., tr. dor. (Cuzin); édition originale, 127 fr.; — *Le Capitaine Fracasse,* illustré de 60 dessins par Gustave Doré. Paris, Charpentier, 1866, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, 47 fr.; — GAVARNI : *Œuvres choisies.* Paris, Hetzel, 1846-48, 4 vol. gr. in-8°, demi-rel., non rognés, 145 fr.; — *Son Œuvre,* texte par Jules Janin, etc. Paris, Morizot, s. d., 5 vol. in-fol., demi-rel., non rognés, 190 fr.; — *Gemmes (les) et joyaux de la Couronne,* dessinés et gravés à l'eau-forte par Jules Jacquemart. Paris, 1865, 2 parties en 1 vol. in-fol., papier de Hollande, avec 60 pl., demi-rel., non rogné, 180 fr.; — GIACOMELLI : *Les Nids,* 20 grav. sur bois, épr. sur papier de Chine, montées sur Bristol. Paris, s. d., gr. in-fol., cart., 75 fr.; — GŒTHE : *Les Souffrances du jeune Werther,* seconde édition. Paris, Crapelet, 1845, in-8°, papier vergé, tr. dor. (Cuzin), contenant la suite des fig. de Moreau, épr. avant la lettre, et la suite de Tony Johannot, aussi avant la lettre, 75 fr.; — *Faust.* 1 portrait et 17 dessins, par Eugène Delacroix. Paris, Motte et Sautelet, 1828, gr. in-fol., demi-rel., non rogné. Exempl. avec les fig. sur papier de Chine, 220 fr.; — *Faust,* édition illustrée par Tony Johannot. Paris, Michel Lévy et Dutertre, 1847, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, 30 fr.; — GOLDSMITH : *Le Vicaire de Wakefield.* Paris, Bourgueleret, 1838, in-8°, avec vignettes de Tony Johannot et Ch. Jacque, chag. brun, tr. dor; l'un des rares exempl. avec les fig. sur papier de Chine, 172 fr.; — GONCOURT (Edmond et Jules de) : *L'Art au* XVIII*e* *siècle*; étude sur différents artistes. Paris, Dentu, 1860-75, 12 livr. gr. in-4°, papier de Hollande, avec 38 eaux-fortes; demi-rel., non rogné, 176 fr.; — GOURDAULT (Jules). *L'Italie,* illustrée de 450 grav. sur bois. Paris, Hachette, 1877, in-4°, demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier de Chine, 56 fr. — *La Suisse,* illustrée de 750 grav. sur bois. Paris, Hachette, 1879-80, 2 vol. gr. in-4°, mar. vert, tr. dor., 64 fr.; — GOZLAN : *Aventures merveilleuses et touchantes du prince Chénevif et de sa jeune sœur,* vignettes par Bertall. Paris, Hetzel, 1846, in-12, cart., non rogné, 30 fr.; — GRANDVILLE : *Les Métamorphoses du jour.* Paris, Bulla, 1829, in-4° oblong, demi-rel., fig. color., 299 fr. Bel exempl. d'un ouvrage rare avec la couverture illustrée; — *Les Métamorphoses du jour,* accompagnées d'un texte, notice sur Grandville, par Ch. Blanc. Paris, Havard, 1854, gr. in-8°, fig.. color.,

non rogné, 67 fr.; — *Un autre monde*. Paris, Fournier, 1844, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, 85 fr.; — *Cent Proverbes*. Paris, Fournier, 1845, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, 70 fr.; — *Grande Ville (La)*, nouveau tableau de Paris, par Paul de Kock, Balzac, A. Dumas, etc., illustré par Gavarni, Daumier, etc. Paris, Marescq, 1844, 2 tomes en 1 vol. gr. in-8°, demi-rel., non rogné, 40 fr.

Halévy (Ludovic): *Un Scandale*. Paris, Librairie nouvelle, 1860, in-12, mar. r., non rogné, 18 fr.; — *Madame et Monsieur Cardinal*, 12 vig. par Edmond Morin. Paris, C. Lévy, s. d., in-12, demi-rel., non rogné, édition originale; l'un des 50 exempl., sur papier de Hollande, avec tirage à part des vig., 46 fr.; — *Les Petites Cardinal*, 12 vig. par Henry Maigrot. Paris, C. Lévy, 1880, in-12, demi-rel., non rogné, édition originale; l'un des 25 exempl. sur papier de Chine, avec les vig. tirées à part, 46 fr.; — *L'Abbé Constantin*. Paris, C. Lévy, 1882, in-12, demi-rel., non rogné, édition originale, 24 fr.; — *La Famille Cardinal*. Paris, C. Lévy, 1883, petit in-8°, demi-rel., non rogné, sur papier vergé, 16 fr.; — *Criquette*. Paris, C. Lévy, 1883, in-12, demi-rel., non rogné, édition originale, 11 fr.; — *Histoire dramatique, pittoresque et caricaturale de la sainte Russie*, commentée et illustrée de 500 magnifiques grav. par Gustave Doré. Paris, Bry, s. d., gr. in-8°, demi-rel., non rogné, avec la couverture, 58 fr.; — Hoffmann : *Contes fantastiques*, illustrés par Gavarni. Paris, Lavigne, 1843, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, 23 fr. Livre rare en bonne condition; — Huart : *Paris au bal*, 60 vig. par Cham. Paris, Aubert et Cie, 1845, in-8°, demi-rel., non rogné, 47 fr.; — *Ulysse ou les porcs vengés*. Paris, Garnier, 1852, vig. par Cham, Daumier, E. de Beaumont, in-12, br., 29 fr.; — Hubner (baron de) : *Promenade autour du monde*, 1871, édition illustrée de 316 grav. sur bois. Paris, Hachette, 1877, in-fol., demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier de Chine, 60 fr.; — Hugo (Victor) : *Œuvres*. Paris, Charpentier, 1841-50, 15 vol. in-12 br., 63 fr.; — *Œuvres*. Paris, Hachette, Hetzel et Lecou, 1857, 9 vol. in-12 br., 31 fr.; — *Œuvres poétiques*. Paris, Hetzel, 1869-70, 10 vol. in-12, demi-rel., non rognés, exempl. sur papier de Chine, 180 fr.; — *Œuvres*. Paris, Lemerre, 1875-81, 19 vol. in-12, br., exempl. sur papier de Chine, 225 fr.; — *Odes et poésies diverses*. Paris, Pélicier, 1822, petit in-12, mar. r., tr. dor. (Cuzin), avec dédicace à M. Raynouard, 250 fr.; — *Nouvelles Odes*. Paris, Ladvocat, 1824, petit in-12, frontispice de Devéria, mar. r., tr. dor. (Cuzin), édition originale, 71 fr.; — *Le Sacre de Charles X*. Paris, Ladvocat, s. d. (1825), gr. in-8°, br., édition originale avec envoi autographe de l'auteur à M. Alain, 50 fr.; — *Odes et ballades*. Paris, Ladvocat, 1826, petit in-12, frontispice de Devéria, en double état, avant et avec la lettre; mar. r., tr. dor. (Cuzin), édition originale, 150 fr.; — *Les Orientales*. Paris, Ch. Gosselin et H. Bossange, 1829, in-8°, frontispice sur papier de Chine, mar. bleu, tr. dor. (Cuzin), édition originale avec le prospectus, 360 fr.; — *Les Orientales*, illustrées de 8 compositions de MM. Gérôme et Benjamin Constant, gravées par de Los Rios. Paris, imprimé pour les Amis des Livres, par G. Chamerot, 1882, in-4°, mar. r. doublé de mar. bleu, dos orné, tr. dor. (Cuzin). Sur papier du Japon. Publié à 170 fr. Vendu 470 fr. Pourquoi a-t-on choisi pour ce vol. le format in-4° si peu maniable, du papier du Japon si épais, un caractère qui mange les marges, un peintre et non un vignettiste pour les illustra-

tions ? — *Les Feuilles d'automne.* Paris, Renduel, 1832, in-8°, frontispice de Tony Johannot, demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier de Chine, avec envoi autographe de l'auteur à Jules Janin, 950 fr. Voici une rareté bibliographique qui est allée, comme toutes les raretés du maître, augmenter le cabinet de M. P. — *Le même*, papier ordinaire, demi-rel., non rogné, 175 fr. ; — *Les Chants du crépuscule.* Paris, Renduel, 1835, in-8°, demi-rel., non rogné, édition originale, 60 fr. ; — *Les Voix intérieures.* Paris, Renduel, 1837, in-8°, mar. brun, tr. dor. (Cuzin), édition originale, 78 fr. ; — *Les Rayons et les Ombres.* Paris, Delloye, 1840, in-8°, demi-rel., non rogné, édition originale, 34 fr. ; — *Le Retour de l'Empereur.* Paris, Delloye, 1840, in-8°, demi-rel., non rogné, édition originale, 15 fr. ; — *Les Châtiments.* Paris, C. Lévy, 1875, gr. in-8°, demi-rel., non rogné ; l'un des 80 exempl. sur papier de Hollande, 30 fr. ; — *La Légende des siècles,* première série. Paris, Michel Lévy, 1859, 2 vol. gr. in-8°, mar. r., tr. dor. (Duru), édition originale. Exempl. sur papier de Hollande, contenant comme frontispice un desssin col. et signé de V. Hugo, en regard cette dédicace : « A celui qui, comme poète et comme ami est inépuisable, à la plume vaillante et ailée, au noble cœur qui comprend et qui célèbre la victoire des vaincus, à l'homme qui, depuis trente ans est un des éblouissements de Paris, à Jules Janin, Victor Hugo. V. H. 1er janvier 1860. » 800 fr. ; — *La Légende des siècles,* nouvelle série. Paris, C. Lévy, 1877, 2 vol. gr. in-8°, demi-rel., non rognés ; l'un des 40 exempl. sur papier de Hollande, 30 fr. ; — *L'Année terrible,* illustrations de L. Flameng et D. Vierge. Paris, Michel Lévy, 1874, gr. in-8°, demi-rel., non rogné ; l'un des 20 exempl. sur papier de Chine, 44 fr. ; — *Cromwell.* Paris, Dupont, 1828, in-8°, mar. r., tr. dor. (Cuzin), édition originale, 88 fr. ; — *Hernani ou l'honneur castillan,* drame. Paris, Mame et Delaunay-Vallée, 1830, in-8°, demi-rel., non rogné, édition originale avec la signature *Hierro,* 51 fr. ; — *Marion Delorme.* Paris, Renduel, 1831, in-8°, mar. r., tr. dor. (Cuzin), édition originale, 300 fr. ; — *Le Roi s'amuse.* Paris, Renduel, 1832, in-8°, frontispice de Tony Johannot sur papier de Chine, mar. r., tr. dor. (Cuzin), édition originale, 200 fr. ; — *Lucrèce Borgia.* Paris, Renduel, 1833, frontispice de Célestin Nanteuil sur papier de Chine, mar. r., tr. dor. (Cuzin), édition originale, contenant la seconde et rarissime eau-forte de Célestin Nanteuil sur papier de Chine, 320 fr. ; — *Marie Tudor.* Paris, Renduel, 1833, in-8°, frontispice de Célestin Nanteuil ; mar. r., tr. dor. (Cuzin), édition originale, 305 fr. ; — *Angelo, tyran de Padoue.* Paris, Renduel, 1835, in-8°, mar. r., tr. dor. (Cuzin), édition originale avec deux portraits ajoutés de Marie Dorval, dans le costume de Catarina, 290 fr. ; *La Esmeralda,* opéra en quatre actes. Paris, Schlesinger, 1836, gr. in-8° à 2 col., br., 26 fr. ; — *Ruy Blas.* Paris, Delloye, 1838, in-8°, mar. r., tr. dor. (Cuzin), édition originale avec envoi autographe à M. Taylor, 200 fr. ; — *Les Burgraves.* Paris, Michaud, 1843, in-8°, mar. r., tr. dor. (Cuzin), édition originale, 90 fr.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

JULES BRIVOIS
(des Amis des Livres).

A. QUANTIN, Imprimeur-Éditeur, 7, rue Saint-Benoît

***Pour paraître incessamment :***

# POÉSIES DU CHEVALIER DE BOUFFLERS

**Avec Notice bio-bibliographique**

**Par Octave UZANNE**

**1 volume in-8°. Prix. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 10 fr.**

Cet ouvrage forme le tome douzième et dernier de la série des *Petits Poëtes du dix-huitième siècle*, qui comprend déjà : *Vadé, Piron, Bertin, Desforges, Maillard, l'Abbé de Bernis, Gilbert, Malfilâtre, Gresset, Gentil-Bernard, le Chevalier de Bonnard* et *l'Abbé de Lattaignant.*

Cette collection ainsi complète en douze volumes, forme le pendant des *Petits Conteurs du dix-huitième siècle*, qui comprennent également douze volumes différents. Dans cette série poétique se trouvent, pour ainsi dire, condensés tout l'esprit des poètes de second ordre, tout le Parnasse moyen du XVIII<sup></sup>e siècle. On y rencontre les madrigaliers, les faiseurs de bouquets à Chloris, les rimeurs sentimentaux, les délicats nourrissons des Muses, qui, sans avoir atteint les sommets du Pinde, sont restés à mi-côte ou ont butiné d'exquises bluettes dans les vallons de la double colline. L'encyclopédie poétique du dernier siècle est toute enclose dans ces livres mignards — précédés d'excellentes notices bio-bibliographiques — et enrichis de remarquables portraits à l'eau-forte et de gracieuses vignettes en tête de page. On ne saurait trouver nulle part ailleurs un recueil aussi judicieusement fait ; le succès, d'ailleurs, a accueilli cette collection intéressante qui prendra rang auprès des *Petits Conteurs,* dont la vogue a été si grande.

# NOS AMIS LES LIVRES

**Causeries sur la Littérature curieuse et la Librairie**

**Par Octave UZANNE**

**1 vol. in-18 jés., avec couv. en maroquin, frappé d'une rel. à éventail (genre Le Gascon). Tirage 1,000 ex. Prix 6 fr.**
**Il a été tiré 30 ex. sur papier Whatman et 30 ex. sur Japon, au prix de 20 fr.**

***(Cet Ouvrage ne sera jamais réimprimé)***

Dans ce volume de haute saveur bibliographique, M. Octave Uzanne, revenant au genre qui lui a assuré un si légitime succès lors de la publication des *Caprices d'un Bibliophile*, a réuni le meilleur de ses notes et chroniques sur l'art et la curiosité du Livre. Il a su apporter dans ces divers chapitres des observations et des documents d'un intérêt indiscutable, et des notes inédites par Baudelaire, Vallès, Musset, Paul Lacroix (Bibliophile Jacob), etc., etc. *Nos amis les Livres* forment un volume destiné à acquérir un grand succès de curiosité d'ici peu de temps. Son tirage a été restreint et jamais autre édition n'en sera faite.

*L'imprimeur-éditeur-gérant :* A. Quantin.

1886

7e ANNÉE
—
QUATRIÈME LIVRAISON
—
10 AVRIL
N° 76

# Le Livre

## REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

*Archives des Écrits de ce Temps*

**— Paraît le 10 de chaque mois —**



PARIS
MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR | Octave UZANNE
Administrateur-Gérant | Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

**ABONNEMENTS :**
**Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.**
*La livraison vendue séparément, 5 fr.*

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

# LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

## SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 AVRIL 1886

### BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE



### BIBLIOGRAPHIE MODERNE





Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

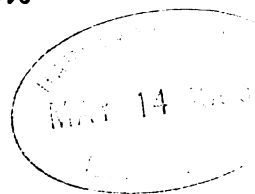
**AVIS.** — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr.



# CHARLES DICKENS A PARIS

D'APRÈS

*Sa Correspondance et des Documents inédits*




## SECOND SÉJOUR

—

## L'AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

1855-56.



NTRE les deux séjours de C. Dickens à Paris, que nous avons entrepris de raconter à l'aide de ses notes et de sa correspondance, il y a un espace de neuf ans (1846-1855).

La grande ville est bien changée; son visiteur aussi.

Paris n'est plus le sombre Paris de 1846, la cité inquiète, nerveuse, orageuse et mécontente où l'on entendait sourdre la prochaine révolution; la Révolution est venue. Ce vieux roi citoyen, que Dickens avait vu se dissimuler dans un coin de sa voiture pour échapper aux huées du peuple, est maintenant en exil, là-bas, dans la brumeuse Angleterre; et, par un étrange revirement des choses d'ici-bas, c'est un ancien exilé dans ce même pays de

brouillards qui règne aujourd'hui au palais des Tuileries : l'ex-constable de la bonne ville de Londres, le *prince Taciturne*, le compagnon de jeunesse de Dickens, en un mot Louis-Napoléon Bonaparte, est devenu l'empereur des Français. La prédiction qui, dans les salons de lady Blessington, lui fut faite en présence de l'humoriste anglais par une devineresse compatriote et que j'ai racontée dernièrement dans *le Figaro*, s'est de point en point accomplie ; il est juste d'ajouter qu'elle ne s'est pas accomplie toute seule : le prince aida beaucoup la destinée.

Quoi qu'il en soit, à peine le nouveau souverain a-t-il été proclamé que Paris change soudain d'aspect : il devient tout à coup et sans transition le grand Paris étincelant, vivant et rieur, plein d'exubérance et de gaieté, plein d'air et de lumière, tout débordant de la science la plus profonde et de l'esprit le plus léger, futile, frivole, très vicieux à coup sûr, mais si charmant dans sa frivolité, si élégant dans son vice que les moralistes lui pardonnent et que les étrangers l'en aiment mieux. A ne considérer que l'extérieur des choses, 1855-56 est certainement l'année la plus belle du second Empire : pendant que le télégraphe répand aux quatre coins du monde le bruit des succès quotidiens de nos armes en Crimée, toute l'Europe s'occupe des préparatifs de la première Exposition universelle, pour laquelle on a dressé un palais somptueux au milieu des Champs-Élysées. Les indigènes des pays les plus étranges affluent sur les boulevards. Les fêtes particulières succèdent aux fêtes de la cour et rivalisent avec elles de magnificence. La présence sur le trône d'une jeune et charmante impératrice, protectrice de toutes les élégances, donne un essor plus large à la grande vie mondaine. Et, notons-le, ce n'est pas seulement la société qui se transforme et qui pare de roses son front rajeuni. La ville elle-même se revêt de parures jusqu'alors inconnues. Sous la tenace volonté du baron Haussmann, aidé de son bras droit le grand ingénieur Alphand, voilà que s'écroulent tous ces quartiers sombres, humides, pestilentiels qui semaient le poison dans les airs ; voilà que disparaissent ces rues, ces ruelles périlleuses, étroites, honteuses et sales, asiles du vice, du crime, de la misère, déshonneur de Paris : tout cela fait place à des voies larges et saines, à des jardins publics pleins de fraîcheur, à des squares aimés des enfants, où jaillissent les fontaines chatoyantes ; boulevards, avenues immenses, ponts, aqueducs, statues, monuments de toute sorte semblent réellement en quelques années être sortis de dessous terre.

C'est à ce moment de gloire, de plaisir et d'enivrement — pendant que les *Te Deum* des églises, les musiques militaires des glorieux régiments qui reviennent, les hurrahs frénétiques d'un peuple enthousiasmé, les chants joyeux sortant des cabarets aux fenêtres ouvertes, le rire clair et incessant de l'or tintant sur les comptoirs font monter vers le ciel un grand brouhaha joyeux — c'est à ce moment, dis-je, que C. Dickens revient

à Paris, octobre 1855. Mais le grand humoriste anglais ne sera pas tellement ébloui par les aveuglantes couleurs du tableau qu'il n'en puisse apercevoir l'ombre. Il lui suffira de regarder pour comprendre vite que, sous cet extérieur si brillant, une lèpre terrible ronge et mine la société parisienne. Il s'apercevra que la spéculation effrénée s'est emparée des grands et de la foule, les passionne, les fait délirer. Exaspérés par l'exemple de quelques fortunes monstrueuses et subites, les petites gens jettent dans les entreprises les plus hasardeuses le fruit de leurs économies, se ruinent, se désespèrent, ou meurent. Le retentissement des fêtes, les cris de joie des gagnants de la Bourse étouffent le bruit des sanglots et le râle du suicidé, et la spéculation étend chaque jour son empire, grandit, devient un monstre qui menacera bientôt de tout dévorer. Dickens voit cela de son coup d'œil d'observateur froid : un soir, chez Girardin qui le reçoit en déployant un luxe insolent, il glace toute cette société de parvenus de la Bourse par une observation profonde, pleine d'un bon sens britannique.

Mais n'anticipons pas : avant de nous effacer pour laisser la parole à Dickens, il nous faut dire quelques mots de l'homme, comme nous avons dit quelques mots du cadre dans lequel nous allons le voir s'agiter.

L'auteur de *David Copperfield* et de *Dombey and son* ne ressemble plus, en 1855, à l'élégant compagnon du comte d'Orsay de 1846, au jeune homme insouciant, exubérant, tout plein d'illusion et de gaieté franche, que nous avons, naguère, présenté aux lecteurs du *Livre*. Le succès, — un succès immense, foudroyant, qui, dans quelques années, a fait de lui l'écrivain le plus populaire, le plus illustre, le plus chéri de l'Angleterre, — le succès n'a point compensé pour cette nature d'une sensibilité maladive les indispensables amertumes de la vie réelle. Au point de vue psychologique, le caractère de Dickens serait très curieux à étudier : c'était un inquiet de corps et d'esprit, un tourmenté, mais surtout un tourmenteur de soi-même ; les petites piqûres familiales, qui sont le lot de tout grand artiste marié, devenaient dans son imagination de vrais coups de poignard : incapable de les supporter, nous le voyons deux années plus tard, sans aucun grief qu'un grief intellectuel, se séparer brusquement et définitivement de sa femme. Cette nervosité, qui dans la suite deviendra une névrose, le rend malheureux, triste, amer, alors que tout semble lui sourire ; c'est en vain que, pour calmer ces étranges agitations de son esprit, il fatigue son corps par des courses à pied excessives. Il ne trouve véritablement le calme qu'à sa table de travail : alors les pénibles labeurs de la conception cérébrale chassent pour quelques heures tous ces fantômes, mais ils reviennent plus obsédants lorsqu'il dépose la plume. Cet état extraordinaire de son âme transparaît dans sa correspondance. Je sais bien qu'il plaisante, qu'il plaisante toujours, qu'il a plaisanté la veille de sa mort ; mais que d'amertume dans sa plai-

santerie à mesure qu'il avance dans l'existence! Son rire des derniers temps me rappelle, malgré moi, ce fou du roi Louis XIII qui faisait sonner les grelots de la folie sur des vêtements de deuil. Eh bien, et c'est là où je voulais en venir, voici un détail bizarre, digne de remarque et fait pour flatter notre orgueil national à nous Français : à peine Dickens a-t-il touché du pied le sol de notre exhilarante patrie que le voilà guéri de ses humeurs ; ses lettres redeviennent les lettres de sa jeunesse, joyeuses, ironiques sans arrière-pensée, spirituelles sans amertume. Ce contraste se sent très vivement quand on étudie toute cette volumineuse correspondance et le lecteur lui-même s'en rendra compte en lisant les lettres datées de Paris que nous publions aujourd'hui. Vous comprenez qu'au milieu de nous il oublie ses chagrins, qu'il consigne à la porte ses imaginaires tourments et qu'il jouit réellement de la vie. Et ce n'est pas seulement cette capiteuse essence des boulevards pour laquelle J. Claretie a trouvé l'heureux nom de « Parisine, » — ce n'est pas seulement la Parisine qui produit cet effet sur l'humoriste anglais. Nous regrettons vivement de ne pouvoir citer quelques-unes de ses lettres datées de Boulogne-sur-Mer, qu'il avait choisi comme résidence d'été : cela est frais, gai, plein d'entrain, d'une bonne humeur charmante et continue. On s'en formera une idée en lisant une ravissante étude de lui, publiée dans ses œuvres complètes et intitulée *Our French watering Place.*

Pourtant, à propos de Boulogne, je ne puis résister au désir de rapporter une anecdote, racontée par l'humoriste lui-même et où nous voyons notre auteur aux prises avec les grands de la terre. Je suppose que, dans cet oublieux Paris, bien peu de personnes se souviennent qu'en 1854 l'Empereur établit à Boulogne un camp modèle et que le prince Albert, consort de la reine Victoria d'Angleterre, traversa le détroit pour visiter ce camp et pour rendre hommage au nouveau souverain français. De là, bien entendu, fêtes, illuminations, grandes réjouissances et grandes *beuveries* populaires. Laissons dire Dickens :

Fatigué de l'éclat des fusées, du bruit des pétards, de la vue des soldats français embrassant les marins anglais et des marins anglais buvant à la santé des soldats français, blasé sur les tirs aux macarons, les chevaux de bois et les charmes de la femme géante, hier j'ai endossé ma grande blouse de campagne, je me suis coiffé de mon feutre mou à larges bords et, le bâton à la main, m'esquivant par une porte de derrière, je suis allé rêver dans un bois charmant qui se trouve sur la route d'Amiens. Or comme je revenais de mon excursion, la blouse ouverte, le chapeau sur l'oreille, les bottes couvertes de poussière, voilà qu'en levant les yeux j'aperçois à dix pas devant moi Sa Majesté l'empereur des Français et Son Altesse Royale le prince Albert, tous deux en uniforme, tous deux à cheval, entourés d'un brillant état-major et des grooms royaux en costumes écarlates. J'étais confus de ma toilette, mais impossible d'éviter les

augustes personnages. Je me suis donc mis bravement en position sur le bord de la route, et, quand les deux princes ont passé, je me suis découvert en agitant de toutes mes forces mon feutre aux larges bords. Alors l'empereur a tiré son képi, et, souriant très gracieusement, il m'a fait de la main un signe de reconnaissance en me criant : *Bonjour, Dickens!* Raide et formel sur sa selle, le prince Albert, comprenant sans doute, en entendant mon nom, que j'étais un sujet anglais, a daigné incliner légèrement la tête. Ah! madame, la différence entre les deux saluts fait la différence entre les deux princes. (Lettre à Mrs Gaskell, datée Villa du Camp de droite, Boulogne, septembre 1854.)

Je reviens à mon sujet. — Pendant ce séjour de 1855-56, Dickens, outre cette atmosphère joyeuse qui l'entourait, eut presque constamment pour l'entretenir en belle humeur le meilleur, le plus gai, le plus charmant et le plus intellectuel des compagnons de voyage : c'était un jeune homme âgé de trente-deux ans à peine, dont le nom, déjà célèbre en Angleterre, avait su vaincre l'indifférence française pour tout ce qui est d'origine étrangère. L'auteur de *Basil*, du *Secret*, de *la Femme en blanc*, ce grand maître dans le royaume du surnaturel, Wilkie Collins, — le romancier infatigable dont la réputation méritée est aujourd'hui universelle, — avait, dès cette époque, été jugé digne d'attirer le regard de la grave *Revue des Deux Mondes :* deux années auparavant, Forgues le père avait fait paraître un remarquable article sur l'œuvre déjà considérable du jeune auteur anglais. Un jour peut-être nous entretiendrons les lecteurs du *Livre* de ce talent plein d'originalité et d'imprévu, de cet esprit singulièrement fataliste, ami du mystère, passé maître dans l'art de créer un secret, de l'envelopper d'ombres épaisses où l'on s'égare et de n'éclairer qu'à la fin, mais d'une lueur éclatante, toutes ces ténèbres amoncelées à dessein [1]. Aujourd'hui, à notre grand regret, nous ne pouvons consacrer que quelques lignes très brèves au compagnon habituel, au collaborateur ordinaire [2], à l'inséparable ami de Charles Dickens, dont il ne fut jamais le beau-frère ; nous sommes fâchés d'être obligés de contredire sur ce point le critique profond et bien informé qui répond au nom de M. Scherer [3].

Nos deux voyageurs venaient à Paris pour regarder et pour voir; tous deux passionnés pour l'art dramatique, il ne se passait guère de soi-

1. C'est là sa qualité la plus appréciée du gros public; mais il en a une autre, selon nous, bien plus remarquable : W. Collins est un admirable peintre de caractères; ses femmes sont supérieures à celles de Dickens. Les personnages de miss Vane dans *No Name*, de la jeune aveugle dans *Poor miss Finch*, de Valeria dans *the Law and the Lady*, de Mercy Merrick dans *the New Magdalen*, sont d'admirables créations vivantes, réelles et poétiques.

2. Pendant toute la durée de la vie de Dickens, Wilkie Collins fut son principal collaborateur pour les deux magazines successivement créés et dirigés par l'humoriste : *Household Words* 1850-1859, — *All the Year round*, 1859-1870.

3. Un des frères de Wilkie Collins épousa une des filles de C. Dickens : ce n'est pas tout à fait la même chose, n'en déplaise au critique du *Temps*.

rée qu'ils n'entrassent dans quelque théâtre : « Parfois, m'écrivait dernièrement Wilkie Collins, nous assistions dans certains théâtres du boulevard à des mélodrames extraordinaires : patient de ma nature, je restais là jusqu'à la fin ; mais lui (Dickens), pour peu que l'exposition traînât en longueur, il s'agaçait, s'agitait, bref prenait son chapeau et s'en allait en me disant : — « Ceci est vraiment insupportable ; je vais mar-« cher quelques milles, vous me raconterez le dénouement en rentrant « ce soir. » — Ce qui n'empêchait pas Dickens d'être un remarquable critique théâtral. Si le succès de son génie n'avait pas été si éclatant au début, il est probable qu'il eût été un des plus grands acteurs des temps modernes. Avant la publication de *Pickwick*, il avait songé sérieusement à s'engager sur une scène de Londres. Remercions la destinée qui ne l'a pas voulu ainsi ; car le roman de *David Copperfield* à lui seul a produit et produira sur l'humanité une émotion plus saine, plus durable et plus réelle que le jeu et les gestes des plus admirables comédiens passés, présents ou futurs.

Artistes eux-mêmes jusqu'au bout des ongles, les deux écrivains anglais vécurent de préférence au milieu des artistes. Dickens, bien qu'il eût été jadis un des amis de l'Empereur, n'eut garde de se présenter à la cour. Il tremblait à l'idée qu'on pourrait lui adresser une invitation pour une soirée aux Tuileries, ou pour un raout chez la princesse Mathilde qui recevait beaucoup les écrivains à cette époque. Cet ancien élégant, dont les gilets, dessinés par lui-même, faisaient jadis fureur, était devenu, en avançant dans la vie, l'ennemi implacable des conventions mondaines. Il se hérissait à la seule pensée qu'il lui faudrait subir le joug de l'étiquette. Il avait depuis quelques années adopté un vêtement commode et large, de couleur bleue, ni trop lourd, ni trop léger, mais qui, joint à sa physionomie bronzée par les voyages, à sa barbe, qu'il portait maintenant en éventail, à son air énergique et décidé, enfin à un certain balancement habituel dans la démarche, lui donnait l'air d'un capitaine retraité de la marine marchande anglaise. C'est dans cet accoutrement qu'il circulait à travers Paris, accompagné de son jeune camarade W. Collins, paraissant rire de tout, mais au fond observant, cherchant toujours des matériaux pour son œuvre future. Cela ne l'empêchait pas de travailler à l'ouvrage sur le chantier, et, disons-le en passant, deux de ses productions les plus heureuses — *Dombey and son* et *Little Dorrit* — ont été écrites en partie pendant ces deux séjours en France dont nous nous occupons. Je termine ce long préambule. Après avoir couru tout Paris à la recherche d'un appartement garni assez vaste — car ses enfants, conduits par tante Georgy, devaient venir le rejoindre plus tard, — après une courte et tragi-comique station dans la rue Balzac [1], il eut enfin la

1. Il eut « des *mots* » avec son concierge et un procès qu'il gagna avec son propriétaire.

chance de découvrir une perle au n° 49 des Champs-Élysées. Il ne pouvait, en effet, rêver un logement dont la situation fût plus gaie. En face de lui, de l'autre côté de l'avenue, le cirque Franconi et toute l'animation du Paris élégant. A deux pas de sa porte, d'un côté, le fameux Jardin d'hiver, cher aux imaginations britanniques, et de l'autre l'Exposition. De ses fenêtres, qui toutes donnaient sur l'avenue, il voyait passer le flot bruyant et perpétuel des équipages, des amazones, des cavaliers et des piétons; souvent, dans une vision rapide, il apercevait, à demi étendu au fond d'un huit-ressorts découvert, à côté de la jeune et gracieuse souveraine, son ancien ami Louis-Napoléon, qui, en dépit de son élévation, restait toujours par l'expression du visage le « prince Taciturne ».

C'est de l'avenue des Champs-Élysées, où Dickens est resté depuis le mois d'octobre 1855 jusqu'au mois d'avril 1856, que sont datés les lettres et les extraits de lettres que nous publions aujourd'hui sous la forme de journal. Nous avons, dans notre précédent article, expliqué pourquoi nous avions de préférence adopté cette forme; elle donne plus d'unité et de cohésion à l'ensemble du travail, elle évite les interruptions et les commentaires; surtout elle rend plus vivant, plus saisissant et plus réel le récit de Charles Dickens.

49, avenue des Champs-Élysées; octobre 1855.

... Nous avons décidé, W. Collins et moi, que pendant au moins une bonne semaine, nous serions de simples touristes anglais badauds et flâneurs, et non pas les inimitables écrivains que chacun sait. Oui, pendant toute une bonne semaine nous allons rester sourds aux invitations les plus aimables, aux plus flatteuses reconnaissances; nous dînerons chaque soir au restaurant et nous irons tous les soirs au théâtre. Si l'on nous demande notre nom, nous répondrons avec un sourire que nous nous appelons les deux Smith de Sheffield; nous avons fait faire des cartes à cet effet.

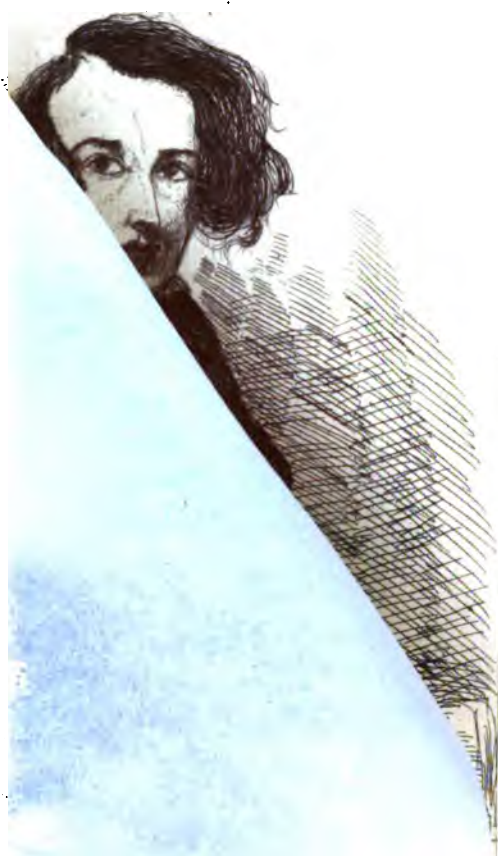
Hier nous avons commencé cette vie de dissipation en entrant au hasard dans un théâtre quelconque : le hasard nous a bien servis. Ce théâtre était l'Ambigu et l'on y donnait la reprise d'un ancien et passionnant mélodrame : *Trente ans, ou la Vie d'un joueur*, avec Frédérick-Lemaître. C'est le plus grand acteur du siècle, c'est un génie : la façon dont il a joué hier défie toute comparaison. Jamais je n'aurais cru qu'un homme pût arriver à ce degré de perfection dans l'horrible : pendant les premiers actes, il est si bien grimé, il arpente si légèrement les planches qu'il paraît suffisamment jeune; mais dans les deux derniers, alors qu'il est devenu pauvre et misérable, il fait des choses tellement épouvantables avec sa figure, ses mains, ses jambes, tout son corps, qu'un long frisson d'effroi involontaire se répand dans la salle... Lorsqu'il rencontre dans la cour de l'auberge le voyageur qu'il doit assassiner et que, pour la première fois, il aperçoit son argent, la façon dont on voit le crime entrer dans sa tête, dans ses yeux, envahir toute sa personne est aussi réelle que terrible. Ce voyageur, qui est un brave homme, lui donne un verre de vin.

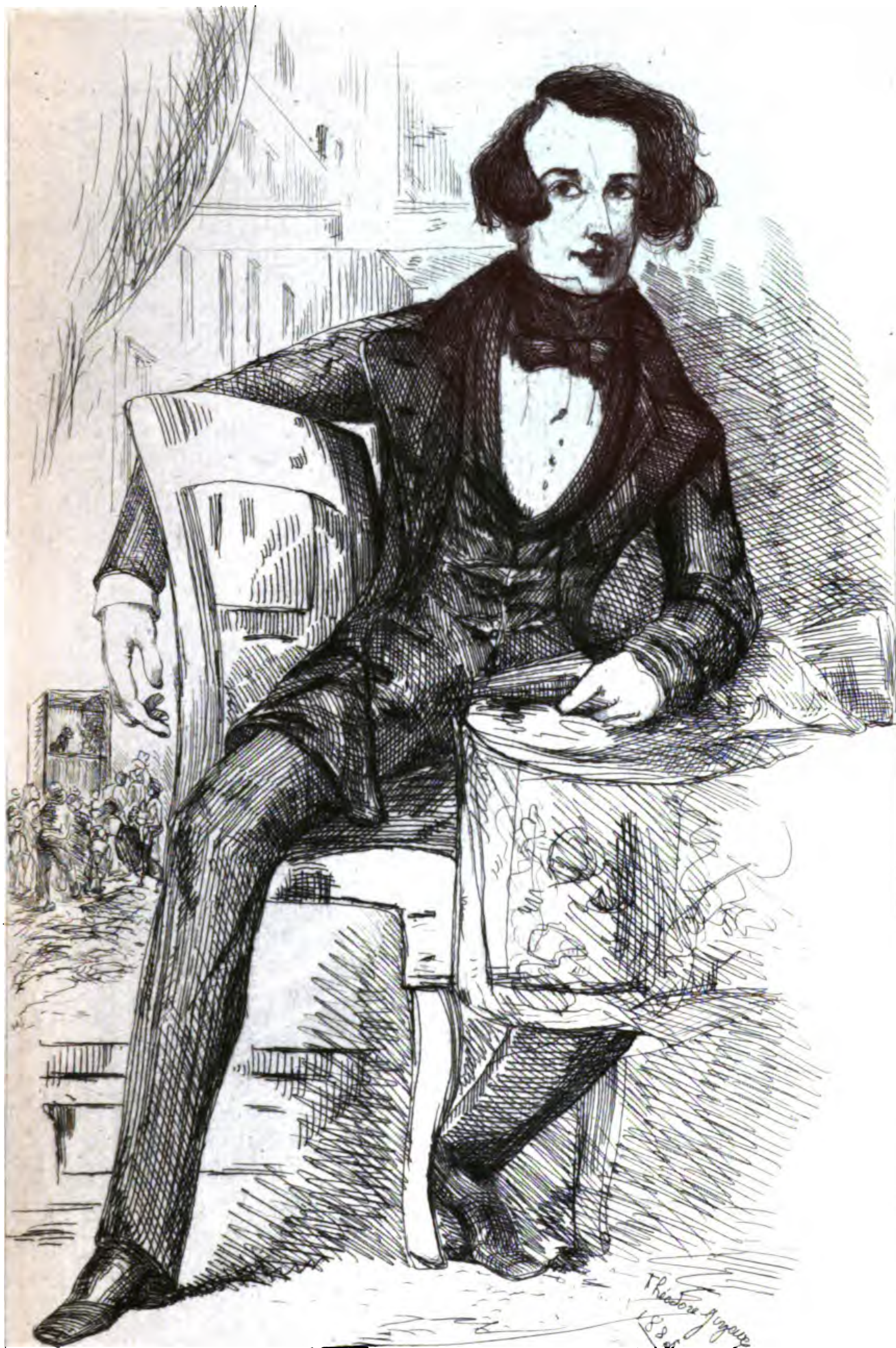
Ah! que n'étiez-vous là, vous tous, mes compatriotes, qui croyez avoir de grands acteurs, pour voir, comme je l'ai vu, le vague souvenir de jours plus heureux se peindre sur sa physionomie; cela ne dure qu'un instant; il prend le verre élégamment, délicatement, en homme de bonne compagnie, va pour trinquer avec le voyageur, puis brusquement s'arrête dans son geste et d'un mouvement brutal renverse le contenu d'un trait au fond de sa gorge, qui brûle et siffle comme une fosse pleine de chaux vive... Mais ceci n'est rien auprès de ce qui suit l'assassinat, lorsqu'il revient chez lui avec un panier de provisions, sa poche en haillons pleine d'argent, sa main droite encore ensanglantée. Sa petite voit ce sang et lui demande s'il est blessé. Il a une façon de tourner le dos à l'enfant et d'examiner pièce à pièce tous ses vêtements pour voir s'ils ne sont pas tachés de sang, tellement hideuse qu'on en a froid dans le dos... Il y a un ou deux mots dans la pièce qu'il dit comme jamais personne sur la terre ne les dira : l'un est lorsque sa femme lui demande d'où provient tout cet argent : « Je l'ai trouvé », dit-il. Un autre, quand son ancien compagnon, celui qui l'a perdu, l'accuse d'avoir assassiné le voyageur; il devient fou soudain, le saisit à la gorge et s'écrie : « Ce n'est pas moi qui l'ai assassiné, c'est la misère! » Et ses costumes, et sa tête, et, par-dessus toute chose, les gestes et moulinets criminels qu'il fait avec une branche fourchue qui lui sert de bâton et qui ressemble au diable... Assez, je pourrais écrire jusqu'à demain au sujet de Frédérick-Lemaître. Cette soirée laisse dans mon esprit une impression ineffaçable[1].

Champs-Élysées, octobre 1855.

Hélas! notre incognito a été vite percé à jour; nous avons été obligés de retirer nos faux nez, de brûler nos fausses cartes, et me voilà redevenu pour tout le monde l'inimitable Boz. Je ne me doutais pas de ma réputation ici. A peine étais-je arrivé que la presse quotidienne s'est emparée de ma personne, les journaux illustrés m'ont portraicturé tout vif. Il s'ensuit que je ne puis entrer dans une boutique sans y être immédiatement reconnu et accueilli d'une façon charmante. Mon roman de *Martin Chuzzlewitz* paraît chaque jour en feuilleton dans le *Moniteur* et cela rend mon nom encore plus populaire[2]. Un marchand de curiosités chez lequel j'avais acheté quelques bric-à-brac me les a apportés lui-même, et tout en dépaquetant sa marchandise, le brave homme s'est mis à me parler de mon œuvre, qu'il connaît sur le bout du doigt : *Ah! que je suis honoré et intéressé de voir monsieur Dickin, l'écrivain célèbre! Monsieur porte un nom très distingué. Je lis un des livres de monsieur tous les jours dans le* Moniteur... *Ah! c'est une grande chose et ses caractères sont si spirituellement tournés!... Cette madame Tojare* (*Todgers*), *ah! quelle est drôle et précisément comme une dame que je connais à Calais!* L'avouerai-je? j'ai ressenti une joie très grande en entendant cet éloge naïf et à coup sûr très sincère d'un petit bourgeois de Paris. Mais la gloire a ses inconvénients, et je suis destiné à les expérimenter tous. C'est ainsi que mon antichambre est déjà envahie par

1. Extrait de deux lettres à M. J. Forster datées toutes deux : octobre 1855, 49, Champs-Élysées.
2. Lettre à J. Forster, octobre 1855.






Th Joyeux sc — LE LIVRE — VII^e Année — Imp A Quantin

CHARLES DICKENS

des flots de visiteurs à moi totalement inconnus, qui tous brûlent du désir de serrer la main à l'illustre écrivain de l'Angleterre. C'est à ce point que, quand je suis dehors, je n'ose rentrer de peur de rencontrer un de mes fâcheux descendant l'escalier, et quand je suis dedans, je n'ose sortir par crainte d'ouvrir moi-même la porte à un importun. Je reste donc chez moi, je me retire dans le coin le plus secret de mon appartement et je travaille ferme à *la Petite Dorrit* et au Conte de Noël prochain. Mon domestique, auquel j'ai donné quelques leçons dans l'art des mensonges nécessaires, m'apporte continuellement des cartes libellées dans le genre de celles-ci, que je prends au hasard dans le tas :

FORGUES
Homme de lettres.

ou

BROUSSE
Membre de l'Institut.

ou

CRÉGIBUS PATALANTERNOIS
Tête des Beaux-Arts.

De cinq en cinq minutes, je reçois des livres ornés d'inscriptions semblables à la suivante :

JAUBAUD.
*Hommage à l'illustre romancier d'Angleterre,*
*Charles de Kean !*

Et alors je réponds des lettres toutes remplies des salutations les plus empressées, toutes pleines de l'assurance de ma profonde considération... mais jamais, au grand jamais, je ne deviens visible à l'œil nu.

A la tombée de la nuit, je m'esquive et vais rejoindre Collins sur les boulevards. J'oubliais de mentionner qu'au milieu du fatras que la poste m'apporte chaque jour, j'ai reçu une proposition sérieuse d'une des grandes maisons de publication de Paris, qui désire s'entendre avec moi pour éditer la traduction de mes œuvres complètes. Nous verrons [1].

Champs-Élysées, novembre 1855.

... Mon bon ami, l'admirable acteur Régnier nous a envoyé hier une loge pour la première représentation d'une petite pièce de lui au Théâtre-Français : c'est une charmante bluette pleine d'esprit et d'entrain; il est juste de dire que l'intrigue ne tient pas devant une critique sérieuse, mais cela importe peu au spectateur parisien; tout ce qu'il demande, c'est qu'on l'amuse après son dîner; et il a raison : le théâtre ne doit être qu'un amusement. M^me^ Plessy est admirable. Ah! si je pouvais apercevoir dans une actrice anglaise une centième partie du feu sacré qu'elle possède, je croirais alors à la régénération du théâtre

1. Extrait de deux lettres, l'une à W. Wilkie Collins, l'autre à M. W. H. Wills, datées l'une 15 octobre, l'autre 30 octobre 1855, Champs-Élysées.

anglais; mais hélas! mes yeux ne seront jamais les témoins d'un tel phénomène[1].

Je dois avouer qu'en dépit de mon affection pour Régnier, j'ai en horreur le théâtre de la rue de Richelieu : c'est un vaste tombeau comme on en voit dans les légendes orientales, où l'on va pour songer à ses amis morts ou à ses amours contrariées. Il règne dans tout cet établissement une sorte de raideur classique qui vous glace la moelle. Là même mon meilleur ami me paraît insupportable. On se lasse à la fin de toujours voir un monsieur, vêtu d'une toge, évoluer pendant un nombre d'actes déterminés en répétant à satiété les mêmes gestes; s'il se souvient, il se frappe le front à plusieurs reprises; quand il lance un mot, il le scande : il a l'air de saisir, l'une après l'autre avec sa main droite les phrases à mesure qu'elles sortent de ses lèvres et de les empiler en pyramides sur le haut de sa tête. Et la petite pièce! le lever de rideau! Le théâtre représente un salon, un sopha à droite, un sopha à gauche, trois petites tables au milieu. Un gentleman est assis sur un des sophas, entre un autre gentleman tenant son chapeau à la main. Eh bien, pour peu que vous soyez un habitué et quel que soit le titre de la pièce, vous saurez exactement à quel instant le premier gentleman se lèvera d'un des sophas pour aller s'asseoir sur l'autre; vous saurez à une minute près quand le second gentleman devra placer son chapeau d'abord sur la première, puis sur la seconde, enfin sur la troisième petite table[2].

Champs-Élysées, novembre 1855.

... Hier, nous avons visité l'exposition internationale de peinture. Hélas! pour mes malheureux compatriotes... rien d'aussi vide, d'aussi insignifiant, d'aussi pâle que les tableaux de la galerie anglaise : l'absence générale d'idées est partout douloureusement apparente. Pour ne citer que les meilleurs, voilà par exemple un Mulready qui représente deux vieillards, beaucoup trop jeunes, discutant au travers d'une table beaucoup trop grande. J'ouvre le livret officiel et je lis : *la Discussion sur les principes du docteur Whitson*. Eh bien, cela ne me satisfait pas du tout, et même, sachant ce dont il s'agit, rien dans l'attitude de ces deux bonshommes ne me fait soupçonner un tel sujet. Le Sancho de Leslie est raide, sans grâce, sans naturel; quant au tableau de l'ami Stanny, imaginez la reproduction exacte d'un joli salon de cire. Au fond, ce qui manque dans ces tableaux manque dans ceux qui les ont peints : c'est la puissance de conception, c'est le feu sacré, c'est surtout l'Idée et l'art de ne voir dans le modèle qu'un moyen de rendre l'Idée. Depuis quelque temps, les meilleurs parmi nos peintres anglais s'enveloppent d'une sorte de respectabilité atroce : ils sont les esclaves d'une routine étroite, systématique, définie, qui caractérise à mes yeux l'état actuel de la société anglaise tout entière. Quelle différence entre notre section et la section française ! Là aussi, il y a des choses mauvaises, très mauvaises; mais, tout à côté, que d'œuvres admirables! Quelle âme, quelle hardiesse dans la forme et dans la conception ! quelle passion!

1. Lettre à W. C. Macready (l'acteur), datée 5 novembre 1855, Champs-Élysées.

2. Extraits d'une lettre à J. Forster, datée Champs-Elysées, novembre 1855, citée dans la Vie de Dickens par Forster.

quelle action! quelle vie!... Je ne suis pas un pessimiste et je suis loin de prétendre que notre gloire nationale soit sur son déclin, mais je dis et j'affirme que l'amour de la forme et du convenu est le pire ennemi de l'art anglais, comme il est le pire ennemi de notre politique et de nos relations sociales... Nos artistes sont inouïs. Ils ont l'idée fixe qu'il n'y a de naturel que les manières anglaises; or chacun sait que nos manières sont au contraire tellement exceptionnelles qu'elles nous font reconnaître de suite à travers le monde entier; s'ils avaient à représenter un royaliste français marchant à la guillotine, ils nous le montreraient aussi paisible qu'un bon bourgeois de Clapham, aussi respectable qu'une vieille demoiselle de Richmond-Hill, et le plus fort, c'est qu'ils se croiraient dans le vrai et dans le naturel[1]!

Décembre 1855.

Je me suis arrangé avec les éditeurs français à propos de la traduction de mes œuvres. Je leur ai cédé les droits de traduction sur tous mes livres, moyennant la somme de £ 440 (11,000 fr.), payables mensuellement à raison de £ 40 (1,000 fr.) par mois. Quand je dis tous mes livres, j'entends tous mes romans : ne sont inclus ni *les Contes de Noël,* ni *les Notes américaines,* ni *les Peintures d'Italie,* ni les esquisses. J'accorde en outre le droit de traduire tous mes romans futurs moyennant £ 40 (1,000 fr.) par roman. Lundi, je dîne avec toute la bande de mes traducteurs chez les Hachette : tel est le nom des éditeurs avec lesquels j'ai fait affaire, — une bonne affaire, il me semble, qui payera mon loyer de cette année et toutes mes dépenses de voyage[2]. . . . . . . . . . . . . . .

... Décidément, la guerre avec la Russie n'est pas si populaire que le prétendent les journaux amis du gouvernement. J'en ai eu un exemple frappant l'autre soir. J'étais au théâtre, quand est arrivée la nouvelle d'une victoire des troupes françaises en Crimée; on a interrompu la pièce et le régisseur est venu, par ordre, lire la dépêche devant le trou du souffleur. Eh bien, il n'y a pas eu un seul bravo, pas une seule exclamation; à l'orchestre, quelques gens de Bourse ont tiré leurs carnets, y ont inscrit quelque chose et sont sortis précipitamment, et voilà tout; la claque elle-même s'est tue se disant sans doute qu'elle n'était pas payée pour applaudir un fait de guerre. L'expédition de Crimée a été populaire, elle ne l'est plus; il est temps qu'elle finisse. Dans la rue, même indifférence. Sur les boulevards, en voiture découverte, j'ai vu passer le roi de Sardaigne et l'empereur : personne ne se découvrait; on ne détournait même pas la tête pour regarder. Ah! les Parisiens usent vite hommes et choses... Leur seul souverain, le seul qu'ils trouveront toujours nouveau, le seul auquel ils resteront toujours fidèles, c'est le plaisir[3].

Décembre 1855.

Scribe est devenu mon ami particulier, je dîne souvent chez lui. Il possède un charmant hôtel à Paris, un château à la campagne, un équipage luxueux et

1. Lettre à J. Forster, Champs-Élysées, 30 novembre 1855.
2. Extrait d'une lettre à M. W. Wills, datée décembre 1855, Champs-Élysées.
3. Lettre à miss G. Hogarth (belle-sœur de Dickens), datée décembre 1855, Champs-Élysées, publiée dans la correspondance.

une magnifique paire de chevaux. « Tout cela, dit-il souvent, gagné avec ma plume ; car, tel que vous me voyez, mon cher Dick-ins, j'ai commencé par être petit clerc chez un notaire. » J'ai rencontré chez lui Auber, un joli petit vieillard très vert, très gai, aux façons pétulantes. Il m'a dit qu'il avait autrefois habité à Stok Noonton (Stoke Newington) pour apprendre l'anglais, mais qu'il l'avait complètement oublié. Il m'a raconté que Louis-Philippe l'avait invité pour le présenter à la reine d'Angleterre et que celle-ci, aussitôt qu'elle l'avait aperçu, s'était écrié : « Il n'y a pas besoin de présentation ; grâce aux œuvres de M. Auber, nous sommes de vieilles connaissances [1]. »

... Dîné également chez l'excellent Amédée Pichot pour y rencontrer Lamartine qui désirait beaucoup renouveler connaissance, car, dit-il souvent : *Dickins est un des grands amis de mon imagination.* Il semble n'avoir pas vieilli depuis 1846 ; c'est toujours ce même visage pâle, tranquille, légèrement attristé ; au fond de ses yeux dormants, brille une sorte de lueur passionnée qui le rend très séduisant près des femmes ; nous avons parlé de de Foe et de Richardson ; il a fait une remarque bien originale et très juste à propos de *Robinson Crusoé.* C'est que c'est le seul livre universellement populaire qui ne fasse ni rire ni pleurer. Je l'ai trouvé franc, sans aucune affectation et il m'a beaucoup intéressé par les détails qu'il m'a donnés sur la vie du bas peuple en France. Il semble avoir profondément étudié la question sociale. Il a ensuite informé la compagnie qu'il avait rarement entendu un étranger parler le français avec autant d'aise que votre inimitable serviteur. A ces mots, votre inimitable serviteur a rougi avec modestie et, presque immédiatement ensuite, a failli s'étrangler en avalant de travers un os de volaille qui, à l'heure présente, est encore dans sa gorge. Pendant dix minutes il a été en proie à des tortures atroces, appréhendant à chaque instant de rendre le bon Pichot à tout jamais célèbre en expirant à sa table hospitalière comme le petit bossu des *Contes des fées.* Assistaient à ce dîner Scribe et sa femme, mais ils ont été obligés de quitter la table au moment des glaces. Il y avait à l'Opéra-Comique une première représentation d'un opéra d'Auber et de Scribe sur lequel on fonde les plus hautes espérances. Scribe était bien curieux à observer ce soir-là ; lui, l'auteur applaudi de plus de 400 pièces, devenait de plus en plus nerveux à mesure que l'heure avançait, ne mangeant pas, répondant à peine, émiettant son pain, tirant sa montre à chaque minute. Bref, n'y tenant plus, il a tout à coup bondi de son siège et faisant une espèce de plongeon vers la porte, il a disparu ; sa femme s'est alors levée très tranquillement, a salué à la ronde avec un charmant sourire et l'a suivi. M^me^ Scribe est une créature extraordinaire ; son fils aîné a au moins trente ans et elle a l'air d'en avoir au plus trente-cinq ; c'est une femme ravissante dans toute l'acception du mot ; une grâce, une élégance de mouvements incomparables ; elle se lève, s'assoit, salue, rit, parle comme une reine en exil [2].

Décembre 1855.

J'ai assisté à la représentation de cette pièce qui rendait mon ami Scribe si nerveux l'autre soir à la table de Pichot, et voici mon impression : « Un tout

1. Extrait d'une lettre à J. Forster, Champs-Élysées, 16 décembre 1855.
2. Lettre à M. W. H. Wills, datée décembre 1855, Champs-Élysées.

charmant, une musique facile, harmonieuse, captivant l'oreille, un livret excellent dénotant une connaissance profonde du théâtre, des décors de premier ordre et la plus jolie *prima donna* du monde dans la personne de Marie Cabel[1]. L'opéra s'appelle *Manon Lescaut* et l'intrigue est tirée de l'aventure si admirablement contée par l'abbé Prévost... Marie Cabel chante une chanson du rire qui est reçue avec enthousiasme par les spectateurs et c'est la seule fois que j'ai réellement entendu le rire bien mis en musique. Il paraît qu'à la première répétition, cet air fit grand effet sur les musiciens de l'orchestre, et Auber m'a raconté que le chef d'orchestre enthousiasmé lui frappa sur l'épaule en s'écriant : « Bravo, *jeune homme,* ça promet bien[2] !..... »

Champs-Élysées, décembre 1855.

... Il faisait très froid cette après-midi, mais le ciel était clair et bleu comme un ciel d'Italie. Dans les Champs-Élysées, il y avait foule d'équipages, de cavaliers, d'amazones et de piétons. Tout à coup, comme je sortais, voilà que des régiments d'infanterie revenant du tir se mettent à passer, un peu à la débandade, à la façon française, qui est pleine de pittoresque et de naturel. De temps à autre, on entendait de grands roulements de tambours, puis les musiques; ah ! ces délicieuses musiques militaires, elles rendraient guerrier le plus lâche des hommes! Les voilà devant moi; un roulement de tambour, trois coups de grosse caisse et un pas redoublé éclate dans l'air sonore de cette journée d'hiver. En avant ! je n'y tiens plus, je suis électrisé! ma canne sur l'épaule, mon feutre sur l'oreille, je m'élance, réglant mon pas sur celui du gigantesque tambour-major. A mes côtés, dans sa petite voiture mécanique, un pauvre estropié fait avec ses bras des efforts suprêmes pour n'être pas distancé, il a l'air de mon aide de camp; derrière nous, toute l'armée des gamins de Paris suit en poussant des vivats. Ah ! si les drapeaux surmontés de leurs aigles d'or se fussent soudain déployés sous le soleil, nous les aurions joyeusement suivis jusqu'au bout du monde pour défendre n'importe quelle cause ! tels les enfants suivent d'instinct la boîte fermée qui renferme Polichinelle. Nous sommes ainsi allés jusqu'aux casernes. En passant sur la place Vendôme, il m'a semblé du haut de sa colonne voir sourire le grand empereur[3].

Champs-Élysées, décembre 1855.

Tous ceux qui me connaissent n'ignorent pas que je suis l'ami sincère du vrai, et pourtant, si la description suivante tombait sous les yeux d'un ami, il ne manquerait pas de m'accuser d'exagération. Il n'en est rien ; quand il s'agit de décrire une fête chez Émile de Girardin, on n'exagère jamais, on est tou-

1. Dickens oublie Faure : il fit un de ses premiers débuts dans cet opéra d'Auber. Il y jouait le rôle du marquis. L'air du Rire s'appelle dans la partition : « les couplets de *la Bourbonnaise* » chantés par Manon. M$^{me}$ Patti a remis ce morceau à la mode en le chantant souvent dans des concerts : il se vend aujourd'hui sous le nom de *l'Éclat de rire.*

2. Extrait d'une lettre à J. Forster (citée dans la Vie de Dickens), décembre 1855, Champs-Elysées.

3. Lettre à J. Forster, fin décembre 1855, Champs-Élysées.

jours au-dessous de la vérité. Cet homme étonnant, le vrai créateur de la pr e française, auquel il n'a fallu que quelques mois pour devenir une des puissances et une des forces de Paris, nous avait invités à venir dîner chez lui en petit comité. A peine nous a-t-on débarrassés de nos pardessus, qu'un huissier nous fait traverser une suite de trois salons somptueux éclairés par des lustres en or ciselé où brûlent dix mille bougies. Cette enfilade se termine par une salle à manger d'une incomparable magnificence; au bout, deux énormes portes à glaces sans tain, derrière lesquelles on aperçoit un office plein d'une vaisselle éclatante, et tout au bout, dans un grand flamboiement rouge, les larges cuisines à travers lesquelles s'agite une nuée de marmitons à veste et à toque blanches. De son siège, au haut bout de la table, notre amphitryon, semblable à un ogre des *Contes des fées,* préside à cette cérémonie. Il jette un long regard connaisseur sur la table couverte d'un linge damassé, chatoyant comme neige au soleil. Émus par ce spectacle, les invités gardent d'abord un respectueux silence; tout à coup un gong retentit et, par les grandes portes vitrées dont les battants s'ouvrent brusquement, le banquet apparaît. Par le ciel, un vrai festin de dieux de l'Olympe! Un seul détail donnera l'idée de ce qu'un semblable repas a pu coûter. Nous étions huit à table et j'ai calculé qu'au prix où sont les truffes aujourd'hui, il y en avait pour 125 francs. Sur la table, grande abondance de carafes de forme particulière pleines d'un champagne frappé délicieux. Pendant le troisième service, on a versé un certain vin d'Oporto qui se vendrait 50 francs la bouteille dans n'importe quelle vente. Le dîner terminé, des fleurs d'Orient dans des corbeilles tissées d'or ont été placées sur la table; on a alors servi des glaces et certains vieux flacons d'eau-de-vie enterrés depuis cent ans, puis est venu du café rapporté du fin fond de l'Asie par le frère d'un des convives, qui l'a payé son poids en poudre d'or de Californie... Les invités étant rentrés au salon y ont trouvé des tables chargées de cigarettes volées au harem du sultan et des boissons claires et fraîches, où la saveur du citron arrivé hier d'Alger se mariait voluptueusement au parfum délicat de l'orange arrivée ce matin de Lisbonne. Cependant les convives se dispersent, s'étendent sur des divans profonds où des fleurs éclatantes s'épanouissent sur des étoffes sombres. Tout à coup, poussée par je ne sais quel agent mystérieux, une lourde table fait son entrée, toute couverte d'une argenterie massive aux formes bizarres. D'une aiguière d'or ciselé s'échappe en nuages bleus une fumée qui parfume les alentours; c'est l'arome puissant du thé de la Chine offert au puissant journaliste par un mandarin à trois ou quatre boutons.

Et pendant toute la durée de la fête le maître de céans n'a cessé de répéter : *Ce petit dîner-ci n'est que pour faire la connaissance de M. Dickens; il ne compte pas, ce n'est rien.* Et maintenant que j'y songe, je m'aperçois que j'ai oublié la moitié des détails; ainsi je n'ai pas parlé d'un plum-pudding, le plus immense plum-pudding qu'il m'ait été donné jamais de contempler à moi Anglais d'Angleterre, un plum-pudding accompagné d'une sauce céleste, un plum-pudding plein de flatteries délicates à mon adresse et dont le nom sur la carte était suivi de l'inscription suivante : « Hommage à l'illustre écrivain d'Angleterre. » Finalement cet homme illustre, muet, ébloui, chancelant, a gagné la porte du dernier salon suivi de son hôte, qui lui a dit en lui serrant une dernière fois la main : *Le dîner que nous avons eu, mon cher, n'est rien; il ne*

*compte pas, il a été tout à fait en famille. Il faut dîner, en vérité dîner bien tôt. Au plaisir! au revoir! au dîner[1]!*

Fin décembre 1855.

L'armistice est signé; les grandes tables à tapis vert, autour desquelles s'assoient pour discuter les faiseurs de protocole, remplacent les champs de bataille et les combats à la plume vont succéder aux charges à la baïonnette... Les premières troupes commencent à revenir; cette nuit, tous les quartiers de Paris, même les rues inconnues, même les culs-de-sac, même les endroits les plus étranges de cette étrange ville ont été brillamment illuminés. Dans l'ombre, on aurait dit Venise et Gênes confondues et coupées en deux par le Corso de Rome en temps de carnaval. La nation française s'y entend merveilleusement lorsqu'il s'agit de rendre honneur à son héroïque armée[2].

3 janvier 1856.

Second dîner chez Girardin, plus somptueux, plus insolent dans son luxe que le premier.... Mais je ne le décrirai pas, car toute cette opulence étalée m'attriste malgré moi. Je songe à l'origine de tant de richesses si rapidement acquises et, comme dans un rêve, je vois passer les têtes désespérées des pauvres diables naïfs auxquels cet or a été enlevé avec toutes les formes prescrites par la loi. Il y avait là une foule de gens de Bourse, comme artistes, Régnier, Jules Sandeau et le nouveau directeur des Français. On m'a montré parmi les invités un petit homme, objet de l'admiration de tous, qui, il y a huit ans, cirait les chaussures des passants sur la voie publique. Il est maintenant immensément riche, le plus riche de Paris peut-être. Bien entendu d'ailleurs qu'il ne doit sa fortune ni à son talent, ni à son intelligence, ni à son travail, mais simplement au caprice du hasard, aux faveurs de cette divinité monstrueuse qui trône dans un palais d'iniquités, la Bourse. Sur ma simple observation qu'il faudrait peut-être à ce monsieur moins de huit années pour redescendre à son décrottoir, j'ai vu tous les fronts se rembrunir, même celui de Girardin; seul le petit clan des artistes est resté impassible. Il demeure évident pour moi que tous ces hommes si brillants, si généreux, si riches, ne doivent leur fortune qu'au jeu [3]. Du reste, qu'on s'arrête un instant, vers les quatre heures du soir, devant le péristyle de la Bourse, le spectacle est atroce et saisissant. C'est une foule d'hommes et de femmes, de vieillards et de jeunes gens, de blouses et de redingotes se démenant, se bousculant; tous hurlent, tous sont rendus livides, hagards, défigurés par la cruelle passion du jeu. En les voyant se presser ainsi vers les portes, on se demande avec effroi quels mystères doivent se célébrer dans ce sinistre monument qui ressemble à un temple. Chaque jour, j'entends parler de concierges et de petites gens qui se sont brûlé la cervelle, qui se sont jetés dans la Seine à « cause des pertes sur la Bourse ». Je n'ouvre pas un journal sans y rencontrer au moins un fait divers de cette nature.... Ah! il est juste

1. Lettre à M. J. Forster, datée fin décembre 1855, Champs-Élysées.

2. Extrait d'une lettre à M. W. H. Wills, 30 décembre 1855, Champs-Élysées.

3. Extrait d'une lettre à M. J. Forster, citée dans la Vie de Dickens. Champs-Élysées, janvier 1856.

d'ajouter que jamais Paris n'a été aussi brillant; le flot interminable des chevaux de pur sang, des voitures aux coussins de velours rouge, traînées par des coursiers noirs, harnachés de blanc, ne cesse de rouler sous mes fenêtres. Les passants, l'air toujours joyeux, assistent à ces somptueux défilés; ils sourient avec indulgence, haussent les épaules en disant : « Eh ! que voulez-vous ? ce sont les heureux de la Bourse [1]. »

Champs-Élysées, 6 janvier 1856.

Je me demande où diable tout le monde trouve l'argent nécessaire pour donner des étrennes à tout le monde ! Depuis huit jours, les grands magasins de Paris sont littéralement pris d'assaut. On a établi des deux côtés du boulevard et sur tout son parcours, depuis la Madeleine jusqu'à la Bastille, une ligne souvent double de petites boutiques en bois; on y vend, on y joue, on y perd, on y gagne tous les objets imaginables : souliers fins et gros sabots, vases en cristal, volailles battant de l'aile et lapins battant du tambour. J'ai vu ainsi une douzaine de canards perchés au-dessus d'un jeu de quilles minuscule; quand la boule roulait, le perchoir tremblait et les pauvres volatiles prenaient des airs désespérés; si l'un d'eux, perdant l'équilibre, dégringolait de son trône, la foule du peuple éclatait de rire.. Pour la somme de quatre sous, on peut avoir dans ces boutiques autant de bijoux qu'il y en a sur la royale couronne d'Angleterre [2].

... Un gros détachement de zouaves, retour de Crimée, est resté, ce matin, une demi-heure au repos dans les Champs-Élysées, presque sous mes fenêtres. C'est un corps de troupe très remarquable, sauvage, dangereux, pittoresque. Le zouave porte sur sa tête absolument rasée une sorte de fez rouge à long galon jaune, une veste grecque, de vastes knickerbockers rouges à bandes jaunes et de hautes guêtres blanches montant jusqu'aux mollets. Le zouave a toujours une barbe et des moustaches énormes; il porte son fusil le canon vers la terre, la crosse sur l'épaule; il marche comme Bobadil [3], le terrible; il fume toujours. Quand il rit, il se renverse en arrière, comme s'il se préparait à faire le saut périlleux. Ce détachement arrivait du champ de Mars, où l'empereur venait de distribuer les médailles de Crimée. Ils avaient avec eux un chien, un caniche noir, le chien du régiment. Quand ils ont défilé, tout glorieux de leurs nouvelles décorations, le chien marchait à côté du porte-drapeau, qu'il ne quitte jamais, fier, levant la tête, son maintien dénonçant sa conviction profonde que lui aussi était décoré. Je ne sais si on lui avait, en effet, passé une médaille au cou (il le mérite, car il a fait toute la guerre); mais il est certain qu'il se rendait parfaitement compte de l'honneur que venait de recevoir son régiment. Rien n'était plus comique que son air à la fois suffisant et modeste, que la façon triomphante dont il regardait le public. Chien petit, mais cœur vaillant [4] !

1. Lettre à M. Mark Lemon. Champs-Élysées, 9 janvier 1856.
2. Extrait d'une lettre à M. W. Wills. Champs-Élysées, 6 janvier 1856.
3. Matamore du théâtre anglais.
4. Extrait d'une lettre à M. J. Forster, citée dans la Vie de Dickens. 10 janvier 1856, Champs-Elysées.

12 janvier 1856.

J'ai dîné chez la sœur de Malibran, l'admirable Mme Viardot, dont je suis de plus en plus amoureux, avant-hier soir 10 janvier, pour y rencontrer, par faveur spéciale, la très grande, très illustre, très célèbre George Sand. Hélas! encore une de mes illusions fauchée par la réalité cruelle. L'auteur de tant d'œuvres brûlantes ne ressemble pas du tout au romanesque portrait que je m'en étais fait. Si on me l'avait montrée à Londres, dans la rue, je l'aurai prise pour une des sages-femmes de la reine; elle est joufflue et respectable, elle est brune avec une légère moustache et des yeux noirs tranquilles; elle n'a rien du bas-bleu si ce n'est une petite façon finale de faire cadrer vos opinions avec les siennes, qu'elle doit tenir de Nohant, maison de campagne où elle vit en souveraine, dominant et tyrannisant un cercle étroit d'adorateurs. En un mot, brave femme, très ordinaire comme figure, comme conversation, comme manières. Pour ce qui est de son esprit, on le dit très brillant; mais je n'ai pu en juger; elle n'a pas daigné le sortir. Le dîner était excellent sans prétention aucune; il y avait nous, Mme Dudevant et son fils, les deux Scheffer, les Sartorises et une lady quelque chose, nouvellement arrivée de Crimée, qui porte une redingote et fume des cigarettes. Les Viardot ont une maison dans le nouveau Paris; ils ont absolument l'air d'avoir emménagé la semaine dernière et de devoir déménager la semaine prochaine; pourtant voici huit ans qu'ils habitent la même demeure. Rien d'ailleurs n'y rappelle l'art de la grande cantatrice. Je n'y ai pas vu de piano. Le mari s'occupe de littérature étrangère. C'est le meilleur des hommes. Quant à elle, j'aime mieux n'en rien dire, sinon qu'elle est parfaite et que je suis son esclave. Je suis obligé d'aller à Londres pour quelques jours; mon magazine me réclame et l'ami Wills[1] me fait des signes désespérés[2].

Champs-Élysées, février 1856.

Revenu de Londres avant-hier et dîné hier chez mon ami Régnier, où j'ai rencontré M. Legouvé, poète et dramaturge; son différend avec Rachel l'a rendu plus célèbre en un jour que sa poésie en dix ans. La grande tragédienne, après lui avoir donné sa parole, a refusé de jouer le rôle qu'il lui destinait dans une pièce du nom de *Médée*. Voilà une capricieuse auquel son caprice va coûter cher; le tribunal l'a condamnée à payer une forte somme par chaque jour de retard; mais ce n'est pas tout, on essaye de lui susciter une rivale dans la Ristori, qui joue la pièce en italien aux Italiens. Bien que je fusse très fatigué de mon voyage, le vieux Macready[3], qui est revenu avec moi, m'y a entraîné de force, hier soir. Eh bien, c'est mauvais, abominablement mauvais. J'ai vu ça en beaucoup mieux, avec beaucoup moins d'exagération, cinquante fois pour une, dans les petits théâtres en plein vent d'Italie. Bien entendu, cela n'empêche pas les journaux d'être en extase; à qui mieux mieux, tous célèbrent et la

1. M. William Wills, homme de lettres très distingué, ami particulier de Dickens et gérant du *Household Words*, revue dirigée par l'humoriste.

2. Lettre à M. W. L. Macready. Champs-Élysées, 20 janvier 1856.

3. Macready, un des plus grands acteurs tragiques de l'Angleterre, ami particulier de Dickens, qu'il avait connu enfant.

sublimité de l'actrice, et la spontanéité des applaudissements, et le nombre incalculable des bouquets. Le fait est que hier soir, on a lancé des bouquets en masse, à tort, à travers, aux moments les plus inopportuns, en pleines tirades pathétiques; c'était fort drôle. Il y avait surtout un malheureux qui jouait le roi Créon et qui était obligé continuellement de parer de la main, pour ne pas recevoir en pleine figure et en plein récitatif l'avalanche de ces projectiles parfumés. Scribe, qui cependant tient pour Ristori, n'a pu résister au plaisir de nous raconter une petite anecdote au sujet de la spontanéité et du nombre incalculable, etc., etc. (voir plus haut). Comme, après le premier acte, il entrait dans les coulisses pour féliciter les acteurs, il aperçut deux hommes du théâtre qui reportaient dans la salle tous les bouquets jetés pendant le premier acte; ils devaient ainsi servir successivement aux quatre autres. C'est ce qu'on pouvait intituler : enthousiasme et économie [1].

Champs-Élysées, mars 1856.

... Depuis tantôt deux mois, je vais, trois fois par semaine, poser dans l'atelier d'Ary Scheffer. Mon portrait avance, mais ma ressemblance diminue; c'est une très admirable peinture, remplie de vie et de hardiesse, mais, selon moi, ce n'est pas moi; je me trompe peut-être. Nous verrons ce que diront mes amis de Londres, où ce tableau sera exposé. Le frère de Scheffer travaille à côté de lui et fait aussi mon portrait; c'est beaucoup moins beau, mais c'est beaucoup plus ressemblant. Ary Scheffer est un esprit charmant que j'aime beaucoup. Il m'a fait connaître Manin, le grand exilé de Venise; il gagne ici sa vie en donnant des leçons; son érudition est prodigieuse; il est depuis deux mois le précepteur de mes enfants. Manin possède toutes les qualités qui font les héros; il n'a aucune ambition, mais il brûle du désir de sacrifier sa vie pour le salut de la patrie; quand il parle de Venise, de gros pleurs roulent dans ses yeux et c'est chose très attendrissante de voir les larmes mouiller cette face de lion; il est très simple, presque naïf, doux et patient avec les enfants; il vit avec sa fille, très belle Vénitienne blonde [2].

Champs-Élysées, avril 1856.

Une duchesse [3] qui habitait en face de moi, de l'autre côté de l'avenue, vient d'être assassinée par son cocher. L'enquête a dévoilé des détails bien étranges. Cette duchesse habitait un vaste hôtel toujours hermétiquement fermé; elle passait sa vie dans l'obscurité. Dans une petite loge extérieure vivait le cocher assassin; il avait eu une longue suite de prédécesseurs, aucun n'avait pu rester. Lorsqu'ils réclamaient leurs gages, elle se précipitait sur eux armée d'un long couteau, dans le but, sans doute, de les « régler » définitivement. Le cocher n'avait absolument rien à faire; la vieille calèche n'avait pas été sortie depuis des années; il y avait deux malheureux chevaux qu'on ne promenait jamais, la duchesse l'avait défendu; on les lâchait dans le misérable bout de jardin situé

1. Lettre à J. Forster, février 1856, Champs-Élysées, citée dans la Vie de Dickens.
2. Lettre à M. W. H. Wills, 18 mars 1856, Champs-Élysées.
3. La duchesse de Caumont-Laforce.

entre la loge et l'hôtel, jardin où poussent seulement les herbes folles, les orties et les plantes parasites. Naturellement, il y avait foule énorme autour de la maison quand la justice est arrivée. Tout à coup un monsieur fort bien mis fend le flot des spectateurs : c'est le duc, séparé depuis longtemps de sa femme; il sonne à la grille, le commissaire ouvre :

« — C'est vrai donc, dit le duc, que M^me^ la duchesse n'est plus ?

« — C'est trop vrai, monseigneur !

« — Ah ! tant mieux ! » soupire le duc, et il s'en retourne tranquillement, à la grande satisfaction de l'assemblée.

Voici le cinquième assassinat commis dans le quartier des Champs-Élysées depuis que je l'habite... Georgy prétend que, pour notre sûreté, il est grand temps de quitter Paris. On fait les malles et nous partons dans quelques jours[1].

Nous en étions là de notre travail lorsque, avant de conclure, nous voulûmes relire les quelques pages que le plus brillant de nos critiques, M. Henri Taine, consacra jadis au grand romancier dans son *Histoire de la littérature anglaise.* — Déjà, lors d'une première lecture, nous avions trouvé que cette étude dénotait une connaissance bien peu approfondie de l'œuvre de Dickens; en la relisant aujourd'hui, malgré notre admiration pour son auteur, malgré la magie d'un style incomparable, nous estimons qu'elle manque de justesse et, qui pis est, de justice. *Imagination de visionnaire, rêveries de monomane, crises d'affectation, bizarreries, mièvreries maladives,* telles sont quelques-unes des moindres douceurs de notre éminent critique à l'adresse de l'écrivain anglais. Il ne s'aperçoit pas que ce qu'il baptise de ces épithètes assez mal sonnantes, c'est justement *l'humour*, cette qualité que, dans un autre endroit de son livre, il essaye vainement d'expliquer; car l'humour ne s'explique pas plus que ces signes et ces maladies héréditaires qui, dans certaines familles, se transmettent de génération en génération. Mais nous n'avons pas le temps d'insister sur cette accusation, ni sur celle qui consiste à dire que celui qui a décrit l'admirable dévouement de la fille du vieux Dorrit, les remords épouvantables dé Jonas Chuzzlewit, que celui qui a peint l'agonie de Fagin dans sa cellule et la mort du petit Dombey, au bruit de la mer montante, que celui-là *ne savait pas voir grand!* M. Taine s'engage ensuite dans un long parallèle entre Balzac et Dickens et nous n'avons pas besoin de dire que toutes ses préférences sont pour Balzac : du reste, nous ne l'en blâmons pas ; peut-être même, au point de vue de l'esthétique pure, serions-nous tentés d'être de son avis; mais où nous ne le suivons plus, c'est lorsqu'il semble donner comme une des raisons de ses préférences *que Balzac aimait l'art plutôt que les hommes.*

1. Extrait d'une lettre à M. J. Forster, datée du 3 avril 1856. Dickens quitta, en effet, Paris quelques jours après avoir écrit cette dernière lettre.

Eh bien, ce qui fait la grande supériorité de Dickens, ce que M. Taine n'a jamais aperçu, ce qui éclate à chaque page de son œuvre, c'est qu'il aime les hommes autant que son art, je n'ose dire plus. Cet art, ce génie admirable, il les a mis tout entiers et dès le début au service de l'humanité souffrante. Ouvrez au hasard un de ses romans, pas un seul qui ne contienne quelque éloquent plaidoyer en faveur d'une réforme sociale, morale ou politique. Élevé dans la pauvreté, évadé du sombre royaume de la misère, il eut constamment devant les yeux le sort douloureux de ceux qu'il appelait « ses frères les déguenillés »; il travailla constamment à l'amélioration de leur destinée, et il réussit. Ces cris d'indignation, de pitié et de colère portaient en eux un tel accent de sincérité que partout ils furent entendus: ils réveillèrent tous les nobles sentiments dans les cœurs d'un million de lecteurs, ils eurent assez de puissance pour venir troubler sur leurs bancs les gentlemen de la Chambre des communes et les lords de la Chambre des pairs. Dans ce noble pays d'Angleterre, il suffit qu'une idée généreuse soit énoncée pour qu'elle se répande comme une traînée de poudre. Des motions furent faites, des bills préparés, des amendements votés, des lois établies. Tout incroyable que cela puisse paraître en France, c'est à la plume d'un simple romancier que le peuple anglais doit l'abolition des prisons pour dettes, la réforme des work-houses (maisons de refuge et de mendicité), la création d'hospices pour les enfants abandonnés (New Foundlings Hospital), la loi sur les pauvres (poors law), etc., etc.

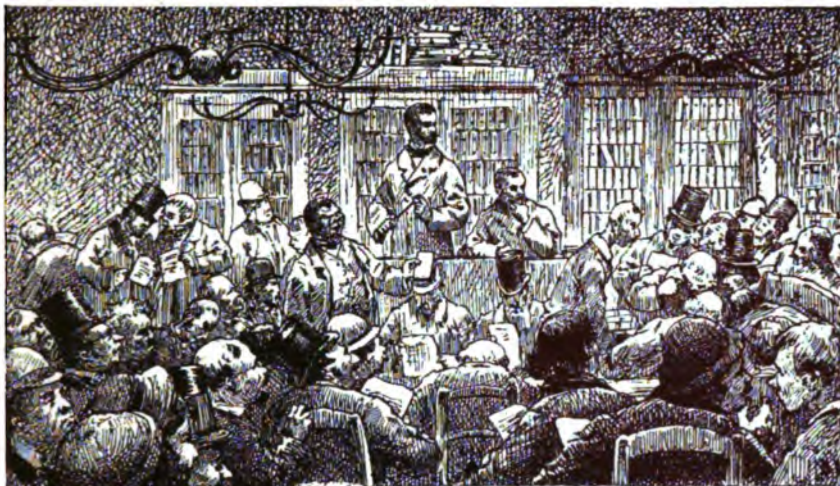
Concluons :

La gloire de Balzac, de George Sand, de Stendhal, de tous ceux que cite M. Taine, réside tout entière dans leurs œuvres. *Ils ont aimé l'art plutôt que les hommes.* La gloire de Dickens est plus noble et plus pure; il fut non seulement le plus grand écrivain de son époque et de son pays; mais il fut aussi le serviteur dévoué, le bienfaiteur constant de la grande armée des misérables.

R. du Pontavice de Heussey.

Rennes, mars 1886.





# CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES



VENTE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE M. E. C.,
HOTEL DROUOT, DU 8 AU 13 FÉVRIER.

(Ch. Porquet, expert.)

(*Suite.*)

Janin (Jules) : *L'Ane mort.* Édition illustrée par Tony Johannot. Paris, Bourdin, 1842, gr. in-8°, demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier de Chine, texte et fig., très rare, 250 fr. ; — *Un Hiver à Paris.* Paris, Curmer et Aubert, 1843, gr. in-8°, fig., demi-rel., non rogné, 75 fr. ; — *La Normandie,* illustrée par Morel-Fatio, Gigoux, etc. Paris, Bourdin, s. d. (1843), gr. in-8°, demi-rel., non rogné. Exempl. sur papier de Chine, 140 fr. ; — *Journal de l'expédition des Portes de fer*, rédigé par Ch. Nodier, dessins par Raffet, Dauzats et Decamps. Paris, Imprimerie royale, 1844, gr. in-8°, 200 vig. gravées sur bois, dont 40 sujets tirés à part ; mar. r., doublé de mar. vert, large dentelle, tr. dor. (Petit). Exempl. tiré sur papier de Chine, portant sur les plats le chiffre de S. A. R. Mgr le duc d'Orléans, surmonté de la couronne royale, 2,651 fr. Cet exemplaire est celui que j'ai décrit dans la bibliographie des ouvrages illustrés du XIXe siècle, p. 307 ; il était alors le seul connu sur ce papier ; depuis, il s'en est trouvé un autre, dans le cartonnage de l'édition, *non coupé*, et qui est dans la biblio-

thèque d'un amateur bien connu. Les exemplaires sur papier ordinaire se vendent de 4 à 500 fr.

Karr (Alphonse) : *Voyage autour de mon jardin* illustré, par Freeman, Meissonier, Gavarni, etc. Paris, Curmer et Lecou, 1851, gr. in-8°, demi-rel. non rogné. Exemplaire sur papier de Chine, avec les planches en double état, noires et color., 275 fr. Très rare sur ce papier et peu commun en bonne condition sur papier ordinaire.

La Bédollière : *Les Industriels*, avec 100 dessins, par Henry Monnier. Paris, veuve Janet, 1842, gr. in-8° non rogné, 29 fr.; — La Fontaine : *Œuvres complètes*, ornées de 30 vig., dessinées par Devéria et gravées par Thompson. Paris, Sautelet, 1826, gr. in-8°, ch. noir non rogné. Exemplaire sur papier de Chine, provenant de la bibliothèque de San Donato, 65 fr. Cet ouvrage, imprimé par Balzac, contient l'un des premiers essais de la gravure sur bois en France. Il est rare sur ce papier; — *Fables*, édition illustrée, par J.-J. Grandville. Paris, Fournier, 1838, 2 vol. gr. in-8°, demi-rel. Exemplaire de premier tirage avec le frontispice et les 120 gravures sur papier de Chine, 55 fr.; — *Fables*, illustrations de G. Doré. Paris, Hachette, 1867, 2 tomes en 1 vol. in-fol., cart. non rogné. Exemplaire sur papier de Chine, 340 fr.; — *Le même*, 2 vol. in-fol., cart., non rognés, avec les planches sur papier de Chine, 81 fr.; — *Contes*. Vingt estampes, dessinées par Fragonard et Touzé, réduites et gravées à l'eau-forte par T. de Mare. Paris, Conquet, 1881, 4 livr. in-4°, br., épreuves en triple état sur papier du Japon, 200 fr.; — Lavalette : *Fables*, illustrées par Grandville, suivies de poésies diverses, illustrées, par Gérard Séguin. Paris, Hetzel et Paulin, 1841, gr. in-8°, br., 61 fr.; — Lépine (Ernest) : *La Légende de Croquemitaine*, illustrée de 177 vig. sur bois, par G. Doré. Paris, Hachette, 1863, in-4°, demi-rel., non rogné, 47 fr.; — Le Sage : *Le Diable boiteux*, illustré par Tony Johannot. Paris, Bourdin, 1844, gr. in-8°, br., exemplaire de premier tirage avec la couverture, 57 fr.; — *Le Diable boiteux*, grav. à l'eau-forte par Lalauze. Paris, Jouaust, 1880, 2 vol. in-8°, demi-rel., non rognés; l'un des 20 exemplaires sur papier de Chine, avec les figures en double état, 59 fr.; — *Gil Blas*. Vignettes par Gigoux. Paris, Paulin, 1835, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, première édition, 48 fr.; — *Histoire de Gil Blas*, illustrée par Gigoux. *Lazarille de Tormès*, illustré par Meissonier. Paris, Dubochet, 1846, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, 47 fr.; — *Histoire de Gil Blas de Santillane*, illustrée de 13 eaux-fortes, par de Los Rios. Paris, Jouaust, 1879, 4 vol. in-8°, demi-rel., non rognés (Cuzin). L'un des 20 exemplaires sur papier de Chine, fig. en double état, 141 fr.

Maistre (Xavier de) : *Voyage autour de ma chambre*, 6 eaux-fortes, par Hédouin. Paris, Jouaust, 1877, in-8°, dem.-rel., non rogné; l'un des 20 exemplaires sur papier de Chine, avec les gravures en double état, 81 fr. Très jolie édition; — Marco de Saint-Hilaire (Émile) : *Histoire populaire anecdotique et pittoresque de Napoléon et de la grande armée*. Paris, Kugelmann, 1843, gr. in-8°, vig. de J. David, demi-rel., non rogné, 33 fr.; — Marguerite de Valois : *Les sept journées de la reine de Navarre*, pl. à l'eau-forte, par Flameng. Paris, Jouaust, 1872, 4 vol. in-8°, demi-rel., non rognés (Cuzin); l'un des 10 exemplaires sur papier de Chine, épr. avant la lettre, 152 fr.; — Mérimée (Prosper) :

*Théâtre de Clara Gazuel.* Paris, Sautelet, 1825, demi-rel., non rogné. Édition originale, 60 fr.; — *Chronique du temps de Charles IX.* Paris, Mesnier, 1829, in-8°, demi-rel., édition orig., 18 fr.; — *Chronique du règne de Charles IX*, illustrées de 31 compositions, dessinées et gravées à l'eau-forte par Edmond Morin. Paris, imprimé pour les Amis des livres par G. Chamerot, 1876, 2 vol. in-8°, mar. Lavallière jans., dent. intér., tr. dorée (Cuzin). Tiré à 115 exemplaires, 685 fr. Cet ouvrage est le premier en date publié par la Société et c'est aussi le mieux réussi. Le papier, l'impression, le format et l'illustration ne laissent rien à désirer. Tout l'honneur revient au président M. E. Paillet; — *H. B.* (Henri Beyle), in-16, demi-rel. mar. r., non rogné. Seconde édition, imprimée à 36 exemplaires par Poulet-Malassis, en 1857, d'après une copie de l'exemplaire offert par Mérimée à M^me Gabriel Delessert, sur lequel il avait rempli de sa main les noms propres laissés en blanc dans la première édition, 120 fr.; — *La Chambre bleue.* Nouvelle dédiée à M^me de la Rhune. Bruxelles, 1872, in-8°, frontispice de Bracquemond, demi-rel., non rogné. Édition orig.; l'un des 20 exemplaires sur papier de Hollande, 43 fr.; — *Carmen.* Paris, C. Lévy, 1884, in-12, frontispice, vig. et culs-de-lampe, par Arcos, mar. orange, tr. dor. (Cuzin); exemplaire sur papier vélin, contenant les figures, tirées à part et en double état, 165 fr.; — MICHELET : *L'Oiseau.* Huitième édition, illustrée de 210 vig. sur bois, par Giacomelli. Paris, Hachette, 1867, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, premier tirage, 87 fr.; — *L'Insecte.* Nouvelle édition, illustrée de 140 vig. sur bois, par Giacomelli. Paris, Hachette, 1876, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, premier tirage, grand papier vélin, 60 fr.; — MOLIÈRE : *Œuvres.* Vignettes par Tony Johannot. Paris, Paulin, 1835-36, 2 vol. gr. in-8°, mar. bleu, fil. tr. dor. (Bauzonnet); exemplaire sur papier vélin fort, 350 fr. Très bel exemplaire très frais, non piqué; — *Le théâtre de J.-B. P. de Molière.* Orné de vignettes à l'eau-forte, par Frédéric Hillmacher. Lyon, Scheuring, 1864-70, 8 vol. gr. in-8°, demi-rel., non rognés (Raparlier); avec la *Galerie historique* des portraits des comédiens de la troupe de Molière, gravés par Frédéric Hillmacher. Lyon, Scheuring, 1869, même reliure, ensemble 9 vol. sur grand papier teinté, 500 fr.; — *Œuvres*, avec notes et variantes, par Alphonse Pauly, 8 vol. in-12, portr. *Molière, sa vie et ses œuvres*, par Jules Claretie, in-12. *La première représentation du Misanthrope*, in-12. Paris, Lemerre, s. d.; ensemble 10 vol. in-12, br., exemplaire sur papier de Chine, 125 fr.; — *Théâtre complet.* Dessins de Louis Leloir, gravés par Flameng. Paris, Jouaust, 1876-83, 8 vol. gr. in-8°, mar. r., tr. dor. (Cuzin); l'un des 25 exemplaires sur papier Whatman avec les eaux-fortes en double état sur papier du Japon et sur papier de Chine, 830 fr.; — *Monument du Costume.* Estampes de Freudeberg, gravées par Dubouchet. Paris, Conquet, 1883, in-4°, mar. bleu, dos orné, tr. dor. (Cuzin); sur papier du Japon avec les gravures en triple état, 665 fr.; — MOREAU (Hégésippe) : *Le Myosotis.* Petits contes et petits vers. Paris, Desessart, 1838, gr. in-8°, mar. bleu, fil. dos orné, doublé de mar. bleu, branches de feuillages, riche dorure à petits fers, tr. dor. (Cuzin), superbe et ravissant exemplaire (dit le catalogue) de la première édition du livre, orné de 110 dessins originaux, exécutés à l'aquarelle avec un charme infini et une rare perfection par Giacomelli, en 1884, 3,900 fr. Il n'y a rien à retrancher de cette appréciation; la reliure, renfermée dans un étui de mar. brun, est certainement l'une des meil-

leures de Cuzin. C'était le clou de la vente; — Musæus : *Contes populaires de l'Allemagne,* traduits par Certbeer de Medelsheim. Édition illustrée. Paris, Havard, 1846, 2 vol. petit in-8°, demi-rel., non rogné, 42 fr.; — *Musée Dantan.* Galerie de charges et croquis des célébrités de l'époque, avec texte explicatif. Paris, Delloye, 1839, gr. in-8°, cart. non rogné, 45 fr.; — *Musée ou magasin comique de Philipon,* contenant 800 dessins, par Cham, Gavarni, Grandville, etc. Paris, Aubert, s. d., 1842, 2 vol. in-4°, cart. non rognés, 120 fr.; — *Muséum parisien.* Texte par Louis Huart, 350 vig. sur bois, d'après Grandville, Gavarni, Daumier, Henri Monnier. Paris, Beauger, 1841, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, avec la couverture, 82 fr.; — Murger (Henry) : *Scènes de la vie de bohème.* Paris, Michel Lévy, 1851, in-12, demi-rel., non rogné; édition originale, 59 fr.; — *Scènes de la vie de bohème,* avec un frontispice et 12 gravures à l'eau-forte, par Adolphe Bichard. Paris, imprimé pour les Amis des livres, par Jouaust, 1879, in-8°, mar. r. jans. dent. intér. tr. dor. (Cuzin) (publié à 100 fr.), 360 fr. Il est regrettable que l'imprimeur se soit servi de papier, de caractères et de fleurons si peu appropriés à ce livre si moderne; — Musset (Alfred de) : *Œuvres complètes.* Paris, Charpentier, 1865-66, 10 vol. gr. in-8°, br. Exemplaire de M. Claye (qui a imprimé le livre) sur papier vélin fin, 325 fr. sans les gravures. — *Illustrations* pour cette édition. Suite du portrait et de 28 pièces dessinées par Bida, épreuves sur Chine, format in-folio dont 11 épreuves d'artistes, 165 fr.; — *Œuvres complètes,* 10 vol. *Biographie,* par Paul de Musset, 1 vol. Paris, Lemerre, 1876-77, 11 vol. in-12, mar. r., doublés de mar. bleu, tr. dor. (Cuzin). Exemplaire sur papier de Chine, contenant : frontispice de Rops, la suite gravée par Monziès d'après Pille, épreuve en double état, et la suite gravée par Lalauze d'après Bida, épreuve sur Japon, 1,010 fr.

Nadaud (Gustave) : *Chansons,* eaux-fortes par Edmond Morin. Paris, Jouaust, 1879, 3 vol. in-8°, demi-rel. non rognés; l'un des 20 exempl. sur papier de Chine, fig. en double état, 90 fr.; — Nodier (Charles) : *Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux.* Paris, Delangle, 1830, in-8°, cart. non rogné, 28 fr.; — Noriac (Jules) : *Le 101e Régiment,* illustré par Armand Dumarescq, G. Janet, Morin, etc. Paris, Librairie nouvelle, 1860, in-8°, demi-rel. non rogné, papier teinté, 100 fr.; — Norvins (de) : *Histoire de Napoléon,* vignettes par Raffet. Paris, Furne, 1839, gr. in-8°, mar. ch. noir, tête dor. non rogné; exempl. sur papier de Chine provenant de la bibliothèque de San Donato, 1,053 fr. Il avait été payé 450 fr. à la vente Blanc, il y a cinq ans. Très rare sur papier de Chine.

Perrault (Ch.) : *Contes du temps passé,* illustrés par Pauquet, Janron, Beaucé, etc.; texte gravé par Blanchard. Paris, L. Curmer, 1843, gr. in-8°, demi-rel. non rogné, 309 fr. L'exemplaire était fortement piqué, autrement il se fût vendu beaucoup plus cher, car c'est un livre rare en bonne condition. — *Les Contes,* 12 eaux-fortes par Lalauze. Paris, Jouaust, 1876, 2 vol. in-8°, demi-rel. non rognés (Cuzin); l'un des 15 exempl. sur papier de Chine, avec les grav. en double état, 56 fr. Bon marché, les illustrations sont très réussies. — Pitre-Chevallier : *Bretagne et Vendée.* Paris, Coquebert (1845); *La Bretagne ancienne et moderne.* Paris, Coquebert (1844); ensemble 2 vol. gr. in-8°, demi-rel. non rognés, 120 fr.; — *Pléiade (la).* Ballades, fabliaux, nouvelles et

légendes. Paris, L. Curmer, 1842, in-8°, fig. demi-rel. mar. Lavallière, dos et coins, tête dorée, non rogné (David). Exempl. sur papier de Chine, avec deux frontispices ajoutés, 916 fr. Charmant petit livre qui, sur papier ordinaire, après être tombé au rabais à 3 fr. 75, se vend aujourd'hui 2 ou 300 fr. suivant la condition. Les éditeurs, au lieu de nous encombrer avec leurs gros livres sur gros papier, devraient bien prendre modèle sur *la Pléiade.* — Prévost (l'abbé) : *Histoire de Manon Lescaut,* édition illustrée par Tony Johannot. Paris, Bourdin, s. d. (1839), gr. in-8°, demi-rel. non rogné; exempl. sur papier de Chine, très rare, 100 fr.; — *Histoire de Manon Lescaut,* 6 eaux-fortes par Hédouin. Paris, Jouaust, 1874, 2 vol. in-8°, demi-rel. non rognés (Cuzin); l'un des 15 exempl. sur papier de Chine, avec les épreuves en double état, 116 fr.

Quatrelles : *A coups de fusil,* ouvrage illustré de 30 dessins originaux hors texte par A. de Neuville. Paris, Charpentier, 1877, in-4°, dem.-rel., non rogné, avec les deux planches supprimées, 49 fr.

Rabelais : *Œuvres,* illustrations par G. Doré. Paris, Bry, 1854, gr. in-8°, dem.-rel., non rogné, 95 fr. Il est bien regrettable que l'éditeur n'ait pas choisi un meilleur papier; — *Les Cinq livres*, publiés avec des variantes et un glossaire par P. Chéron, et ornés de 11 eaux-fortes par Boilvin. Paris, Jouaust, 1876-77, 5 vol. in-8°, dem.-rel., non rognés (Cuzin); l'un des 15 exempl. tirés sur papier de Chine, avec les gravures en double état, 122 fr.; — Racine (J.) : *Œuvres*, texte original avec variantes. Paris, Lemerre, s. d., 5 vol. petit in-12, br.; l'un des 35 exempl. sur papier de Chine, 53 fr.; — *Revue comique* (*la*), texte par Lireux, Gérard de Nerval, La Bédollière, etc., dessins de Bertall, Lorentz, etc. Paris, Dumineray, 1848-49, 2 vol, in-8°, dem.-rel., non rognés, avec les couvertures et l'affiche, 95 fr.; — Reybaud (Louis) : *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale,* édition illustrée par Grandville. Paris, Dubochet, 1846, gr. in-8°, dem.-rel., non rogné (Cuzin), 100 fr.; — *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques*, édition illustrée par Tony Johannot. Paris, Michel Lévy, 1849, gr. in-8°, dem.-rel., non rogné (Cuzin), 120 fr.; — Rousseau (J.-J.) : *Les Confessions*, 13 eaux-fortes par Ed. Hédouin. Paris, Jouaust, 1881, 4 vol. in-8°, mar. bleu, tr. dor. (Cuzin); exempl. sur papier de Chine, contenant les figures en triple état, 345 fr. Charmantes illustrations.

Saint-Pierre (Bernardin de) : *Paul et Virginie.* Paris, L. Curmer, 1838, gr. in-8°, cart. non rogné; très bel exempl. de premier tirage dans le cartonnage de l'éditeur, 185 fr. C'est, comme l'on sait, l'un des plus beaux livres illustrés de notre époque; dans la condition où il est, cet exemplaire est bon marché; — *Paul et Virginie,* eaux-fortes de Laguillermie. Paris, Jouaust, 1878, in-8°, dem.-rel., non rogné (Cuzin); l'un des 20 exempl. sur papier de Chine, avec les figures en triple état, 68 fr.; — Scarron : *Le Roman comique*, eaux-fortes de L. Flameng. Paris, Jouaust, 1880, 3 vol. in-8°, dem.-rel., non rognés (Cuzin); l'un des 20 exempl. tirés sur papier de Chine, figures en double état, 60 fr.; — *Scènes de la vie privée et publique des animaux,* vignettes par Grandville. Paris, Hetzel et Paulin, 1842, 2 vol. gr. in-8°, demi-rel. ébarbés; 1re édition, avec les figures hors texte sur papier de Chine, 165 fr. Ce prix est peu élevé; il est vrai que l'exemplaire est court de marges; — Shakespeare : *Œuvres complètes*, traduites par F.-V. Hugo. Paris, Lemerre, s. d., 16 vol.

in-12, br., sur papier de Chine, 106 fr.; — Silvestre (Armand) : *Le Conte de l'Archer*, aquarelles d'A. Poirson, gravées par Gillot. Paris, Lahure et Rouveyre, 1883, gr. in-8°, dem.-rel., non rogné; exempl. sur papier du Japon avec le tirage à part du trait des vignettes et le tirage à part des quatre aquarelles, 174 fr.; — *Sonnets et eaux-fortes*. Paris, Lemerre, 1869, in-4°, demi-rel., non rogné; 42 eaux-fortes par Nanteuil, G. Doré, F. Régamey, Daubigny, etc.; en double état avant la lettre; papier Whatman, 189; — Soulié (Frédéric) : *Le Lion amoureux*, nouvelle édition, illustrée de 16 vignettes dessinées par Sahib; notice par Ludovic Halévy. Paris, L. Conquet, 1882, in-12, mar. citron, fil. doublé de mar. bleu, dent. intér., tr. dor. (Cuzin); l'un des 50 exempl. sur papier du Japon avec les vignettes en double état, 300 fr. Charmante édition tirée à petit nombre, souscrite avant la mise en vente, et qui est toujours recherchée; — *Souvenirs et regrets d'un vieil auteur dramatique*. Paris, Froment, 1829, in-12, fig., mar. bleu, non rogné; exempl. sur papier de Hollande, orné de 35 fig. rehaussées d'or, d'argent et de couleurs, 175 fr.

Timon : *Livre des orateurs*, édition illustrée de 27 portraits gravés sur acier. Paris, Pagnerre, 1844, gr. in-8°, dem.-rel., non rogné, avec la suite ajoutée des 27 portraits sur papier de Chine avant la lettre, 27 fr.; — Topffer : *Voyages en zigzag*, illustrés d'après les dessins de l'auteur et ornés de 15 grands dessins par M. Calame. Paris, Dubochet, 1844, gr. in-8°, dem.-rel., non rogné; 1re édition, avec la couverture illustrée, 95 fr.; — *Nouveaux voyages en zigzag*, illustrés d'après les dessins originaux de Topffer. Paris, Lecou, 1854, gr. in-8°, dem.-rel., non rogné; 1re édition, avec la couverture, 100 fr.

Vigny (Alfred de) : *Poèmes antiques et modernes*. Paris, Urbain Canel, 1826, 2 vol. in-8°, cart., non rogné; édition originale avec les couvertures, 60 fr.; — *Cinq-Mars ou une conjuration sous Louis XIII*. Paris, Urbain Canel, 1826, 2 vol. in-8°, mar. Lavallière, dent. int., tr. dor. (Cuzin); édition originale, avec les couvertures, 360 fr. — *Les Consultations du Docteur noir. Stello ou les Diables bleus*. Paris, Ch. Gosselin et E. Renduel, 1832, in-8°, vignettes d'après Tony Johannot, sur papier de Chine vol., dem.-rel., non rogné (Allô); édition originale, avec la couverture, avec 6 vers autographes signés de l'auteur, 150 fr.; — *Servitude et grandeur militaires*. Paris, Bonnaire et Magen, 1835, in-8°, mar. vert jans., tr. dor. (Cuzin); édition originale, avec la couverture, 240 fr.; — *Le More de Venise. Othello*, tragédie traduite de Shakespeare en vers français. Paris, Levavasseur et U. Canel, 1830, in-8°, demi-rel., non rogné; édition originale, avec envoi d'auteur à M. Avenel, 24 fr.; — *La Maréchale d'Ancre*, drame en cinq actes. Paris, Gosselin, 1831, in-8°, front., cart., non rogné; édition originale, avec envoi d'auteur à M. Avenel, 33 fr.; — *Chatterton*, drame. Paris, H. Souverain, 1835, in-8°, front. sur papier de Chine, cart., non rog.; édition originale, 49 fr.

Wordsworth : *La Grèce pittoresque et historique*, illustrations sur acier et sur bois. Paris, Curmer, 1841, in-4°, dem.-rel., non rogné (Allô); exempl. sur papier de Chine, frontispice ajouté, 55 fr. Rare sur ce papier.

---

VENTE D'UN JOLI CHOIX DE LIVRES DES XVIII$^{e}$ ET XIX$^{e}$ SIÈCLES, PROVENANT DE LA BIBLIOTHÈQUE DE M. C. D*** (DUGOUJON); HOTEL DROUOT, LES 22, 23 ET 24 FÉVRIER 1886.

(Ch. Porquet, expert.)

M. Dugoujon a successivement acheté beaucoup de livres, dont il a élagué, à différentes reprises, ce qui lui paraissait peu intéressant. Aujourd'hui il se sépare de la fine fleur de sa bibliothèque. Il est fort heureux que, de temps à autre, les amateurs vendent leurs livres; c'est le seul moyen quelquefois de retrouver un ouvrage que l'on avait laissé échapper, et que l'on demandait en vain à tous les échos d'alentour. Cette vente a produit près de 55,000 francs, on n'espérait pas aller au delà de 40,000 francs; mais on avait compté sans quelques amateurs masqués, qui avaient donné des commissions abracadabrantes sur certains articles. Le catalogue, comme celui de la vente Collin, a été dressé par ordre alphabétique d'auteurs, et non par ordre de matière; cette dernière manière n'est plus employée que pour les livres anciens.

Cette collection comprenait une trentaine d'ouvrages édités par Cuzin, à la fin du siècle dernier. Ils étaient dans leur ancienne reliure, en maroquin rouge, et quelques-uns ont atteint des prix élevés : *Le Fond du sac,* 2 vol. 211 fr.; — *Œuvres choisies de Grécourt,* 3 vol. 80 fr.; — *Mémoires du comte de Grammont,* par Hamilton, 2 vol. 79 fr.; — *Contes et nouvelles en vers* de La Fontaine, avec les 24 figures de Desrais avant la lettre, 341 fr.; — *La Vie de Marianne,* par Marivaux, 4 vol. 103 fr.; — *Œuvres* de Clément Marot, 2 vol. 53 fr.; — *Œuvres choisies* de Piron, 3 vol. 70 fr.; — *La Pucelle d'Orléans,* par Voltaire, 2 vol. aux armes et au chiffre du roi Louis XVI, frontispice et 21 vignettes de Duplessis-Bertaux, 340 fr.; — *Recueil des meilleurs contes en vers,* par La Fontaine, Vergier, Piron, Grécourt, 4 vol. in-18, vig. de Duplessis-Bertaux, 400 fr. Il y avait aussi dans cette bibliothèque des recueils rares de gravures de modes, qui se sont vendus très chers, mais que M. Dugoujon regrettera, je le crains; car il y a des occasions qu'on ne retrouve pas deux fois en sa vie : *Le Bon Genre,* observations sur les usages de Paris pour servir d'explication aux 115 caricatures publiées depuis le commencement du siècle. Paris, 1822, pet. in-fol., demi-rel., non rogné. Superbe exempl., 1,785 fr.; — *Cabinet des modes nouvelles,* françaises et anglaises, représentées par des planches en taille-douce enluminées. Paris, Buisson, 1785-91, 11 vol. in-8°, comprenant 372 pl., n$^{os}$ 55, 56 et 57 du catalogue, 1,021 fr.; — *Costumes parisiens,* journal des dames et des modes, par de la Mésangère, 43 vol. in-8°, demi-rel., recueil factice de 2,400 pl. color., publiés en l'an VII, l'an VIII et de 1810 à 1836, 750 fr.

Un certain nombre d'ouvrages qui étaient à la vente Collin, *reliés,* se retrouvaient à celle-ci, *brochés,* où ils se sont vendus quelquefois plus cher; exemple : *Les Iambes,* de Barbier, édition originale. Vente Collin, 90 fr. Vente Dugoujon, 125 fr. Doit-on en conclure qu'il ne faut pas faire relier, ses livres? Nullement. D'abord il est évident qu'un livre relié ne se fatigue pas comme un livre broché, à moins d'avoir pour ce dernier des soins auxquels peu d'amateurs veulent s'astreindre; ensuite, quand vous faites relier, c'est pour votre satisfaction personnelle, n'est-ce pas, et point du tout en vue d'une spéculation ulté-

rieure. Si les hasards de la vie vous amènent à vous défaire de vos livres, eh bien, advienne que pourra, tout au moins vous en aurez joui ; et s'ils sont bien habillés, vous aurez fait preuve de goût.

Le compte rendu de la vente Collin qui précède est typique, en ce sens qu'il indique — en outre de la date et du format — la *condition* du livre, c'est-à-dire s'il est à toutes marges, non rogné (non rogné ne veut pas dire à toutes marges, qui est le *nec plus ultra*), ou doré sur tranches ; broché, cartonné ou relié ; et dans ce dernier cas le genre de reliure quand elle est signée Bauzonnet, Brany, Capé, Cuzin, Lortic, Marius Michel, Thibaron, Trautz-Bauzonnet..., et ceci m'amène tout naturellement à parler de la manière dont quelques amateurs font habiller les auteurs contemporains et particulièrement les romantiques. Quand je leur demande : Qu'avez-vous fait de cè bel exemplaire broché d'*Eugénie Grandet* en édition originale, que vous avez eu la bonne fortune de trouver l'autre jour, ou des poésies de Musset, etc. ? ils me répondent : Je l'ai donné à cartonner... A cartonner ! C'est-à-dire que l'ouvrage n'est plus broché, mais qu'il n'est pas encore relié ; il est ainsi dans une espèce de purgatoire, attendant que l'on soit décidé à l'habiller suivant ses mérites. Croit-on vraiment qu'une riche reliure, ou même une mosaïque, serait déplacée sur les ouvrages dont je viens de parler ? sur l'édition originale des *Chansons* de Béranger ? de *Mademoiselle de Maupin* de Th. Gautier ? de *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo ? etc., etc. A cartonner !... Mais si les amateurs des siècles derniers avaient fait cartonner, vous n'auriez pas ces merveilleux spécimens que vous connaissez. Faites donc relier somptueusement la fine fleur des romantiques, certainement plus intéressants à tous les points de vue que pas mal de livres à figures du XVIIIe siècle, que l'on est tout étonné, malgré leur peu de mérite, de rencontrer habillés de maroquin. Oh ! je sais bien que l'on me répondra : « Mais quelle reliure choisir ? Il n'y a point d'ornements ni de fers XIXe siècle, les relieurs ne font que copier les anciens ; quant aux essais que nous connaissons, ils ne nous charment guère. » Soit, mais ma réplique est toute prête. S'il n'y a pas encore de reliure genre XIXe siècle bien caractérisée, c'est la faute des amateurs ; oui, certes ; si au lieu d'encombrer les ateliers de Trautz-Bauzonnet, pour ne citer que celui-là, d'ouvrages anciens dont on avait cassé la reliure et qui attendaient un habit neuf — j'en connais qui l'ont attendu longtemps, cet habit et qui ne l'ont pas eu, — on eût dit à ce maître : Combinez une ornementation, trouvez des fers ; inventez une reliure nouvelle qui portera votre nom : il l'eût trouvée, cette reliure et exécutée dans la perfection. Trautz n'est plus... Mais il y a encore d'excellents relieurs — il y en a eu de tout temps — excitez leur émulation, donnez-leur des conseils, *ouvrez un concours...*, et alors vous ferez relier vos livres, au lieu de les affubler d'un vulgaire cartonnage qui n'est bon que pour des ouvrages sans valeur. Trautz a relié des romantiques : l'exemplaire de *Mademoiselle de Maupin*, de la vente Collin, portait sa signature. Il était en maroquin rouge, dos orné, fil., tr. dor., et a été vendu 1,085 fr. Ce prix eût été décuplé peut-être, si cet ouvrage avait été recouvert d'une mosaïque et doublé. Je reviens à la vente Dugoujon dont cette digression m'a un peu écarté.

BALZAC (H. de) : *Les Cent contes drôlatiques*. Paris, Ch. Gosselin, 1832-37, 3 vol. in-8°, demi-rel. non rognés, 235 fr. (Un exemplaire dans la même con-

dition, vente Collin, 182 fr.); — *Les Contes drôlatiques,* cinquième édition illustrée de 425 dessins par Gustave Doré. Paris, ez-bureaux de la Société générale de Librairie, 1855, in-8°, mar. rouge, orné de filets sur le dos et sur les plats, tr. dor. (Cuzin). Très bel et rare exemplaire sur papier de Chine, 955 fr. Ce volume est dans sa seconde reliure; tous les exemplaires sur ce papier — 25 dit-on — ont été reliés par Petit, en mar. plein, tête dor. non rognés. Une reliure pleine exige la dorure des tranches, mais c'était alors la mode — qui, heureusement, a passé — de faire autrement; — *Eugénie Grandet.* Paris, imprimé pour les Amis des livres par Motteroz, 1883, in-8°, br., 220 fr. (L'exemplaire de la vente Collin, relié en mar. bleu par Cuzin, 265 fr.); — Béranger : *Œuvres complètes.* Paris, Perrotin, 1834, 4 vol. in-8° ; — *Dernières Chansons, Ma Biographie, Musique.* Paris, Perrotin, 1857-65, 3 vol. in 8°, ensemble 7 vol. mar. rouge, tr. dor. (Cuzin). Très bel exemplaire contenant une chanson autographe; 6 dessins originaux de Tony Johannot, Charlet, Grandville; les deux suites de lithographies coloriées d'Henry Monnier, 40 et 28 pièces; la suite de 103 vig. sur acier publiée par Perrotin en 1829-33, épreuves sur Chine avant la lettre; celle de 120 bois d'après Grandville et Raffet, sur Chine volant; celle de 7 vignettes sur bois de Daubigny; les 77 pièces gravées sur acier, d'après Lemud et autres, pour les œuvres complètes de 1847-60, épreuve en double état sur papier de Chine avant la lettre et sur blanc avec lettre; et quelques portraits, ensemble 515 pièces, 3,500 fr. Il avait coûté près de 5,000 fr., la reliure y entrait pour 1,200 fr. Le Béranger est un livre bien amusant à faire, puisque son illustration comporte des lithographies, des bois, des vignettes et des estampes. Il y a des amateurs qui, ne voulant avoir qu'un Béranger, choisissent le grand papier vélin de l'édition de 1834 (comme celui-ci) auquel ils ajoutent les œuvres posthumes et la musique; d'autres préfèrent en avoir deux : l'édition de 1828-33, 3 vol. in-8°, où se trouvent les lithographies coloriées d'Henri Monnier et la suite de 103 vignettes sur acier dite de Johannot; et les œuvres complètes 1847-60, 4 vol. in-8°, avec les fig. de Grandville et la suite dite de Lemud; d'autres, enfin, veulent avoir toutes ces illustrations dans les éditions où elles ont paru. Chacun son goût, et le goût de chacun est bon dans l'espèce; — *Sainte Bible.* Paris, Lefèvre, 1828, 13 vol. gr. in-8°, jésus vélin, mar. vert doublé (Capé); avec des fig. avant la lettre et des eaux-fortes, 610 fr.; — Boccace : *Contes et Nouvelles.* Amsterdam, George Gallet, 1697, 2 vol. in-12, fig. de Romyn de Hooghe, mar. rouge (Derôme), 312 fr.; — Brillat-Savarin : *Physiologie du goût,* préface de Charles Monselet, eaux-fortes par Lalauze. Paris, Jouaust, 1879, 2 vol. in-8°, mar. bleu, tr. dor. (Cuzin). Exempl. sur papier Whatman, contenant le tirage à part des vignettes et des culs-de-lampe et différentes épreuves d'état retouchées par le graveur, 575 fr. Doit-on mettre dans un livre des épreuves d'états différents comme on l'a fait dans celui-ci? Lorsqu'un éditeur publie trois états des planches : eau-forte pure, avant lettre et avec lettre, c'est assez d'insérer dans son exemplaire cette triple suite; mais y ajouter des *états intermédiaires* plus ou moins avancés, non. Ces états doivent rester en portefeuille. Comme l'a dit fort judicieusement mon confrère aux Amis des livres, M. Henry Houssaye, à propos de la publication de *Servitude et grandeur militaires :* « Un livre n'est pas un portefeuille d'estampes que l'on puisse enrichir selon son caprice. »

*Caricature (la)*. Paris, Aubert, 1830-35, 10 tomes en 9 vol. in-4°, demi-rel., mar. rouge, dos orné, non rognés. Bel exemplaire contenant les 24 pl. de la lithographie mensuelle et la très rare pl. 19 (un ami du peuple), 1,095 fr. Les tables n'étaient pas au complet, — elles y sont rarement d'ailleurs; — mais ces tables, *fautives*, n'offrent plus le même intérêt depuis la publication de la *Bibliographie des ouvrages illustrés du* XIX° *siècle*. Paris, Conquet et Rouquette, 1883, in-8°, où l'on trouve, p. 75 et suiv., la table détaillée de toutes les planches. (L'exempl. Collin, dans la même condition, a été vendu 999 fr.); — *Chants et Chansons* populaires de la France. Paris, Delloye, 1843, 3 vol. gr. in-8°, fig. et musique, mar. bleu jans., tr. dor., avec les couvertures, 470 fr.; — *Choix de chansons* mises en musique par M. de Laborde, estampes par Moreau. Paris, chez de Lormel, 1773, 4 tomes en 2 vol. gr. in-8°, mar. vert, tr. dor. (Cuzin), 1,125 fr. Un titre était remonté, ce qui a ôté de la valeur à l'exempl., puis il n'était pas dans sa première reliure; — *Contes rémois (les)*, par M. le comte de C*** (Chevigné), dessins de Meissonier. Paris, Michel Lévy, 1858, in-8°, papier de Hollande, vig. sur papier de Chine; mar. bleu jans., doublé, riche dorure de Marius Michel, 956 fr. Voilà un beau livre tout fait. Les enchères n'ont pas duré longtemps. Quand l'expert a mis ce livre sur table, et avant même qu'il en ait demandé un prix, un amateur a dit 950 fr., un libraire 955 et un autre amateur 956 fr. Adjugé. C'est ce qu'on appelle l'*enchère-massue*.

Debureau : *Histoire du théâtre à quatre sous*, par Jules Janin. Paris, Gosselin, 1832, in-12, cart., rogné, l'un des 12 exempl. sur papier vélin, 125 fr. — *Le Diable à Paris*. Paris, Hetzel, 1845, 2 vol. gr. in-8°, demi-rel., non rognés; exempl. sur papier de Chine (sauf 8 pl.), 450 fr.; — Diderot : *Jacques le fataliste et son maître*. Paris, imprimé pour les Amis des livres par G. Chamerot, 1884, gr. in-8°, br., papier du Japon, tiré à 138 exempl., épr. en double état 237 fr. (Vente Collin, relié par Cuzin, 270 fr.)

Flaubert (Gustave) : *Madame Bovary*. Paris, Michel Lévy, 1857, in-12, br. édition originale, papier vélin, 198 fr.; — *Salammbô*. Paris, Michel Lévy, 1863, in-8°, édition originale, papier de Hollande, reliure de Marius Michel, en mar. rouge, 190 fr.; — *L'Éducation sentimentale*. Paris, Michel Lévy, 1870, 2 vol. in-8°, papier de Hollande, avec envoi à Jules Janin, 100 fr.

Gautier (Th.) : *Albertus*. Paris, Paulin, 1833, in-12, br., 260 fr.; — *Les Jeunes-France*. Paris, Renduel, 1833, mar. rouge, 205 fr.; *Mademoiselle de Maupin*. Paris, Renduel, 1835-36, 2 vol. in-8°, demi-rel., tr. jaspée, 135 fr.; — *Mademoiselle de Maupin*. Paris, Conquet et Charpentier, 1883, 2 vol. gr. in-8°, br., fig. de Toudouze sur papier du Japon, 325 fr.; — *L'Eldorado ou Fortunio*. Paris, imprimé pour les Amis des livres par Motteroz, 1880, gr. in-8°, mar. bleu, doublé de tabis (Marius Michel), tiré à 115 exempl. avec les eaux-fortes de Millius et les vignettes d'Avril, 475 fr.; — Gavarni : *Œuvres choisies*. Paris, Hetzel, 1846-48, 4 vol. gr. in-8°, cart., non rognés, 150 fr.; — Gresset : *Œuvres*, avec le Parrain magnifique. Paris, Renouard, 1811, 2 vol. in-8°, papier vélin, mar. rouge, tr. dor. (Simier), fig. de Moreau, avant la lettre, 235 fr.

Hugo (Victor) : *Les Orientales*. Paris, Gosselin, 1829, in-8°, édition originale, mar. rouge jans., tr. dor. (Cuzin), 200 fr.; — *Les Orientales*, illustrées

de 8 compositions de MM. Gérôme et Benjamin Constant. Paris, imprimé pour les Amis des livres, par G. Chamerot, 1882, in-4°, br., 216 fr.; — *L'Année terrible*, illustrations de Léopold Flameng. Paris, Michel Lévy, 1873, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, exempl. sur papier de Hollande, première édition illustrée, avec les 4 planches interdites, 95 fr.; — *Marion Delorme*. Paris, Renduel, 1831, in-8°, mar. rouge, tr. dor. (Thibaron-Joly), édition originale, 266 fr.; — *Notre-Dame de Paris*. Paris, Gosselin, 1831, 2 vol. in-8°, demi-rel., édition originale, 272 fr. (A la vente Collin, un exempl. relié par Cuzin, 1,581 fr.)

Janin (Jules) : *L'Ane mort*, édition illustrée par Tony Johannot. Paris, Bourdin, 1842, gr. in-8°, demi.-rel., tr. jasp., papier de Chine, 180 fr.; — *Journal de l'expédition des Portes de fer*, rédigé par Charles Nodier, dessins par Raffet, Dauzats, Decamps. Paris, Imprimerie royale, 1844, gr. in-8°, cart. non rogné, 366 fr. Ce livre a un peu baissé de prix.

Mérimée (Prosper) : *Chronique du règne de Charles IX*, illustrée de 31 compositions dessinées et gravées à l'eau-forte par Edmond Morin. Paris, imprimé pour les Amis des livres, par G. Chamerot, 1876, 2 vol. gr. in-8° br., tiré à 115 exempl., 602 fr. (vente Collin, 1 exempl. relié par Cuzin, 685 fr.). Voici un exemple frappant de la supériorité vénale d'un livre broché sur un livre relié et bien relié. Il est vrai que les prix dans les ventes tiennent à des causes si diverses; — Molière : *Œuvres*, vignettes par Tony Johannot. Paris, Paulin, 1835-36, 2 vol. gr. in-8°, demi-rel. sur papier fort, 100 fr. (Vente Collin, 1 exempl. sur le même papier, relié par Bauzonnet, 350 fr.); — Murger (Henry) : *Scènes de la vie de bohème*, frontispice et 12 eaux-fortes par Ad. Bichard. Paris, imprimé pour les Amis des livres par Jouaust, 1879, in-8°, cartonné, non rogné, contenant les figures en *triple* état, 476 fr. *En triple état?* J'ai demandé à mon confrère H. C..., qui avait été chargé de ce livre, s'il connaissait ce triple état, les exemplaires n'en ayant que deux. Il m'a répondu non. Donc un beau jour 75 amateurs ont formé une société dite « les Amis des livres » pour publier des ouvrages à gravures. Chaque membre paye son exemplaire au prix fixé par le comité et basé sur le prix de revient. *Les exemplaires sont tous semblables.* Comment se fait-il alors que quelques-uns d'entre nous y ajoutent des épreuves *d'état* que les autres ne peuvent se procurer? Pourquoi ces épreuves d'état ne sont-elles pas tirées en nombre suffisant pour être données à tous? Est-ce la faute du comité ou de celui qui est chargé de l'exécution du livre? Est-ce le dessinateur ou le graveur qui met de côté des épreuves, que plus tard il vend à beaux deniers comptants?... Ne vaudrait-il pas mieux que, de ces épreuves d'état, on en fît un recueil qui serait déposé dans les archives de la société? A la rescousse! chers collègues; — *Musée de la caricature* ou Recueil de caricatures gravées à l'eau-forte par Jaime. Paris, Delloye, 1838, 2 vol. in-4°, pl. noires et color., demi-rel. non rogné, 445 fr. Ouvrage intéressant dont le prix ne fait que croître; — Musset (Alfred de) : *Œuvres complètes*, édition dédiée aux amis du poète, ornée de 28 dessins de Bida et d'un portrait d'Alfred de Musset. Paris, Charpentier, 1866, 10 vol. gr. in-8°, br. papier de Hollande, fig. avant la lettre, 376 fr.; — *Illustrations* par Bida, pour la même édition, album de 72 pièces en différents états, 1,005 fr.; — *Contes d'Espagne et d'Italie*. Paris, Levavasseur, 1830, in-8°, demi-rel., édition originale, 160 fr.; — *Un*

*Spectacle dans un fauteuil*. Paris, 1833-34, 3 vol. in-8°, demi-rel., édition originale, 300 fr.; — *La Confession d'un enfant du siècle*. Paris, Bonnaire, 1836, 2 vol., reliure de Marius Michel, édition originale, 205 fr.

Ovide : *Les Métamorphoses*, traduction de l'abbé Banier. Paris, Barrois, 1767-71, 4 vol. in-4°, mar. rouge, fil. tr. dor. (reliure ancienne), épreuves avant la lettre, 6,100 fr. Bel exempl., rare et assez bien conservé (c'est le plus gros prix de la vente). Il avait coûté 6,000 fr. au vendeur, qui l'eût revendu le lendemain s'il l'eût voulu, avec bénéfice... il y a cinq ans. Vienne un temps meilleur et cet exemplaire doublera de prix.

Restif de la Bretonne : *Le Paysan perverti*. La Haye et Paris, 1776, 4 vol. in-12, fig. de Binet. *La Paysanne pervertie*. La Haye et Paris, 1784, 4 vol. in-12, fig. de Binet. *Explication des figures*, 1 vol. in-12; ensemble 9 vol., mar. rouge, tr. dor. (Cuzin). Superbe exempl. relié sur brochure, 725 fr.; — *Robert-Macaire*. Galerie morale des voleurs, spéculateurs, dupeurs, etc., par Daumier et Ch. Philipon. Paris, Aubert, s. d., in-4°, demi-rel. tr. jaspée; recueil de 100 pl. color., 450 fr. Très rare.

Saint-Pierre (Bernardin de) : *Paul et Virginie* et *la Chaumière indienne*. Paris, Curmer, 1838, gr. in-8°, port. et fig., mar. violet, tête dorée, non rogné, exempl. sur papier de Chine, 900 fr. Ce livre était horriblement piqué et ne peut être conservé tel par un amateur difficile; mais le lavage et l'encollage du Chine sont des opérations fort délicates, devant lesquelles je comprends que l'on recule; — *Scènes de la vie privée et publique des animaux*, vignettes par Grandville. Paris, Hetzel, 1842, 2 vol. gr, in-8°, cart. non rognés. Premier tirage contenant les 201 pl. à part, en double état sur papier blanc et sur papier de Chine, 465 fr. Ces dernières, sortant d'un exemplaire relié, étaient sensiblement plus courtes que les autres; mais il est difficile de les trouver autrement; quant à les faire décoller et remonter sur papier plus grand, c'est une opération dangereuse que je ne conseille pas de tenter; — Sterne (Laurence) : *Voyage sentimental*, en anglais et en français. Paris, Dufour, an VII, 2 tomes en 1 vol. in-4°, demi-rel. non rogné; avec les 6 fig. de Monsiau et quelques épr. avant la lettre et à l'eau-forte, 265 fr.

Topffer : *Voyages en zigzag*. Paris, Dubochet, 1844, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, première édition illustrée, 145 fr.; — *Nouveaux Voyages en zigzag*. Paris, Lecou, 1854, gr. in-8°, demi-rel., non rogné, première édition illustrée, 125 fr.; — *Nouvelles genevoises*. Paris, Dubochet, 1845, gr. in-8°, demi-rel., première édition illustrée, 57 fr. Ce dernier ouvrage était fortement ébarbé; c'est le plus rare des trois en bonne condition.

Vigny (Alfred de) : *Servitude et grandeur militaires*. Paris, imprimé pour les Amis des livres par Lahure, 1885, gr. in-8°, br., l'un des 121 exempl. sur papier du Japon avec les fig. de Dupray, gravées par Mordant, 200 fr. (A la vente Collin, un exempl. relié par Cuzin, 260 fr.)

Jules BRIVOIS

(des Amis des Livres).

*L'administrateur-gérant :* A. SAUPHAR.

1886

7e ANNÉE

CINQUIÈME LIVRAISON

10 MAI

N° 77

# Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

*Archives des Écrits de ce Temps*

**— Paraît le 10 de chaque mois —**



PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR | Octave UZANNE

Administrateur-Gérant | Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

**ABONNEMENTS :**

**Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.**

***La livraison vendue séparément, 5 fr.***

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

# LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

## SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 MAI 1886

### BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE



### BIBLIOGRAPHIE MODERNE

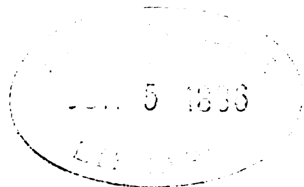




Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à M. **Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à M. **A. Sauphar,** administrateur-gérant.

**AVIS.** — **Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr.**





# LES OUBLIÉS DU XIX[e] SIÈCLE

## ARMAND MALITOURNE



Le romantisme, quand Malitourne commença à écrire, allait marquer notre littérature de l'indélébile *hierro* de Hernani. Dans ces glorieuses journées d'émancipation littéraire, ceux qui portèrent le drapeau ou qui firent le coup de feu conquirent une renommée qui subsiste encore aujourd'hui. Mais, à côté de ces héros-écrivains, dont on pourrait graver les noms sur une colonne romantique, certains hommes de plume, types curieux et originaux, passèrent peut-être trop inaperçus dans la rue, où tous les regards étaient attirés par la barricade. C'est l'un de ces dédaignés, intéressant tant à cause de la diversité de ses œuvres que de leur singularité, que nous voulons faire connaître aujourd'hui. Il avait nom Armand Malitourne et était né à Laigle, le 12 thermidor an IV[1].

1. Jacques-Antoine-Louis Malitourne, le père de l'écrivain, était, à l'époque de la naissance d'Armand, directeur de la poste aux lettres à Laigle. Il ne quitta point le département de l'Orne, où il remplit, dans divers cantons, les fonctions de juge de paix, et où il mourut vers 1830.

Il quitta, à peine au sortir de l'école, sa ville natale, dont le nom n'est lié au sien que dans les articles de biographie, et, abandonnant sa province, il s'en fut, dès qu'il le put, où l'appelaient ses fantaisies, ses intérêts et ses désirs, vers le Paris des lettres, des journaux et des soupers.

## I

*A! A! A!* ce fut en poussant un cri précurseur de nos folies actuelles que le Bas Normand, escorté de deux camarades, fit, en véritable clown de cirque, son entrée dans la carrière des lettres. Les trois porteurs d'initiales exclamatrices avaient nom Armand Malitourne, Abel Hugo et Jules Ader; ils présentèrent aux dramaturges de 1817, dont le cerveau contenait le germe du drame romantique, un facétieux *Traité du mélodrame*[1].

Mais le mélodrame dont les trois tapageurs dénoncèrent alors les procédés naïfs n'était point, comme on pourrait aujourd'hui le penser, le drame attendrissant de *la Croix de ma mère*. C'était une sorte de mélodrame préhistorique, dont nul ne garde à présent le souvenir, et les gouailleurs qui faisaient ainsi la nique au déclin de Pixérécourt se fussent inclinés religieusement devant l'aurore de Bouchardy. Le classique Hoffman, dans un compte rendu de l'ironique traité, a consigné les interjections typiques de ce drame mort : *Oui! Non!! O jour affreux!!! O nuit épouvantable*[2] *!!!!* Et l'on comprend que les spectateurs de l'Ambigu-Comique, dont l'émotion coûtait alors si peu de mots, eussent été incapables d'entrevoir, même dans leurs rêves, la fameuse *tête de vieillard*.

Après le coup de folie du début qui, n'atteignant que le drame au maillot, ne déplut point aux amis de la tragédie en perruque, Malitourne, écoutant les conseils de la raison, ambitionna les lauriers académiques. Au plaisant traité du mélodrame de 1817 succéda, en 1820, un emphatique *Discours de l'éloquence de la tribune et du barreau*. L'Académie, méfiante encore, n'accorda cette fois qu'un accessit; mais elle ne put, en 1821, refuser un prix à un irréprochable *Éloge de Le Sage*[3]. Malheureusement ces beaux discours, qui n'étaient guère payés qu'en couronnes, rapportaient moins à leur auteur que les tragédies de Briffault, et, comme

1. *Traité du mélodrame*, par MM. A! A! A! Paris, Gillé, 1817; in-8°, 80 p.

2. *Œuvres de F.-B. Hoffman*, t. VII, p. 416.

3. Voy. Dr Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, t. Ier, p. 244. « Le prix d'*éloquence* pour *l'Éloge de Le Sage* fut partagé entre M. Patin et M. Malitourne. Dans ce concours académique, M. Saint-Marc Girardin obtint l'accessit, et M. Bazin, l'historien de Louis XIII, la première mention. »

les lauriers ne suffisent point à vivre, Malitourne dut aviser aux moyens de gagner son pain.

Il sut, pour cela, avec une habileté native de Normand, employer à l'heure voulue les hommes et les choses, séduisant, le matin, ses compagnons de table pour les suivre, le soir, au bureau de leur journal. Il distingua, servi par un merveilleux instinct, les célébrités pouvant lui servir d'appui : Picard, celle de la veille; Mazères, celle du lendemain, et surtout Véron, qui allait gagner, pour près d'un demi-siècle, ses lettres de bourgeoisie parisienne et littéraire. Toutes ces amitiés, adroitement triées, auraient poussé Malitourne l'on ne sait jusqu'où, si sa paresse, une maîtresse, ou plutôt, comme l'on disait en ce temps-là, *une chaîne*, n'eût été constamment tendue en travers de sa route.

*Les Trois Quartiers*, pour les neuf dixièmes des Parisiens, représentent un magasin sis au coin de la rue Duphot et du boulevard des Capucines. L'autre dixième se rappelle seul une comédie de Picard et Mazères, qui a fourni l'enseigne de la boutique. C'est que les trois quartiers de la rue Saint-Denis, de la chaussée d'Antin et du faubourg Saint-Germain ont été depuis étrangement confondus, et qu'un nouveau quartier, plus heureux que les trois autres, a tout attiré vers lui : commerce, finance et noblesse. Mais, en 1827, trois petites sociétés distinctes vinrent apporter aux Français leurs bravos et leurs critiques. Malitourne eut alors la bonne fortune de recevoir, pour la pièce en vogue, la commande d'une lettre-préface. Dans cette *confidence de l'amitié*, comme l'appelait effrontément l'éditeur, Malitourne félicita chaudement Mazères d'être *actuel*, et sut parler sans rire au vieux Picard de *la malice naturelle de Thalie* [1].

C'est ainsi que le Normand profitait sans relâche d'amitiés aussi opportunément conquises qu'ingénieusement conservées. En 1828, il fonda avec Romieu *le Messager des Chambres ;* en 1829, il entra avec Véron à *la Quotidienne* et le suivit à *la Revue de Paris,* où, dans de surprenants accès de réaction classique, il donna une fastidieuse *Étude sur Bossuet* et un tardif *Voyage autour du milliard des émigrés* [2].

Tout cela, assurément, ne l'eût point fait connaître en dehors de certaines coteries de lettrés, si, dans ses incessantes explorations parisiennes, il n'eût fait rencontre d'un jeune éditeur et d'une vieille courtisane, d'un marchand de livres plus occupé de ses gilets que de ses bouquins, et d'une ex-vendeuse d'amour plus soucieuse des plumes de son écritoire que de celles de ses chapeaux. Cette heureuse rencontre procura à Mali-

1. *Les Trois quartiers*, comédie en trois actes de Picard et Mazères. Paris, Ladvocat, 1827; in-8°, 147 p. La lettre *A mes amis Picard et Mazères* (p. 1-8) est datée du château de Bardy (Loiret), 3 juin 1827.

2. Voy. *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, t. I<sup>er</sup>, p. 244; t. II, p. 255; t. III, p. 59. Malitourne fournit à *la Revue de Paris : la Vie d'hiver et la vie d'été depuis la Charte ; De l'influence du gouvernement représentatif sur la santé,* et divers autres articles de mœurs qui « montraient, dit l'indulgent Véron, une profonde et heureuse étude de La Bruyère ».

tourne une sorte de renommée qui n'est point encore absolument éteinte, et, avant toute autre chose, il restera, dans la menue chronique des lettres du siècle, ce que le fit l'éditeur Ladvocat : *le contemporain de la Contemporaine.*

## II

Ida Saint-Edme, la veuve légendaire de la grande armée, convola en effet en secondes noces littéraires avec l'auteur de l'*Éloge de Le Sage.* L'entremetteur qui prépara l'accomplissement de cette union fut le libraire-éditeur Ladvocat. La mode était alors à certains souvenirs aussi apocryphes qu'intimes, dont se repaissaient les habitués de cabinets de lecture. Les *Mémoires d'une contemporaine sur les principaux personnages de la République, du Consulat et de l'Empire*[1] sont peut-être, parmi ceux qui garnirent alors les vitrines des libraires, les moins menteurs et les plus réjouissants. Le genre d'esprit de la contemporaine, toute disposée à vendre, pour un plat de lentilles, le droit au respect de ses vieilles années, permit d'ailleurs au rédacteur de ses aventures galantes de prendre un ton véridique et bon enfant. Jules Janin, au grand courroux des bas-bleus de petites gazettes, nia toujours qu'Ida Saint-Edme eût un sexe moral[2]. Il est certain que jamais esprit féminin ne fit aussi bon marché de la pudeur des femmes qui sont honnêtes et de la coquetterie de celles qui ne le sont point. Elle était en effet la première à rire de l'écroulement d'une beauté monumentale qui, pour avoir brillé au soleil d'Austerlitz, ne s'en était pas moins effondrée après une lamentable campagne de France. « Je ne vous recommande plus, écrivait-elle à David d'Angers, de penser à ce que ma respectable face soit confectionnée le plus tôt possible. Votre goût pour *les antiques* me garantit que vous ne la négligerez pas[3]. » La contemporaine, écrivant avec un sourire ce que peu de femmes, jeunes ou vieilles, signeraient sans verser des larmes, se considérait donc, en 1826, comme une véritable curiosité, d'un intérêt tout rétrospectif. Mais, à cette curiosité de galanterie historique, il fallait trouver un Barnum qui sût parler ; Ladvocat la confia à l'habileté de Malitourne. Et, caché sous les jupes de cette vivandière au rancart, comme un montreur de Guignol dans sa tente de toile, le rédacteur des

1. *Mémoires d'une contemporaine ou souvenirs d'une femme sur les principaux personnages de la République, du Consulat et de l'Empire.* Paris, Ladvocat, 1827 ; 8 vol. in-8°. D'après Quérard, Malitourne aurait collaboré aux *Mémoires d'une femme de qualité*, avec Dumas, Hinard et Maxime de Villemarest.

2. « Était-ce bien une femme ? Je n'en sais rien », écrivait Jules Janin au lendemain de la mort de la contemporaine, mot vertement relevé dans *la Gazette des femmes* (7 janvier 1845) par la directrice, Héloïse de Barens.

3. Lettre obligeamment communiquée par M. Jules Le Petit.

*Mémoires de la contemporaine* en fit mouvoir les personnages héroïques, aux applaudissements d'une France enthousiaste, à qui Béranger commençait à chanter *sa* gloire. Alors Malitourne, enivré par les bravos, laissa poindre sa tête derrière les fantoches, et obtint ainsi un certain renom littéraire, en sus de l'argent qu'il tenait surtout à gagner.

Gagner est bien le mot, car ce n'était jamais que contraint par le besoin qu'il consentait à s'atteler à sa tâche et à prendre la peine de mettre en bon français les fredaines internationales de la contemporaine. Mais Ladvocat l'appâtait au son chéri des écus, et, le renfermant *avec tout ce qu'il faut pour écrire*, ne laissait point tomber la bobinette que l'on n'eût montré quelques pages noires[1]. Alors Malitourne, franchissant la porte, courait manger l'argent du libraire Ladvocat pendant que l'éditeur s'en allait lui-même jeter par toutes les fenêtres du gaspillage l'or des lecteurs de la contemporaine.

Singulier type que ce Brummel, éditeur, qui redoutait de maculer ses gants jaunes en serrant la main de ses tâcherons littéraires, et qui éclaboussait, du haut d'un impeccable boghei, les honnêtes écrivains qui cheminaient à pied ! Mais un jour vint où le gantier et le carrossier apportèrent à la librairie de redoutables factures. Ladvocat dut alors implorer l'assistance des emprisonnés et des éclaboussés de la veille, et les prier de vouloir bien payer, la plume aux doigts, les fantaisies qu'il avait follement poursuivies, le fouet en main. Ils se trouvèrent cent et un pour cela, et, parmi eux, les maîtres de l'époque, car Ladvocat se connaissait en écrivains aussi bien qu'en chevaux. « Les soussignés, — écrivirent gracieusement les sauveteurs, — voulant donner à M. Ladvocat, libraire, un témoignage de l'intérêt qu'il inspire dans les circonstances fâcheuses où il se trouve pour toutes les pertes qu'il a éprouvées depuis un an, ont résolu de venir à son secours et s'engagent à lui donner chacun au moins deux chapitres, qui devront composer un ouvrage intitulé : *le Diable boiteux à Paris,* ou *Paris et les mœurs comme elles sont*[2]. » Malitourne, qui n'avait jamais songé qu'à fournir un seul chapitre, tint pour suffisante cette intention sympathique et n'apporta, tout bien considéré, que sa bonne volonté. Malgré cela, les cent et un, qui, par sa faute, ne furent que cent, firent lever aux créanciers de Ladvocat le siège de la bou-

1. « Malitourne... était fort paresseux et n'écrivait qu'à ses heures, et lorsqu'il y était pour ainsi dire forcé. On rapporte que Ladvocat fut obligé de le séquestrer pendant de longs mois pour obtenir, les uns après les autres, des chapitres des *Mémoires de la contemporaine.* Les deux amis étaient naturellement engagés : ils avaient fait un pacte combiné de telle sorte que l'éditeur se trouvait en droit de ne rendre la liberté à l'auteur qu'à certaines heures et en échange de paquets plus ou moins volumineux de son manuscrit. » (*Histoire du journal la Mode,* par E. de Grenville, p. 73.)

2. *Le Livre des cent et un* (15 vol. in-8°. Paris, Ladvocat, 1831-1834), t. Ier, p. 10, *Au Public le libraire-éditeur.* Le traité des cent et un écrivains en faveur de Ladvocat a été reproduit dans le journal *l'Autographe* (1865, p. 229). Nous y avons relevé la signature d'Armand Malitourne.

tique du quai Malaquais [1], et l'éditeur libéré put transporter ses livres rue de Chabannais et suivre de nouveau ses ruineux caprices dans toutes les rues où il leur plut de le mener.

Mais ses beaux jours étaient à jamais finis : l'on commençait à ne plus prêter l'oreille à de mensongères confidences et à se lasser de nébuleux souvenirs, évoqués par des éditeurs en détresse. D'ailleurs, ceux qui avaient fait à Ladvocat l'aumône de deux chapitres refusèrent obstinément, pour un salaire problématique, de rentrer au *workhouse* de l'ex-dandy. Et Ida Saint-Edme, tout ébahie de se voir survivre à la fortune de celui qui l'avait déterrée, s'écria en jouant selon sa coutume à l'antique : « Comme tout passe et comme je suis passée [2] ! »

## III

Le dédain de l'homme pour la femme passée n'a d'égal que son goût pour la chose qui se passe. Malitourne, qui prétendait jouir de son Paris aux frais des Parisiens, voyant que les révélations rétrospectives ne faisaient plus recette, se remit à débiter des indiscrétions quotidiennes. En 1836, avec le concours de son ami Véron, il fonda *la Charte de 1830*, journal au titre bizarre, défenseur officiel du ministère Guizot. Dans le nouveau cabinet de rédaction, où il croyait être à jamais délivré du *carcere duro* de l'éditeur Ladvocat, Malitourne travailla quelque peu pour gagner sa vie et causa beaucoup pour vivre agréablement. Il trouvait là, certes, à qui parler : Nestor Roqueplan, un païen de boulevard, et Louis Veuillot, un chrétien de faubourg. Deux membres du Jockey-Club naissant, que lord Seymour avait fondé et dont Eugène Sue était membre, venaient faire assaut d'esprit avec les trois publicistes. C'étaient le marquis de La Valette, seul sorti sain et sauf de la loge aux lions, et le comte Fernand de Montguyon, qui dut à une amitié semi-auguste de devenir un jour le Montpavon du *Nabab*. Le comte d'Alton-Shée, un jeune pair de France qui finit en vieux radical, prenait plaisir à les écouter parler, et il rapporte, dans ses mémoires, que, dès qu'il s'agissait de causer, « Malitourne s'arrachait sans peine à un article qu'il ne terminait jamais [3] ».

Aussi les bénéfices du journal furent-ils minces. Malitourne songea alors que, s'il avait fourni avantageusement de l'esprit à une femme de la veille, il pourrait sans doute en céder avec bénéfice aux personnages du jour, et il s'établit *teinturier politique*.

1. Ladvocat avait déjà passé du quai Voltaire au quai Malaquais. Il ouvrit sa boutique rue de Chabannais et y vendit ses livres jusqu'à sa faillite définitive.

2. Légende du portrait de la *Contemporaine*, lithographié par Léon Noël, d'après Devéria.

3. Comte d'Alton-Shée, *Mes Mémoires*, t. Ier, p. 189.

M. Molé[1] et M. de Montalivet, qui, paraît-il, avaient besoin d'un coloriste pour teinter leurs pâles discours, l'envoyèrent quérir de suite. Mais ils exigèrent, connaissant bien leur homme, qu'il accomplît sa tâche dans les cabinets ministériels, où il refit de ces heures de prison détestées et qui pourtant, pour lui, seules étaient fécondes.

M. de Montalivet usa même de Malitourne jusqu'à la témérité, ce qui lui attira trois vers désagréables de la *Némésis* de Barthélemy :

..... Montalivet ? écoutons ! il se tourne,
Cherche de tous côtés l'obligeant Malitourne,
Et, veuf de son conseil, il demande un sursis.

« M. Malitourne, ajoutait une note maligne, employé dans le cabinet des divers ministres qui se sont succédé à l'intérieur, passa pour être fort utile à ses patrons, dans l'élucubration de discours qui, à défaut de raisonnements, veulent de l'esprit et du style[2]. »

Cela piqua sans doute M. de Montalivet, qui affecta, plus tard, de ne point reconnaître dans une épître de solliciteur l'esprit qu'il accueillait si volontiers jadis dans ses œuvres oratoires. Casimir Delavigne étant mort en 1843, Malitourne demanda, sans pouvoir l'obtenir, sa succession à la bibliothèque du château de Fontainebleau :

« Le titulaire, écrivait-il humblement à M. de Montalivet, était un poète célèbre et je ne suis qu'un prosateur oublié. Le poète détenait cette place sans la remplir : le prosateur ne la demande qu'avec l'espérance de l'obtenir aussi *sans la faire !*

« Ma paresse étant plus connue que mes ouvrages, je me flatte qu'elle est un titre que personne ne me contestera et une recommandation qui me met à l'abri de toute concurrence. Proposez-moi donc : j'accepterai, je vous en donne ma parole d'honneur. Et je ne résiderai pas plus que mon illustre prédécesseur, je vous assure[3]. »

Malitourne, trop paresseux, comme il l'avouait plaisamment, pour achever une longue tâche et trop délicat pour signer un mauvais travail, ne fut plus désormais qu'un simple faiseur de mots. Dans le désarroi de la causerie française, dérangée au salon et détraquée au cercle, le mot est resté le suprême asile du traditionnel esprit national. Partout le mot passe, le mot porte, le mot pique. Mais il laisse trop souvent son dard dans la piqûre et perd son acuité avec son à-propos.

Il faut pourtant bien rapporter ici quelques mots célèbres de Malitourne, recueillis tout chauds par ses compagnons de causerie, qui les ont enregistrés un peu refroidis dans leurs livres.

1. Voy. Nestor Roqueplan, *Nouvelles à la main* (20 février 1841), p. 39.
2. Barthélemy, *Némésis*, édit. Garnier, p. 29 et 430.
3. Lettre reproduite dans *le National* (septembre 1885).

Tantôt, d'un trait malin, il effleurait les gros bonnets politiques : « C'est le républicain, disait-il de Chateaubriand, le plus dévoué à la monarchie. » Tantôt même il osait prendre la couronne pour but : « Je ne serai tranquille, affirmait-il, sur l'avenir de nos princes légitimes que lorsqu'ils croiront être rentrés chez nous et non chez eux[1]. »

Dans le feu de l'esprit, l'on cingle parfois ses propres compagnons, et une fois Malitourne, d'un mot irréfléchi, atteignit son fidèle Véron lui-même : « Je le connais bien, — dit-il en ricanant de l'économique ostentation du docteur, — il jette son argent par les fenêtres en plein soleil ; mais, dès qu'il fait nuit, il descend pour le ramasser. » Le mot était d'un ingrat, car celui qui recueillit avec le plus de soin les saillies d'Armand Malitourne fut l'ancien directeur de *la Revue de Paris*. Il eût même désiré en enregistrer davantage ; mais Malitourne, à qui il s'en ouvrit un jour, lui répondit maussadement : « Il en est de mon esprit comme de mon argent : je n'ai jamais pu prendre sur moi d'en écrire la dépense[2]. »

Malgré cela, quand les additions du café de Paris eurent vidé la bourse de Malitourne, ce fut dans la salle à manger de l'indulgent docteur qu'il vint refaire son corps et dépenser son esprit. Mais il avait perdu cette science de l'à-propos dans laquelle, jadis, il était passé maître. On le trouva, chez Véron, « un peu mouche du coche, laissant trop croire qu'il était l'Égérie de la maison[3] », tandis qu'il n'était plus qu'un homme de lettres oublié, mais à qui, par une fortune singulière, survivait son propre nom. Un nouveau Malitourne était en effet débarqué comme lui de basse Normandie. Et les amis de Malitourne le jeune, dont les phrases « brillaient et séduisaient dans *l'Artiste* », chantaient malicieusement aux oreilles de Malitourne l'ancien :

Le Malitourne de Véron
N'a rien de notre Malitourne.
C'est un bonhomme en chapeau rond,
Le Malitourne de Véron.
Le nôtre est pimpant et luron,
Tandis que le sien s'en retourne[4] !

1. Dr Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, t. Ier, p. 245.
2. *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, t. Ier, p. 245.
3. Voy. J. d'Arçay, *la Salle à manger du Dr Véron*, p. 20.
4. *Les Deux Malitourne*, triolets d'Asselineau, publiés d'abord dans *l'Athenæum français*, reproduits dans *le Parnasse satyrique du* XIXe *siècle* de Poulet-Malassis, et dans *la Lorgnette littéraire* de Charles Monselet.

## IV

Il ne s'en retourna ni vers les classiques vaincus, mais toujours glorieux, ni vers les romantiques vainqueurs, mais déjà contestés; il s'en fut insensiblement, en rognant chaque jour la part de l'esprit dans sa vie, à la vieillesse hébétée et à la mort inaperçue. L'on connaît à peine la date de son décès [1]. C'est que, dans les soupers au champagne renouvelés chaque soir, l'esprit de l'homme s'évapore comme l'esprit du vin. Quand celui d'Armand Malitourne se fut envolé jusqu'à la dernière saillie, il ne resta plus au causeur professionnel qu'un corps à jamais refroidi où rien ne pouvait rallumer une flamme. Les cabinets de la Maison d'or sont trop souvent l'antichambre des cabanons de Bicêtre. C'est là que finit le pauvre Malitourne, dont les grognements monosyllabiques remirent presque l'A ! A ! A ! de la première œuvre sur les lèvres qui avaient proféré tant de fines paroles [2]. Quant aux grands personnages qui avaient autrefois employé *le teinturier*, ils vieillissaient raisonnables et sains, tant l'épargne systématique de l'esprit et du corps prolonge la vie des hommes politiques. Mais Ladvocat avait fini à l'hospice, après avoir vécu en soi-disant couturier aux crocs de l'on ne sait quelle faiseuse de robes, quelque chose de méprisable comme le Mantalini de Dickens [3]. Malitourne mourut au moins sans avoir rien à se reprocher que vis-à-vis de lui-même, sans avoir rien à regretter, dans une carrière à moitié manquée, que son incurable paresse de plume et son stérile gaspillage d'esprit. Le mot est un article de consommation qui reste d'ordinaire à la charge du fournisseur, et ni l'esprit parlé ni surtout l'esprit prêté ne sont des titres bien sérieux à la gloire. Aussi Malitourne n'y prétendait-il point, s'estimant mieux payé de ses travaux, et surtout de ses paroles, par les sourires de commensaux d'élite que par les applaudissements de générations nouvelles dont le bruit n'eût pu traverser les pierres de son tombeau, ni même les parois capitonnées de son avant-dernière demeure.

C^te^ G. DE CONTADES.

1. D'après Vapereau (*Dictionnaire des littérateurs*), Malitourne serait mort le 9 avril 1866 ; mais nous n'avons, à cette date, trouvé aucun article nécrologique le concernant, et, *en 1861*, M. de Grenville écrivait dans son *Histoire du journal la Mode* (p. 72) : « Ce pauvre Malitourne est mort fou *à une époque toute récente*. »

2. « Où est-il ? — écrivait Roger de Beauvoir dans *les Soupeurs de mon temps* (p. 108). — Hélas ! je le sais, mais je ne veux pas vous attrister en vous l'apprenant. »

3. *Mémoires du comte Horace de Vielcastel*, t. III, p. 93.




# *J. HETZEL — P.-J. STAHL*

J. Hetzel, P.-J. Stahl : deux personnalités également remarquables qui n'en font qu'une, et dont l'œuvre très souvent se confond, mais dont je ne saurais parler comme il convient qu'en les abordant l'une après l'autre, dans leur ordre de venue au monde de la notoriété.

## I

J. Hetzel naquit à Chartres le 15 janvier 1814, d'une ancienne famille alsacienne. Ses parents n'avaient guère d'autre richesse qu'une probité à toute épreuve; mais aucun sacrifice ne devait leur coûter pour assurer, sinon pécuniairement, au moins intellectuellement, l'avenir de leur fils. Sollicitude d'autant mieux placée que l'enfant, de nature droite, aimante, énergique, avait su de bonne heure la comprendre et s'efforçait d'en être digne.

Très heureusement doué d'ailleurs, par les études qu'il avait commencées au collège de sa ville natale, il promettait un sujet si bien marqué pour les

brillants succès scolaires que le collège Stanislas fit proposer aux parents de le recevoir avec bourse entière. Mais, tenant à honneur de participer à l'éducation de leur enfant, ces braves gens ne voulurent accepter que la moitié de la faveur qui leur était offerte.

Ses classes achevées — au cours desquelles il avait eu pour condisciples maintes futures célébrités, — on décida que le jeune garçon étudierait le droit; et ce fut à Strasbourg, dont sa famille était originaire, qu'il alla prendre ses inscriptions.

En réalité, l'absorption des Institutes et du code Napoléon n'offrait pas une bien savoureuse pâture aux appétits intellectuels du jeune homme; aussi ne progressait-il qu'assez lentement en cette voie, qu'il eût volontiers délaissée pour celle des lettres ou des arts. Dans cette espèce d'indifférence, il n'avait pas encore songé que son entretien devait peser assez lourdement sur le budget de famille. D'ailleurs, quand il allait là-bas, aux vacances, reprendre pour quelques semaines sa place sous le toit paternel, tout y indiquait si bien la modeste, mais facile et paisible aisance!...

Mais voilà qu'une fois cependant, au milieu de la période scolaire, il arrive sans avoir prévenu; et alors tout se révèle. Il constate l'étroite gêne, les dures privations qu'on s'impose pour qu'il n'en éprouve aucune. Aussitôt une ferme résolution est prise. Il repart, mais non pas pour regagner Strasbourg. C'est à Paris qu'il s'arrête et bientôt il entre comme employé chez l'éditeur Paulin, qui ne devait pas tarder à comprendre ce que valait pour lui cette jeune recrue.

C'était l'époque où le grand mouvement littéraire commencé dans les dernières années de la Restauration voyait naître une seconde génération qui allait bientôt confondre son éclat avec le plein lustre de la première.

Épris des belles choses de l'intelligence, que, en esprit élevé et avec un discernement déjà sûr, il savait goûter sous leurs formes les plus diverses, Hetzel avait retrouvé des amis d'école parmi les plus ardents et les meilleurs du jeune monde littéraire et artistique, auquel il se mêla, et qui le mit en relation avec les maîtres déjà consacrés.

Dès lors ce fut par l'intermédiaire du jeune commis — bientôt d'ailleurs admis au rang d'associé — que les nouveaux et les anciens de la littérature et de l'art vinrent à l'éditeur, qui n'eut plus qu'à s'effacer devant ce collaborateur dont l'activité et la brillante initiative semblaient devoir suffire à tout.

La situation de la maison d'édition dont il était devenu l'un des chefs n'était, du reste, brillante qu'en apparence. Le fondateur parla de retraite. La tête pleine de projets hardis et convaincu que le succès pouvait dépendre pour lui d'une entière liberté d'action, Hetzel chargea, sans hésiter, son avenir du soin de liquider un passé commercial assez lourd.

Ce fut alors que commença véritablement la carrière de celui qui, pendant près d'un demi-siècle, devait être au premier rang des créateurs de livres français, et à qui l'honneur revient d'avoir été dès ses débuts un trouveur, un montreur de routes, enfin et surtout un transformateur, je pourrais dire un révolutionnaire, dans la plus heureuse et féconde acception du mot.

Car c'est en réalité de lui que date dans l'histoire de la librairie de luxe, de la librairie enfantine, comme aussi de la librairie populaire, une ère absolument nouvelle.

Sans cesse recherchant, observant, étudiant ce qui se faisait dans le monde entier, et sans cesse soumettant toute idée sienne ou étrangère aux lois d'un goût parfait, qui était sa marque individuelle, il accoutumait peu à peu ses confrères, en même temps que le public, à une *librairie* jusqu'à lui inconnue et grâce à lui devenue normale.

Ce fut notamment lui qui, l'un des premiers, adopta pour les bonnes productions littéraires — les seules d'ailleurs auxquelles il voulut consacrer ses soins — au lieu de l'affreux format grand in-8°, dit de *Cabinet de lecture*, au lieu de ces volumes de convention, vilains d'aspect et pleins de vide, un format moyen, dont l'exécution typographique était élégante, des volumes bien remplis, sans lourde et fatigante compacité. Ce fut lui qui parvint à rendre usuelle l'application aux livres de luxe des gravures artistiques tirées avec le texte, et qui vulgarisa — Dieu sait quel chemin a fait depuis cette innovation! — la publication des ouvrages par livraisons illustrées.

Pour avoir une idée juste de l'importance du rôle que joua cet améliorateur obstiné, il faut savoir se rendre compte de l'état peu avancé des moyens d'exécution, de fabrication dont disposait celui qui voulait à tout prix sortir de l'ornière commune. Partout l'impulsion était à donner, partout il fallait faire de soi, pour montrer l'exemple aux moindres agents du travail. Ce fut notamment quand il eut résolu de demander aux machines, encore très imparfaites, des tirages convenables de textes avec gravures, que l'ardent novateur montra jusqu'à quel point il savait communiquer son zèle, imposer sa volonté de progrès. Ces tours de force professionnels ne peuvent guère être que professionnellement appréciés, mais ils n'en constituent pas moins pour Hetzel un haut titre à l'honneur et à la reconnaissance des spécialistes aussi bien que du public.

Pour les nombreuses et notables tentatives de cette première période — la plupart aussitôt imitées et faisant progresser d'ensemble l'amélioration du livre en France — Hetzel avait hautement gardé la première place, en ne faisant jamais appel qu'aux noms les plus illustres ou aux talents nouveaux s'étant affirmés par de sérieux débuts.

Par exemple, voulant créer le type de la vraie bibliothèque du jeune âge, comme déjà il la comprenait et comme plus tard il devait la réaliser si magnifiquement, il demandait des textes à George Sand, Léon Gozlan, Octave Feuillet, Alexandre Dumas, Charles Nodier, Alphonse Karr, Paul de Musset, et s'adressait pour y joindre des *images* à Tony Johannot, Meissonier, Bertall, Gérard Séguin, etc.

C'est lui, qui mit au jour les chefs-d'œuvre humoristiques de Granville, qui réunit les magistrales séries de Gavarni, et qui, dans le *Diable à Paris*, associa toutes les plus habiles plumes à tous les plus habiles crayons. Cela sans préjudice des publications purement littéraires ou historiques, signées des noms les plus aimés, les plus autorisés du monde de l'imagination et de l'érudition.

Ainsi se passèrent huit ou dix années, pendant lesquelles, tout en comptant une suite de succès, le laborieux créateur n'était guère parvenu qu'à dégager la situation embarrassée dont il avait courageusement accepté l'héritage. Il allait enfin travailler pour lui-même, quand éclata la révolution de Février, consacrant le triomphe des idées dont il avait toujours fait profession.

Il allait de soi que, lié de cœur et d'esprit avec la plupart des hommes qui tenaient la tête du mouvement, Hetzel leur donnât sa plus fidèle collaboration[1]. D'abord chargé de diverses missions aux affaires étrangères, à la marine, il devint, sous son ami Cavaignac, secrétaire du pouvoir exécutif.

Démissionnaire au 10 décembre, lors de l'élection du prince Napoléon à la présidence de la République, Hetzel, tout en retournant à ses travaux de librairie, ne laissa pas de combattre dans plusieurs feuilles les évidentes ambitions du nouvel élu : ce qui, au coup d'État de 1851, lui valut d'être inscrit sur les listes de proscription.

La liquidation forcée de sa maison, au moment où tout son avoir était engagé dans des entreprises déjà suspendues par la stagnation générale des affaires, équivalait pour lui à un désastre absolu.

Réfugié à Bruxelles avec le plus grand nombre des victimes du 2 décembre, Hetzel allait prouver une fois de plus ce qu'il y avait en lui de féconde énergie, d'honnête ingéniosité.

Pendant que ceux de ses compagnons d'exil, privés de fortune, cherchaient et réussissaient plus ou moins à se créer des positions en rapport avec leur profession première, dans l'enseignement, le commerce, la finance, à quoi pouvait viser cet éditeur français, hôte d'une terre où — grâce à l'absence de traités internationaux garantissant les droits de propriété littéraire — l'industrie dont il était un des plus honorables représentants ne s'exerçait qu'à l'état de piraterie cyniquement avouée et traditionnellement organisée?

Avec quel espoir de succès entreprendrait-il de lutter, ou seulement de vivre de son *métier*, alors que la contrefaçon belge était sans cesse à l'affût de nos moindres publications nouvelles, pour inonder aussitôt le marché de copies grossières, incorrectes, où le texte des œuvres était traité avec le même sans-gêne qui faisait mépris du droit des auteurs ?

Cet espoir, cependant, Hetzel le conçut; cette lutte, il l'entreprit; et, un succès, seulement relatif sans doute, mais fait surtout de droiture littéraire et commerciale, répondit à ses efforts.

Son secret pour combattre avec avantage en des conditions si désavantageuses était simple, comme d'ordinaire tout ce qui est bon, comme tout ce qui est honnête. Ayant traité avec les écrivains ses compatriotes, pour répandre leurs ouvrages dans un pays où tant de gens se les appropriaient sans vergogne, Hetzel se bornait à arborer cette formule : *Seule édition autorisée par l'auteur pour la Belgique et l'étranger,* sur des volumes toujours très correctement, très joliment fabriqués, vrais livres luxueux, en même temps que très économiquement populaires.

Et non seulement cette loyale industrie, respectueuse à la fois envers l'œuvre

1. En passant, un petit trait plaisant, qui caractérise bien les profonds instincts artistiques d'Hetzel. Au 24 février, lors de l'envahissement de la Chambre, Hetzel, mêlé aux manifestants qui nommèrent le gouvernement provisoire, s'était chargé d'écrire sur une pancarte, en trempant son doigt dans l'encre, les noms à mesure qu'on les acclamait. *Dupont de l'Eure, Lamartine, Ledru-Rollin...* Hetzel écrivait sans rien dire. *Crémieux:* — Oh ! non, il est trop laid ! fait malgré lui le scribe, qui tout aussitôt cependant trace le nom d'un homme qu'il estimait, qu'il aimait; mais l'artiste n'avait pas moins lancé son cri du cœur. Puis-je noter ici qu'Hetzel était physiquement aussi avantageusement doté qu'au point de vue intellectuel ?

et envers l'écrivain, eut alors raison, dans une assez large mesure, du vilain commerce qui mettait une sorte de barbarie sur le nom d'une nation honnête, mais encore, en indiquant aux éditeurs belges les bons procédés à suivre pour égaliser leurs chances de réussite avec celles de leur concurrent, elle dut puissamment contribuer à la conclusion des conventions internationales qui couvrent aujourd'hui d'une protection réciproque la propriété intellectuelle chez la plupart des peuples européens.

Enfin, un champ plus vaste et plus fertile allait se rouvrir pour Hetzel. Après avoir à plusieurs reprises refusé le bénéfice de mesures exceptionnelles, que d'influentes amitiés auraient obtenues en sa faveur, il profita de l'amnistie générale de 1859, pour rentrer à Paris, où sa situation était à réédifier de fond en comble.

En exil, où il ne pouvait opérer qu'assez étroitement, même en publiant des livres comme *les Châtiments, la Légende des siècles, les Contemplations,* de Victor Hugo, et les *Révélations historiques* de Louis Blanc, Hetzel avait formé, pour le jour espéré du retour, maints projets dont il allait poursuivre la réalisation. Mais s'il avait réussi à vivre par son commerce relativement important de Bruxelles, il n'y avait pas trouvé cependant les ressources nécessaires à la mise en œuvre des plans longuement médités.

Ce fut peu de temps après son retour, que je fis la connaissance d'Hetzel, qui n'avait encore fait que transporter à Paris son fonds de livres édités en Belgique.

J'allai un matin lui offrir le manuscrit de *Récits enfantins*, où Léopold Flameng avait placé des projets d'illustrations. Huit jours plus tard, nous traitions pour l'édition de ce volume qui, magnifiquement imprimé par Claye, avec douze aciers de Flameng, inaugura bientôt la nouvelle *collection Hetzel*, si fameuse aujourd'hui dans le jeune public du monde entier. (Je puis, n'est-ce pas, tenir à honneur ce souvenir de ma vie littéraire ?)

En même temps, Hetzel faisait illustrer par le même artiste la touchante *Picciola* de Saintine, et il entreprenait la publication d'une nombreuse série de romans, moins peut-être en y voyant un grand avenir que pour affirmer bien sa rentrée, en attendant l'heure propice au développement de ses idées sur les publications destinées à la jeunesse, qui, depuis ses débuts dans la librairie, l'avaient constamment préoccupé.

Bientôt admis à la cordiale amitié de ce charmant homme, je fus dès lors initié à ces préoccupations, qui, après la grande réussite de *la Bouchée de pain* de Jean Macé, aboutirent à la fondation du *Magasin d'éducation et de récréation*, dont le succès rapide fut définitivement consacré par la venue de Jules Verne, qu'Hetzel découvrit un beau jour et s'attacha d'enthousiasme en imprimant les *Cinq semaines en ballon,* son premier livre.

Entre temps, Hetzel avait donné l'audacieux exemple des grands formats illustrés en confiant les *Contes de Perrault* à Gustave Doré ; puis vint la période des livres d'Erckmann-Chatrian, dont les tirages ne se comptaient plus ; puis l'édition populaire illustrée des *Misérables* en livraison à dix centimes, qui se vendit, je crois, à plus de cent cinquante mille exemplaires ; puis les albums de Frœlich, d'Eugène Froment, de Schuler ; puis la vogue toujours croissante des ouvrages de P.-J. Stahl ; puis ceux-ci, puis ceux-là, tout un

ensemble enfin de magnifiques et excellents livres, qui achevaient de rendre universellement populaire le nom d'Hetzel, en le prédestinant aux plus notables entreprises, comme, par exemple, celle de la grande édition définitive de Victor Hugo, exécutée de concert avec la maison Quantin.

Toutefois, en dépit de cette surprenante activité, de ces belles réussites successives ou même simultanées, les fructueux résultats matériels faisaient défaut et laissaient dans une situation sinon précaire, du moins difficile, l'homme à qui les lettrés, les artistes devaient une si intelligente diffusion de leurs travaux.

C'est que, tout à ses créations, le créateur manquait de temps et peut-être aussi de minutieuses aptitudes pour veiller aux questions administratives de la maison qu'il avait fait devenir trop grande. Aucun heureux hasard ne lui avait amené l'adjoint capable et dévoué : nul *alter ego* ne s'était encore rencontré pour le suppléer habilement, fidèlement, dans la partie conservatrice de sa tâche. De sorte qu'une immense somme d'efforts toujours renouvelés se trouvait dépensée presque en pure perte; car il en est de l'établissement commercial le plus considérable comme du modeste intérieur, où l'aisance résulte souvent moins de l'apport du chef de famille que des vigilances de la ménagère.

Une des premières fois que j'étais venu voir Hetzel, comme j'attendais mon tour d'introduction, en me promenant dans le petit jardin de la rue Jacob, un enfant d'une douzaine d'années était là, fouettant sa toupie. L'enfant entra en même temps que moi chez son père, qui me le présenta, en me faisant remarquer qu'il avait eu pour précepteur à Bruxelles un de nos bons amis communs, Eugène Baune, ancien représentant du peuple, une des plus honorables et sympathiques personnalités du parti démocratique, dont nous nous étions entretenus à une précédente visite.

Très souvent donc, une fois en relations suivies avec Hetzel, il m'arrivait de demander des nouvelles de *l'enfant;* comme nous continuions à le désigner, même quand il eut franchi l'adolescence.

Un jour, — quelques semaines auparavant, j'avais appris qu'il préparait son examen pour l'admission à l'École polytechnique : « Eh bien ! et l'enfant ? dis-je à mon ordinaire.

— L'enfant, répéta Hetzel d'une voix sensiblement émue, il était là tout à l'heure. Il m'a dit : « Père, je viens te demander de quoi acheter une blouse et « un composteur. — Une blouse et un composteur ? — Oui, j'ai causé tantôt « avec M. Claye; il veut bien me recevoir comme apprenti typographe. — « Apprenti typographe ! que dis-tu là ? — Je dis que quand on doit être « libraire-éditeur, il convient d'apprendre d'abord comment se fabriquent les « livres. » Alors, ma foi, je l'ai bien regardé dans les yeux, je l'ai embrassé; et il est allé tout joyeux acheter sa blouse et son composteur. Et moi, tenez, voyez, je crois que je pleure. Qu'est-ce que vous pensez de ça, vous ?

— Je pense, mon brave ami, que l'enfant est maintenant un homme, qui a su comprendre qu'un homme seul, qui est surtout un artiste, ne suffit pas à la tête d'une maison comme la vôtre. Bientôt donc vous serez deux, et si, comme je l'espère, et comme semble le témoigner la résolution qu'il vient de prendre, votre fils a ce qui vous manque, ce que vous ne pouvez avoir, l'artiste se dou-

blant d'un organisateur, d'un administrateur, je crois que la petite somme dépensée tout à l'heure se trouvera placée à gros intérêt.

— Peut-être bien », fit Hetzel tout rêveur.

Or l'intérêt qu'a rapporté le coût de cette blouse et de ce composteur peut aujourd'hui se chiffrer ainsi : prospérité, stabilité et force de la maison Hetzel, égales à sa grande et honnête renommée littéraire et artistique, ce qui n'est pas peu dire.

Et voilà comment le soin de rendre durable l'œuvre très importante du père a été et sera encore l'œuvre du fils.

## II

Dans une notice nécrologique que M. Frederix, collaborateur de *l'Indépendance belge*, a consacrée à Hetzel, je trouve la lettre suivante, communiquée par le célèbre bibliophile et collectionneur M. de Spoelberg de Lovenjoul.

Cette lettre, écrite en juin 1841, est adressée par Hetzel au romancier Honoré de Balzac, dont il va éditer *la Comédie humaine*, pour laquelle il demande un travail préliminaire, nouveau et spécial, au lieu d'anciennes préfaces publiées sous la signature de Félix Davin :

Mon cher Balzac,

Il est impossible de reproduire ces préfaces signées Félix Davin. Elles ont le tort d'avoir l'air écrites en grande partie par vous et signées d'un autre. Je les trouve en cela extrêmement maladroites. Leur effet, à la tête d'une chose capitale, comme notre édition complète, serait détestable.

Ces préfaces ont quelque chose d'académique, bon pour un éloge ou pour un plaidoyer, mais qui manque son but dans une préface qui doit, avant tout, être simple, naturelle, quasi-modeste, et toujours bonhomme, sans prétentions littéraires ou autres. Un résumé, une brève explication, écrite, signée par vous, ce qui implique une grande sobriété et une mesure très grande, voilà ce qu'il faudrait.

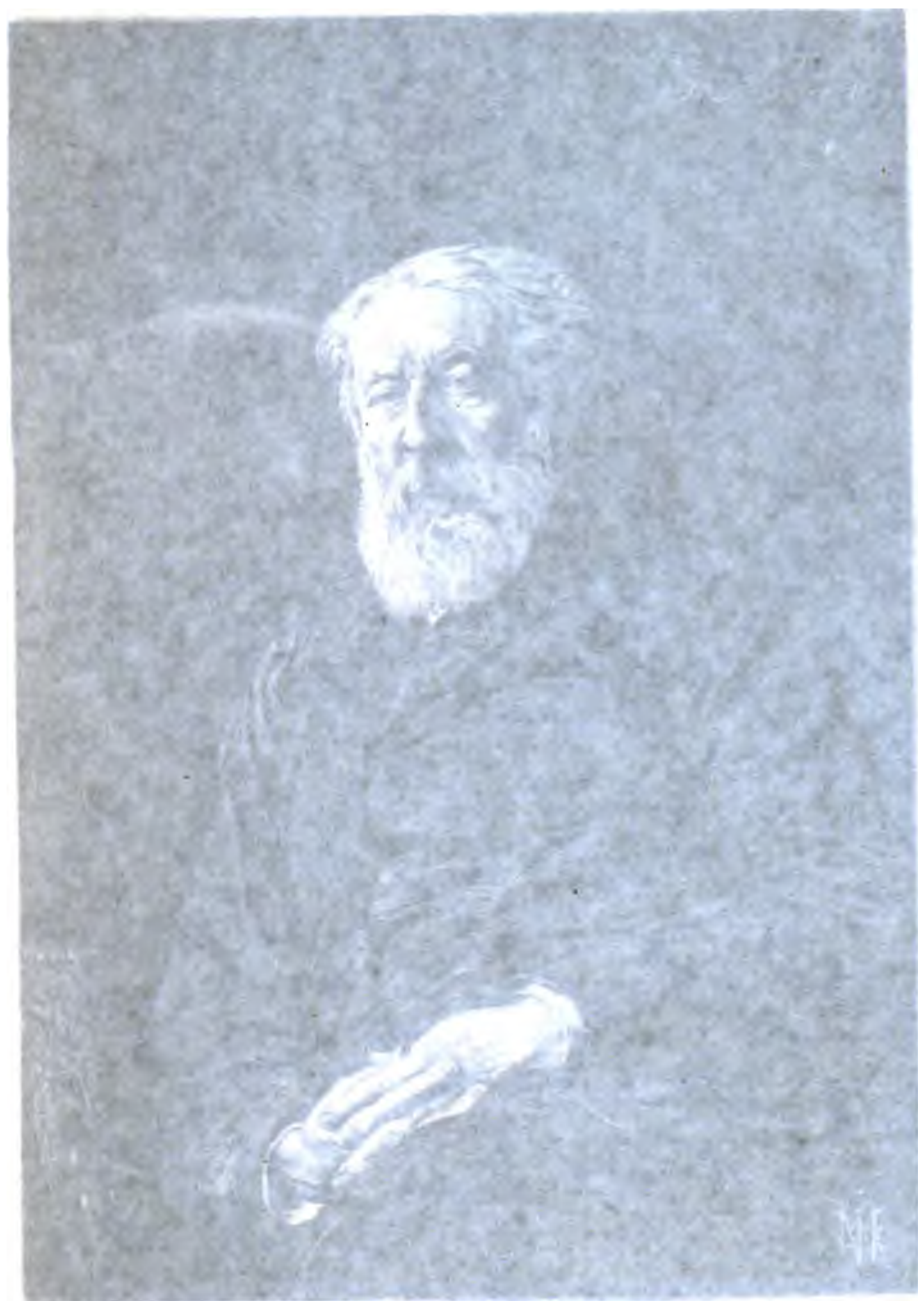
Il n'est pas possible qu'une édition complète de vous, la plus grande chose qui se soit osée sur vos œuvres, s'en aille au public sans quelques pages de vous en tête.

J'ai lu ce que vous aviez commencé. Cela m'a paru mieux que tout le reste, d'un ton meilleur. Résumez, résumez, le plus modestement possible. C'est là le vrai orgueil, quand on a fait ce que vous avez fait. Contez votre affaire tout doucement. Figurez-vous vieux, dégagé de tout, même de vous-même. Parlez comme un de vos héros, et vous ferez une chose utile, indispensable.

A l'œuvre, mon gros père ; permettez à un maigre éditeur de parler ainsi à votre grosseur. Vous savez bien que c'est à bonne intention.

C'est une réclame à faire. Si je savais écrire, je l'écrirais ; en matière de réclame, mieux vaut un marchand qu'un poète.

Comment, nous publierions vos livres, qui paraîtraient pour la première fois sous ce titre d'ensemble : *la Comédie humaine*, et la première ligne à imprimer ne serait pas celle-ci : « Je donne ce nom (*la Comédie humaine*) à mes œuvres complètes pour les raisons que voici, etc., etc. » Après, vous ne trouveriez pas à dire que si vous avez été attaqué beaucoup moins dans vos œuvres que dans votre personne, cela prouve peut-être que votre personne est moins connue que vos œuvres ? Qu'assurément vous ne pouvez être votre biographe à vous-même, mais qu'il est pourtant quelques erreurs et aussi quelques mensonges à rectifier ? Qu'on a pu médire de vous comme de tout autre, mais qu'on n'aurait pas dû vous calomnier ? Qu'on a eu tort de





H. Manesse sc. LE LIVRE. VII° Année Imp. A. Quantin

**J. HETZEL (P.J. STAHL)**

1814 - 1886

D'après le tableau de Meissonier

le faire, parce que c'était facile et sans danger, puisque vous n'avez jamais répondu à une attaque dirigée contre votre personne ?

Il faut dire aussi que vous avez eu beaucoup à vous louer de vos critiques, qui se sont si mal entendus pour vous louer, ou pour vous critiquer, que les uns vous accordaient ce que les autres vous refusaient, et *vice versa.*

Je bavarde... et vous dis adieu. Maintenant, gros père, mettez-vous en train d'aller, ou nous nous fâcherons. Attelez-vous à votre machine ; nous sommes les roues ; soyez la vapeur.

Adieu, et tout à vous.

J. Hetzel.

De cette curieuse épître qui nous montre sur quel ton ce *marchand,* comme il s'intitule, le prenait parfois avec les lettrés illustres, je ne veux retenir que ces quatre mots : « Si je savais écrire ? » Que serait-ce donc s'il savait, je vous le demande ? Mais, qu'il sût ou ne sût pas, j'affirme, pour en avoir eu mainte preuve personnelle, qu'on ferait un bien étonnant recueil des innombrables lettres parties de sa plume d'éditeur, à l'adresse des écrivains ou des artistes qui avaient le bonheur d'être assez estimés ou aimés de lui pour qu'il ne se crût tenu avec eux à aucune gêne ou réticence.

L'étrange chose que cette correspondance, très souvent aussi terrible que charmante : ces brefs billets ou ces longues pages dont le griffonnage menu, aigu, à lignes irrégulières, traduisant en courant les remarques les plus subtiles, les jugements les plus justes, sous une forme toujours si originale ! Ah ! comme parfois on y était rudement malmené, d'une main dont toujours on sentait pourtant l'intention affectueuse, et comme parfois aussi on y était gâté de tout ce que la sympathie a de plus cordial, l'encouragement de plus fortifiant !

Et de vive voix, quand il y avait à discuter d'un sujet, d'une page, d'une phrase, d'un mot même, il fallait voir les phases de ce combat, il fallait entendre ces attaques, ces ripostes ! Et quand on ne savait pas comprendre que ce qu'il en faisait ou disait n'avait d'autre but que de rendre meilleure la chose simplement heureuse, ou suffisante la mauvaise, ou bien quand on semblait vouloir le dispenser de tant de soins, il se fût volontiers écrié, comme Dorine :

Eh ! je veux vous aimer, monsieur, malgré vous-même !

Alors toute arme lui était bonne.

J'ai souvenir, — en pareille matière, on le comprend, je dois surtout en appeler à ce qui m'a concerné, — j'ai souvenir d'un démêlé à propos de certain roman que j'avais publié dans une revue et qu'il allait éditer, mais dont il n'approuvait pas le dénouement : le suicide d'une jeune fille, contrariée, à tort évidemment, dans ses inclinations. Ayant conçu l'historiette en visant cet épilogue, je tenais à ma suicidée; il la répudiait, lui, de toutes ses forces, et d'ailleurs il avait écrit sommairement le dénouement heureux et fort touchant que je devais, selon lui, adopter. Je m'obstinais. Enfin, à bout de considérations :

« Eh bien, non, mille fois non ! fit-il, avec une sorte d'emportement, je ne *veux pas* que ces pages-là restent à votre compte d'écrivain.

— Vous ne *voulez pas,* pourquoi donc ?

— Parce que vous avez une fille, répliqua-t-il, en me serrant la main[1]. »

Il n'y avait rien à répondre. Le lendemain le dénouement était changé, et j'avais reconnu que, même au point de vue professionnel, le conseil de l'éditeur était excellent.

Une autre fois, arrêté à la porte de son cabinet qui était entr'ouverte, je l'entendais ripostant à l'observation, timide sans doute, d'un visiteur :

« Eh ! laissez-moi donc tranquille avec votre Angleterre ! Est-ce que, par hasard, vous croyez l'avoir découverte, l'Angleterre ? Quelle drôle d'idée ! Un garçon qui a comme vous de l'esprit, du style, du savoir, de l'imagination, car vous avez tout cela, on le voit dans ce manuscrit, qui pourtant ne signifie rien, ne vaut rien : *Voyage en Angleterre*. Je vous demande un peu ! Fourrez-moi ça dans un coin, au feu même, pour n'y plus penser, et revenez me voir avec quelque chose qui ne soit pas ça. A bientôt ! j'espère, à bientôt ! »

Le *garçon*, un manuscrit sous le bras, passa devant moi, l'air assez contristé.

Quelques mois plus tard, tout était en l'air chez Hetzel, pour la prochaine mise en vente du livre d'un inconnu, que d'immenses affiches devaient annoncer, qu'on allait envoyer à toute la presse... « J'ai trouvé quelqu'un, disait Hetzel à tout venant, je vous assure que j'ai trouvé quelqu'un ! »

Ce quelqu'un, dont le livre s'appelait *Cinq semaines en ballon*, c'était le garçon qui n'avait pas découvert l'Angleterre ; c'était Jules Verne.

Tel était le vaillant éditeur, avec les nouveaux qu'il savait pressentir, deviner, diriger, « mettre au point », comme il disait, et tel aussi, pour la cordiale franchise des jugements, pour la fermeté respectueuse des observations, avec les maîtres eux-mêmes, qui maintes fois l'écoutèrent utilement. Oui, avec ceux-là mêmes. Mais alors de quoi, je vous prie, allait s'aviser ce simple fabricant et marchand de livres ayant nom Hetzel ? Où donc prenait-il l'autorité, la *maestrie* nécessaire, indispensable en pareil cas ? Où il la prenait ? Chez un sien sosie, qui, la plume à la main, avait nom P.-J. Stahl, un frère d'esprit et de cœur qui ne lui était pas né tout à coup, mais peu à peu, période à période, se formant, grandissant, se développant à côté de lui, s'égalant à lui, presque à son insu, et lui devenant enfin compagnon inséparable ; consulté, consultant ; aidé et venant en aide ; se logeant chez son frère l'éditeur, comme son frère l'éditeur se réfugiait chez lui ; et tous deux faisant le plus agréable, mais aussi le plus enfiévré et laborieux ménage du monde.

Lorsqu'il avait résolu de ne plus laisser sa subsistance à la charge de papa et maman Hetzel, pourquoi le jeune étudiant strasbourgeois était-il entré à Paris dans une maison d'édition plutôt que dans un comptoir de draperie ou dans une agence financière ? — Parce que là prenaient forme et se vendaient les produits de l'esprit, dont il avait d'abord rêvé d'être un des producteurs ; parce qu'en ce milieu où il devait rencontrer, coudoyer les hommes de vie intellectuelle, il pourrait croire, dans une certaine mesure, à la réalisation du rêve

1. Quel charmant recueil on ferait aussi de ses lettres intimes ! Quand je lui annonçai la naissance de mon premier enfant : « Bien ! m'écrivait-il, vous voilà complet ! Vous allez voir maintenant comme vous allez devenir bête, et comme ce sera bon et amusant. Aussitôt que vous le pourrez, venez m'offrir quelque échantillon de votre nouvelle et respectable bêtise ; vous trouverez à qui parler : je suis largement en fonds pour vous donner la réplique. »

aimé; et, sans qu'il s'en doutât presque, sous l'impulsion en quelque sorte normale de sa profession de fabricant de livres, il arriva qu'un beau jour le rêve était devenu réalité.

Que voulez-vous? On écrit d'abord à l'un et à l'autre des lettres comme celle que vous avez lue plus haut; on est l'ami, le confident des lettrés; on s'est un jour engagé dans une entreprise où les plus forts, les meilleurs doivent concourir à l'harmonie de l'ensemble, comme, par exemple, lorsqu'il s'agit des *Animaux peints par eux-mêmes*, du *Diable à Paris;* mais alors il y a des paresseux, des oublieux, la page promise n'arrive point, le sujet débattu n'est point traité. Comment faire? — Si on essayait la page, si on traitait le sujet!... On essaye... Et quand l'ami, le maître négligent vient s'excuser du retard: « Voyez; comme vous n'arriviez pas, j'ai eu l'audace de griffonner cela. — Ah! montrez donc. »

Et le maître lit, relit, puis regarde le *griffonneur;* et là, bien franchement, bien affectueusement, car avec cet esprit franc on ne peut avoir que franchise, avec cet affectueux on ne peut user que d'affection. « Çà! mais, savez-vous que c'est bien, très bien; et qu'il faut mettre ça au lieu de ce que j'allais faire. — Vrai? — Sans doute: je ferai autre chose. — Alors mettons ça. »

Et on mettait *ça*. Et comme le nom du marchand de livres devait rester celui du marchand de livres, pour signer *ça* on cherchait un autre nom, que de pieux souvenirs faisaient trouver dans la lignée maternelle de l'éditeur [1]. Et voilà comment, tenu sur les fonts baptismaux par les seigneurs souverains de l'endroit, le nommé P.-J. Stahl se trouva sacré citoyen du monde littéraire.

Presque au lendemain de cette cordiale adoption, un jour que l'éditeur Hetzel sollicitait d'un des plus haut placés en pays de poésie l'avantageux honneur de publier une œuvre de lui, voilà que P.-J. Stahl, se mêlant à l'entretien, s'avisa de dérouler un canevas, d'esquisser un sujet, dont le poète parut enchanté et auquel il promit de travailler de son côté, si P.-J. Stahl voulait s'en occuper du sien.

Mais la régulière activité n'était pas la vertu majeure du poète, qui, lorsque P.-J. Stahl allait lui soumettre son travail, pour avoir ses observations, disait de jour en jour: « Demain, mon ami, demain. Quand j'y serai, ça ira vite; allez toujours, vous. »

Le collaborateur allait donc son train. Un matin, cependant, le poète, gaiement levé, prit enfin sa plume et écrivit... trois gentils couplets de chanson; et, à part les observations, dont l'autre avait respectueusement tenu compte, ce fut bien à peu près tout ce qu'apporta le poète pour ce ravissant vagabondage qui s'appelle *le Voyage où il vous plaira*, signé Alfred de Musset et P.-J. Stahl.

Pendant le séjour à Bruxelles, il était tout naturel que P.-J. Stahl offrît des manuscrits à Hetzel, qui alors publia notamment deux fins bijoux de physiologie humoristique, *l'Esprit des femmes et les Femmes d'esprit*, *la Théorie de l'amour et de la jalousie,* puis la drôlatique *Histoire d'un prince* et des contes comme la *Belle petite princesse Ilsée,* et aussi le *Voyage d'un étudiant,* une odyssée dont la gaieté pétille, fringante, sur les routes les plus sentimentales;

1. Le nom d'Hetzel n'est autre, paraît-il, que la forme primitive et historique d'Attila. L'homme le plus pacifique du monde civilisé trouvait parfois singulier que le hasard l'eût placé sous le patronage du grand batailleur et ravageur du monde barbare.

*l'Histoire d'un homme enrhumé,* une de ces hautes, mais très logiques fantaisies comme nul autre n'en saurait trouver.

De retour à Paris, P.-J. Stahl s'incarne bientôt dans le *Magasin d'éducation et de récréation,* où il se prodigue sous les formes les plus diverses, pour bien indiquer, dans tous les tons, sa manière d'entendre la littérature enfantine. Il revoit tout, il touche à tout dans son journal. Un des premiers appelés à la rédaction, je lui avais donné un nouveau travail d'adaptation du *Robinson suisse*, il en fait, le croirait-on? une œuvre encore plus humaine, plus attachante, en y semant à plein cœur, à plein esprit, les épisodes délicats, les mots touchants, en substituant à l'épilogue, un peu banal, un peu sec, du récit primitif, tout un drame aux douces, mais profondes émotions.

En même temps, il entreprend cette longue suite d'albums pour les tout petits, qui ne semblent rien dans leur simplicité, et qui par cela même prouvent tant de souplesse et de pénétration d'esprit. Puis que de préfaces valant des livres!... Lisez par exemple l'introduction aux *Contes de Perrault*, et prenez ensuite l'étude mise en tête de la nouvelle édition de Chamfort, et vous connaîtrez les deux puissances extrêmes de ce talent si franchement paterne avec les enfants, si nettement et brillamment incisif avec les penseurs.

Douze ou quinze ans plus tard, *les Quatre peurs de notre général*, autre ensemble, dont l'auteur ne semble avoir vieilli que pour apprendre à donner plus de relief, plus de vie, aux frais ou poignants souvenirs du jeune âge.

Si je devais caractériser le talent, ou plutôt le tempérament littéraire de P.-J. Stahl, je ne voudrais le comparer à aucun autre, car il est lui, bien lui et rien que lui, c'est-à-dire un charmant mélange du plus fin, mais plus naturel esprit et de la plus sincère bonhomie; un goût pur, qui toujours règle, mais n'entrave jamais l'essor de la pensée constamment fraîche et hardie; une vraie magie de traits imprévus, de gracieuses et coquettes indisciplines, que domine sans cesse un profond sentiment du bien, du beau, du grand, de l'honnête. Il plaît, on l'aime surtout, parce que, avec lui, on se sent toujours devenir meilleur.

L'Académie française, qui avait plusieurs fois récompensé des ouvrages de P.-J. Stahl, couronna un jour l'ensemble de son œuvre. Hetzel était chevalier de la Légion d'honneur.

Depuis plusieurs années, la main qui avait tracé tant de brillantes et surtout tant de bonnes pages ne pouvait plus tenir une plume. Or comme, malgré cette atteinte d'un mal incurable, Hetzel avait conservé toute sa lucide intelligence, toute sa netteté d'esprit, il semblait que P.-J. Stahl dût encore se manifester.

« Mais non, c'est fini, me disait-il un jour; j'ai essayé de dicter, ce n'est plus cela. J'ai su, paraît-il, quelque peu écrire; je n'ai jamais su bien parler. Sans plume, je ne suis plus écrivain. »

P.-J. Stahl était mort. Maintenant les voilà morts tous deux, c'est-à-dire entrés dans la douce et méritante vie du souvenir, que les brillants esprits ne conquièrent ici-bas qu'à la condition d'être sans cesse inspirés par la bonté forte d'un noble cœur.

Eugène Muller.









ÉTUDES ET CROQUIS JAPONAIS

---

LA

# DANSE DES MORTS
## AU JAPON

### I

A L'ÉPOQUE où l'Église en France, en Allemagne et en Suisse montrait dans une série de peintures le néant de l'homme, un enseignement de même nature était donné aux Japonais du XIIe siècle par un prêtre. Ces courants philosophiques circulant entre l'Europe et l'Empire du soleil naissant n'ont rien qui puisse nous étonner. Depuis l'antiquité, les hommes appelés à diriger leurs concitoyens devaient se préoccuper du phénomène de la vie aboutissant à la mort. Quoi de plus fertile pour les esprits méditatifs que le prologue de ce drame, la vie, suivi de l'épilogue, la mort, auquel n'échappe nulle créature humaine !

Dans la vie qu'il est appelé à parcourir, l'homme le plus heureux goûte des plaisirs, amasse des richesses, recueille des honneurs; vain remplissage qui masque le dénouement : il n'en faudra pas moins quitter ces dignités, ces trésors, ces jouissances avec plus de regret encore que d'autres perdent leur misère et leur servage.

L'Église, fidèle aux doctrines du christianisme, fit toutefois pencher la balance au profit des humbles et des malheureux. Aux grands et aux riches, à tous ceux qui avaient opprimé ou exploité les peuples, l'Église montra dans un miroir implacable que la Mort était sans cesse à leurs côtés, riant d'une impitoyable grimace : ni trônes, ni couronnes, ni tiare, ni épée ne désarmaient le terrible adversaire, auquel un coup de faux suffisait pour anéantir la suprématie, les dignités et cette bourre de hochets factices que les hommes s'imaginent compter pour quelque chose.

Ce dédain pour les grands, cette sympathie pour les petits seront toujours comptés à l'avoir du catholicisme. Ce n'est pas que les philosophes anciens eussent manqué d'envisager de haut la grave question de la vie, de la mort; mais, en Égypte et en Grèce, l'art ne se prêtait pas à peindre le délabrement de l'homme dans sa sèche anatomie et les monuments qu'on trouve à ce sujet sont tout à fait exceptionnels.

## II

J'ai feuilleté depuis vingt-cinq ans bien des albums japonais; des milliers d'images ont passé sous mes yeux avant de donner corps à ces études; elles se répètent à satiété dans leur interprétation de romans, de poésies et de contes. Une seule fois deux personnages macabres jouant d'instruments de musique offrirent quelque diversité aux représentations habituelles; dessinées avec une certaine précision de contours, ces figures, tirées d'un album qui paraît remonter au commencement du siècle, ne me permettaient de tirer d'autres conclusions qu'un emprunt fait par un dessinateur de Yédo aux danses de mort européennes. Se conformant au caprice japonais qui se joue de toute méthode, le motif macabre, sans légendes ni inscriptions, était précédé et suivi d'études de plantes et de fleurs, comme si une bizarrerie exotique était tombée sous les yeux d'un peintre et l'avait entraîné à quitter ses études d'histoire naturelle pour y joindre la curieuse interprétation de squelettes se raillant des plaisirs de la vie. Cela me semblait d'autant plus probable que jusqu'alors aucune trace de représentation véritablement macabre ne m'avait frappé dans les albums japonais; mais en lisant les récits des voyageurs qui ont abordé aux rives du Nippon, ma déconvenue était la même que celle amenée par les images à textes japonais presque intraduisibles, des bribes de renseignements ne satisfaisant jamais et excitant plutôt mon désir de voir clair dans certains traits graphiques.

C'est que les gens d'esprit sont rarement envoyés en mission par les gouvernants et que ces hommes, qui devinent l'envers des choses, ont qualité pour pénétrer au fond des mœurs d'un peuple et en rapporter ce à quoi ne peuvent prêter attention des agents consulaires, des philologues, des militaires, des médecins, des universitaires.

La civilisation, qui ne connaît que le côté pratique de la vie, oublie qu'un Gérard qui part pour Constantinople y promène ses pas rêveurs, regarde en clignant les yeux, se lance par les ruelles à la poursuite d'une femme, en apprend plus sur les mœurs d'un pays qu'un jurisconsulte.

Cet humoriste a aimé à l'étranger. Et la femme n'est-elle pas le livre dans lequel l'homme puisse le mieux étudier ?

Demandez à l'un de ces esprits fantasques ce que pense le peuple qu'il visite ; qu'il conte les plaisirs, les fêtes auxquels il s'est mêlé, et vous serez étonné des piquantes observations recueillies par ce musard, qui, sans en tirer vanité, a plus appris à l'étranger qu'un membre de l'Académie des sciences morales chargé de mission. Car l'homme d'esprit, tel que je le comprends, a la conscience et la prescience des choses ; il y joint un sens intuitif assez développé pour que la porte d'une maison fermée lui en apprenne autant que s'il pénétrait dans l'intérieur.

Mais quel gouvernement chargera d'une mission un tel homme ?

## III

Un mien ami, voyant mes préoccupations en matière d'art japonais, me mit en relations avec M. Hayashi, résidant à Paris. Reçu d'une façon courtoise, je m'aperçus, après quelques minutes d'entretien, que j'avais affaire à un homme intelligent très versé dans les matières qui touchent aux traditions de son pays. Comme je demandai à M. Hayashi quelle était la cause de la rareté des danses de mort au Japon, il me répondit en me mettant sous les yeux, après quelques instants, un album qui contenait quelques-unes de ces représentations.

Suivant M. Hayashi, Ikkiu était un prêtre du XII<sup>e</sup> siècle, dont la doctrine était basée sur la fragilité des choses humaines et la fausse interprétation que les hommes se font des plaisirs de la vie.

Ikkiu se plaisait dans la société des *djoros* (courtisanes) ; une d'elles, la plus réputée par sa beauté, devint son disciple et fut comme l'Aspasie de ce Socrate. Naturellement les gens s'étonnèrent de rencontrer fréquemment un prêtre en pareille compagnie ; Ikkiu répondit par une sorte d'apologue que la sensualité sur terre était chose vaine. L'homme, suivant lui, s'enorgueillissait à tort de ses avantages physiques ; il n'était que néant et il suffisait, pour s'en convaincre, de le considérer dans sa dépouille dernière ; de même, tous les plaisirs et toutes les jouissances qu'on prend sur la terre sont quasi imaginaires, semblables au squelette, ombre de l'être vivant.

Ces doctrines, un écrivain japonais les prit en 1809 pour texte du roman *Suïbodaï,* qu'on peut traduire par le titre de *Philosophie du néant dans l'ivresse.*

Une des images qui met le mieux en relief l'enseignement philosophique du prêtre Ikkiu comporte deux actions, l'une extérieure, l'autre intérieure, suivant la tradition des dessinateurs japonais. Au premier plan, à la porte d'une maison de thé, des filles de joie élégamment coiffées et habillées de robes somptueuses apportent des vases et tout ce qu'il faut pour préparer le thé et le *sakki,* liqueurs chères à tout Japonais ; c'est le prologue du drame.

A l'intérieur, des musiciens jouent de la flûte et du *sam-sin* (guitare à trois cordes), harmonie idéalement sensuelle que le peintre a symbolisée par l'anatomie des exécutants; au milieu d'un autre groupe de squelettes féminins qui jouent de l'éventail et font des grâces, le prêtre Ikkiu montre la vanité de la chair et le peu de cas que l'homme doit faire de la beauté et des charmes des courtisanes.

Je ne voudrais pas médire de la doctrine morale du prêtre, quoiqu'elle me paraisse commode. S'enivrer, ainsi que le montre une autre planche et rendre le superflu de la boisson aux poissons, goûter aux plaisirs de la table en disant : Qu'est-ce que cela ? Se plaire dans la société d'aimables filles en prêchant l'inanité de leurs charmes constitue une vie qu'accepteraient volontiers les libertins. Combien d'eux diraient volontiers : squelette! en prélevant préalablement une dîme sur un beau corps avant qu'il soit flétri par la vieillesse et touché par la faux de la Mort !

---

## PROVERBES JAPONAIS [1]

Il m'est arrivé parfois, au cours d'études relatives à un peuple dont les voyageurs ne faisaient connaître qu'imparfaitement les mœurs, de recourir à ses proverbes; le bon sens de la nation y est souvent condensé en peu de mots; dans ces creusets s'est fondue la finesse d'un peuple. Quel est le personnage le plus vivant du roman de Cervantes ? Sancho. Il n'est qu'un confident de bas étage; par instant, cet intarissable forgeur de proverbes prend le dessus sur son maître de la Triste Figure, et en traits joyeux, il fait connaître mieux que don Quichotte la nature espagnole. Aussi le livre des *Cent Proverbes japonais* semblait-il arriver à point au moment où l'art du pays de Nippon nous a indiqué des sources précieuses de documents que l'érudition en retard ne nous permet pas encore d'étudier dans d'utiles traductions.

Les proverbes, ces aphorismes de la sagesse populaire, sont, comme l'a très bien dit un jésuite, « des axiomes ou décrets de l'expérience populaire, généralement passés en usage comme une monnaie qui a cours sans contestation dans toute une contrée [2] ».

MM. Steenackers et Tokunasuké ne se sont pas tenus à la définition des proverbes, telle que la donnent nos dictionnaires ; ils ont recueilli tout ce qui est locution usuelle, tour de phrase particulier au peuple japonais, et voici, je crois, le motif qui a guidé les auteurs : l'imagerie, très développée au Japon, a pris parfois pour motifs de légendes les façons de parler des basses classes qu'on pourrait presque appeler proverbiales ; voulant relever leur ouvrage par le piquant de l'illustration, les auteurs ont commenté ces images et ces textes ;

1. *Cent Proverbes japonais*, par Francis Steenackers et Rida Tokunasuké. Paris, Ernest Leroux, 1886. Un vol. in-4°.

2. *Quelque six mille Proverbes*, par le P. Ch. Cahier, de la Compagnie de Jésus. Paris, Lanier, 1856, in-18.





FAC-SIMILÉ D'UNE ESTAMPE

DE LA *PHILOSOPHIE DU NÉANT DANS L'IVRESSE*

Roman japonais de 1809.

grâce à eux, on pénètre au fond de légendes et de dessins qui resteraient capricieux et incompréhensibles, sans leur interprétation.

J'en citerai certains exemples afin de bien faire comprendre la méthode des auteurs.

Le premier est un véritable proverbe :

*Une mauvaise action court mille ris.*

C'est-à-dire : une mauvaise action court plus vite que le vent; elle parcourt mille lieues à la minute, malgré les soins que met son auteur à la cacher.

L'amour filial, le plus sacré des devoirs au Japon, a produit avec divers dessins la locution suivante :

*Il y a des devoirs de trois branches chez les pigeons.*

Dans le peuple, on prétend que les jeunes pigeons perchent trois branches plus bas que leurs parents pour leur témoigner le respect.

*Décoller des zeni* est une observation de mœurs, dont on pourrait donner l'équivalent en français par *couper un liard en quatre,* car les avares ne manquent pas plus au Japon qu'en Europe. La passion de l'argent a été symbolisée par le peintre japonais à l'aide d'un trait harpagonesque ingénieusement trouvé. Pendant que sa vieille femme décolle les zeni et d'un en fait cinq, un avare compte ses richesses et, pour ne pas user de lumière, il s'éclaire à la lueur de son ongle qu'il a allumé ! Mais cette hyperbole comique poussée à l'extrême ne désarme pas un démon, qui s'approche avec la mission d'entraîner dans l'autre monde ces deux enragés avares.

*Même les rayons de Bouddha sont proportionnés à l'or qu'on lui offre.*

Ici on rentre dans le domaine satirique à la Lucien, c'est-à-dire que l'artiste qui a dessiné le croquis suivant ne craint que modérément la foudre des dieux.

Je laisse l'interprétation de l'image à MM. Steenackers et Tokunasuké :

On voit ici une statue de Bouddha recevant les dons de gens riches qui lui font des offrandes à profusion ; le dieu empile l'or qu'on lui jette et, le pressant sous son bras avec amour, il prodigue ses rayons et sa faveur aux riches suppliants ; mari et femme sont comblés de bienfaits.

Tandis que le dieu accable de faveurs ces individus, il repousse de sa main droite, d'un air méprisant, deux misérables vieillards qui n'ont à lui offrir qu'une misérable monnaie enveloppée dans du papier. Les pauvres vieux, stupéfaits de cet accueil, regardent avec envie les gens riches auxquels tous les honneurs sont prodigués.

Je recommande aux auteurs dramatiques le dessin relatif au mot : *Il y a des oreilles dans le mur.* A l'intérieur d'une muraille que déblaye un maçon se détache tout à coup, sur fond noir, une énorme oreille blanche avec ses cartilages menaçants. Employé avec tact par d'habiles faiseurs, ce symbole d'un tyran cruel à qui rien de ce qui se dit dans son entourage n'échappe produirait, je le crois, un effet fantastique à la scène et ferait oublier la monotonie désespérante de nos comédies bourgeoises.

Une apparition d'un ordre plus graveleux se fait jour à l'aide de la locution *Uwasa o sureba Kagé ga sasu.*

Les estampes libres et plus que libres sont communes au Japon ; on s'en passe volontiers la fantaisie dans les hautes classes, et MM. Steenackers et Tokunasuké en ont donné un comique exemple.

Dans un palais de daïmio, quelques dames de compagnie. Elles s'amusent à causer du sexe fort et regardent en cachette des images légères ; ces dames, assises autour d'une *hibatshi* (brasero), examinent ce qui les intéresse à la lueur d'une lanterne. Au plus fort de la conversation, pendant une discussion soulevée par un dessin plus pimenté que les autres, elles voient tout à coup apparaître sur un châssis garni de papier une figure qui a la forme d'un phallus gigantesque, ce qui cause une émotion bien légitime aux personnes qui s'occupaient de lui.

La vue de cet objet désiré, mais inattendu, leur cause une peur atroce : l'une d'elles se renverse les jambes en l'air; l'autre, en se relevant brusquement, fait chavirer la théière ; la troisième se cache la figure derrière sa manche.

Tout ce désordre est causé par un samuraï ; il écoutait la conversation des dames, et, pour être plus à l'aise, il s'est appuyé sur un *tsudjiandô;* la lanterne projette son ombre sur le *chôdji* (châssis) sous la forme entrevue par ces dames.

Le commentaire du dessin ne me paraît pas avoir été suffisamment exprimé par les auteurs; il y manque la moralité, non pas telle que nous la comprenons en Occident, mais ainsi qu'elle est apparue à l'artiste. Le dessinateur a montré sa griffe satirique, qui écarte un coin du rideau dissimulant la liberté des mœurs japonaises. Ne faut-il pas voir dans cette image populaire la critique des femmes des hautes classes qui, blasées, ont recours à des excitants charnels inconnus aux gens du peuple ?

De semblables traits de mœurs empruntés aux dessinateurs d'images me semblent insuffisants pour rendre le sens moral des proverbes d'une nation, et je ne peux croire que le peuple japonais ne soit à même de nous fournir un code de maximes populaires semblables à celles qui ont cours en Chine.

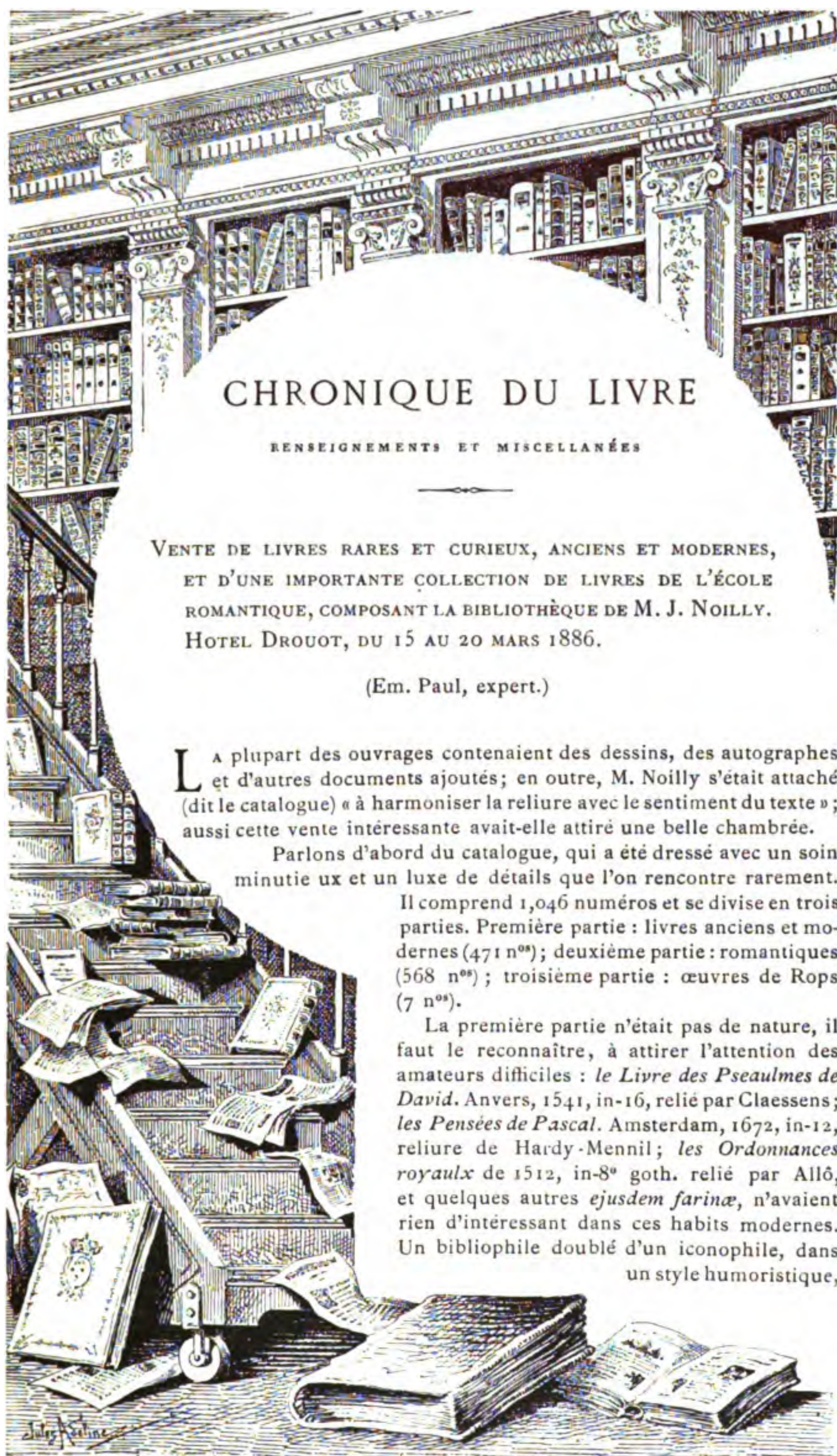
La civilisation chinoise, que la campagne du Tonkin nous apprendra peut-être à connaître, a de rudes proverbes qui émanent d'esprits soucieux, et les gouvernants habiles doivent prendre garde à un peuple qui vit sur des aphorismes tels que : *Mieux vaut essuyer une larme de paysan que d'obtenir cent sourires du ministre.*

Comme dans ces féeries où un souverain abusant de son autorité reçoit d'une main invisible un violent soufflet pour le châtier de chaque action inique, l'homme du peuple se venge, lui et ses semblables, par des proverbes forgés avec des misères, des rancunes, le sentiment du juste, la haine du mensonge, le mépris des richesses mal gagnées. N'est-ce pas la revanche légitime des petits sur les grands, du pauvre sur l'homme bourré d'écus que cette question malgré sa grossièreté rustique : *Qu'est-ce qu'un sot qui a fait fortune? Un pourceau qui ne sait quoi faire de son lard.*

Ce sont de semblables proverbes, qui existent à foison en Chine, que je voudrais, maintenant que nous possédons l'interprétation de locutions populaires, voir traduire du japonais.

Champfleury.





# CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

Vente de livres rares et curieux, anciens et modernes, et d'une importante collection de livres de l'école romantique, composant la bibliothèque de M. J. Noilly. Hotel Drouot, du 15 au 20 mars 1886.

(Em. Paul, expert.)

La plupart des ouvrages contenaient des dessins, des autographes et d'autres documents ajoutés; en outre, M. Noilly s'était attaché (dit le catalogue) « à harmoniser la reliure avec le sentiment du texte »; aussi cette vente intéressante avait-elle attiré une belle chambrée.

Parlons d'abord du catalogue, qui a été dressé avec un soin minutieux et un luxe de détails que l'on rencontre rarement. Il comprend 1,046 numéros et se divise en trois parties. Première partie : livres anciens et modernes (471 n$^{os}$); deuxième partie : romantiques (568 n$^{os}$); troisième partie : œuvres de Rops (7 n$^{os}$).

La première partie n'était pas de nature, il faut le reconnaître, à attirer l'attention des amateurs difficiles : *le Livre des Pseaulmes de David*. Anvers, 1541, in-16, relié par Claessens; *les Pensées de Pascal*. Amsterdam, 1672, in-12, reliure de Hardy-Mennil; *les Ordonnances royaulx* de 1512, in-8° goth. relié par Allô, et quelques autres *ejusdem farinæ*, n'avaient rien d'intéressant dans ces habits modernes. Un bibliophile doublé d'un iconophile, dans un style humoristique,

imagé, BÉRALDIQUE, quoi... avec lequel il a décrit la bibliothèque d'un bibliophile, raconte qu'un jour en plaisantant (est-ce bien en plaisantant ?) il a lancé à la tête d'un profane, en manière d'apophthegme, ce projectile étourdissant : « Un livre bien relié ne doit pas pouvoir s'ouvrir. » Eh bien ! un partisan de ce genre de reliure, s'il avait pris la peine de regarder quelques-uns des volumes que je viens de citer, aurait éprouvé une joie sans mélange; non seulement ces volumes ne s'ouvraient pas suffisamment, ayant le dos pris comme dans un étau, et tellement serré qu'il ne laissait pas voir la marge de fond, mais encore, ô triomphe! on ne pouvait pas les lire!

Marius Michel, dans son traité de *la Reliure française*, a dévoilé comment on fabriquait naguère ces sortes de reliures. Écoutez et frémissez : « L'amateur qui voulait avoir des dos solides disait au relieur : Ne craignez-vous pas que ce volume ne s'ouvre plus ? — Allez toujours, répliquait l'amateur »; et Marius Michel ajoute : « L'amateur savait-il que, pour arriver à cette exigence outrée, on n'allait pas hésiter à employer un procédé barbare, qui consiste à tremper pendant de longues heures le dos de colle, pour frotter ensuite les cahiers, réduits à l'état de pâte, avec un instrument de *fer*. Le dos devient alors un bloc, un monolithe de carton-pierre; mais les fonds, que sont-ils devenus ? Ils sont coupés, détruits ! »

Tremblez, cher lecteur, car vous avez, nous avons tous des livres ainsi meurtris, assassinés. Bienheureux celui que cette déclaration dépouillée d'artifice laisse froid, vivant dans une douce quiétude ; il prend le temps comme il vient, les reliures pour ce qu'elles sont et mes objurgations pour zéro. C'est un sage, n'en doutez pas.

Dans cette première partie du catalogue, il y avait toutefois quelques ouvrages laissés dans leur reliure primitive : *la Religion chrétienne*. Paris, Prault, 1745, 6 vol. in-12, mar. olive, dos orné, large dentelle sur les plats, et dent. int., tr. dor., reliure de Padeloup, vendus 505 francs. Cette reliure d'une grande fraîcheur portait sur les plats les armes de Madame Marie-Adélaïde, fille aînée du roi Louis XV. *Contes et nouvelles en vers*, par M. de La Fontaine. Amsterdam (Paris), 1762, 2 vol. pet. in-8°, portr., vignettes et culs-de-lampe d'Eisen ; mar. r., dos orné, fil., tr. dor., avec les fig. refusées ajoutées, 500 francs.

Il y a des amateurs qui s'imaginent qu'une reliure est une chose élastique, qui peut se prêter à toutes sortes de caprices. Quand elle est bien exécutée, si vous n'y avez pas fait réserver des onglets d'attente, pour y intercaler plus tard quelques pièces auxquelles vous tenez, vous ne pouvez rien y ajouter, rien, mais rien, entendez-vous ? *qu'aux dépens de la reliure ;* car, de deux choses l'une, quand vous y avez fait faire cette petite cuisine, ou le volume bâille, et c'est là son moindre défaut, ou bien le dos se distend, le mors éclate... Au total, un livre perdu.

*Les Amours du chevalier de Faublas*. Paris, Tardieu, 1821, 4 vol. in-8°, fig. de Colin, mar. violet, dos orné, tr. dor. (Thouvenin), 150 fr.

Les reliures de Thouvenin, après avoir été absolument dédaignées par les amateurs du dos *plus dur encore*, sont depuis quelque temps très recherchées. Les volumes reliés par Thouvenin sont agréables à l'œil, ils s'ouvrent bien et on peut les lire. Gloire à Thouvenin !

*Les Étrennes de la Saint-Jean*. Troyes, veuve Oudot, 1742, petit in-8°, fig., mar. bleu, fil. tr. dor. (Padeloup). Exempl. unique sur peau vélin, provenant des bibliothèques La Vallière, Mac-Carthy et Quentin-Bauchart, 300 fr.

Il y a des choses que je ne comprends pas. Avoir dans sa bibliothèque une curiosité qui a passé par les mains de bibliophiles émérites et s'en séparer ! Que l'on vende vos livres quand vous êtes mort, je l'admets, puisque, hélas ! vous n'êtes plus là pour l'empêcher; mais les vendre vous-même de votre vivant, entendre le coup de couteau... non, de marteau, qui vous sépare à tout jamais d'un livre cherché avec passion, trouvé avec joie, choyé, caressé, ah !... L'amateur judicieux améliore sa bibliothèque, en troquant un exemplaire qui laisse

à désirer contre un autre en meilleure condition, plus pur, irréprochable; mais il faut s'arrêter là, ou alors il faut se résigner à passer pour un *bibliopole.*

Axiome :

UN BIBLIOPHILE ACHÈTE DES LIVRES, MAIS N'EN VEND JAMAIS.

Dans cette première partie du catalogue, glanons quelques livres modernes :

*Les Contes rémois*, par le comte de C... (Chevigné), dessins de Meissonier. Troisième édition. Paris, Michel Lévy, 1858, in-8°, mar. bleu foncé jans. doublé de mar. citron avec entrelacs et branchages de fleurs en mosaïque, tr. dor. (Marius Michel). Première édition avec les dessins de Meissonier, l'un des 40 exempl. sur papier de Hollande, avec les vignettes sur papier de Chine et deux autographes, 800 fr.

Vente Dugoujon, un exemplaire dans la même condition, 956 francs. Il est vrai que celui-ci avait été enchéri au maximum de sa valeur par un amateur, tandis que celui-là a été acheté par un libraire, qui le lendemain l'a revendu 1,000 francs.

*Monsieur, Madame et Bébé,* par Gustave Droz, illustrations sur bois d'après Edmond Morin. Paris, Havard, 1878, gr. in-8°, papier Whatman; mar. La Vallière, avec bouquet de fleurs en mosaïque sur les plats, 405 fr.

Chef-d'œuvre de reliure de Marius Michel, dit le catalogue.

---

Passons maintenant à la deuxième partie du catalogue, beaucoup plus intéressante que la première. Ici les auteurs sont classés par ordre alphabétique, ce qui est bien plus facile pour les recherches. Je ne citerai que les articles les plus intéressants, autrement il me faudrait copier la moitié du catalogue, qui a plus de 300 pages, et ici la place me manque.

ARVERS (Félix) : *Mes heures perdues*. Paris, Fournier, 1833, in-8°, mar. r. (Marius Michel), éd. orig., hauteur 204 mill., 185 fr.

Jusqu'à présent, on n'avait mesuré que les elzévirs, mais voilà qu'aujourd'hui on mesure tout. Le respect absolu des marges devient du fétichisme, on veut des marges intactes, même aux exemplaires dorés sur tranche, on les gratte juste de quoi pouvoir les dorer tant bien que mal et plutôt mal que bien. Cette réaction était inévitable. Autrefois on rognait trop, on est tombé dans l'excès contraire. A quand le juste milieu ? Le double décimètre dont on se sert pour mesurer la hauteur des livres a été baptisé *Elzeviriomètre,* non par un amateur bien connu (L. de T.), comme on l'a imprimé récemment, mais par Ch. Nodier, dans une nouvelle intitulée *le Bibliomane,* et encore Nodier n'en est-il pas le premier parrain.

BALZAC (Honoré de) : *La Peau de chagrin*. Paris, Delloye et Victor Lecou, 1838, gr. in-8°, mar. bleu, 200 fr.

Très bel exemplaire d'un livre rare avec les deux portraits tirés à part et le premier tirage du titre.

BAUDELAIRE (Charles) : *Les Fleurs du mal.* Paris, Poulet-Malassis, 1857, in-12, papier de Hollande, mar. olive, encadrement de filets, branches de chardons dorées, doublé de mar. citron (Marius Michel), éd. orig., 525 fr.

Voici un volume dont le prix a stupéfié plus d'un amateur, mais ne sait-on pas qu'il est rare sur ce papier et que la reliure est un vrai bijou.

**Béranger** (Pierre-Jean de). *Chansons morales et autres.* Paris, Alexis Eymery, 1816, in-18, mar. r. jans. doublé de mar. r., encadrement de filets avec lyre aux angles (Marius Michel), 240 fr.

« Édition originale extrêmement rare, avec le titre intact en haut et en bas », dit le catalogue. Oui, un exemplaire avec le titre intact est extrêmement rare, mais celui-ci ne l'était pas; au contraire, le titre était fortement atteint en haut et le bas avait souffert[1].

**Borel** (Pétrus) : *Robinson Crusoé,* par Daniel de Foë, traduction de Pétrus Borel, orné de 250 grav. sur bois. Paris, Borel et Varenne, 1836, 2 vol. in-8°, demi-rel., non rog., 120 fr.

Ouvrage très rare non rogné. Quelques amateurs qui l'avaient autrefois dédaigné le recherchent aujourd'hui. La traduction en est curieuse et les culs-de-lampe sont bien gravés.

**Gautier** (Théophile). *Poésies.* Paris, Charles Mary, 1830, in-18, mar. r. riches compartiments, branches de feuillage en mosaïque, non rog., 2,370 fr.

Édition originale contenant des dessins originaux et des vers autographes de l'auteur, dont la description tient une page du catalogue. Ne pouvant la reproduire, quelque intéressante qu'elle soit, j'y renvoie le lecteur. Les autres ouvrages de Gautier (ou le concernant) sont catalogués du n° 575 au n° 644. Je cite les principales éditions originales.

**Hugo** (Victor) : *Le Conservateur littéraire.* Paris, Boucher, 1819 à 1820 30 livr. en 3 vol. in-8°, mar. myrte, tr. dor., 810 fr.

Très bel exemplaire de cette publication où se trouvent les œuvres de jeunesse de Victor Hugo, dont la plupart n'ont jamais été réimprimées. La notice s'y rattachant tient 7 pages du catalogue.

*Le Télégraphe.* Satire. Paris, 1819, in-8° de 12 p., avec pièces ajoutées, reliure en veau fauve, compartiments à la Du Seuil, tr. dor., 280 fr.

Quelques amateurs persistent à croire que le nom de ce relieur s'écrit indifféremment Du Seuil ou De Seuil; c'est une erreur à laquelle il faut tordre le cou. Augustin Du Seuil, né vers 1673, vint à Paris et épousa, en 1699, la fille de Philippe Padeloup dont il eut sept enfants. Dans son acte de mariage et sur les actes de naissance de ses enfants, il a toujours signé Du Seuil ou Dusseuil, jamais Deseuil.

1. A propos d'ouvrages non conformes au catalogue, saisissons l'occasion de parler d'un incident qui a eu lieu le 7 avril dernier à l'hôtel Drouot. Le sympathique expert, M. Ch. Porquet, vendait la première partie de la bibliothèque A. E. L., formant la réunion d'ouvrages appartenant à divers amateurs.

Sous le n° 163, on avait catalogué *les Métamorphoses d'Ovide,* traduction de l'abbé Banier. Paris, 1767-71, 4 vol. in-4°, mar. r. (reliure ancienne), contenant la suite de 140 estampes d'après Eisen, Moreau, Boucher et autres, *épreuves avant la lettre.* C'est un livre rare comme chacun sait, car on n'en connaît qu'une douzaine d'exemplaires avec les épreuves dans cet état. L'ouvrage, mis sur table, circulait; les enchères étaient à plus de 6,000 francs, lorsque, tout à coup, un libraire se mit à dire tout haut : « Monsieur Porquet, il y a une gravure tirée après la lettre, avec une cache — (c'est-à-dire qu'au tirage on a interposé *une* bande de papier entre la planche et la feuille destinée à recevoir l'impression, qui *cache* la lettre gravée sur la planche ; d'où l'abréviation : *une cache*). — Comment, répond l'expert, c'est impossible. L'exemplaire est depuis fort longtemps dans la bibliothèque de M. D., auquel il a été vendu par Techener père ; il est d'ailleurs dans sa vieille reliure... — Mais enfin ; réplique le libraire, il est certain que voici une épreuve qui n'est pas avant la lettre, c'est visible, regardez. » On examine et on constate qu'en effet la planche n° 45 du tome Ier, *Écho changée en voix,* dessinée par Monnet, gravée par Rousseau, a été tirée avec une cache, pour dissimuler la légende gravée, supercherie qui n'existe pas pour les autres planches de

*Les Satires jacobites.* Bibliopolis, chez les marchands de vieux neuf, 1819-74, in-12, mar. blanc, doublé de moire blanche, tr. dor. (Marius Michel), 35 fr.

Vous avez bien lu, ami lecteur, maroquin *blanc*, doublé de moire *blanche*. C'est ce que M. Noilly appelait « harmoniser autant que possible la teinte du maroquin avec le sentiment du texte ». C'est assez original et pas mal trouvé. Une douzaine de volumes sont reliés de cette manière, notamment les Odes sur la naissance et le baptême du duc de Bordeaux, le Sacre de Charles X et l'Ode à la colonne Vendôme.

*Cromwell,* drame. Paris, Dupont, 1828, in-8°, mar. bleu foncé jans. non rogné, éd. orig., 105 fr.

*Notre-Dame de Paris.* Paris, Ch. Gosselin, 1831, 2 vol. in-8°, mar. bleu, dos orné, 10 filets sur les plats (Cuzin), éd. orig., 500 fr.

Nous avions les plats avec le sobre trois-filets, puis sont venus le six-filets et le neuf-filets, voici maintenant le dix-filets. Où s'arrêtera-t-on ?

Mérimée (Prosper) tient 34 numéros. Citons-en un :

*Chronique du temps de Charles IX.* Paris, Fournier, 1829, in-8°, mar. r., filets sur les plats, garde d'épée aux angles, non rogné; éd. orig., 190 fr. ; — *Colomba.* Paris, Magen et Cormon, 1841, in-8°, mar. orange doublé de mar. bleu tr. dor. (Marius Michel), éd. orig., 221 fr.

Rops (Félicien).

M. Uzanne, notre directeur et ami [1], dans la livraison d'avril dernier, a, en quelques lignes bien senties, apprécié le talent de Rops ; il ne nous reste plus qu'à donner les prix de vente.

*Dessins, eaux-fortes et lithographies,* in-fol., demi-rel. (44 pièces), 330 fr. ; — *Œuvre, gravé à l'eau-forte,* 1863-82, in-fol. mar. r. doublé de mar. bleu (153 pièces), 2,280 fr. ; — *Dessins* (14), gr. in-4°, mar. bleu, doublé, 1,520 fr. ;

l'ouvrage. (C'est le cas ou jamais de placer ici le cliché bien connu : *Mouvements en sens divers et prolongés.*) Le premier émoi passé, le même libraire dit à l'expert : « Garantissez-vous qu'il n'y a que cette gravure qui soit dans cet état? — Oui, certainement, répond-il. » Sur quoi les enchères continuent et montent rapidement à 6,805 francs ; mais M. Porquet, en homme prudent et avisé, fait arrêter les enchères et demande à surseoir jusqu'au lendemain. Le lendemain, dès l'aurore, M. Porquet prit des informations près des trois ou quatre amateurs de Paris qui sont connus pour avoir ce livre en épreuves avant la lettre ; et il fut constaté que, dans tous ces exemplaires, la susdite planche 45 avait été tirée avec une cache ! Ainsi, jusqu'à présent, personne ne s'était aperçu de cela. Il a fallu que par hasard, à la vente, pendant les enchères, alors que le livre passe de main en main, un libraire (M. Saint-Jorre), — qui a l'excellente habitude de collationner ce qu'il achète et qui, par conséquent, a l'œil très exercé, — découvrit la chose, la fit voir à son voisin qui, à son tour, la mit sous les yeux de M. Édouard (de la librairie Morgand) qui le dit alors tout haut, et cela dans l'espace d'une minute. Vous jugez de l'émoi : une tare jusqu'alors ignorée dans un des ouvrages les plus rares et les plus chers du XVIII[e] siècle !

Bref, le lendemain, l'expert fit connaître le résultat de ses recherches, et *l'Ovide* fut adjugé 7,005 francs à M. Greppe, libraire.

Cet incident m'amènera prochainement à traiter à fond un sujet que je n'ai fait qu'effleurer dans le compte rendu de la vente Collin.

1. M. Uzanne et moi sommes membres de la Société des Amis des livres, et il est rare qu'un Ami (avec un grand A) ne devienne pas un ami (avec un petit a).

— *Inter amicos*, 21 dessins dont 12 seulement ont été gravés, in-4°, mar. r. doublé de satin, 1,100 fr.; — *Album amicorum* (21 dessins inédits), gr. in-4°, mar. r. doublé de satin, 1,250 fr.

*Album des cent croquis*. Suite précieuse de 114 dessins dessinés à l'aquarelle, à la plume, au crayon noir, au fusain, etc.; tous d'une exécution remarquable; renfermés dans 2 vol. in-fol. mar. r., compartiments avec chiffre aux angles, doublés de satin broché, tr. dor., étuis (Marius Michel), 15,000 fr.

L'expert avait réservé cet article pour la fin de la vente, comme le bouquet d'un feu d'artifice. Une dizaine d'amateurs s'étaient concertés pour acheter cet album et le dépecer (comme autrefois la bande noire achetait des châteaux pour les démolir); ils avaient juré, ma foi, de le pousser jusqu'à une dizaine de mille francs; mais M. Noilly pensait avec raison qu'il valait beaucoup plus; il le savait d'ailleurs mieux que personne.

C'eût été dommage, vraiment, de laisser disperser l'œuvre capitale du *Carrache* moderne.

*Poésies manuscrites et lettres autographes* d'Alfred de Musset et de ses amis, album in-4°, mar. r., recueil précieux composé d'un portrait et de 23 pièces ou lettres autographes dont 7 sont d'Alfred de Musset, 620 fr.

En mettant l'article sur table, l'expert en demandait 2,000 francs. Personne ne disant mot, un libraire se hasarda à dire, 300 francs: là-dessus tout le monde de se récrier de la modicité de l'enchère; pourtant ce libraire était plus près de la vérité que tout le monde, puisque ce recueil a été vendu 620 francs. Il y a de ces surprises dans les ventes. Tel livre se vendrait bon marché, s'il n'était soutenu par un libraire qui en a un exemplaire et qui ne veut pas laisser déprécier la *marchandise;* ou bien qui ne veut pas la laisser acheter par un amateur qui pousse lui-même les enchères. Il y a dans les ventes des dessous bien curieux pour celui qui est désintéressé dans la question, et il se commet parfois de petites vilenies qui, dévoilées, donneraient beaucoup de piquant à la chronique; mais *doit-on le dire?*

Sainte-Beuve : *Livre d'amour*. Paris, 1843, petit in-12, mar. bleu jans., tr. dor., 360 fr.

Tiré à petit nombre, non mis dans le commerce et composé de 45 odes, stances et sonnets amoureux adressés à la femme d'un homme aussi célèbre en politique qu'en littérature. Le portrait de la dame (dessin original de Malpertuy) est en tête du volume.

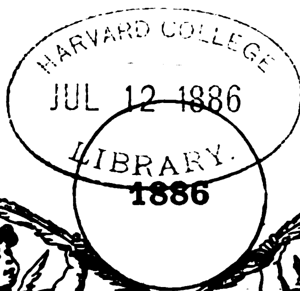
*Un Spectacle dans un fauteuil*. Paris, Renduel, 1833, in-8°, éd. orig, 170 fr.; — *Un Spectacle dans un fauteuil*. Paris, librairie de la *Revue des Deux Mondes*, 1834, 2 vol. in-8°, éd. orig., 500 fr.; — *La Confession d'un enfant du siècle*. Paris, Bonnaire, 1836, 2 vol. in-8°, éd. orig., 200 fr.; — *Nouvelles*. Paris, Dumont, 1840, 2 vol. in-8°, éd. orig., 370 fr.

Les pièces de théâtre se sont vendues depuis 10 francs jusqu'à 155.

Jules BRIVOIS
(des Amis des livres).



*L'administrateur-gérant :* A. Sauphar.






7e ANNÉE
—
SIXIÈME LIVRAISON
—
10 JUIN
N° 78

# Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

*Archives des Écrits de ce Temps*

**— Paraît le 10 de chaque mois —**

PARIS
MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION
A. SAUPHAR, Administrateur-Gérant | Octave UZANNE, Rédacteur en Chef
7, RUE SAINT-BENOIT, 7

**ABONNEMENTS :**

**Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.**

*La livraison vendue séparément, 5 fr.*

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

## LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

**SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JUIN 1886**

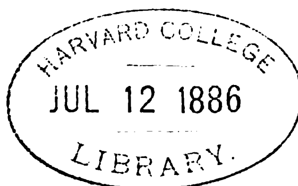





Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

**AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr**






# LE POÈTE PAULIN GAGNE

ET

## SES PUBLICATIONS EXCENTRIQUES



AULIN GAGNE, avocat des fous, comme il se qualifiait sur la couverture de ses livres, était-il fou lui-même ?

Beaucoup de ceux qui ont étudié l'archi-poète dans les extravagances de ses dernières années le considéraient plutôt comme un « raseur » féroce et un insupportable mystificateur. « Gagne, disaient-ils, est un de ces hommes qui sont affamés de gloriole et de renommée. Il n'a pas assez de talent pour s'imposer au public, et il a imaginé de faire parler de lui en élucubrant à froid les lubies les plus insensées. » J'avoue que l'auteur de *l'Unitéide* m'apparut d'abord sous cet aspect. Plus tard, mon opinion sur son compte se modifia, et, comme j'ai attentivement suivi cet excentrique, de l'année 1860 jusqu'à l'année 1876, époque de sa mort, je suis à même de le peindre trait pour trait.

Gagne n'était pas un fou à séquestrer à Charenton ; mais il appartenait réellement à la confrérie des toqués célèbres.

Les œuvres de Gagne sont innumérables.

Nous donnons plus loin la nomenclature bibliographique détaillée de toutes celles qu'il nous a été possible de collectionner. On verra qu'elles ne manquent pas d'intérêt pour les amateurs de livres bizarres et de singularités littéraires. Chose à noter à passant, et qui n'a pas peu contribué à donner à Gagne une réputation de mystificateur : toutes ses productions ont pour objet quelque actualité bruyante. Il en est ainsi (car il avait la fureur d'occuper constamment les journaux de sa personne) des milliers de lettres qu'il a, sa vie durant, adressées au « bienveillant » *Gaulois,* à la « généreuse » *Gazette de France,* à la « magnanime » *Patrie,* au « loyal » *Figaro.* Ce rêveur était au fond habilement pratique, et pour obtenir deux lignes de réclame, il ne reculait devant aucune formule laudative. C'est ainsi qu'il parvint à s'attirer, dans *la Liberté* d'abord, dans *la France* ensuite, les bonnes grâces d'Émile de Girardin lui-même.

## I

Né à Montoisson, près Romans, dans la Drôme, Paulin Gagne fut un des plus brillants élèves du collège de Valence. Il avait une mémoire prodigieuse, et il remportait, chaque année, tous les prix — sauf celui de mathématiques, sa partie faible. Reçu avocat à Grenoble, il alla se fixer à Montélimart où il devint le lion du jour. Avec sa superbe prestance, son habit bleu à boutons d'or, son gilet blanc, ses pantalons gris perle et à sous-pieds, son couvre-chef à la Bolivar, sa longue chevelure noire bouclée, il produisait grand effet, le dimanche après vêpres, sur l'esplanade ou sur la route du Teil, plantée d'ormes. « Té! s'écriaient en l'apercevant les grisettes montélimardaises, voilà le beau Paulin qui passe! » Le beau Paulin était déjà bien un peu original; mais l'extravagant et l'illuminé que tout Paris a connu ne se devinait point encore. Il plaidait et gagnait de l'argent.

Cependant ses petits succès de province le grisèrent. Il se crut bientôt appelé à » conquérir la Gaule », quitta Montélimart et se fit inscrire au barreau de la Seine, pour n'y plaider qu'une seule fois. Son client, jeune pervers de vingt-deux ans, accusé de trente-deux vols et d'une tentative d'assassinat, obtint le maximum de la peine. Gagne, qui croyait à un acquittement, prit son métier en dégoût et chercha des consolations dans la poésie. Il publia successivement *le Suicide, le Martyre des rois, le Délire* et *l'Océan des catastrophes.*

1848 arrive. Ce fut l'efflorescence et l'effervescence de toutes les ambitions. Gagne repartit pour Montélimart. Ses concitoyens l'acclamèrent :

on le nomma conseiller municipal, premier adjoint au maire et bâtonnier de l'ordre des avocats. Entre temps, il rédigeait *l'Espérance,* journal républicain catholique, dans le genre de *l'Ère nouvelle*, organe du Père Lacordaire et de l'abbé Maret. L'appétit vient en mangeant, dit un proverbe. Gagne voulut tâter de la députation. Il pensait que les électeurs qui avaient chanté ses hymnes patriotiques autour des arbres de la liberté ne lui refuseraient pas le mandat de représentant du peuple. Hélas ! les électeurs sont généralement ingrats et oublieux : au poète infatigable, ceux de la Drôme préférèrent un froid ingénieur.

Le coup d'État ramène Gagne à Paris. Il s'y lie avec Abd-el-Kader qui le comble de métaphoriques compliments, et avec Mlle Élise Moreau de Rus, qu'il épouse le 28 avril 1853.

Élise Moreau avait une certaine réputation dans les cénacles poétiques où régnaient Mmes Desbordes-Valmore et Amable Tastu. Son premier volume de vers, paru en 1837, sous ce titre : *Rêves d'une jeune fille*, lui valut les précieux encouragements de Charles Nodier, de Lamartine et de Chateaubriand. François Perennès, dans ses *Noviciats littéraires* (p. 125), dit de l'enfant prodige (elle était âgée de seize ans) que « des perles et des diamants sortaient de sa bouche ». En dehors de cette œuvre de début, on doit à Élise Moreau : l'*Age d'or*, poésies de l'enfance (1840) ; *Journal d'un petit enfant*, contes pour la jeunesse (1850) ; *Omégar* ou *le Dernier homme*, proso-poésie dramatique de *la Fin des temps*, précédée d'un prologue et suivie d'un épilogue par Paulin Gagne (1853) ; *Une vocation* ou *le Jeune missionnaire,* roman (1856) ; *Madame de Bawr*, étude biographique (1861) ; *les Mémoires d'une sœur de charité* (1870) ; *Nancy-Vallier*, épisode des jours néfastes (1874). Quelques-uns de ces ouvrages ont été couronnés par l'Académie française.

Mme Gagne était une excellente femme, très instruite. Elle organisa, sous le nom de *Parnasse français*, des cours littéraires qui furent un instant fort suivis. C'est elle qui prépara M. Édouard Lockroy à la première communion. Le ministre des travaux publics s'en souvient-il ? En 1856, elle fonda un recueil hebdomadaire : *le Théâtre du monde*, que les vers de son mari tuèrent. Déjà Gagne ruminait la fameuse *Unitéide,* l'œuvre monumentale et capitale du rimailleur. Ici commence à percer le vrai Gagne, le Gagne de l'Obélisque, de la philanthropophagie et du Quinque-Vir-Salvat. L'idée principale de cette Babel poétique est que l'humanité, détournée de ses voies par Satan, a besoin d'une nouvelle régénération — qui se fera par l'avènement de la Femme-Messie. C'est un peu parent du système millénaire du doux Guillaume Postel et de sa « Mère-Jeanne ». Il existe présentement en Galicie une tribu, celle des Duchobarzen, qui attend aussi une seconde rédemption de l'humanité par la femme. Les mœurs étranges de cette tribu ont fourni au romancier viennois Sacher-Masoch le sujet d'un de ses meilleurs récits. Il y a toute-

fois entre Gagne, Guillaume Postel et les Duchobarzen cette différence : que Postel fut un panthéiste inconscient et que la tribu des Duchobarzen est une secte d'Adamites égarée en plein XIXe siècle, tandis que l'auteur de *l'Unitéide*, dans ses imaginations les plus inouïes, reste toujours orthodoxe.

Pour se reposer de cette laborieuse gestation (25,000 vers), le poète habita deux ans son petit domaine du Bouton d'or, sur les bords du Rhône, entre Montélimart et Loriol. Il en revint calmé et assagi. Mais voilà que, dans le courant de l'année 1860, il eut le malheur de s'occuper de spiritisme et de tables tournantes. Près de son appartement, une salle louée par les disciples d'Allan Kardec, parmi lesquels l'éditeur Didier, servait à leurs expériences Sous l'impulsion d'une influence mystérieuse, une nuit, Gagne, armé d'un grand crucifix venant de Rome et qu'il avait détaché du mur de sa chambre, entra dans la salle des évocations. Son but était d'expulser de l'appartement les mauvais esprits. Tout à coup (c'est lui-même qui le raconte dans son livre intitulé : *Histoire de mes miracles*), il se met involontairement à tourner comme une toupie, autour de la table « satanique » qu'il couvre de crachats. Puis, il est terrassé à plat ventre, et il entend les esprits « frapper dans leurs mains (?) » en signe de triomphe. Il se voit perdu, lorsque deux médecins appelés par Mme Gagne le relèvent et décident qu'il y a urgence à le diriger sur la maison de santé de Picpus.

Cette fois, Gagne était bien réellement fou.

Néanmoins, comme sa folie n'avait rien de dangereux, il ne demeura pas longtemps enfermé, au grand désespoir des directeurs de l'établissement qui auraient voulu le garder toujours. Gagne, en effet, leur rendait service. D'un regard, il adoucissait, apaisait et égayait tous les autres déments. Le frère Hilarion Tissot, de l'ordre de Saint-Jean-de-Dieu, possédait, paraît-il, la même vertu.

## II

Devenu libre, Gagne se remit à écrire et à rimailler, à propos de tout et de n'importe quoi. L'intarissable robinet ne s'est fermé qu'à sa mort. Une autre manie surgit en même temps dans son cerveau : ce fut de se présenter comme candidat à toutes les élections législatives, et simultanément dans toutes les circonscriptions. Pendant dix ans, on a lu sur les murailles des circulaires ébouriffantes qu'il signait comme il suit : GAGNE, *candidat universel, perpétuel, surnaturel et inamovible au Sénat ou au Députat de tous les départements*. Adolphe Bertron Liberge-

des-Bois, le candidat humain, en maigrissait de jalousie. Gagne était un rival redoutable, et il avait plus de succès que lui.

C'est dans cette fiévreuse période de sa vie qu'il inventa les choses les plus abracadabrantes.

Ainsi, en 1868, une famine ravageant l'Algérie et menaçant la France, Gagne, très sérieusement, dans son journal *l'Unité*, conseilla aux gens de se manger suavement les uns les autres. Il inventa même un code et un cérémonial de ces « sacrifices sauveurs ». Les sacrificateurs, vêtus de toges noires et couverts de toques rouges, opéreraient, sur des calvaires construits à cet effet, l'immolation solennelle des christs de la faim. Aux victimes qui ne voudraient pas mourir absolument, il serait facultatif de se faire couper les jambes ou le bras le moins utile. Après quoi, leurs membres dépecés et accommodés de diverses manières seraient servis aux affamés, dans des réfectoires de vingt personnes par tablée, où chacun mangerait son morceau avec recueillement.

Pendant le siège de Paris, en 1870, Gagne renouvela sa lugubre plaisanterie. Pour nourrir la population, il proposa de « philanthropophager » tous les journalistes, avec les vieillards âgés de soixante ans, et il poussa l'abnégation jusqu'à s'offrir le premier. On le trouva trop coriace.

Il voulait que les femmes fussent électrices, députesses, sénatrices, ministresses et mêmes confesseuses :

Le monde entier vivra, si, dans l'unité d'âme,
Toute femme est un homme et tout homme une femme.

Il avait un faible pour le monument de Sésostris. On n'a pas encore oublié sa manifestation obélisquale du 28 octobre 1869. Le gouvernement prorogeait indûment les vacances du Corps législatif. Gagne convoqua tous les Parisiens électeurs à venir, armés de leviers, se ranger au pied de l'obélisque pour de là marcher à l'assaut du palais Bourbon. Le rendez-vous était pour deux heures. L'archi-poète n'y trouva qu'une cinquantaine de badauds, sans le moindre levier. Plus tard, il pétitionna pour obtenir la permission de fonder près du même obélisque « le théâtre en plein vent de la pluie et du beau temps, vélocitête de l'amour fraternel ».

En 1870, il appela tous les chefs des diverses religions, tous les journalistes et tous les poètes du monde, à l'archi-concile de Dieu pour proclamer l'archi-pontife et l'archi-monarque. L'archi-pontife était Pie IX, l'archi-monarque n'était autre que Gagne lui-même. Il demandait que la place de la Concorde fût transformée en un vaste temple universel, « rayonnant de toutes les splendeurs des cieux ».

En 1872, il se proclamait « pantocrate », homme-femme et apôtre réconciliateur. Estimant que tous les Français sont possédés du démon, il suppliait dans la rue les prêtres qu'il rencontrait d'exorciser les passants. Il appelait la République « la Rage publique » et voulait qu'on la remplaçât, sous le nom d'Unité publique, par un quinquevirat, composé de Thiers, Mac-Mahon, Napoléon III, Philippe II et Henri V, lesquels seraient soumis à l'autorité suprême de l'archimonarque.

Malgré tout, Gagne fut un brave homme. Il aimait ses semblables, il détestait l'injustice. Sa foi était aussi naïve que vive et sincère. On peut en juger par l'histoire suivante que nous a racontée notre ami Dancourt, de *la Gazette de France :*

« Lorsque M. de Cavour mourut, Gagne se rendit à la Madeleine, et là, les deux genoux sur la pierre glacée, la tête entre les mains, il pria pour le défunt, suppliant Dieu de lui faire grâce et se chargeant seul des péchés du ministre de Victor-Emmanuel. Quand il se releva, il comprit que le ciel l'avait exaucé. Alors il fit pénitence longtemps, et il ne douta plus d'avoir sauvé l'âme de Cavour. »

Nous-mêmes, dans une réunion publique à la salle de la Redoute, le 4 octobre 1868, nous avons entendu Gagne affirmer crânement ses croyances devant 2,000 énergumènes. Tout d'abord, quand il parut sur l'estrade réservée aux orateurs, sa barbe et ses cheveux blancs démesurément longs, ses allures hoffmanesques, sa figure émaciée, son grand corps maigre serré dans une redingote noire boutonnée jusqu'au cou, impressionnèrent la foule profondément. Il y eut un silence général. Mais, quand on le vit commencer son discours par un signe de croix, ce fut un véritable charivari de sifflets, de huées, d'injures et de blasphèmes. Gagne ne se démonta point. Il laissa passer la bourrasque. Puis, il se contenta de prononcer, d'une voix vibrante, ces quelques mots : « Citoyens, de par mon baptême et de par ma volonté, je suis catholique, apostolique et romain. En cette qualité, je déclare que le signe de la croix est le plus éloquent discours qui puisse être fait dans une assemblée de mécréants par un homme libre. J'ai dit. » Et il descendit fièrement de la tribune. J'étais à côté de François Lenormant, le savant orientaliste. Au risque d'être écharpés, nous applaudîmes à tout rompre ce fou qui, ce soir-là, fut le vrai sage.

Gagne alla, quelques jours après cette scène, voir Raoul Rigault pour essayer de le convertir :

— Un athée, lui dit-il, n'est honnête que par inconséquence.

— Je ne suis honnête ni par inconséquence ni par logique, lui répondit le futur Fouquier-Tinville de la Commune. Je ne suis pas honnête du tout. Je n'hésiterais pas à voler à l'occasion et même à tuer. Si je savais que vous eussiez sur vous cent mille francs, je vous tordrais le

cou comme à un poulet. Couic ! Je ferais volontiers ma maîtresse de ma sœur et de ma mère, *si j'en avais eu !!!*

Gagne se retira épouvanté. Il ne comprit pas que Raoul Rigault s'était moqué de lui, en vrai loustic parisien qu'il était, à ses heures.

## III

Il nous reste à donner la nomenclature bibliographique des principales œuvres de l'archi-monarque.

Les voici par ordre chronologique :

*Le Suicide,* ou Cris de désespoir, de haine, de défaite et chant d'espérance, d'amour et de triomphe. Poème dramatique, in-12 de 78 pages (1841).

*Le Martyre des Rois*, ou la Vie et la mort de Mgr le duc d'Orléans, son apothéose, la séance royale, le discours du roi. Poème-ode-élégie, in-18 de 102 pages (1842).

*Catastrophe du chemin de fer*. Au profit des victimes. *Le Délire,* monologue en vers d'un jeune homme qui a perdu la raison en voyant périr sa sœur, sa mère et sa fiancée, et qui retrace les scènes les plus touchantes de ce lugubre événement (au fond, il s'agit de la catastrophe de Versailles qui coûta la vie à l'amiral Dumont d'Urville). Broch. in-8° de 24 pages (1842).

*L'Océan des catastrophes,* poème sur les désastres du 8 février (contenant plus de 1,000 vers), avec des notices en prose sur le tremblement de terre d'Antigoa et de Liverpool; suivi de *l'Incendie de Hambourg* ou *le Lac de feu,* poème-lamentation. 1 vol. in-12 de 250 pages (1843).

*La Gagne-monopanglotte,* ou la Langue unique et universelle, formée de la réunion radicale et substantielle des mots usuels de toutes les langues mères, mortes ou vivantes. Broch. in-8° de 64 pages (1843). Dans cet opuscule, Gagne a pressenti le volapük, ce jargon imbécile qu'on est en train de vulgariser. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

*L'Empire universel,* poème en 10 chants (inspiré d'un ouvrage aussi rare que curieux, d'un certain Geoffroy, et intitulé : *Napoléon, conquérant du monde*). 1 vol. in-8° de 200 pages (1843).

*L'Unitéide*, ou la *Femme-Messie*, poème universel en 12 chants et en 60 actes avec chœurs; précédé d'un prologue et suivi d'un épilogue par Mme Élise Moreau-Gagne. Dédié à tous les peuples du monde. Gros volume in-8° de 726 pages, avec 5 gravures symboliques (1858). Dans plusieurs exemplaires de ce poème colossal, dont chaque chant forme cinq actes et un tout complet, les gravures n'existent pas. Celui que je possède et qui me vient de

M. Gagne lui-même a deux gravures spéciales et uniques dont l'une représente la Femme-Messie en virago, un rameau à la main et bénissant l'archi-poète à genoux; l'autre est un tableau de la destruction de Paris par le feu.

*Tribut d'amour à M. Desgenettes,* curé de Notre-Dame des Victoires. Broch. in-8° de 16 pages, couverture bordée de noir et constellée de larmes funéraires (1860).

*L'Histoire de mes miracles.* Le spiritisme et le satanisme confondus. Révélations intimes. Broch. in-18 de 60 pages (1860).

*Le Calvaire des rois,* Louis XVI, Marie-Antoinette, Élisabeth, Louis XVII, martyrs et christs de la royauté. Régi-tragédie épique, historique et nationale, en cinq actes et en vers. 1 vol in-8° de 360 pages (1863).

*Le Congrès sauveur des peuples et des rois.* Salutéide, ou poème-opéra du salut de l'avenir. 1 vol. in-8° de 100 pages (1864).

*La Grévéide.* Drame grévicide universel des grèves en cinq éclats. Broch. in-8° de 20 pages (1865).

*La Luxéide,* ou les deux Luxes des hommes et des femmes. Drame prostitutionnicide et luxicide en trois éclats. Broch. in-8° de 24 pages (1865).

*Le Supplice d'un mari.* Drame réel et universel en cinq tableaux-scènes. Broch. in-8° de 50 pages (1865).

*La Sataniade du spiriti-satanisme.* Archi-drame spiriticide en cinq éclats infernaux. Broch. in-8° de 8 pages (1868). Cet opuscule est précédé d'une préface miraculeuse dans laquelle Gagne se vante d'avoir « paralysé » des « médiums diaboliques », des « somnambules », des « chiromanciens », des « cartomanciens », des « possédés de Bicêtre » et des « évocateurs ».

*L'Unité,* journal universel et pantoglotte de l'avenir, organe de l'archicongrès de l'unité universelle. Paraissant le 1er de chaque mois en une feuille in-4°, à bordure acanthée, avec trois étoiles au-dessus du titre (15 numéros, du 1er octobre 1867 au 1er janvier 1869).

*La Républiquéide-Empire-Royauté,* seul gouvernement définitif de salut, proclamé par le plébiscite sauveur et dirigé par le triumvir-salvat de Thiers ou de Victor Hugo, ou du duc d'Aumale et de Gambetta, et de Napoléon III et de Henri V. Vélocitête-poème-opéra dramatique, en cinq fastes à réveils, destinés à être représentés sur tous les théâtres, et où l'auteur offre de jouer le rôle qu'il se donne dans la pièce (celui de consécrateur suprême). Broch. in-8° de 16 pages (1872).

*La Guerriade,* déesse de la guerre. Poème épique de la guerre étrangère, civile, politique et morale, en douze chants; avec dédicace aux peuples et aux partis, une préface, un prologue d'avertissement et un épilogue de réconciliation universelle. Broch. in-12 de 10 pages (1873).

*L'Archimonarquéide,* ou Gagne-Premier, archi-monarque de la France et

du monde, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, poème-tragédie-comédie-drame-opéra-comique, avec 26 personnages et en cinq actes et douze chants logozides, mêlés de chœurs. Dédié aux journalistes-soleils. 1 vol. in-12 de 108 pages (1875). C'est le dernier ouvrage de l'Archi-Gagne. Il s'ouvre par une préface dans laquelle l'auteur annonce qu'il vient de découvrir un remède contre tous les phylloxeras de la vigne et du corps humain, qu'il appelle le « phylloxéracide Gagne-à-l'ail ».

On doit encore à notre excentrique : *la Calembouriade, l'Expositionnide, la Paxéide, l'Abdel-Kadéride, la Fatoumaide, la Gunécratie, l'Obélisquéide*, et plusieurs autres opuscules, brochures, feuilles volantes, qu'il nous a été impossible de découvrir. Nous n'en connaissons que les titres.

Dans la nomenclature qui précède, nous n'avons pas indiqué le nom des éditeurs des œuvres de Gagne — et cela pour une raison bien simple, c'est que l'archi-poète s'éditait lui-même. Il était à la fois son éditeur, son libraire et son courtier. Toutes ses publications portent, à leur première page, cette mention : « Paris, chez l'auteur, rue Taranne, 6. » Il avait même eu soin de réimprimer les couvertures de ceux de ses livres qui avaient paru chez Ledoyen ou chez Dentu, afin de faire disparaître toute autre indication de vente ou de dépôt que celle de son domicile. Il allait lui-même, d'un pas alerte, placer des exemplaires de ses ouvrages chez les détaillants des galeries de l'Odéon, chez les marchands de fournitures de bureaux, dans les kiosques et sur les quais. Qu'ils se vendissent ou non, peu lui importait ! L'essentiel était que le titre fût bien en vedette. Ses imprimeurs ordinaires étaient Marc-Aurel, de Valence, et Jouaust, de Paris. Il affectionnait certaines couleurs : le rouge grenat et le vert bleuté par exemple. En dehors de *l'Unitéide* dont la couverture est couleur jaune foncé, toutes ses productions formant volume tirent l'œil par leur rutilance.

A cette heure, on ne retrouve plus un seul exemplaire des livres de Gagne. Assurément, on n'aura pas à payer leur pesant d'or celles de ses publications qu'on pourrait rencontrer sur sa route. Mais encore faut-il les dénicher. Les ouvrages de l'archi-monarque ont totalement disparu de chez les bouquinistes ? Que sont-ils devenus ?

## IV

Gagne avait-il du moins tiré parti pécuniairement de sa fécondité poétique, extravagante et folle ? C'est tout le contraire : il s'était ruiné à faire parler de lui. Voici un extrait de la lettre qu'il nous écrivait dans

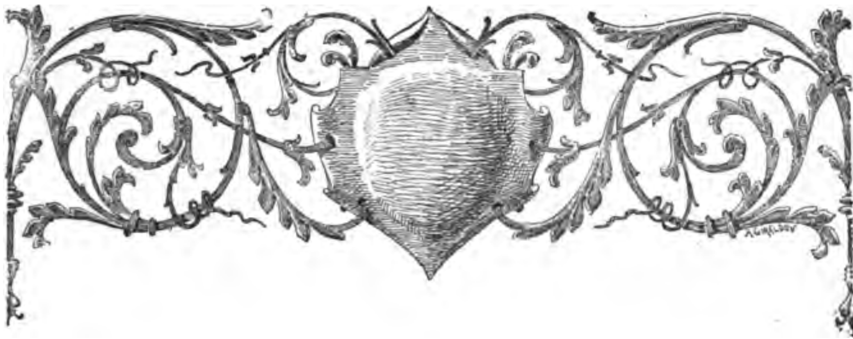
les premiers jours de janvier 1876 : « J'ose demander, pour mes travaux littéraires, une récompense ou une aumône nationale, capable de me ravir aux crocs de la faim, dont j'ai plusieurs fois ressenti les morsures fatales dans des banquets de pain et d'eau. En ce moment où la vieillesse et les infirmités nous accablent, nous en sommes réduits, Mme Gagne et moi, à vivre d'une pension viagère de 600 francs. » Ce cri de détresse, sortant de la bouche d'un vieillard, a quelque chose de navrant.

Le parlement rejeta la pétition de l'auteur de *l'Unitéide*.

Quelques mois après, Gagne était mort de misère et de privations.

Simon Brugal.





# LES ÉPAVES

## DES

# GRANDES RESTAURATIONS

Tristan le Roux *(Restauration de Charles VII)*, Henri de Navarre *(la Fin de la Ligue)*, Les deux Frondes *(Restauration de Louis XIV)*, par M. Alexandre Dumas fils (1849-50-51).



Vers 1849, le roman-feuilleton recommençait à refleurir, après une année de disette assez dure pour les gens de lettres. Les troubles continuels de 1848 étaient peu propres à tourner les esprits vers le délassement paisible de la lecture d'aventures romanesques. Ce fut le temps où, sans *la Presse* d'Émile de Girardin, ni Jules Sandeau ni Théophile Gautier n'auraient eu de quoi vivre. L'avènement du prince Napoléon à la présidence de la République ramena un peu de calme. On retrouva quelque loisir pour s'intéresser aux choses de l'esprit, et l'on reprit goût à l'imaginaire par lassitude du réel. Alexandre Dumas avait donné au roman historique une vogue prodigieuse, qui se fût certainement continuée au Théâtre-Historique fondé par le grand conteur, si les catastrophes de la politique ne s'étaient pas jetées à la traverse. Les circonstances, dès 1849, ajoutaient encore à cette forme littéraire un intérêt et une curiosité. Sous le couvert d'une époque lointaine, et de noms plus ou moins illustres, il n'était pas rare que des romanciers et des auteurs dramatiques donnassent un corps à certaines espérances dynastiques et missent en scène des projets et des sentiments tout contemporains. On allait jouer un *Monk* au Gymnase, et on en préparait un autre au Vaudeville. Personne ne croyait à la valeur politique et encore

moins à la durée de Louis-Napoléon au pouvoir. On le considérait comme faisant l'office d'un chapeau chargé de garder une place. Cette place, qui l'occuperait définitivement ? Nul ne pouvait le dire, mais personne ne doutait du succès de ses préférences personnelles : républicains d'extrême gauche, orléanistes et légitimistes. Quant aux bonapartistes, on croyait que cela n'existait plus.

Un journal qui avait fait une rude guerre au régime déchu, *la Gazette de France*, avait alors pour rédacteur en chef M. de Lourdoueix. Le directeur actuel, M. Gustave Janicot, y faisait ses premières armes : il n'avait que vingt ans. Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur la physionomie de M. de Lourdoueix. Homme du monde, homme d'esprit, écrivain de premier ordre, polémiste redoutable comme le prouve son livre fameux : *l'Orléanisme, c'est la révolution*, il avait succédé à M. de Genoude dans la direction de *la Gazette de France*, et il y continuait vigoureusement la campagne en faveur du retour de la monarchie légitime en la personne de M. le comte de Chambord. Un détail seulement ; M. de Lourdoueix avait épousé M^lle^ Sophie Panier, femme de beaucoup d'esprit, écrivain et poète elle-même, et qui, bien oubliée aujourd'hui, jouit un instant d'une certaine notoriété. Ce détail, on le verra plus loin, a son intérêt.

Les bureaux de *la Gazette de France* étaient alors situés dans cette petite rue du Doyenné, qui faisait partie du dédale pittoresque, mais assez malpropre, abattu lors de l'achèvement du nouveau Louvre et l'agrandissement de la place du Carrousel sous Napoléon III. C'est la rue du Doyenné qui fut le quartier général de la première bohème romantique, à laquelle appartinrent Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Arsène Houssaye, pour ne rappeler que les plus célèbres. Balzac, on s'en souvient, a placé dans la rue du Doyenné le logis de M^me^ Marneffe. *La Gazette de France* avait là son installation depuis de longues années : son voisinage des Tuileries explique le titre d'une série de lettres satiriques, qui obtinrent beaucoup de succès sous la Restauration. Elles avaient pour titre : *Lettres à ma voisine* et pour auteur Colnet, le même à qui on doit *l'Art de dîner en ville*. La « voisine », c'était la Royauté.

Comme tous les journaux quotidiens de l'époque, *la Gazette de France* publiait des romans-feuilletons, indépendamment du feuilleton des théâtres du lundi, confié à Brisset, — encore un oublié qui eut sa valeur et son heure. Il va sans dire que, dans un journal de cette couleur et de cette sévérité, le roman-feuilleton était choisi, autant que possible, d'un esprit et d'un caractère propres à contribuer à la propagation des idées du journal. On a conté naguère que ce fut M. de Lourdoueix, déjà directeur de *la Gazette de France*, qui conçut le premier le projet d'un roman dirigé contre les jésuites, et qu'il demanda même ce roman à Eugène Sue. Le fait, ainsi présenté, est exact. La question religieuse, au temps de Louis-Philippe, n'avait pas l'unité relative d'aujourd'hui : il existait les ultramontains et les libéraux : *la Gazette de France* tenait pour les seconds, et il est tout naturel, si on se reporte au temps, que M. de Lourdoueix ait songé à un roman dans lequel les jésuites n'auraient pas eu le beau côté. L'affaire ne se fit pas, mais Eugène Sue garda l'idée qui lui avait été suggérée et écrivit plus tard *le Juif errant*, — pour *le Constitutionnel*. M. de Lour-

doueix ne fut donc pour rien dans cette œuvre, qu'il eût certainement réprouvée pour *la Gazette de France*.

L'année 1849 parut propice à l'éminent journaliste pour tenter et mener à bien cette fois une entreprise littéraire analogue. Tout le monde, je l'ai dit, était dans l'attente d'un dénouement. Pour tout le monde, la république n'était qu'un intérim et le prince Napoléon un factionnaire montant la garde au profit de l'inconnu M. de Lourdoueix avisa que c'était le moment de rappeler à la France « comment se fait une Restauration », de préparer les esprits, au moyen de récits historiques équivalant à des exemples, au retour de cette monarchie légitime sur laquelle on devait entretenir tant d'illusions stériles. M. de Lourdoueix s'en alla trouver Alexandre Dumas, le maître incomparable en ce genre de récits, et lui dit :

« Que penseriez-vous d'une série de romans qui aurait pour titre général : *les Grandes restaurations?*

— Idée excellente ! s'écria l'auteur des *Mousquetaires*, mais idée diablement grosse.

— Bien dans le mouvement, n'est-ce pas?

— En plein ! brûlante ! Comment voyez-vous la série?

— Elle commencerait, par exemple, à la restauration de Charles VII par Jeanne d'Arc...

— A merveille : puis à celle d'Henri IV par lui-même ; puis de Louis XIV par Turenne, vainqueur de la Fronde ; puis de Louis XVIII... sans compter les restaurations étrangères : Monck et Charles II, Ferdinand VII...

— Non, interrompit M. de Lourdoueix en riant ; restons chez nous : la tâche sera encore assez lourde. Vous venez d'énumérer vous-même les épisodes à traiter. Nous donnerions à cela le titre général : *les Quatre restaurations.* Voulez-vous vous mettre à l'œuvre ? »

Dumas accepta avec enthousiasme.

Mais Dumas était très occupé dans ce moment-là. Il promettait tout ce qu'on voulait : tenir lui était plus difficile. Le temps se passait, M. de Lourdoueix alla le relancer. Dumas, pour s'excuser, déclara qu'il avait absolument besoin d'envoyer un secrétaire à Chartres, pour y copier des documents indispensables à l'histoire de la restauration de Charles VII ? Pourquoi à Chartres ? Mystère insondable. Le directeur de *la Gazette de France* consentit aux frais du secrétaire. Mais rien ne vient. C'est alors que le pauvre grand homme se décida à avouer à M. de Lourdoueix qu'il craignait, décidément, de ne pouvoir lui tenir parole, attendu que certains traités exclusifs avec d'autres journaux enchaînaient sa liberté.

« Mais il n'y a rien de perdu et les choses vont revenir au même ! ajouta-t-il avec son bon gros rire.

— Comment cela ?

— J'ai un fils : connaissez-vous mon fils ?

— Non, mais j'ai entendu parler de lui : il écrit des poésies, des romans... »

En effet, dès cette époque, M. Alexandre Dumas fils avait publié, en outre de son volume de poésies *les Péchés de jeunesse* (si difficiles à trouver aujourd'hui en librairie), *les Aventures de quatre femmes et d'un perroquet, Césa-*

*rine*, *le Roman d'une femme*, et même, je crois bien, *la Dame aux camélias* qui devait, trois ans plus tard, traduite au théâtre, commencer la grande réputation de M. Alexandre Dumas fils. Mais alors, absorbé dans le rayonnement du nom de son illustre père, il était encore peu connu.

« Sachez, reprit Dumas père, que mon fils est un garçon charmant, qui a plus de talent que moi, et qui vous fera vos *Quatre restaurations* comme un ange, si vous y consentez. »

La proposition était un peu brusque ; mais Dumas y mit tant d'éloquence, de bonne humeur, qu'il enleva les dernières résistances de M. de Lourdoueix. Il ne manqua pas d'insinuer qu'il se faisait fort de diriger le travail, d'y mettre l'œil, et à l'occasion la main. Mais c'était là une de ces promesses dont le rédacteur en chef de *la Gazette de France* connaissait la valeur, et elle n'eut aucune influence sur son acceptation.

M. Alexandre Dumas fils, né en 1824, avait alors vingt-cinq ans. Un portrait contemporain nous le représente avec des favoris, le corps serré dans une redingote, l'air réfléchi, les traits moins caractéristiques qu'aujourd'hui, mais déjà ironiques. Son esprit séduisit très vite M. de Lourdoueix et sans doute aussi la femme d'esprit qui en était la compagne. On s'entendit donc aisément, et, le 8 mars 1849, *la Gazette de France* publiait en tête de ses colonnes l'avis suivant :

« A partir du 10 mars prochain, nous commencerons la publication des grands ouvrages de M. Alexandre Dumas fils, *les Quatre restaurations*, comprenant :

« *La Restauration de Charles VII* (XVe siècle) ;

« *La Restauration de Henri IV* (XVIe siècle) ;

« *La Restauration de Louis XIV* (XVIIe siècle) ;

« *La Restauration de Louis XVIII* (XIXe siècle).

« Nous prions nos abonnés de vouloir bien faire connaître à leurs voisins et à leurs amis cette publication que va faire *la Gazette*, et à laquelle les circonstances actuelles prêtent un si grand intérêt. »

M. Alexandre Dumas fils dut s'égayer beaucoup en lisant cet avis annonçant comme terminés « de grands ouvrages » dont il venait à peine d'entreprendre la première série. Mais il n'avait pas à se plaindre, car l'avis le sacrait déjà romancier considérable.

Soit que le jeune écrivain, pris de court, eût demandé un peu de répit, soit que l'envahissement de la politique eût retardé la publication, l'œuvre annoncée ne parut que quarante-huit jours après la date promise. Il est vrai qu'en ce moment les interminables débats du procès de Bourges encombraient les colonnes du journal. Enfin, le samedi 28 avril 1849, le feuilleton de *la Gazette de France* fit briller à son rez-de-chaussée le premier chapitre du premier roman historique de M. Alexandre Dumas fils, sous ce titre, en grandes capitales : *les Quatre restaurations*, et ce sous-titre : *Tristan le Roux*.

*Tristan le Roux* ayant paru depuis longtemps en volume (dégagé, cela va sans dire, de la rubrique générale des *Quatre restaurations*), et tout le monde pouvant se le procurer dans la collection Lévy, l'on comprendra que je ne m'attarde pas à une longue analyse. L'œuvre est écrite, visiblement, avec beau-

coup de soin littéraire. Le personnage de Tristan le Roux, le bâtard fatal et maudit, vendu à l'enfer et toujours suivi de deux molosses qui n'obéissent qu'à lui, est une inspiration directe du romantisme de 1829 : il est tout simple que le fils de l'auteur d'*Angèle,* d'*Antony* et de *Catherine Howard* ait été séduit par cette réminiscence.

« Méfraie ! dit Tristan à la sorcière, je n'ai ni nom, ni famille, ni aïeux ; il faut que j'aie tout cela : il me faut plus encore, il me faut l'amour d'une femme que j'aime et qui ne m'aime point. »

Tel est le personnage qui sert de héros principal au récit, consacré à la mission providentielle de Jeanne d'Arc. M. Alexandre Dumas fils prend l'histoire de la pucelle à ses débuts et met en scène son arrivée de Lorraine, l'incrédulité qui l'accueille d'abord, les résistances du roi à la recevoir. Ici une scène hardie, dangereuse, où l'on sent déjà le grand écrivain dramatique. Charles VII refuse de voir Jeanne. La douce reine Marie, que l'indolent monarque délaisse pour Agnès Sorel, essaye en vain de le faire revenir sur cette résolution : il y persiste. Alors, secrètement, elle se rend chez Agnès Sorel, maîtresse du roi.

« Une jeune fille, lui dit-elle, une bergère de dix-sept ans, ne sachant ni lire ni écrire, se prétend envoyée par Dieu pour chasser les Anglais et rendre le royaume au roi. Le roi ne veut la voir et il a donné l'ordre qu'elle parte demain. Si cette enfant part, la France est perdue. Le roi doit venir vous voir ce soir : il faut que le premier ordre qu'il donnera en rentrant au château soit l'ordre qu'on lui ramène Jeanne. »

Agnès Sorel, touchée, promet à la reine de réussir, et, en effet, Charles VII accorde l'audience à Jeanne d'Arc. Toute la scène est conduite avec dignité et tact. La campagne commence, le ban et l'arrière-ban de la noblesse de France suivent Jeanne d'Arc avec enthousiasme. Au premier rang figure le fameux et légendaire Gille de Retz, le Barbe-Bleue breton, l'ogre de Tiffauges, qui fut brûlé plus tard pour ses sorcelleries et ses crimes. Gilles de Retz et Jeanne d'Arc sont, dans la pensée du jeune auteur, les deux figures capitales résumant cette époque de rénovation morale et sociale :

« Si, dit-il, aux dernières lignes de son livre, on nous demande pourquoi nous avons fait de l'histoire fantastique de *Tristan le Roux* le cadre des événements réels que nous avions à mettre sous les yeux du lecteur, nous répondrons que cela nous a paru le seul moyen de montrer du même coup les deux faces bien distinctes et bien certaines de ce XV^e^ siècle qui, d'un côté, s'éclaire chrétiennement au feu du bûcher de Jeanne d'Arc, l'incarnation de la foi, l'envoyée de Dieu ; et de l'autre au bûcher de Gilles de Retz, la personnification de la magie et de l'esprit d'athéisme de cette époque, où le peuple, ruiné par l'invasion étrangère, ignorant et se croyant abandonné de Dieu, était tout près de se donner au diable, et demandait à l'enfer le secours que lui refusait le ciel. »

Ce système de théorie historique procédait encore du romantisme : Victor Hugo, Dumas père, aimaient à synthétiser de la sorte la pensée dirigeante d'une œuvre. Mais, dans *Tristan le Roux*, il est à remarquer que le récit procède bien plus de Walter Scott que de l'auteur des *Mousquetaires :* l'histoire y est toujours fidèlement respectée, et la partie imaginaire a pour acteurs à peu près exclusifs des personnages également inventés. On sait qu'Alexandre Dumas fils, déjà dominé par cette probité sévère qui devait être la règle de son œuvre fu-

ture, ne s'est pas cru le droit de rompre les grands épisodes de l'histoire vraie au service de la fantaisie. Il en résulte que *Tristan le Roux*, à part les scènes où figure le personnage fatal donnant son nom au roman, est le plus véridique récit, le plus exact, de la mission de Jeanne d'Arc. La scène du sacre, à Reims, résume tous les détails fournis par les chroniques contemporaines, et l'épilogue, assez long, est entièrement consacré au procès et à la condamnation de l'héroïne. Il n'est pas jusqu'aux menus incidents qui ne soient mis en scène tels que l'histoire les fournit : telle la scène où La Hire, le grand jureur, morigéné par Jeanne d'Arc, ne jure plus que « par son bâton ». Le poète de vingt-cinq ans se retrouve en plus d'une page de *Tristan le Roux*, par une description de paysage et même par des vers. Il est piquant de se dire que la même main qui devait bâtir les cinq actes, précis, vigoureux, de *la Dame aux camélias* a tracé cette « Ballade de Duguesclin ».

De Saint-Malo jusqu'à Guérande,
Fille petite, fille grande,
En chantant, filez votre lin,
Afin
Que dans les marchés on en vende
De quoi fournir un tonneau plein
D'or fin
Au fils d'Édouard, pour qu'il nous rende
Enfin
Notre cher sire Du Guesclin.

Car ce sire est un vaillant homme
Dont le pape chassé de Rome
A béni du haut d'Avignon
Le nom,
Quand celui que Bertrand on nomme
Poussait son étendard breton
Au front
Du Sarrasin, pour montrer comme
On fond
Sur les méchants quand on est bon.

*Tristan le Roux* est, en résumé, un très curieux livre de jeunesse d'où il serait aisé de dégager la part de trois inspirations principales : celle de Walter Scott, celle d'Alexandre Dumas père, et celle, la plus curieuse des trois, de Victor Hugo des *Ballades*, de *la Ronde du sabbat* et des scènes épiques de *Han d'Islande*

La seconde série des *Quatre restaurations* succéda, un an plus tard, en 1850, à *Tristan le Roux*. En feuilletant la collection de la *Gazette de France*, il m'a paru intéressant de noter au passage les principales pièces de théâtre qui marquèrent cette année du deuxième début de M. Alexandre Dumas fils dans le roman historique. Voici, à la date du 18 mars, la première représentation du *Courrier de Lyon* à la Gaîté. La critique en constate le succès, mais, chose singulière, remarque à peine Paulin-Ménier que le rôle de Choppart mit cependant en pleine lumière. Le 25 mars (je cite les dates des feuilletons), la Comé-

die-Française donne la *Charlotte Corday* de Ponsard, jouée par Judith, Geffroy et Bignon. Le 8 avril, Paul Vermond, sans se préoccuper du *Monk* tombé peu de mois auparavant au Gymnase, fait représenter au Vaudeville une comédie fondée sur le même événement historique, sous ce titre : *la Restauration des Stuarts;* le feuilletonniste de la *Gazette* ne manque pas d'en relever les allusions, ouvertement royalistes, comme il convient à un journal qui a entrepris les *Quatre restaurations.* Voici, à la même date, le *Toussaint-Louverture* de Lamartine à la Porte-Sainte-Martin, où, selon la critique, Frédérick-Lemaître « a échoué », et où Lia-Félix fit un début éclatant. Le 22 avril, c'est *la Petite Fadette,* arrangée par Charles Lafont et Anicet Bourgeois d'après le roman de George Sand, et dans laquelle se révèle M^lle^ Thuillier. Le 29 avril, c'est la reprise du *Vautrin* de Balzac, interdit sous Louis-Philippe et qui ne retrouve pas auprès des spectateurs de 1850 le succès, même indécis, de son unique représentation de jadis. Le 13 mai, c'est *Suffrage I^er^* ou *le Royaume des aveugles,* satire politique acerbe de Leuven, Brunswick et de Beauplan, où le personnage principal chante, sur l'air de *Gastibelza,* ce refrain déjà peu flatteur pour le suffrage universel :

> Je suis le vent qui sort de la montagne,
> Je détruis tout.

Enfin, le 18 juin : *le Bourgeois de Paris* ou *les Leçons au pouvoir* de Dumanoir, Clairville et Cordier, ce chef-d'œuvre qu'a rendu légendaire le mot du bourgeois, joué par Geoffroy : « Tout cela vient de ce que je n'ai pas été compris. » La politique, comme on le voit, tenait une grande place au théâtre, en 1850, et il y avait de quoi encourager M. de Lourdoueix dans la continuation de la série des romans historiques à allusions.

Le numéro de la *Gazette de France* du 17 mars publia l'avis suivant :

« Nous commencerons, lundi prochain, la publication de la seconde partie des *Quatre restaurations,* de M. ALEXANDRE DUMAS fils.

« Nous avons dit que le sujet de cette seconde partie était la restauration d'Henri IV. Indiquer ce titre, c'est promettre un des plus beaux tableaux de notre histoire. Le talent distingué de M. Alexandre Dumas fils est une garantie du succès qu'obtiendra cette production. »

Il est probable qu'au moment où parut cette annonce, M. Alexandre Dumas fils n'avait pas encore arrêté le titre définitif de son second roman. L'œuvre étant conçue sur un plan encore plus exclusivement historique que *Tristan le Roux*, il s'arrêta à l'intituler simplement *Henri de Navarre.* Le premier feuilleton parut le 20 mars 1850, succédant à *Frohné,* histoire de village, par M. Alexandre Weill, dont la publication avait été terminée précisément dans le numéro du 17, où parut l'avis reproduit plus haut.

Comme *Henri de Navarre* n'a jamais été publié en volume par son auteur, il y a quelque intérêt à donner une idée de cette œuvre, dont je révèle sans doute aujourd'hui l'existence à beaucoup de lecteurs.

Les amours du Béarnais, la mansuétude de la reine Margot devant ces amours, servent de thème aux premiers feuilletons. Il y a entre elle et son

mari des conversations philosophiques fort piquantes, mais assez hasardées à ce sujet. M^lle de Fosseuse meurt en couches, et Marguerite dit à Henri, qui pleure près de la morte :

« Sire, souvenez-vous que les rois ne doivent pas avoir de longues douleurs, car, tout le temps qu'ils souffrent, des milliers d'hommes souffrent pour eux. »

Visiblement, le roman d'aventures historiques n'est pas le fait de M. Alexandre Dumas fils. On y sent la résistance de l'observateur, du psychologue contre l'obligation de raconter, d'inventer des faits et des incidents. Chaque fois qu'une occasion se présente à lui de se livrer à une de ces déductions analytiques où il excellera plus tard et qui seront la forte originalité de son théâtre, il ne la laisse pas échapper. Écoutez, par exemple, cette théorie de l'amour des femmes pour les grands hommes. Une page d'Alexandre Dumas fils enfouie depuis trente-cinq ans au fond d'un feuilleton oublié, c'est presque de l'inédit :

Presque tous les hommes qui ont marché l'œil fixé sur un grand but ont été trompés dans les affections qu'ils ont vouée à une femme, épouse ou maîtresse. La nature, tout en mettant dans l'âme de certaines femmes le dévouement qui fait leur force, a voulu qu'elles fussent guidées, en général, plutôt par leurs sentiments que par leur raison, plutôt par leur cœur que par leur tête. Il en résulte qu'elles réduisent le plus souvent leur vie à des proportions intimes, à des nécessités casanières, à des émotions délicates où les grands esprits, auxquels elles ont associé leur vie ne pourraient entrer sans se baisser, seraient à l'étroit et finiraient par étouffer. La force leur manque alors pour suivre le géant dans son vaste chemin ; elles lui en veulent du peu de souci qu'il prend de leurs besoins, et elles s'arrêtent, faisant à ceux qui sont de la même taille qu'elles la confidence de leur nature et leur demandant de la pâture pour leur cœur. La femme, comme tous les êtres faibles, a la prétention de protéger et d'être un appui à ceux qu'elle aime, si bien que lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle leur est inutile et qu'elle n'a dans leur pensée et dans leur vie qu'une part secondaire, son orgueil se révolte et elle songe à se venger. Dans ce cas, la vengeance des femmes est toujours la même. Ce que nous disons est si vrai que jamais roi ne fut plus grand, et que jamais en amour homme ne fut plus trompé que celui dont nous écrivons l'histoire aujourd'hui.

Tout le Dumas de demain, le Dumas subtil, théorique, à la fois logique et paradoxal, le Dumas de *Diane de Lys,* du *Demi-Monde,* de la *Question d'argent* et de *l'Ami des femmes* se trouve en embryon dans ce morceau d'analyse morale. Cette propension naturelle de l'esprit de M. Alexandre Dumas fils devait forcément nuire à un genre de roman dont la première condition est la rapidité. Il en résulte qu'*Henri de Navarre,* pour toute la partie historique proprement dite, se contente de serrer d'aussi près que possible la vérité de l'histoire et qu'on n'y trouve aucune de ces audaces d'imagination qui rendent si attrayants *les Trois Mousquetaires, la Dame de Monsoreau* et *les Quarante-cinq*. Nulle part peut-être la différence des natures, des tempéraments, des caractères du père et du fils n'apparaît plus clairement que dans cette œuvre, où l'auteur futur de tant d'œuvres serrées et captivantes semble embarrassé, gêné et comme bridé à chaque minute. Néanmoins l'écrivain se cherche toujours : l'influence paternelle est encore trop présente pour permettre à l'originalité de se dégager complètement, et Dumas père n'eût pas désavoué le cha-

pitre intitulé : *la République européenne,* dans laquelle M. Alexandre Dumas fils fait développer en ces termes à Henri de Navarre ses projets de remaniement de l'Europe :

Je m'assure de l'Angleterre, de la Hollande, de la République de Venise, des princes protestants d'Allemagne qui me resteront toujours dévoués malgré toutes les abjurations de la terre. Alors je sépare les Flandres de la domination espagnole. Je donne l'Italie au pape. Je relègue les Turcs en Asie, et le czar de Russie s'il ne consent pas à entrer dans ma combinaison. Je remanie entièrement le vieux monde, je le remets au creuset et j'en tire une nouvelle Europe épurée et rayonnante; je réduis le nombre des puissances à quinze : six monarchies héréditaires, cinq monarchies électives et quatre républiques souveraines. Les six monarchies héréditaires seront : la France, qui ne prendra pour elle que le duché de Limbourg, le Brabant, la juridiction de Malines; l'Angleterre, à qui je ne laisserai rien prendre sur le continent, afin de la tenir toujours sur un seul pied, car du jour où elle posera l'autre soit en France, soit en Espagne, immense colosse de Rhodes, elle fera passer le monde entre ses jambes; la Suède, que je réunirai au Danemark; l'Espagne, à laquelle je n'accorderai que ses limites naturelles; je reprends à l'Autriche tout ce qui lui appartient en Allemagne, en Italie et dans les Pays-Bas, et je partage cela entre nous, le pape et le duc de Savoie, à qui je crée sous le nom de Lombardie une monarchie héréditaire augmentée du Milanais et du Montferrat. Le monstre autrichien, de cette façon, gardera un corps, mais n'aura plus de jambes. Il pourra se remuer, mais il n'avancera pas.

Cependant l'action de l'histoire suit son cours naturel : la Ligue oblige Henri III à fuir. Le duc de Guise est tué aux États de Blois, et le roi de Navarre apporte son alliance au roi de France exilé. Chose singulière chez M. Alexandre Dumas fils, le meurtre du duc de Guise est expédié par lui très brièvement, quand rien n'eût été plus facile que d'en mettre en scène les péripéties. L'auteur nous le montre tombé mort, procédé à la Paul Delaroche, inattendu chez un peintre de l'école de Delacroix, tout d'action. L'imitation d'Alexandre Dumas père ne se trahit plus, çà et là, que par la fantaisie de quelques titres de chapitres : *Où l'on voit que pour Catherine de Médicis le chemin le plus long était le plus court,* et encore : *Où l'on voit que M. de Mayenne avait deux cordes à son arc.* Le tempérament réfléchi, raisonneur l'emporte de plus en plus; je détache, d'un chapitre intitulé *les Embarras de M. de Guise,* cette observation :

Ces pauvres usurpateurs ne sont pas plus tôt portés au pouvoir par une marée populaire qu'ils se croient aussitôt au niveau des princes légitimes portés par un droit, et ils sont tout étonnés un jour de voir le flot qui les apporta se retirer épouvanté, comme le flot de *Phèdre,* et qu'ils sont tout seuls sur leur roche déserte.

Je glisse sur la suite des incidents du roman, dont le siège de Paris, les victoires d'Arques et d'Ivry, enfin l'abjuration sont les grandes lignes, et dont les amours d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées forment les épisodes. L'histoire, j'y insiste, est suivie pas à pas, scrupuleusement, par M. Alexandre Dumas fils. On sent qu'il ne se croit pas le droit d'y rien changer, pas même celui d'en tirer parti au profit d'une invention, comme sait si bien le faire Alexandre Dumas père. La conscience de cet esprit inflexible se refuse à toute transaction entre la fiction et la vérité. Je ne vois qu'un seul détail purement imaginaire, et encore est-il le résultat d'un procédé usité communément depuis

l'origine du romantisme : l'antithèse. Henri IV, assiégeant Paris, aperçoit un enfant qui fuit de la ville et qu'on s'apprête à massacrer. Il le délivre et l'interroge.

« Tu es Parisien?

— Non.

— D'où es-tu?

— Je suis d'Angoulême.

— Comment te nomme-t-on?

— Pierre.

— Ce n'est là qu'un nom de baptême. Ton nom de famille?

— Ravaillac. »

Comme *Tristan le Roux*, le roman *Henri de Navarre* se termine par une conclusion théorique.

« Alexandre et Henri IV eurent chacun leur nœud gordien : l'un le trancha d'un seul coup, l'autre le dénoua patiemment.

« Lequel des deux eut raison?

« Tous les deux. »

Le dernier feuilleton d'*Henri de Navarre* parut dans le numéro de la *Gazette de France* du dimanche 23 juin 1850. La publication du roman avait subi de fréquentes et souvent assez longues interruptions. Il se passait parfois une semaine sans que le journal la reprît. L'importance donnée à la politique par M. de Lourdoueix était assurément l'une des causes de ces suspensions, car les journaux étaient alors de bien plus petites dimensions qu'aujourd'hui, et il suffisait d'un compte rendu de débats parlementaires un peu étendu, pour absorber presque toutes les colonnes. Mais il y eut encore une autre cause : avec son esprit hardi, aventureux, ses théories personnelles sur l'amour et sur les événements de l'histoire, M. Alexandre Dumas fils dut effaroucher plus d'une fois les lecteurs de M. de Lourdoueix et il s'ensuivait, entre le rédacteur ne chef et l'auteur d'*Henri de Navarre,* des négociations assez laborieuses. L'accord se fit cependant, puisque le roman parut jusqu'au bout, et puisque la troisième série des *Quatre restaurations*, la série dont la Fronde devait être le cadre, commença à paraître à la fin de la même année.

Une distinction est à établir toutefois. *Tristan le Roux* et *Henri de Navarre* avaient paru précédés du titre général : *les Quatre restaurations.* Tout à coup, ce titre, auquel cependant avait tenu si fort M. de Lourdoueix, est abandonné. Dans le numéro de la *Gazette de France* en date du 27 novembre 1850 et sous la signature : Alexandre Dumas fils, paraît un premier feuilleton intitulé : *les Deux Frondes,* tout court, avec ce sous-titre : *Coup d'œil en arrière.* Ce n'est pas encore le roman promis : ce n'en est que l'introduction, la préface. Le roman des *Deux Frondes* proprement dit ne commence à paraître que dans le numéro du 7 décembre 1850, et les abonnés n'en lisent la suite, c'est-à-dire le deuxième feuilleton, qu'un mois plus tard : numéro du 8 janvier 1851.

« Nous avons entendu dire, quand notre pays traversait une crise difficile : il faudrait maintenant un homme comme Henri IV, comme Richelieu ou

comme Louis XIV, et nous avons quelquefois dit de même. Nous étions là les complices d'une grande erreur, qui consiste à croire que ce sont les hommes qui font les événements, tandis qu'au contraire c'est des événements mêmes que sortent les hommes. » Ainsi débute le premier feuilleton des *Deux Frondes, études historiques.* Notez ce sous-titre : ce n'est plus un roman, ce sont des études, à la façon de *Gaule et France*, d'*Isabeau de Bavière* d'Alexandre Dumas père. Les lignes qu'on vient de lire sont curieuses, quand on songe qu'elles paraissaient juste un an avant le coup d'État de décembre 1851. L'auteur dut s'avouer le lendemain de ce jour-là que, malgré sa théorie, les hommes faisaient quelquefois les événements.

M. Alexandre Dumas fils, dès ce préambule historique, insiste sur le caractère de son nouveau livre : « Ce n'est, dit-il, qu'une simple causerie, qu'une opinion en deux volumes, reposant toujours sur des faits. » Nous voilà loin de *Tristan le Roux* et d'*Henri de Navarre.* L'auteur se tient parole : les neuf premiers chapitres des *Deux Frondes* sont un simple exposé historique, agrémenté de commentaires souvent paradoxaux qui durent plus d'une fois faire froncer le sourcil au sévère M. de Lourdoueix. Tout indique d'ailleurs que l'auteur va droit devant lui, sans plan arrêté d'avance, et les interruptions nombreuses des *Deux Frondes* s'expliquent par l'arrêt de certaines recherches. « En vérité, s'écrie M. Alexandre Dumas fils au début du chapitre X, plus on avance dans l'histoire de cette époque, moins il est possible de s'y reconnaître si l'on ne suit pas ce travail souterrain et fatal qui se fait contre le principe monarchique. » Avec son esprit scrutateur, avide de démêler les causes des choses, le jeune écrivain se rend parfaitement compte des dessous de cette grande crise, où faillit sombrer la monarchie et qui, sans certains hasards providentiels, eût avancé de deux siècles le cataclysme non de 89, mais de 93. M. Alexandre Dumas fils clôt la première partie de son étude (*la Première Fronde*) à l'arrestation des princes (MM. de Condé, de Conti et de Longueville) dans l'appartement même de la reine, « arrestation qui, dit-il, fut le grand acte politique du gouvernement de Mazarin ». La *Grande Fronde* commence. Condé, allié à l'Espagne, menace la monarchie, et Louis XIV doit son salut à Turenne rentré dans le devoir. Dans tout ce récit, pas l'ombre d'un détail d'imagination. C'est un précis, ou plutôt, comme l'a annoncé M. Alexandre Dumas fils, c'est une « causerie » historique. Le dernier feuilleton parut dans le numéro de la *Gazette de France* portant la date du 14 mai 1851. Je me bornerai à en citer la conclusion, comme j'ai fait pour *Tristan le Roux* et pour *Henri de Navarre :*

> Louis XI frappa les grands vassaux, Henri IV étouffa la féodalité, Louis XIV annihila la noblesse, et la République elle-même, qui ne sait pas quel mystère elle accomplit, met la dernière main à cet abaissement définitif d'un pouvoir parasite, pour qu'au temps promis, qui est celui où nous sommes, il n'y ait plus qu'un roi et un peuple, que le principe monarchique et le principe populaire, c'est-à-dire deux forces inutiles, dangereuses même quand elles ne communiquent pas, mais d'une puissance irrésistible quand elles se tiennent, se retrouvent enfin sans obstacle, en face l'une de l'autre, se répondent l'une à l'autre, s'appuient l'une sur l'autre, et marchent bras dessus bras dessous, en tête de l'humanité, à la pacifique conquête du monde.

Ni *Henri de Navarre* ni les *Deux Frondes* n'ont jamais été réunis en

volumes par leurs auteurs, et la raison en est simple : ce furent évidemment pour lui deux corvées. L'homme qui venait, en 1848, d'écrire le roman de *la Dame aux camélias,* ne pouvait se plier longtemps aux conventions, aux recherches et aux complications du roman historique, c'est-à-dire de la représentation fictive de choses et de gens du passé. C'est pourquoi M. Alexandre Dumas fils réduisit aux proportions d'une suite de « causeries » l'œuvre qui devait former le troisième épisode de la série des *Quatre restaurations.* Sa liberté d'allures, d'opinions et de style dut contribuer à ne pas faire insister beaucoup M. de Lourdoueix sur la livraison du quatrième épisode : *la Restauration de Louis XVIII.* D'ailleurs les événements allaient enlever toute espèce de sel au roman politique à allusion, et le coup d'État de décembre eût rendu impossible cette suite, à supposer que M. Alexandre Dumas fils se fût senti en goût de l'écrire. Mais il n'y songeait guère et renonça à jamais au genre historique.

Il portait déjà dans sa tête les cinq actes de *la Dame aux camélias,* cette comédie qui a fait une révolution dans le théâtre et qui ne fut représentée que le 2 février 1852, — et encore grâce à M. de Morny. La comédie a, par conséquent, été de quatre ans postérieure au roman, et le roman avait si peu mis en vue, d'abord, si peu enrichi, ensuite, le futur génie dramatique, que M. Alexandre Dumas fils en était encore réduit, malgré ce roman devenu aussi célèbre que la pièce, aux travaux de labeur dont je viens de résumer l'analyse. Il nous a appris depuis, dans la préface de son théâtre, comment il mit au monde cette comédie célèbre : « En huit jours, sans trop savoir comment, en vertu des audaces et des bonnes chances de la jeunesse, et plutôt par besoin d'argent que par inspiration sacrée. »

ADOLPHE RACOT.



# CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

VENTE DE LIVRES PRÉCIEUX COMPOSANT LE CABINET DE M. LÉON TECHENER, LIBRAIRE A PARIS. HOTEL DROUOT, DU 4 AU 8 MAI [1].

(Em. Paul, expert.)

En tête du catalogue, M. Techener faisait appel « à tous les bibliophiles et libraires du monde entier » en leur disant qu'il avait mis plus de trente ans à réunir cette collection de beaux exemplaires dont la plupart sont uniques et n'ont été acquis par lui qu'au prix de très grands sacrifices.

A cet appel, il a été répondu dans une certaine mesure; mais, malgré quelques

1. Dans le dernier numéro, il y a une lacune p. 158. On a laissé sur le marbre l'indication de trois ouvrages de Th. Gautier. Après la vingtième ligne, où il est dit : « Je cite les principales éd. orig. », on devait trouver : *les Jeunes-France*. Paris, Renduel, 1833, in-8°,

gros prix, l'ensemble a été revendu moins cher qu'il n'avait coûté. Il y avait là pourtant des livres précieux, tant par leur provenance que par leur état de conservation : livres avec armoiries de princes français et étrangers ou à la reliure d'amateurs célèbres : Grolier, comte d'Hoym, de Thou, etc. Cette baisse sur les livres anciens s'explique tout naturellement : les amateurs de ces sortes de livres n'ont pas fait d'élèves; la jeune école n'a pas acheté et n'achètera pas la *Bible* de Legros, édition de Cologne, 1739, quoique provenant de la bibliothèque Pixerécourt, vendue 21 fr.; pas plus que la *Lupanie*, de Corneille Blessebois, elzévir, 1668, pet. in-8°; l'un des doubles du duc d'Aumale, vendu 80 fr.; et encore moins le *Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes*, Cologne, 1663, in-16, rel. de Trautz-Bauzonnet, vendu 30 fr.; et tant d'autres que je pourrais citer dont plusieurs n'ont pas atteint le prix de la reliure!

Il faut en prendre son parti. On ne verra plus, Dieu merci! vendre un *Pâtissier*, elzévir, 10,000 fr.; un *Rabelais*, de Le Duchat (rel. par Trautz), le même prix; et encore moins 20,000 fr. une collection de *Restif;* pas plus d'ailleurs qu'on ne reverra le bas prix de certains ouvrages, tel qu'un exemplaire des *Chansons de La Borde*, 4 vol. in-8°, rel. par Derôme, contenant la plupart des eaux-fortes du tome Ier, vendu TRENTE FRANCS (Pixerécourt, 1839), ou la première édition des *Essais* de Montaigne, 2 vol. pet. in-8°, en reliure ancienne, adjugée 29 fr. à la même vente.

Il faudra revenir à une moyenne qui ne fasse pas que l'achat d'un beau livre coûte autant qu'un voyage en Italie ou une saison à la campagne; autrement la jeune école, dont je parlais tout à l'heure, voudra ignorer l'existence des livres du XVIe siècle, ne jettera qu'un regard, en passant, sur ceux du XVIIe, achètera encore quelques livres à gravures du XVIIIe, mais portera tous ses désirs sur les ouvrages illustrés du XIXe, qui, par leur diversité et leur intérêt, sont destinés d'ailleurs à occuper une large place dans une bibliothèque d'amateur judicieusement composée.

Je passe maintenant à la vente Techener.

*La Sainte Bible*, traduite en français. Paris, Desprez, 1725, 32 vol. in-8°, rel. anc , 582 fr.

Exempl. en grand papier, aux armes de *Colbert.*

*Les Sept pseaumes de la pénitence*, in-12, rel. en velours vert, tr. dor., fermoirs en vermeil, 4,900 fr.

Manuscrit sur vélin orné de sept grandes miniatures, exécuté en 1691 pour la princesse de *Soubise*. Il avait été acheté 10,625 fr. à la vente de sir William Tite.

*Les Provinciales*, par Bl. Pascal. Cologne, P. de la Vallée, 1657, gr. in-4°, mar. La Vallière, jans. non rogné. Trautz-Bauzonnet, 800 fr.

Exempl. provenant d'A.-A. Renouard, ancien libraire et surtout bibliophile, qui a écrit de nombreuses notes sur des feuillets reliés avec le texte. Le catalogue dit que dans la *Monographie* de M. Basse cet exempl. était coté 6,000 fr.

*De Imitatione Christi* libri quatuor. Paris, 1697, in-32 mar. bleu doublé de mar. r., dent., tr. dor., rel. anc., 985 fr.

Charmant exempl. de *Longepierre*, avec les insignes de la Toison d'or.

mar. r. non rogné (Cuzin), éd. orig., 575 fr.; *Mademoiselle de Maupin*. Paris, Renduel, 1835-36, 2 vol. in-8°, mar. bleu, non rogné (Marius Michel), 810 fr.; *Fortunio*. Paris, Desessart, 1838, in-8°, mar. r. doublé de mar. r. (Marius Michel), 250 fr.

Dans le même numéro, il y a une interversion à la p. 160. *Le Livre d'amour*, de Sainte-Beuve, a été placé à tort entre les *Poésies*, de Musset, et le *Spectacle dans un fauteuil*, du même : le *Livre d'amour* devait terminer la chronique.



A. Lynch del. LE LIVRE — VII^e Année F. Courboin aqua-fort

AUTOUR DE MADAME RECAMIER

CHARLES NODIER CHATEAUBRIAND SOPHIE GAY BENJAMIN CONSTANT
M^me ANCELOT M^me DE STAEL AMPERE

*Psychopannychie*, traitté (sic) par lequel il est prouvé que les âmes veillent et vivent après qu'elles sont sorties des corps, etc., par Jehan Calvin, traduit en français. S. l. Conrad Badius, 1558, petit in-8°, mar. bleu. Derome, 305 fr.

Exempl. du duc de *La Vallière*.

*Essais de Messire Michel, seigneur de Montaigne*. Bordeaux, S. Millanges, 1580, 2 tomes en 1 vol. in-8°, mar. vert. Duru, 290 fr.

1re édition. A la vente Pixerécourt, un exempl. de la même édition, *en rel. anc.*, n'a été vendu que 29 fr., comme je l'ai dit plus haut.

*Les Essais de Michel, seigneur de Montaigne*, avec la vie de l'auteur, par Mlle de Gournay. Bruxelles, Foppens, 1659, 3 vol. pet. in-8°, rel. de Trautz, 203 fr.

Édition très bien imprimée et fort recherchée.

*Musica nova di Adriano Willaert*. Venise, 1559, 7 vol. in-4°, v. ant., tr. dor., 1,310 fr.

Exempl. aux armes de la *maison d'Este*, provenant de la vente de M. *de Sauvage*.

*Dialogue de l'ortografe e prononciation françoese*, par Jacques Peletier du Mans. Poitiers, de Marnef, 1550, petit in-8°, mar. La Vallière, tr. dor. Trautz-Bauzonnet, 76 fr.

Vol. peu connu, imp. en lettres italiques, avec les caractères et l'orthographe inventés par l'auteur, et qui, malgré sa forme dialoguée, n'a point d'alinéas.

*Huit Oraisons de Cicéron*. Paris, 1638, in-4°, mar. r., tr. dor., rel. anc., 265 fr.

Aux armes du comte *d'Hoym*.

*Lucretius*. Venetiis in ædibus Aldi, 1515, in-8°, mar. r., fil., tr. dor., rel. anc., 6,050 fr.

Exempl. de Grolier, avec son nom et sa devise, et d'une conservation parfaite.

*Virgilius*. Aldus, 1541, in-8°, lettres initiales en or, mar., f., tr. dor., rel. anc., 2,010 fr.

Exempl. de Grolier, avec son nom et sa devise.

*Le Romant de la rose*. Lyon, Galliot du Pré, 1529, pet. in-8°, lettres rondes, fig. sur bois, mar. vert, dos orné, fil., tr. dor. Boyet, 605 fr.

Édition recherchée provenant des bibliothèques *Firmin-Didot, prince d'Essling* et *marquis de Ganay*.

*Les Œuvres de Maistre Françoys Villon*. Paris, Bonnemère, 1532, in-16, lettres rondes, mar. brun doublé de mar. r. Trautz-Bauzonnet, 1,005 fr.

*Les Fantaisies de mère sote*. Paris, Jehan Petit, s. d., pet. in-4°, fig. sur bois, rel. anc., 6,505 fr.

Livre *di primo cartello*, provenant du duc de *La Vallière*, acheté par Techener à la vente de *Beckford*.

*Amoureux repos de Guillaume des Autelz*. Lyon, Jehan Temporal, 1553, pet. in-8°, portr. gravés sur bois, mar. tr. dor. Bauzonnet, 655 fr.

Exempl. de *Ch. Nodier* et de *Yéméniz*.

Il ne faut pas confondre les reliures de Bauzonnet avec celles de Bauzonnet-Trautz et de Trautz-Bauzonnet, quoique ce soit la même maison : ces dernières, surtout après 1870, ont atteint une perfection qu'il est difficile de dépasser.

*Le Mérite des femmes*, par Legouvé. Paris, Renouard, 1813, in-12, mar. vert, fil., non rogné. Bauzonnet, 250 fr.

Exempl. sur *peau de vélin*, avec 3 gravures et un autographe de Legouvé.

*Les Baisers*, par Dorat. Paris, 1770, in-8°, pap. de Hollande, titre rouge et noir, mar. bleu doublé de moire rose, tr. dor., rel. anc., 1,250 fr.

*Fables choisies mises en vers*, par M. de La Fontaine. Paris, Denis Thierry, 1668, in-4°, fig. de Chauveau, veau ant., 1,865 fr.

Éd. orig., superbe exempl. provenant de la vente *Sunderland*.

*Contes et nouvelles en vers*, par M. de La Fontaine. Amsterdam. Paris, Barbou, 1762, 2 vol. pet. in-8°, mar. r. à long grain, tr. dor., 550 fr.

Avec les 2 fig. découvertes et le portrait de Choffard avant les contre-tailles. Reliure médiocre.

*Mistère de la Passion*. Paris, s. d., in-4° goth., fig. sur bois, mar. vert, doublé de mar. r., dent. en mosaïque, dor. à petits fers, rel. anc., 800 fr.

Provenant de la bibliothèque du duc de *La Vieuville*.

*Œuvres de Molière*. Paris, 1739, 8 vol. in-12, mar. bleu, fil. doublé de tabis rose, tr. doré, rel. anc., 1,820 fr.

Très bel exempl. en *grand papier*, provenant du président *Lamoignon* et de la bibliothèque *Beckford*, avec la suite des fig. de Punt en bonnes épreuves; exempl. semblable à celui de *Turner*, vendu 5,000 fr.

*Esther*, par Racine. Paris, Denys Thierry, 1689, in-4°, édit. orig.; — *Athalie*, par Racine. Paris, Denys Thierry, 1691, in-4°, édit. orig.

Ces deux ouvrages, rel. en mar. r. jans. par Trautz-Bauzonnet, ont été vendus ensemble 4,005 fr.

*Œuvres complètes de Regnard*. Paris, veuve Duchesne et fils, 1789-90, 6 vol. in-8°, demi-rel., mar. r., non rogné, 690 fr.

L'un des deux exempl. dont les quatre premiers vol. ont été tirés sur papier vélin et les deux derniers sur papier fin, fig. Exempl. de Renouard.

*Il pastor fido*. Paris, 1650, in-4°, mar. r., tr. dor., rel. anc., 1,250 fr.

Exempl. de *Longepierre*, admirable de conservation, portant sur le dos et sur les plats les insignes de la Toison d'or. De la bibliothèque du *comte de Sauvage*.

*Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé*. Paris, Coustelier, 1731, in-12,

front. gravé et 8 fig., par Scotin, v. f. riches compartiments dorés et ornés en mosaïque, doublé de mar. r. avec large dentelle à petits fers, tr. dor., 580 fr.

Curieuse reliure de Monnier, l'un des plus habiles doreurs de son temps, msis malheureusement très défraîchie.

*La Vie très horrificque du grand Gargantua, père de Pantagruel,* par Rabelais. Lyon, M.D.XLII; *Pantagruel, Roy des Dipsodes.* Lyon, M.D.XLII; 2 parties en 1 vol. in-16, goth., fig. sur bois, mar. r., doublé de mar. citron. Trautz-Bauzonnet, 1,220 fr.

De toute rareté, exempl. très grand de marges, provenant des bibliothèques de *Clinchamp, Solar, Double, Desq* et *Didot.* Hauteur : 103 mill.

*Fénelon. Les Aventures de Télémaque.* Collection des 25 plus belles estampes gravées d'après les dessins de Choffard et Monnet, in-4°, mar. r., tr. dor., 910 fr.

Aux armes de la reine *Marie-Antoinette.*

*Les Amours du chevalier de Faublas,* par Louvet, 3e édit. Paris, 1798, 4 vol. in-8°, fig. de Mlle Gérard et autres, mar. r. Simier, 1,400 fr.

Exempl. en *papier vélin,* très rare, avec les fig. avant la lettre. Suite de l'édition Colin ajoutée, en épr. avant la lettre et eaux-fortes.

*Paul et Virginie,* par Bernardin de Saint-Pierre. Paris, Didot, 1789, in-18, fig., mar. vert. doublé de moire, tr. dor., 1,810 fr.

Exempl. de *Renouard,* en *papier vélin,* contenant les fig. en double état, avant et avec la lettre, et 2 eaux-fortes; plus les 4 fig. de l'éd. de 1816, sur papier de Chine avant la lettre. Un exempl. en *papier vélin,* fig. *avant* la lettre, br., a été adjugé QUATRE FRANCS à la vente Pixerécourt. Voilà le cas que faisaient les amateurs d'alors de ce charmant petit livre; en revanche, ils couvraient d'or les ouvrages de Corneille Blessebois.

*L'Heptaméron,* de Marguerite de Valois. Paris, Prévost, 1559, in-4°, rel. de Trautz-Bauzonnet. Bel exempl., 320 fr.

*Œuvres de Salomon Gessner,* trad. en français. Zurich, 1773-77, 2 tomes en 1 vol. in-4°, mar. r., tête dorée, ébarbé. Niedrée, 481 fr.

*Traduction entière de Pétrone,* par Nodot. Cologne (Paris), 1694, 2 vol. in-8°, mar. r. doublé de mar. r., tr. dor. Du Seuil, 575 fr.

Bel exempl. aux armes du duc de *La Vieuville.* Provenant de la bibliothèque de M. le baron *Pichon.*

*Vies des hommes illustres,* par Plutarque, traduites en français par Amyot. Paris, Vascosan, 1567, 6 vol. in-8°; — *Les Œuvres morales et mêlées,* de Plutarque, traduites en français par Amyot, 2e édit. Paris, Vascosan, 1574, 6 vol. in-8°; — *Décade,* contenant les vies des empereurs Trajanus, Adrianus, etc., par Allègre. Paris, Vascosan, 1567, in-8°; ensemble 13 vol. mar. vert, dos orné, tr. dor., rel. anc., 607 fr.

Exempl. du duc de *La Vallière* et du baron *Pichon.*

*Œuvres complètes de Voltaire.* Paris, Didot, 1827, 4 vol. in-8° à 2 col.,

portr. et fig., cart., non rogné. Exempl. (unique ?) sur papier de Chine, 165 fr.

*Appiani Alexandrini romanorum historiarum*. Amstelodami, 1670, 2 vol. in-8°, mar. r., fil., tr. dor., rel. anc., 2,380 fr.

Exempl. très frais, aux armes de *Petit du Fresnoy*.

*C. Corn. Tacitus* ex I. Lipsii editione cum notis et emend. H. Grotii. Elzevir, 1640, 1 tome en 2 vol. in-12, titre gravé, mar. r., dos orné, doublé de mar. r., tr. dor. (Boyet), 4,900 fr.

Exempl. aux armes du comte *d'Hoym*, d'une conservation parfaite. Il a été vivement disputé.

*Chroniques de Bertrand Du Guesclin*. In-fol., mar. brun, doublé de mar. r. Belz-Niedrée, 3,050 fr.

Manuscrit sur vélin de la fin du xv$^e$ siècle, orné de 24 miniatures et de 26 compositions au trait.

*Mémoires d'Estat*, par M. de Villeroy. Paris, 1665. 4 vol. pet. in-12 réglés, mar. vert, doublé de mar. r., tr. dor. (Boyet), 1,400 fr.

*Histoire généalogique de la Maison de France*, par Scévole et Louis de Sainte-Marthe. Paris, 1619, 2 vol. in-4°, mar. vert, tr. dor., rel. anc., 400 fr.

Aux armes de *Louis XIII*.

*Histoire des guerres d'Italie...*, par Guicciardini, traduite par Chomedey. Paris, Jacques Kerver, 1577, in-fol. réglé, mar. r., rel. anc., 345 fr.

Aux armes de *M$^{me}$ de Chamillard*.

*L'Antiquité expliquée* en français et en latin et représentée en figures par Dom Bernard de Montfaucon. Paris, Delaulne, 1719, 5 tomes en 10 vol.; — *Supplément*. Paris, 1724, 5 vol.; — *Les Monuments de la Monarchie françoise*, avec fig. Paris, Gandouin, 1729-33, 5 vol. Ensemble 20 vol. in-fol., mar. bleu à long grain, dos orné, tr. dor., rel. anc. exempl. en gr. papier, 940 fr.

*Cy commence Jehan Bocace* de Certald, son livre intitulé *De la ruine des nobles hommes et femmes*. In-fol. goth. impr. à Bruges, par Colard Mansion en 1476, 20,000 fr.

Magnifique exempl. de cette édition rarissime, regardé comme le premier livre imprimé à Bruges avec une date. Les initiales sont en rouge et en bleu; il y a quelques raccommodages dans les derniers feuillets n'atteignant pas le texte; sauf cela, l'exemple est d'une pureté vraiment extraordinaire. Techener l'avait payé près de 25,000 fr. à la vente *Sunderland;* il espérait le céder soit à un amateur dont la bibliothèque renferme des merveilles, soit à l'État; mais son espoir a été décu; et ce beau livre nous échappe à tout jamais : il a été acheté pour le *British Museum*.

Jules BRIVOIS
(des Amis des livres).

— Le journal *la Ville de Paris* a publié l'intéressante notice que voici sur la *Bibliothèque de l'Arsenal.*

C'est un document historique, curieux à conserver dans les Archives du *Livre.*

« L'ancien arsenal de la ville de Paris occupait autrefois derrière le couvent des Célestins les vastes terrains qui s'étendent entre la Seine et la Bastille avec laquelle il communiquait.

« Sur cet emplacement, des logements pour les officiers d'artillerie, d'immenses magasins pour remiser les canons, sept moulins à poudre, deux grandes halles et d'autres bâtiments qui s'étaient successivement élevés par ordre de François Ier et de Henri II furent ruinés le 28 janvier 1562 par l'explosion de vingt milliers de poudre.

« Henri IV, puissamment secondé par Sully qu'il venait de nommer grand-maître d'artillerie, s'appliqua à organiser cette arme et lui donna une si grande importance, qu'il lui dut ses succès contre le duc de Savoie et la prise de Montmélian. Il acheta aux Célestins un grand terrain, afin d'augmenter l'étendue de l'Arsenal, l'embellit d'un jardin et fit planter sur le bord de la rivière un mail qui subsista jusqu'au milieu du siècle dernier.

« En 1713, une grande partie des anciens bâtiments qui ne répondaient plus aux nécessités du service fut détruite et l'architecte Germain Boffrand fut, en 1718, chargé d'étudier de nouvelles constructions.

« En 1788, l'Arsenal de Paris fut supprimé ; les officiers qui y étaient attachés furent renvoyés à leurs corps, leurs traitements furent abolis et l'on eut même le projet de s'emparer du terrain qui lui appartenait pour y ouvrir des voies nouvelles et créer un nouveau quartier, projet qui ne reçut son exécution qu'en 1807 par le percement de la rue de Sully, sur l'emplacement de la cour du grand Arsenal.

« De ces importantes constructions il ne reste plus aujourd'hui que les bâtiments encadrant la place de l'Orme et le long édifice affecté au service de la bibliothèque de l'Arsenal.

« Le marquis de Paulmy d'Argenson qui fut, sous Louis XV, ministre de la guerre et ambassadeur en Suisse, en Pologne et à Venise, avait réuni dans ses voyages tout ce qu'il trouva d'intéressant soit en monuments historiques, soit en littérature étrangère et se composa une des plus riches bibliothèques que possédât alors un particulier.

« M. de Paulmy, qui avait publié un « choix de petits romans de différents genres, de mélanges tirés d'une grande bibliothèque » (65 volumes in-8°), qui avait collaboré avec Favart à un petit opéra-comique, le *Prix de Cythère,* devint successivement membre de l'Académie française et membre honoraire des Académies des sciences et des inscriptions.

« Désireux d'empêcher, après sa mort, la dispersion d'une collection à laquelle il avait consacré sa vie tout entière, le marquis de Paulmy la vendit, en 1781, au comte d'Artois, mais en se réservant la jouissance jusqu'à sa mort, qui arriva quatre ans plus tard.

« Cette bibliothèque fut alors disposée dans les bâtiments du grand Arsenal et prit le nom de bibliothèque de Monsieur.

« En 1788, le comte d'Artois y joignit une grande partie de la riche bibliothèque que le duc de la Vallière avait réunie dans son château de Montrouge.

« Cette collection, formée après de longues recherches, tant en France qu'à l'étranger, de l'achat de nombreuses bibliothèques particulières, celle de Guyon de Sardière, de d'Urfé, qui était déjà fameuse au temps du bibliographe Du Verdier; celle de Gaignat, dont le duc de la Vallière acquit la partie la plus précieuse au prix de 9,000 livres, était réputée par la beauté des exemplaires et la rareté des éditions.

« Le catalogue de ce qui se vendit en 1788 ne formait pas moins de neuf volumes in-8°, et la partie acquise par le comte d'Artois comprenait 27,000 numéros.

« Devenue propriété nationale en 1790, cette bibliothèque fut rendue publique. Nous manquons, par malheur, de détails sur ses premiers commencements, et il nous faut arriver à l'an VIII (1800) pour trouver dans l'Almanach national, qu'elle était ouverte les 1, 3, 6 et 8 de chaque décade, de dix heures à deux heures. Elle était, à cette époque, dirigée par le savant Ameilhon, membre de l'Académie des inscriptions, qui avait sous ses ordres Grégoire, le curé défroqué, conventionnel, membre de l'Institut, sénateur sous l'Empire, député sous la Restauration, chassé de la Chambre en 1819 comme *indigne;* Saugrin, Poirier et Ameilhon jeune.

« Grâce à une disposition ingénieuse, cette bibliothèque restait ouverte pendant que les autres étaient en vacances. Sous l'Empire jusqu'en 1809, elle ouvrit seulement les mercredis, jeudis et vendredis; c'est à partir de cette dernière date qu'elle fut tous les jours accessible au public.

« En 1812, son personnel se composait de MM. Treneuil, administrateur bibliothécaire; Zendroni, conservateur; Ameilhon, Dupont de Nemours, l'ami de Mirabeau, le savant économiste qui était parvenu, disait-on, à noter le chant des oiseaux; Alexis Dubuc, et l'abbé Grosier, l'auteur de la *Description de la Chine*. Les vacances s'étendaient du 1er septembre au 2 novembre.

« En 1815, le roi Louis XVIII rendit la bibliothèque au comte d'Artois; elle prit alors le nom de bibliothèque de Monsieur, mais ne cessa pas pour cela d'être publique.

« En 1824, Charles Nodier, qui avait été l'un des premiers à saluer le retour des Bourbons et qui avait été persécuté sous l'Empire à cause de son ode *la Napoleone*, fut nommé directeur de cet établissement. Il suffit d'avoir lu les *Mémoires d'Alexandre Dumas* ou *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie,* pour savoir avec quelle rapidité se passaient ces soirées où Nodier, Sainte-Beuve, Dumas, Saint-Martin, de l'Académie des inscriptions, et le plus grand nombre des littérateurs qui allaient prendre parti dans la lutte des classiques et des romantiques charmaient tour à tour les invités et les amis.

« Après la révolution de Juillet, la bibliothèque de l'Arsenal fit de nouveau retour à l'État, et Charles Nodier, dont la place n'avait été demandée, comme il le dit lui-même, « que par quarante-deux personnes », continua de l'occuper jusqu'à sa mort, 1844.

« Peu de temps après 1830, Alexandre Duval, l'auteur de *la Fille d'honneur,* de tant d'autres comédies aujourd'hui trop oubliées, et de charmants opéras-comiques, avait été nommé bibliothécaire.

« Cet établissement est aujourd'hui dirigé par M. Edmond Thierry, et parmi ses conservateurs ou ses bibliothécaires on rencontre les noms de littérateurs distingués, d'hommes d'une valeur réelle, ainsi qu'il est facile d'en juger d'après la rapide énumération que nous faisons de quelques-uns d'entre eux : de Bornier, Loredan, Larchey, Ulbach, Eug. Muller, Jules Cousin, le bibliophile Jacob.

« Cette bibliothèque, qui renferme 6,000 manuscrits, pour la plupart très précieux, et 350,000 volumes, est ouverte tous les jours de dix heures à trois heures.

« Depuis une dizaine d'années, le budget de cet établissement a reçu une augmentation assez importante ; en 1871, il était de 48,300 francs, qui se décomposaient de la manière suivante : 35,200 francs pour le personnel et 13,100 francs pour le matériel dont 10,000 francs étaient consacrés aux achats de livres, à la reliure et aux abonnements.

« Le budget de 1882 porte à 57,014 francs les sommes allouées à la bibliothèque de l'Arsenal, soit pour le personnel, 38,100 francs, et 18,914 francs pour le matériel.

« Sur cette dernière somme, une augmentation de 5,000 francs est attribuée aux acquisitions et à la reliure.

« Ce surcroît de dépense est motivé par la collection que fait depuis 1880 l'Arsenal de tous les journaux publiés à Paris. Il y entre annuellement aujourd'hui 40 à 50,000 numéros de journaux qu'il s'agit de trier, de collationner et de faire relier, opérations qui demandent du personnel et des fonds spéciaux.

« On comprend sans peine tout le prix qu'une collection de ce genre, destinée à se compléter par l'acquisition de journaux antérieurs à 1880, est appelée à rendre aux historiens et aux journalistes. Il y a là une mine précieuse de documents qu'on aurait vainement cherchée ailleurs et notamment à la Bibliothèque nationale où la communication des journaux ne s'accorde au public que de longs mois après leur publication.

« On trouve également à l'Arsenal une collection très importante de brochures et d'ouvrages ayant trait à la politique courante, sans parler d'un grand nombre de petites pièces très rares, recueils de vers, comédies, romans, mystères, noëls qui en forment la partie la plus riche et la plus précieuse. Enfin, beaucoup de volumes sont remarquables par la beauté et la rareté des éditions ou des reliures ; on remarque surtout un recueil d'eaux-fortes gravées par M[me] de Pompadour. »

---

Documents pour l'histoire de l'imprimerie. — *Le Catholique,* journal paraissant à Mayence, a publié, il y a quelque temps, un article qui nous fournit de précieux matériaux pour l'histoire de l'imprimerie et nous donne une série de documents provenant principalement de Lübeck et qui jettent une vive lumière sur la propagation rapide de l'art typographique vers la fin du xv[e] siècle. Voici des extraits de ces documents :

« Jean Fust (Faust), mort en 1466, avait, ce qui est peu connu, outre son dépôt de livres à Paris, un autre à Lübeck. L'employé préposé à ce dernier s'appelait Courd Hurlemann et expédia surtout ses livres à Riga et à Deval.

On peut prouver, pièces en main, l'envoi de livres dans cette dernière ville en 1470. Probablement il y a eu des envois antérieurement.

« Après la mort de Fust, sa veuve Marguerite épousa C. Henekis, de Gudensberg (Hesse électorale), qui continua les affaires sur une vaste échelle avec Pierre Schöffer. Henekis, muni des légitimations nécessaires que lui avait délivrées le magistrat de Francfort-sur-le-Mein, fit le voyage de Lübeck pour encaisser les extances qu'avait encore à réclamer Fust (1469).

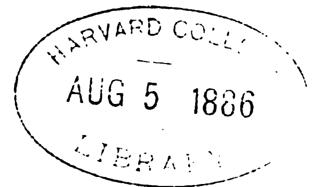
« Plus tard, en 1480, Henekis et Schöffer portèrent plainte contre Jean Bitz, de Lübeck, qui devait le prix des livres qu'on lui avait fait parvenir, et, dans la même année, ils réclamèrent, à Ulm, les sommes qui leur étaient dues par trois habitants de cette ville. Il paraît donc qu'il y avait aussi à Ulm un dépôt de livres de l'imprimerie Schöffer.

« De Lübeck, les livres, et avec eux l'art typographique, se répandirent en Suède. Déjà, dans les années 70, 71, etc., du xv$^{e}$ siècle, Schöffer et Henekis entretenaient dans ce pays un employé nommé Gotmann Ravenspurg, qui envoya de Suède plusieurs fois à Lübeck, comme il est dit dans les documents, *des marchandises et des lettres* (c'est-à-dire des comptes, des quittances, de l'argent et des livres). Certaines personnes auxquelles de ces paquets avaient été adressés les ayant retenus, Schöffer pria le Sénat de Francfort d'intervenir en sa faveur.

« En 1494, deux moines suédois du couvent de Wadstena se rendirent à Lübeck pour y faire imprimer les révélations de sainte Brigitte. Ils restèrent pendant un an dans cette ville et s'en retournèrent dans leur couvent avec 800 exemplaires de leur livre tirés sur papier et 16 exemplaires tirés sur parchemin. A Wadstena même, une imprimerie fut installée en 1495; malheureusement le feu détruisit dans la suite tous les bâtiments, ainsi que, comme il est dit dans le document, *diversa instrumenta pro impressura librorum.*

« Rien que par les nombreuses impressions de missels, on peut déjà juger de l'importance qu'avait acquise l'imprimerie Schöffer. De cette usine sont, en effet, sortis, : en 1483, les missels destinés à Breslau; en 1484, les missels pour Cracovie; en 1485, ceux pour Misnie; en 1487, une seconde fois des missels pour Cracovie et pour un évêché de l'Allemagne du Nord dont le ressort n'était pas encore définitivement délimité; en 1492, encore pour Cracovie; en 1493, pour Mayence; en 1499, encore pour Breslau; en 1507 et 1513, encore pour Mayence, et, en outre, un bréviaire pour cette dernière ville; ce bréviaire était plus volumineux qu'un missel. C'est précisément l'importance de l'imprimerie de Schöffer qui a rendu difficile à Mayence l'installation d'autres usines typographiques. Maidenbach et Friedberg n'ont commencé leurs impressions à Mayence que vers la fin du xv$^{e}$ siècle, et d'ailleurs leur imprimerie n'a fonctionné que peu de temps.

« De nouvelles preuves de la rapidité avec laquelle l'art typographique s'est propagé, grâce notamment aux imprimeurs de Mayence, se trouvent dans la biographie de Jean Neumeister, publiée récemment avec de nouveaux et de nombreux développements. C'est sur ce Jean Neumeister qu'en 1880 le bibliographe et libraire français Claudin a fait paraître une monographie aussi intéressante qu'approfondie. »




1886

7e ANNÉE

SEPTIÈME LIVRAISON

10 JUILLET

N° 79

# Le Livre

## REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

*Archives des Écrits de ce Temps*

**— Paraît le 10 de chaque mois —**

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR, Administrateur-Gérant | Octave UZANNE, Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

**ABONNEMENTS :**

**Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.**

*La livraison vendue séparément, 5 fr.*

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC. — P. AVRIL. DEL.

# LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

## SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JUILLET 1886

### BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE



### BIBLIOGRAPHIE MODERNE





Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

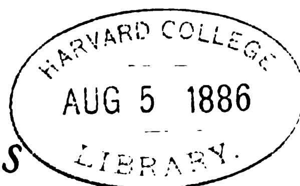
**AVIS.** — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr.



LES

# *PUBLISHING SOCIETIES*

EN ANGLETERRE






ON donne le nom de *Publishing Societies* aux sociétés littéraires ou savantes dont l'objet principal est la publication de travaux originaux, d'anciens manuscrits ou de réimpressions de livres rares. Ces sociétés ont une grande importance en Angleterre et sont pour beaucoup dans le mouvement intellectuel de la nation. La plupart mettent au jour des ouvrages curieux ou précieux, imprimés à petit nombre. On trouve, dans le catalogue de leurs publications, des œuvres en langue française qu'on chercherait vainement ailleurs. A tous ces titres les *Publishing Societies* anglaises méritent d'attirer l'attention des bibliophiles français.

L'édition de Lowndes, le Brunet de la Grande-Bretagne, complétée par Bohn, donne une liste bien faite de ces sociétés et de leurs publications jusqu'en 1864 exclusivement. Mais depuis cette époque, elles se sont considérablement multipliées, et nous ne croyons pas que le relevé en ait été fait nulle part. Un livre récent, et dont on rendra compte ici [1], consacre tout un chapitre à une revue rapide de ces sociétés. Nous lui en empruntons l'énumération qui suffira à nous donner une idée de l'activité intellectuelle de nos voisins.

1. *How to form a Library*, par H.-B. Wheatley. Londres, Elliot Stock, 1886. 1 vol. pet. in-8°.

La première société littéraire anglaise qui ait publié des livres est la *Dilettanti society*, fondée à Londres en 1734, et à laquelle on doit quelques relations de grands voyages illustrés avec soin.

En 1812 se forma le *Roxburghe Club*, ainsi nommé en souvenir de la magnifique bibliothèque du duc de Roxburghe (mort le 19 mars 1804). Les publications de ce *club* devinrent de plus en plus importantes; elles comprennent des œuvres curieuses pour les origines de la littérature anglaise et pour l'histoire des mœurs. M. Furnivall, entre autres, lui a donné, en 1863-64, une nouvelle édition du *Seynt Graal*, de Henry Lonelich.

En 1823, fondation du *Bannatyne Club* à Édimbourg, sous les auspices de Walter Scott. Il devait publier des ouvrages relatifs à l'histoire, aux antiquités et à la littérature de l'Écosse. Son nom lui vient de George Bannatyne (1547-1607), auteur du célèbre *Corpus poeticum Scotorum*, et sur la vie duquel on est privé de tout renseignement. Fidèle à sa destination, le club a mis au jour quantité d'ouvrages précieux pour l'histoire particulière de l'Écosse. Il a duré jusqu'en 1867.

Le *Maitland Club* (sir Richard Maitland de Lethington, 1496-1586, poète et avocat écossais; il a conservé, dans deux volumes manuscrits, un grand nombre de vieilles poésies écossaises) fut établi à Glascow en 1828 et prit fin en 1859. Il a publié différentes œuvres d'intérêt local et quelques-unes d'une portée moins restreinte, telles que *The Metrical Romance of Lancelot du Lak* (1839), le catalogue descriptif de sceaux anciens par Henri Laing (1850) et les poésies de celui auquel il empruntait son nom (1828).

En 1834, W. B. D. D. Turnbull fonda l'*Abbostford Club* en l'honneur de Walter Scott. *Arthur and Merlin* (1838), *Romances of sir Guy of Warwick and Rembrun his son* (1840), *The Legend of Katherine of Alexandra* (1841) comptent parmi ses principales publications. Il cessa d'exister en 1866.

L'*Oriental Translation Fund* (1828) se donna pour mission de publier des ouvrages orientaux traduits dans les différentes langues de l'Europe. On en rencontre souvent dans les ventes, où ils n'atteignent pas un prix élevé.

L'*Iona Club* (1833) étudia l'histoire, les antiquités et la littérature primitive des Highlands et des îles de l'Écosse (on sait que l'île d'Iona est une des Hébrides, célèbre par le couvent qu'y fonda saint Colomban). Les travaux de ce club se réduisent à peu de chose.

La *Surtees Society* fut fondée à Durham, en 1834, pour la publication de manuscrits inédits relatifs à l'état moral, intellectuel, religieux et social de la région formant l'ancien royaume de Northumberland, entre le Humber et le Frith of Forth, à l'est, et la Mersey et la Clyde, à l'ouest. Cette société, qui tire son nom de Robert Surtees, auteur d'une *History*

*of the County Palatine of Durham*, est encore florissante et ajoute chaque année à la liste déjà longue de ses publications. C'est elle qui, la première, a travaillé, non seulement pour ses membres, mais pour le public, en tirant ses livres à un nombre suffisant pour les offrir en vente. Cet exemple a été généralement suivi, et surtout par la *Camden Society* (1838) qui a publié une grande quantité d'ouvrages du plus haut intérêt pour l'histoire et les lettres. La seconde série de ces publications, commencée en 1871, se continue avec activité.

L'*English historical Society*, fondée la même année que la *Camden*, a publié seize ouvrages importants, dont le plus considérable est le *Codex Diplomaticus Ævi Saxonici*, édité par J. Mitchell Kemble (1845-48).

Le *Spalding Club* (1839) a été fondé à Aberdeen dans le but d'imprimer les documents historiques, ecclésiastiques, généalogiques, topographiques et littéraires des comtés nord-est de l'Écosse. Une de ses plus intéressantes publications a pour titre : *Sculptured Stones of Scotland* (1856). John Spalding, qui remplit des fonctions municipales à Aberdeen, est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *The History of the troubles and memorable transactions in Scotland and England for 1624-1645*, et qui est d'une valeur inappréciable pour l'histoire des familles écossaises, des mœurs et des événements de l'époque. Il a été publié en 1828 par le Bannatyne Club et en 1828-30 par le Maitland Club (2 vol. in-4°).

L'année 1840 vit la naissance de trois sociétés importantes :

1° La *Parker Society*, qui emprunta son nom à l'archevêque de Canterbury, Matthew Parker, un des principaux organisateurs de l'Église anglicane (1504-1575), se proposait : 1° de réimprimer intégralement les meilleurs ouvrages des Pères et des anciens écrivains de l'Église anglaise réformée, parus primitivement entre l'avènement d'Édouard VI et celui d'Élisabeth ; 2° de réimprimer un choix des œuvres du même genre publiées pendant le XVI<sup>e</sup> siècle; 3° de publier certains manuscrits inédits des écrivains réformés de ces deux époques. La *Parker Society* a compté jusqu'à 7,000 membres. A la fin de ses travaux, M. Henry Gough en dressa une excellente table analytique (1855).

2° La *Percy Society*, sous le patronage de l'évêque Percy (1720-1811), auteur des *Reliques of ancient English poetry*, se donna pour mission de mettre au jour les ballades et les poésies populaires inédites ou peu connues. De 1840 à 1853, époque de sa dissolution, elle a publié une série de volumes très curieux et qui sont fort recherchés.

3° La *Shakespeare Society* dura jusqu'en 1853; son but était de publier des travaux relatifs à Shakespeare et à la littérature de son temps. La controverse soulevée à propos des prétendues découvertes de John Payne Collier amena la suppression de ses travaux, repris plus tard, comme on le verra, par une société nouvelle.

C'est encore en 1840 que se fonda la *Musical Antiquarian Society*,

qui, pendant les sept années de son existence, mit au jour des madrigaux, des opéras, des chansons, des hymnes, etc., dus aux anciens compositeurs anglais.

La *Motett Society* (1841), instituée pour la publication de l'ancienne musique religieuse, ne poussa pas bien loin son entreprise.

La *Society for the publication of oriental texts* (1841-1851) a donné une série d'ouvrages en syriaque, en arabe et en sanscrit.

La *Wodrow Society* (1841-1848), ainsi appelée du nom d'un révérend ministre des premiers temps de la Réformation, Robert Wodrow, fut fondée à Édimbourg et eut pour objet la publication des œuvres des anciens écrivains de l'Église réformée d'Écosse. On lui doit, entre autres, une édition de *History of the Reformation of Scotland,* par John Knox, en 2 volumes.

L'*Ælfric Society* (1842-1856), pour la publication des monuments de la littérature anglo-saxonne et des œuvres relatives à l'état primitif de l'Angleterre, ne mit au jour qu'un petit nombre de volumes édités par Benjamin Thorpe et J. M. Kemble.

La *Chetham Society* (1843) fut fondée à Manchester pour la publication des documents historiques et littéraires se rapportant aux comtés de Lancaster et de Chester. Cette société, qui a pris son nom de Humphrey Chetham (1580-1653), est encore florissante et ajoute toujours à la série de ses volumes, qui sont fort recherchés.

La *Sydenham Society* (1843-1857) s'attacha à la réimpression des ouvrages classiques en langue anglaise et à la traduction des ouvrages étrangers sur la médecine. Dissoute en 1858, elle a été remplacée par la *New Sydenham Society.*

La *Spottiswoode Society* (1843) fut instituée à Édimbourg pour la réimpression des œuvres des membres de l'Église épiscopale d'Écosse et pour la publication des manuscrits curieux ayant trait aux affaires civiles et ecclésiastiques de ce pays. John Spottiswoode, dont cette société prit le nom, fut le premier archevêque écossais dûment consacré après la Réformation (1566-1639). Ses publications s'arrêtent à l'année 1851 ou environ.

La *Calvin Translation Society* (1843-1855), à Édimbourg, a publié 52 volumes de traductions et de commentaires des œuvres de Calvin.

La *Ray Society* (1844) édita des ouvrages illustrés sur la zoologie et la botanique, dont beaucoup sont des traductions.

Le *Wernerian Club* (1844) a réimprimé de vieux ouvrages scientifiques.

La *Hændel Society* (1844-1858), fondée à Londres, pour publier les œuvres complètes de Hændel, mit au jour seize volumes, et, en 1858, elle abandonna l'accomplissement de sa tâche à une société allemande.

La *Hanserd Knollys Society* (1845) fit paraître les ouvrages des

vieux auteurs baptistes, soit anglais, soit étrangers. Elle a donné, entre autres, le *Pilgrim Progress*, de Bunyan, d'après le texte original. Elle s'est dissoute vers 1851.

La *Caxton Society* (1845) publia des chroniques et autres pièces inédites, relatives à l'histoire et à la littérature du moyen âge. On sait que Caxton est celui qui apporta en Angleterre l'art de l'imprimerie.

La *Cavendish Society* (1846) fit paraître des ouvrages de chimie trop importants pour être acceptés par la plupart des éditeurs. Elle a cessé de fonctionner après le gros volume de Gmelin, intitulé : *Handbook of chemistry*.

A l'*Ecclesiastical History Society* (1846-1754) on doit le *Book of Common Prayers*, d'après le texte du manuscrit conservé dans le Rolls Office (Dublin, 3 vol.).

La *Hakluyt Society* (1846) s'attacha aux voyages et aux relations géographiques les plus rares et les plus précieux, depuis les premiers temps jusqu'au voyage autour du monde de Dampier. La société publie annuellement deux volumes environ.

La *Palæontological Society* (1847) s'appliqua à l'étude et à la description des fossiles de la Grande-Bretagne.

L'*Arundel Society* (1849) emprunte son nom à Thomas Edward, *earl* d'Arundel, qui, sous les règnes de Jacques I^er^ et de Charles I^er^, se rendit célèbre par son goût pour les choses d'art. Cette société publie surtout des gravures et des travaux se rapportant aux arts plastiques.

La *Philobiblon Society* (1853) fut fondée par R. Monckton Milnes (plus tard lord Houghton) et Sylvain van de Weyer. Le nombre des membres fut d'abord limité à trente-cinq, puis porté à quarante. Outre des mélanges bibliographiques et historiques, elle a publié *l'Inventaire de tous les meubles du cardinal Mazarin*, par le duc d'Aumale; *les Mémoires de la cour d'Espagne sous le règne de Charles II* (1678-82), *The Biography and Bibliography of Shakespeare*, par Henry G. Bohn; *l'Analyse des travaux de la société des Philobiblon de Londres*, par Octave Delepierre, etc.

L'*Ossianic Society* (1853) a été fondée à Dublin pour la conservation et la publication des manuscrits en langue irlandaise.

Le *Warton Club* (1854) ne survécut pas à la publication de son quatrième volume.

La *Manx Society* (1858) a été établie à Douglas, dans l'île de Man, pour publier les documents relatifs à l'histoire de l'île.

La *Philological Society*, grâce à l'initiative de MM. Furnivall et Richard Morris, engendra l'*Early English text Society* (1864), analogue à notre *Société des anciens textes français*. De 1864 à 1884, cette société a publié quatre-vingt-deux volumes de monuments inédits de la première époque de la langue, et quarante-quatre réimpressions.

La *Ballad Society*, à la tête de laquelle on trouve encore M. Furnivall, a publié un grand nombre d'anciennes poésies populaires et historiques d'une grande valeur.

La *Chaucer Society* (1864), toujours due à la même initiative, a pour programme « d'honorer Chaucer et de montrer à ses admirateurs et à ceux qui l'étudient combien les meilleurs manuscrits inédits diffèrent des textes imprimés ».

La *Spenser Society* (1867), fondée à Manchester, édita à petit nombre de belles éditions des vieux auteurs nationaux.

La *Harleyan Society* (1867) a publié un grand nombre d'archives d'abbayes et d'églises, ainsi que le catalogue des chevaliers de Le Neve. Elle doit son nom à Robert Harley, *earl* d'Oxford et Mortimer (1661-1724), grand bibliophile, dont le catalogue est resté célèbre.

Le *Hunterian Club* (1871) a été fondé à Glascow, où il y avait déjà une *Hunterian Library*. Parmi ses publications, la plus importante est celle du manuscrit de George Bannatyne, commencée en 1873 et terminée en 1881. John Hunter est, comme physiologiste et chirurgien, une des illustrations de l'Angleterre (1728-1793).

*The New Shakespeare Society* (1873) a pour fondateur M. Furnivall.

L'*English dialect Society* (1873), fondée à Cambridge par M. Skeat, a pour objet : 1° d'établir un lien entre tous ceux qui ont fait une étude spéciale de quelqu'un des dialectes ou patois de l'Angleterre, ou qui prennent intérêt à ces études ; 2° de centraliser les travaux des collectionneurs des termes provinciaux, de manière à amasser les matériaux d'un recueil complet de ces termes ; 3° de publier les glossaires manuscrits et de réimprimer ceux qui, existant déjà, sont devenus rares ou sont dispersés dans le corps d'autres ouvrages ; 4° de donner aux personnes qui s'intéressent à ces recherches les renseignements et les secours dont la société peut disposer. Depuis 1875, c'est à Manchester que se trouve le siège de cette importante société.

La *Palæographical Society* (1873) reproduit les fac-similés de vieux manuscrits.

L'*Index Society* (1877) rédige et publie : 1° des tables analytiques des grands ouvrages nationaux ; 2° des tables de référence sur les sciences, la littérature et les arts ; 3° une table générale embrassant toutes les branches de l'activité intellectuelle.

La *Folk-Lore Society* (1878), fondée par M. W. J. Thoms, a pour but de « conserver et de publier les traditions populaires, les ballades, légendes, proverbes et dictons locaux, superstitions et anciennes coutumes tant de la Grande-Bretagne et de l'Irlande que des autres pays ».

La *Society for the promotion of Hellenic studies* (1879) publie, dans son journal, des mémoires et des documents inédits, des inscriptions, des dessins, des descriptions et des vues ayant trait à l'histoire de la

Grèce ou à sa littérature pendant les périodes ancienne, byzantine et néo-hellénique.

La *Topographical Society of London* (1880).

La *Browning Society* (1881), fondée par M. Furnivall en l'honneur et pour l'étude du poète Browning.

La *Wiclif Society* (1882), encore fondée par l'infatigable Furnivall, pour la publication des œuvres complètes du grand réformateur.

La *Pipe Roll Society* (1883), sur laquelle M. Wheatley néglige de donner des renseignements, que son titre bizarre fait désirer.

L'*Oxford Historical Society* (1884).

La *Middlesex County Record Society* (1885).

A ces sociétés, citées par M. Wheatley, on peut ajouter la *Zoological Society of London*, la *Royal Geographical Society*, la *Royal Historical Society*, l'*Architectural publishing Society*, la *Royal Institution of Great-Britain*, la *Royal Society of literature*, la *Victoria (Philosophical) Institute Society* et la *Shelley Society*, toute récente.

Toute longue qu'elle soit, cette liste, nous en avons la conscience, est loin d'être *exhaustive*.

B.-H. G.





# IDÉES

DE

# BIBLIOGRAPHIES SINGULIÈRES

---



EMBLABLE aux sciences exactes, la bibliographie a plus à craindre de la diffusion que de la sécheresse; auxiliaire indispensable de l'histoire et de la critique littéraires, elle ne doit pas empiéter sur leur domaine. Mais si l'étendue ou la notoriété acquise du sujet la réduisent le plus souvent à n'être qu'un répertoire de connaissances, une nomenclature qui cache sous de brèves formules l'érudition et la sagacité de l'auteur, elle échappe parfois, sans usurpation, à ces exigences. Traite-t-elle d'une branche de l'histoire, d'un genre littéraire, limité à un temps ou à un pays, d'un seul écrivain, elle a plus de liberté déjà, plus d'expansion que dans les ouvrages généraux; elle admet de sobres discussions, des explications sur la rareté, sur la valeur des livres, mais restreint-elle encore le champ de

son observation, se fait-elle épisodique et particulière, tente-t-elle, pour la première fois, la classification d'écrits singuliers, bizarres si l'on veut, elle gagne alors ses coudées franches, elle se laisse envahir par la critique de détail, protégée qu'elle est par la nouveauté, par l'étrangeté de son objet, et certaine, à tout le moins, de séduire quelques bibliomanes. Notre siècle, avec ses brusques engouements, ses subtilités d'analyse, a eu le monopole de ces bibliographies spéciales; il les a façonnées selon les caprices de la mode, de la politique et de la morale régnantes; il les a faites frondeuses ou grivoises, toutes les fois qu'il a pu compter sur la complicité des auteurs. Il est à croire que la postérité n'aura pas de ces complaisances, elle réservera son admiration pour les travaux où MM. Paul Lacroix, Léopold Delisle, Émile Picot continuent, avec une plus fine et minutieuse investigation, les traditions de Brunet et de Quérard ; les essais écourtés et fautifs, où la bibliographie n'a été qu'un prétexte à se gausser du clergé, à s'égayer des malheurs conjugaux, seront méprisés, oubliés plutôt ; on enverra au *cabinet*, rejoindre le sonnet d'Oronte, telle bibliographie malpropre, et telle autre, à qui sa longueur et son côté lascif ont concilié quelque faveur, aura été jugée aussi peu sérieuse dans la forme qu'au fond. Mais ce n'est là que le revers de la médaille : en dépit de ses amis maladroits et du discrédit dont ils la menaçaient, la bibliographie spéciale a fait son chemin honnêtement; dans l'ordre historique et littéraire, les monographies se sont multipliées; l'escrime, la chasse, les sciences occultes, les relations d'anciens voyages en Amérique ou en Terre-Sainte, ont fourni matière à d'intéressantes brochures, presque des livres. Il est aisé, sans soulever d'irritantes questions, sans sortir du bon ton et du bon goût, d'indiquer d'autres sujets piquants ou curieux de bibliographies spéciales; il y a souvent quelque profit à retirer, pour la cause des lettres, de ces ébauches de projets; à n'y voir même qu'un divertissement égoïste; ils sont comme l'assaisonnement de l'érudition.

On pourrait avoir une bibliographie alimentaire — épulatoire, diraient les pédants — et Monselet l'écrirait délicieusement. Les multiples éditions du *Cuisinier royal* et de *la Cuisinière bourgeoise* (il y a même une *Cuisine en musique* (1738), et une récente *Cuisinière poétique*), et la légende du *Pastissier François Elzevir*, et *les Dons de Comus* que Meusnier de Querlon a agrémentés d'une si jolie préface, et tant de *soupers* galants, servis dans de petites maisons, depuis Cailhava ou Millevoye jusqu'au *déjeuner* de Théophile Gautier, qui donc en ferait la nomenclature anecdotique, si ce n'est le rénovateur de *l'Almanach des gourmands?* Les classiques du genre : Carême, qui a décrit ses pièces d'architecture gastronomique, exécutées pour des palais royaux; Brillat-Savarin, qui publia anonyme, en chef-d'œuvre qui s'ignore, la première édition de sa *Physiologie du goût;* Berchoux, qui eut, avec son poème savoureux, un

des plus vifs succès de ce siècle; Colnet, Grimod de La Reynière, garderaient leurs places d'honneur à cette table, invitant à s'asseoir près d'eux leur vieil ancêtre, Christoforo di Menisburgo, maître d'hôtel des ducs de Ferrare, auteur des *Banchetti* (1549), le plus introuvable des livres de cuisine; la noblesse et le génie, Élisabeth Talbot, comtesse de Kent, qui apprit à la cour des Stuarts les conserves et les confitures; Alexandre Dumas, qui amusait sa vieillesse avec des recettes culinaires, consignées dans un gros livre, tiendraient le haut bout. On aurait un petit coin, celui que les anciens laissaient prendre aux parasites, pour ces facétieux opuscules, ces *Manuels de l'amateur d'huîtres, de fromages, de marrons*, que la Restauration vit éclore et qu'Henry Monnier égaya de verveuses lithographies en couleurs. Les mets épuisés, c'est le cortège des boissons, le vin d'abord, qui a sa littérature, ses poètes, Bacchus près d'Apollon, l'ode d'Anacréon et d'Horace, la chanson d'Olivier Basselin et de Panard, les duels en vers latins sur la précellence du vin de Bourgogne et du vin de Champagne, sans parler d'ouvrages généraux comme le *De naturali vinorum historia* de Bacci (1596), le *Traité du vin* de Paulmier (1589), et telle publication monumentale sur les *Vins de Bordeaux;* une mention, sous forme d'appendice, est due aux ennemis de la vigne, le plus implacable surtout, qui a déjà provoqué un déluge de brochures, le phylloxera. Glissons sur la bière et le cidre, qui ont leurs partisans et leurs poètes aussi, Flamands et Germains, Normands et Bretons, sur l'alcool, sujet triste; mais gardons-nous d'omettre trois breuvages exotiques, que les anciens explorateurs et médecins gourmets avaient accoutumé de grouper, le thé, le café, le chocolat. Voici, sur la matière, une série de livrets des deux derniers siècles : le traité, plusieurs fois imprimé, de Philippe-Sylvestre Dufour nous montre, en ses naïves images, un sauvage vêtu de plumes qui fabrique le chocolat, un Chinois qui cultive le thé, un Turc qui va de son narghileh à sa tasse de café; l'Espagnol Léon Pinelo (1636) se demande gravement si l'on peut boire de « l'excellent chocolat » les jours de jeûne, et il conclut à proscrire cette sensualité; le café, cher à Voltaire et célébré par les jésuites en vers latins de tous rythmes, est une friandise coûteuse, réservée aux tables des opulents négociants de Nantes ou du Havre de Grâce; quant au thé, avant le *five o'clock tea* et les *thés à l'anglaise* du règne de Louis XVI, il était tenu en suspicion, et l'*herba thea,* comme disaient les savants en *us*, passait pour un poison. Que ne pourrions-nous pas ajouter! Ces notes à bâtons rompus font entrevoir l'importance d'un catalogue raisonné d'ouvrages sur le manger et le boire ; on y mettrait pour épigraphe cet aphorisme, conclusion d'un roman anglais : « Voulez-vous être heureux, voulez-vous plaire, et toujours et à tout le monde: ayez un bon cuisinier. »

Une bibliographie curieuse, relative à une plante qui a pris plus de place dans nos mœurs que l'opium dans la vie des Orientaux, serait celle

du tabac; avec de simples titres de livres, elle serait imagée déjà à cause du zèle des partisans et de l'acharnement des adversaires; elle retracerait les phases d'une habitude, fructueuse pour les États, tyrannique ou déplaisante pour les individus, la mode substituant au tabac à priser, dont ne veulent plus aujourd'hui que les portières et les vieux professeurs, le tabac à fumer, jadis réservé aux matelots. La bibliographie du tabac a été écrite en Angleterre; elle s'y est appelée *Bibliographia nicotiana;* mais, ancienne et exclusive, elle n'a guère compris que les ouvrages de Neander, de Tobias Veuner (1621), de Maynwaring (1672), le *Depicâ nasi* et le *Satyricon sternutatoire* de Colhausen (1716), le *Counterblast to Tobacço* où le roi Jacques Ier montre plus d'énergie que dans ses actes politiques et la violente invective *De abusu tabaci*, du médecin danois Simon Paulli. Il faudrait la renforcer de la mignonne épître illustrée de Zerlinde à Marianne, *le Tabač* (1769), et des écrits badins qui foisonnèrent, de 1830 à 1850, *l'Art de fumer la pipe et le cigare*, joli poème de Barthélemy, l'auteur de *Némésis, la Pipe*, poème d'étudiants et de grisettes par L. de Rylé. Nous savons même un *monologue,* inspiré par cette bonne maîtresse, des nombreuses *hygiènes* et *physiologies* du tabac; des *Almanachs du fumeur et du priseur*, etc.; ajoutez, pour les gens sérieux, les vieux rapports sur les fermes des tabacs, les discours à la Chambre, au moment de l'établissement du monopole (il y a de quoi en faire un gros volume) et les diatribes médicales, aussi courageuses qu'inutiles, dont ne saurait se passer aucune *bibliothèque populaire*. Les délicats qui répètent avec Michelet : « le tabac a tué le baiser » et ne pardonnent pas à Tony Johannot d'avoir affublé d'une cigarette le profil d'éphèbe de George Sand jeune, demanderont, pour fuir cette tabagie, une bibliographie des parfums; celle-ci confinerait à la toilette avec ses *secrets*, ses *arts de conserver la beauté;* elle serait indiscrète avec les teintures, on referait la dissertation de Jal sur *les Oizelets de Chypre* (boulettes ou *bullottes* de parfums, comme dit Le Duchat), et l'on irait chercher l'aloès dans la Bible et le patchouly dans Regnier. Intéressante aussi, une bibliographie de la barbe et des cheveux, un chapitre de l'histoire de la mode; jugez plutôt de l'importance du cheveu féminin dans *l'Ane d'Or* d'Apulée ou dans l'extraordinaire *Conniphonie* (1803). Nous avons vu, dans une riche bibliothèque angevine, celle de M. le marquis de Villoutreys, plus de cent bouquins sur les barbes, barbes de moines, barbes de gentilshommes, *Pogonologies* et *Pogonotomies* comme s'il en pleuvait : une des raretés de la collection est la *Physiologia barbæ humanæ*, d'Ulmus (1603), avec gravures; mais le joyau est, sans contredit, *la Pogonologie ou discours facétieux des barbes* (par Regnaud d'Orléans), imprimée à Rennes, chez Pierre Bretel (1589). On ne connaît plus que cet exemplaire, celui de la Bibliothèque nationale ayant disparu, il y a quelques années, et, malgré l'analyse que M. A. de la Borderie a insérée de l'introuvable petit livre

dans un bulletin bibliographique de Rennes, nous nous permettrons de lui faire un léger emprunt. Pour rompre la monotonie de sa prose, où il n'hésite pas, à propos de barbes, à introduire Paracelse et la médecine spagirique, l'auteur l'agrémente de quelques vers, et voici sa version du vieil apologue d'où La Fontaine a tiré sa fable, *l'Homme entre deux âges et ses deux maîtresses :*

Pandarus ayant ja la teste my-partie
De cheveux blancs et noirs, deux femmes avoit pris :
L'une jeune, en bon poinct, qui tous les cheveux gris
Du povre homme arrachoit, pour gaigner la partie
L'autre, vieille, édentée, enrageant de ce point,
Les cheveux noircissans arracha de tout poinct,
Si bien qu'en moins de rien ce povre homme pelé
Fut la fable de tous ; chacun badin le nomme
D'avoir deux femmes pris en cest âge gelé,
Pour se faire plumer comme on fait une pomme.

Ce passage est à noter pour une édition *variorum* des fables de La Fontaine.

Une bibliographie médicale serait sérieuse et austère sous la plume d'un Littré; mais elle dégénérerait, sans trop d'effort, en bouffonnerie, si on lui faisait comprendre toute la gamme des extravagances humaines, médecines hermétique, spagirique, empirique, depuis les visions de Paracelse jusqu'à celles de Saccombe, l'auteur de *la Luciniade;* en se restreignant à ces singuliers ouvrages qui paraphrasent, avec un luxe de termes techniques, les conseils de Macette et de la Célestine, ou encore aux anciens et modernes syphiliographes (poètes aussi, comme l'auteur de certain *triomphe,* Fracastor et Barthélemy), on retomberait dans la bibliographie du comte d'I***. Mais, sans se salir les doigts ou trop s'offusquer l'odorat, quel étonnant recueil on ferait des boniments médicaux et pharmaceutiques ! Nous croyons savoir que Philarète Chasles, préparant peut-être, ainsi que Flaubert, une histoire de la crédulité et de l'outrecuidance de ses semblables, en avait réuni un certain nombre, et nous avons vu un volume de sa bibliothèque, véritable salmigondis de réclames sanitaires. C'est un déluge, le fatras imprimé des guérisseurs ! Après avoir couvert les murs et la quatrième page des journaux, elles ont, ces réclames, gagné la librairie, envahi la brochure, le livre, étouffant le bon grain sous l'ivraie; mais il faut se défendre de leur assimiler tel écrit d'un véritable homme de lettres, faisant, pour une fois, de la prose utilitaire, et voulant que sa guérison profite à tous les myopes. Nous rentrerions ici, ou peu s'en faudrait, dans le sérieux du vieux spécialiste André du Laurens et de l'opticien Chevalier; hâtons-nous d'en sortir avec les dentistes, ces pontifes du charlatanisme, à qui Tabarin et Mangin ont transmis l'héritage de leurs chars invraisemblables, de leurs

parades et de leurs *prospectus*. Nous n'entendons pas confondre ces saltimbanques avec les vrais praticiens, et nous ne citons qu'avec respect *l'Ostéographie* de Blainville, *l'Odontography* d'Owen, deux savants et magnifiques ouvrages ; est-ce notre faute, pourtant, si des dentistes autorisés, très brevetés ont commis des insanités pseudo-littéraires, d'une emphase grotesque ? Certain *Dentiste des dames*, élucubration mêlée de prose et de madrigaux, du fait d'un contemporain de Parny, a déjà bien son prix ; mais *l'Odontotechnie*, « poème en quatre chants, dédié aux dames » (toujours !), mériterait au sieur Marmont l'immortalité du ridicule ; le frontispice du volume, une lithographie qui sent son époque (1824), représente Cadmus semant les dents du dragon, avec cette légende :

> Des dents d'un fier dragon, Cadmus semant la terre,
> Inventa le premier la science dentaire.

M. le Dr Chéreau, qui mentionne le poète et le poème dans son curieux *Parnasse médical*, glisse trop rapidement, à notre gré, sur cette phénoménale variante, en style de foire, du fameux : « avocat, passez au déluge ! »

Songe-t-on que chaque science, comme chaque genre littéraire, pourrait avoir sa bibliographie ? Combien serait variée et instructive entre toutes, une bibliographie de l'astronomie, depuis les *Libros del saber de astronomia* d'Alphonse X, le sage roi de Castille, et la *Paraphrase de l'Astrolabe* de Jacques Focard, jusqu'aux travaux de Laplace, de Bailly, d'Arago, de Flammarion ! Et l'art militaire, avec ses traités gothiques de fortifications et d'artillerie, et l'agriculture qui offrirait, avant Olivier de Serres, un des plus précieux incunables, les *Ruralia commoda* de Pierre de Crescentius, sorti des presses de Schussler, d'Augsbourg (1471) ! Dans le domaine de l'industrie, un curieux dresserait un catalogue de tout ce qui a été écrit sur les isthmes de Suez et de Panama, percement et spéculation ; un autre s'amuserait à colliger toutes les productions qu'ont fait éclore les assurances sur la vie, une vraie littérature, où les noms de MM. About et Sarcey côtoient ceux de spécialistes comme MM. de Courcy et Reboul, où la plus vertueuse propagande se donne des airs de révélations piquantes : « La confession de Mme X. » presque un titre à la Belot. Il y aurait plus d'intérêt dans des bibliographies qui mettraient en relief, à côté de l'habileté, de l'ingéniosité de l'homme, son courage et son audace ; de ce nombre seraient celles des voyages d'exploration, des chasses aventureuses, des combats de taureaux, des ascensions célèbres. La rareté n'est pas le seul mérite de ces antiques relations de voyages, que les amateurs anglais et américains couvrent d'or, et, pour n'être pas des monuments de l'ancienne typographie, les récits d'expédition au pôle Nord ou dans l'Afrique équatoriale auront quelque jour leur prix.

Il n'est pas un chasseur bibliophile qui ne place, près de son vieux Du Fouilloux cette *Chasse au lion* de Jules Gérard, que Gustave Doré a commentée avec son puissant crayon. La *Tauromachie,* qui s'enseigne comme une science, a, en Espagne, ses manuels et ses livres d'or. Nous savons un collectionneur de Bourg qui a réuni à peu près toutes les ascensions au mont Blanc, racontées par les témoins; le grand péril a rendu éloquents tous ces narrateurs, des savants, comme Saussure, des gens du monde, comme le comte de Bouillé, un des futurs héros de Patay. Les voyages aériens ont été précieusement consignés et ils ont aussi leurs fanatiques, en attendant leur bibliographe; nous comptons parmi les brochures préférées de notre humble bibliothèque *la Description de l'expérience aérostatique faite à Nantes, le 6 septembre 1784.* Quel ne sera pas le développement donné à la littérature des ballons, si le problème de leur direction est enfin résolu, et si comme le disait, il y a un siècle, en ses *Folies philosophiques*, le marquis de Luchet, « les Mongolfières nous font découvrir le pays inconnu » !

Olivier de Gourcuff.





UNE

# ÉDITION CAZIN INCONNUE DE *LA PUCELLE*

## DE VOLTAIRE

LA PUCELLE D'ORLÉANS, POÈME HÉROÏ-COMIQUE EN VINGT ET UN CHANTS (épigraphe : *non vullus, non color unus*). LONDRES, *1790*, in-24 de 274 pages. (Hauteur, 123 millimètres ; largeur, 75 millimètres.) *Frontispice, portrait et 21 figures.*



M. CORROENNE, dans son excellent *Guide du cazinophile,* parle bien d'une édition portant la date de 1790 et ayant le même nombre de pages; mais, outre le manque de figures (celle dont il parle n'ayant qu'un frontispice), elle est absolument différente de celle que nous possédons.

Les amateurs de ces charmantes petites éditions Cazin nous sauront sans doute gré de décrire celle-ci.

1. *Frontispice.* — Un âne ailé, près d'un tombeau sur lequel est écrit : Pucelle d'Orléans.

Ce frontispice diffère de l'édition citée par M. Corroenne : d'abord, parce qu'il n'est pas en face du titre; de plus, le sien porte un âne debout sur les jambes de derrière, celles de devant appuyées sur une sorte d'autel, tandis que le nôtre est simplement *près* d'un *tombeau.*

2. Portrait de Jeanne d'Arc, en buste, dans un médaillon; au-dessous, Jeanne d'Arc sur le bûcher.

Ce portrait est cité par M. Corroenne comme appartenant à une édition in-24 lyonnaise, et signé : N. de Launay, sculp. ; le nôtre, pourtant, n'est pas signé et est en outre, ainsi que le frontispisce et les vingt et une figures, imprimé à l'*aquatinte.*

3. *Fig. du Ier chant.* — Agnès Sorel couchée. Charles VII, conduit par l'Amour, va la rejoindre.

*Légende.*

La pudeur passe, et l'amour seul demeure;
Son tendre amant l'embrasse tout à l'heure.

4. *Chant II.* — Jeanne couchée et endormie. Le capucin, d'un côté du lit, relève les draps; le muletier, de l'autre, paraît désespéré; au-dessus, Morphée dans un nuage (*figure très libre*).

*Légende.*

Le moine gagne; un sorcier est heureux.
Le Grisbourdon se saisit des enjeux.

5. *Chant III.* — Agnès entre les bras de Bonneau; dans le fond, une servante lève les mains au ciel.

*Légende.*

Puis, sur Bonneau se penchant d'un air tendre,
C'en est donc fait, dit-elle, on me trahit.

6. *Chant IV.* — Jeanne et Dunois nus au milieu d'une salle. Deux gardes les attachent, un autre est à genoux devant eux; dans le fond, à droite, Grisbourdon arrive à cheval; à gauche, Conculix fait un geste d'étonnement (*figure libre*).

*Légende.*

Languissamment le beau bâtard lorgnait
Et pour lui seul son grand cœur gémissait.

7. *Chant V.* — Grisbourdon, à genoux, baise le pied du diable paraissant tout à coup; d'autres démons, assis à une table, sont dans l'attitude de l'effarement.

*Légende.*

Le cordelier, plein d'une sainte horreur,
Baise à genoux l'ergot de son seigneur.

8. *Chant VI.* — Jeanne, entièrement nue, lève son épée sur le muletier agenouillé.

*Légende.*

A ses genoux le chétif muletier
Craignant pour soi le sort du cordelier.

9. *Chant VII.* — Dunois délivre Dorothée, attachée au bûcher et prête à être brûlée; en haut, l'âne ailé vient à eux.

*Légende.*

Allons, dit-il, venez à moi, mon âne.

10. *Chant VIII.* — Deux hommes nus combattent.

*Légende.*

...... Oh ! oh ! dit le Breton
Dieu me pardonne, on nous a pris nos belles.

11. *Chant IX.* — Martinguerre, assis à table entre Judith et Dorothée, embrasse la première ; Dorothée s'éloigne, effrayée.

*Légende.*

D'un gros baiser la barbouille et lui dit :
J'aimai toujours les filles d'Angleterre.

12. *Chant X.* — Agnès Sorel, dans un couvent, entourée de religieuses.

*Légende.*

Et si jamais je vais en paradis,
Je n'y serai qu'auprès de Magdeleine.

13. *Chant XI.* — Jeanne, nue, armée d'une épée et d'un bouclier, chasse les Anglais du couvent.

*Légende.*

Il a mon casque, il a ma soubreveste.
Il était vrai, la Jeanne avait raison.

14. *Chant XII.* — Charles VII se lève de la table où sont assis Bonneau et Monrose et fait voir qu'il va sortir.

*Légende.*

Il en est sûr, il quitte son repas.
Adieu, Bonneau, je cours entre ses bras.

15. *Chant XIII.* — Talbot, armé d'un bouclier et d'une épée, se précipite dans le château de Cutendre.

*Légende.*

Le fier Talbot entre et se précipite :
Fureur, succès, gloire, amour ; tout l'excite.

16. *Chant XIV.* — La Trémouille blessé, entre les bras de Dorothée. Un ermite prie à genoux à côté de lui. J. Chandos, à cheval, caracole près d'eux ; dans le fond, Dunois, aussi à cheval.

*Légende.*

L'ermite auprès, qui marmotte tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole.

17. *Chant XV.* — Agnès couchée à terre ; à genoux près d'elle, un

chevalier lui ôte sa cuirasse et paraît étonné ; un autre accourt. Dans le fond, l'armée.

*Légende.*

De la cuirasse il défait les cordons,
Il voit, ô ciel ! ô plaisir ! ô merveille !...

18. *Chant XVI.* — Saint Denis, en costume d'évêque, paraît devant saint Pierre assis sur un trône et entouré de saints.

*Légende.*

Il salua trois fois très humblement
Les conseillers, les premiers présidents.

19. *Chant XVII.* — Agnès Sorel poursuit le confesseur qu'un chevalier tient par les cheveux ; une femme renversée tente d'arrêter le chevalier en le retenant par les jambes.

*Légende.*

Le confesseur, dans une prompte fuite,
D'Agnès Sorel évitait la poursuite.

20. *Chant XVIII.* — Charles VII et Jeanne d'Arc à cheval, entourés de cavaliers ; devant eux, des hommes enchaînés, à genoux, les supplient.

*Légende.*

Mon roi, dit-elle, avouez que ce jour
Est fortuné pour cette pauvre race.

21. *Chant XIX.* — Dorothée et La Trémouille, à terre, dans les bras l'un de l'autre. Au fond, Traconel.

*Légende.*

A ce discours, La Trémouille répond :
Ce n'est point moi, je n'ai pas cette gloire.

22. *Chant XX.* — Jeanne couchée; l'âne ailé, au pied de son lit; un homme entre au fond.

*Légende.*

Vers son amant elle avança la main,
Sans y songer ; puis la tira soudain.

23. *Chant XXI.* — Jeanne, dans les airs et montée sur son âne ailé, se précipite sur un chevalier armé d'un bouclier et d'une épée. A gauche, des hommes d'armes débouchent d'une route.

*Légende.*

Au lieu d'amis, Jeanne, la lance en main,
Fondait sur lui, sur son âne divin.

Telle est la description des vingt-trois figures composant notre exemplaire. Ces gravures, ainsi que nous le disons plus haut, sont *toutes* imprimées à l'aqua-tinte ; nous ajouterons qu'elles sont fort jolies et rappellent la manière de Moreau. Nous ne croyons pas trop nous avancer, malgré le manque de signatures, en lui en attribuant la paternité.

Cet exemplaire a été recouvert d'une seconde reliure, qui diffère essentiellement de celles ordinaires aux éditions Cazin ; mais les caractères et le papier sont bien ceux employés habituellement par cet éditeur et ne peuvent laisser aucun doute sur sa provenance cazinophile.

ÉMILE MAHÉ.





# ALEXANDRE DUMAS

## ET L'ACADÉMIE FRANÇAISE



ANS une étude sur *Alexandre Dumas et son Œuvre,* que *le Livre* voulut bien signaler l'année dernière à ses lecteurs, avec une indulgence dont nous lui sommes profondément reconnaissant, nous avons essayé, sur des documents alors insuffisants ou incomplets, de résoudre la question de savoir si notre héros chercha, ou non, à entrer à l'Académie française. Nous nous sommes décidé pour l'affirmative, contrairement à l'opinion exprimée, le 11 février 1875, par l'honorable M. d'Haussonville, dans sa réponse au discours de réception de M. Alexandre Dumas fils. Nous demandons la permission de verser dans le débat tous les documents qui sont parvenus à notre connaissance, soit avant, soit après notre travail de l'an dernier, et qui peuvent former les éléments d'un jugement définitif sur cette intéressante question. Ces documents, disons-le tout de suite, n'ont fait que nous confirmer dans notre opinion première.

M. d'Haussonville avait dit, en s'adressant au récipiendaire :

« Nos règlements, dont vous avez reconnu la justesse, puisque vous vous y êtes soumis, nous interdisent d'apporter nos suffrages à quiconque n'a pas témoigné par écrit le désir de nous appartenir. Votre illustre père les aurait sans doute obtenus s'il les avait demandés. A l'exemple de Balzac, de Béranger, de Lamennais et de tant d'autres, pour ne parler que des morts, *il a préféré demeurer ce que vous appelez, quelque part, un académicien du dehors.* »

Examinons la valeur de l'assertion de l'éminent académicien.

M. Charles Maurice, à la page 391 du tome Ier de son *Histoire anecdotique du théâtre, de la littérature* [1], etc., affirme qu'Alexandre Dumas avait demandé l'Académie française en 1837, 1840, 1842, 1844 et 1849.

Que si nous ajoutons foi à une anecdote racontée par Mary Lafon dans son ouvrage intitulé *Cinquante ans de vie littéraire,* et reproduite dans la *Gazette anecdotique* [2], la velléité éprouvée par Dumas d'entrer à l'Académie remonterait même à 1834.

Le poète Parseval-Grandmaison était mort le 7 décembre de cette même année; comme Michaud, l'auteur de l'*Histoire des Croisades,* il figurait parmi les Quarante.

Un jour — écrit Mary Lafon — que, sur sa demande, je venais d'apporter mon volume à Michaud, dans sa belle maison de Passy, la porte du salon s'ouvre violemment, un homme de haute taille, au teint de bistre et aux cheveux touffus comme une forêt et crépus, s'élance en deux bonds jusqu'au fauteuil de l'auteur du *Printemps d'un Proscrit,* et lui jette ces mots d'une voix étouffée :

Monsieur Michaud, je me porte candidat au fauteuil de Parseval de Grandmaison et vous demande votre voix ! » — Déjà ! répondit le malin vieillard, qui savait qu'on avait enterré ce jour-là son collègue. Et il ajouta de sa voix grêle et railleuse : « Vous êtes donc venu par le corbillard ! »

Abasourdi, c'est le mot, par cette épigramme, Dumas nous regarda tous, mit son chapeau et, tournant sur ses talons, disparut aussi brusquement qu'il était entré, au milieu de nos éclats de rire.

La démarche de Dumas était inconsidérée sans doute; mais, il faut bien le reconnaître, sa candidature pouvait sérieusement se soutenir même dès 1834, car il avait déjà donné, soit seul, soit en collaboration : *Henri III et sa Cour, le Mari de la Veuve,* au Théâtre-Français; *Christine, Napoléon Bonaparte, Charles VII chez ses grands vassaux,* à l'Odéon; *Antony, Richard Darlington, la Tour de Nesle, Catherine Howard, Angèle,* à la Porte Saint-Martin; le drame de *Teresa,* à la salle Ventadour. De plus, il avait déjà publié, dans la *Revue des Deux Mondes* ses premières et peut-être ses meilleures *Impressions de voyage.*

En 1839, à propos de sa pièce de *Mademoiselle de Belle-Isle,* il écrivait à Buloz, directeur du recueil précité et commissaire du roi près le Théâtre-Français :

Je sais que pendant la lecture vous avez été parfaitement bien... Réglez tout, séance tenante, avec votre impartialité ordinaire. Parlez donc de moi, dans la *Revue,* pour l'Académie, et demandez-vous à vous-même comment il se fait que je ne sois pas sur les rangs, quand A... se présente [3].

Il s'agissait d'Ancelot qu'on ne songerait guère, bien qu'il ait réussi à être

1. Paris, 1856, chez Henri Plon, 2 vol in-8°.

2. *Gazette anecdotique,* publiée par G. d'Heylli; Paris, librairie des Bibliophiles, petit in-8°, t. XVIIIe, année 1884, p. 18 et 19.

3. Voir lettre de M. Edouard Bergounioux à M. Delaunay, directeur du *Journal des Artistes,* publiée dans ce journal, le 15 décembre 1844, 38e livr., t. Ier, série 2, 18e année, et qui a paru en brochure.

académicien, à opposer aujourd'hui à Alexandre Dumas. Il est vrai que dès 1824, c'est-à-dire dix-sept années avant sa réussite, la candidature d'Ancelot était déjà officiellement annoncée dans le *Journal des Débats*. L'Académie, a écrit quelque part Alphonse Karr, est le prix de l'obstination.

En janvier 1841, Dumas se tourna vers son ami Charles Nodier; dans une lettre datée de Paris [1], il s'exprimait ainsi :

Croyez-vous que j'aurais en ce moment des chances à l'Académie? Victor Hugo a passé (il avait été élu le 7 janvier, en remplacement de Népomucène Lemercier). Tous ses amis étaient à peu près les miens. Voyez donc, à la prochaine séance, avec Casimir Delavigne, qui me porte quelque intérêt, à vous recorder. Si vous voyez que la chose prenne quelque consistance, montez à la tribune académique et dites en mon nom, à vos honorables confrères, quel serait mon désir de siéger parmi eux; faites valoir mon absence toutes les fois que j'ai pensé que ma présence serait un embarras; enfin, dites de moi tout le bien que vous en pensez et même celui que vous ne pensez pas. Si vous ne voyez pas de chances, bouche close.

Mille hommages à mesdames Nodier et Mennessier que je charge aussi de ma cause et à vous, tous les respects du cœur.

ALEXANDRE DUMAS.

Citons, d'après *l'Argus soissonnais*, du 21 septembre 1883, un passage d'une lettre de Dumas à Victor Hugo, datée de 1841 comme la précédente :

Que pensez-vous de ma candidature en ce moment-ci? Est-ce que ce ne serait pas beau d'entrer ensemble? Voyez Pongerville et Nodier et parlez-leur de cela. Je sais que vous serez aussi content de me voir vous suivre que j'ai été content de vous voir me devancer.

Alphonse Karr affirmait dans *les Guêpes*, en février 1842, que Dumas fut l'un des neuf candidats fruits secs aux deux fauteuils alors vacants parmi les immortels. Dans le même recueil (mars 1842), nous trouvons le passage suivant :

M. Alexandre Dumas, voyant que ce n'é tait pas encore son tour d'être de l'Académie, a dit en s'en retournant à Florence, où il demeure depuis quelque temps : « Je demande à être le quarantième, mais il paraît qu'on veut me faire faire quarantaine ».

Et cependant notre héros emportait quelque secret espoir, car, au moment même de son départ, il écrivait au baron Taylor :

Au revoir, très cher, songez à *mon Académie*. Chauffez Nodier, Barante et Molé. Ce sont, je crois, les trois personnes sur lesquelles vous avez le plus d'influence. Vous savez que, sur un mot de vous, je reviens [2].

Le 11 décembre 1843, Casimir Delavigne mourait, laissant vacantes deux

1. Cette lettre, dont *le Bibliophile*, édité par G. Brunox (Paris, 1883-1884, gr. in-8°), a reproduit le texte à la page 135 et les deux dernières lignes, en fac-similé, à la page 136 *bis*, faisait partie de la collection d'autographes de M. Bovet; l'original manuscrit a été vendu 125 francs, en juin 1884, à l'hôtel Drouot.

2. Cette lettre faisait partie de la collection d'autographes du baron Taylor, vendue à l'hôtel Drouot, le 22 mars 1885.

places, l'une à l'Académie, l'autre à la Bibliothèque de Fontainebleau; Dumas s'adressait en ces termes au *Siècle :*

Monsieur le Rédacteur,

Plusieurs journaux ont annoncé que j'avais sollicité et obtenu la place de bibliothécaire à Fontainebleau. Veuillez, je vous prie, démentir cette nouvelle, qui n'a aucun fondement. Si j'avais ambitionné un des fauteuils que l'illustre auteur des *Messéniennes* et de *l'École des Vieillards* a laissés vacants, c'eût été *seulement* son fauteuil à l'Académie.

A propos d'une prétendue découverte, par lui faite, des *Mémoires du comte de La Fère*, catalogués à la Bibliothèque royale sous le nº 4772 ou 4773, Dumas écrivait, en 1844, dans la préface des *Trois Mousquetaires :*

La découverte d'un manuscrit complètement inconnu dans une époque où la science historique est poussée à un si haut degré, nous parut presque miraculeuse. Aussi nous hâtâmes-nous de solliciter la permission de le faire imprimer, dans le but de nous présenter un jour, avec le bagage des autres, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, si nous n'arrivions, chose fort probable, à entrer à l'Académie française avec notre propre bagage. Cette permission, nous devons le dire, nous fut gracieusement accordée.

Il va de soi que le fameux manuscrit in-folio n'a jamais existé et n'a jamais été classé que dans l'imagination de Dumas[1].

Si nous reprenons la *Gazette anecdotique*, nous y lisons, pages 296 et 297 du tome VIIe (1re partie de l'année 1879) :

« Il paraît qu'en 1849, M. Auguste Vacquerie, qui rédigeait alors *l'Événement*, avait mis en avant, pour remplacer Chateaubriand et Vatout dans leurs fauteuils académiques, rendus vacants par la mort de ces deux immortels, Balzac et Alexandre Dumas en première ligne. »

M. Vacquerie reçut à cette occasion la lettre suivante que, dans son numéro du 1er février 1849, le journal *le Mois* a reproduite d'après *l'Événement :*

Monsieur,

Mille grâces de l'initiative que vous avez prise à mon égard, relativement à la candidature au fauteuil de l'auteur du *Génie du christianisme* et des *Natchez*, initiative dont je vous suis on ne peut plus reconnaissant.

Seulement, ayez la bonté de dire que je n'étais sur les rangs que dans les colonnes de votre journal, et que je connais trop l'inutilité des visites que je pourrais rendre à une trentaine de membres de l'Académie, pour en avoir jamais fait ou être tenté d'en jamais faire.

Veuillez recevoir, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

ALEXANDRE DUMAS.

M. J.-M. Quérard, dans *les Supercheries littéraires dévoilées*[2], rappelant et blâmant la défense de Dumas devant le tribunal civil de la Seine, le 30 jan-

1. Consulter : *Troisvilles, d'Artagnan et les Trois Mousquetaires*, par J.-B.-E. de Jaurgain; Paris, H. Champion, s. d. (1885), gr. in-8°. Tiré à 100 exemplaires.

2. Paris, Paul Daffis, 1869, gr. in-8°, 3e édition, t. Ier, 2e partie, colonne 1149.

vier 1847, dans son procès avec *la Presse* et *le Constitutionnel*, Quérard, disons-nous, a écrit ces lignes curieuses :

Nous ne serions pas étonné que rien que cette défense, dont on gardera longtemps le souvenir, empêchât M. Davy, marquis de la Pailleterie, d'arriver jamais, ni à l'Institut, ni à la députation, *deux ambitions qui font le tourment de sa vie.*

Pour finir, ouvrons l'*Histoire de mes bêtes*, publiée par Dumas vers 1867. A la page 3 de l'édition in-18 (Paris, Calmann Lévy, 1881), nous lisons cet aveu de l'intéressé lui-même :

Si je pouvais espérer devenir membre de l'Académie, j'aurais la certitude qu'un jour mon éloge serait fait au moins par mon successeur... Mais, hélas! je ne serai jamais de l'Académie! Un *confrère* ne fera jamais mon éloge après ma mort! Il est donc tout simple que je fasse mon éloge de mon vivant.

De toutes les pièces précitées, il ressort clairement, n'en déplaise à l'honorable M. d'Haussonville, que Dumas aurait bien voulu devenir un « académicien du dedans ». L'Académie française, malgré l'opinion de son éminent défenseur, a donc quelques torts à expier envers le père de l'une de ses illustrations actuelles. Et quand M. Alexandre Dumas fils disait, dans son discours de réception du 11 février 1875 : « Je me suis mis sous le patronage d'un nom que vous auriez voulu, depuis longtemps, avoir l'occasion d'honorer et que vous ne pouviez plus honorer qu'en moi », il exprimait sans doute un sentiment d'admiration filiale, mais en même temps un pieux regret, presque un reproche dont l'Académie française aura bien du mal à se justifier. Il est avéré aujourd'hui qu'elle a constamment tenu rigueur à Alexandre Dumas Ier et que celui-ci n'a jamais osé affronter publiquement le jugement d'une compagnie par laquelle il se sentait d'avance condamné sans appel.

CHARLES GLINEL.






RELIURE EXÉCUTÉE D'APRÈS LUC. CRANACH
SUR UN *CATULLE* DE 1536 AYANT APPARTENU A MÉLANCHTHON.



LES

# BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

## DE LA VILLE DE NEW-YORK



Les grandes bibliothèques de New-York sont actuellement au nombre de sept : celles de la *Society* et de la *Historical Society*, les bibliothèques *Astor et Lenox*, la *Mercantile library*, l'*Apprentices' library* et la *Free circulating library*.

La bibliothèque la plus ancienne de New-York, et probablement des États-Unis, est la *Society Library*, actuellement installée, 67, University Place. Sa fondation remonte à 1700, époque à laquelle New-York, qui compte aujourd'hui un million d'habitants, n'était qu'une humble bourgade de 5,000 âmes. Créée par le gouverneur lord Bellamont, la petite bibliothèque ne semble pas avoir rendu les services qu'on en attendait, car, en 1754, plusieurs gentlemen de New-York se constituèrent en société pour la réorganiser et en confier l'administration à un comité de *trustees* désignés par les sociétaires. Ces derniers s'engageaient à verser chacun 125 francs immédiatement et 12 fr. 50 au premier mai de chaque année pour le maintien de l'œuvre

En 1772, la Société avait pris une telle extension qu'elle demanda et obtint d'être « incorporée » sous la désignation *New-York Society Library*, titre qui lui conférait tous les droits attribués aux sociétés reconnues. Son premier catalogue imprimé date de 1758 et ne renferme que 922 volumes. — Sous la Ré-

volution américaine, la bibliothèque eut fort à souffrir; néanmoins nous voyons augmenter graduellement le nombre de ses volumes qui, de 5,000 en 1790, montent à 13,000 en 1813 et à 25,000 en 1838. On estime aujourd'hui à 75,000 le nombre de livres que renferme la *Society Library*.

La contribution annuelle de 50 francs exigée des membres est assez élevée pour que le nombre n'en croisse pas trop rapidement; la bibliothèque n'est pas publique, mais l'admission temporaire est accordée aux travailleurs contre une légère rétribution, et aux étrangers sur leur présentation par un des membres.

La bibliothèque proprement dite est installée au second étage du bâtiment. Le premier est occupé par une grande salle de lecture où le lecteur trouve à sa disposition nombre de périodiques américains et étrangers, un salon spécial réservé aux dames et un salon de conversation.

La grande salle de la bibliothèque est vaste, bien aérée, largement éclairée et décorée avec goût; on y a installé plusieurs collections remarquables, telle la *Winthrop collection* qui comprend trois cents anciens et curieux ouvrages, la plupart latins; les 1,800 volumes de la *Hammond library* et la fameuse collection *Green*, don de M. R. Lenox Kennedy, qui comprend six cents ouvrages de prix ayant trait aux beaux-arts. Une inscription commémorative rappelle la munificence de M. Green et le don de 250,000 francs qu'il a fait à la bibliothèque. On cite au nombre des belles publications que possède la *Society's Library*, un magnifique ouvrage avec planches en couleur sur les antiquités russes. Le catalogue d'ailleurs est riche en livres curieux et rares sur l'architecture, les costumes, les églises, les arts décoratifs, la peinture, etc.

Il est assez remarquable que presque toutes les grandes bibliothèques de New-York soient situées à proximité de l'Astor place, véritable centre intellectuel de la ville. Ainsi, la seconde des grandes bibliothèques de New-York, la *N. Y. Historical Society's Library*, dont les riches collections de livres et de peinture sont une des curiosités de la ville, a son emplacement au coin de la seconde avenue et de Eleventh street, à quelques pas seulement de l'Astor place. Les origines de l'*Historical Society* remontent à 1804, lorsqu'un groupe d'hommes éclairés fonda une société dans le but de préserver et de recueillir tous les documents et objets se rattachant à l'histoire naturelle, politique ou religieuse des États-Unis. A cet effet, ils créèrent un musée et une bibliothèque qui renferment aujourd'hui une collection absolument unique d'*Americana*, tant en livres et manuscrits qu'en médailles, antiquités et spécimens d'histoire naturelle. Les publications parues sous les auspices de l'*Historical Society* sont considérables et forment la matière de 24 forts volumes, sans compter un grand nombre de brochures de moindre dimension.

La bibliothèque compte 73,000 volumes imprimés, dont une grande partie d'une extrême importance pour l'histoire des colonies américaines et l'histoire des Peaux-Rouges. Parmi les plus curieuses pièces, on cite huit cents généalogies de familles américaines, une suite de documents relatifs à l'État et à la ville de New-York, et 4,000 volumes de journaux américains parmi lesquels la *Boston News Letter* de 1704, le premier journal qui ait été imprimé en Amérique.

On y a encore recueilli des centaines d'affiches incendiaires apposées pendant la Révolution sur les clôtures des maisons et les arbres des jardins publics,

ainsi qu'une foule de documents historiques et de lettres provenant des premiers colons de New-York.

Les collections de la *N. Y. Historical Society* ne sont pas accessibles au grand public; en principe, les membres seuls y ont accès, mais comme pour la *Society Library*, les savants sont autorisés à y faire leurs recherches, s'il est avéré qu'ils ne peuvent trouver que dans cette seule bibliothèque les éléments nécessaires à leurs travaux.

L'*Astor library*, de Lafayette Place, est due entièrement à l'initiative et à la munificence des membres de la famille Astor.

En 1848, M. John Jacob Astor disposa, par legs testamentaire, d'une somme de plus de deux millions de francs pour la création à New-York d'une bibliothèque publique. Le testament de M. Astor donnait des instructions précises et détaillées sur l'emploi de cette somme : elle devait être affectée à l'érection d'un édifice approprié, à l'acquisition de livres, modèles, peintures, gravures, cartes, etc., et aux dépenses d'entretien et de personnel.

M. Astor stipulait expressément que la bibliothèque serait ouverte au public à certaines heures du jour et qu'elle serait gérée par un comité de onze administrateurs (*trustees*) désignés dans le testament. Washington Irving était du nombre. Ce comité avait dans ses attributions, outre la gérance des fonds, la nomination, le contrôle et la révocation du personnel.

M. Joseph C. Cogswell, qui avait été nommé surintendant de la bibliothèque, se rendit en Europe pour acheter des livres; il réussit à faire l'acquisition, à des prix relativement peu élevés, d'un grand nombre d'ouvrages importants ayant appartenu à des bibliothèques particulières et que les événements de 1848 avaient jetés sur le marché.

Les bâtiments de la bibliothèque construits en style byzantin, sur les plans de l'architecte Alexandre Sœltzer, furent inaugurés le 9 janvier 1854.

La grande salle, située au second étage, reçoit le jour par une ouverture vitrée pratiquée dans le toit. Tout autour de la salle sont aménagés des rayons pouvant contenir cent mille volumes.

A son inauguration, la bibliothèque comptait déjà 80,000 volumes ayant trait, pour la plupart, aux sciences et aux arts et constituait ce qu'on a coutume d'appeler en Angleterre une bibliothèque de référence.

Les libéralités de la famille ne s'en tinrent pas à cette première dotation; en 1855, M. William Astor, fils du fondateur de l'*Astor library*, fit considérablement agrandir les bâtiments affectés à la bibliothèque; en 1866, il lui fit don d'une somme de 250,000 francs et lui laissa à sa mort un legs de 1,300,000 fr. En 1879, le petit-fils de M. John Jacob Astor résolut à son tour de contribuer à l'œuvre de famille et il mit à la disposition des *trustees* mille mètres de terrain avoisinant la bibliothèque. Grâce à la munificence de la famille Astor, l'édifice occupe, depuis 1881, un emplacement de 62 mètres de façade sur 31 mètres de profondeur et à l'heure actuelle, l'*Astor library* est une des plus riches bibliothèques de New-York, car elle possède plus de 220,000 volumes, sans compter un nombre considérable de brochures.

Les rayons sont disposés tout autour des trois grands halls; ils sont subdivisés en sections numérotées de six rayons désignés chacun par une lettre de

l'alphabet. Grâce à cette disposition aussi simple qu'ingénieuse, les livres demandés peuvent être transmis fort rapidement.

Le premier catalogue de l'*Astor library* a paru en 1861 sous la direction de M. Cogswell; un second catalogue le suivit de près et récemment un troisième catalogue complémentaire a étendu ce travail à l'année 1880.

Le catalogue à fiches indique en regard de chaque volume le numéro de la section et la lettre du rayon, ce qui permet au lecteur de les inscrire dans son bulletin de demande, d'où une grande régularité et un fonctionnement rapide dans le service.

Il nous paraît intéressant de donner un aperçu de l'aménagement intérieur de la bibliothèque.

Deux escaliers en pierre conduisent à l'entrée principale, où deux larges portiques s'ouvrent sur un vestibule large de 12 et profond de 18 mètres. Un dallage en marbre blanc et noir recouvre le sol de ce vestibule dont les murs sont lambrissés de marbres multicolores et dont le plafond est décoré de fresques qui descendent jusque sur la partie supérieure des murs. Enfin des bustes de sages et de héros, placés de distance en distance dans le hall, viennent rompre cette froide monotonie des grandes lignes que présenterait une salle de ces dimensions.

Un escalier en marbre blanc conduit du vestibule à la bibliothèque proprement dite, située au milieu du hall central. Le visiteur a devant lui, séparés par une balustrade, les pupitres du bibliothécaire préposé à la distribution des livres et de ses aides et, tout au fond, la salle de lecture réservée aux dames.

Des passages sous arcades donnent accès, à droite et à gauche, aux deux halls nord et sud où se trouvent les grandes salles de lecture éclairées par en haut; les rayons chargés de livres montent de chaque côté jusqu'au plafond. Les lecteurs sont assis à de longues tables rangées sur deux lignes parallèles et recouvertes de drap vert. Les salles sont ouvertes de neuf heures du matin à cinq heures du soir.

Toute personne, pouvant justifier auprès des *trustees* qu'elle s'occupe d'un travail nécessitant des recherches dans le bibliothèque *Astor*, reçoit du surintendant une carte nominative qui l'autorise à examiner de près et à choisir les livres placés sur les rayons. Après délivrance de cette carte, chacun de ces « élus » appose sa signature dans un registre spécial, qui nécessairement au bout de l'année présente une liste d'autographes des plus curieux où s'alignent pêle-mêle les noms d'illustres inconnus, de savants, d'écrivains et d'artistes célèbres.

Il serait difficile de donner un aperçu même sommaire des trésors accumulés dans la bibliothèque *Astor*. Citons, un peu au hasard, le splendide ouvrage in-folio d'Audubon, les *Oiseaux et quadrupèdes de l'Amérique du Nord*, remarquable par son exécution hors ligne, la beauté de son papier et ses nombreuses planches en couleur. L'ouvrage vaut, au bas mot, 16,000 francs.

Un volume plus ancien, mais non moins somptueusement édité, est l'antiphonaire, richement illustré par Le Brun, qu'on dit avoir servi au sacre de Charles X. Nous remarquons encore le grand ouvrage de Zahn, sur Pompéï, trois grands in-folio avec la reproduction en couleur des fresques de la ville morte ; l'ouvrage de Sylvestre : fac-similés des manuscrits enluminés du

moyen âge, 4 vol. in-folio, et l'ouvrage du comte Bastard sur le même sujet; les dix volumes in-folio de généalogies de familles italiennes célèbres, par le comte Littar, etc.

La bibliothèque possède de magnifiques reproductions des galeries les plus célèbres de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne et d'Angleterre, ainsi qu'un exemplaire d'une publication extrêmement rare : *l'Archéologie du Bosphore,* don du czar de Russie. Les 3 volumes in-folio de cet ouvrage contiennent 94 planches en couleurs; l'ouvrage n'a été tiré qu'à 200 exemplaires et n'est pas dans le commerce.

L'*Astor library* est fière, et à juste titre, de ses livres et manuscrits orientaux, en particulier égyptiens, chinois et japonais. Le professeur Seyffarth, une autorité en cette matière, considère que la collection égyptienne n'est inférieure qu'à une seule au monde, celle du British Museum.

Les manuscrits les plus rares et les incunables sont placés dans des vitrines du hall central. Énumérons un *Evangelistarium* du IXe siècle, le *Sacrum Missal* du Xe, plusieurs codices grecs et latins, ayant appartenu à Pie VI, puis la collection de manuscrits persans que la bibliothèque vient d'acquérir et qui provient de la bibliothèque des empereurs mogols de Delhi. Ces manuscrits portent le sceau de Shah Akbar ou de Shah Jehan. L'écriture semble dater du XVIe siècle et est attribuée au royal calligraphe sultan Ali Meshedi.

La *Lenox library* est moins une bibliothèque qu'un musée; ses livres sont, à de rares exceptions près, des ouvrages de prix : éditions princeps, manuscrits enluminés, incunables, éditions rarissimes, voire même uniques; sa collection de peintures et de sculptures est aussi importante que ses trésors littéraires.

Ce n'est donc pas à proprement dire une bibliothèque de référence pour le travailleur, mais plutôt une galerie d'art et une collection de livres et manuscrits très rares que le public est admis à visiter sous certaines restrictions. On ne peut la comparer en Europe qu'au musée de sir John Soane, à Lincoln's Inn's Fields, Londres.

La *Lenox library* ne date que de 1870. Elle doit son existence à M. James Lenox, amateur riche et instruit de New-York, qui voulut doter sa ville natale d'une galerie de chefs-d'œuvre d'art et d'une collection des meilleurs spécimens de l'art typographique. A cet effet, il lui attribua généreusement le terrain et l'argent nécessaires à la construction d'une bibliothèque et de son entretien.

M. Lenox consacra à la réalisation de son idée une somme de 1,560,000 fr., dont un million de francs pour les frais de bâtisse, et un terrain situé dans la Fifth avenue, un des quartiers les plus riches de New-York. La disposition générale des bâtiments, construits de 1872 à 1875, affecte la forme d'une construction centrale avec deux ailes; au milieu, une vaste cour d'entrée donne accès au vestibule, terminé à chaque bout par une salle de bibliothèque.

Les galeries principales contiennent de remarquables peintures et sculptures; elles sont éclairées par en haut. Les rayons disposés le long des galeries sont en fer et peuvent tenir 80,000 volumes. La construction entière est, autant que possible, à l'épreuve du feu.

Quelques années après, M. Lenox fit don à la bibliothèque d'une somme

de 1,040,000 francs; un autre bibliophile distingué, M. Félix Astoin, enrichit ses collections de près de 5,000 ouvrages français.

C'est à partir de janvier 1877 que le public fut admis à visiter régulièrement, deux fois par semaine, les galeries de tableaux et de sculptures; la salle spéciale où sont exposés les ouvrages rares et les manuscrits fut ouverte au public au mois de décembre de la même année.

La *Lenox library*, nous l'avons déjà dit, n'est point une bibliothèque universelle, mais elle a quelque raison pour se croire sans rivale en ce qui concerne ses collections spéciales, dues au bon goût et à la munificence de son fondateur, et dont une des plus remarquables est sans contredit la collection des spécimens les plus rares et les plus précieux de l'art typographique des premiers temps de l'imprimerie.

La bibliothèque Lenox est célèbre par ses Miltoniana et Shakesperiana; elle possède un exemplaire de la célèbre *Bible* Mazarine, le premier *Nouveau Testament* en grec qui ait été imprimé (Bâle, 1516), les *Bibles* polyglottes, *le C. Alexandrinus, C. Vaticanus, Tyndale's New Testament* (le premier N. T. imprimé en Angleterre, Londres, 1536), la fameuse *Wicked Bible,* de l'époque de Jacques Ier, etc.

Parmi les éditions originales, on cite un Homère de 1488 et un Dante de 1472. Ses Miltoniana méritent une mention spéciale; on y trouve les premières éditions des œuvres du poète ainsi qu'un in-folio renfermant des lettres et documents relatifs à Milton et à sa famille et des manuscrits d'un haut intérêt biographique.

Les éditions in-folio de Shakespeare, les commentaires, glossaires et essais de toute nature sur son œuvre ne sont pas moins remarquables. — Quant à la collection d'Americana, il s'y trouve des pièces excessivement curieuses, ainsi la lettre de Christophe Colomb relatant ses premières découvertes dans le nouveau monde, trois lettres autographes de son fils Diego Colomb; la *Cosmographia introductio,* Saint-Dié, 1507, le premier ouvrage où le mot « America » se trouve imprimé; une carte de 1520 où le nom d'America est donné, également pour la première fois, au nouveau continent, le *Bay Psalm book*, premier livre imprimé dans la Nouvelle-Angleterre (1640); les lois de la province de New-York par Bradford (1691) et le premier livre qui ait été imprimé au Mexique: celui-ci date de 1543.

La *Mercantile Library*, qui représente à New-York la bibliothèque populaire, n'est point pour cela une bibliothèque publique telle que nous l'entendons, car celui qui, sans en être membre, vient pour y travailler, doit payer une assez forte entrée. Cette institution démontre une fois de plus tout ce que peut une société coopérative, lorsqu'elle est assez sage et assez confiante dans son énergie pour ne solliciter ni recevoir aucune aide ni subside gouvernemental, ou municipal [1].

1. On sait, en effet, qu'en France, lors du grand mouvement coopératif de 1848, presque toutes les sociétés qui ont réclamé une subvention se sont dissoutes au bout de quelque temps, tandis que celles qui n'ont demandé le succès qu'à leur activité et à leur prévoyance ont prospéré et fonctionnent encore aujourd'hui.

Sur l'initiative de M. William Wood, de Boston, un certain nombre d'employés de commerce s'engagèrent à verser chacun une petite somme pour fonder une bibliothèque destinée à leur usage spécial. Les débuts de la *Mercantile Library* furent des plus modestes : le jour de son ouverture, elle comptait à peine 700 volumes, installés dans un appartement rien moins que luxueux.

Mais M. William Wood sut gagner chaque jour de nouveaux adhérents; la caisse commune s'enflait petit à petit, on put donc augmenter l'effectif des volumes et s'installer plus confortablement. Vers 1828, quelques riches négociants qui s'intéressaient à cette utile entreprise fondèrent la *Clifton Hall Association* et réunirent un capital de 167,500 francs. Ils firent construire avec cette somme le *Clifton Hall*, grand bâtiment où furent transférés les livres et les collections de la bibliothèque.

L'organisation de la *Mercantile library* est fort simple: les membres sont divisés en membres actifs, membres donateurs et membres honoraires. Chaque employé de commerce peut devenir membre moyennant un droit d'entrée de 5 francs et une cotisation annuelle de 20 francs. Les membres honoraires sont élus par le conseil d'administration et doivent réunir les trois quarts des votes. Ce conseil est composé d'un président, d'un vice-président, d'un trésorier, d'un secrétaire et de huit administrateurs élus pour un an. Un *book-committee* présente chaque année son rapport un mois avant la réunion annuelle.

Nous sommes loin des 700 volumes qui, en 1821, formaient l'effectif de la bibliothèque; en 1883, la *Mercantile library* possédait près de 200,000 volumes, le nombre des membres actifs s'élevait à 3,136, celui des membres honoraires à 71. En 1884, elle a mis en circulation parmi ses membres un total de 112,000 volumes.

Le rapport révèle, il est vrai, que ce sont surtout des romans et nouvelles *(fiction)* que demandent MM. les employés de commerce; mais, depuis quelque temps, la demande de livres plus sérieux, d'ouvrages historiques et scientifiques augmente notablement; aujourd'hui les travaux de Buckle, Mill, Macaulay Tyndall, Huxley et Lubbock sont très recherchés.

La dernière bibliothèque dont nous avons à nous occuper est l'*Apprentices' library* de Mechanic's Hall, Sixteenth street. Bon nombre d'habitants de New-York en ignorent l'existence; elle est cependant très utile et, ce qui suffirait à la rendre particulièrement intéressante, elle a été fondée par une *Trades union.*

Nous voyons ici une bibliothèque de plus de 100,000 volumes, possédant des salles de lecture bien aménagées, exonérée de toute charge et qui est entièrement l'œuvre d'une corporation d'artisans et de petits commerçants.

C'est vers 1821 que cette association, qui, à l'origine, ne poursuivait qu'un but charitable, se détermina à fonder une espèce de cabinet de lecture, lequel ne tarda pas à prendre toutes les allures d'une bibliothèque importante et dont l'organisation actuelle se rapproche beaucoup de celle des *public libraries.* — Comme celles-ci, elle prête des livres au dehors pourvu que la personne présente une certaine garantie. De 1881 à 1882, elle a fait circuler ainsi 164,000 volumes; on peut aisément en déduire l'influence salutaire qu'elle exerce sur les classes inférieures.

Malgré sa base démocratique, l'*Apprentices' library* n'est destinée qu'à une classe, nombreuse, il est vrai, mais spéciale de la population. Aussi ne voit-on pas sans surprise qu'une grande ville comme New-York, riche et florissante, où les hospices et les établissements de charité sont généreusement dotés, ne possède pas de bibliothèque publique dans toute l'acception du mot. Le projet d'en fonder une est à l'étude, mais on ne semble pas très près de s'entendre sur le meilleur mode à adopter. Certains prétendent que la création et l'administration d'une institution de ce genre sont une affaire municipale, d'autres sont d'un avis absolument opposé et la veulent entièrement indépendante de la ville. Ces derniers, d'ailleurs, ont fourni, à l'appui de leur dire, une démonstration irréfutable. La voici : vers 1880, quelques personnes organisèrent sur une petite échelle une *free circulating library* ou cabinet de lecture, avec prêt au dehors, et installèrent, pour pouvoir distribuer plus rapidement les ouvrages, une petite bibliothèque dans chacun des quartiers ouvriers ; le succès qu'eut cette tentative mérite bien qu'on s'y arrête un instant.

On commença par louer un petit appartement dans la Bond Street et l'on y déposa quelques centaines d'ouvrages populaires donnés, pour la plupart, par les instigateurs de l'entreprise. Dès le premier mois 1,044 volumes furent prêtés au dehors; ce nombre, quelques mois plus tard, dépassait déjà 4,200. L'année suivante (1881), la circulation des livres atteignait le chiffre fort respectable de 69,280 volumes, et en 1883 ce chiffre s'est élevé à 81,233. On put dès lors installer une filiale, la *Ottendorfer library*, don d'un riche Allemand de New-York, avec 5,000 volumes anglais et 4,000 allemands. Les deux établissements réunis ont fait circuler en 1885 quelque chose comme 200,000 volumes, et sur ce nombre *huit* volumes seulement furent perdus. Les dépenses, dit le rapport du bibliothécaire, ont pu être convertis au moyen de dons et contributions volontaires, qui en une année ont dépassé 60,000 francs, et aujourd'hui ces bibliothèques populaires possèdent, en dehors de leur stock de livres, un petit capital de 170,000 francs.

Dans le dernier rapport, les administrateurs de la *free circulating library* se prononcent pour la création de six nouvelles filiales, qui seront ouvertes au public à mesure que le permettront les ressources de la bibliothèque.

(D'après un article paru dans le *Lippincott's Magazine*, Philadelphia, revu et analysé par

L.-M. MEYSENHEYM.)



**MAISON QUANTIN,** Compagnie générale d'Impression et d'Édition. **PARIS**

# LE PROCÈS-VERBAL DE LA VIE

**Par M. MAUREL-DUPEYRÉ**

Chef des Secrétaires-Rédacteurs de la Chambre des Députés

**OUVRAGE DE PHILOSOPHIE, OU LES GRANDS PROBLÈMES DE LA DESTINÉE HUMAINE SONT DÉMONTRÉS ET RÉSOLUS PAR L'HISTOIRE**

Un beau volume in-8° carré. Prix. . . . . . . . . . . . . . . . . **5 fr.**

# AUTOUR DE MADAME RÉCAMIER

***Eau-forte de la Livraison du 10 juin 1886 du « Livre »***

Tirée à part sur japon, avant la lettre. Prix. . . . . . . . . . . . . . . . . . . **5 fr.**

***Sur la demande de plusieurs de nos abonnés, nous avons dû faire tirer un petit nombre d'exemplaires de cette planche.***

# CHEMIN DE FER DU NORD

***VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS***

Billets valables pour un mois, délivrés du 1er juin au 30 septembre, avec faculté de s'arrêter aux principaux points du parcours, soit en France, soit à l'Étranger.

**BELGIQUE ET NORD DE LA FRANCE**

Première classe, **91 fr. 15.** — Deuxième classe, **68 fr. 55.**

On délivre des billets pour ce voyage : à Paris, à la gare du Nord, et dans les départements, aux gares d'Amiens, Rouen, Douai, Lille et Saint-Quentin.

**BORDS DE LA MEUSE**

Première classe, **74 fr. 90.** — Deuxième classe, **56 fr. 40**

On délivre des billets pour ce voyage : à Paris, à la gare du Nord, et dans les départements, aux principales gares du réseau situées sur l'itinéraire.

**BELGIQUE ET HOLLANDE**

Première classe, **123 fr. 70.** — Deuxième classe, **92 fr. 60.**

On délivre des billets pour ce voyage : à Paris, à la gare du Nord, et dans les départements, aux gares d'Amiens, Rouen, Douai et Saint-Quentin.

Chaque billet donne droit au transport gratuit de 25 kilogrammes de bagages sur tout le parcours (sauf sur les chemins de fer de l'État belge).

***SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS ET LONDRES***

**1° Par Calais et Douvres.** — Trois départs par jour à heures fixes : trains rapides, à 8 h. 20 et 11 h. du matin (1re et 2e cl.), et à 7 h. 45 du soir (1re cl. seulement). — Traversée maritime en 1 h. 1/2.

**2° Par Boulogne et Folkestone.** — Un départ par jour : Train rapide à 9 h. 40 du matin (1re et 2e cl.) — Traversée maritime en 1 h. 40.

**BILLETS D'ALLER ET RETOUR POUR UN MOIS, PAR BOULOGNE OU PAR CALAIS : 1re cl., 118 fr. 75; 2e cl., 93 fr. 75.**

**SERVICE DE NUIT ACCÉLÉRÉ,** par trains express et à *prix réduits*, en 2e et 3e cl.— Départs de Paris à 6 h. 10 soir.

**SAISON DES BAINS DE MER (DU 15 JUIN AU 30 SEPTEMBRE)**

BILLETS D'ALLER ET RETOUR VALABLES PENDANT QUATRE JOURS, DU SAMEDI AU MARDI

*Prix au départ de Paris pour*

| | 1re cl. | 2e cl. | | 1re cl. | 2e cl. |
|---|---|---|---|---|---|
| Le Tréport | 33 20 | 23 60 | Wimille-Wimereux | 38 60 | 33 65 |
| Saint-Valery | 28 60 | 25 20 | Ambleteuse, Andresselles, Wissant (Marquise) | 40 » | 35 » |
| Le Crotoy (Rue) | 29 40 | 25 70 | Calais | 44 » | 38 35 |
| Berck (Verton) | 33 » | 30 45 | Gravelines | 45 10 | 39 40 |
| Étaples | 33 50 | 29 35 | Dunkerque | 45 10 | 39 40 |
| Boulogne | 37 40 | 32 85 | | | |

# CHEMINS DE FER DE L'EST

## Voyage circulaire en Suisse et dans le Grand-Duché de Bade.

La Compagnie des chemins de fer de l'Est délivre aux touristes qui désirent visiter le nord-est de la Suisse et le Grand-Duché de Bade des billets à prix très réduits, valables pendant trente jours, donnant droit au transport gratuit de 25 kilog. de bagages sur tout le parcours.

Les principaux points de l'itinéraire sont : Paris, Belfort, Bâle, Lucerne (lac des Quatre-Cantons), Zurich, Glaris, Linthal, Coire, Constance, Schaffhouse ou Donaueschingen, Neuhausen (chute du Rhin) ou Villingen, Baden-Baden, Strasbourg, Nancy et Paris.

Cet intéressant voyage peut s'effectuer en partant par la ligne de Paris à Belfort et à Bâle, et en revenant par celle de Strasbourg à Nancy et à Paris, ou bien dans le sens inverse.

La délivrance des billets a lieu, à Paris, à la gare de l'Est, et dans les bureaux succursales de la Compagnie, aux prix de **176 fr. 50** en 1re classe et de **133 fr.** en 2e classe.

# *AVIS*

**J.-J. de Mesquita Pimentel,** libraire-éditeur à Porto (Portugal), fait savoir à tous ses confrères éditeurs de livres et de musique, *qu'il va mettre sous presse son Almanach pour l'année 1887 :* qu'il réserve une bonne place entre les parties littéraires de son *Almanach* à tous ceux qui lui adresseront un exemplaire d'une œuvre récemment parue.

L'*Almanach* en question est très répandu en Portugal et au Brésil. Un exemplaire sera envoyé gratis à tout adhérent.

*L'administrateur-gérant :* A. Sauphar.

1886

7e ANNÉE

HUITIÈME LIVRAISON

10 AOUT

No 80

# Le Livre

## REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

*Archives des Écrits de ce Temps*

**— Paraît le 10 de chaque mois —**



PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR | Octave UZANNE
Administrateur-Gérant | Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT BENOIT, 7

**ABONNEMENTS :**

**Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.**

***La livraison vendue séparément, 5 fr.***

SCRIPTA MANENT

BRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

# LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

## SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 AOUT 1886

### BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE



### BIBLIOGRAPHIE MODERNE



### AVIS

—

*Les Abonnements ne sont faits que pour une Année.*

| | |
|---|---|
| Paris. . . . . . . . . . . . . . . . . . | 40 fr. |
| Province. . . . . . . . . . . . . . . . . | 42 fr. |
| Étranger (union postale). . . . . . . . . | 46 fr. |

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoît, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.


Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.


**AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr.**



## UNE ÉDITION ORIGINALE INCONNUE

DE

# TROIS CONTES DE LA FONTAINE



Les premières œuvres de quelques-uns de nos écrivains du XVI[e] et du XVII[e] siècle, même de second ordre, sont devenues l'objet d'une sorte de culte. Si cela continue, on en fera des reliques. Ce nouveau culte ne s'adresse pas à tous. Il concerne d'une manière à peu près exclusive les poètes, les conteurs, les écrivains dramatiques, quelques moralistes libres penseurs comme Montaigne et La Rochefoucauld. Ceux-ci font exception. Ce qu'on recherche de préférence, ce sont les poètes, les conteurs et les écrivains dramatiques, si petits qu'ils soient. Héroët, Olivier de Magny, les Saint-Gelais, Vauquelin de la Fresnaye, ont plus de fidèles que les grands auteurs. La possession de quelques-unes de leurs éditions originales constitue maintenant une fortune. La Fontaine est dans un autre cas. C'est un des grands écrivains de la langue. L'édition originale du moindre de ses écrits, la plupart du temps furtive, offre un intérêt que l'on conçoit. Elle est nécessaire à l'établissement du texte. Ce sont même les éditions furtives qui méritent d'être préférées. Ce n'est pas seulement le premier jet de l'auteur. La nature de son talent l'a souvent obligé d'amoindrir, d'atténuer le meilleur des produits de sa verve, afin d'être possible, de ne se point heurter aux convenances d'une société

peu difficile sur le fond, mais fort préoccupée de la forme, qui pratiquait volontiers la conduite recommandée par le proverbe : *intus ut libet, foris ut moris est.* Il y a aussi le pouvoir qui a des scrupules, qu'il importe de ménager, si on veut avoir un privilège, c'est-à-dire le droit de circuler.

Les Contes de La Fontaine ont été particulièrement aux prises avec ce genre de difficultés. L'apparition de quelques-uns est de 1664 : — *Nouvelles en vers tirées de Bocace et de l'Arioste,* par M. D. L. F. Paris, Barbin, 1665. — C'est une brochure in-12 de 36 feuillets. La date de 1665 paraît inexacte. Le privilège est du 14 janvier 1664 et l'achevé d'imprimer du 10 décembre. On a fait comme aujourd'hui où l'on met la date de l'année suivante sur les ouvrages imprimés dans les derniers mois de l'année. Il n'y a que deux contes : *Joconde* et *le Cocu battu et content*, outre *la Matrone d'Éphèse* qui est une traduction en prose de Pétrone, faite par Saint-Évremont. Ce recueil fut bientôt suivi d'un second : — *Contes et Nouvelles en vers,* par M. de La Fontaine. Paris, Barbin, 1665. — C'est encore une brochure in-12 de 11 feuillets liminaires, 92 pages de texte et 1 feuillet de privilège. Elle renferme dix contes et quelques autres poésies. Il y en eut immédiatement une réimpression elzévirienne et deux contrefaçons imprimées on ne sait où, avec le nom de Louys Billaine sur le titre. On voit que le public y avait mordu sur-le-champ. La Fontaine, encouragé par ce début, continua. La seconde partie de ses *Contes et Nouvelles,* car les deux premiers recueils avaient été fondus en un, la seconde partie, disons-nous, de ses *Contes et Nouvelles* (Paris, Barbin, 1646 pour 1666) est un in-12 de 6 feuillets liminaires, 160 pages de texte et 2 feuillets de privilège. Beaucoup d'exemplaires portent la date de 1667, quoique le privilège soit du 30 octobre 1665 et l'achevé d'imprimer du 21 janvier 1666.

Les deux parties sont d'une extrême rareté et, dans ces derniers temps, ont acquis une valeur considérable. La première ou plutôt la première impression de la première, celle qui ne contient que deux contes, a été vendue 2,850 francs chez Potier en 1870. Les deux ensemble ont été vendues 4,500 francs à la vente Rochebilière (1882).

Il est à présumer qu'on avait fait en haut lieu des observations à La Fontaine sur son extrême liberté de langage, car il a fait précéder la seconde partie de ses Contes d'une préface dans laquelle il déclare qu'il ne fera plus de contes. C'est un laisser-passer provisoire qu'il demande. Il en avait d'autres en portefeuille. Afin d'être fidèle à sa promesse, il en laissa imprimer immédiatement trois d'une manière clandestine. Ce sont précisément les trois dont l'édition originale est restée inconnue, et celle que nous voulons décrire ici. Les trois contes dont il s'agit sont *l'Ermite, les Cordeliers de Catalogne* et *Mazet de Camporecchio* désigné dans l'impression originale sous le nom du *Muet de Bocace.*

Les bibliographes et les différents éditeurs de La Fontaine affirmaient à l'unanimité que l'impression de ces trois contes était de 1668. Walckenaër, le plus autorisé des éditeurs de La Fontaine avant M. Louis Moland, se demande s'ils n'avaient pas été imprimés d'abord séparément, ou s'ils n'auraient pas couru quelque temps manuscrits, « car, dit-il (préface aux *Contes*, t. III, p. 5, de l'édition de 1826), les libraires de Hollande les insérèrent dans un recueil in-18 qu'ils publièrent en 1668 et qui contenaient les contes de La Fontaine, quelques satires de Boileau et d'autres poésies. » Walckenaër ajoute que le recueil parut avec des titres différents pour la même édition : 1° *Recueil des contes du sieur de La Fontaine, les Satires de Boileau et autres pièces curieuses.* A Amsterdam, chez Jean Verhoeven, 1668, petit in-12 ; 2° *Contes et nouvelles en vers de M. de La Fontaine*, nouvelle édition revue et augmentée de plusieurs contes du même auteur et d'une dissertation sur *Joconde*, à Leyde, chez Jean Lambin, 1668, petit in-12 de 286 pages, y compris le titre et la table. La dissertation sur *Joconde* est de Boileau et il y a des exemplaires avec les deux titres qui portent souvent le millésime de 1669. Il y a même du recueil une réimpression de Hollande (Leyde, Jean Sambix, 1668, petit in-12). Elle a 218 pages et il y en a des exemplaires avec la date de 1669. Maintenant « La Fontaine, pour faire tomber les éditions de Hollande, dit Walckenaër, donna la même année, c'est-à-dire en 1669, une édition plus correcte des deux premières parties de ses contes sous le format petit in-8°, *augmentée des trois nouveaux contes*, qu'il inséra dans sa deuxième partie. Le titre porte : *Contes et Nouvelles en vers.* Paris, Louys Billaine, 1669 ». Ce volume a 6 feuillets préliminaires et 279 pages. Le privilège est du 6 juin 1667.

La Fontaine n'avait pas besoin de faire faire sous ses yeux une édition plus correcte des trois nouveaux contes, puisqu'il avait selon toute vraisemblance, comme on verra tout à l'heure, fait imprimer déjà lui-même et en France ces trois nouveaux contes.

A propos des éditions de Hollande des contes de La Fontaine, Brunet se livre à des considérations peu fondées : « Nous ne concevons pas, dit-il, le motif qui fait rechercher et payer bien cher certaines éditions de nos conteurs faites en pays étrangers ; elles sont presque toujours furtives et rarement plus belles que les nôtres. Il n'y a pas jusqu'aux éditions des Elzevier qui ne méritent ces reproches. » On a vu plus haut ce qu'il fallait croire de cette allégation. En ce qui concerne en particulier *les Cordeliers de Catalogne*, laissons Walckenaër répondre à Brunet : « Il fut d'abord imprimé, dit Walckenaër, du conte intitulé : *les Cordeliers de Catalogne*, dans l'édition de Hollande de Jean Verhoeven, en 1668, *d'après une copie manuscrite*, puis publié ensuite par l'auteur même dans la seconde édition de sa deuxième partie en 1667, *avec quelques changements qui ne doivent pas tous être adoptés*, parce que quelques-uns ont

évidemment été faits pour pouvoir paraître avec le privilège du roi. » Ceci ne fait aucun doute, et c'est pourquoi le texte de 1667 de *l'Ermite*, des *Cordeliers de Catalogne* et du *Muet de Bocace* est le vrai texte de La Fontaine.

Mais les éditeurs de Hollande de 1668 n'ont pas été obligés d'avoir recours à une copie manuscrite, comme le pense Walckenaër. Ils avaient sous les yeux le texte imprimé des trois contes. Comment ce texte a-t-il si complètement disparu que l'exemplaire que nous avons sous les yeux est probablement le seul qui subsiste ? Se charge qui voudra de l'expliquer. Le recueil de 1667 a pour titre :

*Recueil || contenant || plusieurs || discours libres || et moraux || et quelques nouvelles en vers || non encore imprimées. || A Cologne. || MDCLXVII.*

C'est une brochure petit in-12 d'un feuillet de titre non chiffré et 70 pages de texte. Il est à la sphère, imprimé sur papier fort, en beaux caractères, ce qui exclut toute idée de contrefaçon ou d'édition furtive. Il n'a pas été imprimé en Hollande. Les livres imprimés alors en Hollande ont uniformément une réclame au bas du verso de chaque feuillet. L'édition de 1667 n'a pas cette réclame. Elle n'a pas non plus de nom d'éditeur ; Cologne paraît au surplus une désignation de lieu fictive. On peut imaginer que l'impression a été faite en France, peut-être sous les yeux de La Fontaine, et à Reims par l'intermédiaire de son ami Maucroix, qui était chanoine du chapitre de cette ville.

Le volume naturellement n'a pas de privilège. Il n'a pas de préface non plus. Il contient deux parties : d'abord douze discours dont le premier est *le Discours au roi* de Boileau. Ils sont anonymes, mais tous également attribués à Boileau, quelques-uns à tort. Ils occupent les pages 1 à 47. Les trois contes de La Fontaine commencent avec la page 48 et vont jusqu'à la page 67 en prenant même deux vers sur la page 68. Ils sont suivis d'une pièce en vers intitulée : *A Monsieur Guéret, Épître*, qui n'est pas de La Fontaine et ne lui est pas attribuée par l'éditeur anonyme. Je ne sache pas de qui elle peut être. Ce n'est pas qu'elle soit sans mérite. Quant à M. Guéret à qui elle est dédiée, ce n'est pas le premier venu. Gabriel Guéret était un jurisconsulte réputé, un des auteurs du *Journal du palais*, mort en 1688. C'était aussi un lettré de quelque renom. On a de lui *les Sept Sages de la Grèce* (1662), *les Entretiens sur l'éloquence de la chaire et du barreau* (1666), *le Parnasse réformé* (1669), *la Guerre des auteurs* (1671), *la Carte de la cour* (1674), *la Promenade de Saint-Cloud,* satire dirigée contre Boileau, des *Poésies* et des *Satires* restées manuscrites. Il était de la petite Académie qui se réunissait chez l'abbé d'Aubignac. C'est à l'ennemi de Boileau que *l'Épître à Monsieur Guéret* s'adresse. Quelques-unes de ses tirades

pourraient lui être appliquées, mais non la suivante malgré les appa-rences :

> Dois-je parler icy de ces lâches épîtres
> Dont pour qui plus lui donne il fait changer les titres,
> Ou faut-il m'arrêter aux infidélitez
> Qui souvent d'un libraire ont rompu les traitez ?

On ne payait pas les épîtres de Boileau et, ne vendant pas ses œuvres, il n'avait pas de démêlés avec les libraires.

Quant aux trois contes de La Fontaine, ils ont les intitulés et l'ordre que voici : *l'Ermite ou frère Luce*, conte du sieur de La F. ., *le Muet de Bocace,* autre conte ou nouvelle traduite en vers par le mesme, *les Cordeliers de Catalogne,* autre conte de Bocace traduit en vers par ledit sieur de La F. Comme on l'annonce sur le titre du volume, on trouve ici la première version des trois contes de La Fontaine et les nombreuses variantes qu'ils offrent avec le texte postérieur ne sauraient venir que de lui. Il n'était à la portée de personne de modifier sa manière qu'on reconnaît d'ailleurs du premier coup, à sa bonhomie pittoresque. Il y en a une cinquantaine au moins dans *l'Ermite.* Il suffira de signaler les plus importantes.

Vers 3 de l'édition Barbin (1669) :

> Tout homme est homme, les *ermites* sur tous.

Edition de 1667 :

> Tout homme est homme, *et* les *moines* sur tous.

Vers 31 de l'édition Barbin :

> D'autres *dot* point, d'amants pas davantage.

Edition de 1667 :

> « D'autres *dol* point, d'amants pas davantage ».

Leçon beaucoup meilleure.

Vers 64 de l'édition Barbin :

> Luce est benin. Toy, *veuve*, tu feras.

Édition de 1667 :

> Luce est benin. Toy, *femme,* tu feras.

Vers 92 de l'édition de 1667 :

> As-tu pris garde ? Il parloit d'un ton *bas.*

Edition Barbin :

> As-tu pris garde ? il parloit d'un ton *cas.*

Walckenaër explique que *cas* est un adjectif qui signifie *rauque*, *cassé*

et qu'il a pour féminin *casse*. *Cas* est employé par Mathurin Regnier dans ce sens et il pourrait l'être aussi par La Fontaine. Il est possible néanmoins qu'il ne l'ait pas employé d'abord parce que le mot était hors d'usage.

Vers 119 de Barbin :

La belle mit son corset des *bons* jours.

Édition de 1667 :

La belle mit son corset des *beaux* jours.

Vers 120 à 122 de Barbin :

Son demi-ceint, ses pendants de velours,
Sans se douter de ce qu'elle alloit faire :
Jeune fille a toujours soin de plaire.

Dans l'édition de 1667 :

Son demi-ceint, ses pendants de velours :
Jeune fille a toujours soin de plaire.

Il y a un vers de plus dans l'édition Barbin et *plaire* a deux rimes, tandis que dans l'édition de 1667, il n'y en a qu'une, *mère*, d'un vers précédent, ce qui est la règle, bien que cette rime ne soit pas riche.

Vers 135 de l'édition Barbin :

Du saint *outil*... (la discipline.)

Vers de 1667 :

Du saint *Hotel*...

ce qui est une faute de lecture grossière et n'a pas de sens.

Vers 138 de l'édition Barbin :

Tout en tremblant, la *veuve* lui découvre.

Vers de 1667 :

Tout en tremblant la *mère* lui découvre.

Vers 165 et suivants de Barbin :

La nuit *revient* et l'une et l'autre étoit
Au premier somme, *alors que* l'hypocrite
Et son cornet font bruire la maison,
Il leur cria toujours *du* même ton.

Édition de 1667 :

La nuit *revint* et l'une et l'autre estoit
Au premier somme, *quand* l'hypocrite
*De* son cornet fit bruire la maison.
Il leur cria toujours *d'un* mesme ton.

Plus loin dans Barbin :

Trousser bagage et *remercia* l'hoste.

Dans l'édition de 1667 :

Trousser bagage et *remercier* l'hoste.

Puis dans Barbin : — *Qui coule* en la rivière au lieu de — *ne manque* en la rivière — qu'il y a dans l'édition de 1667. Deux vers après celui qu'on vient de voir citer, il y a dans l'édition de 1667 :

Leur ayant fait cette prédiction,
La Signora de retour chez sa mère,

tandis qu'il y a dans l'édition Barbin :

Leur ayant fait cette prédiction,
*Il leur donna sa bénédiction.*
La Signora de retour chez sa mère.

La Fontaine a ajouté un vers nouveau. Partout où on rencontre deux rimes au lieu d'une, il a dû faire ainsi. Dans la confrontation de ces deux textes, on assiste au travail d'orfèvre du bonhomme. Il taille pierre à pierre chaque vers, chaque mot, remplace une expression par une autre, nuance une pensée à l'aide de la ponctuation, d'un changement de genre, de nom. Le temps et l'effort ne lui coûtent pas. Il a une patience héroïque et n'est jamais content de lui-même.

Toutefois dans *Frère Luce*, il n'y a que des corrections de style, tandis que dans *le Muet* et dans *les Cordeliers de Catalogne* il y a un amendement du fond en vue du privilège à obtenir. Aussi peut-on accepter dans les éditions actuelles le travail nouveau de l'auteur pour *Frère Luce*. Le poète n'a eu en vue que d'améliorer son œuvre. Pour *le Muet* et *les Cordeliers de Catalogne,* le texte de 1667 est le vrai texte, celui que La Fontaine, laissé à lui-même, a choisi. C'est du reste ce qu'on a fait déjà en reprenant le texte des éditions de Verhoeven, faites à coup sûr sur l'édition de 1667 et non sur une copie manuscrite, comme on l'avait supposé, dans l'ignorance où l'on était qu'il y eût une édition de 1667.;

Voici le début des *Cordeliers de Catalogne* dans l'édition de 1667

Je veux vous conter la besogne
Des *cordeliers* de Catalogne,
Besogne où ces *pères de* Dieu.

Édition Barbin de 1669 :

Je veux vous conter la besogne
Des *bons frères* de Catalogne,
Besogne où ces *frères en* Dieu.

La Fontaine avait changé le titre afin de ne pas faire retomber la

satire sur un ordre en particulier. Cela entraînait certaines modifications du texte. Sa préoccupation continuelle est d'être moins agressif.

Vers 15 et suivants de l'édition de 1667 :

Au temps que le sexe vivoit
Dans l'*innocence* et ne sçavoit
Gloser encor sur l'Evangile (allusion aux Jansénistes),
Temps à cotter fort difficile.

Édition Barbin de 1669 :

Au temps que le sexe vivoit
Dans l'*ignorance* et ne sçavoit
Gloser encor sur l'Evangile,
Temps à cotter fort difficile.

Ces précautions enfantines l'engagent à substituer partout ***parbleu*** à ***pardieu***. La raillerie n'est pas moindre, mais il se donne la consolation d'y avoir mis du bon vouloir.

Il y a dans l'édition originale de 1667 des *Cordeliers* un dialogue entre le mari et la femme marqué comme dans une pièce de théâtre et qu'on a indiqué seulement par un trait dans les éditions suivantes, ce qui rend le dialogue plus difficile à suivre. On remarque en outre quatre vers dans l'édition de 1667, reproduits en fait dans l'édition Barbin de 1669 et dans celles qui ont précédé la fameuse édition de 1685 illustrée d'une façon si expressive et si grotesque à la fois par Romain de Hooge, qui ont été supprimés ensuite et n'ont été repris que récemment, ce qui tient à ce que les éditeurs avaient copié servilement l'édition de 1685, ce qui avait occasionné d'autres inconvénients comme, par exemple, d'avoir mis au compte de La Fontaine plusieurs pièces qui n'étaient pas de lui. Ce sont ceux-ci :

Il ne sçait — le mari — que dire et que croire.
Enfin pour apprendre l'histoire,
Il se teut, il se contraignit
Du secret *tant plus* se plaignit.

Walckenaër, d'après les éditions modernes, écrit ***sans plus*** au lieu de ***tant plus***, ce qui est un non-sens, et écrit sans sourciller :

Par tant d'endroits tourna sa femme
Qu'il apprit que *maint* autre dame
Payoit la même pension.

Après deux cents ans écoulés, le texte de La Fontaine n'est pas établi. Cela tient en grande partie à ce que la plupart de ses œuvres ont été publiées à bâtons rompus, la plupart du temps clandestinement et sans que l'auteur eût part à la publication. Pas un éditeur jusqu'ici, on peut l'avancer hardiment, n'a eu recours aux éditions originales. Comme elles sont très nombreuses et parfois difficiles à discerner, il n'est pas aisé de

se les procurer, outre la dépense considérable que cela exigerait. On n'a même pas la patience d'aller les consulter dans les dépôts publics et les collections privées où elles se trouvent disséminées. Indépendamment du texte qui n'est pas établi, il y aurait de plus un triage à faire des pièces qui ne sont pas de La Fontaine et à rechercher ses œuvres inédites. Walckenaër a édité un volume d'œuvres inédites; depuis, Paul Lacroix en a édité un autre où il a inséré, outre des broutilles douteuses, bien des morceaux apocryphes. Walckenaër avait eu à sa disposition les papiers de Conrart; il a mis du zèle et trente ans de travail à une édition de La Fontaine restée très défectueuse. En admettant dans son La Fontaine beaucoup de choses qu'on peut lui contester, il en a écarté d'autres qui sont notoirement de lui. On peut citer comme échantillon le conte en huit stances de *Janot et Colin,* « composé en vieil stile, à la façon du blazon des faulses amours », qui est de Guillaume Alexis, prieur de Bury. *Janot et Colin* devrait figurer de droit dans les contes. *Janot et Colin* se trouve pour la première fois dans les *Nouveaux Contes* de M. de La Fontaine; Mons, chez Gaspard Migeon, imprimeur, 1674 (in-12 de 168 pages).

Tout ceci explique pourquoi les éditions originales des *Contes* comme des *Fables* ont acquis récemment des prix si élevés. La Fontaine, dans sa saveur primitive, ne se trouve encore que là et ceci n'est plus vrai d'aucune des œuvres de La Fontaine plus que dans l'édition originale des trois contes donnée en 1667.

L. Derôme.





# LES OUTILS DE L'ÉCRIVAIN

## V

### LE CACHET, LA CIRE A CACHETER, LES ENVELOPPES



L'USAGE de cacheter ou de sceller les lettres remonte à la plus haute antiquité. La *Bible* nous apprend qu'il existait déjà des cachets à l'époque même où vivaient les patriarches. C'est ainsi que Juda, fils de Jacob, donna à Thamar, pour gage de ses promesses, l'anneau qui lui servait de cachet. Si la bague que portait le roi Pharaon et qu'il passa au doigt de Joseph était une preuve de sa suprême dignité, il en faisait aussi usage pour marquer les actes émanés de son autorité royale. Hérodote, énumérant les objets qui formaient le costume des Babyloniens et qui leur servaient de parure, dit que chacun d'eux portait au doigt un anneau à cacheter et à la main un sceptre fort riche. La collection du musée assyrien, au Louvre, renferme un certain nombre de cylindres gravés, en pierre dure, trouvés dans les ruines de Babylone; mais ces cachets, percés dans leur longueur, paraissent avoir été enfilés et suspendus au cou par un cordon. Les Égyptiens, au contraire, se servaient d'anneaux-cachets

qu'ils portaient aux deux mains, particulièrement à la main gauche et quelquefois au pouce. L'empreinte du chaton de leur bague, en effet, leur servait de signature. C'est un usage éminemment oriental.

Les Indous ont également employé les cachets ou sceaux de très bonne heure. « Un gage, la limite d'une terre, le bien d'un enfant, un dépôt ouvert ou scellé, etc., ne sont pas perdus parce qu'un autre en a joui », lit-on dans les lois du législateur Manou. « Dans le cas d'un dépôt scellé, celui qui l'a reçu ne doit être inquiété en aucune manière, s'il n'a rien soustrait en altérant le sceau. » Dans un des chapitres du Mahâbârâta intitulé *Adi Parva*, il est également question d'un sceau, probablement en forme de bague, nommé *vitâ*. En effet, dans l'*Amara-Kôcha*, ou vocabulaire sancrit d'Amara-Singha, qui vivait avant notre ère, on trouve le mot *angoulimoudra*, qui signifie « bague en forme de sceau ».

Les Chinois connaissent aussi les anneaux-cachets depuis longtemps; mais ils se servent encore de sceaux en pierre dure affectant la forme d'un carré long surmonté d'un animal fantastique, sculpté et ciselé dans la matière même du sceau. Dans l'*Orphelin de la Chine*, drame imité par Voltaire, Tching-Pĕi dit en parlant du roi : « J'enlèverai son large cachet, je le dépouillerai de ses vêtements brodés. » Il est probable que ces cachets se portaient comme nos breloques, car au quatrième acte de la comédie chinoise intitulée : *Sou-thsin transi de froid*, Sou-thsin, se trouvant tout à coup au comble des honneurs et de la fortune, retourne dans son pays natal avec des « habits brodés et un cachet d'or suspendu à sa ceinture ».

Pour ce qui concerne les cachets arabes, nous nous contenterons de citer l'aventure de Motalamos et de Tharfah, qui florissaient avant Mahomet. Ces deux poètes, l'oncle et le neveu, ayant composé des vers satiriques contre un des rois de Hirah en Arabie, ce prince dissimula pendant quelque temps son ressentiment; mais enfin, voulant se venger d'eux, il les chargea de porter des lettres cachetées au gouverneur d'une de ses places, par lesquelles il lui donnait l'ordre de punir de mort ceux qui les lui présenteraient. Motalamos ayant ouvert celle qui lui avait été confiée, et voyant l'ordre du roi, se garda bien de la remettre et évita ainsi la mort; mais Tharfah, qui la rendit cachetée, fut puni par le gouverneur. Ces lettres ont donné lieu à la façon de parler des Arabes, qui disent d'un homme qui porte avec soi son malheur, qu'il porte *Sahifat Motalamos*, c'est-à-dire les lettres de Motalamos, comme les Grecs ont dit les lettres de Bellérophon. Al-Meïdani rapporte ce proverbe arabe dans son livre intitulé : *Ketab Alamthal*.

Quant aux Persans, ils assurent que Djemchid, quatrième roi de la première dynastie, introduisit l'usage de porter l'anneau au doigt pour cacheter les lettres et les actes de l'autorité. C'est pour cette raison que, dans le livre d'*Esther*, Aman scelle de l'anneau d'Assuérus, roi de Perse, les missives qu'il écrit à tous les satrapes du royaume pour faire périr les Juifs. Thucydide fait aussi mention du cachet de Xerxès. Ajoutons qu'après la mort de Darius, Alexandre le Grand se servait de l'anneau de ce prince pour cacheter les lettres qu'il envoyait en Asie, et scellait avec le sien propre celles qu'il envoyait en Europe.

Les cachets furent en usage en Grèce dès le VIIᵉ siècle avant notre ère.

Diogène de Laërce nous apprend que Mnésarque, père de Pythagore, était, au rapport d'Hermippus, graveur de cachets. Comme ces anneaux servaient généralement pour sceller, dès que Solon eut aboli les lois de Lycurgue à Athènes, il prononça une peine contre l'ouvrier qui graverait deux cachets semblables pour deux personnes différentes, coutume tout égyptienne, comme on peut le voir dans Diodore de Sicile.

Cette mesure sévère était devenue nécessaire par suite de l'importance donnée aux cachets, car il y avait des anneaux qui servaient spécialement pour former une empreinte sur les actes, les diplômes, les contrats et les lettres dont on voulait garantir l'authenticité. Un dialogue comique de la pièce des *Chevaliers*, par Aristophane, montre également que les intendants recevaient en dépôt le cachet de leur maître, et qu'ils le lui rendaient lorsqu'ils cessaient leurs fonctions.

PEUPLE. — Rends-moi mon anneau, tu cesses d'être mon intendant.

CLÉON. — Le voici ; mais sache bien que si tu me retires le pouvoir, mon successeur sera pire que moi.

PEUPLE. — Ce ne peut être mon anneau, je vois un autre cachet, à moins que je n'aie la berlue.

LE CHARCUTIER. — Que représente ton cachet ?

PEUPLE. — Une feuille de figuier, farcie de graisse de bœuf.

LE CHARCUTIER. — Non, ce n'est pas cela.

PEUPLE. — Qu'est-ce donc ?

LE CHARCUTIER. — C'est une mouette, le bec tout grand ouvert qui harangue du haut d'une pierre.

PEUPLE. — Ah ! grands dieux !

LE CHARCUTIER. — Quoi donc ?

PEUPLE. — Loin, loin de mes yeux ! ce n'était pas mon anneau qu'il avait, c'était celui de Cléonyme. (*Au charcutier*.) Tiens, je te donne celui-ci, tu seras mon intendant.

Comme les petites serrures étaient fort peu répandues, non seulement on scellait les cassettes et les coffrets qui renfermaient des objets précieux, mais on allait jusqu'à sceller les portes des maisons, des appartements, afin que les femmes ne pussent sortir du gynécée en l'absence de leur époux. C'est pour cette raison qu'Aristophane fait dire à une femme des *Fêtes de Cérès*, dans une de ses diatribes contre le poète Euripide : « C'est encore Euripide qui est cause qu'on veille sans cesse sur nous, qu'on nous enferme sous les verrous et les scellés. » Il paraît, d'après ce passage, que la faiblesse humaine, chez quelques femmes grecques, était portée à un degré tel, que ces dernières donnaient souvent lieu à leurs maris d'être méfiants. Aussi la même femme reprend-elle plus loin d'un air chagrin : « Nos maris portent maintenant sur eux de petites clefs laconiennes à trois crans, toutes pleines de malice et de perfidie. Autrefois, pour ouvrir les portes les mieux scellées, il suffisait de faire fabriquer pour trois oboles un anneau marqué du même signe ; mais maintenant, cette peste d'Euripide a instruit les hommes à se pendre au cou des cachets de bois vermoulu. » Ce qui veut dire clairement que les femmes retenues prisonnières dans leur maison brisaient le sceau appliqué par le mari, puis, grâce à un cachet sur lequel elles faisaient graver exactement le même

signe, le remplaçaient tel qu'il était auparavant. Cela explique pourquoi les maris jaloux avaient recours à des cachets de bois vermoulu ou d'écorce d'arbre, dont il était difficile d'imiter l'empreinte trop compliquée. Lycophron, dans le poème en vers ïambiques qui nous reste de lui, faisant raconter par Cassandre les amours d'Arcamas et de Laodice, parle aussi d'un « simple sceau vermiculé auquel nul ne touche ». Une pierre gravée du *Cabinet de Stosch*, citée par Winckelmann, imite très bien les sillons d'un bois rongé par les vers.

Les Romains se servaient des cachets dans les mêmes circonstances que les Grecs. La *Casina* de Plaute, pièce traduite du grec de Diphile, comme l'auteur nous l'apprend lui-même dans le prologue, nous montre Cléostrate, femme de Stalinon, sur le point de sortir de sa maison pour aller chez sa voisine, et faisant aux esclaves cette recommandation : « Scellez les buffets, et rapportez-moi mon anneau. Je vais ici tout près, chez ma voisine ; si mon mari a besoin de moi, qu'on vienne me chercher. »

Pline déplore amèrement la nécessité où l'on était, de son temps, d'imprimer le sceau de son anneau sur les provisions pour les soustraire à la rapacité ou à la gourmandise des esclaves, sans cependant pouvoir y réussir. L'anneau qui servait à sceller les provisions ou les objets de ménage appartenait ordinairement à l'épouse, à la maîtresse de la maison, et était porté par elle. C'est pourquoi Cicéron, dans son *Épître aux Tyroniens*, dit que sa mère scellait jusqu'aux amphores vides, pour n'être pas trompée par ses esclaves. Le Pédagogue, dans saint Clément d'Alexandrie, permet aux femmes chrétiennes un anneau d'or, non pas précisément pour qu'elles s'en parent, mais afin qu'elles scellent ce qui doit être gardé avec soin. Le jurisconsulte Ulpien attribue également aux femmes l'anneau servant à marquer d'une empreinte les provisions, les vases et les autres objets que l'on voulait tenir fermés, et il déclare qu'il ne doit pas être considéré comme un ornement : « Les ornements des femmes sont des objets dont elles font usage pour leur parure, comme les pendants d'oreilles, les anneaux de bras, les bracelets, les bagues, *excepté cependant celles dont elles se servent pour sceller.* »

Cette dernière espèce d'anneaux, auxquels était adaptée une petite clef, se nommait, pour cette raison, *annuli ad clives*. On portait ces anneaux au doigt, afin de ne pas s'exposer à perdre la clef. Boldetti, dans son ouvrage sur les *Cimetières chrétiens de Rome*, cite deux spécimens de ce genre de bagues, dont l'une a une clef toute seule, et l'autre, avec la clef, un chaton en forme de cachet, parce que les anciens, non contents de fermer leurs cassettes avec des clefs, y apposaient encore un sceau en cire qu'ils marquaient de l'empreinte de leur cachet, lequel, pour ce motif, s'appelait *cerographus*.

On attribue aux Lacédémoniens l'invention de graver des figures sur les anneaux sigillaires. Un de leurs rois, nommé Arius, portait sur son cachet la figure d'un aigle tenant un dragon dans ses serres ; Cléarque, capitaine des Grecs, avait sur son cachet une Diane dansant avec ses nymphes ; sur celui de César on voyait une Vénus, et sur celui de Pompée un lion tenant une épée. Il nous reste des anciens un grand nombre de cachets dont les pierres gravées sont d'un travail fort précieux.

Les premiers rois de la monarchie française, suivant l'usage des Romains

et des empereurs, pour donner de l'authenticité à leurs diplômes, y apposaient leur cachet gravé sur un anneau qu'ils portaient ordinairement au doigt. Quand Clovis envoya Aurélien négocier le mariage de Clotilde, il remit à ce ministre un de ses anneaux, comme une marque suffisante qu'on pouvait ajouter foi à tout ce qu'il proposerait au nom de son maître.

Au moyen âge, toutefois, les cachets étaient fort rares. Ils consistaient pour la plupart en pierres gravées antiques, échappées comme par miracle à la dispersion commune, et que l'on convertissait volontiers en sceaux en les encastrant dans une bordure métallique ou en faisant graver une légende sur le bord même de la pierre. Il y avait néanmoins à la Cour un chancelier *(cancellarius)*, qui avait la garde des titres, des actes et du sceau royal. On l'appelait aussi référendaire *(referendarius)* et auriculaire *(auricularius)*, comme on le voit dans les *Miracles de saint Martin*, par Grégoire de Tours, dans la *Chronique d'Aimoin*, et enfin dans la *Vie de saint Ouen*, évêque de Rouen, où il est dit que « Saint Ouen, surnommé Dadon, obtint la charge et les fonctions d'auriculaire à la Cour du roi ; et pour signer les lettres ou édits royaux, qu'il écrivait lui-même, il conservait le sceau ou anneau du roi. »

Sous les Carlovingiens et les premiers Capétiens, le sceau fut appelé tantôt *annulus*, tantôt *sigillum*. Mabillon, dans sa *Diplomatique*, rapporte une charte de Pépin le Bref, dont le cachet est un *Bacchus indien*. On sait que celui de Charlemagne a été parfois un *Jupiter Sérapis*, et celui de Louis VII une pierre gravée du genre des Abraxas, que ce souverain remplaça, en 1275, par une autre pierre antique sur laquelle était représentée une Diane chasseresse.

Vers la fin du xe siècle seulement, les souverains ne furent plus les seuls qui eussent des cachets : les grands seigneurs avaient les leurs ; mais l'emploi n'en devint fréquent que trois ou quatre siècles plus tard, époque où chacun possédait un anneau à sceller qui lui servait de signature. Alors les gens riches portèrent des cachets en métaux précieux attachés à leur ceinture, ainsi que cela est démontré par l'*Inventaire manuscrit de la succession de Pierre Fortet :* « Item, une ceinture de cuivre d'homme avec un scel d'argent. » Bientôt même on vit les prélats, les seigneurs laïques, les dames et jusqu'aux bourgeois adopter à l'envi des types particuliers, qui favorisaient l'ignorance en dispensant de signer. C'est environ vers ce temps que le mot *sigillum* fut traduit en langage vulgaire par *signet*, *sinet*, *satel*, *séel* et *scel*.

Un des cachets les plus curieux de l'époque est sans contredit l'anneau de Louis IX, roi de France (1297). Ce bijou, conservé primitivement dans le trésor de l'abbaye de Saint-Denis, est aujourd'hui au Louvre. Le chaton est formé par un saphir sur lequel est gravée la figure de saint Louis ; l'anneau est semé de fleurs de lis qui se détachent en or sur un fond en émail noir ; sur la surface intérieure on a gravé et incrusté d'émail noir cette inscription, en caractères du xiiie siècle : *C'est le sinet du roi saint Louis.*

L'*Inventaire de Charles V* (1380) fait mention, en style de commissaire-priseur, du cachet de ce prince : « Le signet du roy, qui est de la teste d'un roy, sans barbe, et est d'un fin ruby d'Orient, et est celuy de quoy le roy scelle les lettres qu'il escrit de sa main. »

Le xve siècle vit naître la mode des cachets armoriés. Ces anneaux se don-

naient alors en signe d'alliance, ainsi que la *Chronique de Jean de Troyes* nous l'apprend du duc de Guienne, qui en reçut un des bourgeois de Rouen, en 1463.

Le *Recueil des États généraux,* états de Tours, tenus en 1481, montre que les cachets étaient également en usage parmi les officiers de justice. « La permutation pure et simple eut lieu, et aussitôt les deux procureurs mirent le pouce, c'est-à-dire signèrent l'acte, chacun avec le signet de l'anneau d'or qu'il avait au doigt. »

On commença seulement, vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, à donner aux cachets une forme différente de celle des anneaux. Les *Comptes royaux* de 1555 en fournissent un exemple : « Pour un cachet d'argent à manche d'yvoire, pour servir à cacheter les lettres de la royne. » A cette époque de progrès et de lumières, l'écriture s'étant pour ainsi dire tout à fait vulgarisée, les signatures autographes firent peu à peu délaisser les cachets. Néanmoins, on continua par la suite à porter en anneau des pierres gravées antiques pour sceller les correspondances. Dans la *Douzième nuit* ou *Comme il vous plaira,* de Shakespeare, Malvolio, trouvant une lettre qu'il croit lui avoir été adressée par celle qu'il aime, s'écrie : « Je reconnais le cachet, une Lucrèce ! »

Le XVII<sup>e</sup> siècle se servit aussi de cachets attachés aux chaînes de montres comme nos breloques. Les charmants modèles de Gilles Légaré en font foi. Les cachets de cet artiste sont décorés de chiffres, d'emblèmes et de têtes de mort. On y faisait souvent graver des devises de fantaisie. M<sup>me</sup> de Sévigné en donne un exemple dans une lettre à sa fille du 11 novembre 1671 : « Vous m'avez mille fois entendu ravauder sur ce demi-vers du Tasse que je voulais employer à toute force, l'*alte non temo :* « Je ne crains pas de m'élever. » J'ai tant fait, que le comte Des Chapelles a fait faire un cachet avec un aigle qui approche du soleil, l'*alte non temo :* il est joli. »

Conrart ayant donné à M<sup>lle</sup> de Scudéry, le 20 décembre 1653, un cachet de cristal, celle-ci répondit par le madrigal suivant, échantillon de la poésie alambiquée des précieuses de ce temps :

Pour mériter ce cachet si joli,
Si bien gravé, si brillant, si poli,
Il faudroit avoir, ce me semble,
Quelque joli secret ensemble ;
Car enfin les jolis cachets
Demandent de jolis secrets,
Ou du moins de jolis billets ;

Mais comme je n'en sais point faire,
Que je n'ai rien qu'il faille taire,
Ou qui mérite aucun mystère,
Il faut vous dire seulement
Que vous donnez si galamment
Qu'on ne peut se défendre
De vous donner son cœur ou de le laisser prendre.

Il n'y avait pas alors de lettre, si humble qu'elle pût être, qui ne fût cachetée. Dans les *Vendanges de Suresnes*, comédie de Du Ryer (1635), Florice,

voulant faire parvenir une épître à son amant Polidor, dit à Lisette, sa suivante :

Alors qu'en son jardin personne ne travaille,
Nous la pourrons jeter par-dessus la muraille,
Si bien que le premier qui la rencontrera
La fera voir au père et nous obligera.

LISETTE.

Vous la cachetterez, vous y mettrez l'adresse.

FLORICE.

Où l'amour ne peut rien, usons de la finesse.

Suivant le *Nouveau Traité de la civilité française* (1695), ch. XVII : « Ce qu'il faut observer en écrivant des lettres », quand on écrivait à des gens du commun, tels que des artisans et des bourgeois, on cachetait la lettre avec un cachet ordinaire ; mais si l'on correspondait avec quelqu'un de qualité, il fallait cacheter en soie, c'est-à-dire avec un ruban, et mettre trois cachets.

Mais tout le monde ne savait pas sceller convenablement les lettres. Laurette de Malboissière, à la date du 10 juillet 1765, en fait le reproche à son amie M^lle^ Méliand : « Mon cœur, vous mettez bien mal votre cachet....., on ne peut jamais ouvrir votre lettre sans la déchirer. Prenez exemple sur moi. »

A cette époque, où Jean-Jacques Rousseau recommandait à ses correspondants « d'examiner toujours le cachet de ses lettres », on scellait souvent les missives à cachet volant, c'est-à-dire qui ne tient qu'à l'un des deux plis d'une lettre et ne la ferme pas. « Telle est la substance de ma lettre, écrit Voltaire, que j'ai envoyée à cachet volant à M. d'Argental. »

Sous Louis XVI, la vogue des anneaux-cachets pâlit devant les ***bagues-firmaments*** et autres, et on ne les porta plus qu'en breloques. On connaît toutefois un des anneaux-cachets de Marie-Antoinette. « Peu de jours avant mon départ, nous apprend l'Écossais Crawford, dans ses *Portraits,* la reine, remarquant une pierre gravée que j'avais au doigt, me demanda si j'y étais bien attaché. Je lui répondis que non, que je l'avais achetée à Rome. — Je vous la demande, me dit-elle ; j'aurai peut-être besoin de vous écrire, et s'il arrivait que je ne crusse pas le devoir faire de ma main, le cachet vous servirait d'indication. Cette pierre représentait un aigle portant dans son bec un rameau d'olivier. Sur quelques mots que ce symbole me suggéra, elle secoua la tête en disant : Je ne me fais pas d'illusion, il n'y a plus de bonheur pour moi. Puis, après un moment de silence : Le seul espoir qui me reste, c'est que mon fils pourra du moins être heureux ! » La bague-chevalière de Louis XVI, donnée par le roi à son confesseur de la dernière heure, l'abbé Engelworth de Firmont, et avec laquelle il scellait ses lettres, portait également comme cachet une cornaline gravée représentant le buste d'Henri IV.

Quoi qu'il en soit, que les cachets fussent portés en bagues ou attachés en breloques, un passage de la *Correspondance inédite de la comtesse de Sabran avec le chevalier de Boufflers* (1778-1788) nous montre que l'usage de cacheter les lettres était toujours très répandu. « Les voilà, ces précieuses lettres qui ont failli me faire mourir d'impatience et de chagrin. Elles me rendent la vie...

Je contemple mon trésor, et à peine osé-je y toucher. J'examine l'adresse; je regarde chacune des lettres, pour savoir si tu étais bien pressé en l'écrivant, à quoi tu pensais. J'en viens au cachet, et je vois que tu ne t'es pas servi du mien, ni de ma devise. Cela me fait une sorte de peine; je tremble, je n'ose le rompre; je crains de troubler tout d'un coup le plaisir que je ressens par la vue de quelque mauvaise nouvelle. »

Nous devons ajouter toutefois que les graveurs de cachets, alors établis sur le quai de l'Horloge, épuisaient pour qui les payait tous les blasons de l'art héraldique, mentant journellement, selon le mot de Mercier, avec l'empreinte fugitive de la cire. « Sur cent lettres, dont le cachet est gravé en armoiries, écrit le philosophe dans son *Tableau de Paris*, quatre-vingt-dix-neuf portent un cachet imposteur. Il y a des hommes assez ridiculement vains, pour vous faire admirer leurs cachets armoriés, tandis que vous avez connu leur père, horloger, maçon ou chapelier; mais ils se flattent que la possession ou le temps deviendra un titre incontestable. Tel barbier entretient son fils dans cette superbe espérance et lui recommande de bien payer les graveurs du quai de l'Horloge. Ils sont là tout prêts à graver le mensonge sur tous métaux. Il n'en coûte pas plus pour un trophée héroïque que pour un trophée d'amour; les casques et les lances, ou les flèches ou le flambeau de Cupidon, sont au choix de l'amateur. Le burin tranchant est tout taillé pour donner les armes de tous les nobles de l'Europe aux premiers faquins qui voudront les pendre aux cordons de leurs montres. Il n'y a que Paris pour recéler cette foule de beaux petits messieurs, qui, le plumet sous le bras, le diamant au col, le cachet à la montre, jouent le rôle de gentilshommes, tandis que leur mère ou leur oncle est dans un coin à solliciter le payement d'une pension accordée à des services que rejette et que dédaigne le second ordre de la noblesse. »

A l'époque de la Révolution, les cachets se couvrirent de devises républicaines telles que : *Vive la Nation! Vivre libre ou mourir! La liberté ou la mort!* ainsi que différents symboles patriotiques. Mais, depuis bien longtemps déjà, les anneaux sigillaires étaient dépourvus de toute autorité. Quant aux cachets en usage depuis cette époque, qu'ils se portent au doigt, ou en breloques, ou figurent comme ustensiles de bureau, ils représentent des armes ou des chiffres, quelquefois un emblème, une tête, etc., selon le caprice du possesseur.

Citons, pour terminer, quelques cachets d'hommes célèbres.

Gœthe se servit d'abord d'un sceau portant le G initial de son nom, avec les entrelacements gothiques alors en vogue. Plus tard, il employa un cachet représentant une cage entr'ouverte avec un oiseau qui s'envole à tire d'aile. Mais, depuis son voyage en Italie, il scella presque toujours ses lettres d'une antique, un *Socrate*, une *Minerve*, un *Amour*, un *Lion*.

Talleyrand-Périgord porta longtemps un anneau sur le chaton duquel étaient gravés des lis couchés, avec cette légende : *Ils se relèveront un jour*. Les événements de la guerre de 1814 ont vérifié en tout point cette prophétie.

Sylvestre de Sacy avait fait graver pour son usage une pierre avec cette inscription en arabe : « Je t'envoie ci-joint un messager muet qui dira à tes yeux ce dont on l'a chargé. » Ce vers est d'un ancien poète, et le célèbre orientaliste s'en servait quelquefois pour cacheter ses lettres.

Les *Notes* de Lalande, publiées par la princesse de Salm, nous apprennent que le savant astronome avait fait graver sur son cachet un vaisseau. « J'y ai ajouté la lune, qui sert à le conduire, et une devise grecque qui signifie *la science conduite par la vertu*, parce que le vaisseau est la chose qui exige le plus de science, et que la vertu conduit le philosophe à travers les flots et les orages de la vie. »

Victor Hugo scella toujours sa correspondance avec un cachet d'une grande simplicité. A la vente de son mobilier, qui eut lieu aux enchères publiques le 7 juin 1852, pour cause de départ, — le poète s'exilait à Guernesey, — Arsène Houssaye acheta un cachet aux initiales V. H. disposées de telle sorte que, renversées, elles formaient le chiffre A. H. En sortant de cette vente, il disait à un ami : — Je ne m'en servirai que pour écrire à Hugo.

M. Adrien Boïeldieu, fils du fameux auteur de *la Dame blanche,* porte au doigt la bague de son père, un anneau d'or bruni qui enserre dans son chaton une cornaline finement gravée, d'origine persane, et que le grand Boïeldieu rapporta de Russie.

Meyerbeer, enfin, avait fait graver sur son cachet une lyre avec cette harmonieuse légende : *Toujours d'accord.*

Passons maintenant aux substances propres à sceller. Les Grecs, de même que les Orientaux, ont employé d'arbord l'argile ou la *terre sigillée ;* ils adoptèrent ensuite la craie et le malthe, sorte de ciment artificiel fait de poix, de cire et de plâtre, qu'ils désignaient sous le nom de *creta asiatica.* Les modernes, à l'exemple des Romains, remplacèrent la craie primitive par une substance inflammable, qui adhérait davantage et offrait plus de consistance et de durée. De là l'emploi que l'on fit de la cire pour les chartes et les diplômes.

Pendant le moyen âge, nous apprend M. G. Demay (*le Costume d'après les sceaux*), la cire vierge, plus ou moins jaunie par le temps, a été la première employée. En 1030, le sceau de Robert, roi de France, nous présente le premier type de cire colorée avec une substance blanche. Les cires rouges commencent avec Louis le Gros, en 1113; les cires vertes apparaissent vers 1165. Ce n'est qu'au XIIIe siècle que l'on voit s'ajouter aux couleurs précédentes les teintes jaunes, brunes, roses, noires et quelquefois, mais fort rarement, les bleues. La cire noire est néanmoins une rareté que l'on rencontre dans les sceaux des ordres militaires religieux. Quant à la cire bleue, elle paraît n'avoir pas été beaucoup recherchée. Les Archives nationales n'en possèdent qu'un seul exemple fourni par une charte de 1276.

Sur une tapisserie de haute lice de la fin du XVe siècle, appartenant à sir Richard Wallace et représentant un épisode du *Roman de la rose*, *Bouche-d'Or* présente une lettre fermée par un ruban scellé avec un cachet de cire rouge. Plus bas, le même personnage remet à *Male-Bouche* une semblable lettre pliée et fermée par deux larges cachets de cire rouge, couleur qui depuis cette époque a prévalu.

On n'est pas encore bien fixé sur la composition de ces cires à sceller. Si l'on en juge par leur état actuel, les recettes ont dû être très variées et souvent défectueuses ; mais l'on sent qu'il devait entrer, dans toutes, deux substances indispensables : l'une destinée à colorer, l'autre à donner la solidité.

Vers la moitié du XVIe siècle seulement, les Portugais importèrent de l'ex-

trême Orient dans leur pays la préparation de la cire à cacheter. Il paraît établi, en effet, que l'usage de la cire à cacheter était déjà très répandu à Lisbonne vers 1500, de là le nom de *cire de Portugal* qu'on lui donnait anciennement. On l'appela un peu plus tard *cire d'Espagne*, parce que, pendant longtemps, les Espagnols en approvisionnèrent les autres parties de l'Europe. Le plus ancien livre espagnol où il soit fait mention de cire à cacheter date de 1563 ; il a pour titre : *Aromatum et simplium aliquot historia*, et pour auteur Garcias de Orta : il parle de bâtons de cire pour cacheter les lettres. Il existe une lettre adressée en 1567 au comte palatin Frédéric, cachetée de cire ; cette épître avait été écrite par un gentilhomme français du nom de Vulcob, qui avait été envoyé de France comme ministre à la cour de Weimar.

Dans *l'Histoire des indignes faulsetez et suppositions de Francesco Fava*, médecin italien (Paris, 1608), il est dit que ce dernier enlevait les cachets de certaines lettres scellées qu'il voulait falsifier, en mouillant un peu le papier du côté où n'était pas la marque du cachet. « Cela se faisoit assez facilement, d'autant que ce n'estoit pas cire d'Espagne, mais molle seulement. » Ce passage, écrit en 1608, détruit l'opinion accréditée depuis par le médecin Pomet, dans son *Histoire générale des drogues* (1735), sur l'invention de la *cire d'Espagne*. Il est évident qu'on la connaissait, au moins de nom, avant que le marchand de Paris, nommé François Rousseau, à qui l'abbé Lebeuf (*Mémoire concernant l'histoire d'Auxerre*, 1743) en attribue à tort la découverte, l'eût remise en honneur, vers 1620, et lui eût dû, grâce aux encouragements de M^lle^ de Longueville, puis de Louis XIII, une fortune de 50,000 francs en quelques années. C'est un argument en faveur de M. Spies, qui soutenait avoir vu, dans les Archives de la cour d'Anspach, où il était conseiller, un diplôme de 1574, cacheté en cire d'Espagne rouge, et un autre de 1620, cacheté de cire noire. Cela n'a rien d'extraordinaire. Dans un livre d'un citoyen d'Augsbourg, nommé Samuel Zimmermann, imprimé à Ingolstadt en 1579, on trouve décrite la manière de composer la cire à cacheter rouge, noire, blanche, bleue et jaune.

Nous savons d'ailleurs par *l'Isle des Hermaphrodites*, chapitre des *Lois*, *Mœurs*, etc., que les femmes de cette époque fermaient leurs lettres avec un simple cachet de cire d'Espagne. Mais il est bon de dire, d'après l'ouvrage de Pomet, chapitre *Cire des Indes*, que cette cire célèbre ne se faisait pas en Espagne, où l'on ne se servait généralement, pour sceller les lettres, que de petits pains à cacheter. Elle nous venait donc de l'Orient, où depuis longtemps on la fabriquait avec la gomme-laque, teinte de plusieurs couleurs. Tavernier, dans ses observations sur le commerce des Indes orientales, raconte qu' « il y a beaucoup de femmes à Surate qui ne gagnent leur vie qu'à nettoyer la laque, après que la couleur d'écarlate en est tirée. Elles luy donnent telle couleur que l'on veut et la forment en bastons comme la cire d'Espagne. »

Il y avait à Perpignan une fabrique de cire à cacheter. On appela probablement cette cire, *cire d'Espagne*, parce que jusqu'à Louis XIII le Roussillon a appartenu à l'Espagne, ou était censé en faire partie. Savary des Bruslons, dans son *Dictionnaire de commerce*, v° *Cire d'Espagne*, donne les renseignements suivants sur sa fabrication : on faisait fondre dans une chaudière de la gomme, avec du noir de fumée, si l'on voulait faire de la cire d'Espagne noire ; avec de l'orpin, si l'on voulait de la cire d'Espagne jaune ; et l'on y mêlait un

peu de civette, si l'on voulait la parfumer; après quoi on la retirait; on la coulait, on la façonnait en petits bâtons, ronds, plats ou tordus. La mauvaise cire d'Espagne se faisait avec de la résine; mais cette dernière est fortement critiquée par le sieur Comiers d'Ambrun, dans son *Traité de la parole, langue et écriture, contenant la sténographie impénétrable, avec tout ce qui concerne les encres, cachets et cire à cacheter* (Bruxelles, 1691).

Jusqu'alors la cire à cacheter avait été rouge, jaune, bleue, verte, noire ou aventurinée au moyen du mica jaune ou blanc. Au XVIIIe siècle, il était de bon ton d'écrire ses lettres sur des papiers de fantaisie, avec cachet de *cire bronzée au pot pourri* de chez Salmon, papetier, rue Dauphine.

Depuis le commencement du siècle actuel, la fabrication de la cire à cacheter a reçu plusieurs perfectionnements. Un des plus importants a eu pour objet de neutraliser la fumée qui, lorsqu'on la brûlait, noircissait et endommageait l'empreinte des cachets. On est aussi parvenu à faire, pour les pays chauds, des cires particulières qui ne se fondent qu'à une température de 100 degrés, et qui peuvent, par conséquent, être employées dans les circonstances où les cires ordinaires seraient inapplicables, à cause de leur ramollissement. Les cires à cacheter sont ordinairement parfumées avec le musc, l'ambre, la civette, les essences de citron, de bergamote, de rose, de jasmin, etc.

Peu à peu la cire à cacheter, qui conserva le nom de *cire d'Espagne* jusqu'en 1835, quoiqu'on en fabriquât d'excellente en France, fut délaissée pour les pains à cacheter, dont l'usage est très ancien dans le sud de l'Europe. Les officiers et les soldats de l'armée d'Italie, conduits par Napoléon Ier, trouvant un moyen si commode de fermer les lettres, en usaient largement; ils donnèrent ainsi à quelques industriels parisiens l'idée de fabriquer des pains à cacheter. Depuis lors cette fabrication s'est développée dans des proportions considérables. « Les pains à cacheter sont bien connus à Paris et dans les villes où l'on écrit et cachette beaucoup de lettres », lit-on dans un petit livre anonyme du commencement de ce siècle : *le Langage vicieux corrigé.* « Ailleurs ils le sont moins et ont conservé, mal à propos, le nom qu'on avait donné à la feuille de pâte très légère et sans levain dans laquelle on découpe les hosties. Cette pâte s'appelait *pain à chanter la messe*, et, par abréviation, *pain à chanter* [1]; mais *pain à chanter* tout seul est à peine construit (grammaticalement), et il est difficile, si l'on n'est prévenu, d'en comprendre le sens. De prétendus puristes en ont fait *pain enchanté*, qui, s'il n'a pas non plus le sens commun, leur semble au moins construit d'une manière plus correcte. C'est toujours une faute grossière. Il faut dire pain à cacheter. »

Suivant le *Dictionnaire de l'industrie manufacturière, commerciale et agricole,* publié en 1833, le pain à cacheter est une pâte de farine délayée mise dans des moules, semblables aux *fers à gaufrer* chauds, et que l'on découpe ensuite au moyen d'un emporte-pièce. « Les pains à cacheter sont tantôt blancs, tantôt colorés de diverses teintes. Il est important de ne faire entrer dans leur composition aucune substance vénéneuse, parce que non seulement on les humecte sur la langue, mais fréquemment on les avale entiers ou par fragments.

1. « Unn boeste d'argent à mettre *pain à chanter.* Deux burettes d'or à mettre le vin et l'*eau à chanter.* » (Inventaires du XIIIe siècle.)

La belle teinte du *vert de Schwenfurt* l'a fait employer depuis quelques années; mais on ne saurait trop en prohiber l'usage pour ce genre d'application. Des pains d'une espèce particulière attirent en ce moment l'attention ; ils sont transparents. On les obtient au moyen de la gélatine diversement colorée. »

Le commerce de la cire et des pains à cacheter est encore très important, quoiqu'il ait diminué sensiblement depuis l'introduction dans la papeterie des enveloppes gommées.

Consacrons, pour finir, quelques mots à l'origine de ces dernières.

Chez les Indous, il est d'usage d'envoyer les lettres renfermées dans de petits sachets plus ou moins ornés, selon la qualité de la personne à qui la lettre est adressée. Les Chinois connaissent aussi les enveloppes : ce sont de petits sachets de papier s'ouvrant sur le côté.

Pendant le moyen âge, on faisait des entailles aux lettres closes ou missives ; on y passait une bande de papier ou de parchemin, suivant que sur du papier ou du parchemin la lettre était écrite, et on scellait les deux bouts de la bande, afin qu'on ne pût lire la lettre sans rompre le sceau.

Au XVI[e] siècle, selon *l'Isle des Hermaphrodites*, chapitre des mœurs, des lois, etc., on se contenta de mettre un cachet sur les deux bouts d'un fil ou d'un ruban, qu'il fallait rompre ou couper pour ouvrir les lettres. Le dialogue suivant, tiré des *Galanteries du duc d'Ossonne*, comédie par Jean de Mairet (1636), en fournit une preuve.

STÉPHANILLE.

Je sçavois bien qu'encor j'oubliois quelque chose.
C'est un papier pour vous.

FLAVIE.

Et qui vous l'a donné ?

STÉPHANILLE.

Un homme assez bien fait vestu d'un drap tanné.

FLAVIE.

N'est-ce point de mon frère ?...

STÉPHANILLE.

Il m'a dit, à la lire,
Elle saura qui c'est sans qu'il faille le dire.

FLAVIE.

Donnez-moy des ciseaux, il faut voir ce que c'est.

Dans *le Nouveau traité de la civilité qui se pratique en France parmi les honnestes gens* (Paris, 1675), par Antoine de Courtin, on lit les préceptes suivants : « Lorsqu'on écrit à quelqu'un, si l'écriture ou la matière de la lettre doit finir trop bas, il faut la ménager en sorte que l'on puisse garder deux lignes pour finir à la page suivante. C'est pourquoy s'il se rencontre, par exemple, qu'une feuille de papier soit écrite de tous les costez et finisse au bas de la deuxième page, *la bienséance ne voulant pas qu'on la mette ainsi cruement dans l'enveloppe*, il faudra couvrir cette dernière page d'une demi-feuille de papier blanc volante, qui se joigne et s'engage par une petite marge à la feuille écrite. » — « Il est bon aussi de sçavoir que, pour plus de respect, on met la

lettre dans une enveloppe sur laquelle on écrit le dessus (l'adresse). Et pour les dames, on cachette les lettres avec de la soye en mettant le dessus de la lettre même (pareil), ce qui s'observe pour les dames de la plus grande qualité, si ce n'est que, pour marquer d'un plus grand respect, on peut mettre la lettre déjà cachetée de soye dans une enveloppe sur laquelle on met encore le dessus. »

En octobre 1702, M. de Choiseul vint donner à Fontainebleau la nouvelle de la victoire remportée à Friedlingen par Villars. Le comte d'Ayen, neveu de Mme de Maintenon, apporta les drapeaux pris sur l'ennemi; mais quand on sut qu'il ne s'était pas trouvé à la bataille, on ne lui épargna pas les épigrammes. C'est alors que le roi, pour récompenser Villars, le créa maréchal, et, pour lui ménager une surprise, il lui écrivit de sa propre main une lettre avec cette suscription : *A mon cousin le maréchal de Villars*, et il renferma cette lettre dans une autre qui portait simplement sur l'adresse : *A M. le marquis de Villars*.

Comme on le voit, les enveloppes, du temps de Louis XIV, consistaient simplement en une feuille de papier blanc pliée en forme de lettre, et dans laquelle on renfermait la missive. C'était là ce qu'on appelait les « lettres doubles » dont le poids, selon le règlement d'avril 1644 pour le port des lettres et paquets, « ne devait pas dépasser une once ». Les lettres sans enveloppes portaient la dénomination de « lettres simples ».

Ajoutons qu'il était d'usage que chacun fît ses enveloppes. « Vous m'aviez promis de m'écrire souvent. Tiendrez-vous parole ? demande l'abbé Galiani à Mme Necker, dans une lettre datée de Gênes, le 28 août 1769. Écrivez-moi par la poste en droiture ici, mais chargez quelqu'un de faire les enveloppes. Vos lettres ressemblent à Socrate, la plus belle âme dans le corps le plus laid. Vos lettres sont aussi belles que l'enveloppe en est affreuse. Je dis cela pour faire plaisir à l'abbé Morellet et non pas pour vous humilier. Il ne vous conviendrait pas de bien faire les enveloppes. Cette matérialité ne sied pas bien au sublime de votre ineffable spiritualité. »

Ce fut quelques années plus tard que les papetiers imaginèrent de petites feuilles toutes pliées pour mettre les lettres qu'on envoyait par la poste. « Vous n'aurez plus de ces petites enveloppes toutes faites qui vous déplaisent », écrivait en 1782 Mme de Genlis, dans *Adèle et Théodore* (lettre X).

Les premières enveloppes débitées par les papetiers anglais datent de l'année 1840. Elles parurent alors sous deux formes, c'est-à-dire sous la forme de *cover* ou enveloppe affranchie [1], et sous celle d'enveloppe proprement dite. Le public préféra d'abord les *covers ;* mais il en abandonna peu à peu l'usage, et celui des enveloppes a prévalu définitivement.

Au mois de janvier de l'année suivante, de nouvelles enveloppes furent livrées au public. Comme les premières, elles étaient garnies de deux fils de soie de différente couleur adhérente au papier, quelquefois même de quatre fils, qu'on nouait et qu'on scellait à la cire.

1. Le *cover* (lettre) est une demi-feuille de papier, de 232mm sur 212mm sur 195, pliée en quatre comme une lettre. L'une des faces est blanche et servait souvent à écrire la lettre ; l'autre face, qui porte une vignette, était destinée à recevoir l'adresse ainsi que le mot *postage*, qui remplaçait le timbre. L'enveloppe est la même demi-feuille, sur laquelle on n'a rien imprimé, et qui est découpée et façonnée pour former une enveloppe proprement dite.

La machine à plier les enveloppes a été inventée, en 1844, par M. Edwin Hill et M. Warren de la Rue. Ce dernier la perfectionna en 1849 : elle pliait et gommait 3,600 enveloppes par heure. Vers 1851, la fabrication des enveloppes prit encore plus d'extension. Depuis cette époque, son importance devint chaque année plus considérable. On produit par jour à Paris, en moyenne, un million cinq cent mille enveloppes.

Dans ce nombre figurent les enveloppes communes, en papier ordinaire, pour circulaires, annonces, etc., les enveloppes de lettres, en papier vergé, généralement blanc, les enveloppes de luxe, en papier satiné, le plus souvent gris perle, et enfin les enveloppes de fantaisie, dans le genre de celles que Rossini employait parfois pour enfermer sa correspondance : celles-ci sont traversées par des portées de musique imprimées en bleu : une clef de sol avec des dièses ou des bémols et une note quelconque en encre noire, forment le cachet.

Telle est l'histoire des principaux objets dont nous nous servons pour écrire, et que le scribe Ménédème, devenu vieux et aveugle, appelle, dans une épigramme grecque de Damocharis, « les outils de son métier ». Les anciens, comme on l'a vu, connaissaient donc le papier, le crayon, la règle, la plume, le canif, l'encre, la cire à sceller, etc. Au reste, il suffira de terminer cette trop longue étude par un petit poème de Phanias, contemporain d'Épicure, pour résumer en peu de mots l'attirail des copistes et convaincre le lecteur que, dans l'antiquité comme de nos jours, la profession des « hommes de plume », selon l'expression de Voltaire, menait rarement aux honneurs et à la fortune. « Un canif pour tailler les roseaux de Gnide, l'éponge qui servait à les nettoyer, une règle à tracer des lignes bien droites, barrière que ne franchit pas le troupeau de l'alphabet, l'encrier avec sa liqueur d'un beau noir, un compas à tracer des cercles, une pierre à polir, l'abat-jour qui protège la vue, *tous ces instruments qui n'enrichissent pas*, le scribe à gages Cestondas les a consacrés aux Muses, depuis qu'il a trouvé à mordre au gâteau de la régie, qui nourrit bien son monde. »

SPIRE BLONDEL.





# LE COMMERCE D'AUTREFOIS

ET

# L'IMPRIMERIE D'UNE DUCHESSE



Sous l'ancien régime, la noblesse pouvait-elle, sans déroger, se livrer au commerce et à l'industrie ? Question fort simple dans l'état social actuel, mais qui fut très controversée dans l'état social antérieur. Bodin[1] et Tiraqueau[2] interdisaient le commerce à la noblesse; Balde et La Roque[3], dans un traité spécial, l'y exhortaient, au contraire, comme à une chose honorable et avantageuse. Grosley alla même jusqu'à invoquer le trafic pour expliquer le principe, ou plutôt l'exception : *Ventre anoblit*. Les comtes de Champagne, dit-il, pour faire fleurir le commerce dans leurs États, ont pu donner le privilège de la communication de la noblesse aux négociants par alliance avec des filles nobles[4].

1. *Respubl.*, lib. V.
2. Cap. II et III.
3. *In Rubricis de clericis peregrin.*
4. Grosley : *Recherches pour servir à l'histoire du droit français*, 1752; p. 183 et 399. — Cf. Matagrin : *la Noblesse de Périgord en 1789*. Périgueux, 1857; p. 13. Les diverses carrières ouvertes à la noblesse ont fait l'objet de vives discussions vers le milieu du XVIII<sup></sup>e siècle. C'est alors




A. Lynch inv. LE LIVRE — VII[e] Année Manesse sc

LA LECTURE À CYTHÈRE

En fait, la question ne tarda pas à être tranchée dans le sens de Balde et de La Roque.

Les gentilshommes que le connétable Du Guesclin conduisit en Espagne, pour combattre Pierre le Cruel, étaient des marchands : l'histoire les nomme *chevaliers mercadiers*. Au xv[e] siècle, on vit un négociant, Jacques Cœur, humilier la maison de Bourgogne, assurer le trône de France à l'héritier légitime et étonner l'Europe par l'étendue de ses relations, qui, bien plus que son titre de baron, lui ont acquis une gloire justement méritée. Nous voyons même la haute noblesse engagée dans des spéculations maritimes considérables. C'est ainsi que Guinot de Lauzières, conseiller et maître d'hôtel de Charles VIII, avait engagé une forte partie de sa fortune sur un navire portant le pavillon français. Ce navire fut, on ne sait sous quel prétexte, capturé près de l'île de Zante, par Adrien Loredano, capitaine de l'armée navale de Venise, qui fit massacrer Philippe Burelly, capitaine du navire et un grand nombre de gentilshommes qui l'accompagnaient. Le roi Charles VIII, qui tenait avec raison à faire respecter le pavillon de la France en même temps que la vie et la fortune de ses sujets, prit cette affaire fortement à cœur. Il la recommanda chaudement à Ludovic Sforza de Milan, par l'intermédiaire de son ambassadeur Barbiani; il expédia, en outre, un délégué du nom de Clervoye au duc de Ferrare, afin de se concerter avec lui dans le but d'obtenir à Venise des dommages-intérêts évalués à 80,000 ducats. Le duc écrivit à son ambassadeur à Venise et fit accompagner Clervoye d'un des siens pour appuyer la réclamation et rapporter à Charles VIII une solution qui fut sans nul doute favorable, l'affaire n'ayant pas laissé d'autres traces [1].

En 1540, Jean-François de La Roque, chevalier et seigneur de Roberval, va, le premier, établir la religion chrétienne et le commerce dans le Canada, sous l'autorité de François I[er], qui le fait seigneur de Norembec, son vice-roi, amiral et lieutenant-général en Canada, Terre-Neuve, etc.

Seize ans plus tard, Charles IX signe des lettres patentes par lesquelles il permet aux nobles de Marseille, de Rouen et de Bretagne, de se livrer au commerce maritime, et, quelque vingt ans après, Pierre de Monts, gentilhomme de la chambre d'Henri IV, cingle vers l'Amérique, établit la première colonie sérieuse dans la Nouvelle-Écosse ou Acadie et jette les fondements d'Aunapolis, jadis Port-Royal. Son successeur, un autre gentilhomme du nom de Poitrincourt, poursuit cette glorieuse et difficile entreprise, d'une manière d'autant plus efficace qu'il s'efforce avant tout de gagner le cœur des sauvages indigènes.

Ce fut peut-être la proposition faite en 1614, par les États généraux à la noblesse, d'équiper des navires et de faire le trafic en grand, qui donna à

qu'ont été publiés les opuscules suivants, qui renferment des idées et des détails fort intéressants, tant sur cette époque que sur les époques antérieures :

Marchand : *la Noblesse commerciale et ubiquiste*. Paris, 1756. — L'abbé Coyer : *la Noblesse commerçante*. Londres et Paris, 1756. — Chev. d'Arcq : *la Noblesse militaire* ou *le Patriote français*. Paris, 1756. — Rochon de Chabannes : *la Noblesse oisive*, 1756. — Marquis Vento de Pennes : *la Noblesse ramenée à ses vrais principes ou Examen du développement de la noblesse commerçante*. Paris, 17.8. — De la Hausse : *la Noblesse telle qu'elle doit être*. Amsterdam et Paris, 1758.

1. Les pièces de cette affaire sont aux archives de Milan et de Ferrare. Malpiero : *Ann. Veniti*, t. X, p. 627.

Louis XIII l'idée de son ordonnance de 1629. « Et pour convier nos sujets, de quelque qualité et condition qu'ils soient, y dit le roi, de s'adonner au commerce et trafic par mer, et faire connaître que notre intention est de relever et de faire honorer ceux qui s'y adonnent, nous ordonnons que tous gentilshommes, qui, par eux ou par personnes interposées, entreront en port et société de vaisseaux, denrées et marchandises d'iceux, ne dérogeront pas à la noblesse [1]. »

Louis XIV renouvela et développa cette ordonnance en août 1669 et, par un édit de 1701, il établit en principe que l'aristocratie ne dérogeait pas en se livrant au commerce en gros.

« S'il est vrai, dit à ce propos un historien (Hen., *Abr. chr.*), que le commerce soit le plus sûr moyen d'augmenter le nombre des citoyens dans un royaume; s'il est vrai que le commerce remplace les mines d'or et d'argent que la nature nous a refusées; s'il est vrai que la guerre se fasse aujourd'hui plutôt par l'opposition de richesse, de nation à nation, qu'en opposant homme à homme; s'il est vrai, enfin, qu'on ne puisse trop honorer une profession qui a continuellement l'univers pour champ de ses opérations, et qui suppose, dans ceux qui l'exercent, ces ressources subites du génie dont une nation sent tout à coup augmenter son crédit aux dépens de ses voisins, combien doit-on s'étonner qu'on ait été si longtemps à donner une pareille loi ! »

L'industrie et le commerce étaient autrement envisagés en Italie. Là, il n'y eut jamais aucune idée de dérogeance pour la noblesse qui exerçait un commerce ou une industrie; le négoce comprenait dans ses rangs non seulement le peuple et la bourgeoisie, mais de nombreux membres de la haute société, dont les fonds servaient à fabriquer de la soie à Gênes et de la laine à Florence. Les Ginori, les Capponi, les Médicis eux-mêmes; oui, les Médicis eux-mêmes, qui donnèrent deux reines à la France, ces orgueilleux Médicis qui refusaient le titre de baron parce que, comme feudataires, ils auraient dû rendre hommage à leur suzerain; ces Médicis tinrent un modeste comptoir d'épicerie : c'était la plus ancienne *bottega* de l'espèce, à Florence. A côté de l'épicerie, ils avaient une pharmacie avec un laboratoire : ils y fabriquaient une huile antitoxique, connue dans l'Europe entière, mais dont la célébrité disparut, quand Côme III, de Médicis, transféra cette fabrication au palais Pitti. Mais les Médicis furent surtout connus comme banquiers et, dans cette partie, Laurent le Magnifique éleva sa maison au premier rang; la succursale qu'il avait à Lyon faisait des transactions énormes; aussi, lorsque sous son fils, Pierre de Médicis, Charles VIII expulsa les Florentins de France, Pierre éprouva-t-il une secousse formidable, qui fut une des causes de sa perte.

Les rois eux-mêmes s'occupaient de transactions commerciales : Ferdinand, roi de Naples, et son fils Alphonse, duc de Calabre, trafiquaient dans les huiles et les safrans, comme nous l'apprend Trinchera, dans son *Codice Aragonese;* ils ne dédaignaient même pas de se servir de la voie diplomatique pour connaître plus promptement les cours et faire de meilleures affaires.

C'était vraiment pousser l'amour du trafic et du lucre un peu loin; le

1. Abbé Goyer : *la Noblesse commerçante*. Londres et Paris, 1756; p. 134 à 136, 173 et 174. — La Roque : *Traité de la noblesse*.

peuple se montra mécontent d'une telle concurrence, il murmura, il abhorra davantage des souverains qu'il détestait déjà. Aussi, à la mort de Ferdinand, son fils Alphonse jugea-t-il prudent de renoncer au commerce et à l'industrie et d'accorder la liberté du trafic.

C'est au milieu de cette étonnante activité commerciale que vivait, à Florence, la famille Alberti, et que, dans les premières années du xv[e] siècle, des dissensions politiques forcèrent plusieurs de ses branches à prendre le chemin de l'exil : deux vinrent s'établir dans le Vivarais. L'une, celle des d'Albert des Issards, que représentait, il y a une quinzaine d'années, le comte Philibert, mort à Pont-Saint-Esprit, dont la sœur épousa un de Broche des Combes, poursuit encore aujourd'hui, à Lyon, les transactions commerciales de ses ancêtres à Florence. L'autre branche, celle des Alberti de Luynes, a creusé, pendant trois siècles, un des plus brillants sillons dans l'histoire de France. Ces Alberti ne furent ni commerçants ni industriels, mais ils eurent le mérite tout aussi efficace d'accorder une protection large et éclairée non seulement au commerce, mais aux arts et aux lettres; il y en eut qui allèrent jusqu'à étudier certaines industries et à les exercer eux-mêmes : nous en avons un remarquable exemple dans Guyonne de Montmorency-Laval, femme de Louis, duc de Luynes.

Le duc de Luynes, bien que fort riche et d'une naissance illustre, n'émigra point pendant les événements de 1792, et il se retira au château de Dampierre avec la duchesse sa femme et la vicomtesse de Montmorency, sa fille.

La duchesse de Luynes, qui avait été dame du palais de la reine Marie-Antoinette, dut trouver cet isolement assez étrange et, sans son caractère viril et original, peut-être aurait-elle regretté de ne pouvoir plus prendre part, avec une brouette d'acajou, aux travaux de terrassements du Champ de Mars, pour quelque grande fête de Fédération. C'était du reste une femme supérieure, d'une grande intelligence, de beaucoup de cœur, d'un esprit parfaitement juste et droit. « Ses traits durs et irréguliers — lisons-nous dans les *Souvenirs*, de M[me] Récamier — étaient masculins, comme le son de sa voix. Lorsqu'elle portait des vêtements de femme (ce qui n'arrivait pas tous les jours), elle endossait une sorte de costume qui n'était ni celui qu'elle avait dû porter dans sa jeunesse, avant la Révolution, ni celui que la mode avait introduit sous l'Empire : il se composait d'une robe très ample, à deux poches; on ne lui vit jamais de chapeau. M[me] de Luynes se moquait fort gaiement elle-même de ce qu'elle appelait sa *dégaine*, et néanmoins, avec ce visage, cette toilette et cette grosse voix, il était impossible aux gens les plus ignorants de ce qu'elle était de ne pas reconnaître en elle, au bout de cinq minutes, une grande dame. La sensibilité et l'élévation de son âme se montraient de même sous la brusquerie de ses allures, comme, à travers la crudité de son langage, perçaient l'habitude et l'élégance du grand monde. Elle était très instruite, savait bien l'anglais et lisait énormément. Que dis-je ? Elle imprimait; elle avait fait établir une presse au château de Dampierre, et non seulement elle *était*, mais elle avait la prétention d'*être* un bon ouvrier typographe.

Un jour, elle se rendit, avec M[me] Récamier, aux Halles de la Grenette, à l'imprimerie de MM. Ballanche père et fils. Après avoir attentivement et très judicieusement examiné les caractères, les presses, les machines, après avoir

apprécié en personne du métier les perfectionnements que MM. Ballanche avaient introduits dans leur établissement, elle relève tout à coup sa robe dans ses poches, se place devant un casier, et, à l'admiration de tous les ouvriers, la duchesse compose une planche fort correctement, fort lestement, sans omettre même en composant un certain balancement du corps en usage parmi les imprimeurs de son temps.

La presse de Dampierre fut inaugurée en 1797, et l'année même elle mit au jour les deux ouvrages suivants :

*The life and adventures of Robinson Crusoë.* 2 vol. in-8°. Texte anglais avec traduction française interlinéaire et un avertissement de la duchesse de Luynes en tête du premier volume.

*Traduction en vers de l'élégie de Gray sur un cimetière de village.* Cette traduction est l'œuvre du jeune vicomte Mathieu de Montmorency, qui l'a dédiée à sa belle-mère, la duchesse de Luynes. Elle est d'une simplicité touchante et empreinte des amers regrets que la Révolution avait laissés dans cette famille.

Les travaux typographiques furent suspendus en 1798, mais l'année suivante la presse de Dampierre livra au public les deux ouvrages suivants :

*Mémoires de Talleyrand sur les relations commerciales des États-Unis avec l'Angleterre.* Petit in-4°, etc.

*La Capricieuse ou les Effets de l'inégalité d'humeur,* comédie en trois actes. Petit in-4°.

L'année 1800 fut la plus active de la presse de Dampierre, dans toute son existence; elle ne produisit pas moins de sept ouvrages, dont voici les titres :

*An account of the life of the Reverend Jonathan Swift D. D. Dean of S. Patrick's Dublin.* Petit in-4°. Traduction française et avertissement de l'éditeur.

*Recueil de pièces de poésie détachées, à l'usage de quelques amis habitant la campagne.* 1re partie. In-8°. — Dans une préface introductive, la duchesse de Luynes explique les motifs qui l'ont portée à former cette petite collection.

*Histoire de la vie et de la mort tragique de Vittoria Accorambona, duchesse de Bracciano.* Petit in-4°.

*La Vie de Marie de Hautefort, duchesse de Schomberg.* Petit in-4°.

*Recueil de quelques articles tirés de différents ouvrages périodiques.* Petit in-4°.

*Notions abrégées de logique et de morale,* par Barbier, avec une notice et des notes de Mme de Luynes. Petit in-4°.

*Les Trois époques ou l'Amour considéré dans la société et hors de la société,* par Barbier. Petit in-4°.

De 1801 à 1803, la presse de Dampierre ne révèle son existence que par les quatre publications suivantes :

*Notice sur la vie de la duchesse d'Ayen,* par Mme de La Fayette, sa fille. An IX (1801). Petit in-4°.

*Recueil de pièces de poésie détachées, à l'usage de quelques amis habitant*

*la campagne*. An X (1802). In-8°. — Cette seconde partie renferme des pièces d'un genre plus léger, et la duchesse de Luynes a soin d'en prévenir le lecteur dans un avertissement, où elle dit qu'elle a admis tous les genres, pourvu qu'ils n'introduisent pas l'ennui.

*Lettres de Mme Suard à son mari sur son voyage à Ferney*. An X (1802). Petit in-4°.

*Relations de la fin d'Henri IIe du nom, duc de Montmorency et de Damville*. 1803. Petit in-4°.

Restent enfin deux publications sans date :

*Abrégé de la vie du garde des sceaux de Marcillac*. Petit in-4°.

*Conseils d'un père à son fils*, par A. L. — Ce sont des conseils donnés par le duc de Luynes à son fils, le duc de Chevreuse, au moment où il finissait l'éducation de ce jeune homme.

Pour compléter ces détails, nous faisons suivre quelques lignes qui nous ont été remises par feu le duc de Chaulnes, qui les avait, croyons-nous, lui-même rédigées.

La duchesse de Luynes, y lisons-nous, s'occupait aussi avec un soin tout particulier d'une revision générale de l'édition française du *Spectator* de Steele et Addison, cet ouvrage périodique anglais dont l'apparition à Londres avait eu tant de succès. L'édition française, dont la publication avait commencé à Amsterdam, en 1714, était fort inexacte et fort incomplète. Les nombreuses lacunes et incorrections que la duchesse de Luynes y avait remarquées lui avaient suggéré l'idée d'en publier un supplément, et elle s'était mise à l'œuvre avec cette ardeur et cette courageuse persistance qu'elle apportait en tout. Elle était aidée dans cette entreprise littéraire par M. Guillard-Senainville, né en Beauce, près de son château d'Esclimont, mort en 1837, agent général de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale. C'était un homme instruit, très versé dans la connaissance de la langue anglaise et qui fut fort heureux de s'associer à un travail de cette importance. La duchesse de Luynes commença à la fois deux éditions in-4° de son supplément au *Spectateur*. L'une contenait simplement la traduction française préparée par elle et son collaborateur. Dans l'autre, elle mit en regard de la traduction le texte anglais. Deux volumes de la première parurent en 1803 et en 1806; la seconde en était déjà arrivée au sixième volume, lorsque survint, en 1810, l'ordonnance impériale qui supprima d'un seul coup toutes les imprimeries particulières et força la duchesse de Luynes à se défaire de la sienne. Elle s'en dédommagea en composant, dans la suite, près de quarante volumes de pièces diverses, qui existent encore à la bibliothèque du château de Dampierre.

Il n'était pas jusqu'au brochage même des livres dont elle ne s'occupât; mais le plus souvent elle laissait ce soin à une amie de la maison, Mme Felz, de la famille irlandaise du célèbre O'Connor et femme d'un médecin allemand distingué : elle exécutait ce travail avec beaucoup de dextérité, dans le salon même du château de Dampierre.

PH. VAN DER HAEGHEN.






VENTE DE LIVRES ANCIENS ET MODERNES PROVENANT DE LA BIBLIOTHÈQUE DE M. GÉNARD (DE GRENOBLE); HOTEL DROUOT, LES 24 ET 25 MAI 1886.

(M. Ch. Porquet, expert.)

Il y a quelques années, M. Génard mit en vente une importante collection de livres, qui fut loin de produire ce qu'il en attendait; et encore soutint-il les enchères, en rachetant un certain nombre d'ouvrages qu'il ne voulut pas laisser partir à bas prix. Il vient de les remettre en vente. Cette fois encore, ses espérances ont été déçues. Ce qu'il avait racheté plus de 40,000 francs a produit à peine 20,000 francs, frais déduits. Les livres ont subi, comme toute chose, une certaine dépréciation; mais il faut dire aussi que l'amateur devient de plus en plus difficile sur la condition des exemplaires; son goût s'est épuré. Autrefois, quand il voulait avoir un livre rare, pourvu que les raccommodages fussent habilement faits et pour peu que l'exemplaire fût relié par Bauzonnet, Trautz, Thibaron, Cuzin, Lortic, fût-il court de marges, l'amateur l'achetait fort cher (notamment aux ventes Turner et Lebœuf de Montgermont); mais quand, plus tard, il voulait le revendre, il éprouvait une déception, et, ne voulant pas le laisser déprécier, il le rachetait, puis, quelque temps après, le remettait en vente, et le malheureux livre n'étant plus soutenu tombait à plat. C'est ce qui vient d'arriver pour un Montaigne de 1588, in-4°, relié par Trautz, que M. Génard avait racheté 800 francs à sa première vente et qui vient d'être revendu 270 francs. Il y avait un raccommodage au frontispice.

Divers autres ouvrages, laissant à désirer comme condition, se sont trouvés dans le même cas à cette vente. Voici les plus importants :

*Fables choisies, mises en vers* par Jean de La Fontaine. Paris, Desaint et Saillant, 1755; 4 vol. gr. in-fol., fig. d'Oudry, rel. de Chambolle; exempl. en grand papier, très court de marges; racheté par M. Génard 1,120 francs à sa première vente et revendu à celle-ci 750 francs.

*Fables de La Fontaine,* avec fig. gravées par Simon et Coiny. Paris, Didot, 1787; 6 vol. in-18, mauvaise reliure, fig. avant les nos; racheté 700 francs, revendu 290 francs.

*Le Théâtre de P. Corneille. — Les Tragédies et Comédies de Thomas Corneille.* Amsterdam, 1664-1678; 10 vol. petit in-12, fig., reliés par Duru; exempl. court de marges, revendu 350 francs au lieu de 770 francs.

*La Princesse de Clèves.* Paris, Claude Barbin, 1678; 4 tomes en 2 vol. in-12, mar. citron, rel. de Trautz, court de marges; repris par M. Génard à 700 francs, revendu 270 francs.

*Le Diable boiteux.* Paris, Claude Barbin, 1707, in-12 relié par Lortic, édition orig., superbe exempl. (dit le catalogue), mais titre raccommodé (ce qu'il omet d'indiquer); vendu 141 francs au lieu de 370 francs.

*Le Paysan perverti.* — *La Paysanne pervertie.* 8 vol. in-12, rel. par Chambolle; exempl. court de marges, fig. remontées; vendu 295 francs au lieu de 450 francs.

*Heptaméron français* ou *Nouvelles de Marguerite, reine de Navarre.* Berne, 1780-1781; 3 vol in-8°, fig. de Freudenberg; exempl. relié sur brochure par Thibaron-Joly, fig. courtes à la marge extérieure; vendu 672 francs au lieu de 750 francs.

C'était le plus beau livre de la vente. Quelques ouvrages importants, qui étaient en bonne condition, n'ont pas eu meilleure fortune.

*Fabliaux* ou *Contes des* XII$^e$ *et* XIII$^e$ *siècles.* Paris, Jules Renouard, 1829; 5 vol. gr. in-8°, papier vélin, avec les 18 grav. de Moreau et de Desenne en double état : avant la lettre sur chine et eaux-fortes (rel. anglaise); 420 francs au lieu de 700 francs.

*Œuvres de Boileau.* Paris, Lefèvre, 1824; 4 vol. gr. in-8°, papier jésus vélin, l'un des 50 exempl., demi-rel., mar. r. (Capé), avec environ 80 vignettes et portraits avant la lettre ou à l'eau-forte; 601 francs au lieu de 1,000 francs.

*Œuvres complètes de Grécourt.* Paris, Chaigneau, 1796; 4 vol. in-8°, papier vélin, rel. par Doll, fig. avant la lettre et eaux-fortes; 265 francs au lieu de 500 francs.

*Contes et nouvelles en vers,* par M. de La Fontaine. Amsterdam, 1762; 2 vol. in-8°, port. et fig. d'Eisen, édition dite des « fermiers généraux », mar. r., large dentelle doublée de moire (rel. ancienne); 1,345 francs au lieu de 1,700 francs.

*Œuvres complètes de Molière.* Paris, Lefèvre, 1824-1826; 8 vol. gr. in-8°, papier jésus vélin, demi-rel., non rogné; contenant la suite complète d'un portrait de Molière gravé par Saint-Aubin avant lettre et eau-forte, et de 30 fig. de Moreau, publiées par Renouard, en triple état : eau-forte avant lettre et avec lettre; deux autres suites avant la lettre par Desenne et Horace Vernet, et un certain nombre de portraits de Molière (exempl. de Renouard, relié depuis sa vente); 1,500 francs au lieu de 2,200 francs.

*Œuvres de Crébillon.* Paris, Lefèvre, 1828; 2 vol. in-8°, mar. r. (Capé), grand papier vélin, avec plusieurs portraits, dont celui de Ficquet et la suite de 9 fig. de Moreau en triple état : eau-forte, avant lettre et avec lettre; 290 francs au lieu de 500 francs.

*Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé,* 1718, petit in-8°, front. et 28 fig. par Audran, mar. r. doublé de tabis vert, tr. dor. (Bradel-Derome); 530 francs au lieu de 800 francs.

*Mémoires et avantures* (sic) *d'un homme de qualité.* Amsterdam, 1731; 7 vol. in-12, mar. bleu jans., tr. dor. (Thibaron-Joly); exempl. de la bonne édition; 222 francs au lieu de 400 francs.

*Les Aventures de Télémaque.* Paris, Didot, 1784; 2 vol. in-8°, mar. r., dos orné (Capé), papier vélin; orné de la suite complète d'un portrait gravé par Delvaux, en double état, et des 25 fig. de Moreau, en triple état; 340 francs au lieu de 600 francs.

*Le Temple de Gnide*. Paris, 1772; gr. in-8°, fig. avant lettre, rel. de Lortic en mar. r., dos orné, plats couverts d'une riche dentelle XVIII<sup>e</sup> siècle à petits fers, avec des oiseaux, des carquois et des cœurs, doublé de maroquin bleu, couvert de pensées alternant avec des cœurs enflammés; contre-gardes en tabis bleu, etc.; 780 francs au lieu de 1,400 francs.

*Les Souffrances du jeune Werther*. Paris, Didot, 1809; mar. violet, ébarbé (Thouvenin), papier vélin, avec la suite de 3 fig. de Moreau, en double état : avant lettre et eaux-fortes; 262 francs au lieu de 600 francs.

Le catalogue préparé à Grenoble ne signalait aucun défaut; mais M. Porquet, après l'avoir reçu tout imprimé, avait examiné chaque ouvrage avec soin et avait marqué avec un signet les endroits défectueux — il y en avait beaucoup —; de sorte que les amateurs et les libraires, qui avaient eu la sage précaution de voir les livres avant la vente, savaient à quoi s'en tenir; aussi aucun article ne fût-il vendu. Qu'on ne vienne donc plus prétendre, comme je l'ai entendu maintes fois, que l'expert n'a pas le temps de soumettre à un pareil examen les livres qu'il est chargé de vendre. Il le prend bien pour en développer les mérites, dans des notes très prolixes, et il ne l'aurait pas pour en signaler les défauts? Eh quoi, en collationnant ou en feuilletant un livre, il n'y verrait que les qualités? Quelle grâce d'état!

L'expert, en n'indiquant pas au catalogue les imperfections et les défauts, serait-il retenu par cette idée, que ces indications sont de nature à jeter une défaveur sur la vente? Mais *la vérité avant tout!* — L'acheteur n'a-t-il pas le droit de savoir, surtout celui qui, n'assistant pas à la vente, donne ses commissions à l'expert lui-même? Et puis, la bonne foi, qu'en faites-vous? Vous m'envoyez votre catalogue, je suis loin de Paris, je vous donne mes commissions, vous achetez, vous faites votre envoi, j'ouvre et que vois-je? des exemplaires dont le catalogue a célébré les mérites en une demi-page au moins, mais qui s'est tu sur les défauts; or les uns ont des raccommodages, d'autres les figures remontées ou sont très courts de marges, etc. Quelle déception!

On nous dit, vous avez 24 heures pour collationner; mais si vous sortez l'exemplaire de la salle de vente, vous ne pourrez plus formuler de réclamation. Singulière contradiction : je ne puis collationner sur place, surtout les livres à gravures, parce qu'aussitôt la vacation terminée, on fait évacuer la salle; il me faut donc emporter pour collationner, mais si j'emporte, je ne peux plus rendre, quels que soient les défauts du livre..., qu'avec le bon plaisir du vendeur. Halte-là! monsieur le vendeur, je n'ai que faire de votre bon plaisir, et je soutiens qu'une vente faite dans ces conditions est léonine et par conséquent entachée de nullité. En soutenant cette thèse, à propos d'un fait tout récent, j'ai entendu émettre cet argument phénoménal : « Collationnez avant la vente les livres que vous voulez acheter. » D'abord est-ce que les amateurs et surtout les libraires savent jamais au juste ce qu'ils achèteront; c'est presque toujours le hasard qui en décide. Tel, qui comptait sur des ouvrages qu'il avait visés, achète tout autre chose. Il faudrait donc alors collationner tous les livres de la vente? Et quand? chez l'expert? Mais la plupart du temps ils sont en paquets et vous ne pouvez pas les voir (le contraire est l'exception) le matin de la vente — en une heure ou deux — pendant que l'on range la vacation? impossible, n'est-ce pas? Pendant la demi-heure qui précède la vente? encore plus impossible.

Je ne trouve pas mauvais que l'expert s'étende longuement sur les qualités d'un livre, mais je persiste à dire qu'il a le devoir étroit d'indiquer en même temps les défauts — la *condition*, en un mot, — afin de pouvoir inscrire en tête du catalogue : ***Bona fide.***

Jules BRIVOIS

(des Amis des livres).



# CHEMINS DE FER DE L'OUEST

## BAINS DE MER

**Billets d'Aller et etour à Prix réduits valables du Vendredi au Lundi**

| De PARIS aux Gares suivantes : | 1re classe FR. | 2e classe FR. |
|---|---|---|
| DIEPPE (Criel, Puy, Pourville, Berneval) | 30 » | 22 » |
| LE TRÉPORT | 33 20 | 23 60 |
| CANY (Veulettes, les Petites-Dalles, Saint-Pierre-en-Port); SAINT-VALERY-EN-CAUX (Veules); LE HAVRE (Ste-Adresse, Bruneval); FÉCAMP, LES IFS (Yport, Étretat); TROUVILLE, DEAUVILLE, VILLERS-SUR-MER, HONFLEUR, CAEN | 33 » | 24 » |
| CABOURG (Le Home-Varaville); DIVES, BEUZEVAL (Houlgate); LUC-Lion-sur-Mer, LANGRUNE (Prix pour le parcours total) | 37 » | 27 » |
| St-AUBIN, BERNIÈRES, COURSEULES, VER-s/-M. (Prix pour le parcours total) | 38 » | 28 » |
| BAYEUX (Arromanches, Asnelles), etc. | 40 » | 30 » |
| COUTANCES (Agon, Coutainville, Régneville) | 57 » | 44 » |

| De PARIS aux Gares suivantes : | 1re classe FR. | 2e classe FR. |
|---|---|---|
| ISIGNY (Grandcamp, Ste-Marie-du-Mont) | 44 » | 33 » |
| VALOGNES (St-Vaast de la Hougue, Quinéville) | 50 » | 38 » |
| CHERBOURG | 55 » | 42 » |
| GRANVILLE (St-Pair, Donville) | 50 » | 38 » |
| St-MALO-St-Servan (Paramé-Dinard, St-Enogat, St-Lunaire, St-Briac); LAMBALLE (Erquy-Val-André, la Garde-de-St-Cast, Piéneuf) | 66 » | 50 » |
| SAINT-BRIEUC (Portrieux, St-Quay) | 68 » | 51 » |
| LANNION (Perros, Guirec) | 79 » | 59 » |
| MORLAIX (St-Jean-du-Doigt) | 81 » | 61 » |
| ROSCOFF (Ile de Batz) | 85 » | 64 » |
| SAINT-NAZAIRE | 66 » | 50 » |
| **EAUX THERMALES** | | |
| BAGNOLES de l'Orne, par Briouze | 45 » | 34 » |
| FORGES-LES-EAUX (S.-Inférieure) | 21 45 | 16 05 |

Départ du Vendredi au Dimanche. — Toutefois, ces Billets sont valables le Jeudi par les trains partant de Paris dès 6 h. 30 du soir. — Retour le Dimanche et Lundi seulement. — Les billets pour **St-Malo, Lamballe, St-Brieuc, Lannion, Morlaix, Roscoff et St-Nazaire** seront valables au retour jusqu'au mardi inclus. — Les deux coupons d'un billet d'*aller* et *retour* ne sont valables qu'à la condition d'être utilisés *par la même personne;* en conséquence, la *vente* et *l'achat* des coupons de retour sont interdits.

# CHEMINS DE FER DE L'OUEST ET DU LONDON BRIGHTON

SERVICES DE PARIS A **LONDRES** PAR ROUEN, DIEPPE ET NEWHAVEN

EN 10 HEURES

**DÉPART TOUS LES JOURS (Gare Saint-Lazare)**

**1° SERVICE DE JOUR (pendant la saison d'été) — TRAVERSÉE EN 3 H. 3/4 :**

PAR TRAINS DE MARÉE RAPIDES A HEURES VARIABLES

| *Voyage simple :* 1re CLASSE | *Voyage simple :* 2e CLASSE | *Aller et retour :* 1re CLASSE | *Aller et retour :* 2e CLASSE |
|---|---|---|---|
| 42 fr. 50 | 31 fr. 25 | 71 fr. 25 | 51 fr. 25 |

**2° SERVICE DE NUIT (PENDANT TOUTE L'ANNÉE) :**

PAR TRAINS PARTANT TOUS LES SOIRS (DIMANCHES COMPRIS) A 8 HEURES 50

| 1re CLASSE | 2e CLASSE | 3e CLASSE | 1re CLASSE | 2e CLASSE | 3e CLASSE |
|---|---|---|---|---|---|
| 42 fr. 50 | 31 fr. 25 | 22 fr. 50 | 71 fr. 25 | 51 fr. 25 | 40 fr. |

# AVIS A NOS ABONNÉS

Pour répondre à des demandes réitérées, nous avons fait tirer à part, sur japon, avant la lettre, un petit nombre d'exemplaires des deux planches suivantes :

**Autour de Madame Récamier**

EAU-FORTE

de la livraison du 10 Juin 1886 du « LIVRE »

**La Lecture à Cythère**

EAU-FORTE

de la livraison du 10 Août 1886 du « LIVRE »

**Prix de l'exemplaire. . . . . . . . . . . 5 fr.**

Librairie **HACHETTE** et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris

# ATLAS UNIVERSEL
DE
# GÉOGRAPHIE

## MODERNE, ANCIENNE ET DU MOYEN AGE

CONSTRUIT D'APRÈS LES SOURCES ORIGINALES ET LES DOCUMENTS LES PLUS RÉCENTS,
CARTES, VOYAGES, MÉMOIRES, TRAVAUX GÉODÉSIQUES, ETC.

AVEC UN TEXTE ANALYTIQUE

PAR

**MM. VIVIEN DE SAINT-MARTIN ET FRANZ SCHRADER**

*Environ* **110** *cartes in-folio gravées sur cuivre*

**Sous la direction de MM. COLLIN et DELAUNE**

---

## *MISE EN VENTE DE LA SIXIÈME LIVRAISON*

CONTENANT :

**Suède, Norvège** (feuille septentrionale), **Danemark** . . . . . . . . . 2 fr. 50
**Belgique** . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. »
**Amérique centrale** . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 fr. 50

---

## CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'*Atlas universel de géographie moderne, ancienne et du moyen âge* est publié par livraisons. Chaque livraison contient trois cartes accompagnées de notices sur les documents qui ont servi à la construction de ces cartes. Chaque livraison se vend au prix de 6 francs. — Le prix de chaque carte prise séparément variera selon l'importance des frais de fabrication. — Ce prix, en aucun cas, ne sera inférieur à 2 fr. 50.

## EN VENTE :

1re LIVRAISON.

Carte du Ciel. . . . . . . . . . . 2 fr. 50
Turquie d'Europe. . . . . . . . . 2 fr. 50
Région polaire arctique . . . . . . 2 fr. 50

2e LIVRAISON.

Carte de géographie astronomique. . 2 fr. 50
Suisse. . . . . . . . . . . . . . . 4 fr. »
Grèce. . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. »

3e LIVRAISON.

Iles Britanniques (1re feuille, Angleterre) 3 fr.
Iles Britanniques (2e feuille, Écosse et Irlande) . . . . . . . . . . . . . . 3 fr.
Monde connu des Grecs avant Alexandre. 2 f. 50

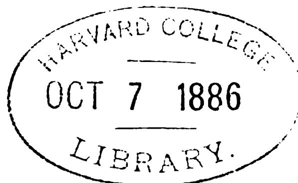
4e LIVRAISON.

Région polaire antarctique. . . . . 2 fr. 50
Carte de la Russie occidentale et de la Roumanie. . . . . . . . . . . 3 fr »
Carte du Mexique. . . . . . . . . 3 fr. »

5e LIVRAISON.

Pays Bas. . . . . . . . . . . . . 2 fr. 50
Suède, Norvège (feuille méridionale), Danemark. . . . . . . . . . . . 2 fr. 50
Principaux archipels de l'Océanie. . 2 fr. 50

*L'administrateur-gérant :* A. Saurhar.




1886

7e ANNÉE
NEUVIÈME LIVRAISON
10 SEPTEMBRE
N° 81

# Le Livre

## REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

*Archives des Écrits de ce Temps*

**— Paraît le 10 de chaque mois —**



PARIS
MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR, Administrateur-Gérant | Octave UZANNE, Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

**ABONNEMENTS :**

**Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.**

***La livraison vendue séparément, 5 fr.***

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC. — P. AVRIL. DEL.

# LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

## SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 SEPTEMBRE 1886

### BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LES GRANDS ÉDITEURS ANGLAIS (dernier article), par E. CHESNEAU.
II. — LIVRES MYSTIQUES DES XVI^e ET XVII^e SIÈCLES, par CH. COLLET.
III. — CHRONIQUE DU LIVRE.
*Illustrations hors texte :* PORTRAIT DE JULES CLAYE, imprimeur parisien. Eau-forte de FLAMENG.

### BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

II. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts,* etc.



Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.
Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS. — **Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr.**



# LES GRANDS ÉDITEURS ANGLAIS

— DERNIER ARTICLE —

## JOHN MURRAY



L n'est pas d'éditeur dont le nom ait plus couru le monde que celui de John Murray. L'on sait en effet que l'Anglais est le plus voyageur de tous les peuples et, considéré individuellement, l'homme entre tous qui possède la plus forte dose d'amour-propre. Or remarquez-vous au pied d'un monument, dans un musée, au sommet d'un mont, un personnage debout devant un chef-d'œuvre de l'art ou de la nature qu'il ne regarde pas, mais lisant posément quelques lignes ou quelques pages d'un livre cartonné de rouge? Eh bien, ce personnage est un touriste anglais et le livre où se plonge son attention exclusivement confisquée est un *Guide Murray*, le précieux ***hand-book*** qui, avec mille autres satisfactions, offre à l'orgueil britannique, sans relâche, errant de par le globe, l'infaillibilité du goût, la certitude de ne rien admirer qu'à bon escient[1]. Le nom de John Murray a certes des titres plus imposants à la célébrité, mais aucun autre n'a concouru d'une façon plus effective à le rendre populaire, des pôles à l'équateur, depuis cent dix-huit ans qu'il appartient à la librairie.

Déjà, au cours de ces études, nous avons rencontré parmi les éditeurs anglais une de ces vieilles familles héréditaires, une de ces maisons plus que séculaires qui constituent de véritables dynasties commerciales[2]. Celle qui

1. Que de Français, ne craignons pas de l'avouer, en cela sont Anglais!
2. Voir *le Livre* du 10 octobre 1885, p. 292; *la dynastie des Bentley*.

nous arrête en ce moment a sur celle des Bentley ce léger avantage que ce n'est pas seulement le nom, que c'est aussi le prénom, comme dans certaines maisons princières, qui s'y transmet de mâle en mâle par ordre de primogéniture. En cet historique d'une librairie qui, depuis 1768, sauf pendant la minorité de son second titulaire, a toujours conservé pures de tout alliage les trois syllabes sonores de sa raison sociale, nous devons donc faire suivre d'un chiffre numérique le nom de chacun des John Murray qui l'ont dirigée.

John Murray Ier, le grand-père du titulaire actuel, était lieutenant dans les troupes de marine quand, à vingt-deux ans, il donna sa démission et, sans apprentissage préalable, acheta le fonds de librairie d'un certain William Sandby, dans Fleet Street. En changeant de carrière, le jeune marin, qui était fils d'un Écossais de bonne famille, procureur à Édimbourg[1], comme le père de Walter Scott, décapita son nom et, de McMurray qu'il était, devint Murray tout court. Débutant dans la vie commerciale, il jugea qu'il était tout au moins inutile d'affronter les préjugés violemment anti-écossais qui régnaient alors à Londres, dans toute l'Angleterre même, et dont le Dr Johnson, et surtout John Wilkes, étaient les interprètes acclamés. C'est en 1768 que ces faits se produisaient. La date ressort d'une lettre par laquelle le lieutenant McMurray exposait son projet à l'un de ses amis de la marine et l'invitait à s'associer avec lui. L'ami refusa, pour son malheur, car, un an après, embarqué à bord du vaisseau de l'État l'*Aurora,* comme officier aux vivres, et parti de Gravesend pour les Indes orientales, il succomba dans le naufrage de ce bâtiment, qui n'arriva jamais à destination et fut perdu intégralement corps et biens. Je n'aurais pas rapporté cet événement, s'il n'appartenait à l'histoire de la littérature en même temps qu'à celle de la librairie.

Le pauvre garçon qui rejetait les offres de son camarade est William Falconer, l'auteur du *Naufrage*, le plus beau poème maritime et le plus populaire de la langue anglaise. La supériorité de l'œuvre sur les autres poèmes du genre descriptif tient à ce que l'auteur, un demi-siècle avant l'affranchissement romantique, fait scrupuleusement, exclusivement usage du mot propre, du mot technique, et ajoute ainsi la puissance de la vérité à l'intérêt poignant, je dirai presque à l'angoisse avec laquelle on suit le vaisseau du *Shipwreck* dans sa course fatale de Candie aux récifs du cap Colonna, l'antique Sunium. La destinée n'est-elle pas étrange qui conduisit à périr lui-même dans le sinistre d'un bâtiment, qui fut vu au Cap pour la dernière fois et dont jamais depuis on n'eut aucune nouvelle, le poète de ce *Shipwreck*, dont la troisième édition venait de paraître en cette même année 1769 !

Pendant ce temps-là, son ami qui, en mémoire de son propre passage dans la marine et comme symbole aussi de ses nouvelles espérances, avait adopté pour tête de lettres un vaisseau naviguant à pleines voiles, John Murray Ier, se faisait une réputation de commerçant capable, énergique, d'initiative hardie, mais de libraire alors, plutôt que d'éditeur. Si, d'après les souvenirs de cette époque, où il est fait souvent mention de « M. Murray, the medical bookseller of Fleet Street », il semble qu'il se soit tout d'abord spécialisé dans le trafic

1. « Writer to the Signet ». Le *signet* est un des sceaux du royaume. En Écosse, il authentique tous les actes judiciaires.

des livres de médecine, il ne montra pas comme éditeur la même partialité; il témoigna au contraire de penchants littéraires, car il embarqua à bord de son vaisseau le *Plutarque* de Langhorne, qui est encore réédité de nos jours, l'*Histoire de la Grèce* de Mitford, aujourd'hui oubliée, mais justement célèbre en son temps, et surtout les *Curiosités de la littérature*, un mince in-octavo qui est lui-même une double curiosité. En effet, ce petit volume est l'ancêtre de cette lignée sans nombre de *curiosités littéraires* et autres curiosités de toute sorte, qui pullula au point d'arracher un jour au poète Samuel Rogers, l'auteur d'*Italie*, cette exclamation de dégoût : « Le monde en est soûl de ces anecdotes. » En outre, l'auteur attachait si peu d'importance à son livre qu'il le fit paraître anonyme; enfin il en prévoyait si peu le succès qu'il en abandonna sans rétribution la propriété commerciale à l'éditeur pour déterminer celui-ci à courir les risques de la publication. Or l'auteur des *Curiosités de la littérature* n'était autre et rien moins que le père — alors jeune et timide étudiant — de Benjamin Disraeli, plus tard lord Beaconsfield. Les relations qui s'établirent à ce propos, en 1791, entre John Murray et Isaac Disraeli fondèrent entre les deux familles une intimité dont nous aurons occasion de parler.

John Murray I^er^ n'était pas seulement un habile marchand, un éditeur entreprenant, il tenta la fortune aussi par la presse périodique. Il fonda, croit-on, quelques journaux dont il ne reste pas trace : le *London Mercury* en 1780, le *Political Herald*, et certainement une revue, *the English Review*, dont le premier numéro parut le 1^er^ janvier 1783. La production littéraire des peuples écrivant en anglais était relativement si peu abondante que la nouvelle revue pouvait promettre de rendre compte de tout livre et même de tout opuscule publiés en Grande-Bretagne, en Irlande et en Amérique. *The English Review* vécut. Elle survécut même à son fondateur, car après avoir vendu et publié des livres au n° 32 de Fleet Street pendant un quart de siècle, John Murray I^er^ mourut en novembre 1793, laissant un fils qui était appelé à devenir un des plus grands éditeurs du Royaume-Uni et à faire connaître le nom de sa dynastie sur tous les points du globe où pénétra jamais un lecteur anglais.

C'est à cette date que se produit cette unique et courte éclipse du nom que nous avons annoncée. A la mort de son père, John Murray II était un jeune garçon de quinze ans. Pendant sa minorité, la librairie de Fleet Street fut dirigée par sa mère, puis, celle-ci s'étant remariée, par un M. Highley, qui avait été pendant longtemps le commis de confiance de la maison; quand Mrs Murray peu après se retira, ce dernier fut élevé à la dignité d'associé et la raison sociale devint « Murray and Highley ». Ledit Highley était un homme sage, prudent, posé, laborieux, craintif, tout le contraire d'un spéculateur, porté à développer le département de la librairie proprement dite de préférence à celui des publications personnelles. C'est ainsi qu'un de ses premiers actes d'autorité avait été de céder *the English Review*. Nous ne sommes donc pas étonnés quand le second Murray ayant fait de solides études, jeune homme d'une intelligence supérieure, d'un brillant esprit, vraiment gentleman et non point courtaud de boutique, actif en outre, hardi et résolu, atteint sa majorité, nous ne sommes pas surpris qu'il trahisse une ambition quelque peu différente de celle où se bornaient les rêves de l'honnête Highley. Nous ne le sommes pas davantage quand nous apprenons qu'un beau matin de 1803, le fils

de John Murray Ier a dissous la société Murray and Highley et s'est proclamé seul et unique souverain dans son petit État de Fleet Street.

L'aurore du nouveau règne, fortune heureuse, se levait avec l'aurore de la jeune littérature anglaise renaissante. Wordsworth, Southey et Coleridge, les grands lakistes, avaient, il est vrai, déjà vu leurs premières poésies présentées au public, qui d'ailleurs n'en fut guère ému, par de puissants éditeurs, les Longman; mais Byron était encore sur le banc des écoliers à Harrow, le haï Harrow (*hated Harrow*). Cependant un nouveau mouvement d'activité intellectuelle et d'imagination se dessinait au nord de la Tweed et commençait à s'imposer à l'attention. Le premier numéro de la *Revue d'Édimbourg* avait paru l'année précédente (en 1802) et, sous la très habile conduite d'Archibald Constable, son éditeur fondateur, menait — on sait avec quel succès immédiat et croissant — une campagne résolue en faveur de la jeune école poétique (*the New*). Au même moment, Walter Scott ressuscitait les poésies archaïques (*the Old*); sa traduction du *Goetz von Berlichingen* de Goethe et son édition des *Chants des Ménestrels de la frontière écossaise* n'avaient point passé inaperçues; il écrivait le *Lai du dernier ménestrel*, qui allait paraître au commencement de l'année 1805 et dont la subite popularité devait l'engager définitivement dans la carrière des lettres. Les Longman avaient pris la part la plus importante dans la publication du nouveau poème écossais; néanmoins, parmi la mêlée, habile et prompt à profiter des moindres incidents, John Murray II fit en avant un pas décisif et qui le mit en lumière. Il était entré en relations avec Archibald Constable, qui, de son côté, s'était fait la meilleure opinion des qualités et de l'avenir de son jeune confrère. De la sorte, à la suite de certains dissentiments entre Constable et les Longman, qui étaient en partie les propriétaires et les éditeurs à Londres de la *Revue d'Édimbourg*, à son tour John Murray de Fleet Street devint l'agent à Londres de l'éditeur écossais, et quand les Longman, deux ans après, en 1807, vendirent leurs parts de cette propriété, son nom figura sur le titre aussitôt comme étant celui désormais de l'éditeur londonien de la revue. Les rapports d'affaires entre Constable et Murray eurent d'autres résultats que d'être profitables aux deux intéressés; ils les conduisirent à l'intimité; si bien que Murray étant l'hôte de Constable à Édimbourg pendant l'automne de 1806, c'est celui-ci sans doute qui le présenta et fit sa demande à miss Elliott, fille de l'un des principaux libraires de cette ville, que Murray épousa l'année suivante.

John Murray II avait trente ans alors. L'avenir s'ouvrait devant lui plein de promesses et, conséquence naturelle d'une situation déjà prospère, les devait tenir. Le douaire de la femme, l'argent n'étant pas moins le nerf du commerce que le nerf de la guerre, avait augmenté d'autant les moyens d'action d'une maison établie déjà depuis quarante ans et par son père; il était l'un des éditeurs de la triomphante *Revue d'Édimbourg*, mêlé à la meilleure société littéraire, personnellement et favorablement connu de l'écrivain le plus populaire de l'époque (il s'était même pour une part rendu acquéreur de son dernier poème, *Marmion*); ambitieux, en outre, homme d'initiative et d'action, il se risqua bientôt en certaine tentative de plus vaste envergure que pas une de celles où jusque-là il se fût essayé. Elle était hardie et n'alla pas sans difficultés de toute sorte; mais le tempérament du lutteur trouva, dans l'incident particu-

lier qui lui en avait suggéré le dessein, l'énergie nécessaire pour emporter tous les obstacles. Les rapports entre Murray et Constable s'étaient peu à peu refroidis, puis tendus tellement qu'il y eut rupture. Or, comme éditeur londonien de la *Revue d'Édimbourg*, Murray en avait pu constater les progrès incessants; on ne vendait pas alors moins de 9 ou 10,000 exemplaires de chaque numéro, nombre considérable, même aujourd'hui, pour une revue. Créer une concurrence au célèbre périodique écossais, la tentation était grande pour un homme qui avait déjà, un an ou deux auparavant, esquissé avec le poète Thomas Campbell le plan d'une publication de même sorte et gardait mémoire de *the English Review* fondée par son père. Et c'était précisément une chance de succès que d'opposer une revue *anglaise* à une revue *écossaise.* Il y en avait d'autres pour qui saurait les voir et les saisir. Si le talent de sa jeune rédaction, d'un Jeffrey, d'un Sydney Smith, d'un Brougham, d'un Francis Horner avait fait de la publication de Constable le premier des périodiques du temps, jamais, par contre, son attitude politique n'avait été en plus flagrant désaccord avec l'esprit de la classe de lecteurs à laquelle il s'adressait.

On était en 1807. Par suite du décret de Berlin ordonnant le blocus continental, le Parlement anglais avait confié à son gouvernement une sorte de dictature financière [1]. Les deux empereurs Alexandre et Napoléon avaient signé la paix à Tilsitt. L'Europe était aux pieds du second, qui menaçait le commerce et jusqu'à l'indépendance nationale de l'Angleterre. C'est alors que la plus puissante des revues britanniques s'efforçait de démontrer en chacun de ses numéros la nécessité d'implorer la paix et de conjurer les périls d'une invasion en se pliant aux exigences de l'ennemi. Tout ce qu'il y avait de sang anglais généreux bouillait d'indignation. Malgré son amitié pour Jeffrey, Walter Scott, tory et antigallican déclaré, donnait bien encore quelques articles littéraires à l'*Edinburgh;* mais il sentait que le sol se creusait sous elle et menaçait de s'effrondrer. C'est alors aussi que John Murray II envoyait (le 25 septembre) communication de son projet à un homme d'État qui vraisemblablement devait s'y intéresser et dans ce cas concourir puissamment à sa réalisation.

Cet homme d'État était Canning, ministre des affaires étrangères, qui connaissait l'influence politique de la presse pour l'avoir exercée pendant la courte existence du journal l'*Anti-Jacobin* et comprenait qu'il lui importait d'avoir l'opinion publique favorable à la politique extérieure du gouvernement. Canning en principe approuva l'idée. Cependant il n'y eut pas de suites immédiates. La grande difficulté était de réunir une rédaction. Murray tenait beaucoup à la collaboration de Walter Scott; mais non seulement Scott était fort occupé, il était aussi moralement engagé vis-à-vis de Jeffrey. Les choses traînaient donc en longueur, quand celui-ci brisa comme à plaisir les liens qui attachaient le célèbre écrivain à la *Revue d'Édimbourg. Marmion* avait paru dans le courant de février 1808. Le numéro d'avril en publiait un compte rendu tombé de la plume même de Jeffrey. Le pontife avait tenu à exécuter son collaborateur de sa propre main : l'article ne laissa pas pierre sur pierre du monu-

1. Le principe des *Orders in Council*, donnant force de loi aux ordonnances rendues par le souverain en Conseil privé, équivaut à la dictature.

ment. De temps à autre il arrivait que le critique dînât chez le poète ; or il se trouva qu'il était invité précisément pour le jour même. Dès le matin Jeffrey envoie le numéro à Scott avec un billet où il exprime l'espoir que l'article ne le fâchera point. Homme du monde accompli, le poète étant chez lui, surtout à sa propre table, ne laissa rien voir de son sentiment intérieur et le dîner suivit son cours habituel. La maîtresse du logis pourtant montra une certaine froideur au critique et même, dit-on, alla plus loin dans la sincérité. Comme Jeffrey prenait congé d'elle, Mrs Scott s'écria avec l'accent et la liberté d'une femme offensée dans son mari : « Bien le bonsoir, monsieur ! On me dit que vous avez éreinté Scott dans la *Revue :* j'espère que Constable vous aura fortement payé pour une telle besogne. »

Quoique Murray fût, comme je l'ai dit, possesseur pour un quart de la propriété commerciale de *Marmion* (dont le succès fut d'ailleurs immédiat), il fut plutôt charmé que désolé de l'attitude prise par le critique, car il prévoyait à juste raison qu'elle aurait pour effet assuré de rendre l'auteur blessé favorable à son projet de fondation d'une revue rivale. Effectivement, Scott — atteint aussi comme tory dans ses sentiments politiques par un autre article du même numéro — cessa de collaborer à la *Revue d'Édimbourg* et prêta aussitôt l'oreille aux ouvertures que lui fit le jeune éditeur. On s'occupa dès lors activement de la nouvelle publication.

Walter Scott déclina pourtant d'en prendre la direction qui, sur la recommandation de Canning, promettant aussi son concours, fut confiée à William Gifford, son ancien collaborateur et directeur à l'*Anti-Jacobin*. Mais le poète n'en mit pas moins de zèle à seconder les vues de John Murray. Discutant le titre, on écarta successivement celui de *English Review*, proposé par Murray (l'on sait pourquoi), celui de *London Review,* qui pourtant fournissait une heureuse antithèse à celui de l'*Edinburgh ;* finalement c'est la périodicité, non le pays ni le lieu de la publication, qui détermina le titre de *the Quarterly Review*, « revue trimestrielle ». Walter Scott écrivait, le 25 octobre, à Gifford une longue lettre très réfléchie sur la conduite générale d'un périodique de cette sorte ; il multipliait les appels à ses amis en vue de composer une rédaction forte ; de vive voix ou par correspondance, il pressait, et tour à tour décidait son frère Thomas, le bibliophile Richard Heber, des hommes tels que Ellis, Rose, Kirkpatrick Sharpe, le poète Southey qu'en vain il avait précédemment invité à venir à l'*Edinburgh* et qui avait refusé pour cause de dissidence politique. Enfin le premier numéro de *the Quarterly Review* parut le 1er février 1809. Il ne contenait pas moins de trois articles de Scott, qui était venu à Londres pour assister à sa naissance : l'un sur les *Reliquiæ* de Burns, un autre sur la *Chronique du Cid,* et le troisième sur un *Voyage en Écosse* de sir John Carr. Les autres articles étaient signés de John Hookham Frère, qui rendit célèbre dix ans plus tard le pseudonyme de Whistlecraft, sous lequel il publia sa curieuse satire contre l'école romantique ; de W. Stewart Rose, l'auteur d'*Amadis de Gaule ;* pendant que Southey discourait sur les *Missions baptistes*, le Dr Thomas Young, abominablement maltraité par les critiques de l'*Edinburgh*, sur *Laplace*, et Isaac Disraeli sur *sir Philip Sidney*. Bref, et non le moindre, l'article de tête était de George Ellis, l'ami de Scott, qui protestait avec autant d'énergie que de talent contre la politique de la revue adverse au

sujet du mouvement de l'Espagne contre Napoléon. Je ne suivrai pas beaucoup plus loin la destinée de la *Quarterly* qui, chacun le sait d'ailleurs, se tient encore aujourd'hui, après quatre-vingts ans d'existence, au premier rang des revues anglaises. Il me suffira de dire que l'on fut forcé de réimprimer le numéro de début, tout de suite épuisé; que Canning tenait parole, dès le second numéro, en donnant un article capital sur la situation de l'Autriche. Le sujet relevait de la compétence particulière d'un ministre des affaires étrangères, et Canning, à propos de la déclaration de guerre de l'Autriche contre la France, fit montre de prévisions d'une justesse singulière touchant les événements à venir dans la carrière de l'empereur; spécialement il annonçait par anticipation l'invasion de la Russie par les armées de Napoléon, qui était à cette date l'intime allié du czar. Je signalerai en dernier lieu dans le troisième numéro un nom nouveau, celui de John Wilson Croker, qui préludait par un article sur les *Contes de la vie mondaine* de miss Edgeworth à une collaboration dont la durée d'un demi-siècle ne fut arrêtée que par la mort en 1857. C'est dans la *Quarterly*, dont il devint et demeura longtemps l'inspirateur politique, que J.-W. Croker publia ses remarquables *Essais sur la Révolution française*.

Nous allons tout à l'heure voir entrer en scène un personnage bien autrement illustre; mais, auparavant, je voudrais dire quelques mots encore de ce William Gifford, que l'influence de Canning avait, à l'unanime satisfaction de tous les intéressés, placé à la tête de la revue qu'il dirigea jusqu'en 1824. Gifford, traducteur de Juvénal, était l'auteur des deux satires littéraires les plus amères et les plus violentes que les lettres modernes aient produites, même en Angleterre : *the Baviad* et *the Nœviad* (1794-95). Il s'était instruit lui-même, avait fait sa trouée au moyen d'efforts presque surhumains et d'une intégrité impeccable ; il conquit de haute lutte le rang élevé qu'il occupait parmi les hommes de lettres de son temps. Ses articles sont admirables de sincérité, de bon sens, d'érudition, mais ont un fort goût d'amertume et de personnalité. Gifford pourtant n'était pas un homme d'esprit étroit non plus qu'un mauvais homme. Un écrivain américain, Ticknor, vers 1810, notait ainsi le contraste que formait le vrai Gifford, quand on le connaissait, avec le Gifford, tel qu'à le lire on s'imaginait l'aristarque de la *Quarterly Review*. « Au lieu du grand bel homme, que d'après son portrait j'avais supposé qu'il dût être, au lieu d'un homme aux reparties aigres et mordantes, tel que ses livres me le donnaient à penser, je trouvai un vilain petit homme trapu et mal bâti, avec une grosse tête enfoncée dans les épaules et louchant d'un œil en dehors ; mais en même temps un des gentlemen les mieux élevés et du caractère le plus ouvert et le meilleur que j'aie jamais connus. » Et, par le fait, si l'Américain George Ticknor en jugeait d'après le portrait dont nous avons une gravure sous les yeux[1], sa méprise était inévitable, au moins quant au physique du satiriste, dont le type bourbonnien est ici vraiment beau et sympathique par la réelle

1. Le portrait de William Gifford, auquel nous faisons allusion ici, est une gravure sur bois, — très remarquable, comme toutes celles du même recueil, — qui accompagne un article de M. F. Espinasse paru dans le *Harper's new monthly Magazine* du mois de septembre 1885 et intitulé *The House of Murray*. Quand nous avons commencé cette série de monographies sur les grands éditeurs anglais, nous nous sommes adressé à chacun d'eux pour obtenir certains renseignements qui nous étaient indispensables. M. Murray nous annonça la publication alors prochaine,

expression de douceur et de bonté accusée dans le pur dessin de la bouche aux lèvres épaisses et des grands yeux que voile un peu la paupière. Si intelligent qu'il soit, rien en ce visage honnête et placide ne trahit le vif esprit critique qui maniait le sarcasme d'une façon si redoutable.

Il y avait six semaines que le premier numéro de la *Quarterly Review* avait paru, quand éclata comme une bombe dans le monde des lettres la célèbre satire par laquelle Byron répliquait à l'exécution brutale et sommaire dont le premier volume de vers du jeune lord, *Heures de paresse,* avait été l'objet dans la puritaine et démocratique *Revue d'Édimbourg*. En sa véhémente riposte publiée — d'abord sans nom d'auteur — sous le titre de *Bardes anglais et Journalistes écossais*, Byron, de Jeffrey à Lambe, apostrophait, du premier au dernier indistinctement, tous les collaborateurs de la revue et ses éditeurs ; avec une verve furieuse il y multipliait les remarques les plus violentes et de la plus sanglante ironie sur leurs propres œuvres, en même temps que des accusations injurieuses contre le caractère de chacun d'eux. Walter Scott entre tous, comme le plus grand sans doute, y était particulièrement outragé, ses poèmes écharpés et jusque dans les notes de bas de page avec un redoublement de fureur. Le barde écossais est un fils vénal d'Apollon, sa muse est une prostituée, qui se vend à Murray et à son associé Miller pour une demi-couronne (ou trois francs) le vers « just half a crown per line ».

> No! when the sons of song descend to trade,
> Their bays are sear, their former laurels fade.
> Let such forego the poet's sacred name,
> Who rack their brains for lucre, not for fame :
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> Still for stern Mammon may they toil in vain!
> And sadly gaze on gold they cannot gain!
> Such be their meed, such still the just reward
> Of prostituted muse and hireling bard!
> For this we spurn Apollo's venal son,
> And bid a long « good night to Marmion ».

« Quand les enfants de la lyre s'abaissent à trafiquer de leurs chants, — leurs couronnes se dessèchent, leurs précédents lauriers se fanent. — Qu'ils renoncent alors au titre sacré de poète, ceux qui pressurent leur cerveau en vue du gain et non de la gloire ! — Puissent-ils toujours peiner en vain pour le sordide Mammon et toujours contempler tristement l'or qu'ils ne pourront atteindre ! — Que tel soit le prix, telle toujours la juste récompense de la muse qui se prostitue et du barde mercenaire ! — Car nous n'avons que mépris pour un fils vénal d'Apollon et faisons pour longtemps nos adieux à Marmion. » Puis ironiquement Byron ajoute cette note : « Good night to Marmion : c'est l'exclamation pathétique et prophétique aussi que la mort de l'honnête Marmion arrache à l'écuyer Henry Blount. »

dans le *Harper's Magazine*, du travail de M. Espinasse, à qui la maison avait fourni les notes nécessaires, et nous invita à le consulter. Nous avons fait mieux. L'article étant très complet, très intéressant, nous l'avons suivi de point en point, çà et là le complétant et l'abrégeant ailleurs ; mais nous ne l'avons pas reproduit avec une fidélité assez scrupuleuse pour nous permettre d'attribuer à ces pages le mérite d'une traduction.

Si Scott ressentit une vive irritation contre « ce jeune polisson de lord Byron », comme il l'appelait, il n'en fut pas de même de John Murray ; bien que mordu au passage, celui-ci ne fut pas autrement affligé au spectacle de la volée de bois vert distribuée aux collaborateurs d'une publication dont il ambitionnait de voir l'influence égalée et même dépassée par celle de sa récente fondation. Bien loin de garder aucun ressentiment contre l'auteur de *Bardes anglais et Journalistes écossais*, il eût très volontiers édité quelque œuvre nouvelle du « jeune polisson ». Or, deux ans après, Byron rapportait en Angleterre, au retour d'un premier voyage en Espagne et en Orient, deux poèmes de caractères très différents : l'un, *Hints from Horace,* était un très médiocre souvenir de *l'Art poétique* de l'écrivain latin ; et l'auteur montrait pour cette imitation une prédilection excessive autant que peu justifiée, tandis qu'il n'attachait qu'un prix fort mince à son autre conception, qui n'était pourtant rien moins que les deux premiers chants de *Childe Harold.* En arrivant, très désireux de publier ses réminiscences d'Horace, il prit langue à cet effet avec un de ses parents par alliance, R.-C. Dallas, romancier fécond et publiciste en tout genre, mêlé à ce titre au monde des écrivains et des éditeurs. Il lui parla bien aussi, mais tout à fait incidemment, de quelques autres vers « dans la coupe de stances de Spenser » ; à quoi Dallas dressa l'oreille et prit communication du poème. Byron tenait l'œuvre en si petite estime qu'il en abandonnait à son cousin aussitôt et le manuscrit et la propriété et l'usage au gré de celui-ci. Dallas ne perdit pas de temps et s'adressa d'abord à Miller, un éditeur d'Albemarle Street, auprès de qui il échoua. Si Dallas avait réfléchi, il ne se serait pas exposé à cet échec facile à prévoir. Miller en effet était l'éditeur de lord Elgin, et l'on se rappelle sans doute les stances admirables du deuxième chant (XI *et seq.*). « Rougis, Calédonie ! *Blush Caledonia !* », etc., etc., où Byron, parmi les ruines du Parthénon, cloue au pilori de ses vers indignés lord Elgin précisément qui enleva — « vola » dit le poète — les métopes du temple de Minerve et les transporta en Angleterre. Comment Dallas connut-il les bonnes dispositions de John Murray ? On ne sait. Toujours est-il qu'il alla à celui-ci qui accepta ses propositions. Et plus tard, John Murray II parlait souvent de la joie et de l'orgueil qu'il avait éprouvés à tenir dans ses mains le manuscrit de ces deux premiers chants de *Childe Harold.* Il les paya gaiement £ 600 (15,000 fr.), qui tombèrent dans le gousset de Dallas. Peu de temps après cependant l'heureux donataire, s'entretenant d'une nouvelle édition avec le poète, se crut obligé de lui signaler la rapidité de la vente, l'importance probable des prochains bénéfices et lui dit : « Pensez à cela. — A quoi ? — Mais à la somme que votre œuvre peut produire. — Je serai charmé, répondit Byron, et je souhaite que cette somme soit double, triple même ; mais ne me parlez pas d'argent. Je n'accepterai jamais d'argent pour mes écrits. »

C'est ainsi que s'établirent entre le poète et l'éditeur des relations d'affaires qui prirent peu à peu le caractère d'une cordiale amitié et durèrent jusqu'à la mort du premier. Pendant l'impression de *Childe Harold*, lord Byron venait souvent à la maison de Fleet Street. Frais émoulu de la salle d'armes d'Angelo et de la salle de boxe de Jackson, tout en causant avec Murray, il portait des bottes ou tirait au mur contre les livres classés sur les rayons de la librairie et s'amusait à bousculer la belle ordonnance de leurs rangs : tellement que l'édi-

teur de la *Quarterly*, comme il l'avouait plus tard en riant, eût été parfois enchanté d'être débarrassé de sa présence.

*Childe Harold* fut publié en 1812, au printemps. L'Angleterre en fut électrisée. Connu la veille uniquement comme l'auteur d'une œuvre juvénile, *Hours of idleness*, et du pamphlet où, pour se venger de l'offense faite par Jeffrey, il avait éclaboussé, des plus grands aux plus petits, et avili toute une génération littéraire, il passa grand homme du jour au lendemain ; il devint « le lion » de la saison ; l'on se disputait les exemplaires du poème, les femmes s'arrachaient son portrait, les jeunes gens l'imitaient, copiaient ses attitudes, singeaient ses façons d'être et de s'habiller, portaient la cravate dénouée, flottante comme dans le portrait où le peintre G. Sanders avait représenté le jeune lord en 1807 à l'âge de dix-neuf ans. La même année que *Childe Harold*, paraissait également un poème de Walter Scott, *Rokeby ;* ennuyeux autant qu'invraisemblable, il fut accueilli par le public en conséquence. Le poète écossais n'hésita pas néanmoins à reconnaître les beautés — aussi bien que les défauts — de l'œuvre de son jeune rival et quoiqu'il conservât quelque reste d'aigreur au sujet des mauvais procédés de Byron à son égard. Celui-ci cependant avait retiré de la circulation la fameuse satire *English Bards and Scotch Reviewers*, où il avait donné un exemple de ces fureurs où pouvait s'emporter son tempérament héréditaire, et il en rougissait. Il semble que, très peu de temps après le début de leurs rapports, Murray avait déjà pris quelque autorité sur Byron, car il fut chargé — sans doute à la sollicitation même de Murray — d'écrire à l'auteur de *Rokeby* et de lui rapporter comment, dans un bal, Byron à qui le régent s'était fait présenter avait saisi l'opportunité de faire au prince l'éloge de Scott La glace fut rompue. Scott répondit par une lettre aimable et directe sans négliger pourtant de se disculper des charges dirigées contre lui dans *English Bards*. A son tour, Byron riposta en s'excusant et protestant de son affectueuse admiration. Désormais les deux puissances ne témoignèrent plus que de sentiments d'amitié l'une envers l'autre et quelques années plus tard eurent grand plaisir à se rencontrer au n° 50 d'Albemarle Street, où John Murray II avait transporté le siège de sa librairie dans l'année même de la publication des deux premiers chants de *Childe Harold*. Il avait acheté le fonds de Miller, avec qui il avait fait l'affaire de l'édition de *Marmion*. Il quittait Temple Bar pour le quartier mondain du West End.

En vérité, ni le quartier, ni la boutique de Fleet Street n'étaient favorables à la réalisation des projets que formait l'éditeur de la grande revue du parti tory. Il ambitionnait de faire de sa librairie un centre où le monde des lettres et la société lettrée aimeraient à se rencontrer et se réuniraient. Byron, des premiers, applaudit ; et en effet, le numéro 50 d'Albemarle Street devint bientôt le rendez-vous quotidien des principaux littérateurs et des amis de la littérature demeurant ou de passage à Londres. Dans sa correspondance, l'Américain Washington Irving parle du salon de Murray : « Chaque fois, dit-il, que j'ai un moment de loisir, j'y vais et il est rare que je n'y trouve pas quelque personnage intéressant. Les heures de visite sont de deux à cinq. C'est une faveur d'y être admis et on ne l'est que sur une invitation faite une fois pour toutes. » La dynastie des Murray conserve de précieux témoignages où se manifestent la célébrité à divers degrés des familiers de la maison et leur désir d'y laisser

un souvenir manifeste et permanent de leur présence; et, par le fait, ce souvenir est toujours visible dans le salon d'Albemarle Street. C'est une suite de portraits peints par des artistes tels que Lawrence, Philips, Hoppner, Newton, Pickersgill et Wilkie, devant qui posèrent Byron, Thomas Moore, Campbell, Southey, Gifford, H. Hallam, Lockhart, Washington Irving et Mrs Somerville. Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que cette énumération n'accuse aucune intolérance de l'esprit tory. Byron, Moore et Campbell étaient libéraux, Hallam, le whig des whigs, et Washington Irving, républicain. D'autre part, dans la plaisante épître en vers que Byron fait adresser au docteur Polidori par Murray, et où celui-ci trace par la plume du poète une si vivante esquisse de ses après-midi affairées, on voit passer encore Hookham Frère, Crabbe, Croker, Ward et « d'autres qui ne sont ni des poètes ni de beaux esprits ». Ce jour-là, l'éditeur de la *Quarterly* donne un dîner, ses convives « sont tous gens de talent qui font leur chemin » : Crabbe déjà nommé, Malcolm, Hamilton, Chantrey. Les dîners d'Albemarle Street étaient célèbres; Irving, Ticknor en parlent souvent dans leurs mémoires. Isaac Disraeli y assistait de fondation. Mrs Somerville, qui traduisit *la Mécanique céleste,* de Laplace, écrivait après la mort de John Murray II : « Nulle maison, à Londres, n'était plus hospitalière et agréable. » Elle y avait vu la meilleure société de l'époque. « A ses brillants dîners, où venaient tous les poètes et les grands rôles littéraires du jour, Murray lui-même animait la conversation avec beaucoup d'esprit. » Lady Bell a laissé une affirmation encore plus énergique sur les talents de causeur de l'amphitryon, et elle l'appuie sur l'opinion de son mari, sir Charles, l'éminent chirurgien, auteur du *Traité sur la Main :* « Nous avons dîné vendredi chez John Murray, d'Albemarle Street. Nous étions nombreux; il y avait entre autres Tom Moore. Ce fut toute la soirée comme un feu d'artifice. Il y avait aussi M. et Mrs Lockhart et Mrs Somerville, sir Martin Shee qui avait amené Moore, W. Irving, M. et Mrs Murray et nous-mêmes. La conversation fut spirituelle et Moore eut de bons traits; cependant Charles pense que c'est notre hôte Murray qui dit les meilleurs mots. » Lockhart était le gendre de W. Scott, et sir Martin Archer Shee le peintre de portraits qui succéda à Lawrence comme président de la *Royal Academy*.

C'est au printemps de 1815 seulement que les deux grands hommes du jour se rencontrèrent. Scott trouva Byron « d'une courtoisie et même d'une bonté parfaite ». « Nous nous réunissions pendant une heure ou deux presque chaque jour, dans le salon de Murray, et nous avions une quantité de choses à nous dire ». L'année suivante, séparé de sa femme, mis au ban de la société qui se détourna avec une feinte horreur du triomphateur qu'elle adulait la veille, Byron quitta l'Angleterre et jamais, vivant, n'y revint. Les relations personnelles du poète et de l'éditeur, qui avaient commencé en 1811, dans Fleet Street, durèrent donc quelques années seulement; mais depuis 1812 et les premiers chants de *Childe Harold* jusqu'en 1822, aux premiers chants de *Don Juan,* Byron n'imprima pas un vers qui ne fût édité par John Murray II. A part une légère interruption en 1823, leur correspondance se poursuivit jusqu'à la mort du glorieux philhellène, en 1824, sur le ton de la plus sincère cordialité. A peine le poète montre-t-il plus de confiante intimité dans ses lettres à Moore que vis-à-vis de son éditeur, et si l'on supprimait de la *Vie de Byron,* de Moore,

les lettres adressées à Murray, certes il se ferait une lacune des plus regrettables dans les révélations sur lui-même que nous livre sa correspondance. Souvent Murray y joue le rôle de Mentor, toujours celui d'un ami dévoué. Un jour, Byron eut l'intention heureusement éphémère de racheter la propriété de toutes ses œuvres et de les supprimer. « Le Mokanna des éditeurs » — comme il le surnomme dans une lettre à Moore — dut le traiter comme un enfant terrible que l'on cajole pour le ramener à la raison. Mais alors même qu'il pensait à ce projet d'abdication, il ne songeait nullement à rompre avec Murray. « J'aurai grand plaisir, lui écrit-il, à continuer nos relations et à vous considérer comme mon ami. » Un autre jour de caprice, il insistait pour lui faire cadeau du *Siège de Corinthe* et de *Parisina*. Aussitôt, Murray, déclinant le présent, répond à cet offre par l'envoi d'une traite de mille guinées qui lui est immédiatement retournée. Plus d'un aurait, dès lors, empoché la somme; John Murray II ne céda point et, non sans peine, finit par triompher des résistances du poète. L'exemple est, croyons-nous, unique d'une telle discussion entre un auteur et un éditeur. Sans dissimuler la vraisemblance des profits considérables faits par l'éditeur, il est juste d'ajouter aussi qu'il témoigna toujours d'une grande libéralité envers l'auteur. En quelques mains que l'argent fut versé, la maison d'Albemarle Street paya en tout, pour les œuvres de Byron, très près de 500,000 francs. Celui-ci, de son côté, en aucun cas ne demanda le moindre service d'argent à Murray qui, une fois pourtant, ne put se défendre de lui en offrir un. En un moment d'embarras, le poète pensait à vendre les livres qu'il possédait; Murray, l'ayant appris, lui envoya spontanément 1,500 livres sterling, avec l'assurance d'un autre envoi d'une égale somme de 37,500 francs, quelques semaines plus tard, et que, si cela ne suffisait pas, il serait heureux de céder sa propriété commerciale des poésies et d'en mettre le produit à sa disposition. Byron, de nouveau, refusa ces généreuses propositions; mais son refus était accompagné des lignes suivantes : « Cela fait que je vous vois, vous et aussi la nature humaine, sous un jour tout différent de celui sous lequel j'avais coutume de la considérer. » Si l'on mesure leur intérêt à l'impatience avec laquelle leur destinataire les attendait, on regrette que les lettres de Murray à Byron ne soient pas publiées. Au moindre retard, celui-ci est contrarié, reproche à l'éditeur d'être « possédé par le démon du silence ». Elles étaient fréquentes, ces lettres, copieuses et l'informaient de tout ce qui avait trait à la littérature; elles contenaient même des remarques critiques sur les propres œuvres du poète. Ces observations, transmises par Murray, venaient-elles de Gifford : avec une déférence merveilleuse chez un homme de génie, il s'y arrêtait; venant du libraire, il y prêtait encore attention.

Ce n'est pas que Murray fût infaillible en ses jugements; mais s'il lui arrivait de se tromper, il savait reconnaître et réparer ses erreurs avec bonne grâce. Il montra bien, à l'occasion de la plus forte de ses méprises, au sujet de Washington Irving, qu'il était habile et prompt à se retourner. En 1815, Irving était un jeune homme de vingt-deux ans. Parti de New-York pour un court voyage en Europe, il s'écoula dix-sept ans avant qu'il retournât aux États-Unis. Déjà, connu en Amérique par les essais humoristiques et satiriques publiés dans son recueil périodique, *Salmagundi,* et par *Dietrich Knickerbocker,* son nom était fort ignoré dans l'ancien monde. Cependant, un de ses

amis anglais avait envoyé, deux ans auparavant, un exemplaire de cette dernière œuvre à Walter Scott, qui, en ayant vivement goûté l'esprit humoristique, avait retenu le nom de l'auteur. Irving avait été attiré en Angleterre, à Liverpool, en grande partie par certaine entreprise commerciale dont l'insuccès le laissait sans ressources. Ayant échoué également dans un projet d'entente avec les principaux éditeurs anglais, en vue de rééditer leurs livres en Amérique, il retourna aux lettres pures et fit paraître à New-York, au printemps de 1819, les premiers numéros de son *Livre d'esquisses (Sketch Book)*, sans rien tenter d'abord pour le publier à Londres, convaincu qu'il pouvait intéresser le lecteur américain, mais nullement le public anglais. En quoi il se trompait, très agréablement cette fois, car un journal littéraire reproduisit avec force éloges le « *Sketch Book,* by Geoffrey Crayon, gent. », et un éditeur londonien se proposait de réimprimer le volume sans l'autorisation de l'auteur. C'est alors qu'Irving en fit l'offre à Murray, qu'il avait connu à l'occasion du projet dont j'ai dit un mot tout à l'heure. Murray refusa. Un autre libraire consentit, mais fit faillite pendant que le volume était sous presse.

Décidément la fortune se montrait rigoureuse pour l'écrivain américain. Celui-ci, pourtant, avait adressé le *Sketch Book* à W. Scott qu'il était allé voir à Abbotsford, pendant son propre séjour à Liverpool, et qui l'avait accueilli avec cordialité. Scott charmé — notamment par la piquante fantaisie de *Rip Van Winkle* (dont Paris s'est amusé en 1884) — s'offrit à en négocier la publication avec l'éditeur d'Édimbourg, Constable, et lui proposa aussi de prendre la direction d'un journal hebdomadaire antijacobin, dans la même ville, aux appointements de 12,500 francs. Mais Irving n'était pas un homme politique; il se défiait de lui-même, en outre; craignant de n'avoir pas la régularité d'habitudes, la ponctualité indispensables à un directeur de journal, il déclina la proposition. Finalement, Scott écrivit à Murray, l'invitant à relire le *Sketch Book*, à s'en faire une plus juste opinion et à l'éditer. Murray céda et le succès fut si grand que, de son propre mouvement, il donna 5,000 francs à l'auteur, en sus du prix convenu. — Longtemps après, Irving, dans la préface d'une édition nouvelle du *Sketch Book*, rappelait l'incident et ajoutait : « Depuis ce moment, Murray devint mon éditeur et montra dans tous nos rapports cet esprit de liberté, de franchise et de libéralité qui lui valut le titre bien mérité de « prince des éditeurs ». Celui-ci se hâta, de son côté, non seulement de reconnaître par un fait palpable, mais de confesser aussi la maladresse qu'il avait commise en refusant le *Sketch Book*. Il écrivit à l'auteur pour lui demander de renoncer à son pseudonyme (*Geoffrey Crayon, gentleman*), de livrer son nom au public et, faisant allusion à ce refus, s'excuse ainsi : « Je vous connaissais à peine et n'estimais pas votre talent à la moitié de sa valeur; certainement je vous apprécie deux fois plus depuis que je vous connais davantage. » Il est sincère et le prouve, car, sans voir le manuscrit, il signe un chèque de 1,000 guinées pour *Bracebridge Hall,* et, avec la même confiance, un de 1,500 guinées pour les *Contes d'un Voyageur*. Au total, la librairie d'Albemarle Street paya la prose d'Irving quelque chose comme 250,000 francs. Elle acheta la *Vie de Christophe Colomb* 78,750 francs (3,150 liv. st.) et Murray s'en réjouit à la fois comme éditeur et comme lettré, et va partout disant du livre : « C'est beau, beau, la meilleure chose qu'il ait jamais écrite ! » Et il s'éprend du talent

d'Irving au point que, voulant fonder un magazine mensuel, purement scientifique et littéraire, ce n'est pas à un écrivain anglais, c'est à Irving, avec 25,000 francs d'appointements, qu'il en offre la direction. De nouveau, l'Américain refuse, de peur de s'interdire à jamais de retourner aux États-Unis. C'est également l'amour de son pays natal qui l'empêche de collaborer à la *Quarterly*, où ses concitoyens sont systématiquement ridiculisés et leur gouvernement vilipendé. Il n'y publia jamais que deux articles et sur l'insistance de Murray: l'un à propos d'un de ses propres livres, *la Conquête de Grenade;* l'autre sur un *Voyage en Espagne,* d'un écrivain américain, Slidell.

Nous pourrions prolonger l'épisode des rapports de Washington Irving avec la maison Murray, mais la place va nous manquer et nous devons résumer les dernières années de l'administration de John Murray II. — En 1824, Gifford, accablé d'infirmités, se démit de la direction de la *Quarterly*, avec la même conscience scrupuleuse qui, déjà, l'avait poussé à offrir de renoncer à une partie de ses appointements quand, souffrant de l'asthme, il jugea qu'il ne travaillait plus proportionnellement. Il était difficile, à tous les points de vue, de remplacer un pareil homme. Un jeune avocat, qui devint plus tard sir John Coleridge, — le père de M. Coleridge, qui était récemment encore lord chief justice d'Angleterre, — le tenta et y échoua. Il avait été engagé par Murray, qui reconnut qu'il s'était trompé, et mit enfin la main sur l'homme souhaité. C'était l'écrivain satirique, le lettré accompli à qui l'on devait les *Lettres de Peter à ses parents, Valerius, Reginald Dalton,* le traducteur de l'*Histoire de la littérature,* de Schlegel, et des *Anciennes Ballades espagnoles*, le collaborateur distingué du *Blackwood's Magazine,* le jeune avocat sans cause d'Édimbourg qui avait épousé la fille favorite de Walter Scott : John Gibson Lockhart. L'engagement était fait pour cinq ans à 30,000 francs par an, augmentés de 7,500 francs, sous condition d'un certain nombre d'articles. Ni Murray ni Lockhart n'eurent à se repentir de la combinaison. Lockhart accrut la réputation que la *Quarterly* avait obtenue sous la conduite de Gifford et en garda la direction au delà d'un quart de siècle, jusqu'à sa mort, en 1854. Ensuite, la célèbre revue a été dirigée par le Rev. Whitwell Elvin (1853-60), par M. W. Macpherson (1860-67) et depuis par le docteur W. Smith, l'auteur des fameux *Dictionnaires Smith.*

L'année où il perdit son meilleur conseiller, W. Gifford, fut une date funeste pour John Murray II, car, en cette même année 1827, il tenta une opération désastreuse. Il fonda un journal politique quotidien, *The Representative,* entreprise coûteuse et surtout hasardeuse à l'époque, en concurrence avec le *Times,* dont la prospérité était depuis longtemps établie. *Le Représentant* vécut quelques mois, du 25 janvier au 29 juillet 1826. La leçon fut dure, mais concluante. Aussi, par la suite, si quelque audacieux venait soumettre à l'éditeur d'Albemarle Street, un plan de journal qui « présentait les plus grandes chances de succès », Murray, montrant du doigt un mince in-folio, répondait : « Ci-gisent vingt mille livres sterling ! » et sa figure s'allongeait.

Le dernier numéro de la *Quarterly* que vit son fondateur, propriétaire et éditeur, fut celui du mois de juin 1843. Comme libraire, son dernier grand succès fut la publication du *Journal de lady Sale dans l'Afghanistan,* dont la vente fut immense. Il mourut le 27 juin 1843. Je n'ajouterai pas un mot d'éloge

général sur John Murray II. A la suite des faits que nous avons exposés, toute louange serait banale.

Élevé au collège de Charter-House et à l'université d'Édimbourg, le chef actuel de la maison, le troisième John Murray, fut de bonne heure le confident et l'associé de son père. A titre d'héritier présomptif et de successeur, il prit une situation importante parmi la société lettrée d'Albemarle Street. Dans sa jeunesse, il fit de fréquents voyages à l'étranger et c'est l'expérience qu'il eut, à cette occasion, de l'insuffisance criante des *Guides* alors existants, qui le conduisit à composer le premier de ces *Continental hand-books* qui ont servi de modèles pour tout ce qui s'est fait depuis, en ce genre, dans tous les pays du monde. Si nous parcourons le catalogue général de la librairie Murray, nous remarquons que cette maison n'affecte aucune spécialité, qu'elle s'applique, au contraire, à varier le plus possible le caractère de ses publications. Nous en donnerons un aperçu rapide en énumérant ici les plus importantes.

Au premier rang, nous placerons les *Œuvres de George Grote* et en particulier sa grande *Histoire de la Grèce,* qui est bien connue en France par la belle traduction qu'en a faite M. Alfred de Sadous; — les *Œuvres de Samuel Smiles* qui se composent de biographies d'ingénieurs, d'industriels et de naturalistes de la Grande-Bretagne ; — la grande collection des *Dictionnaires de Smith* qu'il suffit de rappeler, car elle est connue du monde entier; — les *Œuvres du doyen Stanley :* Sinaï et Palestine, l'Église d'Orient, l'Église juive, l'Église d'Écosse, l'Abbaye de Westminster, Canterbury, etc.; — les *Œuvres complètes de Ch. Darwin,* qu'il est superflu de nommer tant elles nous sont familières; — les belles *Recherches et Découvertes faites à Ninive et à Babylone,* par sir A.-H. Layard; — une double suite de petits volumes portatifs: histoire, récits historiques et biographie, d'une part; voyages, excursions et aventures, d'autre part, formant série sous le titre général *Home and Colonial Library.* — Il va sans dire que le nom de Byron est resté au catalogue et que ses œuvres y figurent dans tous les formats : édition de cabinet, édition de bibliothèque, édition de poche, édition populaire, édition perle (édition de dame sans doute). — Que citerai-je encore, car l'embarras naît de l'abondance du choix ? Les savants travaux de Crowe et de Cavalcaselle sont familiers à tous les historiens de l'art italien et des peintres flamands primitifs; — ceux de George Dennis sur les cités et les cimetières de l'Étrurie le sont aux archéologues; — ceux de James Fergusson, à tout homme qui étudie l'histoire de l'architecture; — ceux de H. Hallam, à tout curieux de l'histoire politique de l'Angleterre et de l'Europe, au moyen âge, puis jusqu'à la fin du XVII[e] siècle; — les expéditions et les journaux de Livingstone à tous ceux qu'intéresse la découverte de l'Afrique; — les études de sir Charles Lyell à tous les géologues; — les hardies et savantes hypothèses du docteur Schliemann sur l'ancienne Mycènes, sur Troie et le palais préhistorique des rois de Tyrinthe passionnent l'Europe savante. Ce que nous avons à signaler, c'est donc telle ou telle suite d'œuvres qui, pour être moins connues, ne méritent pas moins de l'être, comme celles de M. le doyen Milman, l'auteur d'études lumineuses sur *l'Histoire des Juifs* et sur le *Christianisme primitif;* — de sir H. Sumner Maine, sur la constitution et l'organisation juridique des *Sociétés primitives;* — du comte Stanhope, sur *l'Histoire d'Angleterre* et sur *l'Inde anglaise;* — comme *l'Histoire des Pays-Bas,* de

J.-L. Motley. Mais c'est surtout dans l'ordre des publications autobiographiques que nous aurions à mentionner des livres particulièrement précieux : les huit volumes de *Correspondance politique et privée* et les vingt-trois volumes de *Dépêches de Wellington;* — les *Mémoires du général sir George Napier*; ceux de l'ingénieur Nasmyth. Nous devons enfin une mention toute particulière au magnifique ouvrage in-folio consacré à la description et à la reproduction du monument du prince Albert, à Kensington; le texte est de M. Doyne C. Bell; l'architecture de l'*Albert Memorial,* sa décoration, les groupes sculptés, les statues, les mosaïques, les bronzes sont reproduits en vingt-quatre grandes planches gravées hors texte. — L'auteur vivant qui a les rapports les plus anciens avec les Murray est l'illustre M. Gladstone.

John Murray III est né en 1808, un an avant la *Quarterly Review.* Il s'est associé son fils, un quatrième John Murray, et son cousin, M. Robert Cooke (arrière-petit-fils du premier John). L'un et l'autre « élevés dans le sérail », ils en connaissent non seulement « les détours », mais les traditions, qu'ils continuent. M. Cooke, en effet, est dans la maison depuis près d'un demi-siècle (1838) et associé depuis 1850. Disons enfin qu'il y a déjà un John Murray V. Mais ce dernier n'a, jusqu'à présent, d'autre commerce avec les livres que d'en regarder les images. L'on ne songera guère à l'associer avant une vingtaine d'années d'ici, attendu que ce jeune dauphin n'est encore âgé que de trois ans. C'est ainsi que se fondent et que durent les dynasties.

---

## MM. MACMILLAN AND CO

Une très humble petite boutique, portant le numéro 57 d'Aldersgate street, reçut, au mois de février 1843, le premier berceau de la maison Macmillan, aujourd'hui si puissante. — Je dis « premier berceau », car elle demeura quelques mois seulement dans cette boutique, bien humble en effet, puisque le loyer annuel (£ 45) n'atteignait pas 1,200 francs, et quelque peu isolée, quoique située à deux minutes de marche du General Post Office et à cinq minutes de Paternoster Row, qui fut, de temps immémorial, le centre du quartier des éditeurs à Londres. Mais l'inconvénient de n'être pas en vue ne portait pas grand préjudice à la jeune entreprise. La double proximité des grands libraires et de la poste suffisait alors aux besoins d'une maison qui, au début, ne pouvait très exactement rien être de plus qu'une « librairie de seconde main et de commission », et non une maison d'édition. Que son fondateur caressât déjà des visées plus ambitieuses que de modestement prospérer dans l'honnête commerce des livres tant anciens que modernes, il y a lieu de le croire ; mais si, effectivement, il rêvait d'attacher un jour son nom à quelque publication de son choix, cela se passait dans le secret absolu de sa pensée, en ces heures d'intime songerie où les plus sages se laissent aller à poursuivre quelque mystérieuse chimère.

C'est que la fortune envers cet homme — il n'avait pas moins de trente ans — avait fait preuve de particulières sévérités, qui l'avaient instruit à se contenter de peu. Il leur avait tenu tête cependant et, finalement, devait en triompher par la grâce combinée des qualités très variées et des puissantes vertus héréditaires dont sa personne morale fut formée, alliage de métaux divers, trempés et forgés en un métal unique, éprouvé, puissant, résistant, purifié de toutes scories au feu d'une longue adversité.

Fils et petit-fils de pauvres fermiers de l'île d'Arran, originaires de la côte prochaine, dans l'Argyllshire, — où une antique croix de pierre et une tour du château de Sweyne portent encore le nom et perpétuent le souvenir du clan des Macmillan, — Daniel Macmillan naquit, le 13 septembre 1813, dans une chaumière de paysan. A l'époque de l'émigration accomplie par son aïeul, la population d'Arran, comme en général toute celle de la haute Écosse, était maintenue par sa croyance aux fées et à mille autres superstitions dans une condition intellectuelle et morale absolument inférieure. Par exception, quelques demeures, comme celle du vieux Malcolm Macmillan, tenancier de la ferme du Coq, et de son ami William Crawford, avaient conservé la tradition du culte en famille et quelques restes, vigoureux encore, de l'esprit covenantaire d'autrefois. « Anciens » l'un et l'autre de « l'Église établie », ils unirent leurs enfants, et Daniel, le dixième enfant et troisième fils issu de cette union féconde (quatre garçons et huit filles), parut dès la jeunesse présenter, fondus dans une seule trempe, les traits caractéristiques des deux anciens, — de Malcolm, l'homme d'ordre et de devoir rigide, de William, l'homme de progrès, — ainsi que l'active bonté de sa mère. Je n'ai pas à entrer ici dans le menu détail de la biographie de Daniel ; elle a été écrite de la façon la plus complète et la plus touchante par M. Thomas Hughes, l'auteur populaire de *Tom Brown's School Days* et méritait de l'être[1]. Elle plairait fort aux économistes de l'école de Le Play, collectionneurs de « documents humains », l'histoire de cette famille, qui montre par quelle noblesse de sentiments, par quelle énergie de volonté un homme dont l'enfance connut la faim, qui ne reçut que de premiers éléments d'instruction à l'école de son village, qui à dix ans entrait en apprentissage, qui vingt ans plus tard n'était encore qu'un simple commis libraire, qui, atteint très jeune d'une maladie mortelle, vécut pendant un quart de siècle face à face avec l'idée toujours présente de la mort imminente, à la merci de la plus légère imprudence, et en mourut à quarante-quatre ans ; comment, ayant enfin dompté le destin, Daniel Macmillan se fit une si large place dans l'estime intellectuelle comme dans l'amitié des écrivains avec qui il était en contact, et fonda la fortune de sa maison.

Le secret est à la portée de chacun. Jamais homme qui vendit des livres par nécessité commerciale n'eut plus haute conscience de sa vocation, n'estima davantage la dignité de son état, l'importance de sa profession dans l'action sociale, ne fut plus soucieux qu'elle ne souffrît, de son fait, l'ombre d'une atteinte qui la pût diminuer. Il est vraiment curieux de suivre dans son journal, dans ses lettres, dans celles de ses amis, la trace de ces divers sentiments ; de le voir, modeste commis, recherché par les clients, qui le consultent de préfé-

1. *Memoir of Daniel Macmillan*, London, 1883.

rence au maître libraire, non sans que cela excite quelque jalousie chez ce dernier. Plus tard, s'il n'a pas le mérite d'avoir inventé le catalogue commenté, il apporte à la rédaction de ce commentaire un souci de probité littéraire, parfois même une ardeur critique telle, qu'un de ses protecteurs, homme éminent, l'archidiacre Hare, l'invite, dans son intérêt, à mettre une sourdine à l'expression de ses opinions personnelles. « A Londres, cela pourrait passer, écrit le digne M. Hare ; mais, à Cambridge, cette nouveauté provoquera des observations... Les hommes qui exercent l'autorité dans l'Université penseront qu'il leur appartient de vous renseigner au sujet des livres, plutôt que de recevoir vos leçons. » Plus tard encore, comme éditeur, il a son jugement tout formé sur les questions qui font l'objet des livres qu'il publie et le défend ; il discute avec les auteurs, qui d'ailleurs sont ses amis. Témoin cette jolie lettre adressée à M. Thomas Hughes ; — celui-ci, dans une comparaison entre le roi Salomon et son père David, avait parlé du premier comme d'un caractère subjectif.

« En ce qui concerne Salomon, vous êtes tout à fait dans l'erreur. Quelle idée de l'appeler subjectif ! Il vit d'une vie toute en dehors. Il étudie l'histoire naturelle sous toutes ses formes et collectionne des matériaux pour en tirer des inductions. Il s'engage dans des constructions, creuse des puits, favorise le commerce. Sa façon d'observer l'humanité est tout extérieure. Pensez donc à la collection de femmes qu'il réunit dans son musée ! Eh bien, quoi ! il était un homme selon le propre cœur de Gœthe, une sorte de Gœthe juif de l'antiquité, avec la même nature objective, à faces multiples. Naturellement, si vous croyez qu'il est pour quelque chose dans l'*Ecclésiaste*, vous ne penserez et ne direz que des absurdités sur Salomon. Mais Salomon a autant ou aussi peu de part que vous dans la rédaction de l'*Ecclésiaste*, qui fut écrit, plusieurs centaines d'années après lui, par quelque Juif égaré, dont le cerveau était farci des sottes inventions du paganisme persan, et qui n'est bon à rien qu'à montrer à quel point un Juif peut devenir athée et stupide, quand il perd de vue les vérités contenues dans les *Proverbes* de Salomon. Quant aux *Proverbes*, ils furent de même, au moins pour la plupart, collectionnés par Salomon. Et vous voyez ici encore le naturaliste qui se révèle. Il collectionne des proverbes, comme il collectionne des plantes, des arbres, des oiseaux, des animaux et des femmes de divers pays. Ce sont autant de spécimens de l'œuvre de Dieu qu'il s'amuse à étudier. — C'est une grande méprise aussi d'attribuer sa tolérance à l'indifférence. Il hait le mal et le péché en tous ses aspects tout autant que le fait David. Il le trouve absolument bête. Il n'entre pas en fureur à son sujet, mais il a la plus profonde conviction qu'il équivaut au suicide et ne saurait échapper au châtiment. De la sorte, il peut vaquer tranquillement à l'œuvre de son royal domaine et ne point sortir de lui-même, parce qu'il plaît aux fous d'être fous et de faire la culbute dans le fossé. Tout ce que je veux dire, c'est que, des enfants d'Adam, il n'en est pas un qui, moins que le grand roi Salomon, perdit son temps en d'inutiles rêveries ; ne le confondez donc pas avec les songe-creux[1]. »

1. Je substitue le mot équivalent « songe-creux » à la traduction littérale de la locution anglaise *cloud-spinners*, « tisseurs de nuées ».

N'eût-il pas été dommage de ne point reproduire ici cette lettre, qui ouvre devant le lecteur français, nullement familier avec l'interprétation des livres bibliques, un jour tout nouveau sur la question des innombrables femmes du fils de David ? Dès qu'il est établi que le grand roi Salomon, atteint de la manie de collectionner, fut une sorte de Léopold Double ou de Laurent Richard dans les grands prix, tout s'explique; son mormonisme, qui nous paraissait poussé à l'outrance, n'a plus dès lors rien que de fort innocent, puisqu'il est la toute simple manifestation d'une curiosité purement scientifique qui s'exerçait au profit des musées nationaux.

Il nous est difficile ici de ne pas sourire de la bonne foi naïve et passionnée que met l'éditeur à discuter de tels sujets d'exégèse sacrée; mais n'oublions pas ses origines covenantaires. S'il se relâcha de leur austère rigueur dans la pratique de la vie, il n'en resta pas moins un chrétien convaincu, ouvertement déclaré, à qui la foi servit de guide, de soutien et de consolation parmi les adversités d'une existence dont il savait que les heures étaient parcimonieusement comptées. On ne s'étonnera donc pas que les premiers livres édités par les deux frères Daniel et Alexandre Macmillan fussent des ouvrages de théologie.

Peut-être a-t-on remarqué dans le fragment de la lettre de M. Hare que nous avons citée une allusion à l'opinion des universitaires de Cambridge. Cette lettre est datée du 8 mars 1844, et nous avons montré la librairie Macmillan naissant, en février 1843, dans une petite rue de Londres; mais en cette même année 1843, au mois d'octobre, généreusement aidés par l'archidiacre Hare précisément, les deux frères avaient acheté le fonds de la librairie Newby, à Cambridge, dont toutes les ressources étaient bien connues de Daniel, qui y avait séjourné pendant trois ans à titre de commis.

C'est donc à Cambridge, au cœur de l'antique université, à l'ombre des créneaux de Trinity et de Saint-John's Colleges, au n° 17 de Trinity street, que la jeune maison va poser ses premières assises. Daniel cependant attendit près de dix ans avant d'éditer. Mais les principaux écrivains, dont les noms prirent alors la tête de la longue liste de collaborateurs qui allait suivre, étaient éminents, connus, influents; par leur seule présence, ils attirèrent l'attention publique sur la librairie : et le premier de tous, naturellement, l'archidiacre Hare; puis le révérend F.-D. Maurice et le révérend Charles Kingsley. Les *Essais théologiques* de Maurice, publiés en 1853, durent être promptement réimprimés, et *Westward Ho!* le célèbre roman de Kingsley, dans le style d'Élisabeth, paru deux ans après, eut aussitôt un grand succès et conquit tout de suite dans le roman moderne le rang élevé qu'il y occupe encore aujourd'hui. *Two years ago,* « Il y a deux ans », du même auteur, paraissait en 1857, la même année que *Tom Brown's School Days,* « les Jours d'école de Tom Brown », par M. Thomas Hughes, et qui est, à juste titre, considéré comme le livre d'enfants par excellence de la littérature anglaise. On n'en compte plus les éditions, multipliées en des formats de toute sorte, et illustrées à profusion. En cette année-là même, Daniel Macmillan mourait (le 27 juin), ayant fondé d'une façon définitive la maison qui porte son nom. Il avait assez vécu cependant pour assurer la possession de son œuvre à sa famille, à qui, s'il fût mort six mois plus tôt, elle échappait, en vertu d'un acte de société parfaitement correct, mais

rigoureux, et dont le dernier terme n'était échu que depuis la Christmas précédente.

Pendant dix années encore, la librairie demeura à Cambridge ; mais en 1863, à la mort de l'éditeur J.-W. Parker, une grande partie des ouvrages de ce fonds furent achetés par Macmillan et Cie et, dans le nombre, les livres antérieurs de Maurice et de Kingsley, ceux du doyen de Westminster, depuis archevêque de Dublin, M. Richard Chenevix Trench, qui vient de mourir (1886), et enfin ceux de miss Charlotte M. Yonge, la romancière populaire et féconde, dont l'œuvre d'imagination ne compte pas moins de vingt volumes, auxquels il faut ajouter une série considérable de livres d'éducation. Ces écrivains sont tous restés attachés à la maison Macmillan, qui, à cette occasion ou tout au moins à la même époque (1863), sans quitter Cambridge absolument, transporta à Londres le siège de la Société.

De très bonne heure dans leur carrière, MM. Macmillan, vivant parmi l'atmosphère de l'université, s'attachèrent à produire des livres d'éducation et surent décider des hommes vraiment compétents à rédiger de tels livres dans toutes les directions des études scolaires. Leur effort fut largement récompensé par le succès. Les manuels de théologie de Canon Westcott, de l'archidiacre Hardwick, du révérend Francis Procter, publiés il y a près de trente ans, ont conservé toute leur autorité. On sait, d'autre part, que les sciences mathématiques ont toujours été en très grand honneur à Cambridge. Sous l'influence universelle, les Macmillan s'engagèrent dans la même voie, et de la publication du *Traité de calcul différentiel*, en 1855, datent leurs longs rapports avec feu Isaac Todhunter, dont les nombreux traités, et notamment l'*Algèbre* et l'*Euclide*, sont devenus classiques dans tous les pays où l'anglais est parlé. En 1853 parurent l'*Arithmétique* et l'*Algèbre;* en 1854, l'*École de l'arithmétique;* en 1865, les *Éléments d'arithmétique (Shelling Arithmetic)* et tant d'autres livres qui ont rendu familier à tous les écoliers anglais le nom de l'auteur, M. Barnard Smith.

Les *Leçons élémentaires de physiologie* d'Huxley (1866), bientôt suivies de la *Chimie* de Roscoe et de la *Physique* de Balfour-Stewart, rencontrèrent dans le public un accueil tel que MM. Macmillan en conçurent l'excellente idée de la série intitulée « The Science Primers », *les A B C de la science.* Cette collection de petits volumes in-16, de 90 à 100 pages, a été rédigée par les savants illustres que je viens de nommer. Elle pourvoit les études les plus élémentaires d'ouvrages qui, sous l'autorité de ces grands noms, se sont répandus dans le monde entier par les traductions qui en ont été faites en allemand, en italien et en français. Les *Primers de la science* conduisirent aux *Primers de l'histoire* et à ceux de la géographie, composés sous la direction de John Richard Green, l'historien regretté dont le brillant *Abrégé d'histoire du peuple anglais* fut un des grands succès de la maison.

Je recommanderai très particulièrement, parmi ces premiers livres d'initiation, celui qui traite des arts du dessin, *A Primer of art*, par M. John Collier, qui est lui-même un peintre de beaucoup de talent, s'appliquant à composer le portrait avec l'ampleur des tableaux d'histoire. Son petit traité d'art en 88 pages, à la fois esthétique et technique, est excellent. Ces diverses séries sont complétées par celles des *Classiques élémentaires grecs et latins,* comprenant les

textes originaux avec notes géographiques, historiques, biographiques, explications et commentaires, suivis d'une carte, d'un vocabulaire et précédés d'une introduction. Celle-ci est absolument précieuse et jette une grande lumière sur le texte. J'ouvre, par exemple, l'introduction au premier livre de *la Guerre des Gaules*, de César; l'auteur y expose l'état de la société romaine au moment de la naissance du héros, raconte sa jeunesse, sa vie guerrière et politique, et ajoute à ce récit un essai sur l'armée romaine par M. Rutherford, essai des plus remarquables, accompagné de diagrammes, montrant la composition des légions, décrivant l'armement, les réformes de Marius, les formations militaires, les dispositions des armées sur le champ de bataille, l'état des officiers, l'organisation du train des équipages, la description des enseignes, des camps, des opérations de siège : traité technique d'art militaire, en un mot, sans lequel il paraît difficile que l'élève comprenne clairement le texte de César, où les termes précis se rencontrent à chaque ligne.

Il va sans dire que la librairie Macmillan ne borne pas ses éditions de classiques aux livres élémentaires et les poursuit jusqu'au degré le plus élevé de l'instruction. Elle publie avec le même soin et le même luxe de notes et de commentaires une collection de *Classiques étrangers*, sous la savante direction de M. Fasnacht, qui a toujours professé que l'enseignement des langues vivantes devait reposer sur les mêmes principes strictement scientifiques que celui des langues mortes. Parmi les classiques français déjà parus, je relève : *le Cid, les Femmes savantes, le Misanthrope, le Médecin malgré lui, l'Avare, le Bourgeois gentilhomme*, *Britannicus*, *l'Histoire de Charles XII*, de Voltaire; *les Demoiselles de Saint-Cyr*, de A. Dumas; *la Mare au diable*, de G. Sand; *Mademoiselle de la Seiglière*, de J. Sandeau; des scènes de *l'Histoire de France* extraites d'historiens français; et parmi les livres de lecture élémentaire *les Contes* de Perrault, et des *Fables* choisies de La Fontaine. Le texte est généralement pur, les quelques fautes qui s'y rencontrent sont pour la plupart des erreurs d'accentuation.

Si MM. Macmillan témoignent d'une extrême sollicitude pour tout ce qui se rapporte à l'éducation, ils sont fort éloignés pourtant de vouloir demeurer étroitement confinés dans ce domaine exclusif. Leur catalogue est considérable et il serait impossible, sans excéder nos limites normales, de citer tous les ouvrages importants qui y représentent la littérature sous ses aspects les plus variés. Nous nous bornerons en conséquence à nommer quelques collections et les noms des principaux collaborateurs de la librairie. Quoi qu'ils fassent, il semble qu'il soit difficile à MM. Macmillan de rien publier qui n'ait une valeur d'enseignement, même en dehors des livres scolaires. Je n'en veux d'autre preuve que la charmante suite de 12 volumes sous le titre commun : *l'Art au foyer domestique, Art at home*, et comprenant : 1° l'Art dans l'habitation, *Art in house*, plaidoyer général sur la nécessité du goût dans la vie, sur son influence moralisatrice et des conseils sur la façon de collectionner des œuvres d'art; 2° la Décoration de la maison, *House Decoration*, peinture, sculpture, mobilier; 3° la Musique en famille, *Music in the house;* 4° le Salon, *the Drawing room*, sa décoration, son mobilier; 5° la Salle à manger, *the Dining room;* 6° la Chambre à coucher et le boudoir, *the Bed room and Boudoir;* 7° la Toilette, *Dress;* 8° le Théâtre de salon, *Amateurs theatricals;* 9° les Travaux d'aiguille, *Needle*

*work;* 10° les Arts secondaires, *the Minor Arts,* peinture sur porcelaine, sculpture sur bois, peinture au patron découpé, modelage, ouvrages de mosaïque, etc.; 11° la Bibliothèque, *the Library;* 12° le Dessin d'après nature, *Sketching from nature.* Tous ces traités, publiés sous la direction de M. W.-J. Loftie, sont simples, clairs, pratiques et accompagnés de nombreuses illustrations. Le volume cartonné en toile ne coûte que 2 sh. 6 p. (3 fr. 10).

La série intitulée *Globe editions* doit son nom à la petite sphère imprimée en relief sur le cartonnage, avec cette exergue : *the Spirit breathed from dead men to their kind,* « l'esprit souffle des morts à leurs descendants ». Cela seul nous indique suffisamment que les « éditions à la sphère » sont réservées aux anciens écrivains anglais. J'ajoute qu'ils sont choisis de préférence parmi les poètes et que leurs œuvres sont ainsi réunies en un seul volume in-8° compact, imprimé en petit texte, mais d'une netteté et d'une correction parfaites.

En parcourant les différents départements de la production littéraire, nous rencontrons dans le catalogue de la maison Macmillan, — en *Poésie :* lord Tennyson (le poète lauréat), MM. Mathew Arnold, Arthur Hugh Clough, Kingsley, Trench; — en *Science :* Huxley, Michael Foster, Archibald Geikie, Roscoe, Lockyer, Balfour-Stewart, Tait, Thompson, Flower, Airy, Clifford, Fawcett, Maudsley, Sidgwick, A. R. Wallace; — en *Théologie :* Lightfoot, Westcott, Hort, Maurice Vaughan, Davies et Farrar; — dans le *Roman :* Ch. Kingsley, miss Yonge, W. Black, l'auteur de *John Halifax,* Mrs Oliphant, H. James, Thomas Hughes, J. Henry Shorthouse, J. Marion Crawford; — en *Histoire, Voyages* et *Littérature générale* enfin : J. R. Green, E. A. Freeman, John Morley, Bryce, Seeley, Masson, Baker, Palgrave, Hamerton, sir James Stephen, A. W. Ward, etc., etc.

En ces divers groupes, je n'ai pu opportunément citer l'intéressante série des *English men of letters,* « les Hommes de lettres anglais », publiée sous la direction de M. John Morley, non plus que nommer l'auteur d'un ouvrage spécial, capital, non encore achevé, mais bien près de l'être : *A Dictionary of music and musicians (A.-D. 1450-1885), by eminent Writers english and foreign,* edited by sir George Grove D. C. L. Commencée en 1879, cette publication, annoncée d'abord en deux volumes, puis en trois, en formera finalement quatre. Chacun des trois premiers se compose de 768 pages in-8° à deux colonnes. La moitié du quatrième a paru en 1885 et conduit l'ouvrage jusqu'au mot *Water Music (the),* « le Concert sur l'eau », qui est le titre d'une suite d'orchestre de Hændel. Nous appelons de tous nos vœux la prochaine terminaison de cette œuvre qui est sans rivale dans cet ordre d'idée. Il est permis d'espérer pourtant que le *Dictionnaire de l'Académie des beaux-arts* ne lui sera pas, en ce point, inférieur; mais jusqu'à présent, et pour longtemps encore, comme la merveilleuse jument de Roland qui n'avait que le tort d'être morte, le livre académique a l'inconvénient de ne pas encore exister[1]. Le *Dictionnaire de la musique et des musiciens* est à la fois historique, technique et biographique. Chaque article y est traité avec une ampleur qui permet d'épuiser le sujet. La vie de Beethoven,

1. Le premier fascicule parut en 1858; vingt-huit ans après, en 1886, le *Dictionnaire de l'Académie des beaux-arts* n'est parvenu qu'au milieu de la lettre C. Il n'est pas certain que nos arrière-neveux en voient le terme.

par exemple, compte 6,000 lignes; celle de Mendelssohn, 7,000 lignes. C'est que l'auteur ne se tient pas uniquement aux faits biographiques. Le talent ou le génie des maîtres, leurs styles successifs, leurs œuvres principales, leur virtuosité y sont analysés, étudiés, comparés; et cette exposition critique est accompagnée de citations, d'extraits notés, imprimés dans le texte, pour se terminer par un catalogue complet de l'œuvre de l'artiste, en même temps que par une bibliographie des ouvrages dont il a été l'objet. Fréquemment aussi, sir George nous fait l'agréable surprise de publier *in extenso* quelque morceau inédit : pour Mendelssohn, le premier mouvement d'une symphonie trouvée en manuscrit parmi ses papiers. Souvent on découvre telle ou telle œuvre célèbre examinée de nouveau à son ordre alphabétique; telle la sonate dédiée par Beethoven à Kreutzer, le chef-d'œuvre incomparable de toute la musique concertante pour piano et violon. Au mot *mandoline,* on est charmé de lire une délicieuse sonatine pour cet instrument et pour piano conservée dans les fragments inédits de Beethoven que possède le British Museum. Tous les termes du vocabulaire musical donnent lieu à autant d'articles où le sujet est étudié, dans la succession des écoles, avec des développements techniques et une quantité d'exemples notés qui leur donnent la valeur de traités spéciaux et complets.

Une telle tâche eût excédé les forces d'un seul homme; aussi sir George Grove s'est-il adjoint un certain nombre de collaborateurs. — Son correspondant français était M. Gustave Chouquet, mort il y a quelques mois. — On ne sera pas étonné s'ils sont en grande majorité Anglais. On le sera d'autant moins que la part faite à la musique et aux musiciens de la Grande-Bretagne est très large, peut-être plus qu'on ne l'eût faite sur le continent. Mais c'est là un faible bien excusable dans un dictionnaire publié en langue anglaise et qui fait en somme le plus grand honneur à sir George et à MM. Macmillan.

Quand ces messieurs confièrent à M. Grove la direction de cet ouvrage de longue haleine, — dont la publication n'aura pas exigé beaucoup moins d'une dizaine d'années, — ils avaient depuis longtemps déjà éprouvé son mérite. En effet, en 1859, ils fondèrent le *Macmillan Magazine,* qui fut le premier magazine publié en Angleterre au bas prix de 10 sh. Au début, le rédacteur en chef fut M. David Marson; mais un peu plus tard (en 1865), celui-ci ayant été appelé à la chaire de littérature anglaise à l'Université d'Édimbourg, il fut remplacé par M. Grove (depuis sir George), qui conduisit le journal au succès jusqu'au moment où, en 1883, il fut lui-même nommé directeur du Collège royal de musique et céda sa place à M. John Morley. Ce dernier, il est vrai, ne resta pas plus de deux ans en fonctions. Journaliste éminent, il était membre de la Chambre des communes et faisait partie du dernier ministère de M. Gladstone, — démissionnaire en juillet 1886 — avec le titre de chief secretary pour l'Irlande. C'est M. Mowbray Morris qui lui succéda, au mois de septembre 1885, comme rédacteur en chef du *Macmillan Magazine,* où il continue les excellentes traditions de ses prédécesseurs.

En 1869, MM. Macmillan commencèrent la publication de *Nature,* journal scientifique hebdomadaire, qui, sous l'énergique direction de M. Norman Lockyer F. R. S., est devenu l'organe avoué de tous les savants qui parlent l'anglais. — Deux autres périodiques consacrés à la science doivent le jour à la même librairie : 1° *the Practitioner,* « le Praticien », journal mensuel de théra-

peutique, fondé en 1868, sous la direction du docteur Austie et, depuis la mort très regrettée de ce dernier, dirigé par un des hommes les plus distingués de la jeune école de médecine, le docteur Lauder Brunton ; — 2° *Brain*, « le Cerveau », revue trimestrielle consacrée aux études de névrologie qui paraît depuis 1878, et a pour rédacteurs principaux les docteurs Buchnill, Cuchton-Browne, Hughlings, Jackson et notre compatriote, l'éminent docteur Ferrier. Le public auquel s'adresse cette Revue est nécessairement limité, mais elle occupe une très haute place dans l'estime du monde savant et reçoit sans cesse des témoignages de sympathie et des communications que lui envoient les maîtres de la névrologie, tant du continent que du Royaume-Uni.

La dernière entreprise, et à quelques égards la plus importante, de MM. Macmillan, en matière de publications périodiques, est la fondation de *the English illustrated Magazine,* âgé maintenant d'un peu plus de deux ans et demi et qui fut le premier essai vraiment sérieux tenté en Angleterre pour introduire l'art le plus accompli de la gravure sur bois en un magazine populaire. Populaire, on peut qualifier ainsi un journal de 64 pages, grand in-8°, illustré à profusion et vendu 6 pence (60 c.), *The English illustrated Magazine* paraît tous les mois. Il suffit de parcourir le premier volume de la collection (1883-84) pour comprendre qu'il ait aussitôt conquis la faveur publique, désormais fixée définitivement. A côté du roman et de la poésie qui, s'adressant directement à l'imagination du lecteur, ne sont que par exception illustrés, les autres sujets traités fournissent les thèmes les plus variés, soit à l'illustration originale, comme les voyages (Angleterre et continent), les grandes industries et les industries d'art (la coutellerie, le bronze, la dentelle, l'histoire du piano), l'histoire naturelle (le chien, la belette, l'huître, l'oiseau, la flore, la conformation des os), les jeux (danse, cricket) ; soit à la reproduction d'œuvres d'art, comme les biographies (Matthew Arnold, Martin Luther) et l'histoire de l'art (graveurs oubliés, sir J. Reynolds, D.-G. Rossetti[1], J. Ward, les miniatures de Windsor, l'architecte William of Wykeham). Outre de nombreux dessins intercalés dans le texte, des têtes de pages et des culs-de-lampe, chaque numéro est précédé d'un frontispice ou dessin de pleine page. Les douze compositions de la première année sont des merveilles de gravure sur bois d'après Alma Tadema, R. W. Macbeth, Lucas Cranach, F. Sandys, D.-G. Rossetti, Reynolds, C. Napier Hemy, Gainsborough et E. J. Gregory.

Il nous reste peu de chose à ajouter. En 1869, MM. Macmillan et C[ie] ouvrirent à New-York une succursale aujourd'hui florissante, en dépit des difficultés qui résultent de la négation de la propriété littéraire aux États-Unis. En outre, ils sont les représentants des deux grandes universités d'Oxford et de

1. L'illustre poète et peintre Dante-Gabriel Rossetti, le chef de l'école pré-raphaélite, mort en 1882, était le fils du lettré et patriote italien G. Rossetti, réfugié en Angleterre par suite du mouvement populaire de 1821 à Naples. Il avait épousé la sœur de ce docteur Polidori dont nous parlons un peu plus haut (p. 267) et que ses rapports avec Byron ont rendu célèbre. Voir à ce sujet *Memoir of Dante Gabriel Rossetti,* par M. F. Hueffer, en tête du volume des *Ballads and Sonnets*. M. Hueffer, qui touche de très près à la famille Rossetti, est le critique musical qui a le plus d'autorité sur l'opinion publique en Angleterre et, à ce titre, l'un des principaux collaborateurs du *Dictionnaire de musique* de Grove, qui nous a longuement arrêté tout à l'heure.




**JULES CLAYE**

Imprimeur Parisien

1806 - 1886

Leop. Flameng. aquaf. LE LIVRE _ VII^e Année Imp. Quantin

Cambridge, pour les publications de l'une et de l'autre compagnie, ainsi que de quelques autres librairies. Ils sont également les agents, en Amérique, du journal français *l'Art* et de la Librairie de l'art.

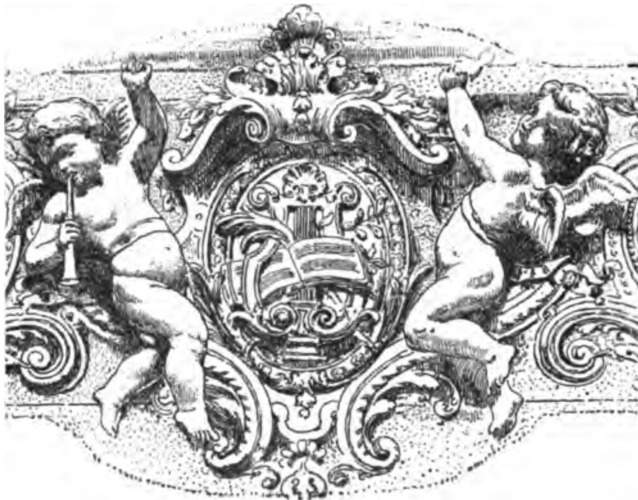
L'université d'Oxford avait, en 1863, choisi MM. Macmillan pour publier les ouvrages qu'elle édite et leur renouvela ce mandat pendant dix-sept ans, c'est-à-dire jusqu'en 1880, où les délégués des presses universitaires ouvrirent un office pour la vente exclusive de ces livres. Mais l'université voulut manifester sa haute estime pour cette librairie, à raison de l'usage qu'elle avait fait de sa confiance, en conférant à M. Alexandre Macmillan le titre honoraire de *master of arts.*

Quand l'aîné des deux fondateurs, Daniel Macmillan, mourut — en 1857, comme nous l'avons vu — la maison, sans doute, était assise sur ses fondations; mais elle ne montait pas beaucoup au-dessus du sol.

Depuis, peu à peu, avec prudence, mais avec une volonté persistante et résolue, le frère survivant, l'honorable M. Alexandre Macmillan, a élevé étage sur étage, achevé et couronné l'édifice. En cette œuvre considérable, il fut assisté d'abord par M. George Lillie Craik, et plus tard (1874), par M. Frédéric Macmillan, le fils aîné de Daniel, puis (1879) par M. George Macmillan, son propre fils, et finalement (1883) par M. Maurice Macmillan, le second fils de Daniel. La Société, qui se compose de cinq personnes actuellement, en compte une seulement qui ne soit pas un descendant direct du vieux Malcolm de l'île d'Arran. Il n'est pas à supposer que la maison Macmillan tombe de sitôt en quenouille.

ERNEST CHESNEAU [1].

1. Voir *le Livre* des 10 juin et 10 octobre 1885.





# LIVRES MYSTIQUES

## DES XVI$^{e}$ ET XVII$^{e}$ SIÈCLES

---



ASSUREZ-VOUS tout d'abord, lecteur profane, et daignez nous en croire sur parole. — Le sujet traité ou plutôt effleuré dans cette esquisse est, en réalité, beaucoup moins morose que ne le ferait supposer *à priori* l'apparente austérité de son titre.

C'est qu'en effet, il existe, en bibliographie, beaucoup de livres ayant cela de commun avec certaines gens qu'on trouve dans le monde, à savoir qu'il ne faut pas plus juger des uns sur la mine que des autres sur l'étiquette. — Nous le démontrerons un peu plus loin, mais qu'on nous permette auparavant une réflexion.

Dans un temps comme le nôtre, où l'esprit de foi, battu en brèche de toutes parts par la Révolution, tend de plus en plus à s'affaiblir, sinon à disparaître, il nous répugnerait qu'on pût nous attribuer le dessein, à la fois inopportun et peu généreux, de vouloir décrire, outre mesure, toute une catégorie de livres, à la vérité fort étranges et qui prêtent aisément le flanc à la critique, mais qu'on doit néanmoins juger avec indulgence en raison de l'incontestable pureté d'intention qui les a inspirés et fait mettre au jour.

Quel est, en effet, le but constant et l'invariable objectif des auteurs, si justement oubliés, de tous ces livres de dévotion? L'édification du prochain et le salut des âmes pénitentes.

Rien, certes, de plus méritoire ni de plus strictement conforme à la morale évangélique, et sans vouloir tenir compte d'une abnégation de soi-même si parfaite et si rare, nous irions, sous le fallacieux prétexte de leur insuffisance

littéraire ou de leur mauvais goût, nous irions frapper d'anathème ces écrivains désintéressés qui, en composant *ad majorem Dei gloriam* leurs guides spirituels, n'étaient animés que du désir charitable de nous conduire en paradis? — Assurément non, et loin d'être coupables envers eux d'une si noire ingratitude, nous estimons, au contraire, que, tout autant qu'à Marie-Madeleine, la grande repentie, il doit leur être beaucoup pardonné parce qu'ils ont beaucoup aimé. — Ainsi soit-il!

D'un autre côté, si, de hasard, parmi les lecteurs de ce recueil, il s'en trouvait quelques-uns dont la piété, d'ailleurs sincère, pût être plus ou moins effarouchée par cette causerie bien inoffensive au sujet de quelques ouvrages singuliers de théologie, soi-disant de dogmatique ou de morale, sans prétendre, en ce cas, nous disculper à leurs yeux en revendiquant le bénéfice pur et simple de l'antique devise : « Honni soit qui mal y pense », il nous suffira, pensons-nous, de faire observer à ces esprits un peu timorés que ni la personne de Dieu ni la religion ne sauraient recevoir aucune atteinte des conceptions burlesques qui vont défrayer cette étude, attendu que le ridicule en retombe tout entier sur leurs auteurs.

Ce préliminaire réglé, entrons en matière et remarquons tout d'abord que si, de nos jours, certains livres ascétiques ne sont plus guère recherchés que pour la bizarrerie de leurs titres allégoriques, ou bien encore à cause des figures d'emblèmes, souvent fort originales, dont Corneille Galle, les Bolswert, les Wiérix, Léonard Gaultier, Thomas de Leu et autres excellents graveurs les ont décorés, on pourrait cependant en citer beaucoup d'autres dont le fond ne serait nullement à dédaigner, au moins à titre de simple curiosité littéraire.

C'est ainsi que, parmi ces vieux docteurs *in utroque*, on en rencontre fréquemment qui vous confondent par l'audace vraiment surprenante de leur argumentation, témoin le prédicateur dont parle Érasme dans *l'Éloge de la Folie*, et qui ne vise à rien moins qu'à démontrer la nécessité de la prière par la *quadrature du cercle* et l'obligation de faire pénitence par *les douze signes du Zodiaque.*

D'aucuns, ayant à disserter sur la charité, sur le mystère de l'Incarnation ou sur l'abstinence, vont nous faire une description à perte de vue des sept branches du Nil, du colosse de Rhodes, de l'idole de Bélus ou d'autres choses non moins merveilleuses, mais tout aussi étrangères au sujet de leur thèse.

Dans les premières années du XVIIe siècle, un évêque de Noyon, au cours d'une oraison funèbre, comparait gravement la Sorbonne à la montagne de Sion, le cardinal de Richelieu à Moïse et le chancelier Séguier au prophète Élie.

Dans toutes ces élucubrations, l'Ithos et le pathos se mélangent aussi agréablement sous une manipulation réputée alors pleine d'érudition biblique. mais qui n'était, en somme, que ridiculement ampoulée et prétentieuse. — Deux d'entre les fidèles qui croyaient comprendre quelque chose à ce galimatias étaient sans doute émerveillés de leur propre savoir, et ceux qui n'y comprenaient rien ne l'étaient pas moins de l'incomparable génie de ces profonds logiciens.

Henri Estienne, dans son *Apologie sur Hérodote*, cite, de son côté, un moine qui se servait de la déclinaison du mot Jésus pour prouver la gloire et l'ubiquité du Sauveur. Le nom de Jésus a trois cas en latin : « Jesus — Jesum

— Jesu. » L'*s* final du premier signifie *summus*, l'*m* du second, *medius*, l'*u* du troisième, *ultimus*. Donc Jésus est le commencement, le milieu et la fin de tout.

Aussi, trois siècles environ avant M. Jacotot, le moine émérite avait déjà pressenti et paraphrasé, à sa manière, la célèbre formule philosophique : *Tout est dans tout.*

En voici un autre qui, non moins ingénieux, saura capter *ex abrupto* l'attention du lecteur par la façon imagée et pittoresque dont il exposera le sujet de son premier chapitre. — Écoutons-le : « Il y a trois têtes décollées dans l'Ancien et le Nouveau Testament : — tête de Goliath, — tête d'Holopherne, — tête de saint Jean. — La tête de Goliath plantée sur une pique, signifie l'orgueil ; la tête d'Holopherne, jetée dans un sac, est le symbole de la luxure; la troisième tête, celle de saint Jean, présentée sur un plat, est la figure vénérable de la Sainteté. — Plat, sac, pique ; pique, sac, plat. — Ces trois têtes feront la matière de cette instruction. »

Non seulement, dans beaucoup de ces ouvrages qui, presque tous, ont rapport aux exercices de la vie spirituelle, l'exorde du discours est sans liaison d'aucune sorte avec le sujet, mais si les auteurs emploient une métaphore — et Dieu sait s'ils abusent de cette figure de rhétorique ! — il est bien rare que ces termes s'accordent entre eux. Aussi quel interminable défilé de coq-à-l'âne ! A chaque instant on trouve dans ces bouquins des phrases aussi incohérentes que celle-ci :

« Admirez la force prodigieuse de Samson ! avec une simple mâchoire d'âne il passa mille Philistins au fil de l'épée ! »

Mais dans la nombreuse phalange de ces prosateurs grotesques, André Valladier, Forézieu, docteur en théologie, est encore celui qui nous semble avoir le mieux mérité la palme du ridicule par son épître dédicatoire à la reine Marie de Médicis du *Mirouer de sapience de la dame Chrestienne*, *sur la vie de sainte Françoise, Romaine*, *fondatrice des Sœurs de la Tour des Mirouers* (?) à Paris, chez Sébastien Cramoisy, 1611, in-8°. Voici le début de cette dédicace :

« Madame, le divin amoureux, chastement passionné des parfaites beautés
« de l'épouse, s'occupe doucement à l'admiration des merveilles dont la nature
« a le plus enrichi l'architecture incomparable de votre sexe, me licencie de
« les relever d'un étage plus haut jusqu'au commencement du frontispice de
« l'âme...

« . . Je le vois se mirant dedans les agréables rapports et linéament d'un
« visage attrayant, tantôt louant l'artifice de cette poitrine jumelle, ouvrière
« artiste de la liqueur nourricière des vivants; puis admirant la divine fécondité
« de ce jardin maternel, ouvrier incomparable de la propagation de notre
« espèce... »

Nous ne poursuivrons pas plus loin la description scabreuse que donne le trop mystique docteur de ces trois étages de beauté. — Ceux qui seraient curieux de voir le reste consulteront l'*Histoire de la Prédication* du P. Romain Joli, pages 409 et suivantes.

En vérité, après une heure consacrée à la lecture de pareilles rapsodies, qui ne serait tenté de s'écrier avec nous : « O Jésus ! notre Sauveur, sauvez-nous de la métaphore mystico-théologique ! »

Cependant il faut être juste. En fouillant dans les catacombes littéraires, on fait bien, de ci de là, quelques rencontres plus heureuses et qui surprennent d'autant plus agréablement qu'elles sont plus inattendues et plus rares.

Obligé d'être bref, nous n'en citerons qu'un seul échantillon, qui nous sera fourni par un curieux épisode de la vie et de l'apostolat de saint Romuald, fondateur de l'ordre des Camaldules.

Un jour, ce saint personnage passa dans une ville d'Italie où il risqua bel et bien d'être mis à mort par les habitants. Et savez-vous pourquoi? Tout simplement pour avoir *illico* sa dépouille mortelle et pouvoir exposer ses reliques à la vénération des fidèles dans une belle châsse en or, enrichie de pierreries. ceux qui avaient prémédité cet homicide s'imaginaient, de très bonne foi, que le saint lui-même leur obtiendrait aisément dans le ciel le pardon de leur péché qui n'était, à leurs yeux, qu'une simple peccadille à cause de leur pieuse intention.

Averti à temps de ce beau dessein, saint Romuald, bien que très flatté de l'insigne honneur qu'on lui voulait faire, crut néanmoins qu'il devait conserver les jours du serviteur de Dieu, et, sans demander son reste, décampa.

Il y a sans doute gros à parier que cette légende n'est rien moins qu'authentique (il faudrait vérifier cela dans le recueil des Bollandistes). Livre apocryphe ou non, nous ne la trouvons pas moins curieuse et tout à fait piquante en sa naïveté.

Si la logique, et faut-il le dire? le simple bon sens, ne brille, le plus souvent, que par leur absence dans les livres des écrivains mystiques du XVI[e] siècle, leur style sera-t-il du moins plus recommandable que leur dialectique? En aucune façon, et sous la plume de ces pédagogues plus zélés qu'édifiants, les mérites de la forme ne rachètent en rien l'insigne pauvreté du fond. — Images vulgaires, néologismes obscurs et raboteux, comparaison pompeuse ou triviale, périphrases entortillées de la façon la plus inextricable, lazzi graveleux et même cyniques, le tout mélangé de grec, de latin et de gaulois, voilà les signes auxquels on peut reconnaître le jargon de ces pauvres théologiens et qui en sont comme l'estampille ou marque de fabrique.

On nous objectera peut-être que beaucoup de ces défauts se retrouvent également chez certains auteurs célèbres de la même époque, notamment dans Rabelais.

C'est possible et même vrai, au moins dans une certaine mesure. Mais prenez-y garde! Rabelais n'offrait pas — que nous sachions — son *Pantagruel* comme un traité de morale chrétienne à l'usage des jeunes personnes, ni comme un appendice à l'*Imitation* de Thomas A Kempis; d'un autre côté, sans même parler du sens critique ni de la raison supérieure qui abandonnent rarement, même dans ses pages les plus facétieuses, celui qu'on a appelé l'Homère bouffon, est-il besoin de faire observer que chez le grand satirique, tous les éléments grivois et disparates qui composent la langue inimitable qu'il s'est faite sont amalgamés et fondus avec une verve, une aisance et enfin une bonhomie d'artiste qui excluent toute idée de pédantisme?

Le point de vue, tout à fait particulier et restreint, dans lequel nous avons envisagé un certain nombre de livres mystiques du XVI[e] siècle, ne nous autorise assurément pas à juger, dans son ensemble, après tant d'historiens illustres et de récents publicistes, la littérature religieuse de cette époque. D'accord!

Mais si nous ne concluons qu'à l'égard de ce même livre, dont nous avons brièvement analysé quelques types, il nous sera sans doute bien permis de rechercher l'influence qu'ils ont dû exercer sur les contemporains et spécialement sur le *servum pecus* des fidèles, dans un temps où on sortait à peine des ténèbres du moyen âge et où les *natures n'étaient pas encore éclaircies*, suivant l'expression de Bossuet dans son *Histoire des variations*.

Eh bien, il faut le reconnaître, cette influence, d'ailleurs très marquée, a été et ne pouvait être que déplorable.

Descendants dégénérés des premiers apôtres de la Gaule, comme aussi des Pierre d'Ailly, des Gerson et de tant d'autres grands esprits, honneur de la chrétienté, les étranges écrivains, qu'on prendrait volontiers pour des visionnaires, inconscients d'ailleurs du mal qui pouvait être imputable à leur ignorance, avaient insensiblement transformé la foi éclairée des grands siècles de l'Église en une sorte de grossier fétichisme, ou tout au moins de superstition étroite, aveugle et, puisqu'il faut trancher le mot, absolument inepte.

Aussi, les disciples de Luther et de Calvin eurent-ils beau jeu avec de tels adversaires, et c'est aujourd'hui un lieu commun en histoire de remarquer que l'infériorité du clergé de France, au XVI[e] siècle, a puissamment contribué aux progrès de la Réforme et au développement si rapide des Églises évangéliques.

Le vieux Blaise de Montluc, fervent catholique, n'en dit qu'un mot dans ses mémoires; mais il porte et rend bien sa pensée à cet égard :

« Les huguenots écrivent mieux que nous et sont plus habiles. »

Écrivant mieux et controversistes plus retors, les ministres calvinistes maniaient également beaucoup mieux la parole. — Or, il ne faut pas l'oublier, la prédication a été le grand instrument du protestantisme.

« En résumé, que sommes-nous? disait Calvin, en parlant de lui-même et des prédicants, ses adeptes : *Verba et voces prætereaque nihil.*

Pour compléter cette étude, il nous reste à parler des mystiques du XVII[e] siècle. Ils feront l'objet d'un prochain article.

CH. COLLET.





# CHRONIQUE DU LIVRE

## RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

---

Nous recevons de Shanghaï (Chine) l'intéressante lettre que voici :

A M. Octave Uzanne, directeur du *Livre*.

Monsieur,

Permettez à un de vos lecteurs assidus, qui n'a pas oublié l'aimable article que vous avez consacré, dans votre important recueil, à un petit livre publié par lui, il y a deux ans, et qui s'appelle *Indiscrétions contemporaines*, de vous envoyer de bien loin un complément aux deux notices publiées dans *le Livre* du 10 mai sur Armand Malitourne et sur Hetzel. J'ai été longtemps leur ami et ce titre, à défaut d'autre, me permet de parler d'eux avec quelque autorité.

Dans son intéressant article sur Malitourne, M. de Contades a bien voulu citer une partie de l'appréciation que je lui avais consacrée dans mon étude sur la *Salle à manger* du Dr Véron ; je demande à compléter la citation parce qu'elle me conduira naturellement à dire avec quelque détail ce que M. de Contades n'a fait qu'indiquer :

« ... Malitourne, un peu mouche du coche, laissant trop croire qu'il était l'Égérie de la maison ; mais, au demeurant, esprit charmant, causeur de l'école de Sainte-Beuve et de Roqueplan, et dont le corps a trop longtemps survécu à l'esprit. »

C'est qu'en effet, vers la fin de 1854, il se manifesta chez Malitourne une exaltation d'esprit qui donna à ses amis quelques inquiétudes et qui se traduisit un jour, dans une de nos conversations intimes, d'une façon qui ne laissa aucun doute sur sa véritable situation.

Malitourne était depuis quelque temps occupé à compléter et à étendre cette série de *portraits* qu'il a publiés dans les *Nouvelles à la main* de Roqueplan et qui sont peut-être la partie la plus brillante des nombreuses productions qu'il a jetées à pleines mains aux quatre vents de la presse. Il me lut en entier et avec une grande animation le portrait du chancelier Pasquier, qui était un véritable chef-d'œuvre. « Eh bien, me dit-il, j'ai là de quoi faire deux volumes, qui me conduiront nécessairement à l'Académie française et peut-être au Sénat. »

Quelque habitué que l'on puisse être aux manifestations de l'amour-propre d'auteur, la mesure était un peu trop dépassée ; je n'eus plus de doute : mon pauvre Malitourne était sur le chemin de la folie, qui, chez lui, prenait la forme qu'elle affecte le plus souvent chez l'homme, la monomanie ambitieuse.

Quelques mois plus tard, il entrait, non pas à Bicêtre, comme parait le croire

M. de Contades, mais à Charenton, où une large subvention du Dr Véron lui permit d'être dans la première classe des pensionnaires et où aucun soin ne lui manqua. Un autre ami, dont le dévouement ne lui fit jamais défaut, veilla sur lui jusqu'à la fin; c'était M. d'Esparbès de Lussan, qui portait dignement un grand nom et fut l'un des membres les plus distingués de la haute magistrature. Cette situation se prolongea beaucoup plus qu'on ne l'aurait supposé au début; toutefois, sans me rappeler au juste la date de la mort de Malitourne, il est probable que c'est en 1861, comme l'a indiqué M. Grenville, et non en 1866, comme le prétend M. Vapereau, que ce joyeux compagnon finit aussi tristement.

Quant à mon autre ami, Hetzel, qui fut surtout un ami de jeunesse, je me bornerai à compléter ce qu'a dit M. Muller dans un simple *renvoi*, au sujet du rôle qu'il joua dans la composition du Gouvernement provisoire si singulièrement improvisé, le 24 février, après l'envahissement de la Chambre.

Après 1848, mes relations avec Hetzel s'étaient, sinon refroidies, au moins très raréfiées; nous avions *bifurqué*, mais nous nous rencontrions encore quelquefois chez des amis communs, comme Bixio et Tony Johannot, où, quelques années auparavant, j'avais assisté à la singulière éclosion de cette charmante fantaisie, *le Voyage où il vous plaira*, leur œuvre commune, à défaut d'Alfred de Musset, si longtemps et toujours inutilement attendue. Un jour, Hetzel me raconta, avec l'entrain qu'il savait y mettre, la part qu'il avait prise à cet épisode qui ne fut pas le moins curieux de cette curieuse journée, la formation du Gouvernement provisoire de 1848.

Aux élections de 1868, il se présenta un incident qui m'engagea à reproduire son récit: dans une réunion préparatoire, où M. Crémieux posait sa candidature comme député de la Seine, on lui reprocha d'avoir écrit lui-même son nom sur la liste des membres du Gouvernement provisoire de 1848. Une commission de six membres fut chargée de faire une enquête à ce sujet et je crus l'occasion favorable pour publier dans un journal la reproduction fidèle de ce que Hetzel lui-même m'avait autrefois raconté; il ne sera peut-être pas sans intérêt de le rappeler aujourd'hui.

« ... Voici comment le nom de M. Crémieux, auquel on ne songeait guère, figura sur cette liste. Lorsque la Chambre des députés eut été envahie par un premier groupe, que M. Sauzet eut quitté le fauteuil de président, où il fut remplacé par M. Dupont (de l'Eure), M. de Lamartine occupait la tribune et, au milieu du désordre et de la confusion, venait de prononcer ces mémorables paroles, qui ont été si diversement appréciées et qui décidèrent du sort de la monarchie. Il était important pour ceux qui voulaient la renverser d'*enlever* la composition d'un Gouvernement provisoire. Ce fut alors qu'un homme que l'on pouvait être surpris de trouver dans cette bagarre, écrivain aimable qui, sous le pseudonyme de Stahl, avait donné un successeur à Berquin, éditeur intelligent, mais quelquefois malheureux, monta rapidement les degrés de la tribune et remit à M. de Lamartine une liste de candidats au Gouvernement provisoire, en le priant d'en donner lecture.

« — Mais je ne puis pas proposer cette lettre, dit M. de Lamartine, mon nom s'y trouve.

« Sans se décourager, notre auteur-éditeur court au banc de M. Crémieux et lui dit: Vous avez une bonne voix, montez donc à la tribune et donnez lecture de cette liste.

« — Mais mon nom n'y est pas, fit observer M. Crémieux.

« — Eh bien, mettons-le.

« Ainsi fut-il fait. M. Crémieux s'élance alors à la tribune et donne lecture de la liste qui est acceptée au milieu du bruit et de quelques protestations.

« Voilà comment M. Crémieux fut membre du Gouvernement provisoire. »

Si vous croyez, monsieur, que ces souvenirs dont je vous garantis la fidélité offrent quelque intérêt, je les recommande à votre bon accueil et vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

J. d'Arçay.



*L'administrateur-gérant :* A. SAUPHAR.

1886

7e ANNÉE
DIXIÈME LIVRAISON
10 OCTOBRE
N° 82

# Le Livre

## REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

*Archives des Écrits de ce Temps*

**— Paraît le 10 de chaque mois —**



PARIS
MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR | Octave UZANNE
Administrateur-Gérant | Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

**ABONNEMENTS :**
Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.
*La livraison vendue séparément, 5 fr.*

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

# LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

## SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 OCTOBRE 1886

### BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — ALEXANDRE DUMAS INTIME : MÉLANIE WALDOR ET BELLE KRELSAMER, par CHARLES GLINEL.

II. — HISTOIRE DE PIERRE DU MARTEAU (sa bibliographie), par L. JAUMART DE BROUILLANT.

*Illustrations hors texte :* PORTRAIT DE JOHN-MURRAY II, éditeur de WALTER SCOTT. (Héliogravure à la sépia.)

### BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

II. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts,* etc.



Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

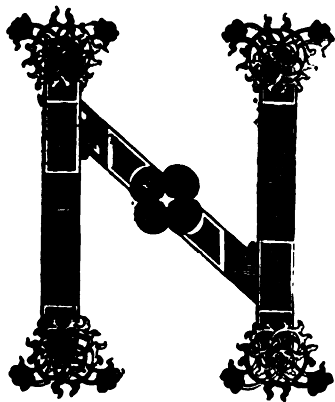
Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

**AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr.**




## *Mélanie Waldor et Belle Krelsamer*





ous comprenons parfaitement que M. A. Dumas soit las d'entendre raconter l'histoire des maîtresses de son père et que M. Blaze de Bury se soucie fort peu de savoir la manière dont le grand homme éternuait.

Sur le premier point, cependant, des réserves sont nécessaires; car, plus d'une fois, chez Dumas, l'amoureux inspira le romancier et le poète.

Les détails rétrospectifs dans lesquels nous allons entrer sur deux liaisons passagères d'Alexandre Dumas père suffiront, suivant nous, à expliquer et à motiver ces réserves.

### I.

Quand je fis *Antony*, écrit Dumas dans ses *Mémoires* (2e série, t. IV, p. 271 et 272, édition de Bruxelles, in-16; Méline, Cans et Cie, 1854), j'étais amoureux d'une femme qui était loin d'être belle, mais dont j'étais horriblement jaloux : jaloux parce qu'elle se trouvait dans la position d'Adèle, qu'elle avait son mari officier dans l'armée, et que la jalousie la plus féroce que l'on puisse

éprouver est celle qu'inspire un mari, attendu qu'il n'y a pas de querelle à chercher à une femme en puissance de mari, si jaloux que l'on soit de ce mari.

Un jour, elle reçut du sien une lettre qui annonçait son retour.

Je faillis devenir fou.

J'allai trouver un de mes amis, employé au ministère de la guerre : trois fois le congé, prêt à être envoyé, disparut, déchiré ou brûlé par lui.

Le mari ne vint pas.

Ce que je souffris pendant cette période d'attente, je n'essayerai pas de le dire au bout de vingt-quatre ans, maintenant que cet amour s'en est allé où s'en vont les vieilles lunes du poète Villon.

Mais lisez *Antony* : ce que j'ai souffert, c'est Antony qui vous le racontera.

Cette femme, si passionnément aimée par Dumas, n'était autre que Mme Mélanie Waldor, née Villenave, fille et sœur de littérateurs distingués, qui elle-même publia des romans, des poésies et des essais dramatiques. Née à Nantes en 1796, elle est morte le 11 octobre 1871.

La préface, en vers, d'*Antony*, écrite deux années avant la représentation de ce drame, par conséquent dans les premiers mois de 1829, ne laisse subsister aucun doute sur la nature et l'intimité des relations qui existèrent entre Dumas et Mme Waldor. Nous ne nous croyons donc pas astreint à une réserve dont notre héros — assez discret pourtant en semblable matière — s'est absolument départi, d'abord dans la préface de son drame, et, plus de vingt ans après, dans ses Mémoires personnels.

La première rencontre eut lieu à la sortie d'une séance littéraire donnée à l'Athénée par M. Villenave père. Cordellier-Delanoue, qui collaborait avec Dumas au recueil en prose et en vers intitulé : *la Psyché*, présenta celui-ci à la famille Villenave. Quelques instants après, tout le monde se dirigeait du Palais-Royal vers la rue de Vaugirard, pour aller prendre le thé chez M. Villenave, et Dumas, pendant ce trajet, avait l'honneur de donner le bras à Mme Waldor. Cordellier-Delanoue s'était mis en tiers dans la conversation pour épargner à son ami et à sa compagne les embarras d'un premier entretien.

Ces embarras n'eurent guère de lendemains. La première rencontre avait lieu dans le second semestre de l'année 1827 ; or, très peu de temps après, Dumas ne craignait pas d'envoyer à Mme Mélanie Waldor une lettre qui, sous la forme parfois alambiquée des phrases, laisse nettement percer les intentions de son auteur.

Voici cette lettre, que nous croyons inédite, et qui figure en original dans la collection de notre ami, M. Ernest Lemaître, de Laon. Outre le timbre de la poste du 7 septembre 1827, elle porte cette suscription :

*Madame*
*Madame M. Waldor,*
*84, rue de Vaugirard.*
*Paris.*

Je m'éveille furieux contre mon âme; concevez-vous que je sorte d'un rêve où Mlle d'Hervilly[1] a joué le principal rôle; et puis qu'on dise que l'âme veille pendant que nous dormons, à moins, comme le dit et l'éprouve M. Lemanson, que ce ne soit elle que j'eusse aimé (*sic*) si je ne vous avais pas connue.

Je n'ai pas trouvé chez moi de lettre de Frédéric, mais je l'attends dans la journée. S'il m'apporte des billets, je vous les enverrai, et vous trouverez les places gardées, pourvu que vous veniez avant sept heures.

A mon rêve près, j'ai passé une nuit excellente. Je vous avais quitté (*sic*) très calme et presque heureux d'une promesse que je crois que vous m'avez faite en réponse à une demande de mes yeux que je crois que vous avez comprise. Ne coupez pas tous vos cheveux, mais coupez-en un peu.

Vous avez vu hier combien vous aviez la puissance de souffler sur mes émotions pour les allumer et les éteindre. Je ne parle que des émotions, les sentiments ne sont pas compris dans le cercle qu'elles embrassent.

Une des premières phrases que vous m'avez dite en faveur de votre amitié a été celle-ci : « Fallait-il nous connaître pour souffrir! » Je n'ai jamais pu l'expliquer clairement, parce que, dans la position où nous étions alors, elle avait deux significations. L'événement arrivé à vos amis, la part que j'y avais prise pouvait y avoir donné lieu, souffrir alors pour nous n'était qu'être sensible aux souffrances des autres. Elle avait aussi une seconde signification à laquelle je n'osais point m'arrêter, car alors c'eût été ce que votre amitié m'aurait dit de plus tendre depuis que je vous connaissais. Vous rappelez-vous cette phrase, et ce que vous m'avez dit hier, « que votre existence était bouleversée depuis quelque temps ». N'en serait-il que le complément?... Je n'ose vous faire cette question. Vous trouverez encore une réponse dans le genre de la Rêverie et de la Fuite du temps... Mélanie, je vous le répète, vous avez plus d'esprit que moi.

Non, vous vous trompez, mon amour ne devient pas plus exigeant, il devient plus craintif.

Si j'avais six mois à vous voir avant le retour de votre mari, votre amitié aurait eu le temps de se consolider ou de changer de nature, et alors je ne craindrais rien; mais songez-vous que cette amitié est encore au berceau? (J'allais presque dire qu'elle têtait encore.) Nous avons deux principes bien distincts en nous, le principe physique et le principe moral; ils ont l'un sur l'autre une immense influence. Croyez-vous que votre mari, en reprenant les droits qu'il a sur l'un, ne portera pas une cruelle atteinte à l'autre? Mais tout cela est dans la main de l'avenir, de la fatalité ou du hasard, ce qui, je crois, est à peu près la même chose.

Une idée plus véritablement cruelle plane aussi sur toutes les autres; votre mère, en me parlant de la maladie que vous aviez faite à la suite de la naissance d'Élisa, m'a dit qu'une seconde *naissance* compromettrait votre vie, à vous... concevez-vous, et dans ce monde et dans l'autre, un supplice plus cruel que de vous savoir malade dangereusement et de ne pas être près de vous? C'est fouiller un peu l'avenir, je le sais; mais aussi, s'il s'agissait de moi, je l'attendrais et ne chercherais pas à voir au travers. Je vous jure, Mélanie, que de

1. Mlle d'Hervilly se maria plus tard au vieux médecin homéopathe Hahnemann.

toutes mes craintes voilà peut-être la plus forte, je ne dirai pas la plus raisonnable...

Ce que vous me disiez hier, « mais vos lettres », me laisse espérer que, ne vous voyant pas, je pourrai du moins vous écrire; vous, de votre côté, m'avez promis de le faire. Mais comment recevrez-vous mes lettres? A qui les adresserai-je? J'aime mieux vous parler de tout cela avec la plume; de vive voix, comme vous me le disiez, cela amène des *altercations,* des *bouderies,* et Dieu sait si j'ai le droit de bouder!

Oubliez mes folies d'hier, oubliez surtout ma franchise; l'énergie avec laquelle vous avez repoussé l'idée que votre amitié peut devenir autre chose m'a guéri presque de cette idée.

C'est sur votre main que je pose mon adieu.

A ce soir.

Cette lettre ne porte pas de signature.

Comme souvenir de cet amour d'Alexandre Dumas, il reste notamment deux pièces de vers dont un savant bibliographe de Bruxelles, M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, possède les originaux autographes.

Ces poésies ont dû être composées — le lecteur le remarquera bien vite — à des dates très différentes l'une de l'autre. C'est presque l'alpha et l'oméga de ce roman du cœur.

En voici la reproduction que nous devons à une très aimable et très libérale communication de leur heureux possesseur :

### RÊVERIE

Et dans ma douce erreur je crus en peu d'instants
Que je t'aimais déjà depuis longtemps.

Mme M. Waldor.

O toi que si souvent j'avais vue en mes songes,
Toi que longtemps je crus une idéalité
Et qui de mes plus doux mensonges
Viens m'offrir la réalité,

Sais-tu pourquoi les chants que ta voix fait entendre
Ont soumis mon esprit à leur charme vainqueur?
C'est que ton cœur est triste et tendre,
Et que tes chants viennent du cœur!...

C'est qu'en ton sein brûlant sommeillait le génie,
Avant qu'à tes accents il eût donné l'essor,
Comme sommeille l'harmonie
Dans une harpe vierge encor!

C'est que l'heureux talent que ton âme sent naître
Se trahit seul, pareil aux parfums enivrants
Que la rose, sans les connaître,
Abandonne au souffle des vents.

C'est que ton œil est doux lorsqu'il quitte la terre
Et que, voilé d'amour, se levant vers les cieux,
Il y poursuit avec mystère
La lune au char silencieux!...

C'est que l'heureux mortel qui vivra dans ta vie,
Qui verra ses destins à tes destins liés,
Et d'amour et de poésie
Pourra s'enivrer à tes pieds.

Oh! si pour moi le ciel eût gardé cette joie,
Si par un doux lien prompt à nous réunir,
Nous guidant sur la même voie,
Il eût mêlé notre avenir!

Si, faisant à ton cœur sa part de mon délire,
Sa bonté conduisait par un double penchant
Nos deux mains sur la même lyre,
Nos deux voix sur le même chant!

Ma voix s'élèverait quand faiblirait la tienne,
Tu serais mon appui, je serais ton soutien,
Ta gloire deviendrait la mienne,
Mon triomphe serait le tien!

L'un sur l'autre appuyant leur course vagabonde,
Tels deux cygnes errants dans les plaines des cieux
Laissent tour à tour sur le monde
Tomber un chant délicieux!

Le pâtre qui les suit d'une voix attentive
Sait qu'il doit à l'un d'eux le chant qui l'a frappé,
Mais il demande en vain à l'écho de la rive
Auquel des deux ce chant est échappé.

## LA LETTRE

Cette lettre... c'est bien ta main qui l'a tracée,
Mais un vain préjugé t'a soumise à ses lois,
Et le Monde t'a dit, avec sa voix glacée :
« Tu briseras son cœur!... N'importe, tu le dois!... »

Soudain, t'asservissant à cette loi du monde,
Sans l'aveu de ton cœur ton esprit a dicté,
Et, souriant peut-être à ma douleur profonde,
Du coup qu'il me portait ton orgueil fut flatté!

C'est que tu t'es méprise à l'ardeur qui m'enflamme,
Dans une passion tu n'as vu qu'un désir,
Et tu n'as pas compris que mon âme à ton âme
Demandait du bonheur et non pas du plaisir!

C'est que dans mes transports tu n'as pas vu la joie
D'un cœur qui se croyait en ce monde isolé
Et qui, las des tourments dont il était la proie,
A l'aspect du bonheur s'est soudain consolé.

Dans un amour naissant tout est doute et mystère,
J'espérais!... Mais peut-être un sentiment vainqueur,
Allumant en mon sein son foyer solitaire,
Sans atteindre le tien, doit dévorer mon cœur!

Alors!... Oh! par pitié caresse mon délire,
Et si ton cœur au mien est fermé pour jamais,
Laisse-moi seulement t'aimer et te le dire,
Et je te bénirai comme si tu m'aimais!

Nos lecteurs se rappellent la lettre du 7 septembre 1827; une autre fois, Dumas adressait à son ami Achille Comte ce billet sans date :

Venez tout de suite, mon cher Achille, chez Mme Waldor et tranquillisez-la, elle est fort souffrante.

A vous,

ALEXANDRE.

Le 16 décembre 1829, Dumas écrivait au baron Taylor :

Mon cher baron,

La présente est à cette seule fin de vous rappeler que vous avez promis à Mme Waldor de venir passer chez elle la soirée de vendredi prochain.

N'y manquez pas.

Votre frère dans tous vos dieux.

ALEX. DUMAS.

Mme Waldor, rue de l'Ouest, nº 5.

Enfin, le 2 août 1830, Dumas écrivait à Mme Valdor :

Je me suis battu, comme tu sais que je peux me battre.

Le général de La Fayette m'a embrassé à l'Hôtel de Ville et m'a chargé d'une mission extrêmement importante.

J'ai été obligé de partir à l'instant. Ma position est maintenant belle et bonne.

Ton ALEX.

Pour qui sait lire entre les lignes, il est certain que le signataire et la destinataire de cette dernière lettre ne se rencontraient plus ni fréquemment ni régulièrement; mais l'amitié avait chez tous deux survécu et devait longtemps survivre à l'amour.

Au surplus, depuis la fin du mois de mai 1830, Dumas avait entamé une autre liaison qui va nous occuper à son tour.

## II.

Mme Mélanie S. (c'est ainsi que Dumas la désigne dans ses *Mémoires*), de son vrai nom Mlle Belle Krelsamer, fut présentée à notre héros par Firmin, le célèbre acteur du Théâtre-Français, vers la fin du mois de

mai 1830. Elle jouait les Mars en province et désirait vivement obtenir un engagement sur une scène parisienne.

« Elle avait des cheveux d'un noir de jais, des yeux azurés et profonds, un nez droit comme celui de la Vénus de Milo et des perles au lieu de dents. »

Dumas échoua dans ses recommandations auprès des directeurs de théâtre, en faveur de sa protégée ; mais celle-ci ne lui en garda pas rancune, bien au contraire. Après trois semaines d'une résistance honorable, la place se rendait à discrétion. « J'aurai plus d'une fois, dit Dumas dans ses *Mémoires*, occasion de revenir sur cette liaison dont Dieu a permis que, pour les mauvais jours, il me restât un de ces vivants souvenirs qui changent les tristesses en joie, les larmes en sourire. »

Pourquoi ce prénom de Mélanie donné dans ses *Mémoires* par Dumas à sa nouvelle maîtresse et qui n'appartenait pas à celle-ci ? Il l'adopta sans doute en souvenir de Mme Mélanie Waldor. C'est assez bizarre, on en conviendra.

Le dénouement auquel notre héros faisait allusion arriva le 5 mars 1831, à trois heures de l'après-midi, au troisième étage du nº 7, rue de l'Université, sous la forme gracieuse d'une fille, qui eut pour prénoms Marie-Alexandrine. Le 7 mars, le jour même où M. le Maire du Xe arrondissement de Paris dressait l'acte de naissance de l'enfant, Alexandre Dumas Davy de la Pailleterie et Mlle Belle Krelsamer, célibataire majeure, la reconnaissaient pour leur fille, devant Me Février, notaire à Paris.

Quatre mois plus tard, nous retrouvons Belle Krelsamer (Mélanie S.) et Dumas installés à Trouville, dans l'auberge de la mère Oseraie. La compagne de voyage du célèbre écrivain était, de son propre aveu, une des personnes les plus économes qu'il eût jamais connues. Elle proposait déjà à son hôtesse de faire avec elle un bail de trois, six, neuf, qui lui aurait permis, à elle et à son ami, de mettre de côté 150,000 francs. « Peut-être avait-elle raison, pauvre Mélanie ! soupire Dumas. Mais comment Paris et ses émeutes se seraient-ils passés de moi ? »

Leur séjour à Trouville se prolongea jusqu'au 10 août 1831 ; à cette date, ils regagnèrent Paris; peut-être Belle Krelsamer fit-elle encore avec Dumas les honneurs du fameux bal costumé du carnaval de 1832. Puis ce fut tout; l'étoile d'Ida Ferrier allait se lever à l'horizon, et nous perdons, même sur les scènes parisiennes, la trace de la pauvre Belle, dont l'esprit d'ordre et d'économie aurait utilement contrebalancé les folles prodigalités du compagnon momentané de sa vie.

Le souvenir vivant de leur trop courte liaison, Marie-Alexandrine Dumas, se maria, en 1856, au poète Olinde Petel ; en 1863, nous la voyons retirée à Auteuil dans le couvent des Dames de l'Assomption; en 1865 (consulter la *Gazette des Tribunaux* du 11 janvier), elle plaide vainement en séparation devant la cour de Bourges. Elle passa avec son père

les dernières années de la vie de celui-ci et lui ferma les yeux. Mme Petel, d'après Vapereau, est morte le 5 octobre 1878, sans postérité. Elle était parvenue à une certaine renommée et comme peintre et comme romancière.

Dumas a dû éprouver pour Belle Krelsamer un sentiment d'autant plus tendre qu'il a été moins prolongé, témoin cette pièce de vers qu'il lui dédia et qui, bien qu'elle ait été publiée en 1832 dans la *France littéraire*, mérite cependant à coup sûr d'être reproduite ici :

A TOI

Minuit sonne; c'est l'heure où chaque soir, mon ange,
Notre baiser d'adieu sur nos lèvres s'échange;
C'est l'heure où je te dis, pour me ravir à toi :
Le sommeil va venir, rêveras-tu de moi?...
Puis je prends un second baiser et me retire
Dans la chambre voisine où mon travail m'attire,
Convaincu que je suis que je vais jusqu'au jour
Travailler en effet. Mais bientôt, mon amour,
Tout de ce grand projet rend mon âme oublieuse;
C'est le bruit qu'en tombant fait ta robe soyeuse,
C'est ton pied accusant le lacet entêté
Dans un trou du corset par un nœud arrêté,
Ce sont les vingt objets que sans but ta main touche,
Les mots qu'à tes pensers répond tout haut ta bouche,
Le léger craquement que, sous ton corps lassé,
Fait entendre ton lit par ton poids affaissé;
Le froissement du livre où, prolongeant tes veilles,
Victor du vieux Paris raconte les merveilles,
Et dont chaque feuillet, entre deux doigts conduit,
Disparaît à son tour sous le feuillet qui suit;
Ta lampe qui pétille épuisée et mourante,
Et dont le dernier jet laisse à ta vue errante
Un instant de clarté pour s'arrêter encor
Sur l'aquarelle sombre en sa bordure d'or;
Puis bientôt, échappant à ton œil qui se lasse,
Chaque objet se confond, se ternit et s'efface,
Comme lorsqu'une haleine a touché ton miroir :
Ta bouche, en se fermant, balbutie un bonsoir;
Le souffle régulier qui de ton sein s'élance,
De la nuit à son tour trouble seul le silence,
Et moi (lorsque tout bruit a cessé de frémir),
Qui t'écoutais veiller, je t'écoute dormir.

C'est alors, mon amour, que reviennent en foule
Nos mille souvenirs, que le temps qui s'écoule
Dans le fond de mon cœur pourra bien entasser
Sous d'autres souvenirs, mais non pas effacer;
Car, loin de refroidir mon amour en mon âme,
Le temps passe sur lui comme l'air sur la flamme,
Et nul autre en ce cœur que je croyais blasé
Ne laissera sillon si largement creusé.

Ainsi plus que jamais échappe à ma pensée
De mon drame fictif la fable commentée;

Car, remontant mes jours, je rentre avec lenteur
Dans le drame réel où Dieu me fit acteur.
Alors ce ne sont plus de factices alarmes,
Ce sont de vrais sanglots, de véritables larmes,
Des malheurs bien vivants, dont le ciel eut pitié,
Puisque tu vins vers moi m'en demander moitié.
*Un jour on connaîtra quelle lutte obstinée*
*A fait sous mon genou plier la destinée,*
*A quelle source amère en mon âme j'ai pris*
*Tout ce qu'elle contient de haine et de mépris;*
*Quel orage peut faire, en passant sur la tête,*
*Qu'on prenne pour le jour l'éclair d'une tempête,*
*Et ce que l'homme souffre, en ses convulsions,*
*Quand au volcan du cœur grondent les passions!...*
*Je ne cacherai plus où ma plume fidèle*
*A trouvé d'Antony le type et le modèle,*
*Et je dirai tout haut à quels foyers brûlants*
*Yacoub et Saint-Mégrin puisèrent leurs élans!*
Puis si l'on s'étonnait que si vite, en ma vie,
Cette agitation de calme fût suivie,
Si l'on me demandait quelle céleste main
Versa l'ombre et le frais sur son ardent chemin,
Si l'on voulait savoir quelle colombe pure
M'apporta dans l'orage un rameau de verdure,
Et quel ange, en son vol, à l'horizon épais
Fit briller tout à coup le signe de la paix,
A tous les yeux alors j'écarterais ton voile,
Et dans mon ciel d'azur on verrait une étoile.

Nos lecteurs auront reconnu bien vite, dans les douze vers que nous avons à dessein fait imprimer en italiques, l'épigraphe même du théâtre complet de Dumas. Cette épigraphe termine l'album manuscrit (*les Préludes poétiques*), par lui offert à M^me^ Waldor; il l'écrivit enfin le 19 avril 1866, à Valenciennes, dans une tournée de représentations des *Gardes forestiers,* quand M. Meynart, son hôte, propriétaire de l'hôtel des Princes, lui demanda un souvenir autographe de son séjour.

Le grand homme emporta doublement, d'ailleurs, la reconnaissance de son hôte, qui avait élevé le prix de ses dîners, parce que l'on s'inscrivait à sa table pour voir Alexandre Dumas assaisonner la salade et pour la manger en sa compagnie.

Pour en revenir à cette pièce de vers *A toi,* elle figure parmi les meilleures d'Alexandre Dumas et elle exprime à merveille les Rébellions et les Apaisements du poète.

Aussi en 1866, après tous les orages et tous les tourments de son existence, traversée par un mariage inexplicable et malheureux, ces vers de sa trentième année étaient-ils encore les premiers que le poète retrouvât dans ses plus présents et ses plus chers souvenirs.

CHARLES GLINEL.





# HISTOIRE DE PIERRE DU MARTEAU

---

## BIBLIOGRAPHIE DES NOMS PORTANT L'ADRESSE

### *A COLOGNE, CHEZ PIERRE DU MARTEAU*

(XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES)

---

### INTRODUCTION

Ire PARTIE



Si vous vous étonniez, lecteur, de ne point trouver de Préface en tête de ce livre, ce serait à Locke qu'il faudrait vous en prendre.

Il est fort inutile, écrit ce savant, que l'auteur défende, dans sa préface, le livre qui ne répond pas pour lui-même devant le public.

Locke, à notre avis, a parfaitement raison; aussi nous sommes nous empressé de suivre son conseil.

Il n'y a point de question, disons-nous, qui ait eu le talent de piquer davantage la curiosité des bibliophiles, d'être l'objet des recherches plus ardentes de la part des bibliographes et des savants, que celle de savoir s'il existait au XVIIe siècle, à Cologne, un imprimeur du nom de Pierre du Marteau.

Singulière question, n'est-il pas vrai? Le croirait-on, elle a donné lieu aux réponses les plus divergentes, et nous pouvons ramener les opinions émises par les bibliographes à trois groupes.

Le premier groupe affirme l'existence de Pierre du Marteau.

Le second groupe, représenté par un savant allemand, ne se prononce ni pour ni contre son existence.

Enfin, le troisième groupe nie son existence.

Ier GROUPE

Ce groupe affirme son existence.

Le rédacteur du catalogue des livres de la bibliothèque de MM. Deville et Dufour (Paris, Bohaire, 1841) écrit au nº 327 :

« En 1696, *Pierre Marteau* fit reparaître l'ouvrage :

« *Julien l'apostat* ou *Abrégé de sa vie avec une comparaison du papisme et du paganisme*, traduit de l'anglois (1688. 1 vol. pet. in-12), sous le titre nouveau de :

« *La Peste du genre humain,* ou *la Vie de l'apostat*, mise en parallèle avec celle de Louis XIV. »

Dans *les Recherches historiques, généalogiques et bibliographiques sur les Elzevier* (Bruxelles, 1847, gr. in-8º), par A. de Reume, on lit à la page 60 :

« *Un certain Pierre du Marteau* a imprimé en 1671, à Cologne, pour Daniel Elzevier :

« Les dialogues où les fables les plus anciennes de l'antiquité sont expliquées d'une manière fort agréable. »

M. Paulin Paris, dans une notice[1] sur deux romans anecdotiques : *les Amours d'Alcandre* et *les Advantures de la cour de Perse,* écrit :

« M. Brunet, notre loi vivante, ne paraît pas le moins du monde avoir connu l'édition de *l'Histoire des Amours d'Alcandre*, in-4º de 1651, et ceux qui en ont parlé l'ont fait uniquement d'après le faux titre de *Pierre du Marteau*. Je crois donc à l'erreur de *Pierre du Marteau ; il aura mal daté* l'édition unique et rarissime de la veuve Guillemot. »

On lit dans *le Palais Mazarin et les grandes habitations de ville et de campagne au* XVIIe *siècle*, par le comte de Laborde, membre de l'Institut et de la Chambre des députés (Paris, Franck, 1846), page 362, note 558 :

« On a vu (note 552) la duchesse Mazarin dicter ses souvenirs à Saint-Réal qui les livra à l'impression. Ils eurent un grand succès et les contrefaçons de Hollande profitèrent assez aux imprimeurs pour donner l'idée à *l'un d'eux* de doubler la dose en publiant pour pendant *les Mémoires de Marie Mancini.* Cet ouvrage supposé parut *en 1676, à Cologne, chez le même Pierre Marteau,* et sous ce titre qui porte la sphère : *les Mémoires de M. L. P. M. M.* (Mme la princesse Marie Mancini) Colonne, G. Connétable du royaume de Naples. *Le libraire* met en tête cet avertissement au lecteur : Voicy, cher lecteur, les Mémoires de Mme la princesse Marie Mancini Colonne, que je donne à la curiosité pour marque de l'obligation que je t'ay d'avoir eu la bonté d'agréer celles de la duchesse Mazarine, sa sœur. Je me veux flatter de croire que tu m'en sauras bon gré, et que tu auras la mesme bonté pour celles-cy : et cela estant je te promets aussi celles de Mme la D. de B. dans peu de temps. Agrée donc celles-cy, si tu désires les autres, que je te promets. Le tout est traduit de l'italien. »

1. *Bulletin du bibliophile,* de J. Techener, 1852, 10e série, page 812 et suivantes.

IIe GROUPE

Ce groupe admet la possibilité de son existence, mais avec le tempérament de l'impuissance de la prouver.

M. Émile Weller, dans l'introduction de son ouvrage : *Die falcshen und fingirten druchkorte,* écrit :

« Es is wohl moglich, dass einmal ein Setzer dieses Namens « Pierre du Marteau » existirt hat ; mit bestimmtheit lässt es nicht sagen. »

IIIe GROUPE

Ce groupe nie son existence.

Nous lisons dans un article non signé, inséré dans *le Bulletin du bibliophile* de J. Techener [1] :

« Je crois qu'un homme d'esprit qui consacrerait quelques moments à des recherches sur la fausse géographie bibliographique y trouverait matière à quelques rapprochements piquants et curieux. Les livres énoncés avec fausse indication de l'endroit où ils sont imprimés sont presque tous condamnés ou dignes de l'être, et malheureusement, ce ne sont pas ceux-là que déteste plus d'un lecteur et qui dorment sans espoir chez le libraire.

Un esprit méthodique pourrait s'amuser à la diviser en quatre classes :

La première comprendrait les ouvrages imprimés dans les endroits imaginaires.

Dans la seconde classe, nous mettrions les livres indiqués comme imprimés dans les pays qui existent sur la carte, mais qui n'ont encore ni Elzevir ni Didot.

La troisième classe offrirait les livres qui portent l'indication d'une ville d'Europe, mais dont la supposition est évidente : qui ne connaît Cologne, où « Pierre Marteau », ses héritiers, son gendre, Adrien l'Enclume, ses acolytes, Jacques ou Louis le Sincère, Robert le Turc, Jean le Blanc, F. Revels, etc., étaient censés reproduire à profusion tant de libelles.

La quatrième classe se composerait des ouvrages peu nombreux que leur frontispice annonce comme publiés à cent lieues de la Bastille, « partout et nulle part, etc. »

M. P. Gustave Brunet, dans son livre *Imprimeurs Imaginaires et Libraires supposés*, étude bibliographique, suivie de Recherches sur quelques ouvrages imprimés avec des indications fictives de lieux ou avec des dates singulières (Paris, Jouaust, 1866), s'exprime ainsi :

« On remarquera la quantité de livres qui furent attribués aux presses de « Pierre Marteau », de Cologne. Pendant un siècle, ce nom figura au frontispice des volumes condamnés ou condamnables : satires, livres philosophiques, romans licencieux, poésies badines. Il n'est aucun typographe imaginaire dont le nom ait été aussi souvent employé.

Pendant la seconde moitié du règne de Louis XIV surtout, les presses de Hollande multiplièrent les écrits politiques, les libelles, les satires dont on lui

1. *Bulletin du bibliophile,* de J. Techener, 1838, 3e série, Bull. no 3, page 117 et suivantes

impose la responsabilité. Il est permis de supposer que c'était une étiquette qui aux yeux de certains amateurs recommandait une marchandise épicée.

M. Émile Picot, dans sa *Bibliographie Cornélienne* ou *Description raisonnée de toutes les éditions des œuvres de Pierre Corneille,* inscrit Pierre du Marteau à la table des imprimeurs et libraires sous la rubrique : *Imprimeurs et Libraires imaginaires.*

M. J.-Ch. Brunet, l'auteur du célèbre *Manuel du libraire et de l'amateur de livres,* dans une note sur un ouvrage intitulé :

*Les Amours d'Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, avec le C. d. R. le véritable père de Louis XIV aujourd'huy Roy de France.*

A Cologne, chez Pierre Marteau, 1663, pet. in-12,

écrivait :

« D'après le témoignage d'un petit catalogue qui, sous le titre d'*Avis du libraire,* occupe un feuillet séparé à la fin d'une partie des exemplaires du pamphlet intitulé : *Confession réciproque*[1], *les Amours d'Anne d'Autriche*[2] seraient l'ouvrage d'un certain Pierre le Noble, lequel aurait aussi composé plusieurs autres pièces du même genre ; mais comme le catalogue cité est évidemment une plaisanterie du libraire, nous regardons le nom de Pierre le Noble aussi peu sérieux que celui de Pierre Marteau qu'a pris ce même libraire, pour donner le change au lecteur. »

M. Charles Pieters, dans ses *Annales de l'imprimerie elzévirienne* ou *Histoire de la famille des Elzevier et de ses éditions* (Annoot-Braeckman. Gand, 1851), disait à propos de l'

*Histoire du cardinal duc de Richelieu,* par le sieur Aubery, avocat au Parlement et aux Conseils du Roy.

A Cologne, chez Pierre du Marteau, 1666. 2 vol. pet. in-12.

« Cette histoire est signée Pierre du Marteau, que je rencontre quelquefois comme pseudonyme des Elzevier d'Amsterdam, et au bas des cinq volumes des *Mémoires du cardinal duc de Richelieu,* par Aubery, il y a Pierre Marteau, nom avec lequel quand il est précédé de du, je n'ai reconnu jusqu'ici aucune édition comme véritablement imprimée par eux. »

M. Alphonse Willems, dans l'introduction de son ouvrage *les Elzevier,* faisant l'appréciation d'une traduction du livre de M. Rammelman-Elzevier parue en 1847 sous ce titre : *Recherches historiques, généalogiques et bibliographiques sur les Elzevier,* par M. A. de Reume, capitaine d'artillerie, membre de plusieurs sociétés savantes (Bruxelles, Ad. Wahlen, 1847, in-8°), écrit :

« A propos d'un volume portant l'adresse banale de Cologne, chez Pierre du Marteau, M. de Reume annonce qu'un certain Pierre du Marteau a imprimé ce volume à Cologne, pour Daniel Elzevier. »

Enfin MM. Barbier, Bérard, Chenu, Paul Lacroix, Leber, Renouard, n'admettent pas non plus l'existence de Pierre du Marteau.

1. *La Confession réciproque,* ou Dialogue du temps entre Louis XIV et le père Lachaise, son confesseur. A Cologne, chez Pierre Marteau, 1694; petit in-12.

2. Consulter : *Extrait de la Bibliographie des impressions de l'Imprimerie imaginaire,* à Cologne, chez Pierre du Marteau, par Léonce Janmart de Brouillant. *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire,* de Léon Techener, 1885, livraison de juillet-août, page 353 et suivantes.

Ne serait-ce pas ici le cas de dire : autant de bibliographes autant de solutions différentes.

De toutes ces opinions, laquelle est la vraie, laquelle nous faut-il adopter ?

N'oublions pas de faire remarquer tout d'abord que les bibliographes précités ont résolu la question sans apporter à l'appui de leur affirmation ou de leur négation d'arguments concluants, qu'ils semblent n'avoir point lu ce qu'avec raison Mignet a écrit :

« Les découvertes n'appartiennent pas à ceux qui affirment, mais à ceux qui prouvent. »

Pour nous assurer de l'existence ou de l'inexistence de l'imprimeur Pierre du Marteau, nous prîmes la peine de parcourir les listes officielles et autres des Imprimeurs et Libraires français, allemands et des Pays-Bas.

Sur aucune desdites listes nous ne rencontrâmes ce nom. Il n'y avait donc pas eu d'imprimeur nommé Pierre du Marteau. Mais comment s'expliquer alors l'existence des nombreux ouvrages portant à leur frontispice ce nom ? L'art de l'imprimerie, qui à ses débuts en France fut tant favorisé par Louis XII, dut bientôt se soumettre sous le règne de François Ier à des règlements d'une rigueur excessive. Ce prince, par une ordonnance du 13 juin 1521, défendit aux vingt-quatre imprimeurs établis à Paris d'imprimer, de vendre ou de débiter aucun livre qui n'eût été préalablement examiné et approuvé par l'Université et la Faculté de théologie.

La Sorbonne, qui, elle aussi, avait protégé l'imprimerie, à son tour effrayée de la rapidité avec laquelle la typographie propageait les ouvrages de Luther et des Réformateurs, sollicita, en 1533, de François Ier l'abolition à jamais de l'imprimerie en France.

François Ier obtempéra à cette demande de la Sorbonne, et le 13 janvier 1534, il publia un édit frappant d'interdiction toute imprimerie et portant la peine de hart contre les imprimeurs. — Toutefois, le Parlement ne voulut point enregistrer ce décret. Vis-à-vis de cette opposition, François Ier l'abrogea le 23 février de la même année, et limita les imprimeurs de Paris à douze, lesquels ne pouvaient publier que des livres approuvés.

Sous ses successeurs étaient punis de mort : les auteurs ou distributeurs d'ouvrages attaquant la religion et le gouvernement, les libraires qui publieraient des livres ou gravures sans l'autorisation expresse du roi.

Les imprimeurs Dolet, Martin et bien d'autres encore que nous ne citerons pas ici furent pendus.

On conçoit aisément que, pendant ces mauvais jours, les libraires se tinrent sur leurs gardes, et qu'ils recoururent à tous les stratagèmes imaginables afin de sauver leur vie.

Pour qu'on ne pût pas les reconnaître, ils ne mirent sur les livres qu'ils imprimèrent ni nom d'auteur ni nom d'imprimeur, et encore moins celui de la ville où était sise leur imprimerie. On les voit inventer les noms de villes les plus fantaisistes, ainsi :

IMPRIMÉ A

Arraïogat — l'Arrivour — Beau-Jeu — Bourdeaus — Callicuth — l'Enclose — Gingins — Honnefleur — la Jaquetière — au Mont-Parnasse — à Pin-

cenarille, ville de la Morosophie — Selon-en-Provence — Sifla — en Utopie — en la ville de Luce-Nouvelle, etc., etc.

Quant aux noms d'imprimeurs et aux enseignes de leur domicile, ils étaient, comme on va le voir, des plus curieux et des plus variés. On trouve sous la rubrique :

A PARIS

Chez l'Amoureux.

Chez le baron de l'Artichaux, au royaume d'Écosse, à l'enseigne des Cailloux de bois.

Chez Julien le Dinde, à l'enseigne de la Pierre de bois.

A l'enseigne de la Quadrature du cercle, en la rue du Tonneau-des-Danaïdes.

De l'Imprimerie de Lucas Joffu, comédien ordinaire de l'isle du Palais.

Chez Lucas Joffu, rue des Farces, à l'enseigne de la Bouteille.

Chez Lucas le Gaillard, rue des Farces.

Rue Galande, aux Trois Chapelets.

Chez Guillaume Gratte-Lard, rue des Poireaux, vis-à-vis de la Citrouille, à l'enseigne des Trois-Navets.

De l'Imprimerie de la Ville, à l'enseigne des Trois Pucelles.

Honoré l'Ygnoré, à la Fille qui truye, rue Sans-Bout.

De l'Imprimerie de Julien Trostolle.

De l'Imprimerie de la voix publique, qui chante vive le Roy.

Chez Va-du-Cul, gouverneur des singes.

Chez la veuve et héritiers de l'auteur, rue Bon-Conseil, à l'enseigne du Bout-du-Monde.

Chez la veuve de l'auteur, rue de l'Orphelin, vis-à-vis de la Limasse.

Par la Société typographique du pays grec et latin au Mont-Parnasse.

Chez Jean-Baptiste Bouche-d'Or, à la Croix-de-Hiérusalem.

Mais ce fut surtout dans les Pays-Bas, où la liberté de la presse était pour ainsi dire illimitée, que les imprimeurs insérèrent des noms fantastiques au frontispice de pamphlets dus à la plume des ennemis politiques de la France, de libelles écrits par des réfugiés irrités contre le persécuteur des protestants.

Ces productions, introduites clandestinement en France, avaient tout l'attrait du fruit défendu, et malgré qu'on prît à leur égard les mesures de répression [1] les plus rigoureuses, elles y fourmillaient.

Le tableau que voici donnera une idée du nombre et de la variété de ces noms :

1. J.-Ch. Brunet, dans son *Manuel du libraire*, écrit dans une note sur un libelle intitulé : *Scarron apparu à Mme de Maintenon*, à Cologne, chez Jean le Blanc, 1694 : « Le 19 octobre de cette année, un compagnon imprimeur et un garçon relieur, après avoir subi la question ordinaire et extraordinaire, furent pendus pour avoir imprimé, relié et vendu, ce libelle écrit contre le Roi. Deux autres accusés furent envoyés aux galères, un cinquième subit la question et il allait être conduit à la potence, qui était déjà dressée, lorsque survint un ordre de surséance obtenu, dit-on, par le père Lachaise, avec lequel ce malheureux avait quelque parenté. »

## I

### A AMSTERDAM

Chez : l'Ami de l'auteur — Jacques le Curieux — Isaac van Dyck — Paul l'Enclume — Pierre l'Enclume — Jacques le Franc, à l'enseigne du Chat botez — chez l'imprimeur Jaques le Jeune — Pierre la Loy — Pierre Marteau — Antoine Michiels — Guillaume le Sincère, au Mont-Parnasse — à Ansterdam (*sic*), chez le Sincère — Ansterdam (*sic*), chez le Vrai, etc., etc.

Ouvrons une parenthèse : dans la préface de son roman : *les Trois Mousquetaires*, M. Alexandre Dumas écrivait : « Il y a un an à peu près qu'en faisant à la Bibliothèque royale des recherches pour mon *Histoire de Louis XIV*, je tombai par hasard sur *les Mémoires de M. d'Artagnan*, imprimés, comme la plus grande partie des ouvrages de cette époque, où les auteurs tenaient à dire la vérité sans aller faire un tour plus ou moins long à la Bastille, à Amsterdam, chez Pierre Rouge. A toutes les époques et dans tous les pays, la vérité a été parfois obligée de sortir de sa terre natale et de s'exiler pour pouvoir y rentrer. »

Qu'il nous soit permis de dire que, malgré le très grand nombre de catalogues que nous avons lus, nous n'avons jamais rencontré ni cette édition ni le pseudonyme de Pierre Rouge.

## II

### A COLOGNE

Chez Simon l'Africain — Jean Lamoureux — Philippe le Barbu — Jean le Blanc — Pierre le Blanc — David le Bon — Jacques le Bon — Roger Bontemps — Jean du Buisson — Guillaume Cadet — Jean du Castel — J. de Clou — Louis de Clou-Neuf — chez la veuve de Cour-Après — chez : le Dispensateur de secrets — Jacob le Doux — A. van Dyck — Christophe van Dyck — Corneille Egmont — les héritiers de Corneille Egmont — Pierre ab Egmont — Balthazar d'Egmont — Pierre van Egmond — Adrien l'Enclume — Jacques l'Enclume — Paul l'Enclume — Richard l'Enclume — Jean l'Endormy — Jacques l'Équitable — Jean d'Escrimerie — Pierre le Forgeur — Jean du Four — Simon le Franc — l'Indiscret — l'Ingénu — Claude le Jeune — Adrien le Jeune — Frédéric le Jeune — Guillaume le Jeune — Henry le Jeune — Jaques le Jeune — Léonard le Jeune — Pierre le Jeune — Pierre le Grand — Pierre du Marteau — Pierre Marteau — Pierre Michel — Pierre le Pain — Pierre Petit — Jean de la Pierre — de l'Imprimerie d'André Pierrot — Pasquin ressuscité — Pierre de la Place — chez le Politique — Jean Sambix — Nicolas Schouten — Isaac le Sincère — Jean le Sincère, rue de la Contre-Vérité, à l'enseigne de l'Ironie — Louis le Sincère — Pierre le Sincère — Paul de la Tenaille — Robert le Turcq, au Coq hardi — Pierre de la Vallée — Jean de la Vérité — Jacques de la Vérité — Pierre le Vray — Eugène Vérité, à l'Enclume de la Vérité — chez : le Sincère, à la Vérité, etc., etc.

## III

### A LA HAYE

Chez : Isaac Beauregard — l'habile Joueur — Pierre Marteau — Pierre Mortier — Guillaume de la Paix — Pierre l'Orloge — le Philantrope, etc., etc.

## IV

### A LEYDE

Chez : Jean le Raconteur — Jean Sambix, etc., etc.

L'emploi de ces pseudonymes était la conséquence de la rigueur de la censure, que M. Benjamin Constant dit être « une violation insolente des droits de l'homme, un assujettissement intolérable de la partie éclairée d'une nation à sa partie vile et stupide, gouvernement des muets au profit des vizirs, source de plus d'agitations, de défiances, de mécontentements et d'irritations que la licence même de la presse n'en saurait créer.

Si l'on se demandait à qui à cette époque on était redevable de cette censure impitoyable, Gédéon Flournois, pasteur de l'Église réformée et réfugié en Hollande dans un livre intitulé *les Entretiens des voyageurs sur la mer* [1], répondrait que c'était aux « Jésuites ».

Voici ce qu'il dit à ce sujet dans son *Épître adressée à messieurs les commis de Sa Majesté pour la visite des livres défendus.*

« Ce n'est pas une chose rare de vous voir confisquer des livres, mettre en prison ceux qui en font venir, et vous porter aux dernières rigueurs contre ceux qui en sont chargez ; mais c'en est une, qui jusqu'à présent n'a pas été vue, et qui ne le sera peut-être pas à l'avenir, qu'un auteur que vous avez marqué en encre rouge, dont vous avez maltraité les ouvrages, vous ose pourtant offrir le dernier de ses livres, quoiqu'il y ait une espèce d'inhumanité de vous les présenter puisque c'est en quelque façon les livrer aux flammes.

« Il est vrai que si d'un côté vous travaillez à leur destruction, vous travaillez d'un autre à les faire vivre, et à leur donner une estime qu'ils ne s'attireraient pas si votre haine et votre animosité contre eux ne les rendait recommandables, et ne donnait aux esprits une légitime curiosité de les lire pour juger si c'est avec justice que ces pauvres livres font les objets de votre aversion.

« C'est assurément une œuvre merveilleuse de la Providence que, croyant abattre, vous bâtissez. Vous êtes les ministres des jésuites établis pour supprimer plusieurs bons livres, et Dieu vous a choisis malgré vous pour être ses ministres afin de donner à ces livres un nom et une réputation qu'ils n'auraient pas en partie si vos oppositions ne les faisaient paraître.

1. *Les Entretiens des voyageurs sur la mer.* A Cologne, chez Pierre Marteau, M DCCXV. 4 vol. in-12 ; fig. Bibl. de l'auteur.

« Plus vous vous obstinez à empêcher que les bons livres n'entrent en France, plus vous vous montrez sévères sur ce point-là, plus vous donnez de goût aux Français de les voir, d'en faire venir, quelque danger qu'il y ait et quoi qu'il en coûte, et de les lire avec avidité, car tel est le naturel de l'homme qu'il dédaigne ce qu'on lui permet et qu'il court après ce qu'on lui défend, et malgré les défenses, ils tâchent de se satisfaire par toutes sortes de moyens.

« Je ne nie pas que votre charge en général ne s'étende sur tous les livres qui pourraient préjudicier à la doctrine catholique, aux bonnes mœurs ou à l'État, en favorisant les hérésies, les vices ou les ennemis de la France : si pourtant, messieurs, vous avez un peu de conscience, vous avouerez de bonne foi qu'on vous a recommandé plus fortement la suppression et la sévérité contre les livres qui découvrent les « monopoles des Jésuites » et les « ruses du clergé », que contre les livres simplement libertins, et qui ne font que corrompre les bonnes mœurs. Non seulement vous avez suivi ce conseil, mais on vous a vu suspendre votre rigueur contre des livres véritablement méchants, pour la faire tomber sur ceux que les Jésuites ou leurs créatures seules appelaient de méchants livres, parce qu'ils découvraient leurs fourberies et leurs impuretés.

« Vous ne sauriez nier que vous n'ayez eu de l'indulgence pour quantité de méchants livres, qui courent aujourd'hui par le royaume, et que vous ne sussiez qu'ils étaient méchants, et que vous étiez obligés de vous servir de votre autorité contre eux.

« Pourquoi avez-vous été lâches et froids à faire perquisition des livres libertins et impies, et pourquoi avez-vous été ardents à rechercher des livres dont tout le crime était de découvrir les injustes procédures du clergé ?

« La raison d'une conduite si contraire à votre devoir, la voici : c'est que l'honneur des « Jésuites » vous a été plus cher que la gloire de Dieu, que leurs recommandations ont eu plus de pouvoir sur vos esprits que les commandements du Tout-Puissant, et par conséquent vous avez mieux aimé vous opposer à des écrits qui, selon les calomnies des Jésuites, parlaient peu respectueusement du roi, qu'à des livres par lesquels la majesté de Dieu a été directement offensée et outragée; il me semble pourtant qu'un intérêt réel et essentiel de Dieu vous devait toucher encore plus qu'un intérêt imaginaire du roi. Certes, messieurs, dites tout ce qu'il vous plaira, toutes les eaux de l'Océan ne suffiraient pas pour vous laver de cette flétrissure. Je ne puis pas plus me taire de ce que ceux qui vous ont donné la commission de faire la recherche des livres défendus vous connaissaient déjà bien, et ne se sont pas trompés dans le choix qu'ils ont fait de vous. Pour vous parler plus clairement, vous êtes les « exécuteurs de la volonté des Jésuites », qui ont fait intervenir l'autorité du roi pour vous obliger à faire ce que vous faites.

« Je voudrais bien pouvoir finir ma lettre, comme on les finit ordinairement, mais je vous assure que j'ai toutes les répugnances imaginables à me dire votre très-humble et très-obéissant serviteur, car je ne suis pas d'humeur à me dire, ni à prendre la qualité de valet des valets des Jésuites, encore si c'était au sens du pape, qui, quand il se dit le serviteur des serviteurs, ne laisse pas de trancher du roi des rois, il y aurait de quoi se consoler. Comment donc finirai-je ma lettre ? Ce sera en vous souhaitant autant de probité, de bonne foi, de vertu et

de piété, que ceux qui vous mettent en campagne ont de mauvaise foi, de vice, d'impiété et de perfidie. »

Mais une Épître encore bien plus originale et plus remarquable est celle que le soi-disant imprimeur Pierre du Marteau adresse aux Muses, et qui se trouve insérée en tête de l'ouvrage intitulé : *Nouvelles lettres écrites des Champs-Élisées à plusieurs princes et grands seigneurs, avec les réponses et deux nouvelles en vers*[1].

PIERRE MARTEAU

*aux Muses.*

Comme vous êtes filles du maître des dieux, vous vous offenserez peut-être de voir un pauvre libraire inconnu qui n'imprime que le rebut des autres, vous dédier une douzaine de lettres, où l'aigreur semble dominer et qui déplairont sans doute à beaucoup de personnes. Mais considérez, s'il vous plaît, que j'ai besoin d'appui, que quelques livres défendus ou suspects ne peuvent pas remplir ma boutique, et que si vous voulez inspirer des auteurs plus doux en ma faveur, je pourrais parvenir à l'opulence. Recevez l'hommage que je vous présente : c'est un tribut qui vous est dû, mais n'attendez pas d'un homme sans éloquence des éloges au-dessus de sa portée, qui seraient toujours au-dessous du mérite des filles de Jupiter ; et qui se contente de souscrire avec respect à tout ce que Noël le Conte a dit de vous. Puisque vos dons sont partagés, la satire n'est pas du caractère de toutes les Muses, mais aussi elle ne leur est point généralement étrangère, et celles qui ont conduit les Juvénal, les Perse et tant d'autres, pourront regarder sans dédain ces épîtres qui paraissent composées sous les auspices de la vérité. Le langage d'Antiochus est un peu rude, mais vous connaissez l'âpreté naturelle de son humeur. Catherine de Médicis, qui écrit à une bonne princesse, fait voir qu'elle est encore politique. Le cardinal Mazarin parle en maître. Le marquis d'Ancre ne saurait démentir sa fierté. Marie d'Angleterre fait paraître la suite d'un entêtement insurmontable. Le sincère Arlequin se montre tel qu'il était. Ravaillac déplore sa misère à un antijésuite. Le duc d'Albe témoigne de l'équité hors de saison, en donnant des leçons qu'il n'a point suivies : Philippe Second en fait de singulières à un jeune prince qui semble vouloir suivre un bon naturel, et ne tremper dans l'iniquité que par une dure contrainte. L'officieux Juvénal voudrait apprendre à Despréaux le chemin de la véritable gloire. Diane de Poitiers, envieuse des douceurs qu'on ne lui a jamais dites, se scandalise contre la franchise du siècle de Henri II. Et Spencer, devenu généreux à force de tourments, peint ses propres défauts pour corriger ceux des autres. Au reste, il ne faut point donner le nom de satire à ces lettres, qui sont de simples avis propres à persuader ceux qui ne sont pas absolument corrompus. Un poète ingénieux et flatteur vous dirait mille choses pour lesquelles je n'ai point de talents : et il est impossible que je vous chante si vous ne me prêtez quelqu'un de vos instruments.

1. Imprimé à Cologne, chez Pierre Marteau, M DCXCVII. Marque : la Sphère. 1 vol. pet. in-12 ; fig. 142 pages plus 1 feuillet pour la Table des matières. Cet ouvrage est très-rare. Bibl. de l'auteur.

*Réponse des Muses*

A PIERRE MARTEAU

Comme on ne dédie un livre que pour être payé de cet hommage, nous tâcherons dans les occasions de faire quelque chose pour vous : mais travaillez, s'il est possible, avec moins de danger que vous n'avez fait par le passé. Vous êtes bien heureux de ce que l'art de pendre est ignoré à Cologne, et si vous étiez à Paris, il y a longtemps que vous seriez étranglé. On a chanté depuis peu la pitoyable fin de quelques-uns de vos confrères que l'amour des richesses avait fait renoncer à celui de vivre, et le métier que vous faites n'est pas des moins dangereux.

Pour nous, notre unique emploi est aujourd'hui la tragédie. Les Muses enjouées sont muettes dans ce siècle de fer, et tout languit depuis que la Circé moderne tient son Ulysse enchanté. Vous voyez que nous ne sommes point dans la saison des jeux ; mais si elle revient jamais, soyez persuadé que vous aurez part à nos libéralités.

N'est-ce point chose surprenante de voir un imprimeur imaginaire s'adresser aux Muses pour les supplier de bien vouloir engager les auteurs à se montrer plus modérés dans leurs écrits, et les Muses lui conseiller de travailler avec moins de danger qu'il ne l'a fait par le passé et lui promettre, si la saison des jeux revenait jamais, une part à ses libéralités ?

Mais s'il n'y a jamais existé à Cologne un imprimeur du nom de Pierre du Marteau, de quelles presses sont donc sortis tous les livres qui portent cette adresse ?

Pour pouvoir donner une solution à cette question, nous dûmes d'abord nous efforcer de trouver le premier ouvrage imprimé avec ce nom.

D'après notre catalogue des impressions avec le masque de Pierre du Marteau, le premier ouvrage portant cette adresse est le :

RECVEIL
DE
DIVERSES PIÈCES
servans
A L'HISTOIRE
de
*HENRY III*
Roy de France et de Pologne,
*Dont les tiltres se trouvent en la page suivante.*
A COLOGNE
Chez Pierre du Marteau.
—
M DCLX.

1 vol. pet. in-12. 1 f. Titre. 474 pp.

Familiarisé avec le matériel et les procédés typographiques des Elzevier, nous reconnûmes aisément que ce Recveil était sorti des presses de Jean Elzevier, de Leyde. — Le fleuron du titre du Recveil, les lettres grises, les signa-

tures en 5 étaient les témoignages décisifs établissant cette origine. Nous fûmes porté tout naturellement à rechercher les raisons qui avaient poussé les Elzevier à se déguiser sous des noms supposés, alors qu'un gouvernement républicain les laissait jouir d'une extrême liberté.

A en croire, M. Jules Chenu [1], correcteur de la librairie Panckoucke, de Paris, et M. A. Willems [2], ces raisons étaient au nombre de quatre.

La première était une raison politique.

Les Elzevier, disent ces écrivains, ont usé de l'anonyme et du pseudonyme toutes les fois qu'ils ont imprimé des écrits offensants pour les souverains ou gouvernements alliés de la République, et cela parce que, d'une part, ils violaient ouvertement un édit des États Généraux, et de l'autre qu'ils s'exposaient à des représailles, les princes lésés pouvant consigner leurs livres à la frontière et en interdire la vente dans leurs États.

La seconde était une raison de religion.

Les Elzevier étaient tenus, dans l'intérêt de leur considération et de leur crédit, de ménager les susceptibilités politiques et religieuses de leurs compatriotes.

La troisième était une raison de circonspection.

Leurs ouvrages devant naturellement se débiter en grande partie dans les pays catholiques, comme on y tenait pour suspect tout livre imprimé par des hérétiques, la simple prudence leur faisait une loi de ne pas donner l'éveil en indiquant le lieu de l'impression.

Les auteurs eux-mêmes réclamaient parfois un déguisement. Ainsi, les Jansénistes français, qui faisaient imprimer à Amsterdam, n'auraient eu garde d'avouer qu'ils avaient recours aux presses hollandaises. On avait trop souvent affecté en France de les confondre avec les Calvinistes pour qu'ils n'eussent pas à cœur d'éviter tout ce qui pouvait prêter quelque vraisemblance à cette accusation.

Enfin la quatrième était une raison de librairie et de commerce.

Les Elzevier ne mettaient jamais leur nom aux contrefaçons. Toutes les fois qu'ils ont réimprimé sans autorisation expresse un ouvrage quelconque d'un auteur vivant, ils ont gardé l'anonyme.

Certains bibliographes ont prétendu qu'ils voulaient par là éviter de désobliger des confrères avec lesquels ils étaient en relation d'affaires. M. Willems y voit un tout autre mobile. C'était non tant, dit-il, les libraires que les lecteurs dont il fallait se concilier le suffrage. En général, le public se défiait des livres français imprimés en Hollande et préférait les originaux, en quoi il avait raison, car ces livres fourmillaient souvent de fautes choquantes, quand ils n'avaient pas subi d'altérations graves. A peine les textes donnés par les Elzevier faisaient-ils exception à la règle. Aussi cherchait-on à donner le change aux acheteurs. Au lieu de l'adresse véritable, le frontispice portait la formule banale : Jouxte la copie imprimée à Paris. Souvent, pour parfaire la mystifica-

1. M. Jules Chenu a publié, en 1842, un *Catalogue des Républiques des Elzevier*, où l'on trouve une série de quarante pages intitulée : Elzeviers déguisés, ou Catalogue des éditions que ces Imprimeurs ont données sous des noms supposés, avec une Préface où l'on donne les raisons qu'ils pouvaient avoir de ne point se faire connaître.

2. Willems, *les Elzevier*, page C et suivantes.

tion, on mettait en évidence au moyen de capitales les mots A PARIS, suivis du nom et de l'adresse du premier libraire, tandis que jouxte la copie formait une petite ligne imperceptible, et se terminait par un point. De sorte que le lecteur inexpérimenté pouvait croire qu'il avait sous les yeux non une contrefaçon, mais une réimpression exécutée à Paris.

M. Willems ajoute : « Il est juste de reconnaître que les Elzevier sont restés étrangers à ce raffinement. Mais la formule en question figure sur toutes leurs contrefaçons. »

M. Ambroise Firmin-Didot n'est pas du même avis : « Ce n'est point sur d'anciens manuscrits, écrit-il, que les Elzevier établissaient les textes de leurs éditions, elles ne sont en général que des renseignements et souvent des contrefaçons. »

N'est-ce pas là trop loin pousser les choses? n'est-ce pas aller jusqu'à la partialité ?

Ce fut en 1638 que, pour la première fois, les Elzevier de Leyde, Abraham et Bonaventure, imprimèrent un ouvrage sur lequel au lieu d'inscrire leurs noms, ils mirent les mots : Jouxte la copie imprimée à Paris.

Cet ouvrage était :

*LE CID*

Tragédie-comédie nouvelle

PAR

Le Sieur CORNEILLE

*Jouxte la copie imprimée à Paris.*

M DCXXXVIII.

1 vol. pet. in-8°, 95 pp[1].

Bonaventure et Abraham s'étaient associés en 1622. Leur association dura jusqu'à la mort d'Abraham, qui arriva en 1652. Abraham légua à Jean Elzevier, l'aîné de ses fils et le seul qui ait suivi sa carrière, la moitié de l'imprimerie et de tout ce qu'il possédait en commun avec son associé.

Bonaventure ne lui survécut qu'un mois. Il légua à son fils Daniel, indépendamment de sa maison, la moitié de l'imprimerie et de tous les biens de la communauté.

Les deux cousins Jean et Daniel s'associèrent. Ils se servirent aussi d'adresses fictives, et de 1652 à 1655, il sortit de leurs presses des ouvrages portant : A Leyde, chez Jean Sambix.

« Jean Sambix, écrit M. Willems , est évidemment un pseudonyme de Jean et Daniel Elzevier, puisqu'ils signent invariablement de la sorte tous les livres auxquels ils n'ont pas mis leur adresse, mais ce n'est pas un nom imaginaire. »

Au commencement du siècle florissait à Delft un célèbre calligraphe, nommé Félix van Sambix, lequel, né à Anvers en 1553, s'était réfugié à Delft en 1583, et y vivait encore en 1633. (Voyez *la Revue de Navorscher,* t. VI,

1. Cette édition est renseignée dans la *Bibliographie cornélienne* ou *Description raisonnée de toutes les éditions des Œuvres de Pierre Corneille,* publiée par M. Émile Picot, page 12 et suivantes.

2. Willems, *les Elzevier*, p. cv.

p. 241.) Ce Sambix eut un fils, également nommé Félix, qui exerça la librairie à Delft, de 1610 à 1634 (?) à l'enseigne du Livre d'écriture doré (*in t'vergulde Schryfbœck*), et eut pendant un temps une succursale à Rotterdam.

Le libraire Sambix a traduit du français quelques ouvrages, entre autres le quatrième livre du *Primaléon de Grèce* (Rotterdam). J. Waesberghe, sœur aînée de Catherine van Waesberghe, qui devint plus tard la femme d'Abraham Elzevier et la mère de Jean.

Suivant une généalogie manuscrite de la famille Waesberghe, appartenant à M. Ledeboer, ce Félix Sambix aurait eu trois enfants, savoir :

Élisabeth, qui épousa David Lopez de Haro, libraire à Leyde, et deux fils, Félix et Jean, dont on ne sait rien de positif (*Het Geslacht van Waesberghe, s'Grav.*, 1869, p. 227 et 224). Si ces données sont exactes, Jean Elzevier aurait pris pour pseudonyme le nom d'un de ses cousins germains.

Nous ne pouvons concevoir comment M. Willems puisse admettre un seul instant que Jean Elzevier eût choisi le nom de son cousin germain pour le mettre à des productions dont il n'osait prendre lui-même la responsabilité, alors qu'il lui était si facile d'user de n'importe quel nom imaginaire.

Le rédacteur de l'article Elzevier dans *le Grand Dictionnaire universel du* XIX$^{e}$ *siècle* de Pierre Larousse, fait de Sambix un imprimeur imitateur des Elzevier. C'est là une profonde erreur.

M. Émile Picot, dans sa Bibliographie Cornélienne, écrit à la page 295 à propos de l'ouvrage :

*Horace* || Tragédie || par le sieur Corneille ||
A Leyde, || chez Jean Sambix. || CIϽIϽLIV. 1654.
Pet. in-12 de 3 ff. et 65 pp., signé AC.

Édition imprimée par Jean Elzevier, à Leyde, pour Jean Sambix, qui n'était pas un « Imprimeur Imaginaire », comme on l'a cru quelquefois.

A la page xj de la préface de ce même ouvrage, nous lisons : « M. Alphonse Willems, le savant bibliographe de Bruxelles, nous est venu en aide avec la plus grande obligeance, non seulement pour compléter ce travail, mais pour en revoir les épreuves. » Il y a lieu en ce cas de se demander comment il s'est fait que M. Willems ait laissé passer cette bévue.

L'association des deux cousins ne fut pas de longue durée, leurs caractères ne sympathisant pas : Jean avait l'humeur versatile et Daniel était résolu.

M. Willems nous apprend que Daniel épousa sa cousine, Anna Beerninck, petite-fille de son oncle Josse, nièce et pupille de Louis Elzevier, et qu'en 1655, il quitta Jean pour entrer à titre d'associé dans la maison d'Amsterdam de Louis Elzevier, qui était en pleine prospérité.

Le départ de Daniel fut une calamité pour la maison de Leyde, qui depuis lors ne fit plus que décliner. Cependant Jean ne perdit point courage, dit M. Willems ; il s'adjoignit un collaborateur actif et intelligent : Charles Gerstecoren.

Ce fut en 1660 que, pour la première et dernière fois, Jean Elzevier se servit du masque : Pierre du Marteau, et cela pour *le Recueil de diverses pièces servans à l'histoire de Henry III*.

On le voit, c'est à tort que M. E. Weller, dans l'introduction de son ou-

vrage : *Die falschen und fingirten druchkorte,* place l'apparition de Pierre du Marteau dans la presse française en 1662.

« Im jahre 1662, erscheint zuerst Pierre du Marteau in dem Franzosischen Presse. »

Passons maintenant à l'examen des raisons pour lesquelles Jean Elzevier n'a pas attaché son nom au Recueil.

Elles sont au nombre de trois :

La première est une raison de commerce et de librairie.

En imprimant ce Recueil, Jean commettait un brigandage typographique. Ce Recueil était une contrefaçon de pièces qui avaient grand débit en France, Jean frustrait donc les imprimeurs français d'une source de bénéfices considérables, et s'exposait de la part de ses confrères à d'énergiques réclamations, car ce Recueil renfermant plusieurs pièces des plus remarquables sous un petit format allait avoir un grand succès ; en effet, il y en eut douze éditions. Voir : *Extrait de la Bibliographie des impressions* portant l'adresse à Cologne chez Pierre du Marteau, par Léonce Janmart de Brouillant. *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire* de Léon Techner, livraison mars-avril 1886.

La deuxième est une raison politique.

Jean, en sa qualité de marchand, jugea prudent de ne pas s'attirer la colère de la France, en publiant avec son nom un Recueil de pièces dont trois étaient de violents pamphlets, au point que *l'Alcandre*, ou *les Amours du Roy Henry le Grand*, fut retiré de la circulation par la veuve Guillemot, qui l'avait édité.

En imprimant ces pamphlets avec son nom, Jean s'exposait à des représailles de la part du gouvernement français, qui aurait pu en défendre l'entrée et en interdire la vente en France. Au surplus, déjà à plusieurs reprises les États généraux des Provinces-Unies avaient publié des placards en vue de défendre « d'imprimer des écrits diffamatoires et déshonorants par lesquels des personnes d'État des pays étrangers de haute et moyenne condition étaient infamement déchirées et déduites ». — Jean devait donc se prémunir contre les rigueurs du gouvernement des Provinces-Unies.

Enfin, la troisième est une raison de bienséance.

Jean Elzevier était imprimeur de l'Académie. En imprimant des pamphlets, il pouvait attirer des désagréments à l'Académie, le gouvernement français venant à demander des explications aux Provinces-Unies du fait que l'imprimeur de son Académie publiait des pamphlets contre ses rois.

Nous touchons à ce fameux point de savoir si Pierre du Marteau est un pseudonyme ou un nom imaginaire.

On lit dans *la Biographie de Jean Elzevier* [1] : « En 1628, âgé de seize ans, Jean fut envoyé à Paris, moins pour se perfectionner dans la typographie que pour apprendre le français et contracter d'utiles relations dans le monde des lettres et de la librairie. En 1639, Gronovius rendit visite à Jean, qui habitait alors chez un imprimeur qui devait être Guillaume Pelé, le principal correspondant des Elzevier à Paris. En 1641, on trouve Jean débitant de livres qu'il avait apportés de Hollande. En février 1644, il était à Paris ainsi que vers la fin de 1647, et cette fois ce fut probablement la dernière. »

1. Willems, *les Elzevier*, p. CLXXXIX et suivantes.

Portrait de John Murray II, Éditeur et ami de lord Byron, fondateur de *The Quarterly Review;* gravé d'après le portrait peint, vers 1825, par H. W.-Pickersgill R. A.

Le portrait de John Murray II, le célèbre éditeur de Byron, que nous publions dans ce numéro, devait paraître dans le numéro de septembre et accompagner l'article de M. Ernest Chesneau sur la dynastie des Murray. La publication à cette dernière date a été empêchée par un accident arrivé au tirage de la planche.

Nous devons la communication de ce beau portrait à la grande obligeance de la maison Murray qui l'a fait reproduire spécialement à l'intention du *Livre,* directement d'après la peinture.

Henri William Pickersgill (1782-1875) était un peintre de portraits assez habile. Il fut élu membre de la *Royal Academy* en 1826. Son talent était bien supérieur à celui de son fils Frédéric-Richard, portraitiste également, également de l'Académie royale, depuis 1857.

PORTRAIT DE JOHN MURRAY II, Éditeur et ami de lord Byron, fondateur de *The Quarterly Review*; gravé d'après le portrait peint, vers 1825, par H. W. Pickersgill R. A.

Le portrait de John Murray II, le célèbre éditeur de Byron, que nous publions dans ce numéro, devait paraître dans le numéro de septembre et accompagner l'article de M. Ernest Chesneau sur la dynastie des Murray. La publication à cette dernière date a été empêchée par un accident arrivé au tirage de la planche.

Nous devons la communication de ce beau portrait à la grande obligeance de la maison Murray qui l'a fait reproduire spécialement à l'intention du *Livre*, directement d'après la peinture.

Henri William Pickersgill (1782-1875) était un peintre de portraits assez habile. Il fut élu membre de la *Royal Academy* en 1826. Son talent était bien supérieur à celui de son fils Frédéric-Richard, portraitiste également, également de l'Académie royale, depuis 1857.



*Le Livre*, VII^e *année*. *Imp. Quantin.*

JOHN MURRAY

1778-1884

Pierre du Marteau est un nom français, cela est de toute évidence.

N'est-il pas possible que Jean, durant ses séjours à Paris, ait connu un correcteur, un ouvrier typographe, un graveur ou bien encore un individu quelconque ainsi nommé, et que comme ce nom prêtait admirablement à la chose, il l'ait pris pour pseudonyme, de même qu'il s'était servi de celui de Jean Sambix lors de son association avec Daniel ?

Au reste, il y a toujours eu des personnes qui ont porté ce nom et pour ne citer qu'un exemple, nous possédons dans notre bibliothèque une édition du *Roman de la rose*, accompagnée d'une traduction en vers, précédée d'une introduction historique et critique par Pierre Marteau. — Orléans, — Herluison, 1878-1880. 5 vol. in-12 Nous concluons donc que Pierre du Marteau est un pseudonyme et non pas un nom imaginaire.

Faut-il attacher quelque importance à la particularité que certains exemplaires portent le nom de Pierre du Marteau et d'autres celui de Pierre Marteau ? M. Pieters[1] écrivait à ce sujet, dans une note sur un ouvrage intitulé :

*L'Histoire du cardinal duc de Richelieu*, par le sieur Aubery, avocat au Parlement et aux Conseils du Roy.

A Cologne, || chez Pierre du Marteau || MDCLXVI. 2 vol. pet. in-12.

« Cette histoire est signée Pierre du Marteau, que je trouve quelquefois comme pseudonyme des Elzevier d'Amsterdam, et au bas des cinq volumes des *Mémoires pour l'histoire du cardinal duc de Richelieu* recueillis par le sieur Aubery. *A la Sphère,* 5 vol. pet. in-12, il y a Pierre Marteau, nom avec lequel quand il n'est pas précédé de « du », je n'ai reconnu jusqu'ici aucune édition véritablement imprimée par eux ». M. Willems dit n'attacher aucune importance à cette particularité. Cette variante lui paraît être toute fortuite. »

Pour nous, il ne faut pas faire de distinction entre les officines de Leyde, d'Amsterdam, d'Utrecht, comme l'a fait M. Pieters, car les Elzevier des trois officines ont fait usage de cette adresse.

Nous n'admettons pas avec M. Willems, que « c'est une variante toute fortuite ». Nous ne connaissons pour notre part aucun ouvrage à l'adresse de Pierre Marteau qui ait été imprimé par les Elzevier. Tous les ouvrages qui sont véritablement sortis de leurs presses portent Pierre du Marteau ; toutefois, nous ne déduisons pas de ce fait que toutes les impressions avec le masque Pierre du Marteau ont été imprimées par les Elzevier.

Jean Elzevier, comme nous l'avons déjà écrit, ne se servit qu'une seule fois de ce pseudonyme. Il mourut le 8 juin 1661, à Leyde, âgé de trente-neuf ans. Sa veuve, Éva van Alphen, se décida à continuer les affaires, sous la raison : « la veuve et les héritiers de Jean Elzevier ». Elle fit immédiatement des démarches pour succéder à la charge d'imprimeur de l'Université ; ce privilège lui fut octroyé le 12 novembre 1661, à condition qu'elle achèverait les ouvrages commencés par son mari[2]. »

Le premier imprimeur qui se servit de l'adresse après Jean Elzevier fut

1. *Annales de l'imprimerie elsevirienne* ou *Histoire de la famille des Elseviers et de ses éditions*, par Charles Pieters (Gand, Annoot-Braeckman, 1851), p. 255.

2. Willems, *les Elzevier*, p. CXCVIII.

Adrian Vlacq, de La Haye. Il l'employa en 1662 pour publier une contrefaçon du *Recueil de diverses pièces servans à l'histoire de Henry III*, etc.

C'était en 1658 que, pour la première fois, Louis et Daniel Elzevier s'étaient servis d'un pseudonyme : celui d'Antoine Michel.

Il est bien vrai qu'en 1657, ils avaient imprimé :

*Les Provinciales* ou *les Lettres escrites par Louis de Montalte à un provincial de ses amis et aux RR. PP. jésuites* (par Blaise Pascal) avec l'adresse fictive.

A Cologne, chez Pierre de la Vallée.

Mais ce n'était là qu'une réimpression de l'édition originale qui avait paru en France en 1656 avec cette adresse. « On sait, dit M. Willems, que *les Provinciales* de Pascal parurent d'abord par feuilles volantes, du 23 janvier 1656 au 24 mars 1657. L'édition elzevirienne est donc la première qui ait une pagination continue.

« Le pseudonyme Pierre de la Vallée n'est pas de l'invention des Elzevier. Les éditeurs français avaient songé avant eux à réunir en volume les lettres publiées séparément, et avaient fait imprimer un titre portant l'adresse fictive de Cologne, chez Pierre de la Vallée. C'est ce titre que les Elzevier se sont bornés à reproduire. »

L'ouvrage pour lequel Louis et Daniel Elzevier se servirent du pseudonyme : Antoine Michel, est intitulé :

*Les Charactères des passions* par le sieur de la Chambre, médecin de M^gr^ le chancelier.

A Amsterdam, chez Antoine Michel, l'an 1658.

3 tomes en 4 volumes, pet. in-12. Il y a deux éditions sous la même date.

M. Millot n'ayant pas compris pourquoi Louis et Daniel Elzevier n'avaient pas mis leurs noms à ces deux éditions si jolies, en si beaux caractères et incontestablement sorties de leurs presses, M. Willems lui répondit fort justement :

« La raison en est simple. La Chambre était connu pour l'adversaire déclaré du cartésianisme. Les simples convenances devaient empêcher les Elzevier, éditeurs en titre de Descartes, d'adopter ouvertement, en y mettant leur nom, un livre écrit dans des vues opposées et même hostiles. Ce fut la seule fois que Louis et Daniel usèrent du pseudonyme d'Antoine Michel. »

En 1659, Foppens l'inscrivit sur sa nouvelle édition des *Essais de Michel, seigneur de Montaigne*. Seulement il lui donna une forme hollandaise : A Amsterdam, chez Antoine Michiels.

En 1663, Louis et Daniel reprirent le pseudonyme de Pierre du Marteau, employé par Jean Elzevier en 1660, et par Adrian Vlacq en 1662, et cela précisément pour une nouvelle édition du *Recueil de diverses pièces servans à l'histoire de Henri III*. La même année, ils s'en servirent encore pour l'impression d'un remarquable :

*Recueil || de quelques || pièces || nouvelles || et galantes || tant en prose qu'en vers || dont les tiltres se trouveront après || la préface.*

A Cologne, || chez Pierre du Marteau || MDCLXIII.

Marque : la Sphère. Pet. in-12. 4 ff. limin., le 1^er^ blanc, 182 pp., 1 f. blanc.

En 1664, l'association qui existait entre Louis et Daniel Elzevier depuis 1655 prit fin. Louis Elzevier, âgé d'environ soixante ans, résolut de se retirer. Daniel resta donc seul. — Les commencements furent peu favorables, dit M. Willems; à peine fut-il établi, que la guerre éclatait entre les Provinces-Unies et l'Angleterre, et se prolongeait durant deux ans, avec des fortunes diverses, au grand détriment de la prospérite publique et des affaires. Mais Daniel ne fit que redoubler de zèle. Cette même année 1664, Daniel [1] prend l'adresse : A Cologne, chez Pierre du Marteau, pour publier la seconde édition du :

*Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes tant en prose qu'en vers.*
A Cologne, chez Pierre du Marteau.

Marque : la Sphère. Pet. in-12, 180 pp.

La veuve de Jean Elzevier avait continué ses affaires sous la firme : « La veuve et les héritiers de Jean Elzevier, » comme nous l'avons déjà dit :

En 1665, elle reprit l'adresse : A Cologne, chez Pierre du Marteau, pour l'impression des :

*Mémoires* || *dv* || *mareschal* || *de Bassompierre* ||, *concernant* || *l'histoire* || *de sa* || *vie* || *et de ce qvi s'est fait* || *de plus remarquable à la cour de France* || *pendant quelques années.* ||

A Cologne || chez Pierre dv Marteav || MDCLXV. 1665.

2 vol. pet. in-12. T. I[er]. 5 ff. limin., 564 pp.
— T. II. 1 f. Titre. 824 pp.

« Édition originale de ces Mémoires, dit M. Willems, et la seule qui soit sortie des presses elzeviriennes. » Elle a été exécutée à Leyde, par la veuve et les enfants de Jean, comme le prouvent les vignettes, les lettres grises et les signatures en 5. Selon cet écrivain, il est de toute évidence que cette édition a été imprimée aux frais des frères Steucker de La Haye, la maison de Leyde n'imprimant plus pour son propre compte.

En 1666, Daniel Elzevier imprime avec l'adresse l'

*Histoire du cardinal duc de Richelieu,* par le sieur Aubery, avocat au Parlement et aux Conseils du Roy.

A Cologne, chez Pierre du Marteau. MDCLXVI.

Marque : la Sphère.

2 vol. pet. in-12. T. I[er]. 12 ff. liminaires, 644 pp. de texte, portr. de Richelieu. 25 ff. non numér. p[r] la table.

2 vol. pet. in-12. T. II. 4 ff. limin., 482 pp., la dern. feuille est cotée par erreur 842. 13 ff. non numér. p[r] la table.

1. En 1671, pour la première fois, Daniel Elzevier se sert du pseudonyme : Jaques le Jeune. Le premier livre qui le porte est :

*Le Comte de Gabalis*, ou *Entretiens sur les Sciences secrètes.*
A Amsterdam, chez Jaques le Jeune. M DCLXXI.
Sur la copie imprimée à Paris.

Marque : la Sphère. 1 vol. pet. in-12 de 228 pages.

C'est donc à tort que le rédacteur de l'article *Elzevier,* dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX[e] siècle,* de Pierre Larousse, fait de Jaques le Jeune un imprimeur imitateur des Elzevier.

M. Willems assure que cette édition a été incontestablement imprimée par Daniel Elzevier, vu la sphère usée, la première des Elzevier d'Amsterdam, qui est pareille à celle du tome II du Rabelais de 1666, et les têtes de profil qui sont celles de l'imitation de 1679.

La même année, Daniel donne encore une édition du :

*Recueil de diverses pièces servans à l'histoire de Henry III,* etc.

A Cologne, chez Pierre du Marteau. MDCLXVI.

Marque : la Sphère.

2 vol. pet. in-12. T. I[er]. 474 pp. et 1 f. blanc.
— T. II. 156 pp.

En 1667, nous rencontrons, avec l'adresse, un

*Recueil de quelques pièces curieuses servant à l'esclaircissement de l'histoire de la Reyne Christine.* Ensemble plusieurs voyages qu'elle a faites (*sic*).

A Cologne, chez Pierre du Marteau. MDCLXVII.

Cette édition nous est signalée par M. E. Weller[1] et le catalogue des livres de la bibliothèque de M. Leber[2], nº 6,296.

Elle est inconnue à MM. Pieters et Willems.

Cette édition sort-elle des presses de Daniel Elzevier?

Il ne nous est malheureusement pas possible de résoudre la question pour le moment, n'ayant pu, malgré toutes nos recherches, avoir sous la main un exemplaire de cette édition. La bibliothèque de Rouen en possède un. C'est donc à la complaisance et au savoir du bibliothécaire de cette ville que nous nous permettons de faire appel.

A première vue, nous ne croyons pas impossible que cette édition de 1667 soit sortie des presses de Daniel Elzevier, et que l'édition à l'adresse : A Cologne, chez Pierre du Marteau, MDCLXVIII (pet. in-12, 1 f. Titre. 166 pp.), renseignée par MM. Pieters et Willems comme ayant été imprimée à Amsterdam, par Abraham Wolfgang, soit tout simplement une réimpression de celle de Daniel. Il nous sera peut-être donné un jour d'éclaircir ce point.

En 1667, Daniel donna une troisième édition du :

*Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes tant en prose qu'en vers.*

A Cologne, chez Pierre du Marteau. MDCLXVII.

Marque : la Sphère.

2 vol. pet. in-12. T. I[er]. 180 pp.
— T. II. 4 ff. limin., 232 pp.

1. *Dictionnaire des ouvrages français portant de fausses indications des lieux d'impression et des imprimeurs.* C'est le titre de la deuxième partie de l'ouvrage : *Die falschen und fingirten druchkorte von Emil Weller,* Leipzig, 1864.

2. La propriété de la magnifique bibliothèque Leber fut cédée à la ville de Rouen par M. Leber, qui s'en réserva l'usufruit avec faculté d'y renoncer à sa volonté. Le contrat, en date du 19 mars 1838, fut homologué par ordonnance royale du 5 juillet suivant.

Enfin Pierre Elzevier, petit-fils de Josse Elzevier, qui exerçait la profession de libraire à Utrecht, employa l'adresse pour imprimer en 1669 : le

*Traité* || *de la* || *politique* || *de France* || par M. P. H. || marquis de C ||
A Cologne ||, chez Pierre du Marteau || MDCLXIX.

Pet. in-12, 264 pp.

Ce volume est cité avec l'adresse d'Utrecht, 1669, pet. in-12, dans le catalogue de 1674.

Les Elzevier ne se servirent donc que neuf fois du masque : « Pierre du Marteau ». Mais, après eux, les presses hollandaises, belges, françaises s'en servirent tant et plus.

Les imprimeurs qui en firent le plus fréquent usage furent : André de Hoogenhuysen, Abraham Wolfgang, Jacques Desbordes, à Amsterdam — Adrian Vlacq, Jean et Daniel Steucker, à La Haye — Hackius, à Leyde — François Foppens, Philippe Vleugart, Lambert Marchant, Henry Fricx, à Bruxelles.

Les presses Rouennaises y recoururent aussi : Rouen, au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, était la ville de France où s'imprimaient tous les livres écrits avec une liberté telle que leur impression en était défendue à Paris.

Lorsque Voltaire voulut faire imprimer son *Histoire de Charles XII, roi de Suède*, dont on avait suspendu l'impression à Paris par ordre du garde des sceaux et saisi deux mille six cents exemplaires, ne fût-ce pas à une presse de Rouen qu'il s'adressa ?

Le pseudonyme Pierre du Marteau eut, pendant le XVII[e] et le XVIII[e] siècle, une vogue inouïe, un succès immense. On en trouvera une preuve éclatante dans le tableau, qu'on pourra parcourir tout de suite, des changements que lui firent subir les divers imprimeurs qui s'en servirent.

On lui donne plusieurs prénoms, on le marie, on lui donne un gendre qui comme lui exerce la profession d'imprimeur. Il a pour successeurs sa veuve et ses héritiers. Mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'on lui donne une veuve et des héritiers de son vivant. Il y a des exemplaires qui portent l'adresse : chez Pierre du Marteau avec la date de 1737, alors qu'il y en a d'autres qui portent : chez les héritiers de feu Pierre du Marteau, 1729. D'après cela il eut imprimé concurremment avec sa veuve et ses héritiers. Enfin on lui attribue des presses dans sept ou huit villes simultanément.

Voici maintenant le Tableau des Variantes Françaises :

A Cologne, chez Pierre Marteau.
— chez Pierre Marteau, imprimeur et libraire.
— chez Pierre Marteau, revenu de l'autre monde.
— chez Charles Marteau.
— chez Pierre du Marteau.
— chez Piere *(sic)* du Marteau.
— chez Pierre du Martheau.
— chez Pierre du Martau.
— chez Jean-Pierre du Marteau.
— chez Adrien l'Enclume, gendre de Pierre Marteau.

A Cologne, chez les héritiers de Pierre Marteau.
— chez les héritiers de feu Pierre Marteau.
— chez Pierre Marteau, et se vend à Londres chez Henri Ribotteau, libraire dans le Strand, où l'on trouve un assortiment général de musique.
A Cologne et à Paris, chez Pierre Marteau.
A Liège, chez Jacob le Doux, et à Cologne, chez Pierre Marteau.
A Coloigne (*sic*), chez Piere (*sic*) de Marteau.
A Pari (*sic*), chez Jann (*sic*) Pierre de Marteau.
A Amsterdam, chez l'ancien Pierre Marteau.
— chez Adrien l'Enclume, gendre de Pierre Marteau.
— chez Adrien l'Enclume, gendre d'Antoine Marteau.
A Amsterdam, chez Daniel Pain, et à Cologne, chez Pierre Marteau.
A Villefranche, pour Pierre Marteau.

Il y a des éditions qui portent les noms des villes suivantes :

La Haye — Leyde — Londres — Madrid — Rouen.
Parfois il y a des enseignes :
A Cologne, chez Pierre Marteau, à l'Arbre sec.
— — à l'Image des Trois Rois.
— — à la Vérité.
A Amsterdam, chez Pierre Marteau, rue Mercière, près de la Bourse.
A La Haye, chez Pierre Marteau, à l'Enclume.
A Rotredam *(sic)*, chez Pierre Marteau, rue du Bouc, à la Grande Corne d'abondance.

Ce ne furent pas seulement les imprimeurs hollandais, belges et français qui se servirent du masque : Pierre du Marteau ; les imprimeurs allemands en firent un tout aussi fréquent usage.

C'est à tort que M. Gustave Brunet écrit, dans son livre *les Imprimeurs imaginaires et libraires supposés*, que l'adresse de ce typographe imaginaire perd beaucoup de sa vogue à mesure que le XVIIIe siècle s'avance, et qu'il finit par s'éteindre en Allemagne.

Nous lisons dans le *Vorwort zur ersten Auflage* de l'ouvrage : *Die falschen und fingirten druchkorte von Emil Weller :*

« Im Jahre 1662 erscheint zuerst Pierre Marteau in der Franzosischen Presse, von 1685 an oder früher auch in der deutschen, wo man ihn später in Peter Hammer umtaufte. »

Malgré l'affirmation de M. Weller que c'est en 1685 ou plus tôt encore que Pierre du Marteau apparaît dans la presse allemande, d'après son ouvrage et notre propre catalogue, ce n'est pourtant qu'en 1688 que, pour la première fois, nous rencontrons un livre portant cette adresse : Voici le titre de ce livre :

*Staatsorackel über die allerverborgensten Desseins und chagrins der vornehmsten Potentaten, Fursten und Stände in Europa.*
Coelln, bei Willhelm Marteau, MDCLXXXVIII[1].

1. *Oracle d'État sur les desseins les plus secrets et les chagrins des principaux Potentats, Princes et États en Europe.* A Cologne, chez Guillaume Marteau, 1688.

Comme on le remarquera, ce n'est pas l'adresse de Pierre Marteau que cet ouvrage porte, mais bien celle de Guillaume Marteau. Il est hors de doute qu'il doit exister des œuvres avec l'adresse de Pierre Marteau qui ont été imprimées avant l'année 1688, car il n'est pas probable que les imprimeurs allemands aient fait usage d'une variante avant de se servir de l'adresse primitive.

Ce n'est qu'en 1713 que, pour la première fois, nous trouvons un livre portant l'adresse tout entière en langue allemande : *Kolnn, bey Peter Hammer.*

Jusqu'à cette époque, les imprimeurs se contentent d'insérer le nom de la ville en allemand et d'y ajouter le nom de Pierre Marteau en français.

Les imprimeurs allemands se servirent tout particulièrement de l'adresse pour les livres traduits du français en allemand. L'Allemagne prenait un sensible plaisir à lire les pamphlets qui se publiaient en français contre Louis XIV et les personnages les plus importants de la cour. Elle s'amusait aux récits des amours et des anecdotes galantes du grand roi, de ses courtisans et courtisanes.

Les presses allemandes employaient également l'adresse pour la publication d'œuvres érotiques écrites en allemand et pour des pamphlets ayant trait à la politique intérieure, pamphlets qui eussent procuré à l'auteur et à l'éditeur, si jamais le malheur avait voulu qu'ils fussent connus, la peine capitale.

En 1859, nous trouvons encore des Impressions Allemandes avec l'adresse. Il est vraiment à souhaiter qu'on ne tarde pas à voir quelque bibliographe allemand se donner la peine de faire sur les impressions allemandes, avec l'adresse de Pierre du Marteau, un travail analogue au nôtre.

Le succès qu'eut l'adresse en Allemagne fut tout aussi grand que celui qu'elle remporta en France, et pour preuve nous allons donner le Tableau des Variantes dont elle fut l'objet de la part des imprimeurs de ce pays :

Colnn, Pierre Marteau.
Coln, bey Pierre Marteau auf Kosten der Societat.
Coelnn, bey Peter Marteau.
Coln, bey Peter Marteau.
Colnn, bey Pierre Martenau.
Colnn, gedruckt bey Peter Mardenau.
Coelnn, bey Willhelm Marteau.
Cölnund Frankfurt P. Marteau.
Gedruckt bey dem berühmten Ubiquitisten Pierre Marteau zu Colnn am Rhein.
Colnn, Pierre Marteau Wittwe.
Colnn, Pierre Marteau's Erben.
Cöln am Rhein Peter Hammers Erben.
Coblentz, Pierre Marteau der jüngere.
Hamburg, Pierre Marteau.
London, Pierre Marteau.
Padua ein halbe stunde von Rom bey Peter Martau.
Gedruckt zu Freystadt und zu finden bey Peter Marteau.
Kolnn, Peter Hammer.
Gedruckt bey Peter Hammer.

Amsterdam und Coln Peter Hammer.
Dantzig, Pierre Marteau.
Koblentz, Peter Hammer.
Germanien, Peter Hammer.
Mainz und Coln Peter Hammer.
Petersburg, Peter Hammer der Altere.
Colnn, Peter Hammers Erben.
Utopien bey Peter Marteau.

Pour ce qui concerne les imprimeurs allemands qui se servirent de l'adresse, on va le voir, ils sont fort nombreux :

Richter in Altenburg; Iversen in Altona; Brockhaus in Amsterdam; Walther in Augsburg; Göbhardt in Bamberg; Basel in Neukirch; Fink, Rüdiger, Schöne in Berlin; Sauermann in Bremen; Bragvog in Breslau; Sinner in Coburg; Pauli in Copenhagen; Günther, Winckler in Dresden; Keyser in Erfurt; Krieger in Giessen; Heinsius, Herold, Heyl, Hoffmann, Liebezeit, Schmidt in Hamburg; Förster in Hannover; Bielcke in Iena; Rommerskirchen in Koln; Gräff, Jacobaer, Joachim, Rohler, Rollmann, Voss, G. Wigand in Leipzig; Biegel in Stuttgard; Cotta in Tubingen; Bartholomai in Ulm; Gerold in Wien; Ahlfeld in Wittemberg; Frommann in Züllichau, etc.

Il existe aussi des ouvrages imprimés avec l'adresse en langues italienne, flamande, latine.

Les impressions latines présentent quelques variantes :

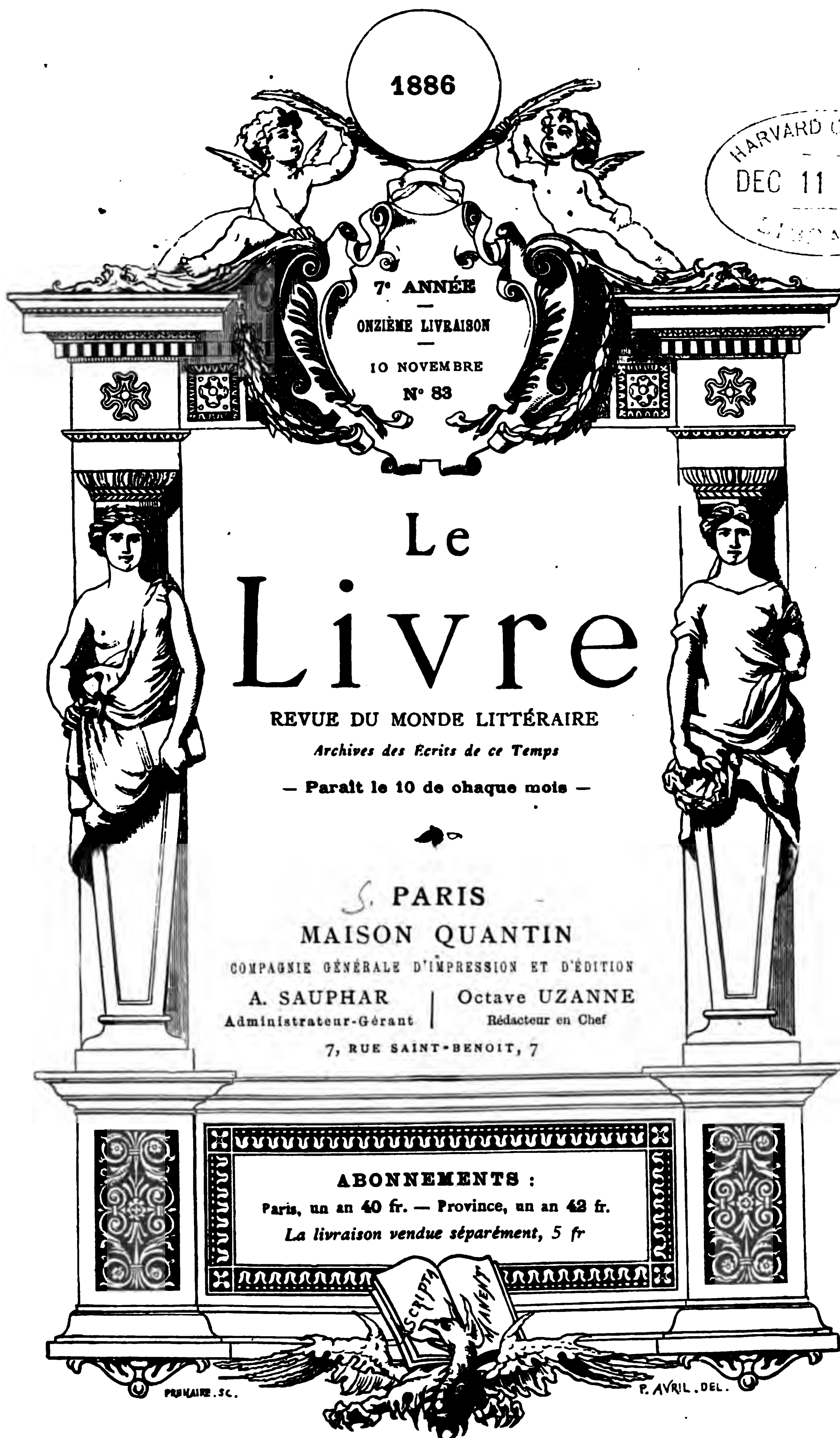
Coloniæ, Petrus Martellus.
Coloniæ, Pierre Marteau.
Coloniæ, typis Petri Martelli.
Amstelodami, apud Peter Marteau.
Cosmopolis, Petrus Martellus.
Freystadii, apud Claudium Martellum.
Lugduni, apud Petrus Marteau.

En finisssant cette partie de notre Bibliographie, nous émettons l'espoir de voir ces recherches critiques jeter du jour sur un point jusqu'ici resté obscur de l'*Histoire générale de l'imprimerie au* XVII^e *et au* XVIII^e *siècle.*

Léonce JANMART DE BROUILLANT,
de la Société des Bibliophiles de Belgique.



*L'administrateur-gérant :* A. SAUPHAR.




1886

7e ANNÉE
—
ONZIÈME LIVRAISON
—
10 NOVEMBRE
N° 83

# Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

*Archives des Ecrits de ce Temps*

**— Paraît le 10 de chaque mois —**

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR, Administrateur-Gérant | Octave UZANNE, Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

**ABONNEMENTS :**

**Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.**

***La livraison vendue séparément, 5 fr***

# LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

## SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 NOVEMBRE 1886

### BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — VOYAGE A LA RECHERCHE DE L'ÉDITION ORIGINALE DE RUY BLAS, par JOLLY BAVOILLOT.

II. — LE SCRIPTORIUM D'UN COUVENT, par VICTOR FOURNEL.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — NOTES POUR SERVIR DE SUPPLÉMENT AU COHEN.

*Illustrations hors texte*. PORTRAIT DE CHAMPFLEURY, eau-forte de MANESSE, d'après PAILLET.

### BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Les Femmes bibliophiles**, par OCTAVE UZANNE.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

III. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts*, etc.

---

### AVIS

*Les Abonnements ne sont faits que pour une Année.*

| | |
|---|---|
| Paris. . . . . . . . . . . . . . . . . . | 40 fr. |
| Province. . . . . . . . . . . . . . . . | 42 fr. |
| Étranger (union postale). . . . . . . . | 46 fr. |

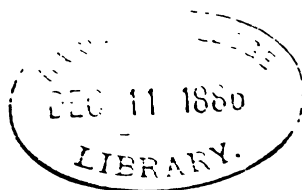
On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoît, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

---

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

**AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 6 années parues, en volumes brochés, au prix total de 180 fr.**






# VOYAGE DANS UN FAUTEUIL

A LA

## RECHERCHE DE L'ÉDITION ORIGINALE DE « RUY BLAS »





N chroniqueur fantaisiste demandait plaisamment, il y a peu, si quelqu'un n'allait pas, à l'instar des *Moliéristes,* fonder *le Hugophile,* journal qui, une fois par mois, nous raconterait tout ce que l'on ignore encore sur la vie et sur les œuvres du grand poète. L'idée nous fait sourire aujourd'hui, mais soyons sûrs que l'avenir la prendra quelque jour au sérieux, et que les Hugolâtres ne manqueront pas alors pour la mettre sur pied, sans attendre pour cela jusqu'au centenaire du dieu nouveau dont le temple est au Panthéon.

Le petit voyage de découverte que j'entreprends ici pourrait être le premier chapitre de cette chronique de l'avenir; tout l'intérêt désirable s'y trouve: c'est l'exposé d'un fait vraiment curieux auquel devront s'intéresser tous les bibliophiles, mais plus particulièrement les collectionneurs d'éditions romantiques, dont le nombre augmente de jour en jour.

Il s'agirait de la découverte d'une autre édition originale du *Ruy Blas* de Victor Hugo, la bonne, celle-là, et qui détrônerait l'in-8° de l'éditeur Delloye, accepté et classé jusqu'ici dans nos collections, sans qu'aucun doute se soit jamais élevé sur son authenticité. Aussi étrange que cette révélation puisse paraître à propos d'un livre dont la mort de

l'auteur date d'hier, il y a cependant de grandes chances pour que le fait soit reconnu exact. Ce n'est pas que la preuve en soit très facile à établir; j'y trouve, pour ma part, d'assez sérieuses difficultés, et je cherche encore le document officiel d'où sortirait une preuve incontestable. Mais ma conviction est faite néanmoins, et je voudrais essayer comment, d'induction en induction, cette conviction s'est formée peu à peu dans mon esprit pour s'y établir définitivement.

D'après ce que nous avons vu plus d'une fois en bibliographie, à propos de certaines éditions originales dont l'authenticité douteuse a provoqué tant d'ardentes recherches, on peut juger de l'émoi que produirait au siècle prochain, dans le monde des bibliophiles, l'annonce de la présente découverte, alors que Victor Hugo, étant devenu un classique indiscutable, ses chefs-d'œuvre dramatiques seraient au répertoire de la Comédie-Française, à l'égal de ceux du grand Corneille, et que tout ce qui les concernerait deviendrait de même l'objet du plus vif intérêt.

Éclaircir des doutes, en cherchant à démontrer quelle est la véritable édition originale d'un de ces chefs-d'œuvre, n'est donc pas, me semble-t-il, une chose indifférente, par cette raison surtout que si cela rencontre tant de difficultés déjà, au lendemain même de la mort de l'auteur, il est aisé de prévoir que ces difficultés ne feront que croître avec le temps, et que la preuve en deviendra de plus en plus difficile à faire.

Quoi qu'il en soit, et quoi qu'on en puisse penser aujourd'hui, le fait que je signale mérite assurément d'être examiné. Il se peut que le temps présent y soit indifférent, mais l'avenir nous en saura gré; assez d'autres énigmes sans celle-là lui resteront à déchiffrer.

L'édition dont je veux parler existe, le fait est incontestable : je la possède; de plus, elle affiche très nettement la prétention d'être la première. Un peu plus tôt, un peu plus tard, l'heure viendra donc où il faudra s'en préoccuper et discuter ses titres à la priorité.

C'est ce que je vais essayer de faire sans plus attendre.

L'existence de cette édition ignorée jusqu'ici, en tant qu'édition originale, est un de ces petits mystères si fréquents parmi les livres de l'époque romantique de 1830 à 1840. Asselineau, à qui nous devons tant, ne s'est pas arrêté à ces détails; il faut le regretter, car lui plus que tout autre pouvait nous renseigner, et, s'il l'eût voulu, éclaircir la plupart de ces points obscurs.

C'est qu'Asselineau, homme de lettres avant tout, critique littéraire et panégyriste enthousiaste des écrivains de cette époque, ne songeait guère à se faire le bibliographe exact et précis tel que nous le comprenons aujourd'hui. Il ne le fut un peu que le jour où l'idée lui vint de réunir ses études littéraires en les reliant entre elles par quelques notes bibliographiques, pour en composer ce volume qu'il intitula modestement : *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque romantique*. « Mon livre

est avant tout un catalogue, nous dit-il lui-même; je pourrais même dire qu'il n'est que cela, catalogue incomplet et imparfait d'une collection particulière, qui est la mienne, et que d'autres que moi pourront compléter par l'inventaire de leurs propres livres. » Et de fait son livre renferme beaucoup d'erreurs.

Mais Asselineau eut la gloire, et sa part est assez belle, d'être le précurseur du mouvement qui, par le fait de son initiative convaincue, s'est tant développé depuis, dès qu'il eut appelé l'attention des bibliophiles sur ces éditions dédaignées et oubliées.

Ce fut lui qui nous annonça que les temps étaient venus et que la bibliographie romantique allait désormais être une vérité. Le mouvement a pu mettre plus ou moins de temps à s'étendre, mais il n'en reste pas moins vrai que la publication de son livre en fut le véritable point de départ.

Je fus, je me le rappelle, un des premiers acheteurs de ce volume; la verve enthousiaste de la préface m'enflamma : elle réveillait en moi tout un monde de souvenirs endormis. Dès ce jour, je commençai à entrevoir l'intérêt de la collection romantique indiquée là. C'était la collection de l'avenir. Je résolus de m'y mettre.

En secouant la poussière des fonds de ma bibliothèque, je retrouvai derrière mes livres des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, ma passion d'alors, bon nombre des éditions signalées par Asselineau, de pauvres vieux bouquins d'assez triste mine, bien fatigués, mais desquels, en les ouvrant, s'échappèrent par chaudes bouffées tous les souvenirs de mes plus jeunes impressions littéraires. Ce fut un ravissement!

Le *Ruy Blas* de Delloye m'arrêta particulièrement; j'y relus de bien curieuses notes, les marges en étaient couvertes. Cet exemplaire était celui à l'aide duquel, mes camarades et moi, nous nous amusions à étudier les grandes tirades de *Ruy Blas,* que nous déclamions tous alors et à tout propos avec une foi ardente, en imitant à qui mieux mieux l'organe inoubliable du grand comédien qui s'incarna si admirablement dans ce rôle. — Que les amateurs de l'époque se souviennent! Cet organe faisait partie du rôle, c'était sa note particulière, note si personnelle qu'il était impossible à aucun de nous de s'y soustraire en le récitant.

Encore aujourd'hui, après tant d'années écoulées, je ne saurais, en la lisant à haute voix, dire autrement l'éloquente apostrophe : « Bon appétit, messieurs! » Si bien que, quand il m'arrive d'écouter les nouveaux interprètes du drame, je ne puis me défendre d'une sorte de déception, quel que soit d'ailleurs le talent de l'acteur, qui, me semble-t-il, manque à la tradition en ne rappelant pas assez Frédérick Lemaître. Le grand Frédérick! C'est bien encore peut-être, si l'on veut, mais pour la joie de mes souvenirs, non, ce n'est plus ça!

Ah! ces représentations de *Ruy Blas!* avec quelle ardeur nous y

courions. Nous étions bien jeunes alors, à peine échappés du collège, mais pour y assister en trompant la surveillance maternelle, nous ne reculions devant rien, nous bravions tout, et c'était beaucoup alors d'y réussir, je vous assure.

On a conté que M. Vacquerie fit quatre-vingts lieues pour assister à la première représentation ; c'était beaucoup aussi sans doute; mais en tenant compte de la surveillance étroite qui, selon les mœurs du temps, détenait tyranniquement les jeunes gens au logis, le soir, peut-être, à tout prendre, y avait-il plus loin pour nous, de la rue Saint-Martin au théâtre de la Renaissance, que des quatre-vingts lieues franchies par M. Vacquerie.

Mais qu'ils sont loin, ces souvenirs de jeunesse! Et que doivent penser aujourd'hui de cette évocation d'un autre âge les échos étonnés de ma petite maison de New-York en l'an de grâce 1886!...

J'avais donc retrouvé mon *Ruy Blas* in-8° de l'éditeur Delloye, j'en étais fort aise, et je ne songeais guère alors qu'il pût exister une autre édition rivale, pas plus qu'Asselineau lui-même du reste, car ce ne fut que dans la seconde édition de sa *Bibliographie romantique*, en 1872, qu'il signala très brièvement, sans commentaires, l'existence d'une édition in-12 parue la même année 1838, et sortant des presses des mêmes imprimeurs, mais à l'adresse de Leipzig, chez Brockaus et Avenarius, éditeurs. Je ne m'en étonnai pas autrement d'ailleurs; je savais déjà que, pour la plus grande partie des livres de Victor Hugo à cette époque, l'édition originale in-8° était presque invariablement accompagnée d'une édition in-12. Je tenais cependant à retrouver celle-ci, car depuis *Notre-Dame de Paris, les Orientales, les Feuilles d'automne* et autres, c'était la seule de ces éditions in-12 qui manquait à ma collection.

Je m'en informai, je la demandai un peu partout, à Bruxelles, en Allemagne; personne ne la connaissait. J'en pris note néanmoins à côté de beaucoup d'autres à rechercher, et je ne manquai jamais depuis ce temps, chaque fois que je feuilletais un catalogue de librairie, de m'assurer si mon *desideratum* ne s'y trouvait pas.

Après une quinzaine d'années, malgré ma conviction que tout se retrouve et qu'il ne faut jamais désespérer, je commençais pourtant à croire à une erreur d'Asselineau, lorsque, l'an dernier, dans un des derniers catalogues publiés par M^me^ veuve Leffilleul, j'aperçus tout à coup cette notice : « *Ruy Blas,* drame en cinq actes, par Victor Hugo. Un vol. in-12. Leipzig, chez Brockaus et Avenarius. — Édition originale. »

Jugez de ma joie : ma persévérance triomphait donc à la fin !

Le livre existait, il était là. Je me hâtai de le demander, et, malgré la distance et le temps obligés, j'eus l'heureuse chance de l'obtenir : personne ne s'y était intéressé. En attendant sa venue, je souriais bien un

peu de la note ajoutée : édition originale; mais je connaissais trop les habiletés des catalogues pour m'y arrêter. Aussi quelle ne fut pas ma surprise, en recevant le volume broché et en parfait état, d'y voir imprimé au beau milieu de la couverture cette mention qui m'avait laissé si incrédule. Oui, « édition originale », cela y était imprimé en toutes lettres. Comprenez-vous? Qui avait jamais vu cela? Le cas était nouveau assurément. Que l'on juge de l'intérêt que ce petit volume prit tout d'un coup à mes yeux. Quel mystère cachait cette remarque aussi étrange qu'inattendue? Et cette singularité n'avait jamais été signalée. Cet exemplaire serait-il donc unique et allais-je être le premier à en parler, puisque, depuis quinze ans, c'était le seul que j'eusse rencontré?

Il faudrait être un bien tiède amoureux des livres pour ne pas comprendre l'impression que je ressentis à ce moment. Dussé-je, par la sincérité de mon aveu, sa naïveté si l'on veut, fournir un nouveau type à la galerie des originaux si finement dépeints par M. Beraldi, j'avoue que je fus pris sur l'heure. Je sentis que j'avais entre les mains une pièce de grande rareté, de haute curiosité bibliographique, et les paroles de M. Tenant de Latour, racontant à son amie ses vives émotions quand il retrouva sur les quais la fameuse *Imitation* de J.-J. Rousseau « avec la pervenche », me revinrent à l'esprit : « Je restai immobile d'étonnement et aussi d'un plaisir que vous vous imaginerez, vous qui connaissez tous les enfantillages de notre état. »

Oui, pour moi aussi, ce fut bien cela, l'impression était la même : je fus absolument ravi. Ma passion du livre trouvait donc pour se satisfaire une occasion nouvelle; j'étais sur la piste d'un mystère à éclaircir. Que de bonnes heures en perspective!

En chasse donc! m'écriai-je joyeusement, et que ce volume n'obtienne sa place sur les rayons de ma bibliothèque que le jour où son origine et son authenticité seront bien et dûment constatées.

Et me voilà parti!... C'est-à-dire je fus bien tout de suite prêt à partir, mais quel chemin prendre? où chercher? à qui m'adresser? Mon embarras fut grand dès le premier moment, puisque cette édition à peine indiquée par Asselineau et signalée par lui seulement n'était connue de personne, comme je m'en étais assuré depuis longtemps. Par où commencer mes recherches? sur quoi porteront-elles? Feuilleter le volume, en faire un examen approfondi en le comparant à l'in-8° de Delloye, c'était indiqué et tout à fait élémentaire, cela je le ferais quand je le voudrais; mais quel que puisse être le résultat de cet examen, il ne suffirait pas à me convaincre. Des différences de texte, des corrections, en supposant que je vinsse à en rencontrer, ne prouveraient pas suffisamment pour moi la priorité de l'édition. Cela pourrait concourir à appuyer une série d'observations, à les compléter peut-être, mais cela ne dirait pas pourquoi et comment cette édition avait pu paraître avant

celle de Delloye. Comment il se faisait qu'elle pût être la première, et pourquoi publiée par une maison de Leipzig, et puis si vite et si complètement disparue et oubliée.

Le pourquoi et le comment, tout était là pour moi ; c'est de ce point de vue que j'y trouvais un véritable intérêt. Reconstituer l'histoire de la publication, c'était l'authenticité prouvée bien autrement que par la comparaison des textes, car, assurément, il y avait une histoire, et c'est ce qu'il s'agissait de trouver pour que tous les doutes fussent éclaircis et que les deux éditions fussent classées définitivement.

Voyons, pensai-je encore, cela ne pourrait-il pas être une édition de contrefaçon datée de Leipzig, comme on les datait autrefois de Londres et d'Amsterdam? Mais non, puisque le nom des imprimeurs est le même, cela passe la contrefaçon. Cette remarque fut une inspiration. Immédiatement j'écrivis à MM. Plon et Nourrit, successeurs de Béthune et Plon, les imprimeurs de *Ruy Blas*. Ces messieurs, avec un empressement dont je leur suis reconnaissant, ne perdirent pas un jour pour me répondre, mais en m'avouant qu'ils ne pouvaient m'aider en rien. Car, me dirent-ils, « c'est à peine si les chefs actuels de notre maison étaient nés à cette époque si éloignée. (O ma jeunesse !) Il nous paraît vraisemblable, ajoutèrent-ils, que la mention : édition originale, avait pour objet la sauvegarde de la propriété littéraire en Allemagne à une époque où ses droits étaient encore fort mal définis et fort incertains au point de vue internationale en Europe. »

D'après cela, ces messieurs sembleraient disposés à croire que cette mention n'a pas une signification sérieuse et qu'il n'y a pas lieu de s'y arrêter; même pouvait-elle vraisemblablement posséder ce pouvoir de sauvegarder les intérêts de la librairie à cette époque? L'observation est de leur part une simple hypothèse. Mais cela est le moindre côté de la question. Que ce soit à tort ou à raison que cette mention décore la couverture de l'édition in-12, pour affirmer qu'elle est bien la première, ce qu'il importe de savoir, c'est comment elle peut l'être. Ce qu'il faut connaître, ce sont les raisons, assurément bien particulières, que devait avoir l'éditeur Delloye pour autoriser l'impression immédiate d'une autre édition rivale de la sienne; car cette édition, en français également, ne pouvait pas être faite pour l'étranger : on ne publie pas en France d'éditions en français exprès pour l'étranger, on traduit.

Ne serait-ce pas plutôt que, pour publier cette édition, dont rien n'explique la nécessité ou le but, les éditeurs Brockaus et Avenarius de Leipzig usaient non pas d'une simple autorisation qui semble inadmissible, mais bien de certains droits qui me sont inconnus ? J'ai bien déjà mes petites idées sur ce point, mais je n'ai pas encore de base assez probante pour y risquer des probabilités. Je ne me satisfais pas si aisément d'ailleurs, attendons. Ce qu'il me faudrait, c'est, par exemple, retrouver

l'éditeur Delloye ou ses successeurs; mais de ce côté mes démarches sont vaines : lui aussi était de cette époque si éloignée, hélas! dont il ne reste plus que le souvenir et dont il semble que je suis le seul survivant.

Une autre ressource me reste cependant. Ne pourrais-je retrouver Brockaus ou Avenarius? Pourquoi ne le tenterais-je pas?... En route pour l'Allemagne! Je vais écrire à Leipzig. J'écris sans tarder et sans tarder aussi une réponse m'arrive; elle est signée Brockaus, libraire-éditeur. Mais, hélas! voyez l'aventure, ce n'est pas mon Brockaus! Ce n'est pas l'éditeur vénérable, mon contemporain, non, celui qui me répond, c'est encore un jeune, et celui-là non plus n'était pas sur le radeau romantique de 1838, dont je suis décidément le dernier survivant dans toute cette affaire.

Sa lettre néanmoins est précieuse, comme vous allez en juger. M. Brockaus, second du nom, comprenant tout de suite l'importance bibliographique de ma question, s'y intéressa et fit des recherches. Il put m'assurer qu'il n'y avait chez lui aucune trace de cette édition, mais il apprit qu'elle avait été faite dans le temps par la maison *Brockaus et Avenarius, de Paris!* qui depuis 1850 n'existe plus. « Malheureusement, ajouta-t-il, les livres de cette raison sociale n'ont pas été conservés, car M. Avenarius, qui avait ses affaires entre les mains, est mort depuis peu de temps (tous!) de sorte qu'à mon grand regret, je crois impossible de trouver trace des circonstances, assurément curieuses, qui ont causé la publication, pendant la même année, de ces deux éditions françaises par deux maisons différentes. »

M. Brockaus regrettait de ne pouvoir rien m'apprendre d'intéressant; il se trompait, on va le voir, car un point bien important ressort de sa lettre : c'est que la maison dite de Leipzig, qui avait publié cette édition in-12, était à cette époque établie à Paris. La publication prend donc dès lors un intérêt qu'on ne peut nier et décidément quelque peu mystérieux. M. Brockaus ne s'y trompe pas, il entrevoit pour cette double publication des circonstances curieuses et d'autant plus singulières que les deux éditions sortent de la même imprimerie.

Nous voilà, je crois, sur une bonne piste; c'est de ce point qu'il faut partir. Ces différentes circonstances ne font-elles pas, en effet, supposer une entente entre les deux éditeurs? Si nous pouvons apprendre comment elle s'est formée, sur quel droit s'appuie chacune des deux parties, tout ce que nous voulons savoir nous apparaîtra clairement. Mais qui nous le dira? Les imprimeurs n'existent plus; la maison Brockaus a emporté dans la tombe le secret de ses affaires; Delloye n'a laissé aucune trace que je sache. Faut-il donc s'arrêter au moment précis où un rayon de lumière semble éclairer la route?

Il y a bien encore M. Paul Meurice que, dans d'autres circonstances, j'ai eu à remercier de son aimable bienveillance; je pourrais le consulter,

de même que M. Vacquerie. Mais ces messieurs, bien jeunes alors et tout à leur enthousiasme littéraire, ne s'occupaient guère de ces petites questions; ils me renverront sans doute au livre documentaire de la bibliographie intime du poète : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. Il y a là, en effet, beaucoup de détails de toute sorte, pas toujours très exacts, c'est vrai, mais intéressants quand même, et qui sait?... Eh bien, mais c'est une idée cela, j'ai là mon exemplaire; voyons un peu. Précisément, à la fin du second volume, il y est question de *Ruy Blas;* m'y voici... *Victor Hugo allait vendre le manuscrit à son éditeur d'alors, M. Renduel, lorsqu'un autre éditeur, M. Delloye, vint le lui demander, ainsi que l'exploitation de ses œuvres complètes pour onze ans, au nom d'une Société dont il était le gérant. M. Delloye offrait deux cent mille francs; il en ajouta quarante mille, et Victor Hugo ajouta de son côté deux volumes inédits.*

*Mais de Brockaus et Avenarius pas un mot!*

Patatras! voilà tout mon échafaudage qui croule, je suis pris! La découverte est assez concluante, n'est-ce pas? Je n'ai plus qu'à m'incliner et à jeter mes notes au feu. Qu'opposer à ce témoignage de l'auteur lui-même? Cette note si positive semble indiscutable. Sur le moment, j'en fus, je l'avoue, assez sérieusement troublé.

Cependant, raisonnons un peu : on allait vendre à Renduel, et c'est Delloye qui, survenant, obtient le manuscrit : c'est fort bien. Mais Brockaus? Voyons, que faites-vous de Brockaus? que faites-vous d'Avenarius et de leur édition? Et cette mention d'édition originale qui se dresse là en toutes lettres sous la garantie des imprimeurs de Delloye, comment l'expliquez-vous? Il n'y a pas à esquiver la question, il faut s'en expliquer. Et malgré l'affirmation de l'auteur, rien n'y fera pour moi :

Brockaus parle, il faut qu'on lui réponde.

dirai-je en parodiant Musset. Il est impossible, en effet, de passer outre. Il est impossible d'accepter la parole de l'auteur sans qu'il soit fait justice de la prétention excessive et non dissimulée de Brockaus. En dehors de tout usage, de tout précédent, *je suis l'édition originale, écrit-il au fronton de son volume;* et s'il a pu le faire, s'il a dû le faire peut-être, il faut bien admettre qu'il avait pour cela quelque bonne raison et même quelque droit.

Vous voyez que le mystère se corse; il y a en vérité des mélodrames de Bouchardy dont l'intrigue n'est guère plus compliquée que celle-ci. Au moins ces mélodrames ont-ils leur cinquième acte qui explique tout, avec un dénouement obligé dont le bon public se trouve toujours ravi. Aurons-nous le nôtre, ou faudra-t-il nous en tenir éternellement à des suppositions?

Des suppositions, j'en ai fait sans cesse et beaucoup au cours de ma patiente enquête. Je n'en avoue qu'une partie. En définitive, une sorte de conviction commence à s'en dégager et à s'établir dans mon esprit, et je crois le moment venu de faire connaître à tout hasard mon opinion personnelle. C'est une confidence que je vais vous faire, ami lecteur; nous verrons plus tard s'il y a lieu d'en faire une conclusion, un dénouement.

Tous les collectionneurs de romantique connaissent l'histoire singulière de la vente du manuscrit d'*Hernani :* on la trouve tout au long dans le *Victor Hugo raconté*. Parmi tous les étranges incidents qui signalèrent la première représentation de ce drame, le moins étrange ne fut pas celui de Victor Hugo poursuivi d'acte en acte par un petit homme au ventre arrondi, qu'il ne connaissait nullement, et qui, sans plus de façon, proposait de lui acheter sa pièce six mille francs, argent comptant. Ce petit homme, c'était le libraire Mame, qui réussit à convaincre si bien le poète, que le traité fut écrit, signé, payé sans désemparer, sur le comptoir d'un marchand de tabac voisin du Théâtre-Français. Mais, peu de temps après, Mame et Delaunay, sollicités par Barba, l'éditeur théâtral qu'ils avaient devancé, cédèrent à celui-ci, avec leurs droits sur la pièce, ce qui restait des exemplaires non vendus de leur édition. Barba en fit immédiatement changer la feuille de titre et la couverture, et y substitua son nom à celui de ces messieurs. Ces exemplaires se reconnaissent à ce qu'ils ne portent aucune mention d'édition, conservant ainsi leur qualité d'édition originale; ils sont fort rares et se trouvent très difficilement. Par contre, ceux de Mame et Delaunay sont parmi les moins rares dans la collection originale du théâtre de Victor Hugo. C'est que l'édition était à peu près épuisée lors de l'acquisition opérée par Barba.

Eh bien, si l'on veut s'arrêter un instant à cette situation, ne serat-on pas d'avis avec moi que quelque chose de semblable a dû se passer à propos de *Ruy Blas*, quoique le *Victor Hugo raconté* n'en dise pas un mot? Brockaus et Avenarius, libraires à Paris, n'auraient-ils pas joué là le même rôle que jouèrent Mame et Delaunay pour *Hernani?* Et, devançant les éditeurs ordinaires du poète, ne se seraient-ils pas, par d'habiles démarches, rendus acquéreurs du manuscrit, avant que Renduel et les autres y eussent songé? De même que Delloye intervenant comme le fit Barba, mais un peu plus tôt, n'aurait pas hésité à racheter à Brockaus le manuscrit de *Ruy Blas*, afin de l'ajouter aux œuvres complètes du poète, dont il venait d'obtenir l'exploitation par un traité de onze années.

Au premier coup d'œil, cela peut paraître un peu compliqué; c'est assez simple en réalité. Voyez ce qui serait arrivé pour *Hernani*, dont je viens de rappeler l'histoire, si Barba, désireux d'ajouter plus tôt cette pièce à sa collection théâtrale, fût venu en proposer le rachat à Mame et Delaunay avant la publication et pendant le tirage de leur édition! La

situation eût été exactement la même que celle que je suppose pour *Ruy Blas,* les arrangements à peu près les mêmes sans doute, et peut-être alors aurions-nous aujourd'hui à débrouiller la provenance de quelques exemplaires d'une édition rarissime au nom de Mame et Delaunay, tout aussi inconnue que celle de Brockaus et Avenarius pour *Ruy Blas,* tandis que celle de Barba serait restée sans conteste comme l'édition originale.

Telle est mon opinion. Voilà ce qui, pour moi, ressort clairement des observations faites au cours des mes recherches. En vérité, je ne puis rien affirmer absolument, puisque je n'ai pas la moindre preuve officielle à produire, mais j'avoue que ma conviction est néanmoins à peu près formée, non pas, cela est clair, pour tous les détails, mais au moins pour le fond.

Et s'il faut ajouter une autre preuve encore, pour mieux établir cette entente motivée entre les deux éditeurs, qui forme la base de mon raisonnement, je la trouverai dans ce fait qu'il ne faut pas négliger : qu'un certain nombre des exemplaires de l'édition Delloye portent à côté de son nom ceux de Brockaus et Avenarius à Leipzig; ce qui, à n'en pas douter, fut une des conditions exigées par Brockaus pour la cession du manuscrit, aussi bien que le droit d'imprimer sur lacouverture de son édition cette mention insolite d'édition originale.

Je crois que nous brûlons, comme disent mes petits enfants, et, par la réunion de tant de circonstances significatives, me voilà de plus en plus disposé à admettre que c'est bien là l'origine de l'édition in-12. Maintenant, le moindre fait qui tendrait à indiquer qu'elle a été imprimée la première changerait facilement mes suppositions en certitude absolue. Mais où trouver cette indication ? C'est ici sans doute que la comparaison des textes s'impose; ce travail il faut le faire. Peut-être la clef du mystère est-elle là !

Mais voici bien une autre affaire. Voyez combien sont amusantes et fécondes en surprises de tout genre ces recherches bibliographiques : sur ces entrefaites, je reçois *le Bibliophile parisien,* dernier numéro paru, et jugez de mon étonnement en y trouvant annoncé un second exemplaire de ma précieuse édition in-12. Surprise qui, un peu plus tard, recommencera dans un catalogue de Drocourt [1]. Et de trois !

Avez-vous remarqué ce fait étrange, qui se renouvelle régulièrement chaque fois que le hasard remet au jour un livre disparu qu'on avait recherché en vain pendant deux années : l'exemplaire retrouvé ne revient jamais seul, un autre, puis quelques autres apparaissent simultanément à peu de distance, et puis cela s'arrête, et jamais plus ensuite on n'en revoit davantage. Il semble que le bruit fait par la première appari-

1. Un exemplaire a paru à la vente Noilly; c'est celui du *Bibliophile parisien.* Un autre ensuite a paru dans le catalogue d'avril de Conquet; c'est celui de Drocourt. Il n'existe donc que trois exemplaires connus.

tion ait été une sorte de rappel battu pour réveiller les morts. L'appel a été entendu, tout ce qui se cachait se hâte de reparaître, puis le silence se fait de nouveau, il n'y a plus rien.

Ce *Bibliophile parisien* arrivait à son heure, comme pour répondre à ma question. C'est un catalogue généralement bien fait, raisonné, annoté d'une façon intelligente et dans lequel j'ai relevé plus d'une fois d'excellentes notes. Bien me prit cette fois de le consulter encore, car le travail qui me restait à faire venait d'y être fait de main de bibliophile. Ler édacteur, en se trouvant en face de son exemplaire, ne s'y trompa pas plus que M. Brockaus, pas plus que moi-même : il flaira le mystère et en chercha l'explication, du moins par un des côtés.

Voici l'intéressante notice qui suit la description du volume offert en vente :

« De toute rareté et à peu près introuvable. L'un des ouvrages de Victor Hugo les plus difficiles à rencontrer. Inconnu des bibliographes Asselineau et Parran, qui, l'un dans sa *Bibliographie romantique,* l'autre dans sa *Bibliographie de Victor Hugo,* l'ont cité en avouant ne l'avoir jamais rencontré.

Doit être considérée comme la seule véritable édition originale. A été imprimée par les mêmes imprimeurs que ceux de l'édition in-8°, regardée l'originale. Elle a été annoncée au moment de son apparition dans *le Journal officiel de la librairie* comme édition originale, et elle porte sur la couverture édition originale. A titre de preuve incontestable à l'appui de notre assertion, nous citerons une variante intéressante que nous y avons relevée (il en existe peut-être d'autres) ; page 13, premier vers, on lit :

Et c'est fort étonnant ce que vous dites là.

alors que, dans l'édition in-8° et dans toutes celles qui ont suivi, on lit :

Et c'est fort éloquent ce que vous dites là.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que, si les deux éditions en question avaient été imprimées en même temps, elles auraient porté le même texte. Si l'édition in-12 avait été imprimée après l'in-8°, son texte ainsi corrigé eût été celui des éditions postérieures, ce qui n'est pas. Il est donc évident que c'est l'in-12 qui a été imprimée la première, et qu'elle a été reproduite après avoir été corrigée, dans les éditions qui ont suivi, y compris ou à commencer par celle de Delloye.

Voilà qui est bien ; nous pouvons, je crois, d'après cela, affirmer que l'édition in-12 (ou in-18 d'après le journal) a été positivement imprimée la première ; le doute n'est plus permis.

Et voyez, ce point étant jugé, quelle force prennent mes suppositions sur le rôle joué dans l'affaire par Brockaus et Avenarius ! Car s'ils ont imprimé les premiers le manuscrit qu'on a corrigé après eux, n'est-il pas évident qu'ils l'avaient acheté eux les premiers, comme Mame et Delaunay avaient acheté celui d'*Hernani*, et tout aussi évident alors que Delloye était survenu à son tour pour le leur racheter, comme était survenu Barba pour racheter *Hernani*.

Je l'ai dit, mon raisonnement ne repose que sur des suppositions; mais avouez, ami lecteur, que vous êtes bien près d'être de mon avis, tant il semble difficile de mettre autre chose à la place de mes probabilités ? Quel dommage que le rédacteur de la note, avec un peu plus de curiosité, après avoir démontré la priorité de son édition, n'ait pas été frappé comme moi par ce qu'il y avait d'étrange dans le fait même, et ne se soit pas demandé comment les choses avaient pu se passer ! Ah ! si comme lui j'habitais Paris !

Tel qu'il est néanmoins, son travail nous rapproche de la conclusion. Je l'ai, vous le pensez bien, repris pour mon compte, ce travail, et j'ai retrouvé dans le texte tant d'autres variantes, que je juge inutile de les détailler ici ; celle citée plus haut suffit, comme je le disais au début, pour appuyer mes observations et les compléter. C'est ce que j'attendais de la comparaison des textes, et il s'en faut de peu que je sois absolument satisfait.

J'allais donc conclure, car il faut enfin y arriver, mais un dernier scrupule me reste, et je ne puis me tenir de chercher à lui donner satisfaction : je veux épuiser toutes les chances possibles d'arriver à une solution complète de la question. Vous connaissez *la Bibliographie de la France ?* Ce recueil hebdomadaire est divisé en deux parties : le journal proprement dit, qui est la bibliographie générale de tout ce qui a été publié dans la huitaine ; puis le feuilleton ou courrier de la librairie, composé des annonces commerciales des libraires et éditeurs ; annonces explicatives, détaillées, des livres qui viennent d'être mis en vente et de ceux qui vont paraître.

Eh bien, le rédacteur du *Bibliophile parisien*, à qui nous devons un renseignement si précieux, ne nous dit pas dans laquelle de ces deux parties il l'a trouvé. Il convenait cependant de nous le faire savoir, car si c'est dans le feuilleton que la publication est signalée, par une annonce particulière de Brockaus, n'est-il pas permis d'espérer qu'une note explicative s'y trouve qui serait une révélation ? Je désirerais donc être à même de consulter ce recueil, ne serait-ce que pour n'avoir plus rien à regretter en fait de recherches. Mais le trouver à New-York, il n'y faut pas songer. Où le prendre alors ? A Paris, ce n'est pas non plus si facile; qui donc le posséderait parmi mes relations ? En vérité, je ne soupçonne personne : une pareille collection, amassée peu à peu, régulièrement, de-

puis tant d'années, cela passe un peu les forces ordinaires d'un simple bibliophile. Mais, parbleu ! n'ai-je point mon affaire ?

En route pour la Belgique ! Je vais aller frapper à la porte de M. Ch. de Lovenjoul.

Après Leipzig, Bruxelles :

C'est du Nord aujourd'hui que me vient la lumière.

Déjà je suis sûr du plus aimable accueil, et je sais bien que, chez M. de Lovenjoul, beaucoup d'expérience et de savoir seront mis, s'il y a lieu, à ma disposition avec empressement ; n'est-il pas un de ceux pour qui fut trouvée la définition si exacte de M. de Sacy : « Le bibliographe est un bibliophile savant » ? Je lui écris alors, je le mets au courant des faits et le prie de consulter pour moi, avec toute sa sagacité, le recueil qu'il ne peut manquer de posséder.

Et, sans tarder, voici la réponse que je reçois : « ... Figurez-vous que mon exemplaire de *la Bibliographie de la France* est incomplet du feuilleton jusqu'en 1853 (!!) Je ne puis donc, à mon grand regret, vous dire tout ce que vous me demandez. Voici pourtant ce que je trouve dans le journal même, numéro du samedi 1er décembre 1838, et que je transcris à votre intention :

« Page 571. 6,047. *Œuvres complètes de Victor Hugo*. Drame. Tome VII. *Ruy Blas*, in-8° de 17 feuilles 1/4. Imp. de Béthune, à Paris. A Paris, chez Delloye, place de la Bourse, n° 13. Prix : 6 francs.

« Page 572. 6,057. *Ruy Blas*, drame en cinq actes, par Victor Hugo. In-18 de 5 feuilles. Imp. de Béthune, à Paris. Représenté le 8 novembre 1838, pour l'ouverture du théâtre de la Renaissance. Édition originale.

« Tous les journaux ont cité le vers :

Dont la barbe fleurit et dont le nez trognonne.

qu'on lit dans la scène VII de l'acte IV. *La Quotidienne*, dans son feuilleton du 22 novembre, donne une explication sur ce vers. »

« D'après cette transcription scrupuleuse, ajoute M. de Lovenjoul, vous voyez que l'édition in-18 est indiquée comme originale, et ce doit être celle-là, qui, pour une raison commerciale quelconque, a dû être expédiée tout entière en Allemagne et s'y vendre sous couverture allemande. Vous remarquerez, du reste, qu'elle n'est pas indiquée en vente à Paris, ni ne porte aucun prix. » Et non plus aucun nom d'éditeur, ajouterai-je, ni l'indication du pays. Il est clair que c'est une simple annonce de constatation pour régulariser l'existence de l'édition.

Mais, cette fois, je n'ai plus rien à demander, et bien que le feuilleton

désiré m'échappe, tout ce que je voulais savoir, je le trouve dans l'intéressante communication de M. de Lovenjoul. Je pourrais, à ce propos, me livrer à une foule d'observations nouvelles et qui ne manqueraient pas d'intérêt, pour appuyer triomphalement ma thèse; je vous en ferai grâce, ami lecteur, je ne veux pas abuser de votre patience, si tant est que vous m'ayez suivi jusqu'ici. Sans m'arrêter à ce que pourrait révéler encore la comparaison de ces deux annonces d'une rédaction si différente et si caractéristique, je ne vous présenterai qu'une seule remarque, la plus probante à mon sens, c'est que l'annonce de Brockaus a été publiée là dans le même numéro, à côté de celle de Delloye. Or, *la Bibliographie de la France* étant le moniteur de la librairie, son journal officiel, pouvez-vous croire que cette fameuse mention d'édition originale que je dresse sans cesse devant vos yeux eût pu paraître là, à cette place autrement officielle que la couverture d'un livre, si elle n'en avait pas eu le droit, si elle n'était pas le résultat d'une convention faite entre les deux éditeurs? ou alors sans qu'une protestation se soit élevée immédiatement de la part de Delloye, dans le numéro suivant? Je n'insisterai donc pas sur un point qui me paraît de toute évidence. La cause est jugée, et, sans hésitation, nous serons tous d'accord, n'est-ce pas? pour reconnaître que l'in-12 de Brockaus et Avenarius, imprimé le premier et présenté comme tel au *Journal de la librairie*, est bien incontestablement l'édition originale du *Ruy Blas* de Victor Hugo.

Que la postérité m'entende!

Quant à mes suppositions sur le pourquoi et le comment, cet objet de mes longues recherches est le point le plus piquant de toute l'affaire; peut-être ne m'est-il pas permis d'espérer qu'elles seront acceptées avec la même confiance; sur cela non plus je n'insisterai cependant pas davantage, malgré les nouvelles preuves rencontrées dans les curieux détails de ces deux annonces. Si j'en ai dit assez pour vous convaincre, mes chers lecteurs, j'en serai charmé, vous pouvez le croire. Si je n'ai pas entièrement réussi, peut-être au moins aurai-je suffisamment déblayé le mystère, pour que les bibliographes de l'avenir y trouvent leur profit et m'en sachent quelque gré. Peut-être même leur rendrai-je service encore en leur laissant, avec cette incertitude, une occasion suffisante pour déployer quelque jour leur sagacité à la recherche d'une solution meilleure.

N'est-ce pas ce que Rossini appelait si plaisamment : semer de la graine d'académiciens?

Quant à moi, ma conviction est faite et, sauf pour quelques détails dont j'accepte d'avance la rectification, je n'ai plus de doute que l'histoire du manuscrit de *Ruy Blas* soit la même que celle du manuscrit d'*Hernani* Et, jusqu'à preuve du contraire, je garderai cette conviction, qu'un renseignement bien positif pourrait seul ébranler.

En définitive et comme conclusion, disons que la découverte de notre in-12 n'empêchera pas, j'imagine, l'in-8° de Delloye de tenir sa place dans la collection des dix in-8° du théâtre de Victor Hugo. Mais pour les bibliophiles convaincus, pour les collectionneurs désireux de posséder l'œuvre originale au complet, il leur faudra y joindre le petit in-12 de Leipzig, qui désormais figurera incontestablement comme la véritable édition originale. Restera à le trouver!

Et maintenant, cher et précieux petit volume, objet de ma sollicitude, après tant de perplexités, nous allons donc nous retrouver dans une sincère conviction, pour ne plus nous quitter! Ton temps d'épreuve est passé. Ton acte civil bien et dûment paraphé, tu peux reparaître au grand jour et réclamer la place que tu mérites, la place qui t'est due!

Je te dois de bien bonnes heures, je veux t'en être reconnaissant.

La promesse que je te fis dès le premier jour, je la tiendrai : tu seras relié de main de maître, tu brilleras au premier rang des chefs-d'œuvre impérissables du grand poète, sur la tablette d'honneur de ma bibliothèque, où, pour la joie de mes yeux, il me sera donné de t'admirer encore pendant de longues années, j'y compte bien.

Car, pour finir par le mot d'un homme d'esprit, d'un des charmeurs de notre temps, M. Arsène Houssaye : « Vivre en collectionnant, à ses moments perdus, il n'y a pas de plus grande volupté pour l'esprit. C'est, en outre, prendre un brevet de longue vie : tous les collectionneurs vivent longtemps; ils meurent quasi centenaires, tant ils ont peur de ne plus voir les petits chefs-d'œuvre qu'ils ont amassés. »

Ami lecteur, ami collectionneur, pénétrons-nous de cette douce certitude, et, sans nous préoccuper de l'heure fatale si lointaine, collectionnons!

C. JOLLY-BAVOILLOT.

**New-York, 1886.**





# LE SCRIPTORIUM D'UN COUVENT[1]

FRÈRE AMAURY.

LOUANGE à Dieu et à la Vierge Marie ! Voici mon trentième Psautier que j'achève !

FRÈRE BONIFACE.

Et moi j'espère mettre demain l'*explicit* à ma quatrième Bible.

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE.

C'est parfait. Justement j'ai reçu hier, de notre couvent d'Aix-la-Chapelle, une missive où l'on me propose d'échanger un Donat contre un Psautier. Et la Bible que vous terminerez demain, frère Boniface, pourrait bien avoir prochainement l'honneur d'aller entre les mains de notre glorieux empereur, que Dieu garde ! Il aime les belles choses, et nous avons à lui demander la confirmation des privilèges que nous dispute l'esprit chicanier du bourgmestre.

FRÈRE OTTO.

Nous vivons dans un siècle malheureux : la foi se meurt.

1. Notre collaborateur, M. Victor Fournel, a détaché pour nous les pages qu'on va lire d'une longue série de scènes où il s'est attaché à faire revivre la vie intellectuelle, civile, religieuse, populaire, du plus grand siècle du moyen âge, — le XIIIe, — dans un cadre à la fois historique et dramatique, en groupant toutes les figures de l'époque autour d'Albert le Grand, ce précurseur que

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE, allant à une table où sont assis plusieurs scribes.

Et vous, ne perdez pas de temps : le nombre de nos élèves croît chaque jour, et notre école est prise au dépourvu. Ces pauvres enfants n'ont qu'un *Doctrinal* pour cinq ou six : cela fait pitié. (*A l'un d'eux.*) Soignez vos rubriques, mon frère. Vous auriez dû employer la couleur rouge : elle aide beaucoup le regard. (*Aux autres.*) Votre écriture cursive n'est pas suffisamment lisible. Un *Doctrinal* n'est pas un *Missel* sans doute. Il n'est pas sur vélin, pas même sur parchemin, mais sur simple papier de coton. Il n'est point enrichi de miniatures ; il n'a pas une reliure d'or ou d'argent rehaussée de pierres précieuses, mais une humble reliure de cuir ou de bois. Cependant il n'est guère moins précieux en son genre et ne doit pas être moins soigné, étant la mamelle nourricière qu'il faut rendre accessible et attrayante à ces jeunes esprits.

FRÈRE OTTO.

Je vous admire, frères scribes, de rester de la sorte assis et courbés tout le jour. Moi qui ai porté la cuirasse et peiné par le soleil, le vent, la pluie et la neige, je n'en pourrais faire autant.

FRÈRE MATHIEU.

Ni moi, bien que j'aie souvent conduit la charrue, à jeun, à travers des champs pleins de cailloux, sous les intempéries du ciel.

FRÈRE AMAURY.

Oui, quoiqu'on ne remue que les doigts, tout le corps participe à l'effort et l'attention qu'on porte à son travail ajoute encore à la fatigue.

FRÈRE OTTO.

Quand même je devrais acheter à ce prix mon salut éternel, je crois, je sens que je ne le pourrais.

FRÈRE AMAURY.

Affaire d'habitude.

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE, au frère Otto.

Cependant si le Révérend Père prieur vous l'ordonnait, en vertu de la sainte obéissance ?

FRÈRE OTTO.

Il faudrait donc aussi qu'il me donnât votre tête et votre main. La mienne n'a été dressée qu'à manier l'épée ou la hache, et mon cerveau a durci sous le heaume. Que le Révérend Père m'ordonne d'aller pieds nus jusqu'à Rome, de faire à genoux le pèlerinage des cent trois églises et chapelles de Cologne, de me battre seul contre dix infidèles, j'obéirai. Mais, s'il m'ordonnait de copier les Saints Évangiles, comment pourrais-je obéir ? Je ne suis qu'un ignorant, mon frère, et je me trouve tout honteux d'être au milieu de savants tels que

sa science universelle fit passer pour sorcier, et dont la légende semble avoir inspiré celle de Faust. Ces quelques pages, où sont mis en scène le *scriptorium* du couvent des dominicains de Cologne dont maître Albert était le supérieur, et les discussions des élèves de son école, rentrent dans le cadre, sinon dans l'ordre habituel des travaux du *Livre*, et nous pensons qu'on les lira avec plaisir.

vous. C'est à peine si, en dehors de mes Heures, j'ai lu dans toute ma vie autre chose qu'*Alexandre le Grand* et *la Guerre de Troie*. Encore n'en ai-je jamais dépassé la moitié.

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE, souriant.

Lecture un peu profane, mon frère.

FRÈRE OTTO.

Il est vrai ; je m'en confesse. Mais j'étais encore dans le monde. Et d'ailleurs je n'aime ni ne comprends que les batailles.

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE.

Eh bien, lisez cette histoire de la septième croisade. Ce sont toujours des batailles, mais des batailles sacrées, où les chevaliers du Christ combattent sous l'étendard céleste contre les païens rangés sous le diabolique drapeau de Mahom, comme jadis l'archange Michel contre Lucifer. Lisez-la.

FRÈRE OTTO.

La septième croisade. Celle qu'a faite mon frère Richard !... Ah ! que je le voudrais ! Mais...

FRÈRE BONIFACE, déposant son pinceau.

Nous la lirons ensemble, frère Otto. J'ai les yeux meilleurs que les vôtres. Ne vous inquiétez pas.

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE, examinant son manuscrit.

Par les corps saints, c'est le ciel ouvert ! Venez voir, venez tous voir.

Tous accourent et poussent des exclamations admiratives.

Frère Boniface, jamais vous n'avez rien fait d'aussi beau, et maître Stephan se reconnaîtrait vaincu. Votre Bible surpasse celle qui nous a été léguée par Mgr Conrad de Hochstaden. Regardez ce Jésus couché dans la crèche : quelle grâce dans le mouvement de ses petites mains et dans le sourire qui entr'ouvre doucement ses lèvres ! Mais la Vierge agenouillée est peut-être plus admirable encore. Oh ! frère Boniface, avouez qu'elle vous est apparue et qu'elle a posé devant vous comme devant saint Luc.

FRÈRE AMAURY.

Remarquez-vous que saint Joseph ressemble à maître Albert ?

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE.

Oui, oui, et frère Boniface s'est représenté lui-même dans l'un des deux bergers qui se tiennent debout à l'entrée de l'étable en ôtant leurs bonnets.

FRÈRE AMAURY.

Ce que je trouve de plus beau ce sont les anges. Comme ils planent dans un ciel d'or avec leurs ailes d'azur et leurs robes de pourpre, en semant des fleurs sur l'enfant divin !

FRÈRE MATHIEU.

L'âne et le bœuf sont plus beaux encore. On les croirait vivants. Et cette campagne qu'on aperçoit par la fenêtre ouverte ! Je la reconnais. Oui, je reconnais les arbres, la colline, la rivière, le village. C'est Kœnigsdorf, c'est mon

pays. Par mon saint patron, il me semble que j'y suis encore, et que je rêve, et que Friedrich va m'éveiller pour les semailles !

FRÈRE BONIFACE.

J'ai fait de mon mieux, j'ai fait de mon mieux.

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE.

Vous avez fait une merveille, un chef-d'œuvre. Plus on le regarde, plus on y trouve de choses à admirer. Voyez cet encadrement, avec son portique trilobé et ses rinceaux entremêlés de fruits. Et aux angles des bordures, ces miniatures si fines qu'on les croirait peintes avec le cil d'un enfant. Non, maître Stephan lui-même n'a jamais si richement représenté les trois Mages sous leurs diadèmes d'or, marchant dans le rayon de l'étoile, suivis de leurs chameaux et de leurs esclaves. Frère Boniface, nous vous devions déjà un Rational des divins offices et un Boèce qui font l'admiration des connaisseurs. Mais votre Évangéliaire va être la perle de notre bibliothèque, et je veux l'enchâsser dans un écrin digne de lui. La reliure sera d'ivoire, avec bandes d'or et d'argent encadrées de perles, de rubis et d'émeraudes. Sur chaque plat, le meilleur ouvrier de Cologne sculptera à jour la Mort du Christ et la Résurrection, et sur les bandes de métal repoussé, les figures des Évangélistes, avec les animaux symboliques, en déroulant de l'un à l'autre les bustes des patriarches et des grands prophètes, dans des médaillons entremêlés des instruments de la Passion.

FRÈRE BONIFACE.

C'est trop d'honneur, trop d'honneur.

TOUS.

Non, non.

FRÈRE BONIFACE.

Il me semble... réfléchissez... que cela va coûter beaucoup d'argent, beaucoup.

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE.

Cela en vaut plus encore.

FRÈRE MATHIEU.

Et cela en rapportera plus.

FRÈRE AMAURY.

Un pareil livre est l'honneur d'un couvent.

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE.

On viendra le voir de cinquante lieues à la ronde.

UN JEUNE MOINE, le tirant par la manche.

Mon frère !

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE.

Qu'y a-t-il ?

LE JEUNE MOINE, le conduisant à un gros livre, attaché par une chaîne à un pupitre.

Je ne comprends pas bien ce passage d'Eusèbe. Voici une grande demi-heure que j'en cherche le sens

LE FRÈRE BIBLIOTHÉCAIRE.

Oh ! mon enfant, comment avez-vous pu vous abstraire ainsi dans votre étude pendant que nous faisions tant de bruit ? Mais attendez quelques minutes encore. La cloche va marquer l'heure qui ramène la solitude et le silence du travail. Vous consulterez l'un de nos frères hellènes.

La cloche sonne. Trois portes s'ouvrent sous le cloître et laissent passer des flots d'écoliers qui se répandent dans les galeries, sous les fenêtres du scriptorium. Les clercs théologiens se groupent dans la cour et se promènent, Bibliers et Sententiaires en groupes séparés.

LOTHAIRE.

Salut à l'aigle du *trivium !*

ARNOUL.

Honneur à celui qui brille dans le *quadrivium* comme une lampe au milieu d'un carrefour !

LOTHAIRE.

Comme une veilleuse, tout au plus.

ARNOUL.

*Quid novi ?* Pourquoi les vôtres mènent-ils si grand tapage ?

LOTHAIRE.

C'est une aventure singulière. Un nouvel astre s'est montré à l'horizon, et nous venons d'assister à son lever.

ARNOUL.

Parlez sans image.

LOTHAIRE.

Nous étions réunis pour la leçon de mathématiques et d'histoire naturelle. Le temps se passait et le maître n'arrivait pas.

ARNOUL.

Qui est votre maître ?

LOTHAIRE.

Eh ! quoi, vous ne savez pas que c'est frère Henri de Saxe ! Déjà les plus turbulents se préparaient à organiser des parties de balle quand la porte s'ouvrit tout à coup, et le maître apparut, le visage enflammé, la poitrine haletante, si troublé qu'il ne s'aperçut pas de notre désordre. Il monta dans sa chaire en tâtonnant, balbutia quelques mots comme en rêve, puis se prit la tête dans les mains et tomba dans un silence profond. Nous nous regardions stupéfaits. Un instant après, un long soupir sortit du fond de son âme, et promenant sur nous un regard égaré : « Disciples bien-aimés, dit-il, je vous demande pardon. Je ne me sens pas en état de parler. — Henri, qu'avez-vous ? » s'écria, en s'élançant vers lui, ce nouveau frère venu de Paris avec maître Roger, et qui assistait depuis quelques jours à la leçon, confondu au milieu de nous. Mais, sans répondre, le maître, penchant la tête, se prit à pleurer dans les bras de son ami : « Allez dans votre cellule ; reposez-vous, lui dit frère Jean de Paris. Qu'on le reconduise : il est malade. Ne vous inquiétez pas, Henri : si vos élèves le permettent, je vais vous suppléer aujourd'hui. » Il prit alors la parole avec une aisance et une lucidité merveilleuses. Les plus ignorants étaient étonnés de

le comprendre ; les plus rebelles subissaient le charme et l'autorité de sa parole. En vain l'impétueux Wenceslas et le subtil Brunon essayèrent d'argumenter contre lui : il les confondit par des réponses brèves, nettes, décisives.

ARNOUL.

C'est qu'il est de Paris, — Paris, la ville au ciel clair, qui fait les esprits lumineux ; Paris, la source d'où la science jaillit d'un jet limpide et continu.

LOTHAIRE.

Vous oubliez que là où est maître Albert, là est la source

CRIS DES ÉLÈVES.

Vive frère Jean de Paris ! Qu'il soit notre maître désormais !

GROUPE DE BIBLIERS, tournant dans la cour.

Il y a quatre fins dernières,... sept dons du Saint-Esprit,... sept œuvres de charité... Je dresse le tableau des vertus et des vices... Il faut prendre les arbres généalogiques de Pierre de Poitiers.

Ils passent.

GROUPE DE SENTENTIAIRES, derrière eux.

Mais comment la concupiscence peut-elle être dans l'enfant qui vient de naître ? — Elle y est en puissance.

Ils passent.

WENCESLAS.

Rendons-nous tous en ordre chez le prieur, pour lui demander de donner une chaire à frère Jean de Paris.

BRUNON.

Je vais vous prouver qu'on ne peut donner une chaire à frère Jean, parce que frère Jean n'existe pas.

WENCESLAS.

Allons donc !

BRUNON.

Et surtout qu'on ne peut lui donner celle de frère Henri, attendu que frère Jean et frère Henri ne font qu'un.

ADELBERT.

Es-tu fou ?

ARNOUL.

Laissez parler.

BRUNON.

En effet, si vous croyez aux universaux...

ADELBERT.

Oui, j'y crois.

BRUNON.

Alors, le genre homme, l'humanité, est un être réel existant par lui-même?

ADELBERT.

Oui.

BRUNON.

Et cet être réel doit se retrouver identiquement et intégralement dans chaque homme, sans quoi cet individu n'appartiendrait pas au genre ou à l'espèce humanité ?

ADELBERT.

Oui.

BRUNON.

Je te tiens ! Donc, chaque individualité n'est qu'un accident de l'espèce, qui est seule essentielle, qui a seule une existence véritable. Il ne reste qu'une substance unique, revêtue de formes variables, de pures apparences qui s'évanouissent comme le nuage, comme la fumée. Par conséquent...

WENCESLAS.

Par conséquent, tu n'existes pas plus que frère Jean. Donc, tu n'as pu nous démontrer que frère Jean n'existe pas. Donc...

ARNOUL.

Bien riposté !

GROUPE DE BIBLIERS, tournant.

Savez-vous combien il y a de versets dans les Psaumes ? — Et vous, quel est le plus long de tous ? — Saint Paul a dit : « La charité est la plénitude de la loi et le complément de toutes les vertus. » — Oui, mais le mot *foi* se trouve plus souvent que le mot *charité* dans la Bible.

GROUPE DE SENTENTIAIRES.

Puisque le baptême efface le péché originel, il devrait détruire la concupiscence, qui en est la suite. — Cependant elle subsiste. — Distinguons : elle ne subsiste pas comme péché, c'est-à-dire comme œuvre du diable, mais seulement comme peine du péché, en quoi elle est l'œuvre de Dieu.

ARNOUL.

Holà ! savants clercs, je vois que votre science divine méprise notre science humaine. Vous vous promenez à l'écart, loin des profanes. Eh bien, venez là, que je vous pousse une botte, et parez-la si vous pouvez.

LUDOLPH.

Volontiers. Et moi, ensuite, je vous en pousserai une autre.

Les écoliers se groupent autour d'eux.

ARNOUL.

Répondez d'abord à ma difficulté. Dieu le Père a-t-il eu la puissance et la volonté d'engendrer son Fils ?

LUDOLPH.

Sans aucun doute.

ARNOUL.

Alors il existe donc dans le Père une puissance et une volonté qui ne sont pas dans le Fils ?

LUDOLPH.

Il y a longtemps que Pierre Lombard, le maître des sentences, a résolu cette objection. Il est vrai que le Père a engendré volontairement ; cependant la génération est un effet de la nature, non de la volonté. Il est Père de la même manière qu'il est Dieu. Sa paternité n'émane donc point de sa volonté, pas plus que sa divinité elle-même.

ARNOUL.

La réponse manque de clarté.

LES SENTENTIAIRES.

Comment ? En quoi ?

BRUNON.

Elle est irréprochable, conforme aux principes.

LUDOLPH.

Vous voyez. A mon tour maintenant. Peut-on être sauvé sans la foi ?

ARNOUL.

Non, car il est écrit : « Celui qui n'aura pas eu la foi sera condamné. »

LUDOLPH.

Et quel est le modèle du chrétien qui veut être sauvé ?

ARNOUL.

Le Christ.

LUDOLPH.

Cependant le Christ n'a pas eu la foi.

ARNOUL.

Que dites-vous ?

WENCESLAS.

Il blasphème !

LES SENTENTIAIRES.

Attendez.

LUDOLPH.

Le Christ ne pouvait avoir la foi, puisque la foi est un assentiment de l'esprit aux choses qu'il ne voit pas, et que lui avait la connaissance claire, distincte et directe des choses.

BRUNON.

C'est vrai.

ARNOUL.

Comment expliquez-vous cela ?

LUDOLPH.

Cherchez d'ici à demain. Demain, si vous n'avez pas trouvé, je vous donnerai la réponse. Et, une autre fois, jeune homme, ne vous attaquez plus si présomptueusement aux clercs.

WENCESLAS.

Voilà l'aigle du *trivium* déplumé !

On rit.

GROUPE D'ÉCOLIERS, à l'extrémité du cloître.

Vive frère Jean !

BRUNON.

C'est Jean de Paris qui sort. Courons.

LES ÉCOLIERS.

Vive frère Jean ! Portons-le en triomphe.

JEAN DE PARIS.

Mes amis, mes amis, à quoi pensez-vous ? De grâce ! — Voulez-vous me rendre ridicule ?

TOUS.

En triomphe !

JEAN DE PARIS.

Brunon, Wenceslas, défendez-moi.

On l'emporte ; il se débat.

BRUNON.

Laissez-vous faire. Vous croyez qu'on vous porte en triomphe ; vous vous trompez : on ne vous porte pas, puisque vous n'existez pas ; et cependant, si vous n'existez pas, vous ne pouvez vous tromper.

JEAN DE PARIS.

Enfant, vous en êtes toujours à ces jeux de l'école !

TOUS.

Silence ! Silence ! Il va faire une leçon. Hissez-le bien : que tout le monde le voie ! que tout le monde l'entende ! Silence !

JEAN DE PARIS, avec autorité.

Mettez-moi à terre : il faut que j'aille visiter frère Henri.

Les écoliers le déposent.

BRUNON.

C'est frère Henri qu'on vient de porter en triomphe aussi bien que vous, et c'est vous qui êtes malade aussi bien que frère Henri.

JEAN DE PARIS.

Jouez au palet : ce sera plus divertissant et tout aussi utile que de vous amuser à ces bagatelles philosophiques. Depuis plus d'un siècle, Hugues de Saint-Victor a enterré le réalisme et les universaux se sont dissipés sous son souffle en vapeurs légères.

ARNOUL.

Eh bien, un siècle, c'est juste le terme : nous sommes en retard d'un siècle sur Paris.



Manesse. sc. LE LIVRE - VII^e Annee Imp. A. Quantin.

**CHAMPFLEURY**

D'apres une aquarelle de Paillet

BRUNON.

Cependant permettez. Porphyre...

WENCESLAS.

Et Duns Scot...

ADELBERT.

Thomas d'Aquin, lui aussi...

LOTHAIRE.

Et maître Albert donc ?

CRIS CONFUS.

Non, non, pas maître Albert. — Si. — Non.

BIBLIERS.

Hérésie ! Les nominalistes sont des hérétiques. — Voyez Roscelin. — Voyez Abélard !

SENTENTIAIRES.

Hérétiques vous-mêmes ! — Pierre Lombard ! — Lisez Pierre Lombard. — Direz-vous que le maître des sentences est un hérétique ?

TOUS ENSEMBLE.

Et Aristote ? — Aristote est pour nous. — Au contraire. — Je vous le prouverai. — Je vous en défie.

LE FRÈRE PORTIER.

La paix ! la paix ! Allez faire votre tapage ailleurs.

LOTHAIRE.

Il va nous mettre d'acccord. Portier, quelle est votre opinion, bien au juste, sur le réalisme d'Aristote ? Ne craignez pas de vous exprimer franchement.

LE PORTIER.

Mauvais plaisant ! Allez dehors : la leçon est finie.

LOTHAIRE.

Voici mon ami Arnoul, l'aigle du *trivium*, qui prétend qu'Aristote est pour l'idée *in abstractu*. Mais, d'un autre côté, les Arabes, et vous-même, portier, j'en suis sûr...

LE PORTIER, le poussant vers la porte.

Je vous apprendrai à vous moquer d'un honnête frère convers et d'un homme d'âge.

LOTHAIRE.

Eh bien, allons poursuivre notre discussion aux *Trois Mages*. Portier, vous aurez cela sur la conscience. En rang, camarades, et attention au refrain !

*En spumat in cratere*
*Vinus, vina, vinum,*
*— Et in omni genere*
*Vinum est divinum :*
*Loqui facit clericum*
*Optimum latinum.*

TOUS.

*Bibunt omnes creaturæ :*
*Buvons sans fin ; buvons toujours,*
*A nos amours !*
*Piget, pudet, pœnitet*
*Tædet atque miseret*
*Nos mensuræ.*

**Ils s'éloignent. On les entend encore.**

LOTHAIRE.

*Potatores inclyti*
*Senes et juvenes,*
*Dulces, lenes, jucundi*
*Sunt et amabiles.*
*Bibam, dum recipiam*
*Requiem æternam.*

TOUS.

*Bibunt omnes creaturæ...*

LOTHAIRE.

Le seigneur archevêque !

**Tous se taisent et se jettent à genoux. L'archevêque passe, avec son cortège, en leur donnant sa bénédiction.**

VICTOR FOURNEL.





# CHRONIQUE DU LIVRE

## RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

---

Nous donnons dans cette livraison un très beau portrait à l'eau-forte de notre collaborateur Champfleury, qui vient de publier un ouvrage éminemment original : *la Comédie de l'apôtre*. Ce portrait, absolument inédit, a été gravé par M. Manesse, d'après une très belle aquarelle de F. Paillet, qui figurait au dernier Salon. Nous avons pensé que nos lecteurs seraient charmés de posséder un curieux portrait de l'auteur des *Bourgeois de Molinchard* à sa table de travail et d'avoir sous les yeux la physionomie vivante de celui qui a écrit pour *le Livre* tant de pages d'érudition aimable et tant de souvenirs anecdotiques d'une note si fine et si personnelle.

---

### PETIT SUPPLÉMENT A LA CINQUIÈME ÉDITION DU GUIDE COHEN

La librairie Rouquette vient de mettre en vente la cinquième édition du *Guide de l'amateur de livres à figures du* XVIII^e *siècle*, connu des bibliophiles sous le nom de *Guide Cohen*. C'est M. le baron Roger Portalis qui a refondu, corrigé, annoté et augmenté cette nouvelle édition qui, tirée à mille exemplaires, est déjà entièrement épuisée.

Un de nos lecteurs, bibliographe attentif et minutieux, qui signe Jacques de Valence, nous envoie quelques notes précieuses pour servir de supplément à cette cinquième édition du Cohen. Nous nous empressons de porter ces notes à la connaissance de nos nombreux abonnés, qui sauront apprécier cette bonne aubaine. M. le baron Portalis pourra les utiliser pour la sixième édition de cet illustre guide, qui, évidemment, ne sera jamais aussi complet qu'on le pourrait rêver.

Voici ces notes dans leur stricte concision bibliographique :

*Almanach de Nancy*. Nancy, 1792. In-12. — Fig. n. sig.
*Almanach de Priape*, pour l'année 1741. In-24. — Texte et fig. gravés. (Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Amour, etc., par le comte d'S***.)

*Almanach des émigrans.* A Coblentz, de l'imprimerie des Princes, 1792. In-18 orné d'une fig. n. sig.

*Almanach des Muses de l'École centrale des Deux-Sèvres.* Niort, an VII (1799). In-12. — Beau frontispice.

*Almanach des plus jolies femmes du Palais-Égalité.* Paris, s. d. (vers 1794). In-18. — Frontispice n. sig.

*Almanach du bataillon des vétérans volontaires de la garde nationale sédentaire du canton de Paris;* avec leurs noms, demeures, etc. Paris, an VII (1799). In-18. — Frontispice en couleurs.

*Almanach nouveau des citoyennes actives de Paris consacrées aux plaisirs de la République.* De l'imprimerie Blondy et Consœurs, an Ier (1793). In-18. — 1 fig. libre.
Catalogue Tumin : 100 francs.

*Amours d'Héloïse et d'Abélard (Les).* Dédiées aux âmes sensibles. Paris, chez Esnauts et Rapilly, s. d. (Avec un calendrier pour 1786). In-32. Texte gravé. — Portraits d'Héloïse et d'Abélard et 12 jolies fig. n. sig.

Arioste. — *Orlando Furioso* di Ludovico Ariosto. Parigi, Appresso Marcello Prault, 1768. 4 vol. in-12. — Portrait gravé par Littret. Titres de J.-M. Moreau, gravés par F. Godefroy. — Fig. de Cochin fils, gravées par F.-A. Aveline.

*Ascension de Louis XVI, roi des Juifs et des Français,* ornée d'une gravure allégorique. Au ciel même, de l'imprimerie des saints Archanges, et sous la direction du Père éternel, qui n'entend pas raillerie sur les inepties nationales, 1790. In-12.

> Curieuse figure, n. sig., représentant Louis XVI, couronné et portant le manteau fleurdelisé, mis en croix; à sa droite et à sa gauche, le clergé et le Parlement. Dans le fond, l'Assemblée délibère, tandis que, sur le devant, des canons sont braqués sur elle.
>
> (*France juive*, par Drumont.)

Bélier. — *La Culotte,* chanson érotique, sur différents sujets, et singulièrement sur la Révolution française, par le sieur Bélier, sergent de la garde nationale de Versailles. Paris, chez Girardin. — Aux dépens de l'auteur. S. d. (1790). In-8° de 22 p. — Frontispice dessiné par J.-B. Huet.

Vente Nadaillac, 1885 : 18 francs.

*Changement de décoration,* ou vue perspective de l'Assemblée nationale des Français. Ouvrage unique et impartial, enrichi de portraits gravés d'après nature, avec des notes historiques. Au Champ de Mars, de l'imprimerie des Confédérés, sous les auspices de l'hypocrite Blondinet, et avec privilège de l'ambitieux Sylvain. L'an II des horreurs populaires, 1793. In-8° de 25 p. (chiffrées de A à Z). Texte imprimé en rouge. — 4 planches de caricatures n. sig., également tirées en rouge.

Vente du Dr de Bailleul, 1886 : 15 francs.

Coissin. — *Almanach des prisons,* ou anecdotes sur le régime intérieur de la Conciergerie, du Luxembourg, etc., et sur différents prisonniers qui ont habité ces maisons, sous la tyrannie de Robespierre, avec les chansons, couplets qui y ont été faits (par Coissin). Paris, Michel, an III. In-18. — Frontispice, n. sig., représentant Samson se guillotinant lui-même.

*Composition démocrati-fuge, contre la rage française,* par un médecin spirituel. A Coblentz, et se trouve à Paris, 1792. In-8°. — Fig. n. sig.

*Corps d'observations de la Société d'agriculture, de commerce et des arts,* établie

par les États de Bretagne. — Années 1757 et 1758. — Rennes, J. Vatar, 1760. In-8°. — Front., vign. sous le titre, 2 fig. et 3 vign. (dont l'une représente la Bourse de Nantes). Le tout gravé par C. Baquoy.

*Crimes constitutionnels de France (Les)*, ou la désolation française décrétée par l'Assemblée dite nationale constituante, aux années 1789, 1790 et 1791. Acceptée par l'esclave Louis XVI, le 14 septembre 1791. Paris, Lepetit et Guillemard, 1792. In-8°. — Front. n. sig.

Catalogue P. Mahé : 15 francs.

*Curieux précoces (Les)*. Paris, Janet. s. d. (Almanach pour 1794). In-12 de 64 p. (0m,23 sur 0m,18). Texte gravé. — 8 jolies figures.

(Bibliographie des impressions microscopiques, par Ch. Nauroy.)

Dalencé. — *Curieux traitté de l'Aiman*. Divisé en deux parties. La première contient les expériences et la seconde les raisons que l'on en peut rendre, par M. D*** (Dalencé). Suivant la copie. Imprimé à Paris en 1712. In-12. — Front. dessiné par J.-P. Aubry et 33 fig. n. sig.

*Délices des spectacles (Les)*, ou choix d'ariettes nouvelles. Paris, Janet, an VII. In-32. — 6 figures.

Catalogue Tumin : 12 francs.

Desbillons. — *Francisci Josephi Desbillons fabulæ* Æsopiæ. Mannhemii et Parisiis, apud J. Barbou, 1768. 2 vol. in-8°. 16 fig. inventées et gravées par Egid Verhlst.

166e catalogue Clouzot, 1886 : 6 francs.

La 5e édition du Cohen n'indique qu'une édition de 1778 en 1 vol.

*Description abrégée des principales régions de la terre*. Tirée des plus fameux voyageurs, pour servir d'introduction à la géographie. Paris, 1728. In-8°. Texte gravé. — 36 fig. n. sig. représentant tous les costumes des peuples de la terre à cette époque.

Dubroca. — *Les Femmes de la Révolution*, par Dubroca. Paris, an X (1802). In-12. — Frontispice par Bonneville.

Dusaulchoy (J.-F.-N.). — *Almanach du peuple* pour l'année 1792, par J.-F.-N. Dusaulchoy. Paris, s. d. In-12. — Frontispice n. sig.

*École de la modestie (L')*, ou le manteau civique, dédié aux enfants de la nation Paris, Janet, s. d. (Almanach pour 1791). In-64. — 13 figures.

(Bibliographie des impressions microscopiques, par Ch. Nauroy.)

*Empire de la beauté (L')*, étrennes au beau sexe. Paris, 1795. In-18. — Curieux volume entièrement gravé, composé de chansons galantes avec figures.

*Esprit du siècle (L')*, ou les prestiges de l'imagination. Paris, chez Joubert, doreur (vers 1790).

*Nécessaire des dames et des messieurs*, ou dépositaire fidèle et discret, composé d'un papier nouveau (vers 1790), 2 parties in-16 en 1 vol.

Cet Almanach très rare, entièrement gravé, est orné de douze charmantes figures, non compris le frontispice, gravées par Dorgez, dans le genre de celles de Moreau le jeune, qui ornent l'ouvrage intitulé : *Tableau de la bonne compagnie* (par Restif de la Bretonne). Ces figures, très intéressantes au point de vue du costume, portent comme légendes : *les Folies amoureuses, le Conseil facile à suivre, le Batelier vindicatif, l'Esprit du siècle*, etc. — Welschinger : *les Almanachs de la Révolution*.

*Étrennes à la jeunesse*, almanach chantant pour l'année 1799. Paris, Janet, s. d. In-512 de 64 p. (0m,022 sur 0m,017). Texte gravé. 8 jolies figures, n. sig., très curieuses au point de vue des costumes et de la petitesse.

Cet almanach est le plus petit livre du XVIIIe siècle.

*Étrennes sans pareilles*, ou les amusements du cœur et de l'esprit. Paris, chez Marcilly, s. d. In-64. — 12 fig. n. sig.

Petit chansonnier de l'époque du Directoire. Catalogue Tumin : 20 francs.

*Fastes de la République françoise*. Ouvrage orné de gravures d'après les dessins de Monnet. Paris, Louis, 1793. 2 vol. in-18. — 2 fig. gravées par J.-B. Depréel, d'après Monnet.

*Flûte et le tambour* (*La*), ou le bon tems revenu. Dédié à la Fédération générale du 14 Juillet 1790. A Paris, chez Champigny, s. d. (1790). — Figure aux traits, n. sig. représentant les trois ordres.

GASSIER et THÉODORE. — *Almanach des Sans-Culottes*, par Gassier et Théodore. S. l. an III. In-18 avec fig.

GOUGES (Olympe de). — *Lettre au peuple*, ou projet d'une caisse patriotique, par une citoyenne. A Vienne et se trouve à Paris. 1788. In-8° de 32 p. — Fig. de Desrais, gravée par Frussotte.

*Id.* — *Remarques patriotiques*, par la citoyenne auteur de la *Lettre au peuple*. S. l. n. d. In-8°. — Fig. de Desrais, gravée par Frussotte.

*Histoire des campagnes du Roy*. Dédiée à Sa Majesté. A Paris, 1751. In-4°. Texte gravé. — Portrait de Louis XV peint par Listard, gravé par Petit et 45 médaillons en 44 planches (la première en contenant 2).

Un des médaillons de la première planche (celui qui représente le portrait du Roy) porte la signature de J. BOUCHET, et on lit dans la bordure : « La tête du Roy retouché (*sic*) par J. CHEVALLIER). » Enfin, la dernière planche est signée : J.-A. OGER SCRIPSIT.

LONGUS. — *Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, escrites en grec par Longus et translatées en françois par Jacques Amyot. Édition enrichie des planches originales dessinées et gravées par Philippe d'Orléans, régent de France. Paris, Debarle, 1796. In-8°. — 30 fig. dont celle dite aux « Petits Pieds ».

Catalogue Mahé, 1878. — 25 francs.

LOUIS XVI. — *Règne de Richard III*, ou doutes historiques sur les crimes qui lui sont imputés, par M. Horace Walpole, traduit de l'anglais par Louis XVI, imprimé sur le manuscrit écrit en entier de sa main, avec des notes. Paris, Lerouge et Debray, 1800, in-8°. — Fig. n. sig.

MACAULAY (Aulay). — *Polygraphy* or short hand made easy. To the meanest capacity, being an universal character fitted to all languages. Which may be learnd by this book, without the help of a master. Third edition with his latest improvements by the inventor Aulay Macaulay. London, 1756. In-12. — Front. n. sig. et 1 feuillet contenant les armes de George, prince de Galles.

*Manuel des amis de la Constitution*, contenant le Livre des postes, la Constitution française, accompagnée des Entretiens du père Gérard, par Collot, chansons patriotiques, etc. Paris, 1792. In-32. — 3 fig. allégoriques.

*Mémoires pour servir à l'histoire de la jonglerie*, dans lequel on démontre les

phénomènes du mesmérisme. Nouvelle édition précédée d'une lettre sur le secret de Mesmer par M. Retz. On y a joint une réponse au mémoire qui paraît ici pour la première fois. A Londres et se trouve à Paris, chez Mequignon, 1784. In-8°. — Fig. représentant 6 sujets dont 5 en médaillons.

Catalogue Mahé, 1878. — 10 francs.

*Pange Lingua*, complainte démocratico-royale, par l'auteur du *Veni Creator Spiritus*. A Saint-Cloud, 1790. In-8°. — Fig. n. sig.

Porée (Ch.). — In regales Ludovici XV, et Maria nuptias, Carmina, in schola rhetorices scripta et recitata a selectus. Rhetoribus in regio Ludovici Magni collegio Societatis Jesu Carminum argumenta proposita fuerant a P. Carolo Porée, Societatis Jesu Sacerdote. S. l. 1726. In-8° carré. — Fleuron sur le titre, 9 vignettes (la première contient les portraits, en buste, de Louis XV et de Marie Leczinska) et 3 culs-de-lampe (se répétant chacun deux fois). Le tout dessiné et gravé par Ch. Simonneau.

*Prières pour les aristocrates agonisans*, avec l'office des morts et les litanies de la lanterne. A Paris, de l'Imprimerie du clergé, 1790. In-8°. — Fig. n. sig. portant comme légende : « le Tombeau des aristocrates ».

*Procès des conspirateurs Hébert, Ronsin, Vincent et complices*, suivi du Précis de la vie du P. Duchêne. Paris, Caillet, an II. — Fig. n. sig.

*Recueil d'hymnes républicaines* qui ont paru à l'occasion de la fête à l'Être suprême, qui a été célébrée décadi 20 prairial, l'an second de la République françoise; précédé des discours de Maximilien Robespierre au peuple réuni. Nouvelle édition augmentée. Paris, Barba, an II. In-12. — Fig. représentant la Montagne au champ de la Réunion.

*Reine magicienne (La)*. A Londres, 1791. In-12. — Fig. n. sig.

*Répertoire des voyageurs (Le)*. Paris, Jubert, s. d. (almanach pour 1790). In-512. (0m,023 de haut. Texte gravé. — 8 jolies fig.

*Spatantigarude*, vieux conte nouveau. A Londres et à Paris, chez Cailleau, 1785. Petit in-8°. — Figure représentant un renard jouant de la flûte au milieu de satyres qui dansent en rond.

Curieuse pièce contre la médecine.

Thévenot. — *L'Art de nager*, avec des avis pour se baigner utilement, etc., par Thévenot. Quatrième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée; suivie de la dissertation sur les bains des Orientaux, par M. P. D. L. C. A. A. P. Paris, Lamy, 1782. In-18. — Frontispice de Martinet et 22 figures dessinées et gravées par Ch. Mœtte.

*Tiamy ou la cachette de mon oncle*, histoire de quatre enfans du mystère et de leur parens. Paris, chez Pigoreau, 1800. — Figure dessinée par Binet et gravée par Bovinet.

Il existe des exemplaires avec la figure avant la légende.

*Toilette de Vénus (La)*, dressée par l'amour. Paris, Duchêne, s. d. (vers 1770). In-8°. — Recueil de romances publié en 10 (ascicules, ornés chacun d'un frontispice gravé par Duclos. (Le même répété dix fois.)

*Tyrannie de Carnot*, ou les Carnutes. Anecdote druidique, écrite il y a deux cents ans, dans laquelle les événemens de la Révolution française, depuis le 14 juillet 1789 jusqu'au 18 fructidor an V, sont prophétisés. Paris, an VI. In-8° de 52 pages.

— Frontispice satyrique, n. sig., sur lequel Carnot est représenté avec un aigle sur la poitrine.

VANIÈRE. — Jacobi Vanieri e societate Jesu sacerdotis Prædium Rusticum. Nova edito auctori et emendatior. Parisiis, Bordelet, 1756. In-12. — Frontispice gravé par Brunet et 16 fig. n. sig.

La cinquième édition du *Cohen* ne signale que les éditions de 1774 et de 1786.

*Vautours du XVIII*e *siècle* (*Les*), ou les Crésus modernes au tribunal de l'opinion publique. Almanach orné de gravures, par A. Denis. Paris, 1798. In-18. — Curieux frontispice.

Vente Nadaillac. — 9 fr. 50.

*Vieux tribun et sa bouche de fer* (*Le*). Paris, imprimerie-librairie du Cercle social, 1796. Huit numéros et l'appendice en 1 vol. in-8°. — Le premier numéro est accompagné d'une figure intitulée : *la Création*, gravée par Berthaut d'après Raphaël.

J'en ai vu un exemplaire avec la figure avant la légende.

VOLTAIRE. — *La Pucelle d'Orléans*, poème héroï-comique en 21 chants. Londres (Cazin), s. d. In-18, 1 front., 1 port. et 21 fig. assez libres (quelques-unes très découvertes).

Catalogue Mahé : 100 francs.

Voir pour cette édition l'article publié récemment dans *le Livre* par M. E. Mahé.

JACQUES DE VALENCE.



*L'administrateur-gérant :* A. SAUPHAR.

1886

7e ANNÉE
DOUZIÈME LIVRAISON
10 DÉCEMBRE
N° 84

# Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

*Archives des Ecrits de ce Temps*

— Paraît le 10 de chaque mois —



PARIS
MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

**ABONNEMENTS :**
Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.
*La livraison vendue séparément, 5 fr.*

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

# LE LIVRE

— SEPTIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 DÉCEMBRE 1886



## AVIS

*Les Abonnements ne sont faits que pour une Année.*

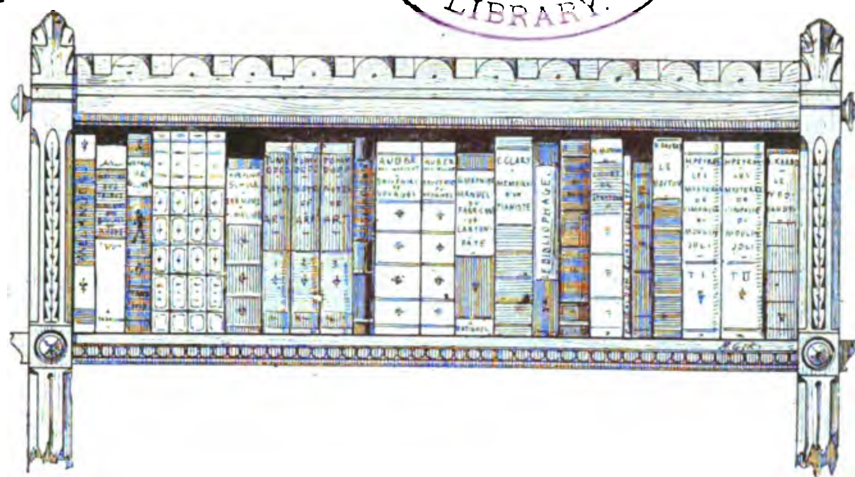
| | |
|---|---|
| Paris | 40 fr. |
| Province | 42 fr. |
| Étranger (union postale) | 46 fr. |

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoît, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.


Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

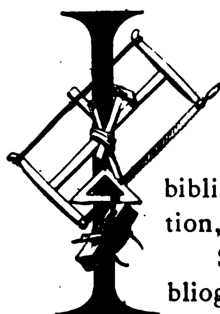
Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.


**AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.**



# DES BIBLIOTHÈQUES

## AU POINT DE VUE DE L'AMEUBLEMENT[1]

L y a dix-huit siècles, Cicéron écrivait à son ami Atticus : « Les livres sont la meilleure société de l'homme instruit et studieux, ce sont, en même temps que ses instruments de travail, ses compagnons assidus. Ils sont sa distraction, sa joie, la passion de sa vie. Sa bibliothèque est une sorte de paradis, un lieu de contemplation, d'effusion, c'est le tabernacle de sa pensée. »

Sans remonter jusqu'au déluge, comme le fameux bibliographe allemand J.-J. Mader[2], il est permis de croire que les bibliothèques ont commencé à figurer dans l'ameublement, lorsque les hommes furent assez civilisés pour avoir des livres.

On ne s'étonnera donc pas si, à toutes les époques, dans le mobilier

1. Pour bien interpréter, par le dessin, la monographie de notre collaborateur Spire Blondel, sur les *bibliothèques-meubles*, nous avons pensé qu'il était préférable de n'emprunter aucun cliché au *Dictionnaire du mobilier* et aux différents ouvrages sur l'agencement des livres dans l'antiquité; nous nous sommes donc adressé à un ingénieux compositeur-ornemaniste, M. Adolphe Giraldon, en le priant de se laisser aller à sa fantaisie et de dessiner pour *le Livre* une série de bibliothèques originales, en différents styles modernisés, pouvant être exécutées selon les goûts des amateurs. C'est ainsi que *le Livre* publie une dizaine de types de bibliothèques d'une rare originalité et d'un extrême bon goût. Ces dessins n'interprètent que de très loin le texte de M. Spire Blondel, mais chacun y trouvera son compte et nombre de nos lecteurs, nous en sommes assuré, puiseront dans ces compositions bibliothéco graphiques plus d'une idée neuve pour l'organisation de leur *home* bouquinier. O. U.

2. Dans ses deux dissertations : *De scriptis et bibliothecis antediluvianis*, et *De bibliothecis*, 1666, in-4°.

des peuples cultivés, la bibliothèque a tenu la place d'honneur, a été un symbole de supériorité.

L'étymologie du mot bibliothèque indique d'elle-même la forme primitive de ce meuble : le grec *bibliothêkê* est formé de *biblion*, livre, et de *thêkê*, armoire, boîte.

On manque de renseignements sur la forme des bibliothèques grecques. Athénée, au premier livre de son *Banquet*, mentionne celles qu'avaient formées le tyran Polycrate, de Samos, le poète Euripide, l'archonte Euclide et le philosophe Aristote. Xénophon parle également de celle d'Euthydème.

Une armoire ou un coffre suffisaient pour contenir le petit nombre de volumes dont les hommes instruits, en Grèce et à Athènes même, avaient besoin alors pour posséder la somme de connaissances de leur pays et de leur temps.

Les bibliothèques particulières étaient néanmoins fort rares. Polybe [1] écrit que l'on peut s'adonner sans péril ni peine aux recherches qui ne demandent que des livres, « pourvu qu'on se fixe dans une ville bien pourvue de documents, ou qu'on ait une bibliothèque municipale dans son voisinage ».

Après la conquête de la Grèce, le goût des livres ne tarda pas à faire des progrès chez les Romains. Ce peuple qui, sans cesse occupé d'expéditions guerrières, avait montré jusqu'à cette époque peu d'empressement pour la culture des lettres, commença d'y prendre goût, par un commerce plus fréquent avec les Grecs, dont la littérature et les arts étaient bien capables d'adoucir ce qui restait de rudesse dans le caractère de ces vainqueurs du monde.

Alors les collections de livres devinrent nombreuses, et les bibliothèques firent partie intégrante de tout riche ameublement.

Dans les derniers temps de la République, le bon goût exigeait que chacun eût chez soi une salle élégamment ornée de livres. Les riches habitations des campagnes s'en trouvaient même pourvues. C'était devenu un genre, une véritable mode, à ce point que bien des gens avaient chez eux de splendides bibliothèques et n'étaient souvent pas en état de lire le titre de leurs ouvrages. Sénèque raille d'une façon piquante ces amateurs prétentieux et ignorants [2]. Lucien s'est amusé à écrire contre eux un traité entier [3].

Cicéron et Atticus, l'érudit Varron et l'empereur Auguste, ainsi que les favoris de ce dernier, Agrippa et Mécène, possédaient de belles bibliothèques. Il en était de même de Sylla, propriétaire des œuvres d'Aristote, et de Lucullus, non moins renommé par le luxe de sa table et de ses jar-

1. T. XII, p. 27.
2. *De la tranquillité de l'âme*, 9.
3. *Contre un ignorant bibliomane.*

dins, que par son goût éclairé pour les beaux livres. Nous savons d'autre part, sur le témoignage d'Aulu-Gelle et de Suétone, que Tibère, Vespasien et Domitien avaient formé chacun une bibliothèque spéciale à leur usage, et que celle de ce dernier, ainsi que le rapporte Eusèbe de Césarée, fut détruite par l'incendie qui consuma le Capitole, sous le règne de Commode.

Outre les bibliothèques des empereurs, il y en avait de particulières dans les principales villes. Les volumes calcinés que l'on a découverts et que l'on trouve encore de temps en temps dans les ruines d'Herculanum et de Pompéi prouvent que les bibliothèques étaient répandues et entraient dans la dépense des simples particuliers.

Mais quelle était la forme de ces meubles ? En quoi consistait leur agencement ?

C'est ce que nous allons examiner.

Les livres, qui chez les Romains avaient la forme de rouleaux, dit M. René Ménard [1], se placèrent d'abord dans des boîtes circulaires munies d'un couvercle et pouvant se fermer à l'aide d'une petite clef. Des courroies qu'on y fixait servaient à les transporter d'un endroit à un autre, et, quand les Romains se rendaient à leurs villas, ils emportaient avec eux leurs auteurs favoris. Toutefois cette manière de serrer les livres ne pouvait être commode que pour ceux qui en avaient très peu. Mais quand on en possédait un grand nombre, on les disposait sur des tablettes, qui répondaient aux casiers de nos bibliothèques. « Lorsque tu seras retiré dans mon cabinet, dit Ovide parlant à son livre, dans ses *Tristes*, et que tu auras pris place dans ta petite loge sur mes tablettes, tu verras tes frères rangés par ordre, comme enfants d'un même père et les fruits de mon étude ; chacun porte son titre à découvert, avec son nom inscrit sur le front. »

Une bibliothèque romaine se plaçait ordinairement, comme nous l'apprend Vitruve [2], dans une pièce exposée au levant, afin d'avoir plus de clarté le matin, qui était l'heure où l'on travaillait généralement, et aussi afin d'éviter les vers produits par l'humidité qu'amènent les vents d'ouest et du midi.

On a découvert à Herculanum des bibliothèques à peu près intactes. Le long des murs, des casiers ou des armoires contenaient les livres ou rouleaux (*volumen*, volume, de *volvere*, tourner), ou les livres reliés (*liber*) déposés à plat sur les tablettes.

Les bibliothèques étaient effectivement divisées par armoires et numérotées, car Vospicus dit que dans la sixième armoire de la bibliothèque Ulpienne, fondée par Trajan, il y avait un livre d'ivoire : « Habet bibliotheca Ulpia in armario sexto librum elephantinum [3]. »

1. *Vie privée des anciens*, t. II.
2. T. VI, p. 7, 10.
3. *In Tacito*, 8.

La pièce découverte à Herculanum ressemblait à une sorte de cabinet de travail, assez petit pour que l'on pût toucher les deux parois en étendant les deux bras. Selon Pline le Jeune, les casiers portaient le nom d'*armaria.* Sénèque les appelle *locumenta*, Juvénal *foruli* et Martial *nudi.*

Les armoires et les casiers s'élevaient à hauteur d'homme ; chaque volume présentait celle de ses tranches dans laquelle était le *pittacium*, c'est-à-dire l'étiquette qui portait inscrit le nom de l'ouvrage. Cicéron, si passionné pour les livres, écrivait à son ami Pomponius, au sujet de sa bibliothèque qu'il avait fait rétablir, après son exil, dans son cher *Tusculum : Bibliothecam mihi tui pinxerunt constructione et sittybis; eos velim laudes.* « Vos ouvriers ont parfaitement arrangé (décoré) ma bibliothèque, quant à la disposition des livres et des étiquettes ; faites-leur-en mon compliment [1]. » Et ailleurs, s'adressant au même : « Depuis que Tyrannion a mis un si bel ordre dans ma bibliothèque, elle est comme l'âme de ma maison. Dionysius et Ménophyle lui ont été d'un merveilleux secours ; rien de plus beau que le coup d'œil de ces rayons de votre goût, d'après la manière élégante dont ils ont étiqueté nos livres : tout est du plus bel effet [2]. »

En résumé, les rouleaux de papyrus étaient placés de manière à tenir le moins de place, c'est-à-dire qu'on les glissait à côté les uns des autres dans leurs cases, comme nos marchands de papier de tentures disposent leurs rouleaux dans leurs boutiques. Mais on avait soin que l'*umbiculus*, avec sa bossette, fût toujours en avant. La profondeur des rayons était d'environ 40 centimètres. Mais on n'entassait pas, sans divisions, les rouleaux les uns sur les autres ; car il eût été difficile de tirer un rouleau placé dans la partie inférieure de l'armoire, et qui eût supporté la charge des rouleaux supérieurs. Il y avait donc autant de rayons que de rangées de rouleaux ; et ces montants étaient plus ou moins séparés les uns des autres, selon la quantité de rouleaux qui appartenait soit à un même auteur, soit à une partie des connaissances humaines [3].

Dans les bibliothèques luxueuses, les armoires destinées à renfermer les volumes étaient en bois de cèdre. Ces armoires ne se trouvaient pas seulement le long des murs, mais il y en avait encore d'isolées, disposées au milieu de la pièce.

Au dire de Boëce [4], les intervalles des murailles qui servaient de séparation à ces armoires étaient parfois incrustés de plaques d'ivoire et de verre diversement coloré. *Nec bibliothecæ potius comptos ebore, ac vitro parietes, quam tuæ mentis sedem requiro.* Asinius Pollion avait

1. T. IV, 5.
2. T. VI, 8.
3. Gabriel Peignot, *Essai historique sur la reliure des livres*, p. 61.
4. *De la consolation de la philosophie*, t. Ier, 5.

même poussé la magnificence jusqu'à orner sa bibliothèque avec les portraits et les bustes des grands hommes, les statues de Minerve, des Muses, etc. Cet exemple fut suivi par les riches amateurs, comme on le voit par Cicéron, Horace et Martial.

Sidoine Apollinaire, au v[e] siècle, cite plusieurs bibliothèques particulières de la Gaule : telles sont les bibliothèques de Lupus, professeur à Périgueux; du consul Magnus, à Narbonne; de Ruricius, évêque de Limoges. Il est surtout entré dans des détails curieux sur celle du préfet Ferreolus, dans sa maison de Prusiane, située sur les bords du Gardon, près de Nîmes. Cette bibliothèque, qui possédait un grand nombre d'auteurs profanes et d'écrivains grecs traduits en latin, était partagée en trois classes : l'une destinée à l'usage des femmes, la seconde aux littérateurs de profession, la troisième au vulgaire des lecteurs. « On voyait, écrit Sidoine à son ami Donidius, beaucoup de livres; tu dirais des tablettes destinées aux ouvrages de grammaire, ou les degrés de l'Athénée, ou enfin les armoires qui remplissent les boutiques des libraires [1]. »

Les irruptions des barbares, plus terribles et plus destructibles que les inondations, les volcans et les tremblements de terre, eurent bientôt fait disparaître de l'Italie les bibliothèques qui s'y étaient multipliées depuis quatre ou cinq siècles. Celles de l'Orient échappèrent à ce torrent dévastateur, et les villes de l'Égypte et de l'Asie conservèrent leurs collections de livres.

Le premier de tous les peuples où l'on voie des bibliothèques, remarque Bossuet sur la foi de Diodore de Sicile [2], est en effet celui d'Égypte. Cet ancien auteur rapporte que le roi Osymandias, contemporain de Priam, roi de Troie, avait formé, dans son palais, une bibliothèque fermée par une porte sur laquelle on lisait ces mots : *Officine médicinale de l'âme.* ψυχῆς ἰατρεῖον. Malheureusement ce nom, que l'historien grec donne comme étant celui d'un monarque égyptien, n'a été l'objet d'aucune identification sérieuse, et l'on n'a trouvé, à Thèbes, aucun vestige du tombeau du prétendu roi.

Quoi qu'il en soit, une chambre du temple de Denderah est nommée *bibliothèque;* sur la porte est gravée la palette des scribes. Cette salle contient un catalogue des manuscrits qu'elle renfermait, lesquels étaient écrits sur peau et serrés dans des coffres. La déesse Sawekh, la déesse des livres, qui était vénérée à Memphis dès la IV[e] dynastie (4235-3951 av. J.-C.), présidait aux bibliothèques [3].

Mais, avec les progrès de la civilisation, les bibliothèques égyptiennes se perfectionnèrent. L'historien Paul Orose, contemporain de saint Augustin et de saint Jérôme, étant à Alexandrie vingt ans après

1. T. I[er], 9.
2. T. I[er], 49.
3. Paul Pierret, *Dictionnaire d'archéologie égyptienne.*

l'expédition de Théophile, qui avait obtenu de l'empereur Théodose, en 390, un édit lui permettant de démolir tous les temples de la ville, entre autres, celui de Sérapis, où beaucoup de livres étaient conservés, put voir encore les restes échappés au pillage, les tablettes mêmes vides ou brisées : *armaria librorum exinanita.*

A l'époque de leur prospérité, les Arabes remplacèrent également, pour la conservation des livres, les coffres par des armoires avec tablettes. Au IXᵉ siècle, lorsque le fanatisme musulman se fut calmé, ce peuple intelligent porta en Espagne le goût des sciences et des lettres. Al-Hakem II, roi de Cordoue, qui en 963 succéda à son père Abdérame III, avait rassemblé une riche bibliothèque qu'il avait lui-même coordonnée et classée. « Elle était soigneusement divisée en compartiments dans chacun desquels se trouvaient les livres qui traitaient d'un objet spécial. Chaque armoire, chaque rayon, avait des tables, et toutes ces tables étaient réunies en une table générale [1]. »

Mahomet II, le célèbre sultan qui fit la conquête de Constantinople (1453), passe chez les Turcs pour un des premiers sages de leur religion, pour le protecteur déclaré des lettres, et un de leurs plus illustres Mécènes. Il était l'ami des savants, il assistait à leurs disputes, donnait de l'argent aux plus habiles et récompensait les poètes et les orateurs distingués. Ce fut lui qui fit graver cette sentence en langue arabe sur la porte de sa bibliothèque : « L'étude des sciences est un précepte divin pour les vrais croyants. »

Selon toute probabilité, cette bibliothèque était organisée à la manière arabe, et les livres reposaient dans des armoires ou des vitrines rangées le long des murs.

On trouve quelques détails intéressants sur les meubles de la bibliothèque impériale du grand sérail de Constantinople, dans l'historien turc Reschid Effendi : « Il y avait, dit-il, dans le trésor royal du sérail, une multitude infinie de livres choisis et précieux, rassemblés en partie des dons faits au gouvernement, en divers lieux, ou acquis par le gouvernement même, depuis les premiers temps de la fondation de l'Empire ; mais ils étaient couverts de poussière et devenus dans les armoires la proie des vers. La plupart se trouvaient dans un tel état de délabrement, qu'il était impossible aux personnes de l'intérieur du sérail de s'en servir, quelque bonne volonté qu'elles en eussent, et on n'en pouvait même retirer aucun profit, tant ils étaient mal en ordre et confondus pêle-mêle [2]. »

L'empereur Achmet III, ne voulant pas laisser plus longtemps languir dans l'oubli tant de livres précieux, devenus inutiles aux savants et

1. *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, traduit de l'espagnol de Joseph Conde, par Marlès, t. Iᵉʳ, p. 472.

2. Toderini, *la Littérature des Turcs*, t. II, p. 47.

soustraits à leurs regards, transporta tous ces volumes dans la nouvelle bibliothèque qu'il fit construire dans son palais, et qui fut achevée l'an de l'hégire 1132 (1720 de l'ère chrétienne). Cette bibliothèque resta comme l'ancienne inaccessible aux infidèles, c'est-à-dire aux chrétiens, comme les appellent les musulmans. Mais, d'après le témoignage d'Ismaël Bey, savant turc versé dans la langue grecque et la langue italienne, et qui fut dix-neuf ans page au sérail, ce qui lui permit de pénétrer plusieurs fois dans la bibliothèque impériale, on sait que les livres y étaient enfermés dans des armoires, et que leurs titres étaient écrits dessus, selon l'usage des Ottomans. De plus, tous les volumes étaient marqués d'un grand cachet noir, montrant qu'ils appartenaient à la Bibliothèque impériale. « Celle-ci, pour dire enfin quelque chose du local même, est toute pavée de marbre, et les murailles sont incrustées de marbres orientaux les plus précieux. Les livres sont rangés dans des armoires fermées de jolis grillages et de belles glaces, tout autour il y a des sofas pour s'asseoir. C'est ainsi que m'en a parlé un Géorgien qui avait dans le sérail des personnes de connaissance de sa nation, et qui était entré plusieurs fois dans cette bibliothèque impénétrable aux Francs[1]. »

Dans une autre bibliothèque, celle de Sainte-Sophie, les livres avaient été renfermés dans des étuis peints de différentes couleurs, puis placés horizontalement dans des armoires adossées aux murs et défendues par des grillages de cuivre[2]. La bibliothèque de Rhagib Pacha était plus élégante et plus ornée que les autres. « On tourne autour d'une grande enceinte qui est au milieu, fermée par une grille de fer très haute et richement dorée, qui garantit les armoires où sont les livres. Dans les vitrines du milieu, travaillées en bois de noyer, dorées aussi et fermées par des glaces, on voit les livres couverts de beaux étuis, sur lesquels on lit le nom de l'auteur et le titre de l'ouvrage. Les étuis sont entourés d'un cordon, et par un mécanisme ingénieux, en tirant le cordon, le livre sort de son étui[3]. »

Quant aux bibliothèques privées, il en existe de très luxueuses. Les Turcs se plaisent à couvrir proprement leurs livres, à les revêtir de maroquin à filets d'or, et à les enfermer dans des étuis bien travaillés, qu'ils déposent dans d'élégantes vitrines en bois de cèdre ou de noyer, quelquefois ornées de colonnades, dont le chapiteau est plaqué de nacre; le reste est doré[4].

Il n'en est pas de même des Persans. S'il faut en croire la description que fait Chardin de la Bibliothèque royale d'Ispahan, les murs de leurs bibliothèques étaient alors de bas en haut percés de niches de 15 à

1. Toderini, *la Littérature des Turcs*, t. II, p. 50.
2. *Idem*, p. 76.
3. *Idem*, p. 124.
4. *Idem*, p. 132.

16 pouces de profondeur (environ 45 centimètres) qui servaient d'ais ou de tablettes. « Les livres y sont couchés à plat, les uns sur les autres, en pile, selon leur grandeur ou leur volume, sans aucune distinction des matières qu'ils traitent. Les noms des auteurs sont écrits pour la plupart sur la tranche du livre. De grands rideaux doubles attachés au plafond couvrent toutes ces niches, en sorte qu'on ne voit pas un livre en entrant dans la salle, mais seulement ces rideaux, et un double rang de coffres, haut de quatre pieds, le long des murs, qui sont aussi pleins de livres. »

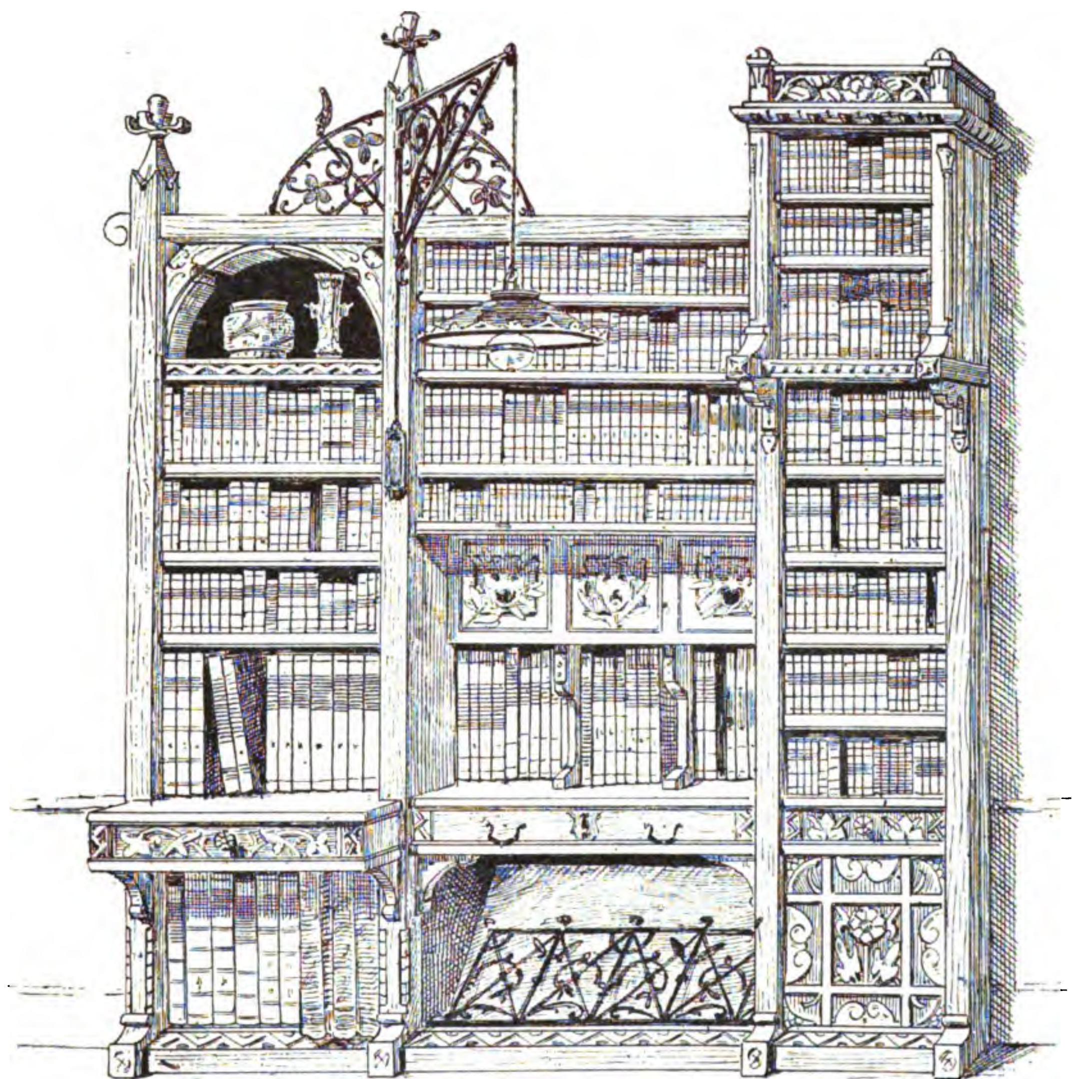
C'est aux moines du moyen âge que l'on doit le rétablissement des lettres en Occident. Eux seuls avaient conservé, par des copies, les livres échappés aux ravages qui en avaient détruit tant d'autres, et pour les conserver et les préserver de la poussière et de l'humidité, on construisit de nouvelles bibliothèques ou espèces d'armoires (*armaires, almaires*, du latin *armaria*). Ces armoires, fort répandues dans les églises et dans les cloîtres, contenaient les livres dont on faisait journellement usage.

Une bibliothèque de ce genre (XIIIe siècle) est conservée dans la salle du trésor de la cathédrale de Bayeux. Cette armoire, dit Viollet-le-Duc[1], était jadis entièrement couverte de peintures. Les sujets qui garnissent les panneaux sont blancs sur un fond vermillon; les montants et traverses sont remplis par un ornement blanc courant sur un fond noir avec filets rouges; les fleurons sont blancs, noirs et rouges. Notre gravure représente la moitié de cette armoire, qui se composait autrefois de huit travées. Une seule tablette la sépare horizontalement au droit de la traverse intermédiaire, de sorte que les panneaux, s'ouvrant deux par deux, laissaient voir séparément les cellules du meuble.

Cet exemple fait voir que la principale décoration des bibliothèques, comme celle des autres meubles en général, était obtenue au moyen des ferrures nécessaires et de peintures recouvrant les panneaux. La menuiserie était d'une grande simplicité. Ce ne fut que plus tard que la sculpture vint décorer la menuiserie des armoires à livres.

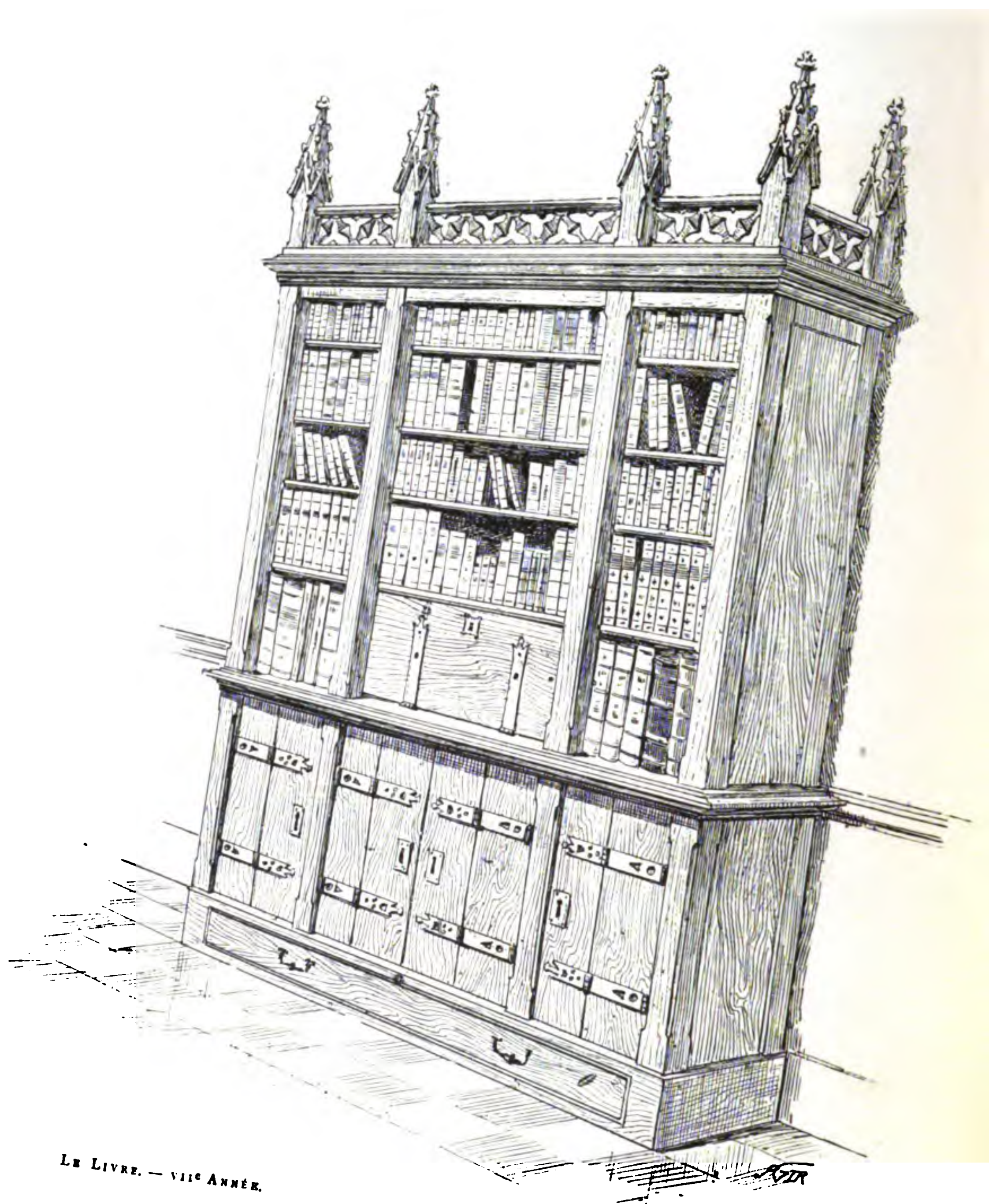
Alors les livres étaient fort chers et par conséquent fort rares. Les personnes qui n'avaient que peu de volumes se bornaient à les renfermer dans un *lutrin* de librairie ou de bibliothèque, petit meuble facilement transportable, propre à poser et serrer les livres à consulter. Le lutrin, à lui seul, pouvait contenir la bibliothèque d'un homme lettré. A cet effet, outre la tablette propre à recevoir plusieurs livres ouverts, il était muni de petits casiers dans lesquels on rangeait les manuscrits. Un lutrin pouvait ainsi renfermer une vingtaine de volumes, et beaucoup de gens d'étude n'en possédaient pas autant. Nous reproduisons, ci-contre, un de ces lutrins réservés à l'usage particulier qui date du XIIIe siècle; il est tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale[2].

1. *Dictionnaire du mobilier*, t. Ier, p. 7.
2. Viollet-le-Duc, *id.*



LE LIVRE. — VII<sup>e</sup> ANNÉE. Maison QUANTIN.

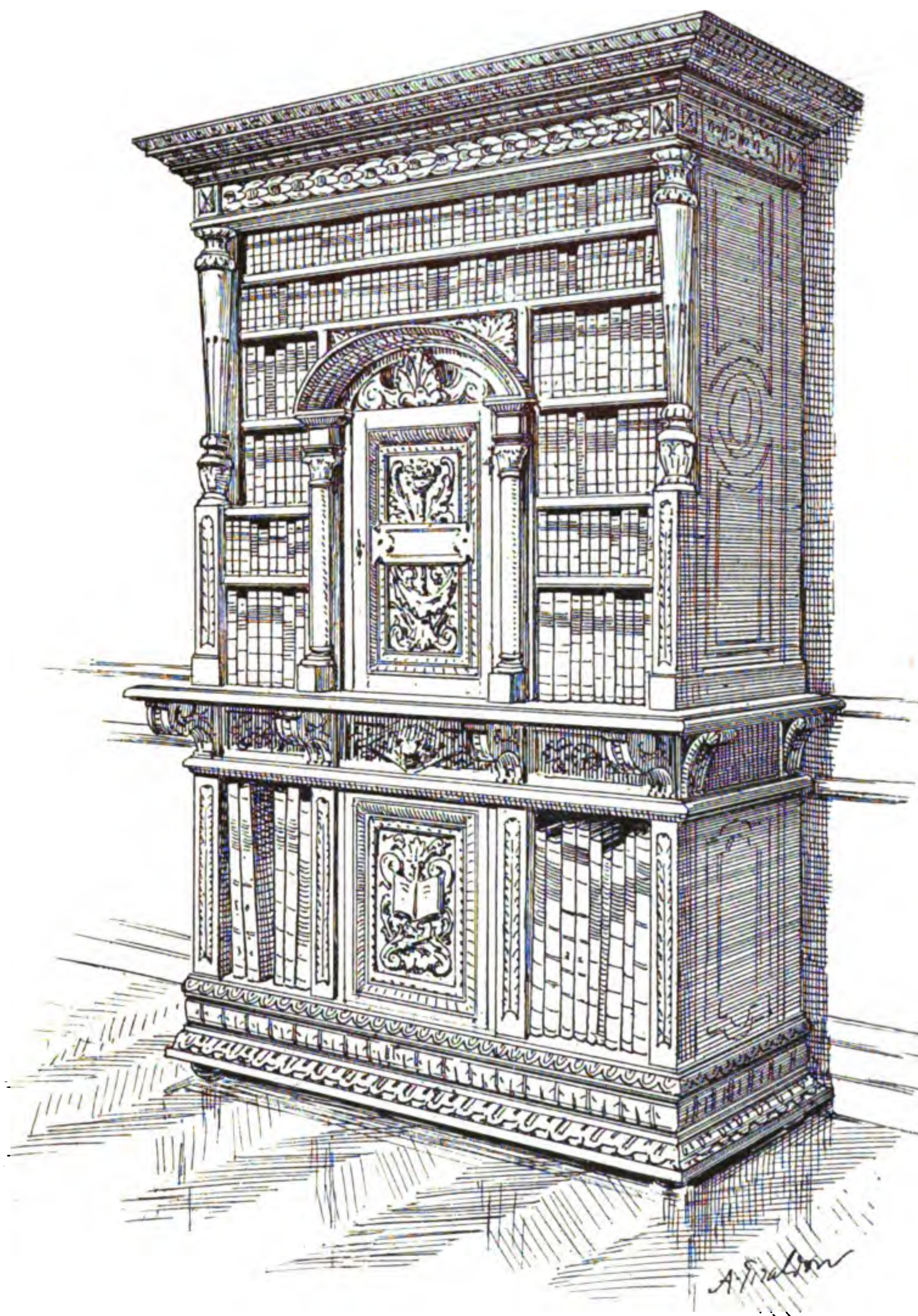
BIBLIOTHÈQUE, STYLE COMPOSITE MODERNE.



LE LIVRE. — VII^e ANNÉE.

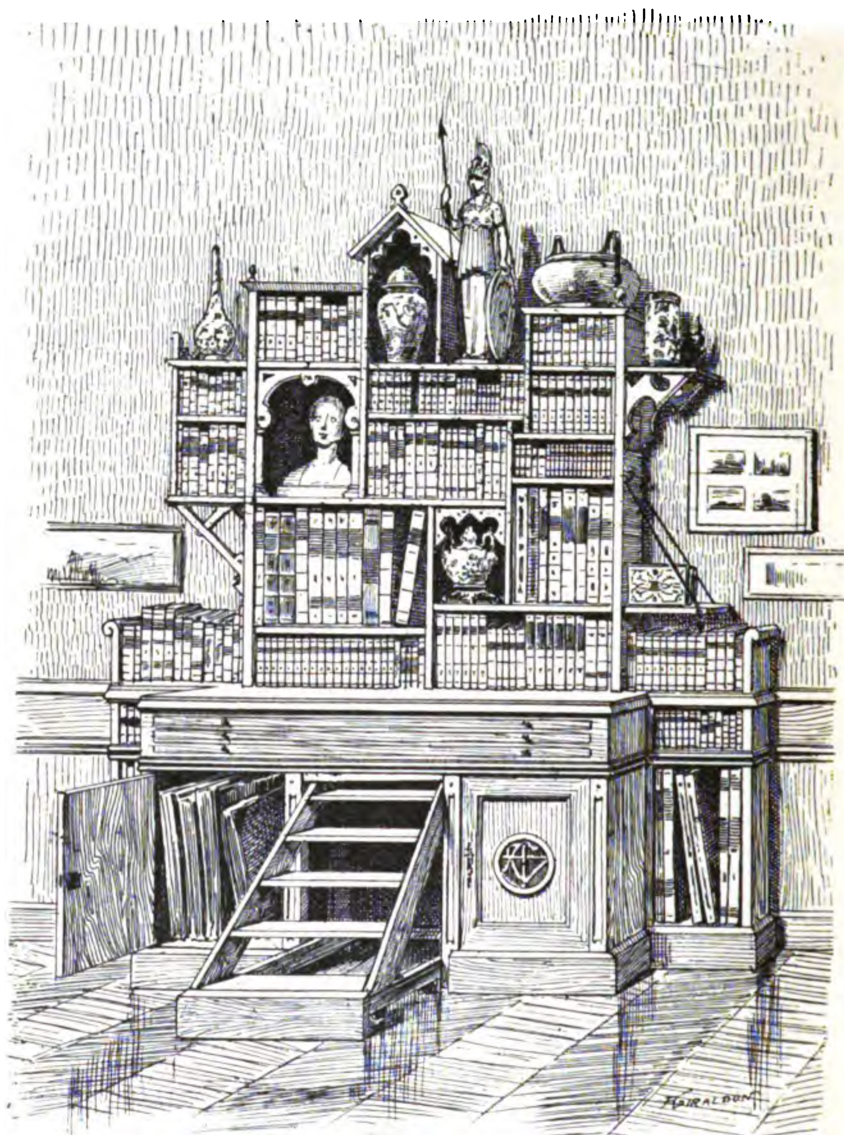
Maison QUANTIN.

CORPS DE BIBLIOTHÈQUE, GENRE GOTHIQUE.



LE LIVRE. — VIIe ANNÉE. Maison QUANTIN.

BIBLIOTHÈQUE, STYLE RENAISSANCE.



Le Livre. — VIIe Année. Maison Quantin.

MEUBLE, BIBLIOTHÈQUE MODERNE.

Le goût des livres naquit alors parmi la noblesse. On peut supposer, d'après la multiplicité des manuscrits et surtout des romans et chroniques, qui datent de cette époque, que les seigneurs créèrent des bibliothèques, et que tout logis de lettré avait la sienne.

Aux XIV[e] et XV[e] siècles, non seulement les princes formaient des bibliothèques à leur usage personnel, mais les simples particuliers en possédaient d'assez remarquables [1].

Comme on le voit par les miniatures, ces bibliothèques consistaient soit en armoires non fermées, construites dans l'épaisseur des murs et quelquefois protégées par des rideaux, soit en lutrins portatifs dans le genre du joli meuble copié par Viollet-le-Duc sur un imprimé de la fin du XV[e] siècle [2]. C'est un lutrin circulaire, c'est-à-dire tournant sur un axe, de manière à être ainsi élevé ou abaissé à volonté, pour lire debout ou assis. L'arbre servant d'axe est fiché au milieu d'un coffre tenant lieu de petite bibliothèque, et se termine à son sommet par un pinacle sculpté.



BIBLIOTHÈQUE-BUREAU. — STYLE GOTHIQUE.

Nous voici arrivés à l'époque à jamais mémorable de l'invention de l'imprimerie. Que d'ouvrages ensevelis dans la poussière et l'obscurité vont reparaître au grand jour ! Que de belles bibliothèques vont s'établir ! Avec la Renaissance, Athènes et Rome ressuscitent, pour devenir encore une fois les maîtresses du monde et les oracles de la raison et du goût ! Historiens, poètes, philosophes et savants, tous augmentent leur bibliothèque ! Sous François I[er] et ses successeurs, on voit s'entasser sur les rayons en Italie, les volumes des Alde et des Juste, en France, ceux des Gryphe, des Coline et des Estienne. La multiplicité des ouvrages publiés par ces savants imprimeurs est une preuve incontestable de l'empressement du public à acquérir leurs éditions, et du goût de la plupart des amateurs pour les belles bibliothèques.

La reine Catherine de Médicis était de ce nombre. L'inventaire de ses meubles, dressé en 1589, nous apprend qu'entre les deux fenêtres de son cabinet personnel, attenant à son appartement, se trouvait une ar-

1. Champollion-Figeac, *Documents paléographiques*, p. 470.
2. *L'Art de bien vivre et de bien mourir.* Paris, 1492, in-4°.

moire à quatre quichetz (ou ventaux) contenant non point sa grande librairie, mais sa bibliothèque intime, composée de vingt-deux volumes choisis.

Plus nous avançons, plus les bibliothèques s'embellissent et dressent leur masse imposante. Avec le règne de Louis XIV, si propice aux lettres et aux arts, les riches particuliers, à l'imitation de Colbert, si passionné bibliophile, font faire des meubles splendides sur les tablettes desquelles doivent reposer leurs trésors, c'est-à-dire leurs « chers et discrets amis », comme disait le duc de Luynes en parlant de ses livres. Telle était, au château de Fontainebleau, la grande et magnifique bibliothèque en bois noir, fermant à deux portes vitrées, et avec tiroirs dans la partie inférieure à gorge. Cette pièce remarquable, contemporaine du grand roi et très richement ornée de bronzes ciselés et dorés représentant des mascarons, des têtes de femmes, de satyres et autres ornements, faisait partie du mobilier de Léopold Double.



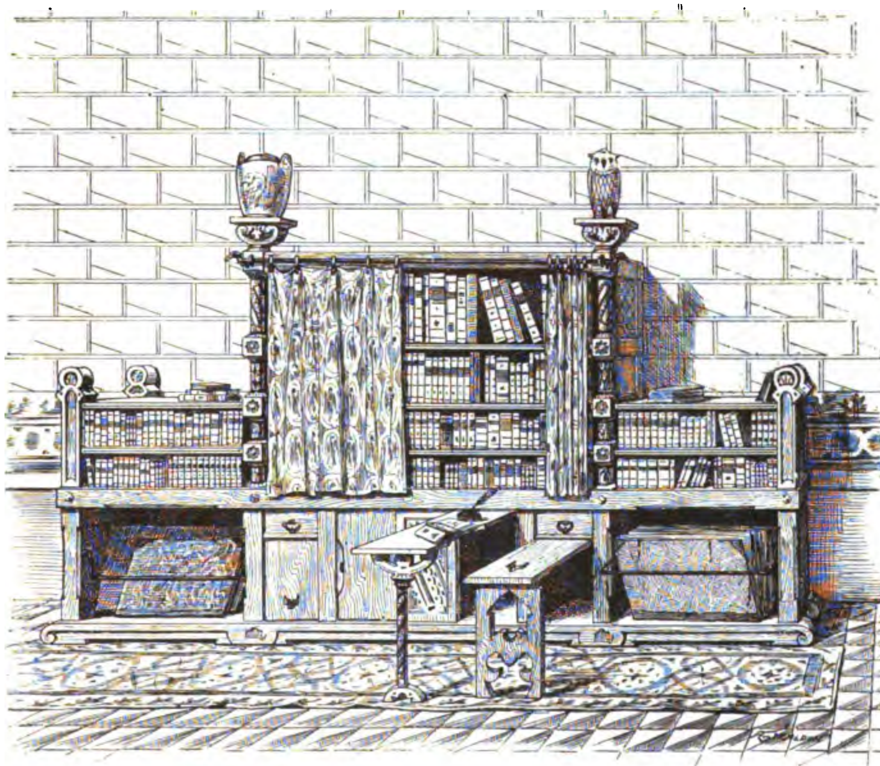
BIBLIOTHÈQUE-BUREAU. — GENRE LOUIS XVI.

Le docteur anglais Lister, dans le voyage qu'il fit à Paris en 1698, visita l'appartement de M. de Viviers, à l'Arsenal. Il rapporte que les pièces étaient meublées avec le plus grand luxe. Outre quelques bons tableaux, on y admirait surtout une curieuse collection de porcelaines chinoises. « J'y ai aussi remarqué des bureaux et des corps de bibliothèque aussi riches qu'élégants. »

Mais, comme on le voit par le journal d'Evelyn, compatriote de Lister, qui visita Paris à cette époque, la noblesse française de ce temps ressemblait assez à celle de l'ancienne Rome. « Ici tout personnage de rang qui se bâtit une maison se croit obligé, quelles que soient d'ailleurs ses prétentions intellectuelles, d'avoir son cabinet et sa bibliothèque. Il ne s'amusera point, pour garnir celle-ci, au choix des auteurs ou des éditions; mais, ses rayons une fois posés et mesurés, il s'arrange avec le libraire pour qu'il lui fournisse tant de toises d'in-folio bien dorés, tant de toises d'in-quarto et d'in-octavo : ce qu'il en faut pour remplir la bibliothèque. Beaucoup de ces gentilshommes cependant ne laissent pas d'avoir nombre de bons livres et d'être fort instruits. »

Nous ne finirions point, si nous voulions parler de toutes les bibliothèques qui avaient quelque célébrité avant la Révolution, cette époque si funeste aux beaux meubles et aux beaux livres. Alors les grands sei-

gneurs, les femmes du plus haut rang le disputaient, en fait de collections de livres, aux savants et aux gens de lettres les plus aisés, comme ils rivalisaient souvent avec eux pour le goût et les connaissances littéraires. C'est alors que les plus célèbres ébénistes de l'époque se mirent à fabriquer des meubles splendides ornés de bronzes dorés qui, sous le



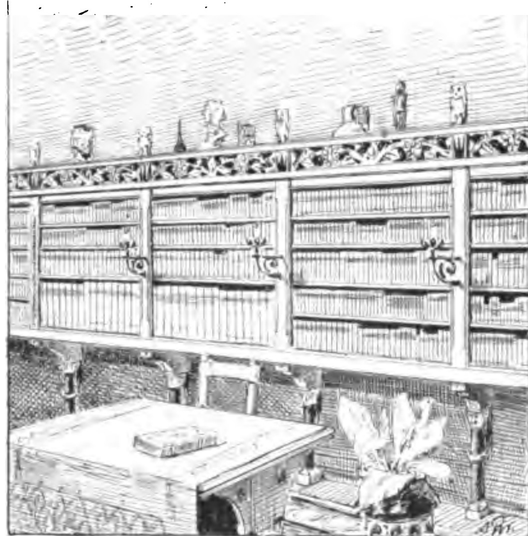
PETITE BIBLIOTHÈQUE MOYEN AGE.

nom d'*armoires*, servaient de bibliothèques et décoraient admirablement les cabinets de travail. P. Remy, dans son catalogue de La Live de Juilly (1769), sous la rubrique de PHILIPPE CAFFIERI, décrit un corps d'armoire de vingt-deux pieds de long, une grande table de bureau, une écritoire, un secrétaire et une pendule. « C'est, dit le célèbre expert, un tout ensemble de la plus grande conséquence, à l'imitation des ouvrages du fameux Boulle. Ce beau meuble est de Philippe Caffieri, cet artiste si célèbre. »

Il ne faudrait pas croire que la mode des bibliothèques, si l'on peut s'exprimer ainsi, fût alors particulière aux grands seigneurs, aux dames de la cour, aux savants et aux littérateurs en renom ; elle avait passé dans les classes inférieures de la société. Depuis les princes jusqu'aux bourgeois, depuis les archevêques jusqu'au plus petit abbé, depuis le

chancelier jusqu'au procureur, depuis les ministres jusqu'aux moindres employés, un grand nombre d'individus, dans leur passion éclairée pour les livres ayant le plus de rapports avec leurs goûts et leur profession, mettaient leur amour-propre à les bien habiller et surtout à les bien loger.

Les bibliothèques de cette époque sont assez rares. Nous citerons, pour mémoire, la jolie bibliothèque Louis XV, à panneaux vitrés, envoyée en 1876, par M. Charles Contaut, à l'exposition rétrospective de la ville de Reims.



BIBLIOTHÈQUE MODERNE.

La passion des mobiliers de luxe renaquit avec le premier Empire. On en a un exemple dans le corps de bibliothèque qui contenait les livres composant la collection du marquis de Brantes, vendue en 1830. D'après le témoignage du bibliophile Auguste Veinant, ce magnifique meuble provenait du château de la Malmaison.

Aujourd'hui, les amis des livres renferment leurs trésors dans d'élégantes vitrines ou dans des corps de bibliothèque plus ou moins riches, selon leur fortune et surtout selon leur goût. Pour la construction d'une bibliothèque destinée à recevoir des livres dits d'amateur, il est urgent de prendre du bois de cèdre, du cyprès, du mahogon, de l'ébène, du sandal ou tout au moins du chêne très sec et très sain. Les bois très compacts ou très fortement aromatisés sont ceux que les insectes ne parviennent pas à percer [1].

« Que ce meuble, dit M. Jules Richard [2], soit assez profond pour qu'on y puisse installer deux rangées de grands in-octavo ou trois rangées d'in-12. Certes, il vaudrait mieux que les rayons fussent moins chargés en profondeur; mais les appartements sont si petits à Paris qu'un bibliophile doit se résigner à regagner en épaisseur ce qu'il perd en surface. Le meuble ne doit pas dépasser la hauteur à laquelle votre bras atteint; vous mettrez au-dessus vos scrupules, vos tableaux, vos potiches, toutes choses qui s'harmonisent à merveille. Enfin qu'il soit ouvert. Les livres et surtout les reliures ont besoin d'air. Un livre est un être vivant, il

1. Ed. Rouveyre, *Connaissances nécessaires à un bibliophile*, 3e édition, t. Ier, p. 19.
2. *L'Art de former une bibliothèque*, ch. VII.

faut qu'il respire. Je suis convaincu, par expérience, qu'à la longue un volume relié s'abîme moins sur un rayon, que dans un meuble hermétiquement fermé. Nos ancêtres, qui joignaient la prudence à la connaissance des choses, mettaient souvent des portes à leurs armoires bibliothèques, mais elles étaient grillagées. Aujourd'hui les vrais amateurs ont

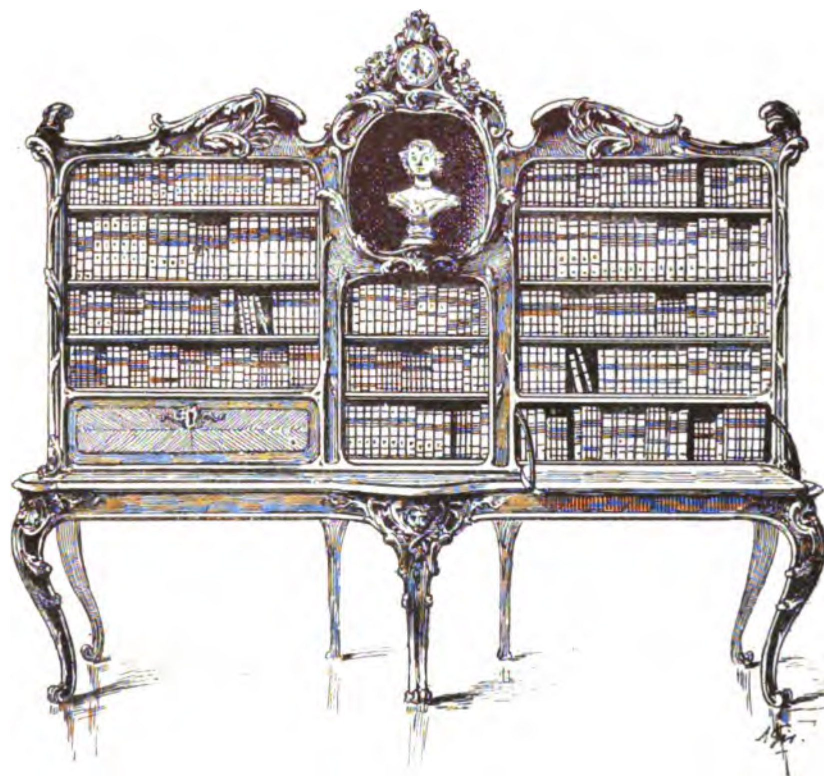


TABLE-BIBLIOTHÈQUE LOUIS XV.

des armoires ouvertes ; je ne les blâmerai pas si leurs armoires n'ont pas de coins creux et profonds où les livres se perdent, si leurs rayons sont confortablement doublés de drap, et si, dans le voisinage, ils installent avec art quelques pièges à loups.

« Pour qui n'a pas plus de cent ou deux cents volumes, la bibliothèque est un meuble comme la chaise longue sur laquelle on fait la sieste ; elle fait partie intégrante du mobilier et doit être du même bois. Elle peut être indifféremment l'armoire où on sert les livres professionnels ou bien la logette d'amis, poètes ou prosateurs, qu'on lit de préférence.

« Au contraire, lorsque le nombre de volumes atteint ou dépasse le chiffre de 1,000, la pièce où l'amateur enferme ces richesses devient vite un temple ; et comme la place y est toujours mesurée, il convient de

bien choisir ce qu'on y introduit et d'y regarder à deux fois avant d'en ouvrir les portes à des nouveaux venus. Il n'y a que les personnages à hôtel qui peuvent admettre dans leur collection n'importe quel livre sans compter. »

C'est le cas de répéter ici avec le bibliophile Jacob que « la bibliothèque des bibliophiles s'est transformée en salon, en cabinet, en armoire. Il faut à peine un meuble là où il fallait jadis une galerie ou plusieurs salles consacrées à la bibliothèque. Le livre étant devenu bijou, il suffit de le mettre dans un écrin ».

Depuis quelques années, les bibliothèques de style Henri II paraissent avoir la préférence. Nous mentionnerons particulièrement en ce genre une grande bibliothèque en noyer sculpté, style Renaissance, exposée en 1867. Ce beau meuble est à double corps, le corps supérieur un peu en retraite sur le corps inférieur. Ce dernier se compose de quatre portes séparées par des pilastres, sur deux desquelles sont, en médaillons, les portraits du Dante et de Virgile, et sur les deux autres des attributs relatifs aux sciences.

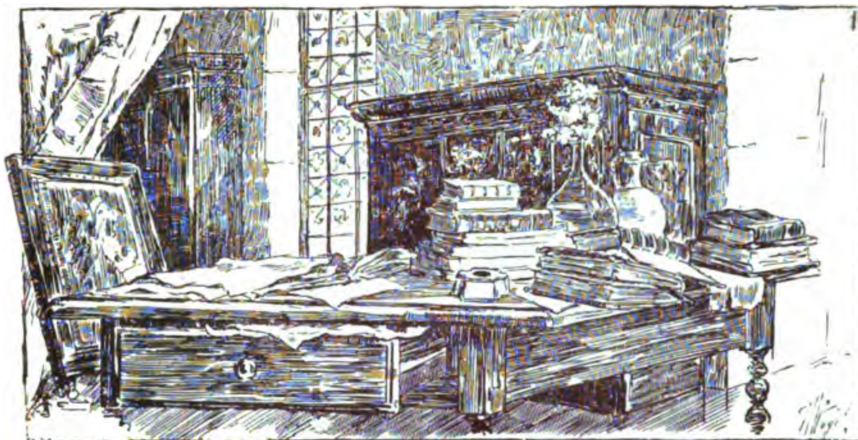
Le corps supérieur est à quatre portes vitrées, séparées par des colonnes composites. Sur la colonne du milieu est une figure d'Atlas en cariatide, symbole de l'industrie supportant le globe terrestre. Au milieu et au-dessus des panneaux de droite et de gauche sont les masques de la Comédie et de la Tragédie. Au sommet des colonnes, quatre génies, retenant des rideaux qui retombent en dehors du champ des portes vitrées, semblent avoir pour but de mettre en évidence les trésors de la science enfermés dans ce meuble et d'appeler tout le monde à en profiter.

Pour compléter l'enseignement, la Science assise au-dessus de la sphère, et sur un lion couché, dominant le monde et la force brutale, couronne d'un côté l'Histoire et de l'autre la Poésie.

Cet ensemble offre une unité de conception d'autant plus louable qu'on ne la rencontre pas toujours même dans les œuvres qui ne relèvent que de l'art.

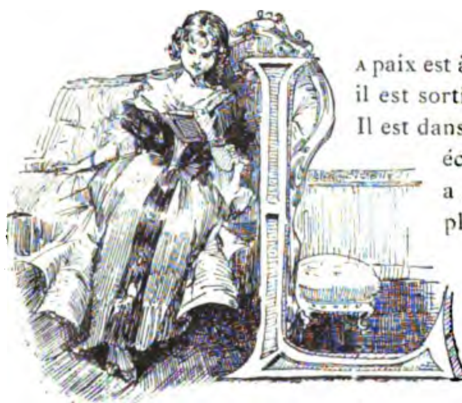
SPIRE BLONDEL.





# UNE ŒUVRE ANONYME DE BALZAC

## *LE CODE CONJUGAL*



La paix est à peu près faite sur le nom de Balzac : il est sorti de la haine et de la contradiction. Il est dans le cas de plusieurs parmi les grands écrivains du XIXe siècle ; comme il n'y a plus de littérature, on ne les discute plus. Balzac a néanmoins laissé une impression fâcheuse à quelques-uns de ceux qui ont assisté aux derniers échos des clameurs qu'il a suscitées. Puis l'École réaliste, si tant est que ce soit une École, en a voulu faire son maître. Lui appartient-il ? Non, sauf pour quelques peintures scabreuses qui n'étaient pas un programme. Ceux qui l'entendent sont d'accord à reconnaître que ses personnages, les plus mauvais comme les meilleurs, étaient à son point de vue un spectacle à voir, non des modèles à suivre. Il n'aime pas les scélérats et les corrompus comme on le prétend : il les montre et, s'il a parfois l'air de les admirer, il admire plutôt en eux le don qu'il a de les mettre en relief. Le mépris que la plupart inspirent n'est pas un effet de la perversité du romancier ; il le leur a mis au visage de la même façon qu'un peintre met de la couleur sur sa toile. Chez Balzac, le mépris est la couleur dont il préfère l'emploi, dans l'espoir qu'il en restera quelque chose sur la physionomie de son temps, qu'il déteste parce que ce temps a été dur à sa personne.

Il est remarquable que ceux qui ont connu Balzac de près ont été depuis indulgents à sa mémoire. Il y a parmi eux Victor Hugo et Lamartine, dont l'impression a le droit d'être pesée. Eux aussi ont souvent prêté dans leur vie, sinon dans leurs œuvres écrites, autant de prises que lui à la médisance. On consent à ne pas s'en souvenir, persuadé qu'on est que s'il y a par hasard quelque tache de boue sur leur vêtement, c'est qu'il y en avait dans la rue et qu'ils l'ont eue à traverser. Or les deux poètes ont avoué en Balzac un frère d'origine. Il leur suffit qu'il ait fait vibrer les âmes, ce à quoi on n'arrive pas sans en avoir une. « Il saisit corps à corps la société moderne, dit Victor Hugo de Balzac. Il arrache à tous quelque chose ; aux uns, l'illusion ; aux autres, l'espérance ; à ceux-ci un cri ; à ceux-là un masque... Il creuse et sonde l'homme, l'âme, le cœur, les entrailles, le cerveau, l'abîme que chacun a en soi... Il va briller désormais parmi les étoiles de la patrie. » C'était aux funérailles du père de *Vautrin* que Victor Hugo parlait ainsi. Et il lui pardonne *Vautrin*. On aurait attendu moins de Lamartine, aux yeux duquel, pour être louable, il semble qu'on doive porter une robe d'azur. Or il y a une pointe de Rabelais chez l'auteur des *Contes drôlatiques* et on sait que Lamartine et Rabelais ne s'entendaient pas. Lamartine aussi l'excuse. Il avait connu Balzac aux *petits couverts* de M$^{me}$ de Girardin, raconte-t-il dans son *Cours familier de littérature*. C'était un ermite aux apparitions rares. Son air de Vulcain avait frappé Lamartine. « Balzac à cette époque, dit-il, épanchait en éclats de voix et de grands gestes un feu d'esprit accumulé pendant des semaines de solitude et de silence dans je ne sais quel antre de Paris, où il dérobait son temps aux importuns, son lit et sa table de travail à ses créanciers. Son éloquence était plus originale que juste. Il avait sur toutes choses des idées *solitaires*, c'est-à-dire en contradiction avec le sens vulgaire de ce bas monde, qu'on appelle le bon sens et dont il est aussi dangereux d'être trop loin que d'être trop près. » Si l'on en est trop près, on en est suffoqué ; si l'on en est trop loin, on est suspect d'hérésie ou, ce qui revient au même, soupçonné d'être un fou ou un monstre. Balzac ne pouvait manquer de paraître un monstre et c'est l'avis de Sainte-Beuve à qui, disait Balzac, les os des solitaires du Port-Royal étaient restés dans la gorge : « Son extérieur était aussi inculte que son génie, poursuit Lamartine. C'était la figure d'un élément : grosse tête, cheveux épars sur son collet et sur ses joues comme une crinière que le ciseau n'émondait jamais, traits obtus, lèvres épaisses, œil doux, mais de flamme, costume qui jurait avec toute élégance ; habit étriqué sur un corps colossal, gilet débraillé, linge de gros chanvre, bas bleus, souliers qui creusaient le tapis, apparence d'un écolier en vacances qui a grandi pendant l'année, et dont la taille menace de faire éclater les vêtements. — *Cours familier de littérature*, 1856. »

Il y avait derrière cette physionomie grotesque une des plus belles volontés qu'on ait vues, une imagination féerique, des passions brûlantes avec un talent d'observation qui savait prendre la mesure aux idées comme aux choses. Lamartine l'appelle le Walter Scott des *caractères*, un Dante « des cercles infinis de la vie humaine », un Molière dont on lit les comédies au lieu de les jouer. L'idée de comparer Balzac à Molière était déjà venue à Victor Hugo, à cause non de ses caractères, mais de la mélancolie que sa lecture provoque et à laquelle il se dérobait lui-même à l'aide d'un travail sans relâche.

Cette violence au travail avait été dès l'abord une impulsion de la misère. De vingt à trente ans, Balzac vécut dans un grenier, constamment à la veille de tomber dans une profession manuelle, sans qu'une éclaircie apparût à son horizon. Il n'avait point de talent. Le talent fut chez lui un produit de l'effort à outrance. De 1819 à 1825 il n'écrivit pas moins de quarante volumes. En 1825, il avait vingt-six ans. Des collaborateurs sans mérite, ayant de plus que lui des relations, l'exploitaient. Il était le bœuf qui laboure un champ; d'autres faisaient la récolte et lui en octroyaient une part minime. Qui étaient-ils ? On ne les connaît pas tous. C'étaient Le Poitevin Saint-Alme, Viellerglée, Horace Raisson, le marquis de Belloy. On prononce d'autres noms encore sur lesquels il est malaisé de savoir à quoi s'en tenir. Une sorte de pudeur empêcha plus tard Balzac d'entrer dans des détails à cet égard. Ils plaçaient les manuscrits, négociaient avec les libraires. Balzac était leur homme de peine. Il finit par jeter le manche après la cognée. On le perd de vue durant plusieurs années, dont on ne sait presque rien, sinon qu'il fut l'associé de l'imprimeur Barbier, puis son successeur, puis fondeur en caractères, puis qu'il dut renoncer à cette profession d'imprimeur et de fondeur avec des dettes qui pesèrent sur le restant de sa vie.

Au moment des *Chouans* et de *la Physiologie du mariage* (1829), il a mûri dans l'ombre. Désormais il possède un acquis d'instruction et de talent qui le mettraient au-dessus du besoin s'il n'avait pas de créanciers. Malgré tout, il jouit d'une liberté d'esprit suffisante. Il en fallait pour écrire *les Chouans*, *la Physiologie du mariage*, pour pouvoir s'élever jusqu'à l'art qui n'est pas permis à ceux que talonne la difficulté de vivre au jour le jour. Lamartine exagère donc un peu quand il dit de *la Physiologie du mariage* et des *Contes drôlatiques* (*Cours familier de littérature*, à l'année 1864) : « En laissant de côté ces livres futiles et un peu cyniques, *les Contes drôlatiques* écrits dans le commencement de sa vie *pour avoir du pain et un habit*, qu'il ne faut pas compter pour des monuments, mais excuser comme des haillons de misère, son caractère était probe et religieux au fond. » Il n'y a aucun motif d'en douter. Ses différends de librairie et ses démêlés avec ses créanciers n'entament en rien sa probité. Quant à un fond religieux, il en avait un très solide. A cet égard, il n'était pas formaliste; il l'avait pris où il avait pu, d'ordinaire aux bons endroits. Ses convictions s'étaient faites péniblement, au contact des bons esprits. Il avait d'ailleurs un instinct mystique qui dut être chez lui une qualité héréditaire. La fréquentation des livres de de Maistre l'avait développé. De Maistre fut son précepteur en d'autres sujets que la religion. Balzac a puisé dans De Maistre quelque chose de son ton, de sa tournure intellectuelle, peut-être quelque chose de ses dispositions au fatalisme et à la mélancolie. Pour ce qui est des *Contes drôlatiques*, on peut dans une certaine mesure les taxer de futilité ou même de cynisme. Mais ils ne sont plus comme ses premiers romans d'un homme courbé sous la nécessité d'avoir du pain et un habit. Ils trahissent de l'étude, du savoir, le souci de la perfection de la forme. Ils sont d'un émancipé du joug de la misère. Il entrevoit un avenir, a la notion claire d'une force qu'il y a en lui. De plus, à l'époque des *Contes drôlatiques, les Chouans* et *la Physiologie du mariage* ont improvisé à Balzac un embryon de renommée littéraire. Le premier volume des *Contes* ne vient qu'en 1832, après *la Peau de chagrin* et quelques-unes de ses meilleures nouvelles.

Mais en 1824, quand il avait quitté le roman avec la persuasion qu'il manquait de l'expérience et de l'observation que requiert le roman de mœurs, il n'avait pas renoncé aux lettres comme le pourraient faire croire ses entreprises industrielles. Cependant il avait pris une autre voie; on a de lui durant cette période de découragement relatif et en collaboration avec Horace Raisson, d'abord une *Histoire impartiale des jésuites* [1], puis un *Code des gens honnêtes* [2]. Horace Raisson ne fit que placer le manuscrit de ce dernier ouvrage. Ce *Code des gens honnêtes* ne diffère pas du *Code pénal des honnêtes gens* [3], annoncé en 1829 au verso du faux titre du *Code conjugal* comme l'œuvre du même auteur. Simultanément, Balzac fournissait des articles au *Feuilleton littéraire* fondé en 1824 par Horace Raisson, puis au *Feuilleton des journaux politiques*, créé par Émile de Girardin à ses débuts. Enfin en 1826, Balzac imprime lui-même sans la signer une autre misère de son cru [4].

*Le Code conjugal* est le couronnement de la dernière série de ses ouvrages anonymes durant la période crépusculaire de sa carrière d'écrivain. C'est un petit in-12 de format elzevirien faisant partie de la collection des manuels Roret. Il a deux éditeurs, Roret naturellement, puis Levavasseur, le futur éditeur de *la Physiologie du mariage*. En voici l'intitulé : — *Code* ‖ *conjugal*, ‖ contenant ‖ les lois, règles, applications et exemples ‖ de l'art de se bien marier et d'être heureux ‖ en ménage ‖ par *Horace Raisson*, ‖ auteur du *Code civil*, etc. — On a vu tout à l'heure que *le Code civil* est également de Balzac. — Paris, ‖ J.-P. Roret, libraire-éditeur, ‖ quai des Augustins, n° 17 *bis;* ‖ Levavasseur, libraire, Palais-Royal, ‖ 1829. ‖ — L'opuscule a 316 pages chiffrées de texte, y compris le faux titre, le titre, un avertissement paginé en caractères romains et une table des matières. Il n'a pas de nom d'imprimeur. On lit au verso du faux titre : — « Du même auteur : *Code civil*, manuel complet de la politesse, du ton, des manières de la bonne compagnie; 5ᵉ édition, 1 vol. in-18 (in-12 elzevirien) avec une gravure de Devéria, 3 fr. 50; *Code gourmand*, manuel complet de gastronomie transcendante; 4ᵉ édition, 1 vol. in-18 (in-12 elzevirien) avec une gravure de Devéria, et carte gastronomique de la France, 3 fr. 50; *Code de la toilette*, manuel complet d'élégance et d'hygiène, 4ᵉ édition, 1 vol. in-18 (in-12 elzevirien) avec gravure de Devéria, 3 fr. 50. Sous presse pour paraître le 15 avril : *Code culinaire*, contenant livre Iᵉʳ : *le Cordon bleu*, livre II : *l'Officier*, livre III : *le Gourmet*, par l'auteur de *l'Almanach des gourmands*. »

Tout cela est-il également de Balzac ? Pourquoi non ? On peut supposer qu'Horace Raisson recueillait des notes que Balzac mettait en œuvre. Horace Raisson lui avait prêté son concours, l'avait aidé à trouver des éditeurs, un public spécial. Parvenu à d'autres destinées, Balzac, par reconnaissance, en

1. 1 vol. in-12. Paris, Delongchamps et Maze, 1824, anonyme.

2. *Code des gens honnêtes* ou l'art de n'être pas dupe des fripons. (Anonyme). A Paris, chez J.-N. Barba, 1825 (imprimerie Fain). — 1 vol. in-12 avec un avant-propos, des considérations morales, etc., et 252 pages de texte y compris la table. L'ouvrage est tout entier de Balzac. La 1ʳᵉ édition avec le nom de Balzac est de 1854 (1 vol. in-24. Paris, librairie nouvelle).

3. 3ᵉ édition, 1 vol. in-12 elzevirien avec une gravure de Devéria.

4. *Petit Dictionnaire* critique et anecdotique des enseignes de Paris par un batteur de pavé. Paris, chez les marchands de nouveautés ; au Palais-Royal, 1826. 1 vol. in-32 de 160 pages. (Imprimerie d'H. Balzac, rue des Marais-Saint-Germain, n° 17.) Cela se vendait 5 francs.

témoignage du service qu'il en avait reçu, autant que par amour-propre, a abandonné ce bagage à son ancien collaborateur, qui en a vécu longtemps encore. Horace Raisson, né en 1798, mort en 1854, était le fils d'un conventionnel converti à l'Empire comme la plupart des jacobins qui troquèrent le bonnet rouge contre un chapeau à claques. De même que son père avait adopté l'Empire, arrivé à l'âge de choisir une carrière, Horace Raisson adopta la Restauration. Il fut en 1816 secrétaire de M. de la Maisonfort, administrateur général des biens de la couronne, puis en 1818 employé au cabinet de M. Roy, ministre des finances. M. de Villèle, en 1822, l'avait congédié. On le soupçonnait d'être libéral, c'est-à-dire secrètement resté fidèle à l'Empire. Alors il avait cherché à vivre de sa plume. Il eut avec Desclozeaux une pièce — *l'Officier de fortune,* — jouée à la Comédie française. Il emplissait de sa prose les petits journaux du temps, *le Pilote*, *le Diable boiteux* de Thiessé, *le Feuilleton littéraire.* Ce fut lui qui arrêta le docteur Castaing à Saint-Cloud en 1823. Il avait acquis une sorte de notoriété dont Balzac fut heureux d'être l'associé provisoire. Fut-ce Horace Raisson qui eut l'idée de ces besognes dont les titres cités tout à l'heure sont des échantillons ? Il est difficile d'en avoir la preuve en l'absence de renseignements précis. Il est à présumer que ce fut plutôt un trait de la sagacité de Balzac. Ceci est plus conforme à son humeur et à sa manière de chercher la morale dans les habitudes de la vie domestique. Cela est d'autant plus vraisemblable qu'Horace Raisson ne songe à s'occuper d'élégance, de toilette, de parfumerie, d'hygiène, d'art culinaire qu'après sa liaison avec Balzac. Son *Almanach des gourmands* est de 1825 ; son *Code des gens honnêtes*, qu'on sait maintenant être tout entier de Balzac, est aussi de 1825. Il a un *Traité du droit d'aînesse* (1826) dont le titre et le sujet, étant données les opinions de Balzac et la direction de son esprit, paraissent venir de lui. Sous la monarchie de juillet, alors que Balzac est devenu un personnage littéraire, Horace Raisson perd toute initiative. Il refond et exploite de son mieux les manuels faits en commun avec Balzac en les affublant de nouveaux titres : *Cuisine naturelle*, *Code galant*, *Manuel de politesse, Manuel de cosmétique* et continue ce petit commerce tant que Roret trouve à écouler ses produits.

Il y a toute une genèse, d'un côté au moins de son talent, dans la participation anonyme de Balzac aux manuels Roret des dernières années de la Restauration. Il a scruté les mystères de la cuisine, de la toilette, de la parfumerie, étudié tout ce qui concerne le vêtement, l'art du tailleur, de la marchande de modes, de la couturière pour dames. Il a utilisé plus tard le savoir-faire dérobé dans un ces arcanes de la vie pratique, de façon à étonner les spécialistes, à éblouir les femmes, et à se faire traiter par tout le monde de monstre, terme sous lequel il y a autant d'admiration que de blâme. Jules Janin écrivait avec une indignation feinte, dans les *Débats* du 16 mars 1846 : « Nous voici tout à l'heure dans le plus grand monde, dans ce monde que M. de Balzac a découvert. Il en est à la fois l'inventeur, l'architecte, le tapissier, la marchande de modes, le maître de langues, la femme de chambre, le parfumeur, le coiffeur, la maîtresse de piano et l'usurier. Il a fait ce monde tout ce qu'il est. C'est lui qui l'endort sur des canapés disposés tout exprès pour le sommeil et pour l'adultère. » Eh ! oui, ce sont les recherches faites à l'intention des *Manuels Roret* qui l'ont initié. Il a dû visiter les boutiques où on vend des chiffons, du

vinaigre de toilette ; il a vu les marchands de meubles, les tapissiers, examiné par l'endroit et par l'envers tous les métiers dont l'objet est de fournir aux besoins et aux fantaisies des gens du monde, et à l'occasion du demi-monde, qui ne diffère souvent de ce qu'on appelle le monde que par l'étiquette. Cette cargaison de faits, d'observations, de choses étranges ou lamentables, il l'a versée ensuite dans ses romans, en assaisonnant chaque détail du suc de sa verve, d'une colère qu'il dissimule sous un rire sardonique. L'expérience, les données matérielles qui lui faisaient défaut lors du *Centenaire,* du *Vicaire des Ardennes,* de *Clotilde de Lusignan,* de *Wann Chlore,* ce qui l'avait engagé à faire retraite, il le possède désormais. Il en a fait au service de Roret un approvisionnement qu'il n'épuisera pas.

De ces données, le *Code conjugal* en est déjà saturé. Ce *Code conjugal* est une ébauche et en quelque sorte une première édition de la *Physiologie du mariage.* Balzac en est-il vraiment l'auteur ? Il n'y en a pas de preuves formelles. Il est vrai qu'il y en a des présomptions qui équivalent aux preuves les plus explicites. On dira qu'il ne s'en est pas vanté. Il avait d'agir ainsi des motifs de plusieurs sortes qu'on verra tout à l'heure. Il vaut mieux commencer par établir les présomptions. La première résulte du titre même de l'ouvrage. Sur ce titre, l'auteur déclare être aussi l'auteur du *Code civil* qui porte aujourd'hui le nom de Balzac, que personne ne songe à contester. Il ne parle point des auteurs des Manuels Roret auxquels il eut plus ou moins de part ; il ne réclame que le *Code civil.* Ce n'est pas qu'il désavoue les autres, mais il trouve sans doute le *Code civil* moins indigne de lui. L'épigraphe mise en vedette sur le titre du *Code conjugal* est une présomption plus grave de la paternité de Balzac. Elle est empruntée à l'*Hamlet* de Shakespeare : « To be or not to be, that is the question. » L'auteur du *Code conjugal* traduit dans les termes suivants les paroles d'*Hamlet :* « L'*être* ou ne pas l'*être,* voilà la question. » On doit reconnaître que l'être ou ne pas l'être est une traduction particulière, appropriée au sujet avec un sens dont il n'y a pas de traces dans Shakespeare. Or la *Physiologie du mariage* n'est pas seulement tout entière un commentaire de l'épigraphe empruntée à Shakespeare par l'auteur du *Code conjugal.* La *Physiologie du mariage* est divisée en trois parties. Eh bien, la seconde de ces trois parties a précisément en épigraphe les paroles d'*Hamlet* empruntées à Shakespeare « To be or not to be, that is the question », et, chose plus significative, cette fois Balzac, qui signe, traduit dans les mêmes termes que l'auteur du *Code conjugal : l'être ou ne pas l'être.*

Ce ne sont là que des détails. Le *Code conjugal* contient un avertissement en guise de préface, où Balzac se montre tel qu'on le verra bientôt dans la *Physiologie du mariage* et dans ses romans, avec ses tics, les noms propres qui ont coutume de lui tomber de la plume, le même ton, les mêmes expressions familières. Qu'on prenne le début de cet avertissement : « On a tout dit sur le mariage, et nous ne nous proposons pas dans ce petit ouvrage d'agiter un pour et contre tant de fois controversé depuis Aristote jusqu'à M. de Maistre, depuis saint Paul jusqu'à M. de Labouisse. » Saint Paul et de Maistre sont deux de ses autorités. Quand il veut faire agréer un paradoxe ou une opinion contestée, il invoque de Maistre ; quand c'est une idée chrétienne battue en brèche par les libéraux appuyés sur les écrivains du XVIIIe siècle, il s'adresse à

saint Paul, dont le haut caractère moral exerce sur lui un prestige tout à fait propre à justifier l'assertion de Lamartine qu'il a un fond vraiment religieux. Dans la *Physiologie du mariage,* il est vrai qu'il condamne souvent saint Paul et le christianisme à faire une figure répugnante. Ils ont là un disciple dont ils ne sont pas fiers; mais ils en ont si peu en 1829, qu'ils les prennent où ils les trouvent. Quant à de Maistre, Balzac le cite toujours avec plaisir. De Maistre est un contradicteur des Philistins; il les contredit de haut. Balzac admire volontiers l'homme qui défie le siècle et qui lui rit au nez lorsque le siècle n'est pas content. Ses maximes courtes et tranchantes, son air de se mettre le poing sur la hanche et de crier aux contemporains : « Ça vous chiffonne? c'est fait pour ça », vont au cœur de Balzac. La mélancolie pessimiste de l'auteur des *Soirées* a-t-elle aussi déteint sur le romancier? On le croirait. Il avait un penchant à trouver la société mal faite; elle avait été pour lui une marâtre. Il la fustige avec les armes qu'il a sous la main, d'où qu'elles viennent. Il n'y a dans *la Comédie humaine* qu'une exhibition multiple des misères de l'homme moderne tel que l'Humanisme et la Révolution l'ont fait. « Balzac comme Shakespeare, observe M. Taine, a peint les scélérats de toute espèce » ; c'est sa manière de faire de l'opposition sociale. Contre la société de son temps il a les sentiments de Hobbes et de Machiavel, et il recourt sans cesse à leurs procédés. Seulement, au lieu de professer comme eux, il met leurs sentiments en action, les montre incarnés dans Vautrin, dans Gobseck, dans le baron de Nucingen, dans Rastignac. Son enseignement est plus efficace que celui de De Maistre ou de Hobbes. Qui lit de Maistre et Hobbes? Ceux qui n'ont pas besoin de leurs maximes. Qui lit Balzac? Le bourgeois, son ennemi, à qui il va à domicile passer son épée au travers du corps. Shakespeare a fait comme lui. Il ne fraye pas avec les grands, mais il les rencontre sur la scène. Balzac aussi s'introduit chez eux, sous couleur de roman et leur fait le tableau de leur vie; il les a moins en vue que les petits. Ceux-ci lui déplaisent encore plus et il les épargne moins. Ils le maudissent et il sourit, car il sait bien qu'il les rattrapera le soir au coin du feu et qu'ils l'écouteront jusqu'au bout. Il y a déjà cela, dans la *Physiologie du mariage.* Il est plus timide dans le *Code conjugal.* Il n'a pas acquis l'assurance que donne le succès. Il ne se risque point à affirmer « que le mariage soit l'état le plus heureux ou le plus misérable de la vie, un paradis ou un enfer; peu nous importe », dit-il. Il lui importe beaucoup; mais pour le moment, ce qui lui importe davantage, c'est de placer de la copie.

Dans la *Physiologie du mariage*, il dogmatise; le *Code conjugal* n'est qu'un dossier, un recueil de notes si l'on veut. Sous le titre d'*Applications,* dans les deux derniers tiers du volume, il traite à peu près de toutes les matières qui feront tout à l'heure l'objet de la *Physiologie du mariage.* Il n'appuie pas. Ses notes sont informes, mal distribuées, sans relief. Elles accusent pourtant une lecture considérable. Il la distillera dans la *Physiologie du mariage,* n'en prendra que la substance, lui donnera le mouvement et le tour propre à la faire mieux goûter. La *Physiologie du mariage* n'est pas, pour qui sait lire entre les lignes, une apologie des femmes qui ont plus tard formé le gros de la clientèle de celui que Sainte-Beuve appelle « le médecin du cœur des femmes ». Ce n'est guère qu'une paraphrase du chapitre du *Code conjugal*

(p. 204-220) intitulé : *Apologie du célibat.* Ce sont des passages d'auteurs contre les femmes. Celui qui les a recueillis se borne au rôle de rapporteur. Il dissimule ses sentiments, se cache derrière des noms autorisés. Dans cette rapsodie, Bacon coudoie La Bruyère; Juvénal, La Fontaine et Boileau se donnent la main. L'auteur cite Ovide représentant l'hymen *croceo velatus amictu,* « ayant sur les épaules un manteau jaune ». Le manteau jaune ne signifie pas ce qu'on pourrait imaginer. Il est expliqué dans une note que le manteau jaune de l'hymen est le symbole de la *jaunisse* occasionnée par la jalousie. Il n'y a pas de commentaire. Au fait, il n'y a pas non plus de doctrine précise dans la *Physiologie du mariage.* La phraséologie sardonique de Balzac est une tentative d'échapper à l'obligation d'avoir une doctrine précise. Il a peur de s'aliéner la moitié féminine de ses lecteurs. Il conseille à cette moitié de ne pas ouvrir son livre, mais il se doute bien que le conseil ne sera pas suivi.

Il resterait à chercher par quel motif Balzac, durant la période brillante de sa carrière, n'a fait allusion dans aucune circonstance à ce péché de jeunesse qui est le *Code conjugal* où sa manière, ses rubriques, son style, sont visibles à l'œil nu, pour peu qu'on ait fréquenté ses œuvres. Il n'a pas désavoué ses romans de 1819 à 1825, si faibles qu'ils fussent; il en a même réimprimé un grand nombre sous le titre d'*Œuvres d'Horace de Saint-Aubin;* il a entrepris d'améliorer les uns, de refondre les autres comme *Wann Chlore* remise en lumière sous le nom de *Jeanne la Pâle.* Il s'est dérobé en ce qui concerne le *Code des gens honnêtes,* les *Manuels Roret,* et en particulier le *Code conjugal.*

Il y a dans ce dernier, déguisé en *appendice* qui n'est pas du tout un *appendice*, un chapitre (p. 192-204) où on lit : « Dans notre chapitre *De la corbeille du mariage,* que le burin de M. Tony Johannot a traduit en tête de ce volume[1] en l'enrichissant de cette grâce spirituelle et facile qui caractérise chacune de ses productions, nous avons donné l'énumération de ces précieuses bagatelles dont la mariée doit recevoir l'hommage; il nous reste à offrir un guide, un cicerone au marié, car ce n'est pas chose facile ou indifférente à Paris que d'accorder une juste préférence au milieu de cette foule de marchands qui, au premier coup d'œil, semblent tous également assortis, également dignes de confiance. » Il le fait comme il le dit; il donne une liste de toutes les maisons de confiance qui ne sont pas au coin du quai, et il déploie dans la façon de les recommander un art qu'on n'est pas habitué à rencontrer dans les prospectus. « Ainsi, dit-il, pour le choix de la corbeille, ou plutôt du meuble qui reçoit ce nom, il faut visiter les ateliers de Vervel, rue Neuve-de-Montmorency-Feydeau, n° 14. Seul, il est assez habile ou plutôt assez heureux pour ne rien négliger sous le rapport de l'élégance et du fini du travail. Quelques sachets, cachés dans les compartiments, exhalent à la fois tous les parfums de MM. Dissey-Piver », autre maison recommandée. Il y en a comme cela une douzaine de pages et il y a lieu de supposer que sa savante copie n'est pas gratuite.

On comprend maintenant que devenu M. de Balzac, maréchal de la littérature française et le premier romancier du siècle, car il l'est en effet et il en est plus persuadé que tout le monde, il ait négligé de rappeler qu'il était l'au-

1. L'exemplaire que nous avons sous les yeux n'a pas cette gravure de Tony Johannot et peut-être n'a-t-elle été qu'un projet non mis à exécution.

teur du *Code conjugal*. Au fait, l'habileté qu'il possède à faire valoir la marchandise d'autrui, il en use, le cas échéant, au profit de la sienne. *L'Amateur d'autographes*, du 15 mai 1865, contient à cet égard un bel échantillon de réclame écrite tout entière de la main de Balzac. Il s'agissait de faire goûter au public la réédition de *la Peau de chagrin* faite par Gosselin en 1832 : « *La Peau de chagrin*, écrit Balzac, sans doute à l'intention de quelque feuille qui s'était chargée d'insérer le morceau, la *Peau de chagrin* a été jugée comme ont été jugés les admirables romans d'Anne Radcliffe. Ces choses-là échappent aux annalistes et aux commentateurs. L'avide lecteur s'en empare, de ces livres. Ils jettent l'insomnie dans l'hôtel du riche et dans la mansarde du poète, ils animent la campagne l'hiver, ils donnent un reflet plus vif au sarment qui pétille, grand privilège du conteur. C'est qu'en effet, c'est la nature qui fait les conteurs. Vous aurez beau être savant et grave écrivain, si vous n'êtes pas venu au monde conteur, vous n'obtiendrez jamais cette popularité. » Quand Dieu fit Adam, il lui dit : « Te voilà, homme ! » De même quand il fit Balzac, il lui dit : « Te voilà, conte ! » Balzac ajoute, en parlant de sa modeste personne et des mérites de la *Peau de chagrin :* « Quel conteur ! que de verve et d'esprit ! quelle infatigable persévérance à tout peindre, à tout oser, *à tout flétrir !* Comme le monde est disséqué par cet homme ! Quel annaliste ! Quelle passion et quel sang-froid ! » C'est vrai ; mais on aimerait à l'entendre dire à un autre que lui. Un autre ne l'aurait pas fait, par jalousie et malveillance. Puisqu'on ne consent pas à lui venir en aide, il faut bien qu'il se décide à le faire lui-même. Victor Hugo et Lamartine ne lui prêtent pas des sentiments qui lui soient étrangers lorsqu'ils le comparent à Shakespeare et à Molière qui se vengent de n'être rien aux yeux du monde, en faisant au monde qui les méprise ou les oublie dans leur coin, le portrait de lui-même. Dans le morceau dont on vient de lire de courts extraits, Balzac écrit donc de ses *Contes philosophiques* dont *la Peau de chagrin* fait partie, « qu'ils sont l'expression au fer chaud d'une civilisation perdue de débauches et de bien-être, que M. de Balzac expose au poteau infâmant ». *La Peau de chagrin* montre avec raison à cette société pourrie « l'Opéra et ses filles, le boudoir rose et ses molles tentures, le festin et ses indigestions... Plus vous avancez dans la *Peau de chagrin*, vices et vertus manquées, misères, ennui, profond silence, science déchue et décharnée, scepticisme anguleux et sans esprit, égoïsmes ridicules, vanités puériles, amours soldées, *juifs brocanteurs*, que sais-je ? plus vous reconnaissez avec étonnement et douleur qu'ainsi est construit en effet ce XIX$^{e}$ siècle où vous vivez. » Eh bien, oui, cette société démocratique est un phlegmon. La tâche que de Maistre a entreprise contre elle au point de vue politique, Balzac entend la continuer au point de vue des mœurs. Reprochera-t-on à Balzac de professer ainsi dans une réclame à un de ses livres ? Eh ! quand on se permet tant de choses, on est mal venu à lui en vouloir de ne pas se gêner.

Il n'en est pas plus fier ; il l'est même si peu qu'il ne se hasarde point à avouer ses adresses payées du *Code conjugal*. Il a succombé à la tentation d'avoir du pain. Il en est attristé néanmoins, et ceux qui ont assez de perspicacité pour voir où vont ses invectives et son ironie le découvrent tout de suite. « On sort avec des larmes dans les yeux de cette lecture — de la lecture des œuvres de Balzac, — dit Lamartine. Est-ce que le monde est gai ? » Lamar-

tine le sait aussi bien que non, quoique le monde essaye de rire afin de laisser croire qu'il s'amuse d'être ainsi fait.

Quant au *Code conjugal*, c'est un document, un canevas sur lequel l'âme ulcérée de Balzac a brodé les arabesques parfois cyniques de la *Physiologie du mariage*. Le *Code conjugal* est donc à mettre à son dossier. Ce n'est qu'une ébauche informe de la *Physiologie du mariage*. Elle montre ce que le travail — *labor improbus* — peut faire d'un recueil de notes banales, grâce au talent d'un homme chez qui la volonté est la mère du génie.

L. Derome.



Gravure extraite du TITIEN publié par la MAISON QUANTIN



Héliog. Dujardin — LE LIVRE _ VII^e Année — Quantin. Imp. Edit.

FEMME COUCHÉE




A PROPOS de l'édition originale de *Ruy Blas,* dont notre collaborateur Jolly Bavoillot entretenait nos lecteurs le mois dernier, nous recevons la lettre suivante :

« Mon cher Uzanne,

« Le voyage de M. Joily Bavoillot, à la recherche d'une édition originale de *Ruy Blas,* me paraît avoir réussi à peu près comme celui de Jérôme Paturot à

la recherche d'une position sociale. Il est bon que les amateurs le sachent : il y a une édition originale de *Ruy Blas,* c'est celle de Delloye ; il n'y en a pas d'autre. Elle est connue et cotée. La preuve est faite. Je vais la refaire néanmoins, de manière à ce qu'elle ne puisse être de nouveau remise en cause. On lit dans le numéro du 1er décembre 1838 de la *Bibliographie de la France,* sous le chiffre 6047 : Œuvres complètes de Victor Hugo, Drame. T. VII. *Ruy Blas,* in-8° de 17 feuilles 1/4 ; imp. de Béthune, à Paris. A Paris, chez Delloye, place de la Bourse, n° 13. — Prix : 6 francs ; — et sous le chiffre 6057 de la *Bibliographie de la France,* même date et même numéro : *Ruy Blas,* drame en cinq actes par Victor Hugo, in-18, de cinq feuilles. Imprimerie de Béthune, à Paris. Représenté le 8 novembre pour l'ouverture du théâtre de la Renaissance ; *édition originale.*

« Que suit-il de là ? Que les deux éditions n'en font qu'une. Elles ont été imprimées en même temps par le même imprimeur, publiées en même temps. Elles sont annoncées en même temps dans le même numéro de la *Bibliographie de la France,* qui était dès lors le moniteur officiel de la librairie. Les deux tirages sont évidemment de la même composition. — Oui, mais dira-t-on, ils offrent quelques différences de texte. On lit dans le texte in-18, page 13, premier vers :

« C'est fort *étonnant,* ce que vous dites là » ;

« Page 75, premier vers :

« Maintenant, astre mort, *dont* l'ombre s'amoindrit » ;

« Page 121, cinquième vers :

« *Don* César, je le tue ensuite... »

« Il y a dans l'in-8°, c'est-à-dire dans l'édition originale :

« Et c'est fort *éloquent,* au lieu d'étonnant, ce que vous dites là... »
« Maintenant astre mort, *dans* au lieu de *dont,* l'ombre s'amoindrit. »
« *Pour* au lieu de *don,* César, je le tue. »

« Il y a encore dans le tirage in-18 d'autres fautes corrigées dans le tirage in-8°, p. 14, vers 18, *une* homme au lieu d'*un* homme ; *guerpe* au lieu de *guerre,* p. 74, vers 11 ; *un* duègne au lieu de *une* duègne, p. 137, vers 6 ; *un* épée pour *une* épée, p. 143, vers 25.

« Ce qu'on peut conclure de ces différences revient à ceci : on aura fait le tirage de l'édition destinée à être vendue en Allemagne avant que l'auteur eût corrigé sa dernière épreuve et donné le *bon à tirer.* Sur la dernière épreuve, il a fait quelques corrections révélées par le texte in-8°.

« Je viens de parler d'éditions destinées à être vendues en Allemagne. Tel est, en effet, le cas du tirage in-18 et c'est pourquoi les exemplaires en sont rares en France. La maison Brockhaus et Avenarius, de Leipzig, vendait des livres français en Allemagne. Elle avait, en 1838, une succursale à Paris. Ce fut sans doute par l'intermédiaire de la succursale de Paris, que la maison de Leipzig se procura le tirage in-18, afin de répandre *Ruy Blas* en Allemagne Elle acheta aussi à Delloye un certain nombre d'exemplaires du tirage in-8°, puisque le nom de Brockhaus et Avenarius, à Leipzig, est accolé à celui de Delloye sur les titres de beaucoup d'exemplaires.

« Maintenant, pourquoi les exemplaires du tirage in-18 portent-ils l'indication : *édition originale?* pour indiquer que ce n'était pas une contrefaçon et ce n'était pas une précaution inutile en Allemagne vers 1838. On contrefaisait autrefois les livres français, et la maison Brockhaus et Avenarius eut compromis son beau renom en laissant croire qu'elle aussi faisait de la contrefaçon.

« Ces choses-là sont connues. L'année dernière, à la vente Noilly, on n'a vendu que 52 francs en maroquin de Marius Michel un exemplaire du tirage in-18, tandis qu'à la même vente on a vendu 85 francs en même condition un exemplaire du tirage in-8°.

« M. Jolly Bavoillot voudrait bien savoir ce que dit le *feuilleton* du 1er décembre 1838 de la *Bibliographie de la France.* Il ne dit rien de *Ruy Blas.* Je l'ai là sous les yeux, cela n'empêche pas le texte in-18 d'être une édition de *Ruy Blas* à conserver.

« A vous.

« L. Derôme.

« Paris, 15 novembre 1886. »

---

# A PROPOS DE L'S BARRÉ

Il est nécessaire de rappeler l'attention des bibliophiles sur un point qu'ont en vain tenté d'élucider des érudits tels que MM. Ed. Fournier, de Longpérier, Vatout et A. Bouvenne.

Les opinions sont bien divisées sur la véritable valeur de l'S barré, et aucun des savants bibliographes que je viens de citer n'a pu exprimer, au sujet de ce signe, un avis absolument affirmatif. L'abbé Dulac, dans une brochure relative à un exemplaire de Montaigne sur la reliure duquel se trouve, parmi d'autres ornements, un S traversé d'une flèche, penche fortement en faveur d'un monogramme rébus employé par Gabrielle d'Estrées : cette hypothèse, mise précédemment en avant par MM. Fournier et Vatout, fut réfutée par M. de Longpérier; de plus, une lettre de Henri IV, qui fut réimprimée (?), prouve, paraît-il, indiscutablement cette attribution. Il se trouve en effet des S barrés par une flèche sur les boiseries d'un des salons du château de Fontainebleau; mais cette résidence fut restaurée sous François Ier et lesdites boiseries semblent antérieures même à François Ier; il est encore à supposer que si Henri IV y avait fait apposer, ainsi qu'on l'en accuse, des S barrés dans un but de monogramme rébus, il les eût très probablement fait précéder de la lettre G, sans laquelle l'S barré n'avait qu'une signification difficile. Cependant, bien que cette opinion soit à combattre, un autre petit fait vient appuyer quelque peu cette première attribution. Dans la bibliothèque Corbière, vendue il y a quelques années, se trouvait un Pétrarque (Lyon, s. Roville, s. d.) relié en vélin blanc, sur les plats duquel on remarquait les lettres HC entrelacées; ce volume, qui avait été annoncé dans le catalogue comme portant le monogramme

d'Henri IV et Catherine de Médicis (le G, dont la barre était un peu effacée, avait causé cette erreur), fut retiré sur une mise à prix de 300 francs, non suivie d'enchère; enfin plus tard on s'aperçut de la curieuse appartenance de ce Pétrarque, car ce que l'on avait pris pour les lettres H C était au contraire H G; et l'on découvrit alors, sur le feuillet de garde, deux pensées d'écritures différentes qui étaient jusqu'alors passées inaperçues.

Les voici dans toute leur fraîcheur :

La première :

Soubs vertueuse attante,
Je place mon espérance.

signée de deux G entrelacés, encadrés par quatre S barrés de flèches.

Et la deuxième :

Vyve l'amour, vyve ma maîtresse
Et moi aussi.

d'une écriture plus virile et signée des lettres H G G réunies par un lacs d'amour.

Après cela, l'attribution précitée ne manque pas de probabilité, et il est presque certain que les deux petites pensées faiblottes sont bien l'une de Gabrielle d'Estrées et l'autre du *verd galant;* mais ces S barrés, même de flèches, doit-on les considérer comme monogramme rébus ou comme un ornement fort usité aux XVIe et XVIIe siècles?

On rencontre des S simplement barrés par un trait sur une assez grande quantité de reliures, médailles et autres objets; *Montmaur de Conrard* en fit usage. O. Bouvenne en a relevé sur des médailles de *Jeanne d'Albret* et de *Catherine de Navarre.*

On le retrouve accompagnant, sur une reliure, le monogramme de *Diane de France,* fille de Henri II et de Diane de Poitiers.

*Habert de Montmort* l'employait dans la même disposition.

*Ph. Desportes* l'employait de même, répété jusqu'à quinze fois sur le même plat.

*Marguerite de Valois* en parsemait ses reliures.

On le trouve également sur une reliure semblant provenir *d'une* bibliophile du XVIIe siècle, répété douze fois sur chaque plat.

On remarque sur la reliure du livre d'*Heures d'Henri II et Catherine de Médicis,* en ce moment au Louvre, un grand S barré unissant deux mains qui s'étreignent.

*Ballendens et Mérard de Saint-Just* en firent également usage. M. Pierre Mahé, le libraire bien connu, possède actuellement un curieux manuscrit du XVIIe siècle aux armes de Louis XIV et de la duchesse d'Aiguillon, dont le titre :

BONAVENTURE
DE SAINT BONAVENTURE
PRÉDITE PAR SAINT
FRANÇOIS

est terminé par six S barrés.

J'ai vu il y a quelque temps un autre manuscrit : *Traité de philosophie*

*morale* (1648), dédié à *Madeleine de la Rivière* (?), et relié à ses armes. Sur le titre, au-dessus du dessin de ces mêmes armes, se trouve son monogramme accompagné de deux S barrés.

Ce manuscrit est en outre commencé par une pièce de vers dédicatoire bien digne d'un professeur de philosophie morale, séparée du chapitre I^er^ par cinq exemplaires du même signe.

Tous les exemples qui précèdent ne sont pas très concluants sur la signification du signe en question, et ne tendent guère qu'à prouver qu'en admettant que, barré par une flèche, il puisse être attribué à la belle Gabrielle, dans tous les autres cas, il doit être considéré comme un simple ornement sans valeur, sans portée. Dans son intéressante réponse à Ed. Fournier, M. de Longpérier dit avec raison que dans la prononciation *d'Estrées* il y a un vice; car à cette époque, « bien que l'on écrivit *estoile, espée,* on prononçait *étrées, étoile, épée* ». Agl. Bouvenne, dans son curieux ouvrage sur *les Monogrammes historiques,* lui expose que les S du château de Fontainebleau sont traversés par des *flèches* que l'on appelait alors *traits;* la réflexion de M. de Longpérier n'est point éliminée par cette réponse.

Une seconde hypothèse se présente; les auteurs que j'ai cités au commencement de cet article sont presque d'accord pour accepter que l'on puisse dans une certaine mesure, et à l'aide d'une généreuse synérèse amphibologique, admettre l'S barré dans le sens de *fermesse* (*ferme-esse*), employé pour fermeté. A l'appui de cette assertion, l'abbé Dulac cite un exemple pris dans Brantôme :

> ... où est la promesse,
> Que me faisiez ici de si grande *fermesse.*

En admettant cette signification par à peu près, il faudrait également admettre que, par extension, *fermesse* arrive à représenter *fermeture :* fermeture de livre, de pièce de vers, etc.; en effet, ce qui pourrait donner une certaine valeur à cette assertion, c'est la présence d'un S barré sur le couvercle mobile d'un encrier en très ancienne faïence, que je vis un jour chez un antiquaire.

En résumé, il y a là un point qu'il serait curieux, mais je crois assez difficile, d'éclaircir, et mes faibles lumières ne permettent malheureusement pas de faire; c'est pourquoi, plein d'espoir, je passe la plume au bibliophile plus éclairé qui pourra nous dire le dernier mot à ce sujet.

G. de Chanciot.

---

## VENTE DE LA BIBLIOTHÈQUE D'EUGÈNE PAILLET

Grand événement dans le monde des bibliophiles — le conseiller Eugène Paillet, président des *Amis des Livres*, vient de céder sa bibliothèque en bloc au libraire Morgand... moyennant la somme rondelette d'un demi-million. On se souvient du joli volume de notre confrère Henri Beraldi : *la Bibliothèque d'un bibliophile;* on trouvait dans ce spirituel ouvrage, aujourd'hui épuisé et archirare, le catalogue complet annoté et paraphrasé ingénieusement de toutes les merveilles de la collection Paillet. On peut dire qu'après... l'emprunt Morgand, tous ces incomparables volumes vont être dispersés aux

quatre coins du monde ; c'est un beau domaine qui se morcelle, aussi le *potin* est-il grand dans toutes les potinières des amateurs ; MM. les bibliophiles ne s'abordent plus depuis quinze jours sans échanger ces quelques mots, avec de grands gestes.

« Eh bien ! vous savez la nouvelle... ?

— Paillet... n'est-ce pas... ?

— Parfaitement, vous y êtes... 500,000 francs à Morgand.

— Belle affaire...

— Pour Morgand ?

— Non, pour Paillet...

— Bah ? après le coup du catalogue Béraldi... Je flairais la chose.

— Et moi donc !

— Quel malin ! et vous verrez qu'il recommencera un catalogue sur de nouveaux frais.

— Parbleu ! vous pouvez y compter ! »

---

Un libraire de Lyon, M. Ant. Roux, va faire paraître très prochainement un *Livre de prières* unique en son genre et qui dépasse en originalité et en luxe tout ce qui a été fait jusqu'ici.

Pour donner à ce livre un caractère local et curieux, l'éditeur, au lieu de le faire imprimer, a fait tisser en soie le texte et les encadrements.

Le texte a été tissé en gothique et les encadrements de pages dans le style du moyen âge. Un artiste, aussi distingué que modeste, un père bénédictin, a bien voulu se charger de composer des lettres et 50 encadrements de pages destinés à orner ce livre.

Le tissage est fait sous l'habile direction de M. Henry, fabricant lyonnais; c'est une garantie assurée de sa parfaite exécution.

Ce livre aura une place marquée dans toutes les bibliothèques d'amateur et pourra également être donné pour cadeau de mariage.

Il sera livré par fascicules ou feuilles de deux pages.

Les souscripteurs s'engagent à prendre l'ouvrage complet et recevront, avec la première livraison, une couverture spéciale.

Le prix de chaque fascicule est fixé à 10 francs payables à sa livraison. Le spécimen que nous avons vu est absolument hors ligne.

---

L'auteur du *Voyage dans un grenier,* M. Charles Cousin, va faire paraître en février 1887, sous le titre : *Racontars illustrés d'un vieux collectionneur,* à la Librairie de l'Art, Rouam, un ouvrage extraordinaire dont voici l'état des illustrations en cours d'exécution.

ESTAMPES GRAVÉES PAR P. CATTELAIN.

1. *La Perle du grenier* (une pensée) (Prud'hon.)
2. *Jeune fille à mi-corps* (étude) (Mlle Meyer, élève et *amie* de Prud'hon).
3. *Les Amis des Livres.* Au centre de la planche, le président d'honneur

de la Société, S. A. R. le duc d'Aumale : eau-forte; en guirlande, huit portraits réduits par Dujardin d'après les eaux-fortes de Cattelain.

4. *Le Toqué dans son grenier*, d'après une photographie de Godefroy.

5. Portrait de Littré.

PHOTOTYPOGRAPHIE

6. *Amours voltigeant*. Dessin à la sépia (Tiepolo).

PHOTOGRAVURES

7. *Les Joyeux convives*. Tableau léger (Dircks Hals). 1624.

8. *Triomphe de Vénus?* Dessin à la sépia, signé et daté 1781 (Caresme).

9. *Pendule sur socle* : vernis Martin, XVIIIe siècle.

10. *Pendule en bois doré*, écaille et cuivre, des premières années de Louis XIV. Pièce très rare, à cadran fleurdelisé; portrait du roi enfant, couronne royale, etc.

11. *Une Grande dame*, des premières années du XVIe siècle (1510 environ). Entourage d'amours voltigeant et d' « Oysons bridés ». Dessin à la plume attribué à Altdorfer.

12. Portraits de MM. Octave Feuillet, Alfred Maury, le baron James-Ed. de Rothschild, Ed. Saisset; de Chiffonnette, de Henri Cousin avec ses camarades de l'École des mines, du prince de Galles en grand costume maçonnique.

CHROMOTYPIES.

13. Encadrement de la dédicace : guirlande en couleurs, dont les détails sont tirés d'une bannette de Rouen décrite ci-après. Décor analogue à celui de la première page du *Voyage dans un grenier*. Dessin exécuté par M. Weber.

*Faïences.*

14. DELFT. — *Le Crucifiement*. Plaque polychrome. (pièce unique).

15. DELFT. — *Cavalcade chinoise*. Assiette en couleurs, parmi lesquelles du bistre et du noir; dorures.

16. DELFT. — *Pichet bleu* monté en argent, d'une finesse exquise.

17. ROUEN. — *Bannette*. Au centre, en camaïeu bleu, tableau de maître représentant saint Paul sur la route de Damas. Marli polychrome.

18. ROUEN. — *Bannette polychrome*. Rinceaux, fruits, fleurs, papillons, etc.

19. ROUEN. — *Assiette polychrome*, ocre jaune. Décor chinois.

20. LILLE. — *Plat bleu armorié*, de soixante-cinq centimètres; entièrement couvert d'un superbe décor attribué à Berain. Au verso, la fleur de lis (marque de Lille); aux armes de la famille Forest.

21. ITALIE. — *Coupe polychrome*, dite « coupe d'accouchée », de la fin du XVe siècle. — Deux chromos (dessus et dessous) de la pièce.

22. ITALIE. — *Assiette polychrome* de la première moitié du XVIe siècle (*Diana*, titre inscrit au verso). Diane et ses nymphes. Décor superbe de la main d'un maître.

23. ITALIE. — *Assiette creuse*, à reflets, de Pesaro, absolument semblable, sauf le centre (qui représentait dans l'assiette de M. Basilewski le portrait de

Charles-Quint dans sa jeunesse), à cette pièce superbe, payée une vingtaine de mille francs.

24. ITALIE. — *Une tasse et sa soucoupe*; décor polychrome doré; fabrique de Castelli. Fleurs, fruits et figures mythologiques.

*Grès d'Allemagne.*

25. *Grand pot* à côtes, ovoïde, avec fermeture d'étain au goulot; décor polychrome très riche et analogue à celui des pots à tabac de Kreusnach, dits « aux apôtres ». Les apôtres sont remplacés ici par Vénus, Jupiter et autres divinités de l'Olympe. Conservation parfaite. Spécimen curieux de la poterie allemande à la fin du XVIe siècle.

RELIURES.

26. *Bible hébraïque*. Reliure du XVIe siècle, en cuir brun et en argent ciselé. Cigognes formant fermoirs. Pièce unique, qui doit avoir été exécutée à Strasbourg.

27. Suite des *Estampes* gravées par Mme de Pompadour. — Exemplaire de présent. Reliure ornée, sur les plats et le dos, de fleurs en mosaïque par Padeloup.

28. *Daphnis et Chloé*. — Figures du Régent gravées par B. Audran. Reliure de Padeloup, en maroquin citron. Mosaïque en losanges. Étiquettes du relieur.

29. *Les Psaumes*, traduits par Clément Marot et Théodore de Bèze; imprimés par Ian de Tournes, avec encadrements. Reliure du XVIe siècle, entrelacs en mosaïque; de la bibliothèque d'Ambroise Firmin-Didot.

30. Institution de l'ordre de Saint-Michel. — Manuscrit de 1501. Reliure à la Grolier, datée de 1562.

31. *La Chambre*. — In-4° maroquin rouge, dos et plats dorés en plein par Le Gascon; de la bibliothèque de Firmin-Didot.

32. *Correspondance de La Chambre;* de la bibliothèque de Colbert. Dos et plats maroquin rouge, dorés en plein par Le Gascon.

33. *Suecia*. — Petit elzévir relié en maroquin rouge par Le Gascon. Mosaïque verte. Chiffre de Habert de Montmort.

34. *Cicéron. Rethorica*. — Livre imprimé à Venise en 1546, par les soins de Paul Manuce, dans la maison des Alde, et relié pour Canevarius. Reliure italienne du XVIe siècle, maroquin brun, dos très orné; riches compartiments couvrant les plats, qui portent l'emblème célèbre du médecin du pape Urbain VII.

35. *Officium Ursulæ*. — Petit volume reproduit en photographie, à l'encre grasse, dans le *Voyage dans un grenier*, où il fait l'objet d'un chapitre. Reliure admirable de Padeloup, en maroquin rouge, aux armes du cardinal de Fleury. Dorure des plats et du dos avec fers spécialement créés pour le volume et représentant les pièces des armoiries du cardinal. Gardes de carton doré. Doublure en maroquin bleu. Conservation parfaite. (Dos et plats.)

Soit plus de quarante planches hors texte. Nous parlerons de ce bel ouvrage lors de son apparition.

FIN DE LA BIBLIOGRAPHIE RÉTROSPECTIVE POUR 1886.



# TABLE DES MATIÈRES

PAR LIVRAISONS

(Année 1886).

---

JANVIER.



FÉVRIER.



MARS.



AVRIL.



MAI.



JUIN.



JUILLET.

AOUT.



SEPTEMBRE.



OCTOBRE.



NOVEMBRE.



DÉCEMBRE.

# TABLE DES MATIÈRES

# TABLE DES GRAVURES

---



---

# INDEX ALPHABÉTIQUE

DOCUMENTAIRE DES TITRES ET NOMS D'OUVRAGES CITÉS

## A



## B



## C

## D



## E

## M



## N



## O



## P

## Q



## R



## S



## T



## U



## V

## W



## Z



FIN


Quantin imprimeur

# TABLE ALPHABÉTIQUE
## DES ÉDITEURS
### DONT LES PUBLICATIONS SONT ANNONCÉES DANS LA PRÉSENTE LIVRAISON



## AVIS A NOS ABONNÉS

Pour répondre à des demandes réitérées, nous avons fait tirer à part, sur Japon, avant la lettre, un petit nombre d'exemplaires des trois planches suivantes :

**Autour de Mme Récamier**
EAU-FORTE
de la livraison du 10 Juin 1886 du *Livre*

**La Lecture à Cythère**
EAU-FORTE
de la livraison du 10 Août 1886 du *Livre*

**Portrait de Champfleury**
EAU-FORTE
de la livraison du 10 Novembre 1886 du *Livre*

Prix de l'exemplaire. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5 francs.

*L'administrateur-gérant :* A. Saupharr.









